

15^e Année. - N° 132

JANVIER 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



AIO

O.-L. AUBERT
Directeur-Fondateur

BRETAGNE

Revue Illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 132 (Janvier 1936)

VŒUX ET SOUHAITS, O.-L. AUBERT. — UN SOIR, A GROIX, Claude DERVENN. — ECHOS, BREIZ. — CALVAIRES BRETONS, M.-Th. LE MOIGN-KLIFFEL. — NANTES ET LES ANTILLES, Emile GABORY. — LA MARTINIQUE, SES CONTES ET SES CHANSONS, N. D. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — LES TRICOTEUSES DE PORSPODEC, conte de Georges BARRARIN. — OPINIONS : LE TOURISME ET LA BRETAGNE TERRIENNE, Emile GILLES; LA NATURE BRETONNE, Paul BOURGOT; UNE SUPERCHERIE DE RENE, Georges MONGRÉDIEN. — LOUIS GUILLOUX, AUTEUR DU « SANG NOIR », Fred AUBERT. — KERATRY, Jean SANNIER. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

15^e Année. - N° 132

JANVIER 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20

P.O.-MIDI
POUR ALLER
EN ALGERIE
LA VOIE LA PLUS RAPIDE
comportant
LA TRAVERSÉE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de
PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DEPART DE PARIS A 19 h. 20
(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (Ville)).

ARRIVÉE A PORT-VENDRES A 9 h. 40
TRANSBORDÈMENT DIRECT
du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte
DÉPART DE PORT-VENDRES

pour ALGER les mercredis et dimanches à 19 h. 30 arrivée le lendemain à 7 heures	pour ORAN les jeudis à 19 h. 30 arrivée le lendemain à 10 h. 20
--	---

Débarques par les principales gares P. O. MIDI, de
de Billets directs pour ALGER et ORAN :

- 1^o Billets simples (valables 15 jours).
- 2^o Billets d'Aller et Retour (valables de 30 à 60 jours).
- 3^o Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16, boulevard des Capucines, et 128, boulevard Raspail; à la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Antony; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...
des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères
RENNES



Groix. — Les thoniars au repos à Port-Tudy (photo A. Watson). Voir l'article page 3

VŒUX ET SOUHAITS

BRETAGNE, à l'occasion de sa quinzième année et de la seconde de sa transformation, adresse à ses fidèles abonnés et lecteurs, à ses amis connus et inconnus, ses vœux les meilleurs pour 1936.

Elle est heureuse de profiter de la circonstance pour les très sincèrement remercier de leur indéfectible attachement et leur demander cordialement de lui continuer leur confiance. Elle les assure encore qu'elle s'efforcera, comme par le passé, de satisfaire leurs goûts, leurs désirs, et de répondre de son mieux à leur profond amour de la Bretagne et de tout ce qui est breton.

Quand nous jetons un coup d'œil sur les quatorze volumes qui représentent la collection de notre revue, à laquelle nous avons, sans arrêt, sans défaillance, consacré le meilleur de notre cœur et de notre pensée, nous ne pouvons nous défendre d'éprouver une légitime fierté. Que de veilles accumulées, sans jamais ménager notre temps et notre argent, que d'obstacles surmontés souvent difficiles, que de sacrifices consentis pour arriver où nous sommes rendus. Nous ne regrettons rien, puisque nous travaillons pour une cause qui nous est chère entre toutes.

Nous devons à la vérité d'ajouter que nous avons également ressenti des joies nobles et pures; ce sont celles qui émanent d'amis à même de se rendre compte des difficultés de notre tâche, et qui ne cessent de nous prodiguer leurs précieuses encouragements.

On nous a dit bien souvent : Vous devriez commercialiser votre revue, ne pas regarder à jeter entre les textes littéraires et les pages artistiques des placards publicitaires, qui vous rapporteraient, non pas, sans doute, la fortune, tout au moins des recettes intéressantes.

Il y a quelques mois à peine, une proposition précise nous a été faite de mettre notre activité à la disposition d'un groupement important, qui s'offrait à couvrir l'ensemble de nos frais généraux, si nous acceptions de le suivre aveuglément dans la voie qu'il a choisie et qui ne peut hélas! qu'aboutir, sur le terrain économique et particulièrement touristique, à une division des forces bretonnes.

Nous nous sommes défendu de prêter une oreille attentive et intéressée à de semblables suggestions. Les accueillir nous eût semblé une

abdication, un reniement de tout notre passé jusqu'ici consacré, en dehors de notre intérêt matériel, à l'intérêt supérieur de la Bretagne, dont nous voulons inlassablement exalter la pittoresque beauté et la grandeur morale.

Certes, nous n'avons aucunement la prétention d'avoir atteint la perfection. Nous n'avons jamais songé à nous mesurer sur un pied d'égalité avec les grands magazines illustrés et les somptueuses publications artistiques. Nous ne disposons pas pour le faire des moyens matériels ni des possibilités financières.

Il n'a jamais non plus été dans nos projets de devenir une revue d'études, de haute littérature ou d'avant-garde, dans laquelle pourraient s'exprimer librement les pensées philosophiques en des digressions savantes, nées d'un esprit critique quintessencié. L'œuvre nous aurait dépassé et les éléments indispensables à son succès nous auraient fait défaut.

Notre ambition, car nous en avons une, a toujours été beaucoup plus simple. Nous avons voulu que *Bretagne* soit une revue régionaliste, vulgarisatrice et éducatrice dans sa forme même, afin de révéler au plus grand nombre possible de personnes, qu'elles soient d'origine bretonne ou non, la physionomie, le caractère, le visage, l'âme du pays tant dans ses manifestations artistiques, littéraires, économiques, touristiques du temps présent, que dans ses traditions et le charme infini qui se dégage des images de son passé...

Mais nous désirons encore autre chose, c'est que *Bretagne* poursuive son rôle d'agent de liaison entre tous ceux qui voient au delà de leur vie propre la vie morale du pays, entre tous ceux qui éprouvent de temps à autre le désir de s'évader des contingences matérielles, pour tourner les yeux vers l'idéal. Ah! si nous parvenions à grouper, sur le terrain où nous nous efforçons à nous tenir, ceux-là même qui se font un point d'honneur, une mystique d'entretenir et de raviver la flamme au divin « foyer d'âme des Bretons », que nous serions heureux!

Que nos amis, que tous ceux qui nous comprennent nous aident dans notre mission, et, grâce à eux, il nous sera permis, comme nous le demandons déjà l'an dernier, d'intensifier notre propagande bretonne, notre apostolat.

O.-L. AUBERT.



La bénédiction solennelle de Coureux de Groix (gravure 1865)

UN SOIR, A GROIX

« Qui voit Groix voit sa joie. »

Le long du quai de Lorient, cette fois, je n'ai pas reconnu le vieux rafiau de naguère, celui qu'on voyait sortir de la radé, tous les soirs, passer devant Larmor, tanguer et rouler au travers des « coureux », et se perdre dans la brume sous le vent de Groix.

Celui-ci, ce « Pen-ar-vro » blanc, trapu, chauffé au mazout, joue de loin au yacht de croisière... Mais, de près, sa cargaison pittoresque lui restitue sa personnalité : Tout un ravitaillement entassé sur les panneaux de cale, — des légumes, des fruits, des barriques de vin, des sacs de ciment, et jusqu'à un veau haletant et pitoyable, jusqu'à deux petites vaches noires attachées par les cornes à la base du mât de charge.

Et puis il y a les passagers. Par ce jour d'automne, pas de touristes, mais des capitaines aux épaules carrées, des matelots en tricots

bleus qui sont venus voir du côté de Keroman « ...si, des fois, les chalutiers n'auraient pas besoin de monde », — maintenant que la campagne du thon est finie; et des femmes, grandes, belles, musclées sous leur corsage de velours broché et leur cape à plis droits, hardies sous leur coiffe envolée comme un avion que le vent cabre.

..

La radé s'ouvre, se dépile, se referme derrière le sillage. Devant nous, sur la houle où le soleil décline, danse la flottille des petits côtres noirs à voile rouge, revenant de pêche, — et l'île barre l'horizon, de plus en plus distincte, grand plateau onduleux sous des silhouettes éparées de moulins et de villages. Déjà, elle est là, présente, — dans les paroles

échangées sur le pont, dans leur rythme lourd qui roule les « R » et pose des accents graves sur toutes les voyelles, dit « le pousson », et « Groudd »...

Les mots brefs disent le souci de la campagne récente. Ce n'est pas que le thon ait manqué, tout l'été, au bout des lignes, mais les prix qui ont baissé de telle sorte qu'un équipage, à qui les années de prospérité rapportaient 12.000 francs par tête, n'en a touché cette fois que 3.000. Pas un sou de bénéfice naturellement pour l'armateur. Et celui-ci, l'œil clair sous sa casquette de drap, d'élever la voix : « Nous avons un bateau qui a eu des avaries, il faut compter 18.000 de réparations, l'Assurance offre 2.000 : Sûrement nous allons renoncer à réarmer... » Et son bras montre, toute proche maintenant, au-dessus des mûles de Port-Tudy, la forêt de mâts des dundees que désarme l'automne.

* *

Ils sont là comme dans un nid. Pour les abriter l'île s'est faite maternelle, creusant son flanc, arquant ses falaises rousses mêlées de verdure, croisant ses mûles ainsi que des bras.

Combien sont-ils, — 200 peut-être ? — serrés



Groix. — La place de l'Église

coque contre coque, les bleus, les blancs, les verts, les gris, beaux oiseaux clairs, cygnes endormis jusqu'aux premières brises de printemps. Ni voiles, ni prélaris, ni suroit séchant aux agrès, ni longue fumée de cotriade, ni refrain d'accordéon, ni mousse accroupi à la proue. Le sommeil, — et pour l'un ou l'autre, qui sait ? la condamnation au cimetière des thoniers, aux vasières du Ter...

Juste une largeur de quai au pied de la falaise, une largeur de quai avec tout ce qui fait le décor rituel des ports de chez nous, la douane, et l'usine, l'abri et les débits, les coiffes et les casquettes bleues. Que de débits ! Du quai au bourg, tout le long du raide chemin qui escalade le plateau, on les compte : une maison sur deux. Le « Repos de la montée » ou le « Bar des Bleimor » engouffrent maintenant toutes ces grandes silhouettes bleues et rouges qui étaient venues attendre le courrier, — attendre, guetter, dans l'attitude immuable du marin désœuvré : le dos au mur, les mains aux poches, les yeux au large.

En ce temps d'embarquements rares, nombre d'équipages sont restés à terre. Bien sûr, ce sera dur quand l'hiver amènera l'épuisement de l'argent gagné au thon. Et pourtant, il y aura pour le Grésillon une sorte de joie secrète à ne pas quitter l'île. Ceux qui naviguent connaissent bien ce caractère singulier. Ils vous diront : « Le Grésillon ? celui-là est un bon marin : un peu râleur et rouspéteur, la tête « près du bonnet, un peu vantard, un peu « du Midi » pour raconter ses campagnes et aimer « à vivre de ses rentes, mais courageux et dur « à la besogne : Seulement, avant tout il est « thonier ». Au commerce il ne tient guère « en place : quand le temps de la pêche « revient, il n'y a pas d'embarquement qui « compte, il lâche le meilleur pour revenir à « Groix. Son rêve à lui, ce serait de gagner au « thon de quoi se reposer dans son île le restant de l'année ! Ils sont pourtant 4 à 500 qui travaillent sur les chalutiers à Kéroman. « C'est du bon monde, et le curé de Sainte-Anne-d'Arvor n'a pas de meilleurs paroissiens. Parce que, en dépit de ses grandes « saoteries, le Grésillon est religieux, comme « ça, par nature. Ecoutez donc : il est même « superstitieux : en mer il ne craint rien, — à « terre la nuit venue il n'aime guère traverser « l'île. Il y a par là, pas loin du bourg, un petit « ruisseau que les gars les plus braves évitent « de passer. J'en ai trouvé un, un soir, au carrefour du Pradino, qui m'a dit : « Il fait pas « bon passer par là, à l'heure de nuit... — Et

« pourquoi ça ? » Il a levé ses épaules en disant « seulement : « Il y a du monde... »

Du monde... Mot évasif, prudent. Et l'on pense à ces traditions d'Ecosse qui défendent de nommer les Fées. Groix aussi a été l'île des Fées. Quelles Fées ? Ni Morgane, ni Viviane, mais les Groac'h celtiques, les prêtresses des grands cultes mystérieux et qui, sans doute, comme les Vierges de Sein avaient le pouvoir, par leurs incantations, de calmer ou de soulever la mer. Du monde... Les âmes, peut-être, errantes en quête de paix, les Grésillons coulés loin de l'île de leur Joie, et qui lui reviennent ?

* *

Le soleil, le soleil d'automne dont parle Calloch, « Pareil à un roi barbare qui s'enveloppe de pourpre pour mourir », s'est couché au large, du côté de la Grande Sole, où tant de « Blei-Mor » ont traîné leurs lignes. Avant « l'heure de nuit » je voudrais revoir la côte sauvage, rechercher le *Trou d'Enfer* dont je me rappelle, sous le grand soleil d'été, la coupure d'ocre en pleine chair de la falaise vertigineuse. Mais je ne saurais pas la retrouver ce soir dans le désert des landes.

Les dernières chaumières dépassées sur le plateau, il n'y a plus que cette herbe rase où s'entrecroisent les sentiers, pistes à peine visibles entre de basses fourrures d'ajoncs. Dans celui-ci, qui descend vers un creux de vallon, l'ombre me pousse déjà aux épaules, et je cours, dévalant la pente, me griffant aux landiers. En bas, il n'y a qu'une combe étroite, une crique, un peu de sable entre des rochers noirs et déliqués qu'un trait d'écume corne de blanc. Puis la mer, et le crépuscule.

Bien, pas d'autre vie que cette eau et ce vent, — l'eau qui brise le long de la côte, le vent qui froisse les herbes indistinctes du plateau. Une solitude si vaste, si primitive, — comme celle des premiers jours du monde, et qu'on devine pourtant chargée d'impondérables présences. Ni ombres, ni voix ; à peine du côté de Belle-Isle, l'éclat lointain des feux marins, et sur le plateau la faible lueur des petites lumières qui s'allument dans les villages.

Quand je retransverse celui du Créal, elles éclairent au seuil béant d'une chambre des cochonnailles saignantes. — on a tué le porc. Naguère encore l'île entière vivait d'elle-même, — ses pommes de terre étaient réputées, son blé excellent, le sol fertile des jardinets don-



Groix. — Le trou de l'Enfer

nait de bons légumes. De quoi manquait-on dans une maison, avec une vache ou deux pour le beurre et le lait, avec des poules et quelques lapins, deux cochons. — l'un vendu, l'autre salé. — avec le thon rapporté à bout de bras par l'homme, et dont nulle part au monde les belles tranches grillées ne sont aussi savoureuses ?

* *

Ainsi vivait-on. Vieilles mœurs patriarcales. Les hommes en mer, les épouses presque seules travaillaient la terre, en maîtresses femmes qui portent volontiers la culotte, en dignes descendantes des héroïnes de 1746 qui intimidèrent l'Anglais. « En cas de malheur, dit leur recteur, on en formerait bien un bataillon : et si jamais un mécréant voulait nuire à la religion », il suffirait de les amener pour le remettre à la raison. Car leur foi est grande... » Coquettes d'ailleurs, pour elles comme pour leur logis. On ne voit plus guère sécher sur les murs des chaumières ces galettes de bouse de vache qui furent si longtemps le seul combustible. Avec les années de prospérité le goût du luxe est venu, le goût des corsages de velours, et celui des beaux fourneaux émaillés. Et, de plus en plus, dit-on, les jeunes filles



Croix. — Le séchage des bouses de vaches

boudent les travaux de la terre. La moitié de l'île est en friche. Le courrier n'est-il pas là pour apporter du continent les fruits et la farine, les journaux et tout ce qu'ignorait jadis la vie austère de l'île? Pourtant des hommes sages recommencent à dire à mi-voix qu'au



Croix. — Les rochers de Kerdévan

seuil de cet hiver de chômage et d'attente, la terre encore pourrait nourrir ses fils.

* *

La nuit s'est faite sur le bourg. Le long du raidillon du port, derrière les vitres des débits, je vois s'agiter des formes rouges et bleues. Un accordéon nasille, des voix rauques scandent un refrain des jours de pêche, que le martellement lourd des sabots accompagne. L'ombre a englouti les bateaux.

Une cloche tinte, en haut, appelant vers l'église. Des coiffes se hâtent par les ruelles. Près du presbytère une très vieille femme a clos la porte de son humble maison; c'est la mère de Calloc'h, qui gémit doucement : « Qu'est-ce que je fais encore ici quand tous les miens sont morts ? »

Demain matin, j'irai jusqu'au petit cimetière qui domine la mer, pour murmurer devant la croix celtique les mots qu'écrivit celui qui devait sombrer dans les grandes houles terribles de l'Est :

- « Ici le ciel est doux...
- « Les horizons de ce pays, il fera bon vivre [avec eux,
- « Ici le long des âges je berceai mon âme
- « Dans la tristesse de l'Océan semblable à ma [tristesse...

Claude DERVENN.

(Illustrations de A. Waron.)



= ÉCHOS =



Achetons chez nous

Les nécessités d'une réclamation m'ont amené ces jours derniers à la gare de chez moi, dans la salle des messageries, à l'arrivée.

Il y avait une véritable montagne de colis de toutes formes et de toute nature. Et comme je demeurais surpris en présence de cet hymenoptère, le facteur me déclara :

« C'est tous les jours comme cela, pendant la période qui va de la semaine avant Noël à celle qui suit le Jour de l'An. Les colis que vous voyez viennent tous des grands magasins de la Capitale. Ils ont été commandés sur catalogues par les habitants de la ville, et ne croyez pas que les destinataires sont uniquement des fonctionnaires ou des employés, n'ayant aucune attache avec les négociants de la cité ? Si fanatis le droit de violer le secret professionnel et de vous permettre de lire les adresses, vous vous rendez compte que beaucoup d'entre elles portent les noms de commerçants.

Je suis resté perplexe devant cette révélation. J'y ai vu un manque de solidarité regrettable. Pourquoi, en effet, alors que le commerce local dans les villages comme dans les villes, subit les effets de la crise — puisqu'il faut l'appeler par son nom — les consommateurs, les commerçants surtout, ne cherchaient-ils pas à manifester cette première forme de l'aide naturelle, qui consiste à faire valoir qui vous fait valoir ? Et cela est vrai toute l'année.

Il y va de l'intérêt de tous de rechercher auprès des commerçants que l'on connaît ce dont on a besoin. On n'a pas le droit de se soustraire à ce devoir étroit.

Ne soyons donc pas exclusifs — exclusivisme et égoïsme sont synonymes — cherchons d'abord, avant de nous adresser au dehors, si le commerçant local peut nous servir. Nous aurons souvent l'agréable surprise de constater qu'il est aussi bien placé, sinon mieux, pour répondre à vos désirs, que certains grands magasins, dont la ceinture dorée n'est pas autant qu'on le croit garante d'une bonne renommée. Chaque fois que nous le pouvons, achetons chez nous !

Hoël.

La voilà la jolie vigne au vin !

Bretagne a parlé, à plusieurs reprises, des efforts inlassablement poursuivis par le professeur Lucien Daniel pour que se développe en Armorique la culture de la vigne.

Son patient apostolat commence à porter des... grappes, et plusieurs viticulteurs bretons se montrent enchantés du raisin et du vin qu'ils ont obtenus en suivant ses conseils.

Mais voici qu'un propriétaire de Saint-Jacut-de-

la-Mer, M. Rouxel, avec quelques pieds de baco n° 1, est arrivé à des résultats qui étonnent M. Daniel lui-même.

En plantant le baco au long des haies bordant son jardin, M. Rouxel espérait simplement récolter du raisin de table à bon compte. Voyant que les pampres



M. Rouxel récolte son raisin

s'allongeaient rapidement. Il les dirigea de façon à former une longue tonnelle disposée en face de sa maison. Les sceptiques se disaient qu'il faudrait de longues années pour que le baco pût couvrir un si grand espace. Leur surprise fut donc très vive quand ils constatèrent, deux ans après la plantation, que le tout était presque entièrement garni de pampres élégants, dont les larges feuilles vertes et découpées dominaient tout à la fois de la fraîcheur et de l'ombrage. Mais en plus, ses jets portaient une intéressante récolte de lourdes grappes rouges.

Et M. Rouxel a pu, non seulement avoir du raisin en abondance pour sa table, mais encore faire deux barriques et demi d'un vin agréable à boire et, en tous cas, de qualité bien supérieure à ces mixtures

qui sont vendues sous le nom de vin dans certains établissements et contre lesquelles la Confédération générale des vignerons a mis en garde les consommateurs.

Comment Charles Géniaux connut Charles Le Goffic

M^{re} Claire-Charles Géniaux nous apprend qu'elle vient de terminer le classement des notes et des souvenirs qu'elle va publier, pour mieux faire connaître le bel et regretté écrivain dont elle porte le nom. Sans nul doute rappellera-t-elle les premières rencontres de son mari et de Charles Le Goffic.

C'était dans les bureaux de la *Bevue Hebdomadaire*. Quelques écrivains de notoriété et d'âge divers attendaient d'être reçus. Charles Géniaux, assis dans un coin, écoutait les propos des auteurs présents, parmi lesquels se trouvait Charles Le Goffic.

Le poète d'*Amour Breton* ne connaissait pas alors le romancier de la *Passion d'Armelte Louannais*. Ce dernier, après bien des hésitations, allait se présenter lui-même, quand une sonnerie retentit, et un garçon appela Charles Le Goffic. Celui-ci, porteur d'un volumineux manuscrit, s'engouffra impétueusement dans le cabinet du directeur. Quand il reparut, un grand quart d'heure plus tard, il ne portait plus sa précieuse copie.

Une semaine plus tard, Charles Géniaux retrouva Charles Le Goffic dans les bureaux d'une autre revue. Il tenait cette fois un manuscrit plat mais d'importantes dimensions.

— Quel producteur, pensa Charles Géniaux. Il est effrayant pour ses confrères.

Charles Le Goffic fut introduit chez le rédacteur en chef. Lorsqu'il rouvrit la porte, son manuscrit avait encore disparu.

— Or, plus tard, a raconté Charles Géniaux, l'après-midi que Charles Le Goffic, si souvent rencontré dans les antichambres des rédactions, n'apportait pas, ainsi que je le croyais, des œuvres personnelles, mais venait nuire de son légitime prestige en faveur des débutants, qu'il recommandait de toute la chaleur de son cœur.

Lorsqu'il eut cette certitude, Charles Géniaux n'hésita plus à se rendre, le dimanche suivant, au domicile du Maître, où la plus cordiale réception groupait dominicalement dans son étroit bureau, encombré de livres, tous les amis de la Bretagne.

Clémence Royer

Il s'est fondé l'an dernier un société des disciples de Clémence Royer.

Cette femme extraordinaire dont, entre parenthèses, le centenaire a passé inaperçu, était née à Nantes en 1830, d'un père soldat de Napoléon, rallié aux Bourbons aînés et qui prit part à l'équipée de la duchesse de Berry en 1832.

L'enfance de Clémence Royer est austère et pieuse. Elle pense entrer au couvent et s'exalte jusqu'au mysticisme. Puis, tout à coup, une évolution se fait dans son esprit. Elle s'empare de l'idée républicaine, brûle ce qu'elle a adoré, recommence ses études, reprend

la grammaire, le calcul, l'histoire, la physique de Becquerel, qui lui enseigne les lois cosmiques sous l'angle du positivisme. Elle part comme professeur au Pays de Galles, y étudie la littérature anglaise, lit les Encyclopédistes du XVIII^e siècle, ce qui ruine son reste de foi.

Les années passent. Clémence Royer, nourrie d'une immense érudition, met de l'ordre dans ses connaissances. Elle les classe avec une merveilleuse logique et construit tout un système qu'elle expose, notamment sa théorie des atomes vivants automoteurs, en premier lieu à Lausanne, au cours d'une série de conférences qui fait grand bruit, et non pas seulement en Suisse.

Elle réhabilite le transformisme de Lamarck et publie la traduction du livre de Darwin : *l'Origine des Espèces*. Cette traduction reproduit la sobre précision du texte anglais, mais les commentaires qui l'accompagnent ont une portée philosophique, supérieure au livre lui-même.

Nous sommes en 1858, pendant plus de 40 ans encore, Clémence Royer ne cessera pas de répandre ses idées, parfois hasardeuses, mais souvent fécondes. Elle assure dans son livre : *Origine de l'homme et des Sociétés*, que « la loi morale est l'utilité de l'espèce qu'elle régit ». Elle voudrait que la République aie son église nationale, sa religion d'Etat, émanations vivantes et nouvelles de la pensée du peuple, se manifestant sans nulle pression d'en-Haut. Les prêtres ou pasteurs de cette religion « devraient posséder des connaissances générales en mathématiques, physique, anthropologie, philosophie des religions ». La religion ainsi se renouvellerait constamment en suivant les progrès scientifiques.

Après avoir connu la gêne, presque la misère, Clémence Royer mourut en 1902, entourée, comme l'ont été de grands penseurs, d'un injuste oubli, que la société qui vient de se fonder voudrait réparer.

Breiz.

Souvenir d'un parc, à l'automne

M'aimez-vous longtemps, m'aimez-vous encore
lorsque sera l'automne un beau corps inhumé;
que peseront pour vous ces grâces à l'aurore
qu'un soir complice et moi sut mieux faire embaumer?

Vous rappellerez-vous nos marches dans la brume,
l'île des morts au cœur du jardin des enfants,
et la biche persane et le triste éléphant,
le cygne comme un ange et le soleil qui fume ?

— En silence et mon bras contre le tien serré,
j'étonnais rire en toi la foule et les fontaines,
de toute chose au monde évadée et lointaine,
dans ton sombre regard tout étant recouvert

des steppes sans moissons, des oasis sans neige,
des matins sur l'Oronle et des couchants du Nil.
La terre est dans ta paume et la mer sous tes cils...
Que n'ai-je rattrapé là de l'univers ! Que n'ai-je

entendu dans la voix ! — Et le cor de l'adieu
sonnait aussi dans l'ombre où fondait la journée;
et mon cœur se courbait au poids de ces fumées,
mais la première étoile y rencontrait son feu.

Jeanne SAMDILLON.



CALVAIRES BRETONS

A quoi rêvez-vous au long des routes
vieux Calvaires,

depuis des siècles que vous êtes debout
solitaires ?

avec vos bras étendus,

vos bras qui portent le manteau lourd du ciel
[gris et toute la mélancolie
de la lande bretonne.

Vous êtes la borne immobile dressée vers

[l'au-delà,

Vous n'indiquez pas les chemins de la terre,
mais la voie d'où l'on ne revient pas.

Comme vous en avez vu passer des jours,

des jours de soleil et des jours de pluie,

Comme vous en avez vu mourir des hommes,
des bons et des mauvais !

Autour de vous les printemps ont fleuri,
ils ont frissonné sous la terre
et surgi le long des talus.

Vous avez vu pousser l'herbe neuve
fraîche et drue,

et les feuilles vert tendre des arbrès,
vous avez senti le vent qui sent si bon le genêt

mûr

et l'odeur de la terre remuée à l'automne.

Près de vous le labourer a passé, courbé,

vous l'avez forcé à lever les yeux...

et peut-être vous a-t-il salués parfois

du bord de son chapeau et du fond de son

(cœur :

un bref salut qui était tout de même un peu

[d'espérance, un peu de foi.

Vous êtes cela sur nos chemins

pour le passant

des signaux d'espérance et des actes de foi.

Ceux qui vous ont élevés,

ceux dont l'inhabile et pieux ciseau

a ciselé dans vos pierres

des Christs et des Vierges naïfs

savaient que vous resteriez leurs témoins
quand ils auraient passé sur la terre.

Le pèlerin s'est assis à vos pieds
harassé,
son bâton jeté au revers du fossé,
et vous lui avez dit : Va,
va vers saint Yves ou vers sainte Anne,
tu trouveras du pain pour ton âme,
de l'eau pour la désaltérer,
de la lumière pour l'éclairer.

La mère en deuil est venue jusqu'à vous
sanglotante,
forme écroulée dans les plis noirs de sa mante,
cœur sans espoir, douleur sans voix...
Vous avez dit : le ciel est derrière la Croix.

La jeune fille vous a regardés avec des yeux
rieurs,
elle vous a fleuris de marguerites et de bruyères,
elle a murmuré des prières,
et vous a dit tout bas le nom de son amour
et vous avez reçu les fleurs.

Avec vos pierres de granit tout usées, vous êtes
meilleurs
pour nous que le printemps qui passe,
que l'été dont on coupe les biés,
que l'automne dont on cueille les fruits,
vous êtes ce qui demeure.
Les oiseaux viennent se poser sur vos bras,
vos bras étendus qui demandent grâce pour les
péchés du monde.
Et les âmes des morts doivent s'assembler
autour de vous, le soir,
pour réciter les oraisons qu'elles ont omises
durant leur vie terrestre...

A quoi rêvez-vous au long des routes,
vieux Calvaires,
depuis des siècles que vous êtes debout
solitaires ?

Est-ce aux jours que vous avez vu couler ?
Est-ce aux hommes que vous avez vu mourir ?
Est-ce aux cœurs que vous avez consolés ?

M. Th. LE MOIGN-KLIFFEL.

(Illustrations de Xavier de Langlais.)



Moulin à sucre, aux Antilles (XVIII^e siècle). — Gravure extraite de l'Histoire des Antilles, par César de Rochefort (Amsterdam, 1716).

A L'OCCASION D'UN TRI-CENTENAIRE

NANTES ET LES ANTILLES

NANTES fut, au début du XVIII^e siècle, le premier port de France. Un état que nous avons trouvé aux Archives Nationales, daté de 1704 (1), est bien significatif à cet égard. Il donne le nombre des bateaux de chaque port français. Nantes vient en tête, avec 1.332; Brest occupe le second rang, avec 936. Vient ensuite : Bordeaux, 644; Le Havre, 570; Vannes, 501; Toulon, 472; Marseille, 463.

Si, maintenant, l'on établit l'ordre selon le nombre de gros vaisseaux et non plus d'après les bâtiments sans distinction de leur nature, barques, chaloupes, vaisseaux, Nantes garde le premier rang, avec 151 vaisseaux; Saint-Malo vient ensuite, avec 96, suivi de Marseille, 72; Toulon, 65.

Ces chiffres un peu arides serviront à mon-

trer l'importance des ports bretons à cette époque, en particulier celle de Nantes. Eh bien! la plus grande partie des bâtiments qui sortaient de ces mêmes ports se rendait aux Antilles. Autre considération: nul port français commerçant avec les Antilles ne le faisait avec autant d'ampleur que Nantes. Et il est bien difficile de donner, au moyen d'un simple article, une idée de la diversité, de l'immensité, des vicissitudes de ce commerce.

C'est en 1492 que furent découvertes les Antilles — Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe — mais c'est à partir de 1670 seulement, lorsque les étrangers ne furent plus admis à commercer dans nos possessions

(1) Arch. Nat., P¹⁹ 1641.

d'Amérique, que les relations de Nantes avec elles devinrent vraiment actives. Les Nantais n'avaient cessé d'élever des protestations contre cette faculté accordée aux navires des autres nations; Colbert exauça leurs vœux.

Dès lors, un courant intense s'établit entre la grande ville de l'Ouest et les îles d'Amérique. Nantes leur portait les vins de France, les vins d'Anjou, les vins du Comté Nantais, l'eau-de-vie, dont les nègres étaient très friands, la farine, les étoffes de toutes sortes, le cuivre pour les chaudières à sucre, la pierre de construction, les ardoises, les armes et les munitions.

Souvent ces marchandises étaient payées en nature, en sucre par exemple. Nantes recevait, comme fret de retour, en outre du sucre, du rhum, du coton, du cacao, du tabac.

Un va-et-vient perpétuel existait entre la France et ses colonies; Nantes était le principal port d'embarquement des voyageurs. Les navires de transport des marchandises devenaient en quelque sorte des paquebots pour passagers. « Nous portions aux îles des vivres, des armes, des engagés et des filles », constate un écrivain nantais (1).

Les départs de Nantes avaient surtout lieu en novembre et en décembre. Cinquante à soixante jours de traversée. Les denrées coloniales n'étaient prêtes qu'en février; les navires avaient tout le temps d'arriver. Certains, plus rapides, accomplissaient deux voyages par an.

Cependant, le négoce le plus productif n'était ni celui du café, ni celui du sucre, c'était celui des esclaves; la traite. Il n'absorbait que le quart de l'armement (2), mais cela suffisait. La traite avait d'abord été confiée à deux sociétés fermières, l'Assiète et la Compagnie de Guinée, qui se montrèrent incapables. Les Nantais se chargèrent d'exploiter leur privilège, en leur payant 15 pour 100 de la valeur des marchandises introduites.

.

En 1716, la liberté fut rendue au commerce. Dès lors, la plupart des armateurs nantais se livrèrent au fructueux trafic du bois d'ébène, les Montaudouin, les Grou, les Delaville, les Trochon, les de Guer; Walsh surtout, fondateur de la Société d'Angola, en 1748, destinée à l'achat et à la vente des nègres. Elle avait son siège à Nantes et des bureaux à Paris.

(1) How, *Statistique de la Loire-Inférieure*, 167.

(2) Gaston MARTIN, *L'Ère des Négriers*, 23, dit même la cinquième ou la sixième.

Elle disposait à elle seule d'un nombre de navires important; et, dès l'année 1749, elle transportait aux Antilles quatre mille noirs. Un millier étaient morts durant la longue traversée. Le déchet normal était de 15 à 20 pour 100; mais le bénéfice restait énorme, étant donné qu'un noir revenait à 6 ou 700 livres et se vendait 4 ou 5.000.



Gravure de Benard extraite de l'« Histoire générale des voyages de la Harpe » (1780)

Le commerce négrier fut particulièrement prospère jusqu'à la fin du règne de Louis XV. A partir de 1775, la concurrence des autres ports français diminua les bénéfices nantais. Ils n'en restèrent pas moins considérables.

Directement ou indirectement tout Nantes profitait du commerce avec les Antilles. Les primes offertes par Colbert aux constructeurs de navires — 100 sols par tonneau — n'auraient pas suffi pour provoquer l'activité intense qui régna dans les chantiers nantais. Sans les Antilles les armateurs nantais, qui savaient combien leurs riches cargaisons

étaient convoitées, n'auraient peut-être pas armé en course: le profit des prises s'ajoutait à celui de la traite.

Les fabriques de chapeaux, les teintureriers, les manufactures de tissage des Laurencin, des Montaudouin avaient leur essentiel débouché aux Antilles. La grande firme de chaussures Julien Le Roux, qui faisait venir des peaux brutes de Saint-Domingue et les retournait sous forme de souliers, employait un nombre d'ouvriers très élevé.

Tout cela procura aux Nantais une fortune foncée dont ils surent intelligemment user. Les nouveaux riches du xvii^e et du xviii^e siècle comprirent leur devoir: ils ont créé la beauté de Nantes. Les magnifiques maisons de l'île Feytaud et du quai de la Fosse témoignent de leur munificence et de leur goût éclairé.

.

Tout a une fin; voici venus les jours sombres. La révolte de Saint-Domingue va porter un coup terrible à la prospérité nantaise. C'est par centaines, par milliers, que les colons chassés de l'île cherchent un refuge dans nos ports, à Nantes surtout. Nantes accueille, entre autres exilés, le père d'une femme destinée à devenir célèbre, Julie Bouchard des Hérettes, la future Elvire. C'est de Paris qu'elle écrira au Consul Le Brun, pour lui recommander son vieux père, demeuré dans la misère à Nantes: « Je reçois une lettre de mon père qui me déchire le cœur. J'ignorais l'étendue du malheur de ses positions; il m'en fait le détail. Il serait aussi difficile de se faire une idée de ce qu'il souffre que de la douleur que je ressens. »

De médiocres allocations vinrent au secours de ces malheureux, qui, la veille, vivaient entourés de centaines d'esclaves.

À Nantes, la situation de ceux qui avaient possédé, aux Antilles, de vastes plantations ou, en France, des usines, des manufactures, n'était guère meilleure. Le Comité révolutionnaire était à leurs trousses. Ce Comité, composé d'aigris, d'envieux, avait à sa tête un réfugié de Saint-Domingue, Goullin, et comme exécuteur de ses basses œuvres, une troupe de nègres décorés du titre de Hussards américains.

L'esprit de vengeance, l'amour du rhum et leur passion pour les femmes blanches les animait. Ils pillent les châteaux de ceux qui, peut-être aux colonies, ont été leurs maîtres. Ils reviennent un jour de leurs razzias avec cinq jeunes femmes attachées à leurs chevaux.

Tout ce que Nantes compte d'illustrations

est arrêté, sous le prétexte insuffisant de fédéralisme et de royalisme. Le riche tanneur Julien Le Roux, le négociant François Delaville, les armateurs Latour, du Fou, Hamon de la Thébaudière, Bernède, et combien d'autres dont les Antilles ont fait la fortune prendront part au fameux *Voyage à Paris des 132 Nantais*, destinés au couperet de Fouquier-Tinville.



Prêtres caraïbes soufflant le courage aux guerriers. Gravure de Bernard Picard, extraite des « Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres ».

Devant le néant des accusations, Fouquier-Tinville n'ose agir contre eux. En réalité, ce que l'on visait, c'étaient leurs stocks, leurs entrepôts, leurs coffres. Pour la plupart, ce fut la ruine.

La guerre avec l'Angleterre, bientôt l'abolition de la traite, vont achever de détruire les intérêts de Nantes aux colonies. Mais, en ce moment où l'on célèbre le tricentenaire de la France aux Antilles, il était nécessaire de dire ce que Nantes doit aux Antilles, et ce que celles-ci doivent à Nantes.

Emile GABORY.

La Martinique, ses contes et ses chansons

M^{ME} THÉRÈSE HERPIN a fait à Saint-Malo, sous l'égide des *Conférences de l'Ouest*, une causerie sur la Martinique, ses contes et ses chansons.

Au moment de son départ pour Fort-de-France, on lui avait dit que la Martinique était une petite île, endormie dans une vie paisible et douce, à tel point que les cyclones eux-mêmes ont perdu tout désir de l'abîmer, puisqu'ils s'arrêtent à la Guadeloupe.

Quoiqu'il en soit, M^{ME} Thérèse Herpin assure qu'en y arrivant, elle s'est trouvée dans un pays de beaucoup plus fantasque qu'on ne le lui avait prêté, et qu'elle a pu remuer des tas de fantômes et des tas d'histoires conservées par la tradition.

La Martinique est devenue riche depuis qu'elle a changé son commerce de coton et de café contre la fabrication du sucre et du rhum. La maison du planteur s'est élevée d'un étage et l'aïeance s'est élargie. Le commerce de pacotille, « purgatoire des maris, paradis des femmes », s'est, lui aussi, très développé.

Un perpétuel grelottement de mandolines monte des maisons blanches et roses. On vit dans une atmosphère de nostalgiques chansons qui se mêlent à celles du vent, des feuilles et de l'eau.

Les cases à tuiles rouges des « nég-habitants » voisinent avec l'église, que bâtirent les « Prêtres de la Côte », qui rachetaient leurs péchés en donnant les vierges dorées volées jadis par eux dans les églises d'Espagne.

Les choses à la Martinique, par la grâce du



Les chantiers du port de la Fosse à Nantes en 1720.



Médaille commémorative du Tricentenaire des Antilles.

climat, du soleil qui chauffe la tête, prennent une forme puérile.

On mange en parlant la moitié des mots, on aime la vie, le péché ne compte guère, on risque son dernier sou sur un combat de coqs.

Mais la femme qui trime dur, croit aux fées qui embellissent et transforment sa misère, à la *diabesse de Midi* qui entraîne les garçons dans les ravins, au *colibri* qui est notre oiseau bleu, au *compère lapin*, proche parent de notre antique Goupil.

La Martinique a son *garou* breton, ses remèdes maléfiques, ses peurs primitives et son goût du miracle, comme le Breton. Mais tandis que le Breton fait brûler un cierge, le Martiniquais chasse la peur en dansant.

La fille des Antilles a le cœur « doux comme miel », si doux qu'elle ne sait résister à rien, et qu'elle berce souvent dans ses bras un enfant sans père.

Louis XIV a tenté de contraindre au mariage par une ordonnance sévère le colon dont l'esclave est devenue mère. Mais l'ordonnance même appliquée ne fut pas heureuse, et les « doujons » continuent à vivre d'amour et d'oubli et à danser, madras en l'air.

M^{ME} Thérèse Herpin a terminé sa gracieuse promenade à l'île Caraïbe, en avouant que le pays lui a jeté un sort, a élargi en elle l'idée de fraternité et lui a fait comprendre que, selon la chanson du Martelot, « tout passe, tout se dompte, même la bourrasque ».

N. D.



LES LIVRES ET LES REVUES



— *Les Franciscaïns* (Grasset, 15 fr.). Aux saints d'autrefois, pour les hommes d'aujourd'hui (Éditions Saint-Michel, Paris), par Alexandre Masseron. Si certaines nouveautés du jour nous déçoivent, pourquoi ne pas revenir aux belles pages de la vie? Il est un écrivain breton, fort estimé à Brest, et connu hors Bretagne, auquel la Bretagne cependant ne me semble pas rendre l'hommage qu'il mérite : c'est Alexandre Masseron. Ces deux ouvrages que nous recevons aujourd'hui ne sont pas d'une publication toute récente, mais on peut les lire (et cela vaut mieux!) d'une actualité éternelle. Tandis que l'on se lassera de tel roman, si éclatant soit-il, troussé à la mode de sa salience, et condamné à démoder au premier jour, ces œuvres d'histoire et de pensée, qui portent la barre, — de la valeur intellectuelle et spirituelle. Cela ne veut pas dire, du reste, qu'à une érudition merveilleuse Alexandre Masseron ne joigne pas les qualités d'un style alerte et plaisant, ni qu'à sa haute conscience morale il dédaigne de donner le charme élégant de la phrase harmonieusement écrite. Comme saint Yves, M. Masseron est Breton et avoue : deux raisons d'être poète du verbe. Plus de dix volumes d'hagiographie vivante et frémissante en font foi. Nous avons déjà salué, ici-même, il y a deux ans, son passionnant *Saint-Christophe*. Mais la littérature franciscaine, l'âme franciscaine moderne, doit à M. Masseron une importante moisson. Et si le sieur de Ker Martin et le Poverello d'Assise ont tout spécialement polarisé sa ferveur, bien d'autres saints de Bretagne et d'ailleurs lui ont inspiré des réflexions mordantes, dont il serait bien souhaitable que veuillent profiter les pauvres hommes d'aujourd'hui.

— *La Harpe de saint François* (Bloud et Gay, Paris), par Camille Melloy. Traduit d'un auteur irlandais, Félix Timmermans. Voici encore une autre « Vie de saint François », et de la plus rare qualité. La collection « Ars et Fides » ne ment pas, qui nous présente une telle œuvre d'art en la substance d'une œuvre de foi! Peinte avec toute la poésie d'un aimable réalisme, et avec tout le réalisme d'une savoureuse poésie, cette « vie » originale vibre de tous les tons hardis d'un Breughel ou d'un Jordaens, sans jamais nous « choquer » pourtant, sans jamais cesser de nous captiver surtout. Et pourtant ce n'est qu'une traduction! Mais le traducteur est un poète : c'est pourquoi cette « harpe », en passant d'une langue à l'autre n'a rien laissé de sa musique aux ronces de l'adaptation.

— *Face à face* (« Mercure de France », 10 fr.), par Henry Déanux. Si Camille Melloy est un poète de la prose, — et un poète libre, en vers — Henry Déanux est un soldat de la défense classique la plus pure. Son alexandrin, d'une sobriété savante, est étrangement dépourvu de toutes les petites gourmandises de la forme. Et, chez lui, l'image même semble à peine une image, tant elle se fonde sur la structure de la charpente :

Se parteras-tu pas pour finir ? Tu m'accable. Je suis las d'en appeler au ciel. Mes maux sont là, mon fiancé a saigné. Abreuve-moi, Seigneur, fait-on d'un peu de miel !

Ce « Face à face », qui est un perpétuel télé-télé de l'homme avec Dieu ne plaira, peut-être, qu'à une élite. La forme en est belle, mais si sévèrement, qu'on serait tenté de la trouver, parfois, presque trop chaste...

— *Histoire de l'Irlande*, des origines à l'état libre (Nouvelles Éditions Bretonnes, 7, rue des Francs-Bourgeois, Rennes, 12 fr.), par Ernest Jorret.

« Voici la première histoire de l'Irlande écrite par un Irlandais et publiée en français », nous disent les éditeurs. Fut-elle aussi pensée et, du premier jet, écrite en français? Ou bien sommes-nous en

présence d'une traduction encore? Peu importe, au fait : le style n'est pas le principal intérêt de ce petit volume que « Breiz-Atao » lance dans un esprit peut-être tendancieux, mais que nous lirons dans un esprit impartial, attirés seulement par l'invincible séduction de l'âme irlandaise, sœur jumelle de l'âme bretonne. Quelles que soient les intentions de propagande « séparatiste » des éditeurs, et quels que soient nos sentiments personnels à ce sujet, il est impossible de ne point se sentir de sympathie pour l'histoire d'un pays aussi tragique que l'Irlande. Un livre d'histoire est toujours profitable, même si l'on n'en tire pas toujours les conclusions les meilleures. Idéaliste et individualiste à l'excès, comme toute la race celtique, l'âme irlandaise souffre des mêmes qualités et des mêmes défauts dont souffre l'âme américaine. Et les judicieuses réflexions finales de M. Jorret pourraient très bien s'appliquer à notre cas. Même dans le « séparatisme », les Bretons seront toujours trop « séparés » pour que jamais s'affirme en un vrai mouvement national leur farouche sentiment inné, — mais individuel! — de l'indépendance. Pierre n'est pas régionaliste à la manière de Paul... et Paul conçoit le séparatisme d'une façon bien différente de Jacques! Chaque jour voit naître une « union » nouvelle, qui, par la désunion, donne bientôt naissance à de... nouvelles « unions ». Et c'est ainsi que les grands rêves planent, d'un nous au-dessus des petites rivalités...

— *Terroir* (Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc), par Edme de Vuaras, nous replonge en une plus pacifique atmosphère... celle des campagnes de Penhriev, avec leurs foires pittoresques, leurs croyances honnêtes et nouvelles, leurs paysages colorés, où l'on a élevé « nouveaux colporteurs de chaque carrefour, ces potaux teinteurs qui, de leurs fleches tendues montrent obstinément la direction des étés », bref, « mon pays, comme je l'ai vu », nous dit

le miel !

le miel !

le miel !

l'auteur. Et il nous semble que nous le voyons de même. Et il nous semble, par conséquent, que M. de Vulpian l'a fort bien vu, puisque chacun de nous, dans son outrecuidance, n'aime guère un livre qu'autant qu'il s'y retrouve, ou tout au moins qu'il y retrouve ses aspirations, ses admirations, ses façons de voir... Il n'est pas monotone, ce « Terrain » où la prose alterne avec les strophes, comme les labours, chez nous, couleur de glaise ou de

terre de bruyères, alternent avec le vert chantant des champs de blé, ou des prairies... Il n'est pas monotone, loin de là, malgré son but, qui est de nous promener dans une galerie immuable du calendrier. On y sent l'enracinement sympathique d'un poète terrien dans sa terre natale. Et l'on y trouve aussi une délicieuse petite anthologie de nos vieux refrains du terroir.

Marie-Paule SALONNE.

— Nos lecteurs ont, comme nous-même, appris avec joie la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de notre éminente et distinguée collaboratrice Marie Le Franc. Nous lui adressons nos très sincères et très vives félicitations.

— Mme Cécile Perrin vient de publier aux éditions Le Divan, un nouveau recueil de poèmes : *Miroirs du Bonheur*, qui ajoute à son œuvre poétique déjà importante un aspect d'apaisante douceur.

LES CONFÉRENCES DE LOUEST

— Les conférences de l'Ouest continuent avec un succès qui ne se démentit pas à présenter dans les principales villes de Bretagne des œuvres qui, par la hauteur des sujets qu'elles traitent avec talent, procurent à leurs auditeurs les joies intimes de véritables régals littéraires. Nous ne pouvons, et combien nous le regrettons, donner un résumé même succinct de ces manifestations où le bon goût s'allie à l'agrément le plus vif. Disons seulement que M. Antoine Redier a parlé de la jeune aviatrice française, Hélène Darroper, dont le tragique destin a mis tant d'émotion dans les cœurs de ceux qui admirent en elle une jeunesse intrépide, une audacieuse activité et comme une rivalité de courage et de gloire de Joseph Le Brix. Avec M. Brindejonc-Offenbach, petit-fils du célèbre compositeur de *La Belle Héloïse*, et de tant d'opérettes à succès, c'est toute l'évocation de la vie artistique du Second Empire. Des détails savoureux nous ont révélé les méthodes de travail de Jacques Offenbach, qui eut été capable de mettre « le bottin en musique », mais toutefois se trouvait si faible « qu'il n'avait même pas la force d'être malade ». A quelqu'un qui avait souvent sollicité son secours, car il était charitable, il répondit un jour en lui conseillant de ne pas revenir : « Je vous ai déjà fait la charité comme flûte, une autre fois comme trompette, puis comme tambour, vous venez aujourd'hui comme violoncelliste, en voilà assez. » Mme Thérèse Herpin a parlé dans sa ville natale de la Martinique, vieille province exotique, de ses contes et de ses chansons. Et ce fut la révélation d'un talent de parole égal au talent de l'écrivain à qui sont dus de curieux romans dont le dernier, *Toloch le Maléfique*, connaît actuellement un grand succès. On a également revu, et toujours avec plaisir, Bernard Franck, quel mouvement il donne à ses récits. Avec quelle richesse d'expression il peint les luttes de la mer et les combats marins. Quant à Mme Berthe Duasme, de la Comédie-Française, le rire chez Molière n'a plus de secrets pour elle. Que de charme elle sait mêler à ses appréciations toujours si judicieuses, et quelle admirable dissonance. Qui mieux qu'elle peut être l'Agnes de l'École des femmes ! D'autres séances sont annoncées et, sans nul doute, elles connaîtront elles aussi de retentissantes succès. On attend notamment M. Armand Privat qui contera la véritable histoire des Trois Mousquetaires.

Dans les Lettres Bretonnes

— M. Paul Bourget, de l'Académie Française, est décédé, à Paris, dans la nuit de Noël. Il était âgé de 83 ans. Grand officier de la Légion d'honneur, il était le doyen d'âge et d'élection de l'illustre compagnie, où il était entré en 1894, à l'âge de 41 ans, en remplacement de Maxime du Camp. Nous ne pouvons analyser ici l'œuvre de Paul Bourget. Il se définissait lui-même « un grand serviteur de l'ordre ». Sa philosophie se ressentait de la forte influence de Pascal, que sa formation littéraire, à Clermont-Ferrand, lui avait permis de abstraire directement. Il exalta dans la solution des « cas de conscience » familiaux. Qu'on se rappelle *Cruelle Raïme*, *Un Divorce*, *L'Étape*, *Le Démon de Midi*, *Le Sens de la Mort*. Paul Bourget était de ceux qui, lorsqu'ils s'adressent au public, ont quelque chose à dire. La postérité consulera son œuvre comme un document de premier choix sur le demi-siècle au cours duquel il a été écrit.

d'archéologie sur les mystères d'Eleusis.

— Transportant en Bretagne ses captivantes formules de récits romanesques, M. Georges Simenon publie dans *La Revue de France* : *Trois Démonstrations de Conscience*.

— Rien de tout ce qui touche à la Révolution en Bretagne n'est ignoré de M. l'abbé Pierre Pommeret, l'auteur de ce prodigieux monument documentaire : *L'Esprit public dans les Côtes-du-Nord pendant la Révolution*, qui vient de paraître. *Le 17 octobre* est une Chronique. C'est la relation historique exacte du drame de *La Militant-touille* (que romança Lenôtre) et de la prise de Saint-Brieuc par les Chouans dans la nuit du 26 au 27 octobre 1793. Nous en reparlerons.

— La revue *As Calad* (*Le Foyer Breton*) consacre la majeure partie de son numéro de janvier aux danses bretonnes. Celles-ci sont théoriquement et minutieusement étudiées par la baronne Erwanne Calbrun qui établit pour chacune d'elles une méthode détaillée qu'accompagne des graphiques dessinés par le graveur J. B. Thouault. Et c'est la première fois, croyons-nous, qu'un aussi intéressant et complet travail est publié sur cette question.

— M. René Cornilleau a publié dans la revue d'humanisme médical *Hippocrate*, une fort intéressante étude : *Un médecin chef de chouans à Fougeres en 1793*. Il s'agit d'un certain Putois, qui fut le médecin embaumeur du corps du général de Lescur.

— Un autre sujet fougerais a retenu l'attention de M. le docteur Baudouin. Il s'agit du naturaliste *Bocchot de la Pyralie* dont la vie est restée en partie mystérieuse et qui connut les horreurs du bagne pour un motif que seul son hagiographe a découvert.

— M. Etienne Aubrée à qui l'on doit déjà *Les Soeurs de Chateaubriand*, *Juliette Drouot à Fougères*, et tant d'autres travaux intéressants et vivants sur des sujets qui ont Fougères pour cadre, vient de publier chez Perrin : *Le général de Lescur*. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française.

— Léon Hennique, doyen de l'Académie Goncourt, est mort, lui aussi, dans la nuit de Noël. Agé de 81 ans, il était le dernier survivant des *Soboles de Méfior*. Né en 1804 à La Guadeloupe, où ses père tenait garnison, il avait fait ses premières études au lycée de Brest.

— L'Académie Française a décerné le prix Née à notre collaborateur Maurice Brillant. Nous nous en réjouissons fort. M. René Desmurs, secrétaire perpétuel, a lu ainsi dans son rapport l'œuvre de Maurice Brillant : « M. Maurice Brillant, qui reçoit le prix Née, est bien connu du monde des Lettres pour avoir été, pendant vingt ans, secrétaire du Correspondant. Il y a sous la rubrique : *Les Œuvres et les Hommes*, suivi l'actualité au Théâtre, dans la Musique, les Beaux-Arts et même la Chorégraphie. Or, ce chroniqueur, si attentif aux choses du jour, l'actualité la plus reculée. L'épigraphie grecque n'a pas de secrets pour lui. C'est ainsi que l'auteur des *Années d'approvisionnement de Jérôme Brôler*, roman de mœurs de provinces et de milieux ecclésiastiques qui connut un beau succès, est aussi celui d'un livre



CONTES ET CONTEURS DE CHEZ NOUS

Les tricoteuses de Porspodec

Toujours pas de nouvelles ?
— Toujours pas.
Telle était l'antienne de chaque jour psalmodiée à voix presque basse par toutes les femmes de Porspodec.
Depuis que *L'Etoile-du-Matin* était allée pêcher les langoustes au large des côtes d'Afrique, personne n'avait plus entendu parler des cinq hommes de son équipage, pas plus à Porspodec qu'ailleurs.
Le reste de la flottille avait atteint le banc, sans jamais être rattrapé par *L'Etoile-du-Matin*, sortie dix-huit heures après les autres.
Depuis, la campagne langoustière s'était terminée et il y avait déjà quelques jours que les bateaux étaient rentrés au port.
Après deux mois de silence intégral, tout le monde à Porspodec considérait les femmes de l'équipage de *L'Etoile-du-Matin* comme veuves et ce sentiment était si bien partagé par celles-ci que toutes avaient pris le deuil.

Le premier temps, elles avaient coutume de se réunir sur le môle, comme si le petit bateau disparu avait pu leur apparaître. Mais chaque voile survenue était une nouvelle désespérance et fauchait leurs illusions.
Avec le radio et les câbles la situation d'un bateau disparu ne reste pas longtemps ignorée. Il était donc avéré que le langoustier était perdu. Une forte tempête avait obligé le gros de la flottille à rallier (au voyage d'aller) la côte portu-

gaise et il était vraisemblable qu'elle avait envoyé par le fonds les cinq hommes de *L'Etoile-du-Matin*.
C'est alors que survint l'Etrangère dans le paisible village. On la vit d'abord sur la petite plage à l'entrée du port.
Elle se fit conter l'histoire de ces femmes qui passaient comme des ombres noires, tantôt seules et tantôt par deux.
Le soir même, elle alla trouver Annie et lui dit :
— Pourquoi avez-vous des habits de veuve ? Quelle certitude avez-vous de la mort de votre mari ?
— Tout le monde, répondit Annie un peu suffoquée, me l'a certifié. Et j'ai eu tant de mal à m'y faire. Il n'y a aucun espoir m'ont dit le maire, le capitaine du port, le vieux pilote et le recteur.
L'Etrangère s'assit sans en être priée.
— Croyez-vous que l'œil du maire, du capitaine, du pilote et du recteur voit ce qui se passe dans les cinq parties du monde ?
— Non, convint Annie.
L'Etrangère continua :
— Il n'y a qu'un œil qui voit tout.
Annie se redressa :
— J'ai déjà prié à l'église et je n'ai eu aucune nouvelle de mon homme.
L'Etrangère interrogea encore :
— Avez-vous prié au-dedans de vous ?

— Bien sûr, fit Annie.
— Et avez-vous cru à ce que vous demandiez ? Et n'avez-vous pas cent fois tué votre homme en vous-même ?
— Si. Je ne puis me défendre de le voir mort.
— Eh bien ! Moi, reprit l'Etrangère, je le vois en vie.
Annie demeura muette de saisissement.
— Vous savez quelque chose de lui, murmura-t-elle enfin d'une voix blanche. Oh ! Madame, ne me donnez pas d'espoir, car cette fois j'en mourrais.
— Vous ne mourrez pas, mon enfant, et votre mari vous reviendra comme aux autres, pourvu que vous ne doutiez pas. Allez trouver vos compagnes et rassemblez-vous toutes cinq chez l'une d'elles. Je vous dirai ce qu'il faut faire pour croire et pour espérer.

* *

Les cinq veuves se réunirent, le cœur battant, dans la maison de Marie-Louise. C'était une des plus retirées du village et on y pouvait aller sans être vu.

Quand l'Etrangère apparut sur le seuil, elle fit une ombre immense et toutes les conversations s'arrêtèrent, comme si leur fil était cassé.

— La paix soit sur vous et dans vous, dit l'Etrangère. Annie vous a dit la chose. Je ne sais pas où sont vos maris. Je sais seulement qu'ils sont...

— Ici il y est une petite pause et elle poursuivit :
— Vous n'avez qu'à les attendre. Mais pour qu'ils reviennent, il faut que dans votre cœur vous les portiez vivants et non morts. S'ils sont vivants, quittez vos habits de deuil et prenez des airs de fête.

— Nous n'oserons jamais, s'exclama Yvonne.
Et Marthe ajouta :
— On nous monterait au doigt.
L'Etrangère sourit :
— Qu'est-ce qui importe le plus, l'opinion de votre cœur ou de votre épicière ?
— Mais quand reviendront-ils, Madame, demanda Yvonne.

— Il y eut un silence au cours duquel les yeux de la femme se promouvèrent sur le petit auditoire.
Puis l'Etrangère prononça en scandant les mots :

— Lorsque vous en serez sûres en esprit.
Les cinq veuves se regardèrent sans parler et Annie dit :
— Oui, Madame.
— D'ici là, poursuivit l'Etrangère, vous allez occuper vos mains. Votre ménage et vos enfants ne suffisent pas. Il ne faut pas laisser entrer la mort dans vos têtes. Vos maris vont rentrer dénués de tout après le naufrage. Vous leur tricotez des chandails. Voici l'argent pour la laine. Commencez le premier rang en grande hâte. A chaque point, songez à vos hommes qui les endosseront. Joignez vos idées dans le même sens. La pensée se tricote aussi, comme la laine. Allez, mes filles, je viendrai vous voir.

Quand les chandails furent finis on n'avait toujours pas de nouvelles de l'équipage.

— C'est parce que, dit l'Etrangère, vos hommes n'ont pas encore tout ce qu'il faut. Tricotez-leur des foulards pour qu'ils aient chaud jusqu'aux oreilles.

Les foulards tricotés, on tricota des chaussettes épaisses, puis des mouffles, puis des bonnets.

Quand le dernier point du dernier bonnet fut terminé, le capitaine du port apporta un câble. Celui-ci arrivait de Buenos-Aires et disait à peu près ceci : « Prévenir familles équipage *Etoile-du-Matin* que les cinq hommes recueillis par trois mâts *Empereur-de-Golconde* ont été débarqués à Valparaiso-du-Chili d'où ils seront rapatriés prochainement. »

La nouvelle fut répandue avec une prodigieuse rapidité et les cinq femmes aussitôt revenues s'embrassèrent.

Leur étreinte desserrée, elles coururent à l'hôtel de l'Etrangère.

Mais l'Etrangère, depuis le matin, avait quitté le pays.

Georges BARRABIN.

Les sirènes celtiques

La réédition de *Morgane*, le très beau livre de notre regretté Charles Le Goffic, qui fut mis au cinéma, voici quelques années, sous le titre de *Morgane la Sirène*, appelle, une fois de plus, l'attention sur les filles de Neptune, dont la voix mélodieuse troublait Ulysse. Leur domaine n'était pas circonscrit entre l'île de Crète et la côte grecque. Il s'étendait sous toutes les latitudes et nos marins bretons, au temps de la légende dorée, les rencontraient quand ils se rendaient du pays de Galles ou d'Irlande sur les rivages d'Armor.

« Elles ressemblaient à de jeunes femmes jusqu'au-dessous de la taille; elles avaient des yeux verts avec une chevelure d'or et des dents pointues dans une bouche un peu grande avec des visages d'enfants. Leurs hanches étaient serrées d'une gaine d'écaillies et le nageur voyait remuer à fleur d'eau le mystérieux reflet de leurs queues. »

Ce sont elles que saint Brandan et saint Maclou rencontrèrent dans les parages de Guernesey, quand ils naviguaient à la recherche de la cité merveilleuse. Elles suivaient l'esquif en nageant, cherchant à l'atteindre. Le serviteur des saints, qui se nommait Dubaël, essayait de les chasser à coups de rame. Il ne les effraya cependant pas, malgré lui, elles s'agrippèrent au bordage.

Saint Brandan se rendit compte à cet instant qu'elles n'étaient pas des démons. Alors qu'il venait de faire sur elles le signe de la croix, elles s'étaient respectueusement inclinées. Il les baptisa, donna à chacune, elles étaient sept parallèlement, un joli nom celtique et les mit sous la protection de Notre-Dame des Flots. La tradition assure qu'elles entonnèrent de pieux cantiques et que, se plaçant à l'avant de la barque, ce furent elles qui guidèrent les deux saints au milieu des dévils jusqu'à la côte armoricaine.

OPINIONS



La Municipalité de Pontivy vient de décider l'aménagement d'une plage de sable naturelle dans le Blavet. Voici l'ensemble du projet présenté par M. Lecout, architecte urbaniste.

Le Tourisme et la Bretagne terrienne

M. Emile Gillet est le grand apôtre du Tourisme à l'intérieur de la Bretagne. Il vient de publier le texte du rapport qu'il a présenté au dernier Congrès de la Fédération des Syndicats d'Initiatives de Bretagne. De ce rapport il est utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les passages suivants :

Si la Fédération des Essi de Bretagne, et c'est un hommage à lui rendre, traite sur le même pied l'Armor et l'Argoat, on se demande ce que font toutes les grandes firmes touristiques, de voyage ou de publicité, au profit de l'intérieur de la péninsule. Tous leurs efforts de propagande, toutes les initiatives, prises en haut lieu, convergent vers les stations balnéaires.

On parait fort cependant, depuis quelque temps, et MM. les Présidents des Chambres de Commerce s'en sont fait l'écho à Pontivy, où ils ont tenu réunion il y a quelque trois mois, de réaliser une intensification de propagande touristique régionale dans le cadre de la Bretagne intégrée.

Nous savons que, par ce terme, on veut embrasser les cinq départements bretons, dont deux ont été — momentanément, espérons-le —

écartés du mouvement d'ensemble par certaines organisations. Mais nous, à Pontivy comme à Carhaix, au Huelgoat comme à Josselin, au Fouquet comme à Plourmel, à Mordre-Bretagne et à Mauron, à Gouarec et Loudéac comme à Baud ou à Locminé, nous voudrions voir donner un sens plus large encore à cette « Bretagne intégrée » ; ce serait en assurant à la Bretagne terrienne la place qu'elle devrait occuper.

La Bretagne terrienne est en effet une mine inépuisable de richesses touristiques. Elle constitue, ainsi qu'il a été dit, « une contrée sans rivale par les souvenirs du passé qu'elle recèle, par la richesse de ses sites, et aussi par ses usages et coutumes d'un autre âge, qu'elle est seule à pouvoir évoquer de nos jours ».

C'est un musée à ciel ouvert. Mais il convient de révéler ce musée au grand public, ainsi que tout l'ensemble merveilleux dont il se compose.

Il n'y a guère, à propos d'une petite publication relative à un circuit d'embrassant que les côtes de la presqu'île, et édité par les chemins de fer de l'Etat, nous protestations dans un quotidien régional, tout en rendant par ailleurs hommage à la Direction des chemins

de fer pour son esprit d'initiative et ses heureuses réalisations. M. Dautry nous fit l'honneur de nous répondre : s'il fallait, nous écrivit-il, s'arrêter dans tous les villages, il n'y aurait plus rien à entreprendre !

Qu'on ne trouve à l'intérieur de la Bretagne que des villages, ce n'est là qu'une boutade, qu'on peut rapprocher de celle de A. Belot, faisant dire à un personnage du « Testament de César Girodot » : « Je ne sais qu'un pauvre petit paysan de Pontivy... »

Nous aussi nous venons de la brousse, et nous sommes plusieurs à la Fédération à y être attachés ; ce qui ne nous empêche pas de proclamer que nos villages, — puisque villages il y a — ont eux aussi leur charme, leurs attraits, leur cachet touristique.

Et cette boutade que nous citions à l'instant est malheureusement le reflet de l'opinion, implantée à l'époque du romantisme, et qui continue à avoir cours : le cœur de la vieille Armorique est un pays de landes, de brume et de mélancolie... quelle hérésie !

On en vient même à sacrifier notre récent routier, ou tout au moins, à le traîner — lui aussi — en parent pauvre. Et c'est ainsi que nous avons vu des régions terriennes, très fréquentées certaines années, être abandonnées, certaines autres, comme d'étant plus abordables.

En bien, ce que nous voulons, nous les terriens, c'est ne plus être traités en parents pauvres.

Cet été encore, des étrangers que nous avions guidés vers Guérande, Mièsle-Bretagne, Buz-Breps, vers Gasteneuc et la forêt de Camors, vers Guéhenno et Josselin, vers Kernascléden et Le Fouët, et à qui nous avions fait connaître nos grands parcs, nous furent part de leur agréable surprise : ces excursions avaient été pour eux une révélation.

Emile GILLET.

La nature Bretonne

La Bretagne ne tient que peu de place dans l'œuvre de Paul Bourget. Cependant nous l'y avons rencontrée dans l'un de ses plus émouvants ouvrages : *Le Sens de la Mort*, avec le jeune lieutenant trécorrois Le Gallie, né aux pieds mêmes de l'admirable cathédrale que fréquentait Renan au temps de sa jeunesse égarée et pieuse. Le Gallie, qui a fait le sacrifice de sa vie pour sauver son pays, mortellement blessé au cours d'un combat de la grande guerre, oppose au froid matérialisme du chirurgien Orliège toute la force qu'il puise dans son idéalisme et sa foi. Pour lui la mort n'est pas l'annihilation de tout et dans la sanction de l'au-delà l'âme poursuit sa destinée qui est immortelle.

Mais en dehors de ces pages saisissantes, voici des lignes peu connues de Paul Bourget. Nous les avons retrouvées dans le Livre de la Bretagne, une anthologie qui fut le premier monument élevé par notre Directeur, il y a 33 ans, à sa Patrie d'adoption. Elles montrent combien l'auteur du Disciple avait su comprendre le sens profond et le charme vivant de notre pays :

Il suffit d'avoir visité quelques coins un peu perdus de notre Bretagne ou de l'Irlande pour avoir l'impression lucide jusqu'à l'évidence que c'est, en effet, une race originale et tout à fait différente de la nôtre, qui continue à vivre sur la terre des ancêtres. Même le paysage, comme si une intime analogie unissait cette terre à ces hommes, revêt des aspects d'une couleur qui convient merveilleusement à l'idée que nous nous faisons de la végétation, mouvante et verte, symbole de la fécondité du sol encore nouveau, est le plus souvent gris de la terre altérée par les teintes pâles du gazon brûlé par le vent qui vient du large. L'approche de la mer est visible à des signes de toutes sortes, de cette mer sauvage et bouleversée, insupportable comme les temps lointains et mystérieuse comme la destinée. On dirait qu'un charme étrange fait se rapprocher les races finissantes de l'abîme d'où toute existence est sortie, s'il faut en croire les savants de quelques écoles.

La physiologie humaine se transforme aussi. L'imagination se plait à voir je ne sais quelle mélancolie nostalgique dans les yeux plus immobiles, dans les traits moins expressifs, dans une certaine paresse nette des visages. Puis la mer, elle-même, apparaît au delà des landes, et au delà d'elle il n'y a plus rien. C'est ici le Finistère — la fin du monde, de cette Europe où la poussée des invasions a roulé un fleuve d'hommes de l'Est à l'Ouest, jusqu'à ce rivage, auquel sont acculés les premiers venus des innombrables invasions.

Qu'elle est sinistre et froide cette mer, d'où monte la clameur des goélands sortis des rochers, et inquiète, et monotone, et voisine du ciel dont les nuages passent sur les boules, éternellement ! Mais à de certaines heures ces nuages s'écartent, l'azur du ciel apparaît, non pas l'azur presque d'un noir de saphir des beaux jours du Midi. C'est un bleu délicat, on semble errer encore un peu du frisson glacé des longs hivers, un bleu pâle et qui teinte la mer de reflets tendres, — et dans la rumeur apaisée des vagues, la chanson de l'antique Sirène se fait entendre, encore toute pleine des mélanges de l'espérance et si ravissante qu'elle ensorcelle les cœurs de ceux qui l'ont écoutée et qui ne l'oublieront plus.

Paul Bourget.

Une supercherie de René

Le 18 mars 1797 paraissait à Londres l'*Essai historique, politique et moral sur les Révolutions*, d'un jeune émigré inconnu qui avait nom Chateaubriand. Il faut dire ce qui est : ce fut un four. Si la presse anglaise s'intéressa peu à cet essai l'auteur recourut aux moyens dont il pouvait disposer pour organiser sa publicité. M. Victor Giraud a retrouvé dans *Le Paris* du 10 juillet 1797, journal français de Londres, dirigé par Peltier, une *Reponse générale* à ceux qui n'ont fait l'honneur de m'écrire.

C'est un procédé bien connu et souvent encore employé : « Notre dernier article nous a valu un abondant courrier... » lit-on tous les jours sous la plume de jeunes journalistes auxquels personne n'a jamais songé à écrire.

On va voir que Chateaubriand connaissait déjà le « truc ». Dans l'abondant courrier, réel ou supposé, auquel Chateaubriand prétend répondre dans *Le Paris*, il fait une place de choix à certain sermon sur *L'Objet et les avantages d'un culte établi*, envoyé par son auteur, le Révérend Jétinger Symons. Ce sermon prenait naturellement la défense du clergé en général et de l'Eglise anglaise en particulier.

Chateaubriand, avec une feinte humilité, commençait par reconnaître dans sa *Reponse* que cet écrit était « aussi excessif » et déclarait que, n'étant pas théologien, il s'inclinait d'instinct devant les arguments du saint pasteur, bachelier en théologie.

Toutefois Chateaubriand se défendait, déclarant respectueusement bien que le Révérend M. Symons la religion et ses ministres... Et il concluait que, si on l'avait mieux lu et mieux compris, « on n'aurait pas préché contre un ouvrage qu'on voulait décrier. Prêcher, c'est sonner le tocsin, c'est assembler des lecteurs ».

Ainsi, du haut de la chaire, on était parti en guerre contre son ouvrage et voilà qui était déjà assez flatteur.

Malheureusement, un érudit, M. Marcel Duchemin, conte, dans *La Revue d'Histoire Littéraire*, qu'il a retrouvé au British Museum un exemplaire imprimé du sermon du Révérend Jétinger Symons. Or, sur le titre s'étaient en toutes lettres la mention : « *preached at the church of Saint-Mary-le-Bow... July 27, 1792* ».

Le prétendu sermon contre l'Essai datait de cinq ans avant sa publication ! Le pasteur s'était contenté d'envoyer à l'auteur un vieux sermon pour éclairer sa religion, et Chateaubriand feignait de croire, pour se donner de l'importance, que son *Essai* s'était attiré, en chaire, les foudres du pasteur...

René ne pouvait pas, cependant, ne pas avoir remarqué la date inscrite au titre, nous ne croyons pas que l'hypothèse d'une distraction, timidement proposée par M. Marcel Duchemin, puisse être retenue. Innocente supercherie, si l'on veut, mais supercherie tout de même.

Georges MOSQUERES,
(*Nouvelles Littéraires*.)

Louis Guilloux auteur du "Sang Noir"



Louis Guilloux, père de famille.

Les villes, à la différence des individus, connaissent un incessant rajeunissement. Leurs vieilles cellules meurent, d'autres les remplacent. Toutefois, certaines de ces cellules usées, maisons aux toits chauves d'ardoises, aux pierres fuies par le mortier et saillant dans un grisaille de rides, semblent oubliées par l'urbaniste comme centenaires par le Bon Dieu. Et c'est très bien, en général. Il est rare que ces vénérables témoins soient très gênants, et il ne l'est pas qu'ils soient évocateurs. Et puis, maintenus à rares exemplaires, ils deviennent originaux, parmi la buildinguerie moderne, édifiée en série. Pareillement, que peuvent gagner des hommes au nom trop

prononcé au profit desquels sont débaptisées tant de rues aux appellations pittoresques ou suggestives ? Qu'on donne du monument et de l'avenue dans Paris ou dans leur village aux grands présidents et aux illustres maréchaux, j'y souscris. Mais qu'on dépoétise la Grimpette aux Chèvres, l'Impasse du Puits au Lait et la rue Grenouillère, ça non et non.

Comme si j'y pouvais ! Eh ! n'ai-je pas levé ma main d'édile briochin docile pour approuver ces projets de menus crimes ? C'est après qu'on proteste, en France, et contre les autres. Alors je vitupère les autres, selon la règle.

Je dois pourtant pardon à mes concitoyens qui condamneront à retourner in pulverem la douzaine de cadavres en bois et torchis desséchés qui entourent, étouffent, empestent notre massive cathédrale, patinée, mais propre et sans rapiéçage dans sa grosse robe romane, bâtie, à la façon des moines ligériens, autant pour accueillir les prières que les assauts.

Voilà une libération qui, je le gagerais, plut à Louis Guilloux. Dans *Le Sang Noir* il aiguillonne en vain le bœuf-église qui s'est accroupi au cœur de Beauforod, Cloportorod ou Mortgorod, après avoir fouillé d'un sabot bêtement coléreux le sol d'un cimetière séculaire et en avoir éparpillé les ossements. Il cherche noise à ce bœuf placide, dont la croupe formidable repose sur de courtaudes pattes de granit, dont on décore de petits drapeaux — comme à la foire — le front-porche surmonté de ses deux cornes-tours, d'avoir permis aux morts de se regrouper autour de lui, en des maisons-tombes, sous la fausse étiquette de vivants.

Qui sait ? Dans quelques lustres, on attribuera peut-être à Guilloux le mérite d'avoir, par une satire patenne, aidé, outre à la Beauté, à la Foi.

Mais, j'en suis sûr, Guilloux serait tourmenté, lui qui souhaiterait volontiers qu'on bouleversât un monde pourri, si, d'aventure, le pic du démolisseur s'attaquait à sa rue de la Poissonnerie. Sa rue ! Une ruelle, d'ailleurs, et qui est tout autant miéne que siéme. Nous l'avons empruntée au retour du lycée, passé la place du Marché au Blé. Je ne me souviens pas que nous eussions fait souvent route ensemble. Nous n'étions pas dans la même classe. Et, je suis franc, je ne supposais pas que Guilloux dût, un jour, devenir célèbre.

Guère vivante, pour ne pas dire pire, la rue de la Poissonnerie d'alors. Et d'aujourd'hui.

Une boucherie devant laquelle un chien vorace rongeaient un os précédait l'entrée de son boyau peu rassurant. D'un côté, un mur de moellons gris, percé de niches ouvertures où venaient rêver des chats roux non effrayés par les lions et les éléphants des affiches de cirque collées sur les palissades d'en face. Et, de derrière ce mur, le marteau d'un tonnelier dialoguait avec le marteau vengeur que, derrière la palissade aux fauves colorés, le père à Louis Guilloux cognait sur des semelles bourgeoises écoulées en rêvant de construire « La maison du Peuple ».

Le père Guilloux tape toujours le cuir et pousse toujours l'âne dans son échoppe sonore à la fenêtre de laquelle s'accoudaient les vrais socialistes d'avant-guerre, ceux qui, nés du peuple, le voulaient affranchir, ceux qui se nourrissaient de moins de beurre que de principes, ceux qui étaient, les uns pour les autres, de fidèles « compagnons »...

Et le père Guilloux, sous sa moustache broussailleuse, doit marmonner que « Maison du Peuple » et « Compagnon » n'ont été ni chimère vaine ni illusion. Son écrivain de gars, dans un geste filial, ne lui a-t-il pas dédié deux ouvrages — comme une magnifique réparation — en célébrant ici la généreuse et folle conception d'un logis symbolique qu'un quartier



Le père de Louis Guilloux dans son échoppe de cordonniers à l'angle de la place du Marché-au-Blé et de la rue de la Poussancie, à Saint-Brieuc. (Photo Delaunay.)

d'humbles travailleurs auraient bâti pour leurs camarades, et là l'histoire simple, admirable — et authentique — d'une affection fraternelle.

Louis Guilloux, enfant, accroupi dans l'échoppe, aux pieds de son père, parmi les bottines et les gros souliers en vrac, écoutait d'étranges propos.

Il apprenait que si, dans le monde, il y a du soleil dont chacun peut espérer sa part, il y a, par contre, de la misère et de la douleur dont les lots sont inégalement distribués. Et Louis percevait au-dessus de sa tête un coup plus rageur : marteau ou poing.

Au lycée, il accomplit, en plusieurs années, le périple presque entier de la cour d'honneur, après en avoir hanté les diverses alvéoles encadrées d'arcades. En 1917 il devient surveillant. Lui, surveillant ! Lui, le farouche, lui, dont l'unique désir était de s'évader de ces horizons étroits. Quelle ironie ! Mais de quel oeil aigu, féroce, implacable il observa ce qui s'agitait, frémissait autour de lui, il jaugua toutes les âmes : les nobles et les simples, les hypocrites et les veules. Il se lia avec Palante, grand philosophe en détoute parce que pauvre homme bafoué par le destin et nargué par les imbéciles et les méchants. Palante auquel il devait consacrer plus tard des pages de souvenirs émus.

— Emus ? Ah ! Ah ! Emus. Laissez-nous rêver.

Et Cripure, alors ?

Cripure ? Nous y voici. Le Sang Noir n'est pas une histoire réelle mais un roman. Cripure est un philosophe déçu par tous, par tout, et par soi-même d'abord (ou ensuite). Mais Cripure n'est pas un portrait, pas plus que les divers personnages qui gravitent autour de lui et sur lesquels, de l'aveu même de l'auteur, il serait injuste de mettre des noms.

Une caricature ? Même pas. Cripure est balotté par des remous dont la relation, pour inspirée qu'elle ait été par certaines réminiscences, n'en demeure pas moins une fiction. Pourquoi accuser Louis Guilloux — allez, lâchez le mot ! — d'impunité, parce qu'il a créé un héros fantôme, l'a promené dans l'aventure. Et pourquoi, au nom de la logique — « ...d'une logique indigente, messieurs, indigente !... » ne pas aller jusqu'à le taxer de mensonge parce que les faits auraient été dénaturés ? Comme si le romancier, dès lors qu'il ne prétend plus à faire la déposition du témoin qui a juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dès lors qu'il a loyalement averti le lecteur qu'il va imaginer, n'avait pas le droit d'emprunter à la vie. Cripure est, non une peinture proposée pour la fidélité de la res-

semblance à d'anciens écoliers ou à des contemporains, mais un mythe composé pour un public capable de découvrir quelque chose derrière ça.

Ce quelque chose, c'est une belle thèse que je n'hésite à rejoindre que pour cette raison qu'elle est exprimée en partisan — j'écrirais presque : partialement — par Louis Guilloux.

Guilloux hait la guerre. Bon. Guilloux hait la bêtise méchante. Bon encore. Guilloux rêve d'une société meilleure. Bon toujours. D'une société dont la doctrine nous vient du Septentrion... C'est là une doctrine.

Mais pourquoi a-t-il marqué au millésime de 1917 cette thèse qui ne pouvait alors, dans une France en danger, dans un Saint-Brieuc angérisé, obtenir audience ? D'admetts que Louis Guilloux se soit tourné, très tôt, vers cet idéal qui s'apparentait au reste à celui dont son père et ses compagnons discouraient naguère dans l'échoppe de la place du Marché au Blé...

Mais, en 1917, voyons, était-ce donc une tare de servir — combattant ou civil — un autre idéal que celui-là tout neuf fabriqué et tant revisé, et tant commenté depuis ?

Guilloux, je n'en doute pas, protestera qu'il n'a en rien médité d'effacer les pures images de tous ceux qui, vêtiments ou calmes, mais sincères (c'est l'essentiel), ont consenti au sacrifice qui leur était réclamé.

Que n'a-t-il donc campé quelques-unes de ces silhouettes — qu'il aurait eu, celles-là aussi, le droit d'enrober de fiction —, des silhouettes qui eussent servi de pendant et de réplique aux Badinot et Naducet stupidement patriotes, aux Francis, Moka, Lucien, Pierre, antimilitaristes et révoltés...

Quel relief saisissant prendrait alors par contraste cette page magistrale, hallucinante et âpre comme du Mirbeau, qui nous traduit le songe éveillé de Cripure, pendant la remise de décoration à M^{me} Faurel :

« Non. Pas des rubans. En bonne justice il faudrait leur remettre aux uns : une tête, aux autres : une jambe ou un bras. Hein ? Que serait cette M^{me} Faurel avec la tête de son valet de chambre accrochée par les cheveux à son sein ? Et Naducet, avec une jambe rivée à la boutonnière de sa requinquette ? Et ainsi de suite ! Aux femmes amoureuses, aux belles Ysolt, on ferait de splendides colliers avec les yeux pétrifiés de leurs Tristans — tu ne me quitteras jamais, dis, mon chéri, tu n'es qu'à moi et je saurai bien te garder ! — Quant à M. Bahinot, oh ! celui-là, il aurait droit à un cadavre tout entier. Celui d'un général ? Pas très au courant, hélas ! Celui d'un commandant par exemple. Cela donnerait lieu à une émouvante cérémonie qui se déroulerait en grande pompe au Champ de Mars, les troupes de la garnison étant rassemblées pour une prise d'armes.



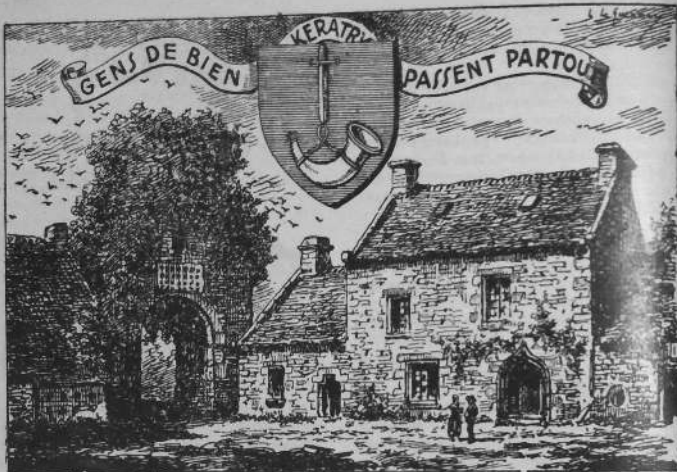
Le Philosophe Georges Palante, auteur de « Précis de Sociologie », la « Sensibilité individualiste », « Combat pour l'individu », etc., etc. — Portrait de Emile Doublé pour « Souvenirs sur Palante », de Louis Guilloux. (Editions Aubert, Saint-Brieuc.)

Le cadavre serait amené sur un affût de canon, un cadavre bien entier, de préférence un gazé ou un étriqué — puisqu'on s'étranglait aussi ! — bref, un cadavre à qui il ne manquerait rien du tout que de n'en être pas un. De sa belle voix claironnante, le Général en ferait la remise solennelle à Bahinot qui le chargerait sur ses épaules en décomposant — un — deux — trois ! — tandis qu'on sonnerait aux champs. Ça, ça serait du beau travail ! Ça, ça pourrait s'appeler décorer les gens ! Voilà qui ne tromperait personne ! Plus tard, quand de loin on verrait apparaître Bahinot dans la rue, sa décoration sur les épaules, on saurait tout de suite à qui l'on avait affaire, et que ce monsieur avait atteint la plus haute dignité dans la hiérarchie des décorés, qu'il était super-hyper-chevalier commandeur de la Mort. Et ceux qui n'auraient touché qu'une petite croix se arrachée un petit pied gelé, voire une dent, qu'ils feraient monter en broche ou en épingle de cravate, ils n'auraient, ceux-là, qu'à saluer bien bas. Petite bière. Et les courus ? Les courus seraient pour les généraux — exclusivité — qui en feraient des pourpous à leurs kakis, des cocardes à la dragonne de leurs épaules, et quand ils seraient à la retraite et dément gâteux : des bilboquets. »

Incline à croire que ce pamphlet vengeur n'aura pas peu contribué à valoir à Louis Guilloux, lors des scrutins successifs du dernier Goncourt, la voix obstinée d'un Roland Dorzeles.

Croix de bois du front !... Pantoufles de l'arrière !...

Fred Atmore.



Le Manoir ancestral de la famille de Keratry à Ploaré. Dessin de Louis Le Guennec.

KERATRY

Il voyageur venant de Saint-Brieuc se trouvait soudain, en arrivant à Lanvollon, il y a quelques mois encore, en face d'une vieille maison à piliers dont une poutre décorée de personnages portait la date 1559. C'était l'Hôtel Keratry. Cette antique et pittoresque demeure, déchu de son ancienne noblesse, abritait en dernier lieu le four d'une boulangerie et l'un de ses pièces servait de hicher et de réserve. Il arriva ce qui devait arriver. Un incendie se déclara, l'intérieur de la maison brûla, le toit s'effondra et ce ne fut qu'à grand-peine que les secours accourus sauvèrent la façade.

Les Ponts et Chaussées et, aussi, sans doute, la Municipalité, pensèrent que le sinistre n'était pas en définitive une trop mauvaise affaire. L'Hôtel Keratry était classé comme monument historique. On ne pouvait pas y toucher, on ne pouvait pas l'abattre, tant qu'il était debout quoique, par sa situation même, il étranglait sérieusement la route très passagère de Saint-Brieuc à Paimpol, juste à l'entrée de la place de l'Eglise.

Une question se posa bientôt. Qu'allait-on faire de ce qui était resté sur pied et, notamment, des poutres et des piliers de pierre ? La Municipalité hésitait à réédifier dans un autre endroit de

Lanvollon l'Hôtel Keratry, y voyant une dépense somptuaire. Quelqu'un insinua que le mieux serait de mettre ces ruines en vente. Qui sait ? Peut-être trouverait-on un riche Américain qui les paierait cher, en bons dollars sonnants et trébuchants, les emporterait outre-Atlantique, les ferait installer dans son parc, en vue d'affirmer à ses amis qui le viendraient visiter, que c'étaient là les restes du manoir de ses très lointains ancêtres.

Eh bien ! Les pierres ont trouvé un acquéreur... et ce n'est pas un Américain. Elles quitteront — elles ont même à l'heure présente quitté Lanvollon — mais resteront dans les Côtes-du-Nord. C'est la Municipalité de Dinan qui les a acquises pour la somme de 12.000 francs, avec l'autorisation de l'Administration des Beaux-Arts, laquelle, heureuse de cette solution, a accepté de prendre leur transport à sa charge.

Malgré l'homonymie, que ce soit Benjamin Jolivet, Gauthier du Mottay, Olivier de Courson, Ogée, Charles Le Maoult, parmi les auteurs qui signalent son existence, aucun n'indique que l'Hôtel Keratry ait été la propriété de la très ancienne famille bretonne, originaire de Ploaré, dont le dernier descendant homme fut Emile de Keratry, décédé en 1904, et qui, à l'exemple des

siens, pouvait hautement revendiquer leur fière devise : *Gens de bien, Keratry passent partout !*

C'était à la veille de l'ouverture des Etats de Bretagne dont la tenue, par une ordonnance royale, avait été fixée, à Saint-Brieuc, pour l'année 1730. M. le Maréchal duc d'Estrées était alors commandant de la province. Il devait se rendre aux Etats, accompagné de la duchesse, son épouse, parente de la célèbre Mme de Sabran, femme d'infiniment d'esprit et maîtresse du Régent. Le chevalier de Sabran, neveu de la commandante, dont les succès de cour et d'escrime faisaient l'objet de tous les commentaires, était également du voyage. Comme on assurait dans les salons de Versailles que le maréchal allait connaître de grands embarras, du fait du caractère indépendant des Bretons, M. de Sabran répliqua qu'il se chargeait de les mettre à la raison. Il demanda à sa tante de lui prêter son mouchoir de fine batiste, il le déploya et prit solennellement l'engagement d'apporter aux dames présentes, à son retour, dans ce mouchoir même, une demi-douzaine d'oreilles des plus récalcitrantes.

Ce propos fut bien vite connu en Bretagne. On le considéra comme un outrage accompagné de menaces, dont plusieurs se promirent de faire. M. de Sabran se repentir. L'occasion se présenta le 26 novembre 1730. A l'issue d'un dîner de cérémonie, auquel il venait d'assister, M. de Sabran s'approcha d'une table de jeu très entourée, à laquelle Jean-François-Julien de Keratry, député de la Noblesse de Cornouaille aux Etats de Bretagne, était assis. M. de Sabran qui, rendons-lui cette justice, ne voulait pas s'adresser à des enfants, s'était au préalable renseigné sur les gentishommes bretons jouissant de quelque réputation dans le manoir de ses armes.

En allongeant le bras pour pointer, il effleura de sa manche brodée d'or la joue de M. de Keratry. Celui-ci, croyant à un mouvement involontaire de sa part, le regarda avec assurance et le pria

de faire un peu plus attention. Pour toute réponse, comme le coup prenait fin, M. de Sabran renouvela son geste. M. de Keratry se leva, marcha sur le pied de celui qui venait de le provoquer, en lui disant :

— Je vous comprends, Monsieur.

Tous deux sortent, suivis de tous les gentishommes et bourgeois répandus dans les salons de la présidence. Soixante domestiques les accompagnent, munis de longs flambeaux qui servent ordinairement à l'escorte des carrosses et des chaises à porteur. Le cortège se rend derrière le couvent des Cordeliers. Les reflets rouges des flambeaux espacés convergent vers le centre du terrain, occupé par les deux combattants qui ont déjà mesuré leurs épées et dépoillé leurs habits.

La scène est impressionnante. Tous les regards sont fixés vers le milieu de l'arène. Les spectateurs frémissants voient dans M. de Sabran l'orgueil d'un homme de cour, jaloux du milieu qu'est une province, et, dans Jean-François de Keratry, le champion du pays lui-même, combattant pour son honneur et son caractère outragés.

Après le salut d'usage, courtoisement donné de part et d'autre, les deux rivaux s'abandonnent l'épée à la main. De Keratry se laisse porter deux bottes, afin de se bien rendre compte à qui il a affaire. Il prend l'offensive à la troisième et, d'un revers de lame sèchement appuyé, écartant le fer de son adversaire, il lui passe son épée à travers la poitrine.

Le triomphe du vainqueur fut modeste :

— J'étais tenté de le ménager, déclare-t-il, mais je me suis souvenu de l'insolent mouchoir déployé à Versailles et j'ai pensé que notre Bretagne voulait quelque chose de mieux qu'une égratignure.

A la demande de Mme d'Estrées elle-même, qui avait hautement désapprouvé la conduite de son neveu, le roi Louis XV signa des lettres de grâce, en faveur de celui qui n'avait fait que dé-



L'Hôtel Keratry à Lanvollon, il y a vingt-cinq ans. (Photo A. Watson.)



Auguste-Hilarion de Kératry, Pair de France, d'après un tableau exécuté en 1843.

fendre son honneur et l'honneur de sa province, qu'il n'en séparait pas.

Pour l'entérinement solennel de ces lettres par le Parlement, plus de quinze cents gentilshommes bretons accoururent à Rennes, l'épée au côté, et accompagnèrent Jean-François de Kératry au palais, quand il alla s'asseoir sur la sellette traditionnelle des condamnés, pour y entendre la lecture qui était de droit.

Par la suite, notamment au moment des démêlés des Etats avec le duc de Chaulnes, lors de l'interminable tenue de 1752, Jean-François de Kératry, qui de tout temps s'était signalé par sa résistance opiniâtre au pouvoir royal, prit nettement place dans l'opposition et se vit exilé à Lisyngy. Rentré en Bretagne, il fut appelé à la présidence de son ordre aux Etats, de 1766 à 1774, mais quand, en 1776, le Parlement de Bretagne réclama le droit de désigner lui-même ses députés en cours, Jean-François de Kératry prit rang parmi les « tuteurs », partisans de cette désignation aux côtés de Desgrèes du Lou et de Trémargat « Jambe de Bois ».

Jean-François-Julien de Kératry qui mourut à Quimper le 7 février 1779 et fut inhumé « dans l'enfeu de sa maison », en la chapelle des Cordeliers de Quimper, laissa trois enfants.

L'aînée est Anne-Louise-Aimée de Kératry, née

à Rennes, le 5 septembre 1759. Elle ne quitta jamais sa ville natale. Elle s'y trouvait encore au moment où les Etats de Bretagne, en 1788-89, se réunirent pour la dernière fois.

Anne-Louise-Aimée de Kératry avait le titre de chanoinesse, ainsi que de nombreuses filles de l'aristocratie bretonne, dont Lucile de Chateaubriand. Cela n'impliquait nullement alors le vœu de célibat perpétuel. Lucile ne se maria-t-elle pas par la suite ? Cependant, Louise de Kératry, « chanoinesse de l'Argentière », demeura célibataire.

Elle portait de droit, en qualité d'aînée de la famille, le titre nobiliaire attaché au vieux nom de Kératry.

Son frère cadet, Jean-François-Marie de Kératry (1765-1794) était lieutenant dans la maréchaussée de Bretagne quand, en 1788, la noblesse de Cornouaille l'envoya siéger aux Etats de Bretagne, bien qu'agé seulement de 23 ans. Il s'y signala, à l'exemple de son père, par son attachement aux droits de la province et son opposition au pouvoir royal.

Dès son arrivée en Bretagne, avec l'ordre de faire respecter l'autorité du roi Louis XVI, le maréchal de Stainville-Choiseul s'entendit signaler l'attitude de Jean-François-Marie de Kératry. Il signa aussitôt l'ordre de l'arrêter. Cet ordre ne put jamais être exécuté. Le comte de Kératry, il portait ce titre depuis la mort de son père, parvint en effet à se soustraire à toutes les recherches des gens lancés à sa poursuite. Ce n'est pourtant pas faute que ceux-ci n'aient mis tout en œuvre pour accomplir leur mission. Il perquisitionnerent minutieusement dans l'hôtel que les Kératry habitaient, en famille, à Rennes. La chanoinesse les reçut et, par ses paroles, montra toute la virilité de son caractère, toute la force de son attachement passionné aux traditions de sa race et aux libertés de son pays.

Sans doute, les policiers ne voulaient-ils pas qu'on les accusât de n'avoir pas fait tout leur devoir. Ils s'empressèrent donc d'arrêter le frère de celui qu'ils recherchaient en vain, le jeune chevalier Auguste-Hilarion de Kératry, alors étudiant en droit, quand on leur dénonça sa présence aux environs de Lorient.

Mise au courant des faits, la chanoinesse n'hésita pas à écrire véhémentement au maréchal de Stainville-Choiseul, pour protester contre l'arrestation arbitraire de son jeune frère, et elle signa sa lettre de son titre nobiliaire : Comtesse Louise de Kératry. Le chevalier fut remis en liberté.

Le comte Jean-François-Marie de Kératry était, l'année suivante, un nombre des signataires de la protestation des Etats de Bretagne contre l'arrêt du Conseil Royal du 7 janvier 1789 qui « attaquait les droits et la dignité de cette Assemblée, en ordonnant sa suspension, à l'instant même où elle venait de se former ».

Les choses risquaient encore de tourner mal quand, quelques mois plus tard, la Révolution à Paris. C'est là qu'il fut arrêté, le 27 Germinal,

éclata. Jean-François-Marie de Kératry se rendit au II de la République, comme « fabricant de faux assignats » dit un procès-verbal de l'époque. Condamné à mort, il fut exécuté le jour même.

Le troisième fils de Jean-François-Julien : Auguste-Hilarion, né à Rennes en 1769, se rendit à Paris, avec son frère, alors qu'il venait d'atteindre sa vingt et unième année. Mêlé au mouvement contre-révolutionnaire, il fut emprisonné sous la Terreur. Le dévouement de ses amis lui permit d'échapper à l'échafaud.

Il s'était lié avec Bernardin de Saint-Pierre dont il subissait l'influence. Il écrivit des poèmes, des contes, des romans et, plus tard, des ouvrages philosophiques et des mémoires pour servir à l'histoire de France. C'est dans un de ces derniers que se trouve le récit du duel qui eut lieu à Saint-Brieuc entre son père et M. de Sabran, duel également rapporté en quelques lignes, par Chateaubriand, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (1).

La politique le retint entre temps. D'abord nommé conseiller de préfecture à Quimper, il fut élu pour la première fois, par le département du Finistère, membre de la Chambre en 1818. Fidèle à son atavisme, il entra dans l'opposition libérale et collabora au journal le *Courrier Français*. Battu aux élections de 1824, réélu en 1827, il signa la protestation contre les Ordonnances de juillet, devient Conseiller d'Etat en 1830 et entre à la Chambre des Pairs, en 1837.

Il est de nouveau élu député du Finistère (1849) à la Législative, qu'il préside en qualité de doyen d'âge. Sa place est prépondérante dans le parti libéral. Ses interventions à la tribune sont nombreuses et brillantes. Il défend ses idées éga-

lement par la plume dans les encyclopédies et les journaux, où il se révèle un ardent et adroit polémiste. Il a quatre-vingts ans quand se produit le coup d'Etat de 1851. Arrêté et incarcéré durant vingt-quatre heures, en présence des événements, il décide de rentrer dans la vie privée. Mais il est de ceux qui ne peuvent demeurer inoccupés. Au cours de ses dernières années il revolt ses *Mémoires*, publiés, en 1854, le roman *Clarisse* et meurt à Port-Marly en 1859.

Nous retrouvons encore l'esprit frondeur des Kératry dans le second fils d'Auguste-Hilarion, le comte Emile de Kératry.

Il naît à Paris en 1832. Démissionnaire d'attaché d'ambassade à Londres après le 2 décembre, il s'engage dans l'armée d'Afrique en 1854, fait la campagne de Kabylie et prend part à la guerre de Crimée, puis à celle du Mexique. Il devient officier d'ordonnance de Bazaine, mais ne tarde pas à donner sa démission. Il ne rentre cependant en France qu'avec l'ensemble des troupes françaises, dont il déplore le retrait, certain que Maximilien d'Autriche ne pourra triompher seul des républicains ligés contre lui.

Il quitte l'armée en 1865, publie dans les grandes revues une série d'articles remarquables sur la guerre qu'il vient de vivre. Ses révélations mettent dans l'embarras le gouvernement impérial. Le démon de la politique le harcèle lui aussi. Il est à son tour élu député du Finistère en 1869, et, tout de suite, fait parler de lui. Il siège dans l'opposition.

Le journal satirique *L'Eclipse*, du 10 octobre 1859, donne une idée de sa popularité dans l'arrondissement de Brest en racontant que son por-

(1) « Les faits de Paris, qui accompagnent aux Etats de Bretagne Messieurs les gens du Roi, payaient d'her certaines rutileries. Un Comte de Sabran était naguère retent sur la place, en échange de ses mauvais propos. Ce descendant des troubadours et des rois provençaux, grand comte un Suisse, se fit tuer par un petit chausse-lievre du Morbihan, de la hauteur d'un Lapin. Ce Ker ne le céda point à son adversaire en général. Saint-Esprit de Sabran était proche parent de Saint-Louis. Saint-Corentin, grand oncle du très noble Ker, était évêque de Quimper sous le Roi Grallon II, trois cents ans avant Jésus-Christ. »

(Mémoires d'Outre-Tombe, livre V.)

La façon dont ici s'exprime Chateaubriand est un peu cavalière : « petit chausse-lievre du Morbihan » est bien dédaigneux. C'est de plus un néologisme. Le département du Morbihan n'existait pas en 1790. Chateaubriand aurait dû se rappeler qu'il avait siégé aux Etats de Bretagne de 1788-89 aux côtés de Jean-François-Marie, qui fut guillotiné en 1793. Le père de Jean-François-Julien, chevalier, seigneur du dit lieu de Kératry en Ploaré, ainsi que son frère cadet et leur oncle François avaient été dédiés nobles d'ancienne extraction, par arrêt du 3 juin 1669, confirmé le 23 juillet 1670 et le chef de nom et d'armes de la famille avait le titre de Comte. Chateaubriand écrit également que « Saint-Corentin, oncle du très noble Ker, était évêque de Quimper, sous le Roi Grallon II, trois cents ans avant Jésus-Christ. » Ce ne peut être qu'une erreur d'impression. A moins qu'il ne s'agisse d'une petite malice intentionnelle de René qui prend ici un ton sarcasme, peut-être dans l'intention de taquiner son collègue de la Chambre des Pairs, Auguste-Hilarion. (D'après les notes de M. Camille Le Mercier d'Erny.)



Le Comte Emile de Kératry, Député du Finistère, Préfet de Police du 4 septembre, organisateur de l'année de l'histoire.

trait se voit dans toutes les maisons, où se trouve également son journal l'Electeur libre et l'auteur de l'article ajoute :

Un journal d'opposition dans le Finistère! C'est un fait tellement grave, que l'acte seul de sa fondation a mis M. de Kératry sur un piédestal inamovible pour toujours.

Chacun a voulu avoir devant soi, à table, au lit, parlant, un portrait sans relouche du libéral inspiré. Ceci se passait il y a six mois.

Aujourd'hui le manifeste du député a porté le délire à son point extrême.

L'effraction de portraits a redoublé d'intensité. Les traits de l'homme qui, soudain, à jeli, à propos du Mexique, des obélisques dans le jardin de ses voisins... de la Chambre, sont connus vénérés du dernier des pères de la contrée.

Les dames le contemplant longuement, afin de donner à leurs enfants futurs la ressemblance du 146 qui a dit à la France : Au 26 octobre prochain, je serai Mirabeau II !

A la première page de l'Eclipse se voit une charge de Joh, où Emile de Kératry, vêtu en garçon de recettes de la Banque de France, vient présenter la traite tirée par lui au nom du Tiers-Parti, à la date du 26 octobre. Le cordon de sonnette lui reste dans la main et Gavroche a écrit sur le mur : « Gnya personne ! »

Cette déclaration autographe se lit au bas de ce portrait amusant : « Je souscris volontiers à votre désir : En fait de charge, permettez-moi de vous dire par la bouche de M. Prud'homme que je désire pour le bien de mon pays qu'on n'ait pas besoin de la buttre. »

Mais voici que les événements se précipitent. La guerre est déclarée. De Kératry s'est prononcé pour la République, dont il est un ardent promoteur, est proclamé le 4 septembre et notre homme est nommé préfet de police.

Son intervention à la tête des mobiles bretons, dans les journées des 5 et 6 octobre, sauve le Gouvernement provisoire, assiégé dans l'Hôtel de Ville par les bataillons séditeux à la garde nationale.

Mais il a des démêlés avec le général Trochu. Il estime d'ailleurs que la fonction de préfet de police est inutile. Il en propose la suppression et, préchant d'exemple, il se démet. Il quitte alors Paris en ballon, va trouver Gambetta qui le nomme général auxiliaire avec mission de créer une armée de Bretagne. Et c'est la concentration, d'abord aux environs de Rennes, puis au camp de Comté, près du Mans, de 50.000 Bretons.

Mais Kératry ne tarde pas à être l'objet de suspensions. On lui reproche de commander une armée de « chouans » et ces Messieurs de Tours, qui lui demandent d'oublier lui-même qu'il est Breton, l'obligent à résigner son commandement.

Et c'est alors que se déroule dans tout ce qu'il

a de tragique le « sacrifice inutile et criminel » de l'Armée de Bretagne. C'est un terrain sur lequel nous ne voulons pas pénétrer aujourd'hui d'autant que notre confrère, M. Camille Le Mercier d'Erme, a réuni sur ce sujet des documents de tout premier ordre, inédits pour la plupart, fruit d'un labeur considérable et consciencieux (1).

Mais nous nous devons d'indiquer que le comte Emile de Kératry se retira de la vie publique en 1873, après avoir été tour à tour préfet de Toulouse et de Marseille. Il était commandeur de la Légion d'honneur. Après s'être consacré entièrement aux lettres, avoir publié des souvenirs, des relations de voyage, des essais dramatiques et des articles les plus divers dans les journaux et les revues, il mourut, à Paris, le 6 avril 1904.

Telle est, brièvement résumée, l'histoire des derniers Kératry. Tous méritent l'éloge qu'une chanson patriotique, imprimée à Rennes en 1788, adressait à François-Jean-Marie, à l'époque où, du fait de son opposition au pouvoir royal, le maréchal de Stainville-Choisel voulait le faire arrêter :

... Kératry, plein de valeur.

Jean SANNIET.

(1) L'Étrange Aventure de l'Armée de Bretagne, par Camille Le Mercier d'Erme. (En souscription aux Éditions de l'Hermine, 36, rue du Casino, Dinard, qui, sur simple demande, enverront la documentation concernant l'ouvrage.)



Portrait charge de Comte Emile de Kératry, dessin de Joh publié par le journal satirique « l'Eclipse » du 16 octobre 1869.

EN BRETAGNE



Un coin de la baie de la Forêt-Fouevant (dessin de Charles Coruff)

D'un mois à l'autre

BREST. — Dans les nouvelles salles du musée de Brest, et à l'occasion de leur inauguration, s'est tenu, le mois dernier, une exposition qui a remporté un très vil succès. Il n'est pas exagéré de dire que le clou de cette manifestation, organisée par les soins du conservateur, M. Léonard, a été la présentation de plus de 150 dessins dits au crayon de M. Charles Coruff.

Un grand talent, uniquement consacré à la Bretagne, joint à une modestie que rien ne saurait valancer, c'est ainsi qu'il faut définir M. Charles Coruff. Il a fait toute la permission de M. Léonard pour le décider à présenter un ensemble qui n'est, nous l'affirmons, qu'une faible partie de son œuvre. Ceux qui le connaissent, qui savent que, depuis plus de 40 ans, son crayon, aussi habile que bien inspiré, n'a cessé de fixer tous les aspects de la Bretagne, tout le pittoresque des vieux étangs enfoncés entre les blocs, des chemins creux qui devaient entre des talus chargés de grès, des sentiers qui se faufilaient sous les hautes futaies des chênes et des hêtres, des modestes croix qui marquent la croisée des routes, des petites chapelles au sommet d'une levée de terre, placées ainsi qu'un objet d'art sur son socle, ceux-là seuls, disons-nous, savent pas, jusqu'ici, redonner dans ses cartons, les beaux décors que M. Coruff a dessinés, non seulement dans la fidélité de leurs lignes qu'il sait assouplir sans les déformer, mais encore dans l'atmosphère qui leur est propre.

— L'exposition annuelle du peintre Charles Perron, à la galerie Mignoni-Massari, témoigne, une fois de plus, des qualités exceptionnelles d'un artiste dont les recherches ont le caractère de son besoin de pousser ses préférences picturales plus loin que l'objet même qu'il présente. Il y a chez lui un grand souci d'art, un seul qu'il aime

à vaincre les difficultés qui naissent de son effort vers la délicatesse, pour obtenir avec des reflets blancs, gris, ou bleus des harmonies qui dénotent de sa part une étonnante sûreté. Mais à côté de ses fleurs : alimias, pivoines, roses thé, pivoines, que de paysages et d'intérieurs, que d'effets de lumière, on fou retrouve les douces de l'illumination. Cette exposition a été un grand plaisir pour ceux qui suivent attentivement la production de Charles Perron.

— M. Louis Guillet, directeur de l'École Centrale des Arts et Manufactures, membre de l'Institut, a fait à la Société Scientifique et Technique de la Loire-Inférieure une remarquable conférence sur le sujet : « Science et littérature ».

— La galerie Moyon-Avenard a présenté les œuvres de M. Henri Foreau, président d'honneur de la Société des Payanistes français; ces œuvres sont fécondes en paysages d'irrésistible clarté, recueillis dans la Bretagne et sur les bords du lac de Grandjumeil, dans l'atmosphère à rendre les ciels ambule, le sol chargé d'eau, l'atmosphère mouillée qui pose un voile de lumière laide sur les sujets qu'il peint.

— M. Camille Soufflin, professeur de philologie, langue et littérature grecques à la Faculté de Caen, est décédé à Nantes, chez son frère, le professeur Gilbert Soufflin, directeur de l'École de Médecine. M. Camille Soufflin, originaire de Basse-Loire était considéré comme un des plus remarquables hellénistes français.

De très importants travaux sur la civilisation et l'histoire grecques et aussi sur la préhistoire, le breton envisage pour occuper une chaire en Sorbonne. Mais, très attaché à ses Caennais où le rétrospectif dans le sens de progrès, il refuse ce brillant honneur, préférant garder sa chaire provinciale, où il forme tant et tant de bons élèves.

Le professeur Camille Soufflin ne se contentait pas d'être un grand lettré, c'était aussi un musicien dévoué et avéré. Il avait fait des œuvres fort intéressantes à la « Sœur à Musique ».

Reçu, pendant toutes ses vacances à La Bernerie, il procédait avec autorité le syndicat d'initiative local, dont il était le grand animateur.

— La commission municipale des Beaux-Arts a attribué, au jeune peintre Louis Perron, le prix Lalloué destiné à récompenser le talent de jeunes artistes nantais.

PARIS. — Le dimanche 30 décembre, à six heures, sous la haute présidence de M. le maréchal Foch, à l'Élysée, qui, ainsi que le maréchal Foch, a des attaches avec le Breizhac de fait de son mariage avec Mlle Thérèse de la Jaurès, la cérémonie de l'inauguration d'une plaque commémorative à l'Hôtel des Invalides, se tenue dans le salon

BRETAGNE



Saint-Pol-de-Léon. — Sous la présidence de S. E. Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon et du R. P. Robert, supérieur des Missions étrangères à Paris, a eu lieu, le 28 décembre, l'inauguration du monument élevé dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon à la mémoire de S. E. Mgr de Guébriant, supérieur général des Missions étrangères, évêque de Masciopola.

de La Tour d'Auvergne, qui rappelle le sacrifice des 240.000 Bretons, morts pour la France. Cette plaque du souvenir, que nous avons reproduite déjà dans Bretagne, est l'œuvre du statuaire Louis Nicot. Ce fut une cérémonie imposante qui se déroula dans une atmosphère de correction et de respect digne des héros qui étaient honorés.

L'exposition de peinture de Mme Lucie Couvreur à la galerie Barcro, prouve que cette artiste, d'origine rennaise, peut aborder avec talent les genres les plus divers avec un égal succès.

Au cours d'une fête tout intime, sous la présidence de M. Francis de Croisat, qu'entouraient de nombreuses personnalités du monde des lettres et des arts, notamment MM. Romain Cochoa, Aubert, député, Boileau, architecte en chef du Gouvernement, Pythou, Armory, etc., a eu lieu, par l'aukeur du Yoi nigret, la remise de la croix de la Légion d'honneur au peintre Louis Bertrand. Ce fut une jolie manifestation de l'esprit et de l'amitié.

RENNES. — On a fêté au lycée de Rennes le centenaire de la fondation de la classe de mathématiques spéciales. L'initiative de cette cérémonie est due à l'Association des Anciens Elèves que préside M. P. Lalo, Taupin de l'année et ancien se retrouvèrent et ce fut pour beaucoup l'occasion d'échanges de lointains et agréables souvenirs de jeunesse.

Le vernissage des œuvres de Mlle Eliane de Villéon et de M. Etienne Biandin, le peintre des vieilles cathédrales, a attiré de nombreuses personnalités à la galerie Briand.

Le théâtre municipal de Rennes a créé avec succès une opérette inédite, *Niva*, due au talent de notre confrère Emile Brevet et de M. Léry, chef d'orchestre du théâtre pour la musique. C'est une fantaisie très amusante où

l'esprit et les couplets agréablement tournés ne manquent pas. La musique est alerte, chantante avec d'ingénieuses trouvailles. La troupe du théâtre de Rennes a mérité par son interprétation une large part des applaudissements nourris, qui saluèrent maints passages véritablement excellents.

SAINT-BRIEUC. — Le dégalement de la cathédrale que la municipalité poursuit inlassablement depuis plusieurs années est maintenant presque achevé. Il a sans doute fallu sacrifier quelques vieilles maisons. On ne pouvait faire autrement. Mais à l'heure actuelle, quand on arrive par la rue des Trois-Frères-Legoff sur l'ancienne place du Gouët ou de la Grille, l'im-



A Petit-Mars, dans l'arrondissement de Châteaubriant, six couples, mariés en 1885, ont été ensemble leurs noces d'or entourés de leur nombreux descendants. Malheureusement deux couples de jubilaires, retenus par la maladie, n'ont pu assister à la cérémonie religieuse qui fut très émouvante.

sant édifice aux aspects de forteresse, dont on était l'an dernier le VII^e centenaire, apparaît dans toute sa puissante beauté. Il faut féliciter les artisans de cette heureuse initiative.

M. Elie Le Goff, le statuaire briochin à qui l'on doit tant d'œuvres de valeur, toutes marquées d'un sentiment bien breton, vient de recevoir la Légion d'honneur. C'est la consécration tardive d'un beau talent et un légitime hommage rendu à celui dont tous nous, tous promis au plus bel avenir artistique, sont tombés au cours de la grande guerre.

M. Yves Thomas, ancien député, ancien président de la Chambre de Commerce des Côtes-du-Nord, est décédé le 25 décembre dernier. C'est une vieille et sympathique figure de Saint-Brieuc qui disparaît. Nous adressons nos vives condoléances à la famille.

On a revu avec plaisir à la galerie Gaudu l'exposition annuelle des peintures et émouvantes aquatiques d'Ernest Guérin. Quel charme ce défilé de ses marines et des palmes où le nous montre toute la majesté de Notre-Dame de la Joie ou de Tronoën.

SAINT-MALO. — 1936 verra le bicentenaire de la mort de Duguay-Trouin. A cette occasion et pour rendre hommage à la mémoire du grand corsaire, on a émis à Saint-Malo la suggestion que l'administration des P. T. T., comme elle le fit il y a deux ans pour Jacques Cartier, émette un timbre à l'effigie de celui que ses nombreuses qualités et son courage légendaire conduisirent à l'un des plus hauts grades de la marine royale.

VANNES. — *Actualités Humoristiques*, tel est le titre de la revue donnée la nuit de Noël dans la salle des Korrigans. De nombreuses scènes locales ont été présentées avec esprit et sans aucune méchanceté. Les interprètes méritent eux aussi des éloges, c'est, en un mot, un joli succès.

LA PAGE DU TOURISME



Nantes. — C'est dans la cour du Château de Nantes que s'éleva ce délicieux legs, appelé le « Petit-Gouvernement », et qui va devenir le siège du Syndicat d'Initiative.

VOYAGES

Le premier numéro de *Voyages*, bulletin d'informations des grands Réseaux de Chemins de Fer français vient de paraître.

Voyages est surtout destiné aux organismes s'occupant de tourisme, agences de voyages, syndicats d'initiative, etc. Il permet de renseigner utilement le public sur les différents tarifs en vigueur et les nombreuses combinaisons permettant de voyager à bon compte sur l'ensemble du Réseau ferré français.

Un calendrier des manifestations qui sollicitent le touriste : fêtes, expositions, foires, réunions sportives, figure dans chaque numéro, avec les dispositions prises pour favoriser les déplacements (tarifs réduits, facilités de séjour, trains spéciaux).

Quelques pages sont consacrées aux progrès réalisés dans les différents domaines de l'exploitation des Réseaux : aménagements, matériel, sécurité, horaires.

Voyages, présenté sous la forme d'une revue illustrée, d'une lecture attrayante autant qu'instructive, est appelé à rendre de grands services à la cause du tourisme en France. Aussi, en souhaitant la bienvenue à ce nouveau confrère, félicitons-nous les Réseaux de conjuguer ainsi leurs efforts pour faire connaître, tant en France qu'à l'étranger, les facilités de toutes sortes offertes aux voyageurs en leur rappelant que les tarifs des Chemins de Fer français sont parmi les plus bas du continent européen.

IL A FÊTÉ DU VIN.

UNE NOUVELLE INITIATIVE DU RESEAU DE L'ETAT

L'activité touristique du Réseau qui s'est déjà manifestée en d'innombrables occasions, si profitable pour notre région va se développer encore avec, il faut l'espérer, la totale collaboration de nombre de nos syndicats. De plus en plus, les touristes recherchent les formules simples, les combinaisons à prix forfaitaire, les dégagements de toute préoccupation, de tout aïeul ; le Réseau a exprimé en 1935 un billet assurant un séjour de 8 jours à la mer dans la presqu'île de Quiberon au prix forfaitaire de 380 francs, comprenant tous les frais, transport aller et retour 3^e classe et le séjour dans de bons hôtels (côtre, taxes et pourboires compris).

Cette formule qui plaît à la clientèle touristique est à retenir car le Réseau a pour but d'amener chez nous des visiteurs avant et après la saison actuelle, savoir du dimanche de la Quinquennade jusqu'à fin juin et du 2 septembre à fin septembre.

Les Syndicats d'Initiative de Lannion, Perros, Trébeurden et Trégastel se sont mis d'accord avec le Réseau pour des billets de cette nature. C'est parfait et il est à souhaiter que cet exemple soit suivi.

Les Présidents des Syndicats d'Initiative de Bretagne sont donc instamment priés dans l'intérêt de leur station et au delà d'elle dans celui de la Bretagne, d'examiner la possibilité d'obtenir du Réseau un billet analogue pour 300 francs environ (8 jours), pour 500 francs environ (15 jours). Ils ne manqueront pas d'entrer de suite en relations avec la Direction des Chemins de Fer de l'Etat, gare Saint-Lazare à Paris en se référant à la présente circulaire.

TAXE MAL VENUE

Parmi les récents décrets-lois en voici un qui, sans crier gare, vient de porter à 230 francs la carte de séjour des étrangers en France. Ainsi, toute famille qui veut séjourner en France plus de 10 jours, doit payer pour chacun de ses membres une somme de 230 francs.

Emus par cette décision les Groupements touristiques et hôteliers ont énergiquement protesté auprès du Commissariat Général du Tourisme. M. Roland Marceel a donné aux protestataires l'assurance qu'il allait prendre l'affaire en mains et appeler l'attention du Gouvernement sur le préjudice que peut causer une semblable mesure.

Comme a dit un protestataire : C'est avec des fleurs et non avec des taxes qu'on devrait accueillir les étrangers en France.

LE PARDON DES TERRENEUVAS

En vue de permettre aux chalutiers, qui prennent le départ les premiers, de participer à la fête traditionnelle des Terreneuvas, le Comité des Fêtes de Saint-Malo vient de décider d'avancer la date du prochain Pardon, fixé d'ores et déjà au dimanche 9 février.

D'autre part le Comité se propose de reprendre le programme d'il y a quelques années, en invitant les marins à participer à la fête.

L'aumônier des Terreneuvas, le R. P. Yvon, qui ne demandera certainement qu'à se charger de ce soin, sera prié de servir d'intermédiaire entre les marins et le Comité pour l'organisation de cette partie du programme.

Les marins invités prendraient place à bord du *Saint-Yves*, et le bateau-hôpital ainsi chargé évoluerait dans les bassins à la suite de la vedette épiscopale.

Mannon, voici le soleil
Mais son éclat trop vermeil
Me semble aujourd'hui moiré.
Je préfère maintenant
Qu'il pleuve, ainsi qu'à Dinan,
Du vin rouge, blanc ou rosé.

Plaque il l'a plu. Dieu très haut !
En vin, de changer ton vin,
Dormants, permets qu'en France,

BRETAGNE



Paris. — Il s'est formé dans la capitale, voici déjà deux ans, un groupe de jeunes de l'un ou de l'autre, Keavvutuz As Vreizhonnezez (K.A.V.), qui prête son concours à toutes les fêtes bretonnes.

Il tombe un meilleur picton
Que celui-ci, qui, dit-on,
Avait comme un poil... de France !

Par des fots sans cesse accrues,
Transforme les crues en crues;
Soulèvent, hercules, ou gravés,
Ou fait que, pleurant à secou,
Beauvais, pommaris et meursault
Viennent fronder nos cures !

Versé, Averse, les « rosés »,
Aux gosses inaspérés,
Jugés la dernière goutte !
Car les marquis de les tins,
Aux vœux deux fois divins,
Je veux les déguiser toutes.

Qu'importent les cuissons
Pourvu qu'en toutes saisons,
Sur nous, le vin tombe en pluis ?
Quand les réaux seront concertés,
Maintenant, c'est à l'œuvre,
Qu'on tiendra les joraplétes !
René BUZZELIN.

DINARD. — Il est question que le Comité du Concours Lépine, — qui présente, chaque année, à Paris, les

créations nouvelles des petits inventeurs, — organise l'été prochain, à Dinard, une très importante exposition, qu'abriteront vraisemblablement les vastes locaux du High-Life Casino. Cette exposition, qui comprendrait les nouveautés et inventions de l'exercice 1934-1937, est envisagée pour la période du 5 au 27 juillet. Une exposition régionale d'Art breton serait adjointe au Concours Lépine et formerait avec elle un ensemble d'un exceptionnel intérêt.

NANTES. — L'assemblée générale du Syndicat d'Initiatives s'est tenue à l'Hôtel de Ville. La lecture du rapport moral faite par le secrétaire général a montré toute l'activité de cet important groupement les multiples résultats qui ont été obtenus, tant par le Syndicat lui-même au point de vue touristique que par le comité des fêtes. M. Marcel Bodin en raison des obligations de plus en plus absorbantes que lui impose l'administration de la Foire a dû abandonner ses fonctions de commissaire général. Il est remplacé dans cette tâche par M. Chané qui secon-

deront deux nouveaux venus dans le conseil d'administration : MM. Durand-Gasselin et Bernard Roy.
Le Syndicat s'est entendu avec le président des chauffeurs de taxis pour l'ouverture d'un cours à leur usage afin de les mettre à même de renseigner exactement leurs clients sur les curiosités, les monuments et même un peu l'histoire de la ville de Nantes. Ceux qui auront satisfait au petit examen qui leur sera imposé recevront un pavillon qui les recommandera au choix des touristes.
Les conclusions du rapporteur général montrent que le Esel nantais travaille avec une volonté inlassable à rendre la ville de Nantes toujours plus belle, toujours plus accueillante, plus prospère, plus digne en un mot de la réputation de capitale incontestée de l'Ouest que lui méritent sa population, son importance maritime, industrielle, commerciale, artistique et le rayonnement touristique qu'elle exerce sur toute une région.

— En l'année 1936, le siège et le bureau du Syndicat d'Initiatives vont être transférés au Château dans le pavillon appelé le Petit Gouvernement, qui va devenir la Maison Nantaise du Tourisme.

Le « Petit Gouvernement », dont Henri IV, après avoir reçu la soumission de Méroisur en 1564, fut l'un des premiers hôtels, est considéré comme l'une des plus belles œuvres de la Renaissance.

Marc Eider, dont la mort a brisé la plume avant qu'il n'ait donné toute sa mesure, a écrit dans son histoire Le Château des Ducs de Bretagne :

« Nous pensons que le pavillon du Petit Gouvernement est, du XVI^e siècle. Tout dénote la construction de cette époque. On l'attribue généralement à Philippe Delorme, architecte des fortifications de Bretagne. Cependant, si le cintre jourd des lucarnes, leurs plâtres recouverts de losanges caractérisent nettement les modes d'Henri II, la sobre ordonnance et les cheminées sur fond d'ardoise n'annoncent-ils pas Louis XIII ? »

IMPRIMERIE BRETONNE. — RENNES
Le Gérant : L. AUDERT.

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pens-son	Prix des repas	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pens-son	Prix des repas
BENNES					PERROS-GUIREC (Trestrem, Trestignel, Plozeur)				
Grand Hôtel Duplessis et Terminus					Grand Hôtel des Bains (Trestrem)	4	60 ch. 20/40	20/40	12, 18, 24
Central Hôtel... 1, rue Lajustol	27-01	20 ch. dep. 14		4, 16, 18	Hotel-Hôtel	20	80 ch. 12/40	12/40	12, 14
Hotel Parisien place de la Gare	20-50	60 ch. dep. 14		5, 15, 18	Hotel-Quercy et de la Plage d'Armen				
Hotel d'Angers r. du Ch.-de-Mars	28-44	52 ch. dep. 15		14, 15, 18	Hotel de la Plage d'Armen	12	32 ch. 15/20	15/20	12, 14
Hotel Dupuy... 1, avenue J.-Janvier	26-85	40 ch. dep. 15		1, 10/14, 10/14	Hotel de la Plage d'Armen	100	60 ch. 15/40	15/40	12, 14
Hotel de l'Univers 21, av. J.-Janvier	28-04	23 ch. dep. 15		2, 10/14, 10/14	Hotel de la Plage d'Armen	10	28 ch. 10/20	10/20	12, 14
Hotel des Bretons 46, av. J.-Janvier	31-40	15 ch. dep. 15		2, 10, 10	Hotel de la Plage d'Armen	10	28 ch. 10/20	10/20	12, 14
Hotel de la Gare... 17, quai Lamoignon	23-10	15 ch. dep. 15		2, 10, 10	Hotel de la Plage d'Armen	10	28 ch. 10/20	10/20	12, 14
Hotel « chez Mélay » 9, Lamoignon	22-10	15 ch. dep. 15		2, 10, 10	Hotel de la Plage d'Armen	10	28 ch. 10/20	10/20	12, 14
Hotel Lefevre... 9, rue du Pré-Saint	22-10	15 ch. dep. 15		2, 10, 10	Hotel de la Plage d'Armen	10	28 ch. 10/20	10/20	12, 14
Hotel de l'Hermine (près du Musée)	43-00	15 ch. 8/10	15/30, 8, 10						
LES ROSAIRES					TREBEURDEN				
Hotel Rosaria	9	60 ch. 25/50	50/70, 16, 18		Hotel de France	2-04	75 ch. 10/20	10/20	12, 14
GOUREC					Hotel de la Croix-Rouge	3-01	50 ch. 12/20	12/20	12, 14
Hotel du Blavat	3	50 ch. dep. 12	20/30, 12, 14		Hotel Dupuy	1-02	50 ch. 12/20	12/20	12, 14
QUINTIN					Hotel de l'Europe	1-02	50 ch. 12/20	12/20	12, 14
Restaurant Broust-Courtel	02	15 ch. 8/10	15/30, 8, 10		Hotel de l'Europe	1-02	50 ch. 12/20	12/20	12, 14

LA FONCIÈRE
Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France
et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN,
de l'A.-C. des COTES-DU-NORD,
et de l'A.-C. du FINISTÈRE,
consent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances
contre les Accidents et le Vol

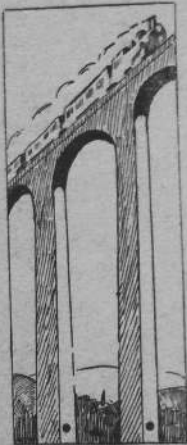
Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétariats des dits Clubs ou aux Agents de
La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest..... M. SAVIN.	Nantes..... M. A. DES BRÉAUVAIN.
Chateaulin..... M. MICHEL.	Quimper..... M. JUVIN.
Dinan..... M. BARRY.	Rennes..... M. PRIOL.
Douarnenez... M. QUELLEN.	Saint-Brieuc... M. DALMAR.
Lorient..... M. PERRAUD.	Vannes..... M. MARIS.
Morlaix..... M. MATHÉ.	Vieux-Marché M. LE BIDAN.

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE
SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES

Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.83
Directeur-Fondateur : G. DURAND
Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUTS LES DÉPARTEMENTS

SUPER-LUMEN
L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts
1475 fr.
complet - franco
écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)
Conditions spéciales (comptant, crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »



TOURISME

Demandez le programme des voyages d'hiver de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75 RENNES Téléph. 36-75



15^e Année - N° 133

FÉVRIER 1996

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



O.-L. AUBERT
Directeur-Éditeur

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 133 (Février 1936)

REVEIL BRETON, O.-L. AUBERT. — MISSIONNAIRE DES TERRE-NEUVAS, Auguste DUPOUY.
— ECHOS, BREIZ. — LA PRISE DE L'ILE DE THOME EN 1807, Erwan de BELLAING. —
L'A RENAIT... OU : L'A RENNAIS ! Marie-Phile SALONNE. — LE SCULPTEUR ELJE LE
GOFF, N. D. — LES LIVRES ET LES REVUES, Xavier de LANGLAIS. — DANS LES
LETTRES BRETONNES. — MON VILLAGE, Edme de VELPIAN. — L'ADJUDANT
PLOCHE, conte de Louis GULLOUX. — OPINIONS : MIROIRS DE GOULES, André LE
MARCHANT. — QUINZE ANS DE ROMANTISME A RENNES : I. EDOUARD TURQUETY,
Georges COLLAS. — LA BRETAGNE SOUS LES EAUX, Jean SANNIER. — LA PARTICIPA-
TION DE LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937. — EN BRETAGNE. — LA PAGE
DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

15^e Année. - N° 133

FÉVRIER 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 325-26



Le Missionnaire des Terre-Neuvas (Voir l'article page 35.)

P.O.-MIDI

POUR ALLER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant

LA TRAVERSÉE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de

PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DEPART DE PARIS A 19 h. 29

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe,
wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres
(V.I.S.))

ARRIVÉE A PORT-VENDRES A 9 h. 49

TRANSBORDÈMENT DIRECT

du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte

DEPART DE PORT-VENDRES

pour ALGER

les mercredis et dimanches

à 19 h. 30

arrive le lendemain

à 7 heures

pour ORAN

les jeudis

à 19 h. 30

arrive le lendemain

à 10 h. 30

Délivrance par les principales gares P. O. MIDI de
de Billets directs pour ALGER et ORAN :

1^o Billets simples (valables 15 jours).

2^o Billets d'Aller et Retour (valables de 30 à 90 jours).

3^o Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via

Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI 16,

boulevard des Capucines, et 126, boulevard Raspail ; à

la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées,

à Paris ; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et

d'Antin ; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des
couchettes vous permettent de voyager
confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

Du 6 Octobre au 30 Juin Du 1^{er} Juillet au 5 Octobre

LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

RÉVEIL BRETON

Voici qu'à la suite des Conseils Généraux et des Municipalités — parmi lesquelles des non-bretonnantes — des Chambres de Commerce et le Groupement Economique de la VI^e Région viennent d'émettre un vœu, pour demander au Gouvernement que la langue bretonne soit officiellement enseignée, en même temps que le français, dans toutes les écoles publiques de Basse-Bretagne et que, dans l'enseignement secondaire, elle soit, à titre de seconde langue facultative, valable pour l'obtention des titres et diplômes.

Pourquoi, font justement remarquer les rapporteurs, MM. Mafart, vice-président de la Chambre de Commerce des Côtes-du-Nord; Mocaër, membre secrétaire de la Chambre de Commerce de Brest, le breton serait-il prosaïque, alors que l'enseignement du provençal est officiellement encouragé ?

Complété dans le Finistère par l'enseignement de l'histoire de la Bretagne, que recommande Mgr Duparc, évêque de Quimper, complété par les initiatives des Bleun-Brug, en vue de donner au théâtre breton la place que rêvait, pour lui, feu l'abbé Le Bayon, le mouvement en faveur de la langue bretonne est l'une des phases, et non la moins active, de ce réveil des provinces, que nous avons déjà, plusieurs fois, signalé ici même.

Mistral, Aubanel et Paul Arène en ont été les initiateurs. Leur exemple a été suivi, tant par les Basques que par les Bretons. Les premiers ont réclamé, eux aussi, le droit de parler la langue de leurs ancêtres. Ils ont remis en honneur leurs vieilles pastorales, recueilli avec piété leurs chants graves, dont les échos se répètent si harmonieusement au sein de leurs montagnes.

C'est en 1898 que fut fondée, à Morlaix, avec Le Braz, Le Goffic, Maxime Maufra, l'Union Régionaliste Bretonne. Elle n'a cessé depuis de manifester sa vitalité au cours de congrès, dont certains eurent un retentissement mérité par l'ampleur des questions portées à l'ordre du jour. S'il était possible de réunir les rapports présentés, depuis bientôt quarante ans, sur la question de l'enseignement du Breton, on trouverait là des pages admirables et convaincantes, qui prouveraient la sincérité et le désintéressement d'un apostolat, auquel tous

les milieux sont maintenant unanimes à rendre hommage.

Mistral avait, le premier, compris la nécessité d'une large entente entre les peuples qui, bien que fondus dans l'unité française, gardent au fond d'eux-mêmes une indéfectible fidélité à leur terroir, à ses mœurs, à ses coutumes, à sa langue. Lors du banquet celtique, qui se tint cette même année 1898, à Quimper, l'immortel poète du félibrige s'excusa de n'être pas présent, en adressant ce quatrain aux organisateurs :

*Pour une race résolue
Le renouveau suit le Destin.
Le cor des Alpes te salue,
Harpe éternelle de Merlin !*

Evidemment, nous sommes loin des strophes de Mireille, mais ce salut du grand poète, aux bardes rassemblés dans un idéal de renaissance, salut que confirma somptueusement d'Annunzio : en associant les feuillages « de l'olivier de Minerve et du chêne celtique, pour ombrager les temps nouveaux de la Gaule éternelle », prend toute la saveur d'un symbole de la culture méditerranéenne, s'unissant à l'antique civilisation celtique.

Et depuis, en dépit des Homais incapables de comprendre ce renouveau, en dépit des Bouvard et Pécuchet qui prétendent que ce retour vers des voies traditionnelles est un prélude au séparatisme, c'est avec joie que l'on enregistre, chaque jour, l'adhésion plus nombreuse des esprits et des cœurs aux diverses expressions de la pensée provinciale.

Il n'est pas douteux que les outrances de l'internationalisme intellectuel ont, par réaction, animé cette activité bienfaisante. Devant l'uniformité moderne standardisée, on a senti le besoin de revenir à des conceptions dont le dynamisme sera d'autant plus agissant, à des décors dont la beauté sera d'autant plus éclatante, qu'ils puiseront leur sève au plus profond du terroir régional. C'est en vue de recueillir cette sève que les originaires d'un même coin se rassemblent de plus en plus entre eux. Et quel moyen meilleur pour eux de se bien comprendre que de parler la langue du pays ?

O.-L. AUBERT.

MISSIONNAIRE DES TERRE-NEUVAS



Le Révérend Père Yvon, le « Missionnaire des Terre-Neuvas », en tenue de pêcheur. (Photo Malouine.)

Le pardon des Terre-Neuvas, qui s'est célébré le 9 février à Saint-Malo, est une chose émouvante par elle-même, émouvante surtout par ce qu'elle évoque de risques acceptés et courus, de misère, de vaillance, de grandeur et de servitude maritimes.

La dure vie sur les Banes, Le Goffic lui a consacré des pages vibrantes qu'il ne faudrait pas oublier; Roger Verceel s'est découvert écrivain en la racontant. Mais aucun des deux ne l'a de ses yeux vue. Ecoutez en parler un homme qui ne la connaît point par intermé-

diaire, qui a réellement fait le voyage, qui a bourlingué là-bas avec les pêcheurs de morues, et qui se trouve être de surcroît un orateur : notre compatriote le Révérend Père Yvon, aumônier des Terre-Neuvas.

Je marque d'une croix blanche le soir de décembre où il me fut donné de faire sa connaissance. C'était à la salle de la Société Nationale d'Horticulture, rue de Grenelle. Une vraie soirée de famille, dont j'attendais, je l'avoue, quelque somnolence, au fond d'un archaïque fauteuil canné, en regardant aux murs les motifs d'une décoration florale assez passée de mode et de ton. Un parfum de molle édification flottait dans l'air. Le public semblait de tout repos. La bure même et la cordelière franciscaine du conférencier étaient infiniment rassurantes. Et puis il s'est mis à parler. Et dès les premiers mots — ô joie ! — on a eu l'impression que le vent du grand large soufflait sur nous. Ce Père aumônier vous avait un accent !... Mais, sauf erreur, c'était l'accent breton. Cette façon de prononcer *cole* en dépouillant l'o de son circonflexe, cette énergie à vous envoyer en pleine face les consonnes et les toniques, impossible de s'y méprendre : ça sentait le pays en plein. Saint-Malo, peut-être, ou Cancale ?



La pose des lignes dans les eaux de Terre-Neuve.



Le R. P. Yvon au milieu des pêcheurs, sur les bancs de Terre-Neuve.

Non : j'ai bien des fois, jadis, ouï chanter et discourir Yann Nibor ; la différence était sensible, et il fallait chercher plus à l'ouest. Après la conférence, je suis allé, comme d'autres, son livre en main, lui demander une signature et, quoique grande fût la presse, j'en ai profité pour glisser ma question indiscrète : « Vous êtes Breton, mon Père ? — Breton, oui. » Cerné, assailli, et le stylo en action, il ne m'a seulement pas regardé. J'insiste : « Malouin, sans doute ? » Je me doute bien que non, mais il faut qu'il me le dise. Il le dit. Et le stylo signe, signe toujours. « Côtes-du-Nord ? — Non, Finistère. — Ah ! Landerneau, alors, où vous avez dit qu'un frère à vous était prêtre ? — Non, un petit village du côté de Quimper. — Moi aussi, je suis des environs de Quimper. » Cette fois, le stylo ne signe plus, le Père Yvon s'est retourné d'une pièce, et c'est lui qui m'interroge : « Quel pays, donc ? — Concarneau. — Concarneau ? Eh ! bien, moi, je suis de Guengat. Vous connaissez ? »

Si je connais ! Guengat : un bourg terrien dans le feuillage, de petites maisons aimables, mais toutes simples, autour d'une imposante église très ornée, qui possède des vitraux presque célèbres, avec un diable étrangement vert sur l'un d'eux ; à l'entrée, les deux fontaines saintes, si jolies, l'une à droite, l'autre à gauche de la route... C'est une des grâces cornouaillaises, que ces villages qui respirent, à si peu de distance des ports aventureux et de la mer farouche, la paix des champs. Par

quelle suite de circonstances ou par quelle voix du ciel le Père Yvon, enfant de Guengat, est-il allé faire ses semailles chrétiennes sur l'Atlantique ?

« Ma paroisse est grande comme pas une », nous dit-il, « grande à elle seule comme toute la France. » Et même davantage, si à la région des Bancs, entre Saint-Pierre et Terre-Neuve, s'ajoute la mer de Baffin, où il est allé aussi. Depuis quelques années, en effet, des trois-mâts et surtout des vapeurs vont, les uns tendre des lignes, les autres traîner le chalut sur les fonds qui longent le Groënland occidental, peuplés et surpeuplés de morues. Bien entendu, il n'y a pas de prêtre à bord. Mais il y a, sur l'avis de la *Sainte-Yves*, modeste successeur de la *Sainte-Jeanne-d'Arc*, un capucin plein de ferveur, de charité et de bonhomie, qui ne demande qu'à se hisser sur l'échelle de cordes jusqu'au pont de chaque navire, qu'à entendre une confession, célébrer un office, donner, hélas ! s'il le faut, le passeport suprême. Nous avons tous lu, quand nous faisons notre rhétorique, la « Prière sur l'Océan » du compatriote François-René. Eh ! bien, même après ces pages magnifiques, on peut sans tomber des hauteurs lire certain relation par le Père Yvon, autre compatriote, intitulée « Une église sur l'Océan ⁽¹⁾ ». C'est moins littéraire, mais d'une sincérité absolue et d'une cordialité communicative.

(1) Dans son livre *Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groënland*, éd. du *Nouveliste de Bretagne*.



L'abbé dans son docteur s'entretient avec les hommes d'un chalutier.



Les morues sont embarquées une à une du docteur sur le chalutier...

Ce Bon Pasteur est aussi le Bon Samaritain. Médecin des âmes, il est à l'occasion l'infirmier des corps. Il fait le vagnemestre, distribue des journaux, des colis, des lettres. Il prend des photographies, filme des scènes de pêche, donne des séances de cinéma et de T. S. F. L'une de ses ambitions, et qu'il ne manquera pas de mener à bonne fin (car c'est un fameux réalisateur), c'est de donner un poste à chaque navire. Cela fait partie de son programme de lutte contre le cafard. Le cafard n'est pas le produit de la tempête, de la brume, de la banquise, des icebergs, de la pêche mauvaise ou médiocre, mais de l'isolement. Il faut combattre, par tous les moyens, l'isolement.

On se doute, rien qu'à l'entendre, du réconfort que peut à elle seule apporter dans sa mouvante paroisse la présence du Père Yvon. Son pouvoir de rayonnement est extraordinaire. Sa voix sonne comme une trompette. Son entraînant éloquence est à l'emporte-pièce, drôlatique, pathétique, cordiale. « Ce qu'il faut à l'orateur ? disait (paraît-il) Démosthène. D'abord de l'action, ensuite de l'action, et encore de l'action. » A ce compte, le Père Yvon est un orateur-né. Et c'est à la façon dont peut l'être un paysan de son pays ou, sur un quai d'Audierne, de Concarneau, de Douarnenez, un pêcheur de sardines ou de langoustines. Une parole scandée où il faut, le geste abondant et toujours opportun. Il est question de chaluts. Qu'est-ce qu'un chalut ? Comment faire comprendre ce que c'est à cet auditoire

parisien ? « Tenez : j'en ai un sur les épaules. » Et le voici qui décroche son minuscule capuchon de bure brune, élargissant de ses dix doigts l'ouverture : « Ça, c'est la gueule du chalut, une gueule de trente-huit mètres de large » ; désignant et tirant la pointe : « Ici, nous avons le cul. Excusez : c'est le mot technique. » O bonheur, quand on est soi-même un enfant de Concarneau et de Penmarc'h, d'entendre et de voir, en cette salle du noble faubourg, ce disciple de Saint-François, si bien demeuré gars de Guengat, nous imprimer dans le crâne, de toutes ses dents, toutes les lettres de ce mot technique, absolument comme l'aurait fait notre Charles Le Goffic et comme le ferait notre René Quillivic, tel Moallie, tel Furic, tel Cosquéric de notre connaissance ! « Un filin gros comme mon bras », explique-t-il. Et il montre son bras. « Il faut haler sur 400 mètres de fune. » Et il fait le geste de tirer sur une fune imaginaire, en peinant et soufflant comme s'il serrait dessus les deux poings. Par instants je regardais le public : gens bien pensants pour la plupart, bien disants, venus là pour être bourgeoisement édifiés, épris de juste milieu, de bon goût, de couleurs modérées, ton sur ton. Ils étaient un peu effarés. C'est qu'il ne les ménageait pas ! Il disait, par exemple, en bon Breton indulgent à la tendresse des matelots pour le taffia : « Au bout de l'année, si on faisait bien le compte, on verrait qu'ils ont moins bu d'alcool que vous autres, mesdames et messieurs, avec tous vos



Mises en vrac sur le pont elles passeront bientôt entre les mains du tancheur et du saleur.



Le dimanche les hommes se livrent à d'interminables parties de cartes.

cocktails. » Et ceci : « Mettez un Parisien dans la chemise d'un Terre-Neuva » — il disait bien chemise — « ça n'en fera pas un Terre-Neuva ». Mais comment se fâcher ? C'était dit de si bonne humeur ! Et puis, alternant selon les meilleurs principes la douche froide et la douche tiède, il entreprend l'éloge de la charité parisienne, qu'il déclare exquise de délicatesse. Voilà toutes ces dames charmées et prêtes au saint sacrifice d'une piécette. Il disait encore, commentant avec la plus franche gaieté certain film tiré de *Pêcheurs d'Islande* et la façon dont s'y prirent les cinéastes : « Quinze jours, qu'ils ont passés à attendre la tempête. Alors, comme elle ne venait pas, ils en ont fabriqué une. » On rit, on se venge doucement du cinéma et de ses grosses astuces. Mais lui aussi, il a des films. Lui aussi, il a une tempête à projeter sur l'écran, et il la projette, celle qui a secoué la *Ville-d'Ys* entre Cherbourg et les Açores, le 14 et le 15 avril 1934 : seulement, celle-là, on ne l'a pas fabriquée.

**

Admirable et cher Père Yvon ! Je m'excuse, entraîné par sa verve, de céder un peu à la mienne, et de ne point assez insister sur la simple grandeur de son apostolat. Mais sa personne est tellement pittoresque ! Au repos, et vu de profil, avec sa barbe de prophète et son nez vigoureux

sement aquilin, il ferait volontiers penser à un Ezéchiel ou un Isaïe. Mais non : il est bien plus humain, et c'est plus près de nous qu'il lui faut chercher des ancêtres. En vérité je vous le dis, le Père Yvon, aumônier de nos pêcheurs du Groënland et de Terre-Neuve, qui a, comme les meilleurs d'entre eux, le verbe franc jusqu'à la rudesse, mais qui a le cœur tendre, comme il sait qu'ils peuvent l'avoir, qui s'est fait le témoin de leur longue peine et de leurs rares joies, qui les

a vus rire et quelquefois pleurer, et qui apporte les douces fleurs de la charité franciscaine à ces hommes désaccoutumés de l'annuelle floraison du printemps, en vérité le Père Yvon est un pur descendant du Bienheureux Michel Le Nobletz, qui fut si populaire de Douarnenez au Conquet et qui l'est bien resté un peu.

C'est comme lui un missionnaire plein de zèle chrétien et de sens nautique, à l'aise en barque et parmi les matelots, et faisant à terre sa propagande par l'image. Puisse-t-elle être fructueuse, puisqu'elle doit l'aider, ce pêcheur d'hommes, à être, comme il dit, « un semeur de joie ! »

Auguste DUPOLY.

(Photos du R. P. Yvon.)



Le « Saint-Yves » au milieu des glaces du Groënland.

= ÉCHOS =

Conférences et conférenciers

La conférence a ses détracteurs et ses partisans, comme toutes les choses humaines; les premiers la chassent, à l'exemple de la revue de fin d'année, parmi les productions inférieures de l'esprit. Ils assurent qu'elle fait surtout plaisir à celui qui la prononce. Ils admettent cependant qu'elle est parfois acceptable, quand la relève le talent d'un conférencier qui, ayant appris son texte par cœur, l'interpète comme un comédien fait de son rôle. Mais cet attrait, corrigé-ils, disparaît complètement dès que la conférence est lue.

Des parlans répandent : la conférence est un très agréable passe-temps. C'est souvent la meilleure façon de goûter une heure de calme et de repos et, aussi, de découvrir, grâce au sujet traité, des aperçus auxquels les soucis de la vie ne permettent pas toujours de s'arrêter. D'autre part, tous les conférenciers ne récitent pas mot à mot le papier qu'ils ont écrit à l'avance. Il en est même — rappelons-nous Anatole Le Braz — qui sont de remarquables improvisateurs et développent avec maîtrise, distinction et enthousiasme, le thème qu'ils présentent. Quand, par des anecdotes bien contées, par des citations judicieusement choisies et mises en valeur, ils coupent habilement les parties austères de leur exposé, le public les récompense par sa satisfaction, ses applaudissements, sa sympathie. Demandez à M^{lle} Dussane, conférencière brillante et séduisante, ce qu'elle en pense ?

La lecture à haute voix, en dépit des insatisfactions latentes, ne manque pas, elle non plus, d'intérêt. Des orateurs réputés comme Henri Robert, André Belle-sort, Claude Farrère, Henri Bordeaux, tous quatre de l'Académie, ne dédaignent pas d'y recourir.

Voire! diront encore des esprits chagrins, mais que reste-t-il d'une heure de causerie, si captivante soit-elle? Pas grand'chose?

Reste-t-il plus de la lecture d'un roman ou de l'audition d'une pièce de théâtre?

Ce qui demeure, c'est le souvenir des impressions ressenties, c'est la mémoire des joies intimes et spontanées qu'on a éprouvées durant un moment, sans parler de ce que le subconscient a gardé à votre insu et qui réapparaîtra, subitement, quelque jour, à l'instant où vous n'y penserez pas.

Et cela compte dans la vie intellectuelle, beaucoup plus qu'on ne le croit.

Les sociétés de conférences sont nombreuses en Bretagne. Il en existe dans la plupart des villes où elles groupent des auditoires nombreux, attentifs et choisis. Et cette seule constatation suffit pour affirmer qu'elles répondent à un besoin profond.

HOËL.

L'ancienneté du biniou

Dans un précédent numéro de *Bretagne*, celui de décembre, notre excellent collaborateur Charles Chassé, traitant de « la danse bretonne et de ses problèmes », a cité ce passage d'une lettre de M^{lle} de Sévigné à M^{me} de Grignan, où elle parle des exploits chorégraphiques de « Messieurs de Locmaria et de Coëtlogon » :

Joueur de biniou (panneau sculpté, seconde moitié du XVI^e siècle).

« Je suis persuadée que vous auriez été ravie de voir danser Locmaria. Les presse-pieds et les violons de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là. »

Et Charles Chassé d'ajouter : « Les violons (notons le mot en passant), car, si la cornemuse accompagnait les danses poitevines, le tambour basque les danses de Navarre et le lambourin celles de Provence, c'était le violon (et non le biniou) qui accompagnait les danses bretonnes. »

Un de nos lecteurs, M. F.-L. Guilly, notaire à Pleyben, nous adresse l'intéressant document que voici, et il exprime le sentiment que notre collaborateur est peut-être trop affirmatif.

Le panneau représenté aurait été sculpté vers 1550, c'était du moins l'avis du regretté Louis Le Guen-

nec, qui fixe cette date d'après les détails du costume des personnages :

« Le chapeau à bords étroits, dit-il, le pourpoint à collet boutonné, les hauts et bas de chausses paraissent de cette époque. Je ne crois pas que trois petits boutons figurés horizontalement, juste sous l'extrémité du flageolet du binion, aient rien à voir avec celui-ci, ni même avec le sac qui le contenait. Je crois qu'ils servaient seulement à attacher la languette au moyen de quoi « se fermait le haut du pantalon, qui était non à braguette, mais à pont, c'est-à-dire que l'une des mollettes se rabattait obliquement. Les paysans ont longtemps porté ce genre de pantalon dit à pont, et assez peu pratique : On dirait que le souneur avait son entre-jambes décoré d'un nœud de ruban. C'était la mode autrefois chez les jeunes farands. L'archer semble avoir une culotte de toile. Le tout est d'un style curieux. »

Problème compliqué

Dans un train allant de Saint-Brieuc à Brest, 140 kilomètres, un 29 février, le mécanicien, le chauffeur et le chef de train s'appellent dans un ordre quelconque : Dupont, Durand, Dubois. Dans le même train se trouvent trois voyageurs : MM. Dupont, Durand, Dubois.

M. Dupont, capitaine de réserve du service des chemins de fer, habite Saint-Brieuc et a le double de l'âge du chauffeur dont c'est d'ailleurs le jour anniversaire.

Le mécanicien habite à mi-chemin entre Saint-Brieuc et Brest. Les âges des trois agents sont en progression arithmétique. M. Durand gagne 24.025 fr. par an. Celui des trois voyageurs dont le domicile est le plus proche de celui du mécanicien gagne exactement trois fois ce que gagne le mécanicien.

D'autre part, ce même monsieur, qui est l'aîné des trois voyageurs, a un fils, et l'âge du père est égal exactement au double de l'âge du fils et s'exprime par un nombre carré parfait.

L'homonyme du mécanicien est matelot, habite Brest et est plus jeune que M. Dupont d'un nombre d'années égal à l'âge du fils du troisième voyageur.

Sachant enfin qu'à l'occasion Dubois bat le chauffeur au billard, et que le mécanicien vient de terminer son service militaire, on demande le nom et l'âge du chef de train.

Un abonné d'un an au lecteur qui nous donnera la solution de ce problème.

Laënnec et Kipling

M. Vallette, professeur d'anglais à l'École Navale, a récemment traduit le *Retour de Puck*, de Buyard Kipling, traduction qui est la suite de celles déjà faites du même auteur par M. Vallette : *Ce Chien fou Serfiteur*, et *Puck, l'ainé de la Colline*.

Dans le *Retour de Puck*, deux jeunes Anglais conversent avec un esprit qui fait revivre maintes figures du passé. Celles-ci ne se présentent pas sous l'aspect où elles sont généralement connues. Kipling n'en a cure. De même qu'il évoque un Talleyrand marchand de boutons en Amérique, il nous offre un Laënnec prisonnier en Angleterre? Sans doute parce qu'il savait que cet accident n'était jamais arrivé à

Laënnec, déclare Charles Ghasse, qui ajoute, dans la *Dépêche de Brest* :

« Ce que j'aimerais bien cependant apprendre, c'est si Kipling n'est pas parti d'un faible point de départ réel, le fait qu'en 1797, Laënnec étant complètement désargenté, avait songé un instant à s'embarquer sur un bateau corsaire pour tenter la fortune. Peut-être est-ce en bondissant de ce fragile tremplin, comme le clown de Théodore de Banville, qui sauta si haut, qu'il se perdit dans les étoiles, peut-être est-ce comme cela que Kipling a inventé un Laënnec non seulement réalisant son projet d'embarquement, mais, ultérieurement, arrivant comme prisonnier en Angleterre. Oui, c'est ce qui a dû se passer dans le cerveau de Kipling, puisque le Laënnec de la légende a été capturé sur le bateau corsaire *Ferdinand*, un large de Belle-Isle, qu'il a guéri d'une rage de dents l'oncle d'une certaine Philadelphia et que, sauvé par cette cure, de la promiscuité des pontons, il est devenu prisonnier sur parole dans un village du Sussex. »

« Il est, raconte la délicate Philadelphia, d'une très ancienne famille de Bretagne, ce qui est presque, dit mon père, comme s'il était de Grande-Bretagne, et, s'il porte les cheveux en catogan sans poudre, c'est tellement plus séant, ne trouvez-vous pas? De même, c'est parce que dans sa vie terrestre, Laënnec tournait en France ses stéthoscopes de ses propres mains que nous le voyons ici, dans cette existence entre ciel et terre, guérir des malades au moyen de petites « trompettes en bois » qu'il fabrique lui-même et qu'il leur applique sur la poitrine. »

Un latiniste breton

Le mois dernier, décédait à Perros-Guirec, M. Georges Aubault de la Haute-Chambre, auquel M. Fernand Fleuret a consacré des pages émues dans son livre *La Boîte à Perruques*. D'origine malouine, M. Georges Aubault de la Haute-Chambre descendait en ligne directe de Jacques Cartier par sa mère. C'était un des écrivains décadents attardés en notre siècle, et un personnage très pittoresque. Sa tabatière d'argent, son plastron de velours, son gilet d'orfrois étaient, il y a quelques années, célèbres au Quartier Latin dont il était l'habitant fidèle et l'historiographe. Son œuvre tient dans quelques articles du *Mercure*, une plaquette sur « les Ruelles Saint-Sulpice », et un livre de souvenirs sur Huxmans, dont il assurait avoir été le secrétaire bénévole.

Il était un des directeurs de la revue « Janus », entièrement rédigée en latin. Il y écrivit un article sur la réforme de l'enseignement à laquelle M. Léon Berard *vir perillaratus et sagax* attacha son nom. L'article était intitulé :

Quas opiniones nobis suggerat decretum de restaurandis in Gallia studiis nuper promulgatum, simpliciter. Il disait par exemple :

« L'adjutant vint vers moi, conclamant à voix stryge stymphalique et me fit une disquisition abjecte aux fins de me faire prendre un balai. »

Ajoutons que Charles Le Goffic, dont M. Aubault de la Haute-Chambre fut l'ami dévoué, estimait fort son talent raffiné.

BREZ.



L'île Thomé en face du Port-Blanc. (Photo Hamouic.)

LES GRANDS FAITS DE LA PETITE HISTOIRE

LA PRISE DE L'ÎLE DE THOMÉ EN 1807 ou une importante victoire des Perrosiens

À Perros, le 5 juin 1807 au matin, toute la population côtière était en émoi. Thomé, petite île située près de la côte, venait de tomber aux mains des Anglais, dont on pouvait voir flotter le pavillon sur la terre conquise.

Dès 4 heures on battit la générale à l'ombre du clocher perrosien et tous les habitants, réveillés au son du tambour, apprirent la stupéfiante nouvelle : depuis trois heures Thomé était devenue terre étrangère et battait pavillon aux couleurs d'Angleterre.

La conquête avait été facile. L'île étant de peu d'étendue et déserte, trois péniches, mises à la mer par une frégate et une corvette anglaise avaient plus que largement suffi pour prendre possession de ce petit territoire, situé seulement à une lieue de la batterie de Perros-Guirec.

La canonnière stationnaire appareilla aussitôt, pour aller porter secours à sa péniche qui, suivant son habitude, était partie à la découverte. Celle-ci, ne s'étant pas sentie assez forte pour attaquer les trois péniches anglaises, qui se trouvaient dans le chenal de Perros, se retira sous les forts côtiers qui tirèrent quelques coups sur l'ennemi mais restèrent sans effet.

Pendant ce temps, la canonnière montée par 45 hommes du 47^e de ligne, accompagnée de plusieurs bateaux, dans lesquels s'étaient embarqués les préposés aux douanes et les habitants qui avaient pu se procurer des armes, manœuvra pour gagner la côte de Treleven et doubler la pointe de Thomé. Quand elle fut à portée, elle tira quelques coups de canon qui n'eurent pas plus d'effet que ceux des forts semble-t-il.

Voyant cette manœuvre, les Anglais s'empres-

sèrent de se rembarquer du côté opposé où la flotte perrosienne abordait et abandonnèrent, aussi facilement qu'ils l'avaient prise, l'île Thomé qui, à 9 heures du matin, était redevenue terre française.

En fouillant l'île on découvrit un dépôt d'armes se composant... d'un fusil, de deux pistolets et de quelques cartouches.

La corvette et la frégate anglaises croisèrent toute la journée à deux lieues dans le nord. Elles essayèrent de débarquer quelques hommes du côté du Port-Blanc, mais furent repoussées. La nuit venue, elles mouillèrent derrière Thomé, et avant de disparaître, le 6 au matin, tirèrent un coup de canon sur un navire qui passait (1).

Selon le rapport du patron d'un bateau de pêche qu'ils visitèrent peu de temps après, on apprit que les Anglais eurent, dans cette affaire, deux blessés dont un capitaine. Du côté des Perrosiens, personne ne fut atteint.

Le 8 juin, le sous-préfet de Lannion écrivit au conseiller d'Etat Real, chargé de la police générale du 1^{er} arrondissement, pour lui faire son rapport sur cet événement, et lui signaler le zèle dont avait fait preuve les habitants de Perros (2).

C'est ainsi que les Perrosiens aidés des troupes de ligne et des préposés aux douanes, dans la mémorable journée du 5 juin 1807, reconquirent l'île Thomé.

ERWAN DE BELLAING.

(1) Archives départementales des Côtes-du-Nord : L. 1 M. 1807.
(2) Archives départementales des Côtes-du-Nord : registre 2 M. 58 Police-extérieure.



La manchette de « L'A », journal des étudiants Rennais, n'a pas changé depuis sa création en 1920.

L'A RENAIT... OU : L'A RENNAIS !

On sait que « la presse estudiantine » tient, dans la Presse tout court, sa petite place. Pour vingt-huit villes universitaires, on compte, environ, en France, vingt-cinq périodiques rédigés par les étudiants. Cependant, certaines villes n'en possèdent point, tandis que d'autres — comme Alger et Strasbourg — n'ont pas moins de deux publications, chacune, dues à la plume féconde de leurs escoliers.

Ces organes juvéniles ne se contentent pas toujours d'un titre banal, tel *Grenoble-Étudiant*, *Lyon-Universitaire*, *Dijon-Escholier*, *Lille-Université*, *Rouen-qui-rit*, *L'Echo des Étudiants* (Toulouse), etc... Caen a choisi *Le Can-Can*, et Rabat *Le Léopard*; à Bordeaux, c'est *Le Bec*; à Poitiers, c'est *Scapin*; à Montpellier, *Le Quart d'Heure de Rabelais*; à Nantes, *La Bohème*; à Angers, *Le Cua*; à Alger, *Le Rua*; et, à Rennes, c'est, tout simplement, *L'A*.

L'A, dis-je... et c'est assez !

Né au lendemain de la guerre, *L'A rennais*, comme « Ma douce Annette », n'a encore que dix-sept ans. Des années parfois bien incomplètes ont succédé, pour lui, à des années plus florissantes. Un journal de ce genre dépend essentiellement de la qualité intellectuelle d'une génération. Ses rédacteurs, en effet, s'ils sont une élite, ne sont pas une élite durable : passés les derniers examens, passés aussi les collaborateurs assidus ! Tandis que *La Revue des Deux Mondes* ne perdra les siens qu'avec leur dernier souffle, *L'A rennais* peut perdre son poète, son critique, voire son meilleur humoriste, à chaque fois qu'un jeune médecin, ou qu'un nouvel avocat, ou qu'un nouvel architecte, sort du bureau de la rue Saint-Yves de Rennes, pour entrer dans la vie sérieuse.

Et, quelquefois, il suffit d'un départ semblable, pour que toute la rédaction tombe d'un seul coup...

C'est que le don d'ubiquité est le propre de l'étudiant-journaliste.

Un seul, très souvent, accapare dix pseudonymes. Ici, il fait le pitre, et, là, l'élégiaque... En première page, il philosophe, en cinquième, il divague... Sous tel nom il assume la chronique des sports, et sous tel autre la rubrique des livres. Il est capable du meilleur et du pire : c'est le Maître Jacques du journalisme !

Sans cette souplesse et cette fécondité de quelques-uns, — de quelques-uns atteints déjà du mal d'écrire, — un journal d'étudiants serait asthmatique avant l'âge : je veux dire que son souffle court ne dépasserait jamais le deuxième trimestre... et encore ! A la guerre, dit-on, « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer » : ici, ce sont toujours les mêmes qui se font lire...

Et il est juste de les saluer, ceux-là, parce qu'ils se distinguent des autres par une aspiration intelligente, trop peu suivie.

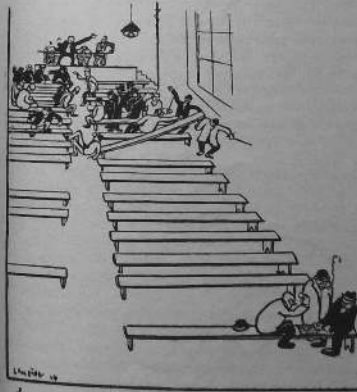
Oh ! Je suis loin d'admirer, en bloc, toutes les « lucubrations estudiantines, dont beaucoup trop portent l'empreinte des « mauvais lieux »... autant que des lieux communs ! Il faut bien cependant reconnaître que les étudiants, qui se sont donnés à leur journal, ne furent, presque jamais, des étudiants quelconques, même s'ils ne sont pas toujours devenus les hommes que promet leur adolescence. Mais je vais faire bondir d'indignation quelques carabins frondeurs, imbus de leur originalité consciente et organisée ! Car l'étudiant, par définition, se sépare du « bourgeois » routinier, et cela, à mille traits subver-

sifs, dont le principal est de fuir, en toutes choses, l'ordinaire. Comment à son sujet oser parler de lieux communs ?... Eh ! les pires anarchistes n'évitent point les lieux communs de l'anarchie, tant il est vrai qu'en un monde trop vieux les thèmes les plus nouveaux ont déjà leurs poncifs. L'avant-garde, elle-même, n'est plus à la tête des idées. Serpent fatal, elle se mord la queue, dans le geste symbolique de l'éternel recommencement, et les pires audaces de nos jeunes ne peuvent se préserver, désormais, d'un petit accent vieillot...

Mais revenons à nos Bretons !

J'ai connu *L'A*, dès son berceau, entouré de plantureuses nourrices : la verve abondante d'un René Dagorne, la plume extra-fine et brillante d'un Fred Aubert, le biniou breton d'un Maurice Marchal, la Muse fluide d'un Lylel, le pinceau mordant d'un David, les apports fantaisistes d'un Bagot, d'un Prévost, d'un Morin, d'un Chauveau, d'un Hays, d'un Colas-Pelletier, etc... Le plus vieux d'entre nous ne doit guère aujourd'hui, que friser la quarantaine... et pourtant ces souvenirs me semblent si loin, si loin, à l'horizon de ma route ! Car je fus rédactrice parmi ces rédacteurs, et ne songe point à le renier. Un livre de Tagore, et surtout un bel album (l'hallucinante *Rapsode Foraine*, de Tristan Corbière, magnifiquement illustrée par Malo Renault) qui demeurent dans ma bibliothèque et témoignent de la gentillesse de mes ex-confrères, m'empêcheraient d'oublier que, le 1^{er} juillet 1921 ils offrirent un

REUNION ELECTORALE



— Le joueur d'écarté : « Le Roi !! »
— Chœur des citoyens : « Ooum !! Elever-le !!! »



Le cri du jour, c'est... monôme

livre rare « à leur camarade Marie-Paule Salonne, Mademoiselle Chiffon, Miss Butterfly, en souvenir de sa charmante et précieuse collaboration ». « Charmante » n'était qu'une politesse obligatoire peut-être. Mais « précieuse » était certainement plus vrai, car, alors comme aujourd'hui, mes sœurs les étudiantes se faisaient prier en vain pour apporter à *L'A* de la copie, tandis que je mettais, pour ma part, trois signatures féminines à sa disposition !

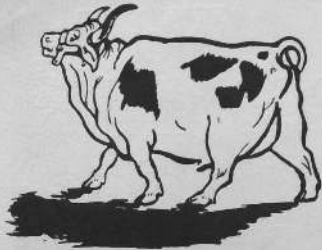
Je le disais bien : ce sont toujours les mêmes qui écrivent...

Et ce n'est pas sans une certaine émotion que les anciens rédacteurs d'une feuille estudiantine voient celle-ci reparaitre, avec un élan toujours neuf, sinon des cris vraiment nouveaux.

L'A rennais, qui renaît encore cette année, me semble reprendre sa course sous une direction intéressante. Et le mérite en revient au fils d'un de nos feuilletonistes bretons, c'est-à-dire à un futur écrivain, ou à un futur professeur : André Lebois, qui s'est essayé déjà, en maintes revues, à l'excellente école de la critique littéraire. (Car, dans le domaine des Lettres, avant de construire il est très profitable de démolir un peu.) Le sens et le goût de l'ironie, qui lui ont été largement dévolus, lui seront sans doute une solide assurance contre certaines erreurs.

Grâce à la plume d'André Lebois, *L'A* ressuscite donc avec des velléités intellectuelles très louables. Des trois numéros parus, il nous faut retenir plusieurs chroniques alertes au sujet de Marie LeFranc, Florian Le Roy, Jeanne Perdriol-Vaissière, Louis Guilloux, Roger Verceel, etc... sans oublier Paul Lebois, bien entendu dont on nous offre des vers inédits (1). Chroniques faciles, pas

(1) Et dont vient de paraître, aux éditions Jon. Vermaut, « Clara la Sablière », publiée antérieurement par *L'Ouest-Journal*.



toujours justes, car elles manquent beaucoup d'expérience, et, çà et là, de « métier » (défauts mignons de notre propre jeunesse !) elles rappellent toutefois que, disciples de Villon, les escholiers de tous les temps ont eu deux maîtres : la Foi et le Rire. Ce fut, souvent, une foi très « rouge », mais c'était une foi quand même, celle qui menait aux barricades l'Enjolras de Victor Hugo ! Et c'est tout de même aussi une foi sincère celle qui met un rayon à travers les turpitudes de Rabelais. Les jeunes d'aujourd'hui, ont-ils cette force, cet idéal, qui rachète chez leurs aînés les pires débauches ?...

« Je suis un optimiste sceptique — (m'avouait, en souriant, André Lebois, l'autre jour, à Rennes) — et c'est en constatant qu'il y a du bon dans tout que je maintiens mon équilibre... »

Pourtant, ce jeune plein d'enthousiasme, ne cache point sa « foi » littéraire ardente. Il croit en l'Art d'écrire, avec passion, oubliant ici de railler... Et c'est moi qui serais tentée de sourire de cette belle confiance en le dieu Talent ! O fragiles divinités de la jeunesse, dont la vie révélera, un jour ou l'autre, la vanité !

Aujourd'hui, comme « de mon temps », *L'Ouest-Eclair* a pris paternellement sous ses ailes, l'impression de ce canard sauvage... (De mon temps, l'aimable directeur actuel de *L'Ouest-Eclair*, M. Pol Desgrées du Lou, n'était, parmi les autres camarades, que « le grand Popol », si je m'en souviens ?...)

« De mon temps », déjà, je protestais contre le débraillé de certaines pages, m'élevant contre le parti pris canaille que tout étudiant imagine qu'il se doit d'adopter. N'est-ce point un étrange préjugé, en effet, que de vouloir hannir d'une feuille estudiantine toute conviction sérieuse, hormis le culte des joies païennes ?... N'est-ce point dommage de voir un journal qu'on écoute, et qui exprime, en soi, la voix de l'élite juvénile d'une province, se complaire aux triviales plaisanteries, tant usées ? Et ne serait-ce pas d'une originalité plus neuve d'abandonner aux « vieux marcheurs », aux bourgeois dépravés du siècle,

les petites saletés des journaux pornographiques, pour n'être, vous, ô étudiants, que l'expression même de l'Esprit, dans tout ce qu'il a de supérieur à la matière ?...

J'osais à peine formuler cette pensée, lorsque mes yeux sont tombés (numéro du 9 janvier 1936) sur des lignes bien courageuses, qui s'intitulent : « *Le Pêché des Intellectuels*. Pêché de paresse, que M. Gérard-Gosselin relève avec feu, reprochant justement à l'élite de ne pas « s'intéresser assez aux mouvements nationaux, sociaux et religieux », tandis que M. R. Gobled notant quelques réflexions « à propos des « *Nouvelles Nourritures Terrestres* » d'André Gide » s'écrie : « Nous ne pensons pas que Gide soit celui qui « réveille notre génération. Il nous faut d'autres « nourritures » plus solides et plus proches... « Nous sommes fatigués de ces livres qui nous « délassent sans nous apporter de solution aux « problèmes que nous nous posons sans cesse. « Nous ne trouvons plus rien qu'amusement « d'école décadente dans nos essayistes, nos « romanciers, nos poètes, nos philosophes actuels, parce qu'il doit y avoir tout de même « autre chose à dire... »

Nous le pensons aussi, M. Gobled ! Et c'est justement en union avec ce cri désabusé que nous ne cessons, pour notre part, dans *Bretagne*, de lutter contre les livres qui « endorment », comme vous dites, ou qui démolissent, sans promesse de reconstruction. Ce dégoût que vous hurlez à la face de Gide, nous le partageons, pleinement, et le répétons sans cesse dans les chroniques littéraires, où vous nous accusez parfois de faire plus de morale que de littérature... Et c'est une vraie joie, pour nous, de sentir, à travers sa blague et son rire, que la jeunesse estudiantine bretonne, lorsqu'elle prend une voix grave, sait retrouver, au fond d'elle-même, le courage des grandes idées et le mépris des snobismes imposés.

Marie-Paule SALONNE.

(Illustrations extraites de la collection de l'A.)



Le Sculpteur Elie Le Goff

Le sculpteur Elie Le Goff a reçu la croix de la Légion d'honneur. Le monde artistique breton tout entier a applaudi des deux mains cette légitime consécration d'un talent longuement affirmé par la conscience du devoir, le respect de la tradition et l'amour du travail.

Enfant de Saint-Brieuc, où il a vu le jour voici plus de trois quarts de siècle, Elie Le Goff s'est formé lui-même. Un modeste petit artisan du nom de Guibé lui inculqua les premiers rudiments de son métier, en l'appelant à collaborer à la décoration du tombeau du chanoine Prud'homme.

Si Elie Le Goff a pu se révéler lui-même, se développer librement, c'est qu'il était prédestiné. On peut apprendre à peindre convenablement en suivant des cours, mais on naît sculpteur, comme on naît dessinateur, car ce ne sont pas les leçons qui vous donnent le coup de crayon. Le travail, soutenu par des conseils éclairés, est nécessaire sans doute pour se perfectionner, mais si la flamme mystérieuse qui illumine l'âme de l'artiste ne brûle pas naturellement, la main, quelle que soit sa sûreté, restera l'instrument qui exécute, mais ne deviendra jamais la créatrice au sens formel du terme.

Elie Le Goff a lui-même conté que, chez sa mère, tout enfant, il sciait le manche des balais pour faire des « bonshommes » ; ceux-ci, grossièrement travaillés à l'aide d'un couteau de poche, n'étaient, paraît-il, pas dépourvus de caractère et d'originalité. C'est alors que ses parents, sentant chez lui une véritable vocation pour un art dont ils avaient plus l'intuition que l'exacte connaissance, décidèrent de le mettre en apprentissage, avec l'espoir vague que, plus tard, ayant en main un métier répondant à ses goûts, il ferait plus facilement son chemin dans la vie.

Les braves gens ne s'étaient pas trompés. Ce n'est pas seulement avec facilité, c'est brillamment qu'Elie Le Goff a suivi sa voie.

Son œuvre s'atteste dans maints châteaux de la région par des boiseries décoratives, des lambris aux lignes sûres, des meubles, des crédences, des bahuts, tantôt inspirés de la Renaissance, tantôt du XVIII^e siècle, époques si riches en manifestations artistiques et mobilières. Cette œuvre se soutient encore par les autels, les chaires à prêcher, les stalles de cheur ornementées de sculptures, placés dans de nombreuses églises et chapelles de Bretagne, et dont l'énumération serait trop longue ; par les restaurations aussi habiles que savantes



Le sculpteur briochin, Elie Le Goff, qui vient de recevoir la Légion d'honneur.

et respectueuses des traditions médiévales, qui lui ont été confiées avec la certitude qu'il saurait faire renaître, recréer, ressurgir le charme doucement, spirituellement évocateur des panneaux et des rétables, que réalisèrent jadis les maîtres, demeurés anonymes, de l'art populaire religieux et profane de chez nous. L'œuvre de Le Goff s'affirme enfin par des bustes nombreux, dont celui du

...vertigineux poète

Auguste, Mathias, Villiers de l'Isle Adam...

(c'est un vers de Le Bras), si romantique d'allures, au faite de sa stèle, dans l'un des bosquets des Promenades de Saint-Brieuc, et justement admiré comme une pièce de haut mérite ; par des médaillons de granit, de bronze, de marbre... Comme celui de l'organiste Charles Collin, si expressif et si vivant ; par des figurines originales : deux bons vieux, une Mam Coz s'endormant la tête sur l'épaule de son époux ; par des statues en bois plus importantes, comme celle de Gaud, qui valut



Elie Legoff, baate de Villiers de l'île Adam.

sur la tête. La navrance qui les enveloppe, la tristesse qui pèse sur leurs fronts, sur leurs épaules, qui alourdit leurs pas, martelés par le claquement des sabots sur les dalles, les apparente aux mi-légendaires pèlerines et mam-coz du Trégor. On devine que des larmes viennent de couler de leurs yeux et que leur âme est poignée de chagrin...

C'est cette vie d'Elie Le Goff entièrement consacrée à l'art, à l'exaltation de la beauté bretonne éternellement fixée dans le granit ou le bois, c'est aussi le sacrifice douloureux d'un père auquel la guerre a enlevé ceux dont il voulait, sur un plan supérieur à celui où il s'était mis, faire ses continuateurs, qui ont été magnifiés par la cérémonie intime, organisée par le Souvenir Français, sous la présidence de M. Séguin, Préfet des Côtes-du-Nord, le jeudi 23 janvier, dans la salle des fêtes de la mairie de Saint-Brieuc.

N. D.

(Photos Delaunay.)



Le monument des trois frères Le Goff au cimetière de Saint-Brieuc.

à son auteur une médaille d'argent au salon des Artistes Français...

L'une des plus pures statues d'Elie Le Goff se trouve dans la chapelle saint Brieuc, voisine de la source où s'arrêta le fondateur de la cité. Elle le représente, entouré de ses loups et commémore la rencontre que fit l'éponyme, certain jour qu'il se rendait à Hillion, en chantant des cantiques...

L'œuvre d'Elie Le Goff comprend aussi le fronton de l'hôtel des Postes de Saint-Brieuc, les monuments aux enfants de Lamballe, de Quintin, de Bégard, de Merdrignac, de Plélan-le-Grand, de Plélo, de Plouha, etc., etc., qui, tous, sont vraiment dignes des héros tombés pour la cause de la liberté, des soldats bretons morts pour que vive leur grande patrie, la France.

On sait que trois des fils Le Goff ont leur place marquée dans les rangs de ces héros, comme ils l'ont dans la pléiade des artistes qui, suivant un mot de notre regretté Anatole Le Braz, « sont la vraie couronne de la Bretagne ».

C'est pourquoi leur père a voulu que le lieutenant Paul, l'adjudant Henri, le sergent Elie soient réunis dans un médaillon qui, au cimetière de Saint-Brieuc, s'inscrit dans une stèle posée sur un bas-relief : « sortie de messe en Bretagne », traduction en granit de la dernière maquette, établie quelques semaines avant sa mort, par Paul Le Goff, l'auteur de cet admirable morceau : « la forme se dégageant de la matière ».

De la porte d'une vieille église de village, des femmes sortent, la mante de deuil rabattue

LES LIVRES ET LES REVUES

— *Chronique de la langue bretonne*. — Je n'ai pas l'intention de faire dans ces colonnes de la critique littéraire pure. Mon seul désir serait de tenir les lecteurs de *Bretagne* au courant de la vie bretonnante, généralement trop ignorée derrière le rempart de sa langue.

— *Ar Brezoneg er Skol* (Le breton à l'école). — Malgré ses deuils, l'année qui vient de s'écouler doit demeurer pour nous une année de grand espoir ! 1935 n'a-t-il pas vu, en effet, le peuple breton tout entier manifester pour la première fois en faveur de sa langue.

Quelques platoniques vœux étaient bien émis traditionnellement, chaque année, par des sociétés celtiques. Cette fois, il ne s'agit plus de quelques protestations isolées, mais d'un mouvement très large, dont Yann Fouéré, président des Etudiants Bretons à Paris, est l'apôtre autour duquel se rallient les bonnes volontés éparées.

Son succès grandissant le prouve, ce n'est pas seulement le désir d'une élite même très large qu'exprime *Ar Brezoneg er Skol*, c'est le sentiment profond de la masse elle-même. En décembre 1935, moins d'une année après la rédaction de son vœu demandant l'admission du breton à tous les degrés de l'enseignement *Ar Brezoneg er Skol* avait déjà pu rallier les suffrages des Conseils généraux des trois départements bretonnants, soutenus par l'adhésion spontanée des Conseils municipaux de plus de cent villes et communes de Bretagne. Depuis lors, loin de se ralentir, le mouvement populaire s'est accentué, si bien qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il a pris actuellement l'ampleur d'un véritable plébiscite.

Reste à savoir, diront les éternels sceptiques, quel sera le résultat tangible de cette pétition sans précédent, qui groupe déjà derrière les communes plusieurs centaines de milliers d'adhésions. Le jour où la Bretagne tout entière aura vraiment fait savoir sa vo-

lonté d'être écoutée, la cause de la langue ne sera pas loin d'être gagnée.

On reproche souvent aux écrivains bretonnants modernes, non seulement leur éloignement supposé du peuple, mais leur répugnance à élargir leur public au delà des frontières de la langue, en laissant traduire leurs œuvres. On peut répondre que cette intranquillité désintéressée a fait gagner en prestige à la renaissance bretonne ce qu'elle risquait de lui faire perdre en popularité.

Quels que soient les très précieux services, rendus à la cause par l'action collective, plus accessible au peuple de groupements tels que le Bleun-Brug, l'Union Régionaliste, le Gorsed des Bardes, etc., il faut reconnaître que les arguments de *Ar Brezoneg er Skol* auraient perdu beaucoup de leur valeur humaine actuelle, s'ils s'étaient appuyés seulement sur une œuvre de sauvegarde des traditions populaires. C'est un grand bonheur pour une langue non enseignée, officiellement inexistante, et qui, jusque-là, n'avait su inspirer que des poètes, de pouvoir se réclamer d'une littérature moderne, férue de pureté et de clarté, éprise de beauté que soutienne aussi de prouver qu'aucun domaine scientifique ne lui est fermé.

— *Brezoneg er Brezoneg er Skolion*. — L'œuvre de « Brezoneg er Skolion », créée par R. Delaporte, confirme notre foi dans la langue bretonne, employée comme premier véhicule d'enseignement. « *Ar Brezoneg er Skolion* » a réussi à faire adopter un programme unique d'enseignement du breton dans les écoles libres des cantons de Carhaix, Châteauneuf-du-Faou et Pleyben (15 écoles sur 191 en juillet 1935), groupant ainsi près de mille enfants. Des examens réguliers correspondant aux examens français sont passés en breton sur toutes les matières de l'enseignement, sans que les succès officiels aient été moins nombreux dans les écoles

bilingues que dans les écoles d'ancienne méthode, au contraire. La tentative de Delaporte ne pouvait d'ailleurs être admise des parents d'élèves qu'à ce prix, son influence grandissante auprès des maîtres enseignants prouve qu'elle ne les a pas déçus. D'autres groupements scolaires bretonnants existent bien entendu par ailleurs, dans le Vanne et le K. L. T. si je n'ai cité que l'œuvre de Delaporte, c'est qu'elle m'a paru la plus exemplaire.

— *Skollon-Izard* (Écoles d'été). — La Bretagne jusqu'ici manquait d'écoles d'été. L'année dernière des auberges de la jeunesse ont été créées en pays bretonnant. Une quarantaine de jeunes gens, étudiants pour la plupart, ont ainsi mené, pendant quelques mois, à Plouvouskan, une existence unique bretonne dans une ambiance de joie studieuse.

J'aurais aimé écrire quelques lignes sur chacun des ouvrages parus au cours de 1935, le manque de place seul m'oblige à la sèche énumération qui suit cet article. Je ne fais exception que pour « *Ar Brezoneg evez* » (Le breton simple) vocabulaire de H. Hémond, que je signale à tous les sympathisants rebutés par la réputation de difficile faite à tort à la langue bretonne. Gwalarn doit en effet éditer une longue série d'ouvrages, écrits dans cette langue simplifiée, réduits à 1.047 mots (les quelques mots supplémentaires accidentels étant traduits en notes). C'est là le grand intérêt de cette initiative.

— *Skollou dre Lizer* (Cours par correspondance). — Qu'il me soit permis de signaler encore à ceux qui veulent se perfectionner dans la langue des cours par correspondance très réguliers.

— *Skol dre Lizer « Ober »* (breton unifié). — M^{me} Gourlaouenn, 39, rue de la Corderie, Douar-nex, *Skol dre Lizer « Dihannab »*. — M^{me} N. de Volz, ker Mor-Breiz, Quiberon.

L'action publique de la langue

bretonne ne fait que commencer, il appartient à la presse bretonne de langue française de la soutenir. Que la revue *Bretagne* soit remerciée pour l'avoir comprise depuis toujours.

Xavier de Lanlais.

SERVICE DE PRESSE :

Les ouvrages en langue bretonne peuvent être adressés à X. de Lanlais, Surzur par Vannes (Morbihan).

▲

LIVRES EN LANGUE BRETONNE PARUS EN 1933

CONTES. — *Mab Azeñ 'Le Fils d'Ane'*, par J.-M. Hesseu (Edit. Dihunamb, L. Hesseu, Saint-Caradeg-Hennebont); *Gostenn ar Werc'hez 'L'Herbe de la Pierre'*, par J. Riou (E. P. 21, Brest); *Simadellou ar Gloud 'Les Contes de la Chouette'*, traduits par Ezel, illustrés par H. Kerhor (Edit. Gwalarn, 76, Brest); *Santez Dohut 'Sainte Dohut'*, par R. Hénon (Edit. Gwalarn); *Kontadennoù a Vro-Skos 'Contes d'Écosse'*, traduits par R. Hénon (Edit. Gwalarn); *An Tonn, ar Barrad Erc'h 'Le coup de feu, le temple de neige'*, traduit par R. Hénon, d'après Fouc'hin (Edit. Gwalarn).

ROMANS. — *Trech' ar Garantez 'Le Victoire de l'Amour'*, par Brogarour (Edit. d'Arvor, 13, place du Centre, Guingamp); *An Troadec 'La Falaïse'*, par Paotr Juliam (Gour-na-ell) (Edit. d'Arvor).

POÉSIES. — *Ar en Deulin 'A genoux'*, par Yann Per Kallou'h (Edit. Dihunamb); *Dinck hent al Lenezes 'Face au chemin de la Jolie'*, par Eonagar (Edit. Gwalarn); *Mouziou an Abar-daes-nos 'Les Voix du Crapucule'*, par Toussaint ar Garrec, 2, rue du Poultrac, Morlaix (Edit. Armoricain); *Lesur ar Hristien 'Le petit frère du Christien'*, par M. l'abbé Er Strad (Edit. Lafolye, Vannes); *Luc'led ha Moped 'Éclair et Moped'*, par Fanch Abgrall (En vente pharmacie Bôharel, Huelgoat), Edit. Armoricain; *Nonjennou e' C'hernesad 'Pensées d'un Cornouaillais du Docteur Côtencoc'* (Edit. Armoricain, 14, avenue de la Gare, Carhaix); *Ugent Kanaoc'henn evel ar Skolou 'Vingt chansons pour les écoles'* (Bilingue, par Taldir), Edit. Lemoine, 17, rue Papale, Paris.

LIVRES DE SCIENCES ÉLÉMENTAIRES. — *Mententez (Géométrie)*, par C.-L. Kerjan (Edit. Gwalarn); *Frederiadennoù duer-berh yezou hag Brezonneg (Bretagnes sur les langues et la langue bretonne)*, par Meven Mordiern (Edit. Gwalarn); *Le breton usuel (par L. Hesseu)*, Edit. Dihunamb; *Alc'houez ar Brezonneg usuel 'Le Clef du breton usuel'*, par R. Hénon (Edit. Gwalarn); *Tenor ar Gwenedeg 'Le Tenor du Vannetais'*, par R. Hénon (Edit. Gwalarn); *Lesadurij Gellid-Brezonneg an triou lavar poblet 'Lesix français breton des locutions populaires'*; *Buhez an tad Mazer (Via du père Mazon)*, par J. Berandou (Edit. Arvor).

THÉÂTRE. — *Ar Vamm 'La Mère'*, par Betty Eydon Davies et Kate Roberts (Edit. Fela ha Breiz, Scignac); *Ar Bled 'Les Loups'*, Edit. O'hoarrien Yann Gouer, 18, rue de Paris, Morlaix.

LIVRES POUR ENFANTS. — *Lennig ha bisig*, par Milford Davies (Edit. Mad. Roman Caouissin, Pleyber-Christ); *Pouler ha Krog*, par Henri Caouissin (Edit. Mad.); *Per ar C'hollin 'Pierre le Lopin'*, par Henri Caouissin (Edit. Mad.).

DIVERS. — *Ysich' with*, par E. Ernault (Edit. Paiguère, Paris); *Ar Voterez 'Le Vote'*, par Brogarour (Edit. d'Arvor); *Yann Sohier*, plaquette consacrée à la mémoire de Yann Sohier (Edit. Gwalarn).

REVUES BRETONNANTES OU BILINGUES. —

Gwalarn, revue littéraire écrite en breton unifié (B. B., 76, Brest); *Kannadig Gwalarna* (même adresse); *Dihunamb* (10, rue du Gaz, Lorient); *Fela ha Breiz et Fela ha Breiz ar c'hapale à Scignac*; *Breiz* (Edit. d'Arvor, Guingamp); *Breiz Atao* (7, rue des France-Bourgeois, Rennes); *Stur* (même adresse); *Ar Fala*, fondée par Y. Sohier (Delalande, rue de Guernisac, Morlaix); *Ar s'uhez Khristin*, Capucins, Lorient; *Ar Oaled*, Jaffrennou, Carhaix; *Le Réveil Breton* (M. Mellac, 10, rue du Gaz, Lorient); *Adsoo* (M. Madec, Cité d'Antin, Brest).

REVUES PARUES EN 1933. — *Ar Wellenn Gellid* (L'Anneau Celtique), E. Régulier, 75, rue de Fougères, Rennes; *Armor* (Revue Sportive, à rue de Palette, Paris).

Dans les Lettres Bretonnes

M^{me} Dussane a parlé à Saint-Brieuc sur Madame Sans-Gêne et des Parvenues de la Gloire sous Napoléon; à Saint-Brieuc, Rennes et Morlaix des Femmes dans l'œuvre de Victor Hugo. À Nantes, M^{me} Marie Lefranc a évoqué les aspects pittoresques et légendaires de Quessant, lie de l'épouvanant, et M. Paul Lorenz a spirituellement présenté la vie de M^{me} Tallien, tour à tour marquise, courtisane, archive de élégances parisiennes à l'époque du Directoire, politicienne aussi. M. Georges Colas a conté aux conférenciers de la Faculté de Rennes la vie, le martyre plutôt, de M^{me} de Bédée-Chateaubriand, mère de René.

M. Pierre Gomersi, directeur de la *Revue Belge*, a entretenu ses auditeurs nombreux de Rennes et de St-Brieuc de la Bête Antré. Le conférencier a personnellement connu la jeune reine de Belgique si tragiement ravie à ses sujets. Il l'a présentée avec émotion dans le cadre familial de Laeken, évoquant les vertus charmantes de celle qui, reine, fut avant tout épouse et mère admirable.

Rudyard Kipling, le grand écrivain anglais, ami de la France, vient de mourir des suites d'une opération chirurgicale, quelques jours après que l'Angleterre avait fêté son soixante-dixième anniversaire.

« Nous devons, écrit Jean des Couzels, un hommage de reconnaissante admiration à la grande mémoire de Rudyard Kipling. Il fit passer sur notre âme de vingt ans un grand souffle d'air pur, qui balaya les misères et les nuées de dilettantisme et du pessimisme à la mode, où nous raquions fort d'étouffer. »

« Il lui fut donné d'accomplir le plus haut miracle auquel puisse atteindre l'homme par sa seule puissance: Il rejoignit, du même coup de baguette enchantée, la nature elle-même, les yeux qui la contemplant, le cœur qu'elle émeut. »

— M. E. Durtelle de Saint-Sauveur, professeur à l'Université de Rennes.

vient de publier une *Histoire de Bretagne, des origines à nos jours*, qui réalise ce tour de force de condenser en deux tomes de moins de cinq cents pages, l'essentiel de ce que contiennent les six gros volumes de la *Borderie*, tout en complétant ou redressant occasionnellement cette œuvre si importante.

— M^{me} Marthe Le Berre, à qui nous devons déjà de nombreux ouvrages, notamment la *Vie du Père Maunoir*, vient de publier un livre de lecture courante pour les écoles bretonnes. Son titre: *Tro Breiz ou Tour de Bretagne par deux jeunes gens*, est, par lui-même, suggestif et rappelle le livre dans lequel beaucoup, il y a plus d'un demi-siècle, ont appris à lire. C'est le vœux pèlerinage du Tro Breiz aux saints fondateurs des diocèses bretons qui a fourni à M^{me} Le Berre l'itinéraire que suivent ses deux jeunes héros, lesquels visitent compréhensivement, sous sa direction, les plus jolis coins et les plus magnifiques monuments de la Bretagne.

— L'Opéra a donné le 3 février la première représentation d'une légende musicale: le *Hour d'Armor*, dont la musique a été écrite par M. Adolphe Piriou, frère de M^{me} Mary Piriou, le peintre diurnal, sur un livret tiré d'un conte de M. Goidisboerter. Montée avec le plus grand soin par M. Jacques Rouché, directeur de l'Opéra, mise en scène par M. Staats pour la partie chorégraphique, dirigée à l'orchestre par M. Buisser et interprétée dans ses principaux rôles par Marthe Naspoulet, Serge Peretti et Lorela, cette œuvre a obtenu un très grand succès. Les décors et les costumes sont de M. Venturillo-Horber, cellistain convaincu et grand ami de la Bretagne. Nous reparlerons de cette représentation dans un prochain numéro.

— *Ombre et Soleil sur la Bretagne* de Lucienne Le Corvaisier est un poème où abondent des pages frémissantes de terreur filiale.



MON VILLAGE

Au milieu des champs solitaires,
Suivant les attelages las
De tous les travaux de la terre
A quoi pensent les jeunes gars ?
Aux filles...

Dans le calme de la maison,
Soufflant le feu, tirant l'aiguille,
Au long des jours et des saisons,
A quoi pensent les jeunes filles ?
Aux gars...

Si tous les gars rêvent aux filles
C'est que les étoiles qui brillent
Brillent moins que les yeux des filles...

Si les filles rêvent aux gars,
C'est que le grand soleil monde
Le cœur de tous les gars du monde...

En veillant au troupeau qui broute,
La pastourelle entend des voix
Qui ne lui parlent point patois...

Que dit ce klaxon sur la route ?

Le chemin qui mène à la ville
Passe derrière le talus,
Tes sabots collent à l'argile...

Et ces vieux journaux qu'elle a lus ?

À la ville les mains sont blanches,
La vie est faite de bonheurs,
Et tous les jours sont des dimanches...

Et que disent ces promeneurs ?

Les labours y sont inconnus
L'été le soleil est sans hale,
Et point de frissons sous la chèle
Quand les frimas sont revenus...

Et la bergère écoute... écoute
En veillant au troupeau qui broute.

Les filles qui dansent
Au gai cabaret,
Est-ce qu'elles pensent
À leur vieux curé ?

Et l'humble bonne saur qui prie
Dans l'église qu'elle a fleurie
Est-ce qu'elle pense
Qu'à l'auberge on danse ?

Et les jeunes gars,
Dansent la ronde avec les filles
Mais ne pensent pas
Aux nonnes derrière les grilles...

Le vieux curé seul a tout vu :
Les filles folles et les sages,
Les gars qui parfois ont trop bu
Et les paroissiens volages.
Son bon cœur pardonne beaucoup

Monsieur le curé pense à tout !

Edme DE VULPIAN,
(Le Terroir).

(Illustration de E. Hamonic.)



Contes et Conteurs de Bretagne

L'ADJUDANT PLOCHE

L'ADJUDANT Ploche, touché par la limite d'âge, fut mis à la retraite. Il sollicita un emploi civil, et obtint celui de commis aux archives départementales. L'archiviste, homme âgé, le traita avec bienveillance. Il l'installa dans l'entrée, lui donna des catalogues à recopier, et le chargea de recevoir les visiteurs.

Dès qu'il s'en présentait un, l'adjudant Ploche s'informait courtoisement, priait de remplir une fiche, allait chercher les documents demandés. Son client servi et installé, il reprenait ses catalogues. Employé modèle, il se fut fait scrupule de perdre une minute de son temps. De même, il obéissait rigoureusement à la défense de fumer, bien que ce fût un gros sacrifice.

Le visiteur parti, il classait la fiche, reportait les documents à leur place et revenait à ses catalogues qu'il n'abandonnait qu'à l'heure régulière de la sortie, jamais une minute plus tôt.

Tout allait bien. Mme Ploche reprit goût à l'existence. Elle s'était fait une bile du diable en pensant à cette retraite. « Jamais, s'était-elle dit, il ne surmontera l'épreuve. Au bout de six mois, il mourra. » Or, il engraisait.

Mme Ploche, cette année-là, paya joyeusement sa prime d'assurance sur la vie et alla même jusqu'à prélever sur les économies destinées à l'achat d'une concession perpétuelle, de quoi s'offrir un phonographe.

Le soir, après un bon repas, ils faisaient tourner deux ou trois disques, en buvant leur camomille. C'étaient des grands airs d'opéra : *Carmen*, *Faust*, *Thais*. Ils se couchaient heureux, rêvaient sans regret, avant de s'endormir, à des soirées

passées au théâtre, dans des grandes villes. Et le lendemain matin, l'adjudant Ploche se surprenait à sa toilette, fredonnant un air entendu la veille.

*Sousviens-toi du passé.
Quand sous l'aile des anges...*

Où, vraiment, ils étaient heureux.

Le dimanche, après-midi, ils allaient au cinéma, et le soir, au café, jusqu'à neuf heures, faire une partie de jacquet. L'adjudant Ploche devenait M. Ploche, il gagnait la considération de ses concitoyens. Il était propre, il s'habillait bien, il était décoré. Dans sa tournure, dans son visage, il y avait quelque chose, on ne savait quoi, d'intimidant. Cela venait peut-être de ce qu'il portait la barbe, peut-être aussi de ce qu'il avait l'air triste, sans le savoir.

Une fois, quelqu'un le prit pour l'archiviste lui-même. Ploche s'excusa, rougit, voulut s'expliquer et s'embrouilla. A la réflexion, cette méprise le rendit fier, mais il souhaita qu'elle ne se reproduisit plus, par égard pour lui-même, et pour M. l'archiviste, qui aurait pu trouver la plaisanterie déplacée.

Il ne dit rien à sa femme, mais il la pria de lui acheter des manchettes de lustrine. Ces manchettes diraient aussi clairement ce qu'il était, qu'autrefois ses galons. Il prit donc des manchettes et tout continua d'aller bien.

Au bout d'un an, l'archiviste mourut. Il en vint un autre, un jeune. L'adjudant Ploche comprit tout de suite que ça n'irait pas. Le nouvel archiviste voulait tout réformer. Il n'était que zèle. L'adjudant Ploche devint Ploche tout court. Il fit bientôt les courses en ville.

Il cacha son ennui, mais prit de moins en moins de goût à son phonographe, à son cinéma du dimanche et à son jacquet. Pour comble, on lui ôta ses catalogues pour le mettre à un travail de manoeuvre : transporter d'un bout à l'autre d'un grenier de lourdes caisses bourrées de papiers.

Il crut s'être donné une hernie et consulta secrètement un médecin. Il n'avait rien, il se portait comme le pont neuf, il vivrait encore vingt ans. Cette nouvelle le regaillardit. Il se promit de ne pas désespérer ; l'archiviste était jeune, ambitieux, il demanderait sans doute son changement, et les beaux jours reviendraient.

Quelque temps plus tard, comme une annonce même de ces beaux jours, on lui rendit ses catalogues. De nouveau, il s'installa dans l'entrée, reçut les visiteurs, leur fit remplir leurs fiches. Il se remit à fredonner, le matin. Mais ce bonheur fut éphémère. Une seconde fois, en effet, quelqu'un le prit pour l'archiviste ; il trembla. Les manchettes de lustrine ne suffisaient pas : il aurait fallu une blouse. Mais...

Et voilà précisément toute l'affaire ! L'adjudant Ploche ne voulait pas de blouse. L'idée de porter une blouse le mettait non pas en colère, mais le mettait hors de lui. Tout, plutôt que de revêtir une blouse. Était-ce que sous la blouse sa Légion d'honneur ne se verrait plus ? Non. La blouse avait quelque chose en soi qui le rendait fou.

Il devint sombre. Sa femme s'inquiéta. Une nuit, qu'ils ne dormaient ni l'un ni l'autre, elle demanda :

— Chou, qu'est-ce qui te tracasse ?
— Rien, dit-elle avec un gros soupir.
— Tu n'es plus le même depuis quelque temps. Tu ne l'entends pas avec l'archiviste ?
— Mais si, voyons... Dors.
— Toi, dit-elle, tu me caches quelque chose.
— Vas-tu me foutre la paix, à la fin ?

C'était la première fois, depuis des années, qu'il se montrait si brutal. Mme Ploche en fut plus effrayée qu'indignée. Elle se promit d'ouvrir l'œil et n'insista pas...

Elle vit bientôt qu'il maigrissait, son teint devenait jaune, il n'avait plus d'appétit, un rien l'irritait. Un dimanche, il refusa d'aller au cinéma et passa tout l'après-midi accoudé à sa fenêtre, sans dire un mot.

Le lendemain pour la première fois, il se permit d'arriver en retard à son travail. Il poussa même la désobéissance, ce jour-là, jusqu'à fumer, caché sous les combles. Après avoir fumé une cigarette, il en fuma une autre, toujours en pensant à la même chose : non, non, et non ! Pas de blouse, il préférerait mendier son pain plutôt que... de s'humilier ainsi.

Alors, Ploche désespéra. Il devint plus sombre encore ; il arriva de plus en plus en retard à son travail, et sans pousser l'audace jusqu'à fumer ouvertement, il ne se gêna plus pour monter sous les combles à chaque fois qu'il avait envie d'en griller une.

L'archiviste s'aperçut que l'adjudant relâchait,

mais il ne dit rien ; son zèle était tombé. Il était tout à sa lune de miel. L'adjudant Ploche lui était devenu sympathique ; il était même fier de posséder un employé d'aussi bonne mine. Quant à Mme Ploche, elle avait beau ouvrir l'œil, elle ne pouvait voir qu'une chose : c'est que son chou filait un mauvais coton. Il se mettait à boire. Il ne s'enivrait pas, certes, mais lui qui n'aurait dû boire que du lait, il repiquait au pernod.

Il arriva qu'en maniant des caisses un après-midi, l'adjudant Ploche salit son veston. Non seulement il le salit, mais il le déchira. Posant sa cuisse par terre, il contemplait le désastre, furieux contre lui-même et contre tout, quand l'archiviste survint, vit le malheur et s'exclama :

— Pourquoi diable aussi ne portez-vous pas une blouse ?

Ploche devint rouge, puis violet. Pendant quelques secondes, il suffoqua. Enfin retrouvant sa voix, il s'écria :



— Employé, Monsieur, oui... Mais l'archiviste, jamais ! Et il sortit, laissant l'archiviste muet de stupeur.

L'adjudant Ploche rentra chez lui, nul ne sut jamais comment. Il se coucha aussitôt, et, dans la nuit, il mourut. « On n'a jamais su de quoi, dit plus tard sa femme, sauf que le travail de bureau n'était pas à sa convenance. Mais il ne voulait pas rester à rien faire et c'est dommage, parce que, avec sa retraite, et ce que nous avions par ailleurs, nous aurions bien pu nous passer des petits sous qu'il gagnait à son bureau. Oui, pour sûr ! »

LOUIS GUILLOUX.

(Illustrations de Jim. E. Sévellec.)

OPINIONS

Miroirs de Goules

Gustave-Charles Toussaint, auteur de « Stapeur », de « Le Cœur qui tremble » et du « Diet de Padma », cette merveilleuse traduction d'un merveilleux manuscrit tibétain, vient de faire paraître un nouveau recueil de poésies, « Miroirs de Goules », dont quelques pages sont consacrées à la Bretagne.

Le poète est Breton; il est né à Rennes. Si nous ignorons son origine, il serait facile de la déceler dans ces pages remarquables, malgré l'orientalisme dont elles sont profondément imprégnées.

Mais il est peut-être impropre d'opposer l'Orient à l'Occident breton; certains costumes finistériens ne nous rappellent-ils pas, par leur dessin et par leurs coloris, certains peuples chez lesquels le manuscrit du « Diet de Padma » fut écrit, il y a des millénaires.

La pensée du poète, elle aussi, est bien bretonne. Au cours de ses longs voyages et de ses séjours dans les mystérieux pays de l'Orient, il ne l'a pas dépouillée de la mystique bretonne; il n'a pas oublié les danses et les ossuaires du pays celtique. Mais il ne faut pas chercher à la définir; le poète nous confie :

Ma pensée, océan de délire et d'âblimes,
Roule sans fin d'ardentes vagues vers les cimes
Où scintille l'écrin des lumineux amours,
Vers la chimère des sommets inaccessibles,
Vers les Songes et les Fantômes impossibles,
Là-bas, aux horizons qui reculent toujours.
(Le Cœur qui tremble.)

Déjà sacré, âblimes merveilleux qui évoquent avec une puissance rare les paysages de notre Bretagne si âpres, si passionnés, si tragiques, d'une douceur si reposante aussi.

Il faut lire la pièce intitulée : *Lanriven*, que nous reproduisons ci-dessous, pour se rendre compte de la puissance évocatrice du talent de Gustave-Charles Toussaint. Il oublie les montagnes du Tibet, « épouses de la neige », — « déesses blanches au dernier horizon des déserts », pour contempler la « crête nue des collines d'Arrez ».

Mais ne parlons pas davantage du poète de crainte d'effaroucher sa pudeur. N'a-t-il pas écrit :

Ces vers que j'ai rêvés, faut-il en faire un livre ?
Ces vers que j'ai rêvés, faut-il que je les livre
À la lourde stupidité des fins railleurs ?

Lisons plutôt la page bretonne « Lanriven ». Gustave-Charles Toussaint est certain de ne trouver, parmi ses lecteurs que des admirateurs enthousiasmés par l'harmonie et la puissance de son verbe

qui s'apparente à celui de Villiers de Hèle-Adam, de Verlaine et d'Edgar Poe.

André LE MARCHAND.

LANRIVEN

La crête nue des collines d'Arrez se profilait semi-indécise, telles on entrevoit les lamies qui se lèvent en lieux déserts. A ma droite, un chêne insolite s'avérait par trois fois tordu, tandis que d'autres, déjetés en arrière, agitaient comme expirés leurs branches. Et chez ces autochtones bizarres, je ressentais quelque malaise, bien que la rudesse du vent pût justifier leurs façons.

Mon dessein, faut-il le dire, se trouvait être une visite nocturne à l'ossuaire de Lanriven : rendez-vous dont l'obsession impliquait une marge trouble.

Je trébuchai d'abord contre les dalles. Mais à la lune encur mi-pleine se reflétant or çà, or là, m'apparut blanchâtre, trouée, mon néfaste but tout à coup.

Et je contemplai l'ultime défaite, les restes crus et péle-mêle, qui luisaient derrière la grille de granit.

Un crâne sommant un bassin, à la renverse dans un angle. Le haut seul saillait d'un voisin, et qui n'était pas dénudé : tête en tel tréfonds de détresse, que l'on concevait qu'elle provoquât à la tirer par les cheveux. La plupart des autres accusaient l'hébété, mais il y en avait une, mèche étalée au frontal, qui ricanait jusqu'à mon cœur.

Et le lendemain, après une insomnie à l'aube, je retournai à l'ossuaire, dans la bonne fraîcheur du matin d'octobre. Des jeunes femmes passèrent auprès : elles ne semblaient rien voir, quoiqu'elles eussent pu nommer quelques-uns de la compagnie.

Je m'en fus de ce crâne, je m'évertuai avec persistance, à travers les ravins chevelus de genêts, les plateaux bruns, les amas de roches : rien qui ne me rendit aux goules. J'eus beau sur les métamorphoses adjoindre les aubes futures : j'étais de l'Ankou posé.

Or m'échut d'accéder plus tard
Au poste unique de carcasses
Gardant les dernières terrasses
Neigeuses de Terek-davân :

Nomades centaures de guerre,
Fugitifs tremblants qu'on sabra,
Simplex caravaniers que là
Happa la guente des tempêtes.

Et je fus plein d'indifférence,
Si peu l'homme ou son ennemi
Se situe et compte parmi
La divine montagne blanche.

Gustave-Charles TOUSSAINT.

(Miroirs de Goules, Paris 1935.)

Quinze ans de romantisme à Rennes - 1828-1843

EDOUARD TURQUETY

DEVENUE par la Révolution simple chef-lieu de département, la ville de Rennes, comme ses sœurs les capitales provinciales, perdit beaucoup de sa vie et de son animation. N'était l'École de Droit, qu'illustrèrent Toullier, Le Graverend et Carré, on dirait que l'Empire et la Restauration furent pour elle une période de torpeur. Le Romantisme, en remuant profondément les âmes, et la grande voix qui de la Chesnaie enflérait la jeunesse, réveillèrent cette somnolence. Sur les bancs de l'École de Droit, qu'ils désertaient souvent pour de mélancoliques promenades au Thabor, quatre étudiants cultivaient amoureusement dans leur cœur le mal romantique et s'essayaient à en tirer quelque chose des accents qui avaient, un matin de mars 1820, rendu immortel le chantre d'Elvire. L'un, Emile Souvestre, ne fut jamais Rennais que de passage. Mais les trois autres, Evariste Boulay-Paty, né à Donges en 1804, fils du grand juriconsulte nantais qui, après avoir résisté à Carrier et siégé aux Cinq-Cents, était depuis 1800 conseiller à la Cour de Rennes, Hippolyte Lucas et Edouard Turquety, nés à Rennes la même année 1807, furent vraiment par le cœur et par l'inspiration, même quand la vie eut porté les deux premiers de bonne heure à Paris, des écrivains rennais. Turquety le premier jeta sur sa ville natale un rayon de gloire littéraire.

Fils d'un ancien notaire ardemment catholique et légitimiste et d'une mère qui avait gardé de sa jeunesse solitaire un grand amour de la lecture et un parfum de poésie, Turquety était un cœur tendre et mélancolique, une imagination ardente et prompte à l'enthousiasme. Il devait aux fâcheux contrecoups d'une nature débile et mal équilibrée, à une éducation trop peu virile et à des chagrins d'amour renouvelés d'être une âme généreuse et plaintive, exaltée et timide, livrée à toutes les impressions d'une sensibilité exacerbée, en proie à d'inquiètes susceptibilités, à d'ombrageuses défiances, à de maladroites désespérances. Vainement Souvestre et plus tard Mme Swetchine, qui lui voua une tendresse maternelle, essayeront de le fortifier ; sa nature féminine n'était pas faite pour affronter la vie. Entre son vieux père et sa mère, qui le comprénaient beaucoup moins qu'ils ne l'aimaient, dans le séjour qu'il jugeait étroit et sombre de sa ville,



Rennes en 1828. — Ancienne place de la Mission devenue place du Maréchal-Foch, d'après une gravure de l'époque.

il cherchait dans le rêve l'oubli d'un monde qui le heurtait de toutes manières.

On est tenté de sourire d'un mal qu'on ignore et de trouver qu'il y en a de pires. Mais si les causes étaient imaginaires, la souffrance était réelle. Le remède, ou l'allègement, en était alors la poésie. Dès l'âge de quinze ans Turquety s'y était essayé. Avec gaucherie ! Et il s'en rendait compte, ce qui n'est pas mauvais signe. Il aurait tout abandonné si Souvestre, dont l'amitié lui fut fidèle jusqu'à la mort, ne l'avait réconforté de ses encouragements.

Il en trouva de plus puissants encore dans l'amour. Il conçut un tendre sentiment, bientôt partagé, pour une jeune fille un peu plus âgée que lui et de naissance supérieure à la sienne. Gros obstacle, en ce temps-là ! Il voulut la gloire pour la conquérir. A force de travail et grâce aux conseils de Nodier et de Victor Hugo, sa poésie pâle, d'une inspiration banale, d'une versification traînante et négligée, sans jamais prendre un relief bien accusé, devint plus ferme et plus colorée. A ses voyages à Paris, il voyait le romantisme dans son plus radieux éclat, assistait aux lectures de *Marion Delorme* et d'*Othello*, fréquentait à l'Arsenal et trouvait chez les plus grands, Chateaubriand, Hugo, Sainte-Beuve, Vigny, un accueil affectueux. Sous leur patronage, il publia en septembre 1829 son premier recueil, *Esquisses Poétiques*. Malgré quelques comptes rendus élogieux, ce fut un début sans éclat.

1830 exerça sur son inspiration une influence profonde. La révolution et l'explosion de haines antireligieuses qu'elle provoqua causèrent une sorte de terreur dans la société dévote et réactionnaire où il vivait. Poète, il se crut appelé à défendre la foi par ses vers. Il connut une période d'exaltation. En 1831 il en envoya un fruit, une pièce intitulée *Vision*, à La Mennais. Ce fut le

commencement d'une amitié sur laquelle il fonda de grandes espérances. Il exposa au maître son dessein : le petit nombre des poètes catholiques se bornaient à de brillantes divagations sur le Créateur; leur religion était plutôt de Platon que du Christ. Il voulait, en abordant les sujets religieux, resserrer sa poésie dans un rigoureux catholicisme. Il dédia au prophète de la Chesnaie son *Crede*, où il proclamait son adhésion successivement à chacun des articles de la foi.

La Mennais répondit par une invitation. En décembre Turquety fit son pèlerinage. Ce fut une déception. Au lieu de l'apôtre chrétien qu'il espérait, il ne vit dans le Maître qu'un esprit préoccupé de lui-même, dans un singulier mélange de politique et de religion. Cependant il rapporta l'idée d'une des pièces les plus singulières de son œuvre, *l'Hymne du Siècle*, où il faisait alterner les chants de l'orgie avec les sombres versets du *Dies iræ*. Formule bien ménaisienne et bien romantique aussi, dont Turquety n'aurait pas seul risqué l'audace, car il n'a jamais donné dans les outrances de l'école.



Edouard Turquety (gravure du Musée archéologique de Rennes) extraite du « Vieux Rennes » de M. Paul Banéat (Lacché, éditeur, Rennes).

Attendu par tout ce que la littérature comptait de catholiques militants, *Amour et Foi* parut en 1835 chez l'éditeur rennais Mollieux. Ce fut un franc succès. Rennes fit à son poète un triomphe. *L'Auxiliaire Breton* et la *Gazette de Bretagne* furent pour une fois d'accord à louer « ce *Crede* catholique jeté à la face des philosophes. Toute la ville répétait avec admiration les vers du « fils aimé de Lamartine ». Même le lieutenant-colonel d'un régiment d'artillerie de la garnison réunissait ses officiers et leur lut d'affilée, cinq heures durant, tout le recueil. Ils s'en déclarèrent enchantés.

Sainte-Beuve parla avec éloges du poète rennais dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais sous le voile de l'anonymat et en acidulant d'une pointe de vinaigre le miel de la louange. La Mennais se contenta d'écrire à l'auteur en termes gracieux mais réservés. Avait-il déjà deviné le

disciple indocile ? ou bien attendait-il plus de fermeté et d'éclat ?

A vrai dire, cette poésie catholique, où la rigueur du dogme ne laisse pas les libertés qu'un écrivain moins préoccupé d'orthodoxie eût trouvées dans une sorte de panthéisme latent ou dans l'angoisse des grands problèmes de la nature et de la destinée, manquait d'ampleur, d'imagination et de force évocatrice. Il y a de beaux vers, mais noyés dans trop de rhétorique et de déclamation. L'absence d'originalité de la pensée n'y est pas compensée par une qualité rare du sentiment ou par l'exceptionnelle valeur de la forme. Sainte-Beuve y trouvait une exécution pure et habile, dans le rythme du développement et de l'harmonie, dans l'inspiration du charme et quelquefois de la grandeur. Il y aurait voulu plus de variété et surtout plus d'orages.

Orages du doute ou de la passion ?

Cur bien que Turquety eût proclamé très haut que le but de son livre était complètement religieux, et que Nodier eût remarqué que, dans le spiritualisme assez vague qui animait la poésie du temps, l'inspiration strictement catholique constituait l'originalité du « jeune talent » qui était « allié prendre sa lyre aux murailles mêmes du sanctuaire », il y avait dans *Amour et Foi*, à côté des croyances et des adorations de l'amour divin, des pièces plus tendrement humaines où chantaient les plaintes de l'amour humain.

Le lecteur ne s'étonne pas de trouver dans ces vers d'amour la phraséologie à la mode de ce temps où des poètes moins dévots avaient la manie de s'adresser à leur bonne amie avec les mots qu'on emploie habituellement pour parler à Dieu, à moins que ce ne fût l'inverse. On conçoit que ces mots-là vinssent naturellement sous la plume de celui dont le cœur, comme l'écrivait malicieusement dans la *Revue de Paris* son ami Souvestre, un mécréant, « allait sans cesse de Dieu à la femme et de la femme à Dieu ». Il y a dans *Amour et Foi* beaucoup de miel, d'anges dans le feuillage, de belles âmes qui sont des temples, des extases, des ravissements, des espérances d'azur, des joies d'amour, d'ailleurs très chastes, qui sont un avant-goût du ciel, et des tristesses sans nom qui sont plus douces que des joies.

Ces sentimentalités-là, non moins que la loyauté des professions de foi, plus même peut-être, avaient un succès fou à Rennes en 1835. Pour assurer au poète une lecture plus large et plus solide, pour lui permettre de prétendre à l'avenir, il aurait fallu autre chose. « L'amour du poète, simple prélude, disait encore Sainte-Beuve, étoit avant-courrière, avait quelque chose de matinal. » La flamme de la passion n'avait pas passé par là. Il y aurait fallu, à défaut de la griffe du lion, que le bon Turquety n'ait certes pas, le frémissement du cœur désespéré qui demande à la volupté le mensonge de l'infini. Turquety n'avait pas besoin de mensonge : sa foi lui en donnait l'expérience.

(A suivre.)

Georges COLLAS.



A Champeaux, la croix réfléchit son chef dans la rivière venue jusqu'à elle.

La Bretagne sous les eaux

La vallée de la Vilaine, dans la région de Redon, et, dans le bas cours du fleuve, la vallée de la Loire, chaque année, sont plus ou moins couvertes par les eaux, mais, en ce début de 1936, l'étendue et la durée du fléau ont atteint des proportions qui dépassent tout ce qu'on avait jusqu'alors connu. Une catastrophe véritable s'est abattue sur la Bretagne.

Les rivières tributaires de la Manche, du Conesnon à la Rance, du Trieux au Guer et à l'Elorn, pour n'en citer que quelques-unes, sont, elles aussi, simultanément sorties de leur lit, comme si elles avaient répondu à un ordre de levée en masse. Enfin, les canaux ont submergé leurs chemins de halage et les étangs ont démesurément étalé leur nappe liquide.

Les riverains, beaucoup même qui se croyaient à l'abri de tout danger, ont vécu des instants ériques et dû fuir leur demeure menacée, parfois au milieu de la nuit, dans des conditions difficiles, en emportant hâtivement ce qu'ils possèdent de plus précieux.

La montée sournoise et lente des eaux est inexorable. Il est matériellement impossible de lutter efficacement contre elle. On se rend maître du feu, on limite ses dégâts cruels, on fait sa part, mais on n'arrête pas l'implacable poussée de la crue.

L'eau s'infiltre partout, égalise les plans, prend possession des moindres recoins, entre d'une « marche invisible et sûre » dans les plus humbles chaumières, comme dans les plus luxueuses maisons. Elle y soulève les meubles, les déplace au gré de sa fantaisie irrésistible, les brise parfois, et c'est un jeu pour elle de transformer en nacelles flottantes les berceaux des tout petits. Elle noie les ateliers, chasse les travailleurs, détruit les parterres des jardins, s'étend victorieusement, orgueilleusement aussi, sur les plaines, sans se laisser arrêter par les obstacles. Elle change les fusées en ruisseaux, des champs elle fait des marécages. Elle donne encore aux arbres l'aspect nu de colonnes jaillies d'un miroir, au latin gris comme le ciel d'hiver, où les branches décharnées se reflètent plus noires.

Pour tout résumer, les hameaux et les villes sont, par elle, métamorphosés en villages et en cités lacustres.

Il n'est pas de termes assez expressifs pour exprimer la grandiose et poignante tristesse de l'inondation. Les décors qu'elle forme, les scènes qu'elle suscite, les spectacles qu'elle présente constituent la plus épouvantable des tragédies, celle où les résistances humaines sont dépassées par les forcés aveugles de la nature.

Et le drame s'augmente encore en terreux



Les vieilles maisons du XVIII^e siècle, qui sous la gloire du quai Duguay-Trouin, à Nantes, ont miré leurs arcades et leurs balcons dans le fleuve monté jusqu'à leur seuil.

quand, ainsi que cela se produit notamment en Bretagne, la marée montante, aidée par le vent, barre non seulement l'écoulement des eaux, mais les refoule et les gonfle, les métamorphose en mascaret, en raz de marée, qui s'avance menaçant et destructeur, horrifiant les mouettes elles-mêmes, au point de les obliger à chercher un refuge et un abri sur la terre.

Jamais les tableaux de désolation n'ont été aussi nombreux que durant cette première semaine de janvier. Les flots ont envahi toutes les voies, des routes nationales aux chemins creux. Les rivières les plus ordinairement calmes ont pris des allures de torrents. Leur impétueux courant a charrié tout ce qu'il arrachait aux berges voisines : arbres, pièces de mobilier, animaux surpris. Chaque fois que les épaves trouvaient un obstacle fixe, un resserrement de la rive, une pile de pont, un flot rocheux, la lutte prenait des apparences féroces, pour se toujours terminer par la victoire de l'eau.

La topographie générale de la région en a été changée du tout au tout. Le Mont-Dol est redevenu une île au milieu de son marais. L'étang de Combourg a quitté les jones d'où montaient, au temps de René, les grandes voix de l'automne et des bois. Les imposants châteaux de Fougères et de Nantes ont retrouvé la ceinture aquatique de leurs douves. Guérande également. Le parc du moderne château de Blossac s'est converti en lac. Le toit des pittoresques halles de Messac a pris les aspects d'un radeau pyramidal. Enfin, Joachim du Bellay, sur les quais plantés d'Ancein, a pu constater que les ondes du grand fleuve, qu'il aimait et chantait, venaient battre le socle du haut duquel il contemple, de son regard lointain, la douceur angevine.

Les victimes et les témoins du déluge, impuis-

sants devant lui, en suivaient les phases successives avec stupeur. Consternés, ils regardaient leur maison s'enfoncer progressivement. La façade, l'appui des fenêtres, l'appareillage des pierres du pignon leur servaient d'étiage. Ils se rendaient ainsi compte que l'eau ne cessait de s'élever et que sa hauteur atteignait tel ou tel niveau dans la cuisine, dans la salle à manger, qu'elle commençait même à escalader les marches qui conduisent au premier étage.

Une éclaircie du ciel apportait-elle un peu de lumière, un arrêt de l'ondée se prolongeait-il durant quelques heures, comme un signe précurseur de l'étale et de la décroissance, aussitôt l'espoir renaissait dans les cœurs. Hélas ! bientôt, la pluie recommençait de tomber, accompagnée de dures rafales et du drame atroce s'avérait plus grave et plus douloureux encore qu'on ne l'avait redouté.

On jetait hâtivement des passerelles partout où cela était possible, pour permettre les allées et venues des piétons. On recourait aussi aux charrettes comme moyen de locomotion. Mais lorsque l'onde devenait portante, atteignait le poitrail des chevaux, c'est en barques que la circulation était assurée...



L'eau a noyé les routes, chassé les travailleurs...

Les villes ont souffert autant que les bourgs et les campagnes. Dans le quartier des ponts Saint-Martin, à Rennes, la maison branlante de Cadet Roussel s'est tout à coup trouvée isolée au sein d'un fleuve de boue gluante. On se demande si elle ne mourra pas de l'étreinte qu'elle a subie. En amont, la plaine de Cesson a été pendant un mois une lagune stagnante, uniquement endiguée par le talus brillant de la voie ferrée.

L'eau a failli atteindre le tablier du pont suspendu qui enjambe la Loire, à Ancenis, dont les rues ont été transformées en canaux navigables. Les vieilles maisons du XVIII^e siècle, qui sont la gloire du quai Duguay-Trouin, à Nantes, ont miré leurs arcades et leurs balcons dans le fleuve monté jusqu'à leur seuil. Entre le Palais du Commerce et la gare de la Bourse les trains ont circulé dans l'eau affleurant les rails.

Des pontons de fortune, dressés sur des chevaux fragiles, permettaient seuls aux petits enfants, amusés par cette vie lacustre, d'aller à l'école et d'en revenir; aux ménagères de gagner la boutique du boucher ou de l'épicier, qui les attendaient, les pieds chaussés de grandes bottes de caoutchouc.

L'eau s'éleva à plus de deux mètres, noyant les maisons jusqu'au premier étage, dans les agglomérations de la rive gauche de la Loire. A la Haute-Île, la Basse-Île, Trentemoult, les pêcheurs se firent passeurs et sauveteurs. Ils embarquaient à bord de leurs plates, souvent après une périlleuse acrobatie, ceux qui se confiaient à eux. C'est en plate, tantôt à la rame, tantôt à la godille, que le facteur distribuait son courrier, que le laitier, le boulanger, le marchand de légumes ravitaillaient leurs clients à domicile, en allant... de fenêtre en fenêtre.

Tout prenait des aspects extraordinaires, voire



Nantes. — Entre le Palais du Commerce et la gare de la Bourse les trains ont circulé dans l'eau, affleurant les rails.



Le boulanger livrait à domicile...

originaux. Un modeste cargo, tant il était haut, se donnait des allures de transatlantique. La terrasse d'un café, avec ses balustrades et ses ogives, faisait penser à un débarcadère pour gondoles vénitienes. C'est en barque qu'on conduisait un nouveau-né sur les fonts baptismaux; c'est en barque, également, qu'un cercueil fut transporté sur la terre ferme, pour gagner l'église et, de là, le cimetière. Eh bien, malgré cette désolation, malgré la coupure des communications directes entre Nantes et Saint-Nazaire, l'envahissement des routes et des voies ferrées dans la région d'Ingrandes, la vie ne s'arrêta pas un instant. La pluie eut beau tomber, faire tinter les vitres des fenêtres, battre sans fin l'invent des portes, l'eau eut beau s'étendre et monter à l'infini, ce fut toujours avec sang-froid que les inondés envisagèrent les conséquences de la catastrophe. Il leur arriva même, oubliant leurs tranches, de rire de leur situation.

Il est vrai que les Pouvoirs Publics et les Municipalités veillaient attentivement, prenaient les dispositions les plus sages, organisaient les secours et rendaient la confiance à ceux qui risquaient de la perdre.



Devant les obstacles, une pile de pont, un îlot rocheux, la lutte prend souvent des apparences féoques pour se toujours terminer par la victoire de l'eau...



Qui dira l'originalité d'un étang nouveau enfantant à Châteaubourg, avec l'aide des arbres, des buissons et des herbes, une véritable estampe japonaise.



Devant la puissance bruyante d'une cataracte, passant au-dessus des hauts murs d'un déversoir, on songe aux somptueuses descriptions, consacrées au Niagara par Chateaubriand. (Photo Harmonic.)



L'eau détrit les passerelles des jardins, s'épand victorieusement, orgueilleusement aussi, sur les plaines sans se laisser arrêter par les obstacles.

Enfin, quand la Loire eut atteint 9 mètres de hauteur, elle pensa sans doute qu'elle avait fait son maximum, et qu'il convenait qu'elle commençât de baisser. Les eaux se retirèrent d'abord sans précipitation, puis accentuèrent peu à peu leur mouvement. Les chaussées réapparurent, les seuils furent délivrés, les aspects anciens se retrouvèrent et dans le ciel des coins de bleu commencèrent à percer entre les nuées grises.

On se rendit alors compte que le bilan de la crue se chiffrerait très probablement par des centaines de millions, pour l'ensemble de la Bretagne.

Est-ce blasphémer que de parler du pittoresque de l'inondation ? Ceux qui ont parcouru la Bretagne durant ces jours d'angoisse, ceux aussi qui l'ont survolée, ont été maintes fois subjugués par la grandeur des spectacles qui s'offraient à leurs regards.

Ils ont contemplé des images qu'on ne reverra pas d'ici longtemps, espérons-le du moins, et qui demeurent fixées dans leur rétine, comme demeure dans leur âme le silencieux émoi d'une atmosphère créatrice d'impressions jusqu'alors jamais ressenties.

La mer de Bretagne, mélancolique et calme, comme elle l'est parfois dans une anse cachée par les grands arbres, semblait être devenue maîtresse de toute l'Armorique. On eut dit le renouvellement de la grande légende des Atlantides submergées par les flots, du mystère

créateur d'une désolante beauté. Quels aspects étranges et fascinants prenaient les lignes d'arbres bien détachées les unes des autres et dessinant des quadrilatères fantastiques, parmi les plus merveilleux miroitements de la plaine liquide ? Qui dira l'originalité d'un étang nouveau enfantant, à Châteaubourg, avec l'aide des buissons, une véritable estampe japonaise ; la troublante nostalgie d'une croix, réfléchissant pour la première fois son fût et son chevet dans la rivière venue jusqu'à elle ; la fantastique évocation d'une demeure sortant de l'onde comme le palais de Viviane à l'appel de Merlin ; la rigidité des bourrelets parallèles formés par les talus chargés d'ajoncs demeurés verts ; la puissance bruyante d'une

cataracte, passant au-dessus des hauts murs d'un déversoir ?...

Il faut avoir vécu tout cela pour le comprendre. On songe, en y repensant, aux somptueuses descriptions consacrées au Niagara par Chateaubriand, aux pages si nuancées où, dans *l'Enchantement Breton*, M. André Chevrillon a dépeint la *Mer dans les Bois*... on songe aux fontaines profondes que Renan compare aux yeux des filles du Trégor. Et l'on regrette que la plénitude des eaux, nonchalamment endormies au milieu des campagnes, ne puisse pas être admirée sans réserve, avec ses transparences féeriques, ses chatouillements délicats, parce que c'est de sa barbarie que résulte sa magique et incomparable séduction.

Jean SANNIER.



À Trentemoult, la terrasse d'un café, avec ses balustrades et ses ogives, faisait penser à un débarcadère pour gondoles vénitienues... (Dessin de A. Orceau.)

LA PARTICIPATION DE LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937

Le Comité de la Participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937 souffrait inlassablement son action. Les plans du projet architectural ont été définitivement arrêtés, au cours des deux réunions, les 25 janvier et 8 février, de la Commission de la Maquette. Cette Commission a prévu, dans la plus large mesure, la possibilité d'arrangements décoratifs qui permettront de faire appel à la sculpture ornementale et à la peinture décorative. On ne saurait en effet oublier la puissance artistique de la Bretagne dans une construction représentative du caractère du pays.

Il ne manque plus — et c'est une simple formalité — que l'approbation du service d'architecture de l'Exposition, pour que les plans arrêtés soient officiels.

La Commission permanente se réunira à Quimper, le jeudi 27 février. Elle arrêtera, d'après les rapports qui lui seront soumis, un certain nombre de dispositions concernant la participation des industriels, des artisans et des artistes. Ces dispositions seront portées à la connaissance des intéressés. La Bretagne doit tenir une place de premier rang dans le Centre Régional. On le sait partout et nous en trouvons la preuve dans les articles des journaux. Voici ceux de ceux-ci, qui montrent que l'effort accompli par le Comité n'est pas vain.

UN PORT BRETON A PARIS

On lit dans le Jour, sous la signature de M. Antoine de Courson : L'an prochain, une grande maison grise se dressera à l'extrémité du quai d'Orsay. A ses murs de granit seront accrochés de longs filets bleus et derrière ses crânes à petits carreaux, sur le seuil des portes de chêne, on apercevra des femmes aux coiffes blanches et des hommes vêtus de beaux gilets bruns. La maison bretonne, dans le centre régional de l'Exposition de 1937, sera vaste et claire. Plusieurs bâtiments entourent une cour dans laquelle sera installé un marché, un vrai marché de la-bas, avec ses multitudes de petites boutiques où seront vendus les savoureux gâteaux de blé noir et les mille objets d'émail, de porcelaine qu'on est habitué à trouver sur les places des villages, les jours de « pardon » entre Saint-Brieuc et Quimper. Dans l'un des bâtiments, au-dessus d'un restaurant ou d'un magasin — et elles sont nombreuses — pourront être dénichées. Enfin, dans la salle même de la maison, les visiteurs auront le loisir d'admirer toutes les productions bretonnes depuis les dentelles, les broderies, jusqu'aux objets de pêche et aux arts picturaux et plastiques.

Pour donner encore plus de couleur locale à cette exposition, un petit port sera construit, au pied de la maison, le long de la berge du fleuve. Des thouillers, des sardniers, de belles bisquines s'y balanceront, et des marins, de vrais marins-pêcheurs qui navigueront à Terre-Neuve, en Islande ou sur les récifs de la côte, expliqueront aux visiteurs les derniers perfectionnements apportés aux engins de pêche. Par leur courage, leur ténacité proverbiale, les Bretons ont été les premiers à répondre à l'appel qui leur a été fait et leur maison sera une des plus réussies du Centre Régional de l'Exposition.

LE DYNAMISME BRETON

On a pu, d'autre part, lire dans la Dérive de Basses, sous la signature de notre collaborateur, Charles Chassé :

Ce que les organisateurs de l'Exposition de 1937 demandent aux représentants des diverses provinces, ce n'est pas : « Avez-vous jadis produit de belles choses ? Etes-vous capables de les grouper et de les tenir exposées durant quelques mois sous des yeux étrangers ? » Ce n'est pas non plus : « Avez-vous des artisans assez habiles pour copier vos meubles d'autrefois et vos statues anciennes ? » Non. Le Comité Central a déclaré qu'impitoyablement il refuserait toute œuvre régionale qui présenterait un aspect rétrograde, qui donnerait une impression de déjà vu. Ce que l'on demande aux régions, c'est ceci : « Y a-t-il encore assez de sève créatrice bouillonnante au cœur de vos artistes pour qu'il nous soit possible d'attendre de vous l'envoi d'objets qui ne s'inspirant pas des poncifs coutumiers, témoignent d'une imagination, d'un lyrisme et d'un savoir-faire aussi dissemblables que possible des qualités propres à vos ancêtres ? Il ne s'agit pas pour cela, de renier les efforts accomplis autrefois, mais il est impossible qu'à plusieurs siècles de distance, une sève, fût-elle la même, produise dans des âmes nouvelles l'éclosion de bourgeois identiques. Sous prétexte de vénération pour les défunts, redire exactement la même sentence, recommencer leur coup de crayon ou leur coup d'outillage, ce serait avoir qu'on a perdu toute faculté d'invention, qu'on ne sait plus sourire soi-même sans seulement grimacer le sourire des morts. Il y a sans doute un certain nombre de nos artisans que cette interdiction du rétrospectif va prodigieusement désole. Tant mieux, ils s'élimineront d'eux-mêmes quand ils se seront aperçu que chacune de leurs esquisses n'est qu'une reproduction d'un dessin déjà connu ? Combien de menuisiers vont à l'avant tout de suite hors de combat, quand ils sauront que le fuseau ne sera pas admis en 1937 comme élément d'un

meuble breton ? Faire un meuble breton sans fuseau ! Foutus morts ! Oui, mais à côté de ces artisans, il y a les autres, les vrais ! Nous avons en Bretagne des peintres authentiques : nous avons des sculpteurs ; nous possédons dans tous les corps de métiers, des jeunes qui ne regardent pas en arrière, mais en avant. Nos monuments, aux morts si supérieurs à ceux du reste de la France ont montré que nous étions capables de résoudre un problème brusquement posé, de lui trouver des solutions neuves et hardies. Or, disposant en hommes de toutes les ressources nécessaires, nous nous voyons offrir aujourd'hui une extraordinaire occasion de montrer nos trisors à l'univers : la Bretagne va-elle profiter de la chance qui passe à portée de sa main ? En bien ! je crois que nous pourrions dès maintenant répondre oui, puisque la Bretagne, entre toutes les provinces, a donné son assentiment la première, ainsi qu'elle l'avait fait lors de l'Exposition des arts décoratifs.

AU COMITÉ DES ARTS APPLIQUÉS

Le nouveau bureau du Comité régional des Arts Appliqués, dont la circonscription s'étend sur les quatre départements Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine et Morbihan, est ainsi constitué : Président : M. Lefort, directeur de l'École régionale d'architecture ; vice-présidents : MM. Leloy, architecte départemental, et Hémar, président de l'Association des Architectes du département d'Ille-et-Vilaine ; secrétaire : M. Deboval, architecte. Toutes les personnes s'intéressant en Bretagne, à l'art et à la technique modernes, se réjouiront du choix qui, au bulletin secret et à la quasi unanimité des suffrages, ont sorti de l'urne au cours de cette réunion, qualifiée par les personnalités qui y prirent part. On peut compter non seulement sur le dévouement, mais encore sur l'autorité des membres du nouveau bureau, et tout particulièrement de son président, pour mener à bien la tâche, intéressante autant que délicate, qui va lui incomber.

D'un mois à l'autre

GUÉMENE-SUR-SCORFF. — Le festival Gorsed de 1936 se tiendra à Guéméné-sur-Scorff les 25, 26, 27, 28 juillet prochain. Ce sera l'occasion de commémorer le souvenir du grand celtisant Joseph Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, qui est originaire de la cité morbihannaise laquelle s'enorgueillit déjà d'avoir donné le jour à l'héroïque enseigne Bissou. LORIENT. — L'exposition du Travail qui s'est tenue à Lorient du 2 au 9 février, a montré, une fois de plus, combien l'artisanat breton est actif. Malheureusement on a constaté également que la technique et la recherche d'un art populaire, qui ne peut vivre qu'en évoluant, sont souvent absentes des efforts artisanaux. Nous avons notamment vu des objets, des meubles, préparés en vue de l'Exposition de 1937, et qui jamais ne seront acceptés par le Jury. MORLAIX. — La Société d'Etudes du Finistère, dont le siège est à Morlaix, vient de publier le bulletin de ses travaux en 1935 qui témoigne de l'activité de ce groupement intellectuel. En plus d'intéressantes communications, ce bulletin rappelle les conférences, les concerts, les expositions, les excursions organisées au cours de l'année et contient une chronique du cercle philatélique et de la bibliothèque circulante. NANTES. — Reprenant les travaux de Gabriel Lippmann en 1908, alors

EN BRETAGNE



Une aquarelle de M. Gaston Comil, le Petit Placite de Saint-Malo, a été tout particulièrement remarquée, dans la section du 29^e salon des Beaux-Arts.

servie à la Bretagne, au 29^e Salon des Beaux-Arts au Grand Palais, en a été une preuve nouvelle. C'est M. Albert Lebrun, Président de la République, qui a inauguré cette exposition. Il s'est beaucoup intéressé aux œuvres présentées. Certaines d'entre elles sont en effet de tout premier ordre. Il est vrai que les expositifs étaient Mathurin Méheut, Lucien Simon, Désiré Lucas, André Daucher, Montezin, Pierre Wagner, Marcel Laurent, Thérese Clément, Ernest Guérin, Charpeaux, Julien La Case, Harmonie, Rougès, Maurice Pellier, Comarmond, Charles Corcuff, Chemin, etc. etc. pour la peinture, et pour la sculpture : Jean Boucher, Louis Nicot, Armel-Beaulieu, Quillivic, Francis Renaud, etc. etc.

A côté des œuvres de peintres et de sculpteurs, l'attention du public a été particulièrement attirée et intéressée par la belle manifestation touristique organisée par les Cheminés de Fer de l'Etat en l'honneur et au profit de la Bretagne et que le Président de la République a également beaucoup admirée.

— La Société des Danseurs de Bretagne, les Kolligerien Breiz Izel, a donné, le 15 janvier, dans les salons de l'Hôtel de Russie, une matinée dansante très animée et très brillante. Ce n'était pas une démonstration mais un vrai bal breton où rides et gavottes et autres danses de chez nous se succédaient sans arrêt. Il y eut également un très intéressant intermède de chansons.

— Grâce à la patience de M. Stany Gauthier, conservateur du musée des Arts décoratifs, la déjà si riche collection de costumes bretons qu'il a réunie vient d'être enrichie d'une robe bretonne de la fin du XVIII^e siècle, portée jadis par les jeunes filles de Locronan. Cette robe en drap rouge et qui est couverte de galons d'or et d'argent est une pure merveille.

— Au cours du gala du tri-centenaire des Antilles, donné au théâtre Gasse-lin, MM. Bernard Roy et Lucien Boyer ont fait représenter une pièce de caractère nantaise, le Roi-Rojo, qui a remporté un très beau succès.

— Notre collaboratrice N. D. a conté, en septembre dernier, l'inauguration du buste du Nantais Moyen buveur de gros plant. A la suite de nombreuses péripéties ce buste, descendant de son socle, vient d'être mis aux enchères publiques. Il a fait 161 francs et cette vente a été, comme l'inauguration, une occasion de rires pour les Nantais.

— La Bretagne ne cesse de manifester sa puissance inspiratrice et les artistes qui la savent voir tirent de son pittoresque des œuvres qui charment et émeuvent au plus haut point. La section spéciale exclusivement ré-

adhérents recevront cet ouvrage dès sa publication, ainsi qu'une brochure, *Sur les vieilles routes morlaisiennes*, où s'affirme l'aimable équilibre des dons littéraires et historiques de L. Le Guennec, son esprit alerte et volentiers plaisant, son sentiment de la poésie et du pittoresque, sa curiosité toujours en éveil. Cette brochure, tirée à 500 exemplaires seulement, ne sera envoyée qu'aux 50 premiers adhérents.

Un des chefs-d'œuvre du grand paysagiste français Jean-Baptiste Corot, « le château de Pierrefond », vient de quitter le musée de Quimper à la demande de la direction des musées nationaux pour figurer à Paris, à l'exposition des œuvres du maître, qui se tiendra à l'Orangerie des Tuileries du 1^{er} février au 30 mars, exposition à laquelle les organisateurs désirent donner un éclat aussi considérable que possible.

Ajoutons que Corot a beaucoup fréquenté la Bretagne et que nombreux sont les toiles qu'elle lui a inspirées. Il a trouvé chez elle des décors tout à fait inattendus. (Voir *Bretagne*.)

RENNES. — M. Legras, directeur de l'Institut des Lettres de Nantes, à qui nous devons de belles études sur Baudelaire et la poésie baudelaïrienne, a fait, à la Faculté des Lettres, une brillante causerie sur l'inspiration poétique sur Paul Claudel. Il a notamment relevé à ses auditeurs que le poète de l'Annonce faite à Marie, où domine un lyrisme de croyant et de chrétien, fut dans sa jeunesse un matérialiste intégral et vécut, au plus, se verra de vivre dans l'immoralité. Cela est, pourtant, passionné de musique et de poésie, plein de désirs et d'insouciance, Claudel à 30 ans ne percevait pas, comme Rimbaud, les échos d'un au-delà que toute sa raison niât. Mais — c'était en 1886 — il tenait Mallarmé en grande vénération. Or Mallarmé voyait dans la messe solennelle le plus haut et le plus vivant modèle d'art. (Rapprochons ce mot de celui de Mme Marie Gasquet que la jote d'une procession est sociale autant que religieuse.) Ebranlé, Paul Claudel pénétra dans une église, à la recherche de quelque émoi « séculier ». On y chantait le Magnificat. Ce fut pour le poète une révélation. Mais il lui fallut quatre ans d'efforts continus pour convaincre sa raison. C'est de là que sortit tout un système de philosophie dont le poète tira les bases métaphysiques et rationnelles de son esthétique.

SAINT-NAZAIRE. — La dix-huitième exposition du groupe artistique a été inaugurée par M. Hibrant, directeur de l'École pratique du Commerce et de l'Industrie, qui, dans une allocution élevée de pensée, a déclaré que le développement du goût et le culte de l'art constituent à l'heure présente une tâche des plus urgentes. Et s'adressant aux organisateurs il leur a dit :

« A une époque où l'on reproche à la jeunesse la recherche des plaisirs matériels et volontiers grossiers, vous vous efforcez de lui inculquer cette éducation artistique dont la possession n'a

pas de prix et qui reste la source des joies les plus profondes. »

VANNES. — Les Bleu-Brug ont pris l'initiative de créer un théâtre breton des enfants. Afin de fournir aux jeunes acteurs des textes à leur convenance, ils organisent un concours de petites pièces bretonnes (comédies, drames, opérettes) pour garçons et filles. En outre du prix qui leur sera attribué, les pièces couronnées seront représentées au cours du XXVIII^e congrès des Bleu-Brug, qui se tiendra en 1936, par les meilleurs troupes scolaires qui les auront déjà créées à l'occasion des distributions de prix.

NOUVELLES SPORTIVES

— La saison de football s'avance. Evidemment il n'est pas encore question pour les soccers de ramasser les chaussures à crampons, mais enfin on commence à y voir un peu plus clair en ce qui concerne le Championnat de l'Ouest, le Championnat de France professionnel et enfin la Coupe de France en ce qui concerne plus particulièrement les deux clubs vedettes : A. S. Brestoise et Stade Rennais U. C.

— Pour les huitièmes de finales de la Coupe de France, qui eurent lieu le 2 février, l'A. S. Brestoise était opposée au Racing-Club de Roubaix à Tours, cependant que le Stade Rennais rencontrait à Paris l'Excelsior de Roubaix, soit deux clubs du Nord contre deux de l'Ouest.

— N'ayant assisté personnellement à aucune des deux rencontres, nous avons dû nous faire une opinion d'après les compte rendus de la presse. Nos confrères s'accordent à dire que l'A. S. Brestoise a fourni une magnifique partie, pratiquant excellentement le jeu de coupe qui consiste moins à faire du beau jeu qu'à marquer des buts, que ses joueurs bien en souffle, dans une forme splendide, avec un moral élevé, un cran admirable ont

su imposer leur tactique à leurs adversaires et que le score de 4 buts à 0 qui vint concrétiser leur supériorité est tout à fait juste.

Champions de l'Ouest de la saison 1934-35, vainqueurs à peu près certains du même championnat pour la présente saison, quart finaliste de la Coupe de France 1935-1936, l'A. S. Brestoise vient en peu de temps d'acquiescer des titres de gloire que bien des clubs peuvent lui envier.

— Le Stade Rennais moins heureux a dû s'incliner par 2 buts à 0 sur une partie au cours de laquelle il domina le plus souvent. Handicapé par la maladie de deux de ses avants Hazeman et Chauvier qui ne purent prendre part au match, le vieux stade défendit chèrement sa chance et n'eut pas la maladresse des remplacements et ainsi une grande malchance, il est probable que les Rennais se seraient qualifiés.

— Comme fiche de consolation, si ç'en est une, qu'il se disent qu'ils n'ont pas démerité, qu'ils ont succombé en beauté et qu'aussi bien, les Marseillais, contre qui ils jouèrent la finale l'an dernier à Colombes, ont eux aussi mordu la poussière — ou pour être plus exact, la boue — à Lyon devant l'Olympique Lillois.

— Les dés sont jetés. Il n'y a plus à discuter. Constatons simplement, pour nous en réjouir, que la Ligue de l'Ouest compte encore un club dans la Coupe de France pour le prochain tour.

— Laissons de côté les querelles de clocher, ne voyons qu'une chose : que nous sommes avant tout des Bretons et que nous devons les uns et les autres, par tous les moyens en notre pouvoir, aider au succès des Bretons.

Souhaitons dès maintenant que le sort leur soit favorable lors du tirage des prochaines rencontres et apprêtons-nous à aller les encourager en foule sur le stade où ils seront appelés à défendre leurs couleurs. — J. MONTE.



La ville de Nantes vient de recevoir quatre statues monumentales — chacune d'elles mesure 2 m. 50 de hauteur et pèse près de deux tonnes — assurées, avec vingt-quatre de leurs semblables, des décombrés du Trocadéro.

LA PAGE DU TOURISME



Le magnifique château de la Vaine, à quatre kilomètres de Paimbois, a été détruit par un incendie. Les débris s'élevaient à près de deux millions de francs.

LE TOURISME DOIT S'ORGANISER REGIONALEMENT

Nous avons toujours été partisan d'une organisation touristique régionale. C'est une formule que nous avons inlassablement défendue et que, bien souvent, nous avons résumée par ces simples mots : « La Bretagne est un tout ! »

L'idée fait de plus en plus son chemin.

Le 11 février, deux importantes réunions se sont tenues à Rennes : celle du Bureau Pénal de la F. S. I. B. et celle du Comité Régional de Propagande, réunies au cours desquelles de très importantes décisions, sur lesquelles nous reviendrons, ont été prises en vue d'assurer la publicité collective de la Bretagne tout entière, de la Bretagne intégrée comme, avec raison, la qualifient certains de nos amis.

Diions pour aujourd'hui que le Comité a approuvé la lettre adressée par M. Bignon-Raullin, au nom du VI^e Groupement Régional Economique, pour demander que les régions touristiques soient représentées plus largement au sein du Conseil d'Administration du Centre National d'Expansion du Tourisme, du Thermalisme et du Climatisme, récemment créé par M. Roland Marcel.

Le Groupement Economique et le Comité voudraient que chaque groupement économique, chaque chambre régionale d'agriculture ait un délégué dans ce nouvel organisme. On constate en effet que sur les trente membres qui constituent le Conseil d'Administration du Centre National, vingt-six appartiennent à la région parisienne et quatre seulement à la province. Encore ces quatre représentants sont-ils tous de la même région : Allier, Haute-Loire, Puy-de-Dôme et Rhône.

La Bretagne, qui est une des régions les plus touristiques de France, continuellement — elle a été méconnue, ignorée, sinon trahie, comme cela est déjà arrivé quelquefois ?

ASSEMBLEE GENERALE DE LA FEDERATION DES S. I. DE LA VALLEE DES CHATEAUX ET DES PLAGES DE LA LOIRE

Nous trouvons la preuve que l'idée de l'organisation régionale du Tourisme fait son chemin dans le discours prononcé par M. Laine, président du Syndicat d'Initiatives de Nantes, lors de l'Assemblée générale de la Fédération des S. I. de la Vallée des Châteaux et des Plages de la Loire :

« Depuis 1914, déclare M. Laine, les moyens de transport ont évolué. Leur multiplicité, leur rapidité se sont tellement accrues ; le besoin de se déplacer est devenu si pressant pour beaucoup que cette formule savante, aujourd'hui insuffisante. Un département français se traverse en une heure. Si, par un travail préalable largement répandu, le touriste n'a pas son attention éveillée sur la nature et l'importance des richesses près desquelles il passe, celles-ci resteront peu connues et peu productives. »

« Ce n'est donc plus la formule « département » qu'il faut retenir, c'est la « Région Touristique » qu'il faut arriver, ce sont les éléments destinés à la composer qu'il faut sélectionner. »

« Voilà pourquoi, depuis longtemps déjà, nous poursuivons notre effort dans ce sens. »

« Nous avons conscience en effet de posséder avec notre grande cité, un centre incontestable et indiscutable de la Région Touristique qui lui vient notamment : de sa situation géographique, de l'importance de son commerce, de son port, de sa richesse artistique. »

« Sa puissance d'attraction pénètre dans les départements qui joignent celui dont elle est le chef-lieu. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Les régions ainsi constituées se soutiendront les unes aux autres, elles emploieront les unes sur les autres, créeront une publicité profitable à toutes et provoqueront, en couvrant leurs ports, une grande intimité de relations, généralisées, d'une émulation fructueuse. »

On ne saurait mieux dire. Une telle suggestion s'inspire de cette certitude qui est celle de tous les organes du Tourisme en France, que le tourisme constituera l'élément de richesse qu'il doit être et qu'il sera, le jour où l'union se fera entre tous les organes, pour assurer aux visiteurs la réception qui leur donnera le désir de revenir chez eux qui les auront bien accueillis. La satisfaction et la reconnaissance constituent les meilleurs des propagandes.

M. DAUTRY ET LA BRETAGNE

M. Raoul Dautry, directeur général des Chemins de fer de l'Etat, est venu étudier sur place les transformations que son administration vigilante envisage de réaliser à la gare de Rennes.

Interrogé par notre confrère Thionnet, de *L'Ouest-Eclair*, M. Dautry a fait de très intéressantes déclarations. Nous retranscrivons plus particulièrement trois d'entre elles :

« Je veux aider à faire de la Bretagne la région touristique de France la mieux organisée. Elle est si belle, votre Bretagne, et elle mérite tellement qu'on en fasse connaître toujours davantage ses beautés, ses charmes, ses richesses touristiques. Que faut-il pour cela : attirer les foules, leur réserver un accueil qui leur sera favorable, les retenir et les faire revenir... »

« Nous allons commencer par doter de l'air et de la lumière à la gare de Rennes. La marquette sera abattue et nous amènerons les quais comme ont été aménagés ceux de la gare d'Orléans. Nous gagnerons aussi de la place. Nous voulons, en effet, que Rennes, plaque tournante du réseau de l'Etat, Rennes, centre effectif de ce réseau, possède une gare digne de sa situation, digne aussi de son trafic. »

« Nous avons conscience en effet de posséder avec notre grande cité, un centre incontestable et indiscutable de la Région Touristique qui lui vient notamment : de sa situation géographique, de l'importance de son commerce, de son port, de sa richesse artistique. »

« Sa puissance d'attraction pénètre dans les départements qui joignent celui dont elle est le chef-lieu. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »

« Nous espérons ainsi faire apparaître l'intérêt qu'il y a à constituer partout, en France, des groupements similaires, au sein desquels les syndicats locaux auront à unir comme nous le faisons ici. »



M. Raoul Dautry, directeur des Chemins de fer de l'Etat, a récemment visité la gare de Rennes où d'importantes transformations vont être entreprises prochainement.

UN SERVICE DES RÉCLAMATIONS FONCTIONNERA AUPRES DU COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU TOURISME

Sur l'avis favorable de la section permanente du Comité consultatif et avec l'approbation de l'ancien ministre des Travaux publics, le Commissariat général au Tourisme vient d'adjoindre à son service administratif un service officiel des réclamations.

Ainsi, les personnes qui, durant un voyage ou un séjour en France, auraient à leur détriment d'une faute commise à leur détriment, pourront saisir le Commissaire général d'une réclamation dûment motivée, avec la certitude de voir leur requête prise en considération.

Plus particulièrement, les touristes étrangers seront assurés que tout abus ou erreur sera promptement redressé, qui risquerait de les porter à des critiques trop hâtives et à faire l'objet de commentaires tendancieux hors de notre pays.

Une telle initiative s'imposait, car l'important que, dès ses débuts, la nouvelle organisation du Tourisme garantira aussi bien à nos concitoyens qu'à nos hôtes étrangers, dans toute la mesure du possible, un accueil conforme aux vraies traditions de l'hospitalité française.

IMPRIMERIE BRETONNE — RENNES
Le Gérant : L. AUVERT.

ce soir Prenez ou couchez une infusion de **THÉ CHAMBARD** Purgatif Dépuratif Laxatif

Composé de feuilles et de fleurs médicinales sélectionnées le **THÉ CHAMBARD** favorise l'écoulement de la bile, entretient le fonctionnement régulier de l'intestin, purifie le sang.

Ttes Pharmacies 4/25 la boîte

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Post-écon	Prix 500 pages	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Post-écon	Prix 500 pages
RENNES Grand Hôtel Duguesclin et Terminus Hôtel Hugel... 2, place de la Gare Hôtel Parisien place de la Gare Hôtel d'Angleterre r. du Ch.-de-Mars Hôtel Dupuy... 24, avenue J.-Janvier Hôtel de l'Université, av. J.-Janvier Hôtel des Bretons, av. J.-Janvier Hôtel... 17, quai Lamennais Hôtel... 8, rue du Pré-Douté Hôtel de l'Ermine (près du Musée)		37-61 30-50 25-50 30-50 30-30 31-40 31-50 30-40	50 ch. Dep. 10 50 ch. Dep. 10 50 ch. Dep. 12 49 ch. Dep. 10 22 ch. Dep. 10 20 ch. Dep. 10 14 ch. Dep. 10 12-14 ch. et carte. Trains	4, 10, 15 4, 14, 18 4, 12, 16 2, 10/14, 10/14 2, 10, 10 2, 10, 10 22-24 service à la carte. 38-50 grands et petits salons. American Bar, service à la carte.	PERROS-QUIREC (Treztrou, Trezignel, Plozevet) Grand Hôtel-des-Bains (Treztrou) Hôtel-Marin Saint-Guirec et de la Plage d'Inchinn Hôtel... Hôtel... Grand Hôtel de Treztrou Grand Garage de Piques, à Trezignel Hôtel du Levant (Le Corv, proprié)	8 8 10 10 10 10 10	80 ch. 20/40 90 ch. 21/40 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20	20/40, 22, 18 20/40, 22, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18	10, 15 10, 15 10, 15 10, 15 10, 15 10, 15 10, 15
LES ROSAÏRES Hôtel Rosaïres	3	60 ch. 55/60	50/70, 48, 18		SAINT-BRIEUC Hôtel de France Hôtel de la Croix-Rouge Hôtel Duguesclin Hôtel de l'Yvette Hôtel du Commerce Hôtel de la Ville	2-4 2-4 1-2 1-2 1-2 1-2	75 ch. 25/40 50 ch. 21/40 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20 20 ch. 15/20	22/40, 18, 18 22/40, 18, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18 10/20, 12, 18	10, 15 10, 15 10, 15 10, 15 10, 15 10, 15
GOUAREN Hôtel du Havet	3	90 ch. Dep. 15	38/50, 18, 14		LORENT Hôtel de l'Étoile, r. de la Conditte	8-10	Prix 500 ch. carte. Trains		
QUINTIN Hôtel de la Courbe-Courtel	69	15 ch. 8/10	12/30, 10						

les grandes gares du réseau aient subi la transformation que je prévois, et notamment Brest, Lorient, Vannes et Auray... »

— Mais, a demandé M. Thoinet, pourquoi cette date du 1^{er} mai 1937 est-elle pour vous une limite ?

Et M. Dautry a répondu :

— Parce que je prévois que l'Exposition internationale de 1937 nous amènera en France des foules considérables et que par conséquent le moment sera particulièrement favorable pour faire connaître et aimer nos belles régions touristiques.

« Savez-vous, poursuit M. Dautry, que les Chemins de fer de l'Etat ont fait dans le monde entier une belle propagande par les régions touristiques françaises, que c'est par milliers que nous recevons des demandes de

renseignements... Et nos services y répondent, soyez-en persuadés.

« Voulez-vous un exemple : pour le seul pays du Canada, c'est un pèlerinage de 500.000 personnes que nous a annoncé, pour 1937, l'archevêque de Québec. Les Canadiens, ne vouliez pas, sont nombreux ou bretonnes ; ils veulent venir visiter la terre de leurs ancêtres ; ils veulent aussi, en grand nombre, effectuer les pèlerinages de Lisieux et de Sainte-Anne d'Auray.

« Quelle merveilleuse caravane, n'est-il pas vrai, formeront sur nos routes ces milliers de pèlerins... »

C'est avec la plus vive satisfaction que la Bretagne tout entière enregistrera les déclarations si complètes, si prometteuses de M. Dautry et qu'elle le remercie de l'estime, voire même de l'affection qu'il ne cesse de lui montrer.

SUPER-LUMIEN

L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant - crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »

LA FONCIÈRE
Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN, de l'A.-C. des COTES-DU-NORD, et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

consent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de La Foncière, Transports et Accidents, à

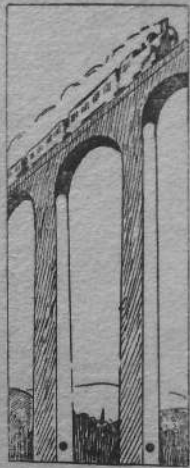
Brest.....	M. SAVIN.	Nantes.....	M. A. DES BRADVAIN.
Chateaulin.....	M. MICHEL.	Quimper.....	M. JOUVIN.
Dinan.....	M. HARRY.	Rennes.....	M. PRIOL.
Dourvenez.....	M. QUILLIEN.	Saint-Brieuc.....	M. DREMAN.
Lorient.....	M. PENROUD.	Vannes.....	M. MARIN.
Morlaix.....	M. MORCEC.	Vieux-Marché.....	M. LE SIDANER.

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE
SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES

Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : **G. DURAND**

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUTS LES DÉPARTEMENTS



TOURISME

Demandez le programme des voyages d'hiver de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année - N° 134

MARS 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



G. L. AUBERT
Directeur-Éditeur

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 134 (Mars 1936)

DIX ANS DEJA, O.-L. AUBERT. — SOUVENIRS SUR ANATOLE LE BRAZ : LE GRAND-PERE GUYADER ET L'ABBE VILLIERS DE LISLE-ADAM, Charles CHASSÉ; L'AGE DE PLOU-MILLIAU, Pierre GUÉGUEN; PROFESSEUR A QUIMPER, Auguste DEPOUY; AU TEMPS DE « LA CHANSON DE LA BRETAGNE », J. Guy ROPARTZ; POUR ILLUSTRER LE BRAZ, Mathurin MÉHEUT; LE BRAZ ET LA LANGUE BRETONNE, Pierre MOCAER; LES MOIS EN R, Edouard BEAUFILS; EN ALLANT AU PAYS DE GALLES, Emile HAMONIC; HA BREMAN, TUD MA BRO..., A. RIVOALLAN; LE MONSIEUR QUI RESSEMBLE A VICTOR HUGO, Georges COLLAS; L'INDEPENDANCE DE LE BRAZ, Camille LE MERCIER D'ERM; UNE SOIREE BRETONNE, François MÉNEZ; PELERIN DE L'INFINI, Maurice BIGNOT; AMES D'OCCIDENT... AMES D'ACCIDENTS..., Marie ALLO; LES BUCHES DE CHENE, JAP-FRENNOD-TALDIR; DERRIERE LES CENDRES D'ANATOLE LE BRAZ A TREGUIER, René VILLARD; LETTRE POSTHUME AU GRAND AMI ANATOLE LE BRAZ, Marie-Paule SALONNE. — A LA GLOIRE DE RENNES, pages liminaires d'Anatole Le Braz. — LA CHANSON DES CHENES, Anatole Le Braz. — ANATOLE LE BRAZ PREFACIER : ISLANDE ET NORVEGE. — L'INNOCENTE, conte d'Anatole Le Braz. — LES GRANDES MINUTES HISTORIQUES AUX ETATS-UNIS, conférence d'Anatole Le Braz. — EN BRETAGNE : LE NOUVEL HOTEL CONSULAIRE DE RENNES.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

P.O.-MIDI

POUR ALLER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant

LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées

est celle de

PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-FORT-VENDERES

DEPART DE PARIS A 19 h. 20

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (ville)).

ARRIVEE A PORT-VENDERES A 9 h. 40

TRANSPORTEMENT DIRECT

du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte

DEPART DE PORT-VENDERES

pour ALGER

les mercredis et dimanches

à 10 h. 30

arrivee le lendemain

à 7 heures

pour ORAN

les jeudis

à 10 h. 30

arrivee le lendemain

à 10 h. 30

Delivrance par les principales gares P. O. MIDI, de

de Billets directs pour ALGER et ORAN :

1^o Billets simples (valables 15 jours).

2^o Billets d'Aller et Retour (valables de 30 à 90 jours).

3^o Billets circulaires (valables 30 jours), à l'aller via

Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16,

boulevard des Capucines, et 128, boulevard Raspail; à

la Maison de France, 401, avenue des Champs-Élysées,

à Paris; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et

d'Antenne; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des
couchettes vous permettent de voyager
confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RESEAU

	Du 5 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

Il est des auteurs qui tombent dans l'oubli au lendemain de leur disparition. Il en est d'autres dont l'œuvre ne cesse, après leur mort, de grandir et d'exercer une action profonde sur les esprits.

C'est le cas de la plupart des grands écrivains d'origine bretonne : Chateaubriand, Lamennais, Renan et, leur faisant suite dans une chaîne harmonieuse, ANATOLE LE BRAZ.

L'influence croissante de ces maîtres tient à ce qu'ils ne se sont pas seulement penchés sur leur époque, mais qu'ils ont plongé jusqu'aux racines de leur race, dans un ardent besoin de hausser les niveaux d'âmes, même les plus humbles. Les images qu'ils ont tracées gardent une apparence définitive, donc éternelle.

Cette impression apparaît lucide jusqu'à l'évidence quand on étudie à fond l'œuvre d'ANATOLE LE BRAZ. On découvre en elle des beautés nouvelles, des sources d'enthousiasme et de foi qui avaient échappé à une première lecture. Un irrésistible désir vous prend alors de relire encore ces récits pleins de rêve et de sincère émoi, où demeure tout le captivant prestige qu'exerçait de son vivant ce grand écrivain, ce grand enchanteur.

Il n'est pas nécessaire de passer ici en revue les livres si riches, si variés qu'a publiés ANATOLE LE BRAZ. Ceux à qui nous nous adressons aujourd'hui les connaissent et ne demandent pas qu'on les commente.

Mais à côté des poèmes, romans, nouvelles, contes, essais, études critiques, recueils de folklore, carnets de voyages, ANATOLE LE BRAZ a laissé bien d'autres pages, moins connues sans doute quoiqu'aussi lumineusement représentatives de la Bretagne. Ce sont les récits, les visions qu'il a fixés avec son imagination puissante, au hasard des circonstances et des événements, dans des articles parus dans les journaux et les revues de chez nous et d'ailleurs.

Il serait injuste et dommage que ces pierres précieuses manquassent au monument dont les matériaux sont siens, et que nous voulons élever en le faisant digne en tous points de celui qui se définissait lui-même :

Je suis un fils des monts adopté par la mer.

Grâce à M^{re} Anatole Le Braz, à M^{re} Robert Le Braz, grâce également aux éditeurs, MM. CALMAN-LÉVY, Honoré CHAMPION, DELAGRANGE, LAURENS, CONARD, MORANCE, etc., etc., grâce encore à M. J. Ollivier, qui a scrupuleusement recueilli jusqu'aux moindres articles, signés ou non, à MM. Ch. CHASSÉ et Auguste DEPOUY, qui connaissent à fond ANATOLE LE BRAZ, nous avons l'ambition de présenter l'entier d'une œuvre « écrite avec joie » où, sans se soucier des jugements futurs, l'un des meilleurs parmi ses fils a voué à la terre bretonne « toutes les puissances de son cœur et de son esprit ».

T.S.V.P.

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

en 30 volumes

formant un ensemble de plus de 8000 pages

Format in-16 grand soleil (20 c/m sur 15 c/m)

TIRAGE :

Le tirage, constaté par ministère d'huissier, sera strictement limité à 600 exemplaires, tous numérotés, avec la justification suivante :

- 500 exemplaires sur papier Japon M. S. J.
- 50 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
- 50 exemplaires hors commerce sur Japon M. S. J.

Tous les papiers seront filigranés au nom d'Anatole Le Braz

PARUTION :

Il paraîtra un volume par mois.

CONDITIONS :

Un volume sera envoyé tous les mois aux souscripteurs contre remboursement.

Demandez l'envoi franco de la brochure de souscription

Aux **EDITIONS AUBERT**, 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC

15^e Année. - N° 134

MARS 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 251-20



Le monument d'Anatole Le Braz à Saint-Brieuc, par Armel Beaulé.

Dix ans déjà !...

La Bretagne se doit de commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Anatole Le Braz, survenue le 20 mars 1926.

Il ne saurait être question d'une manifestation bruyante au cours de laquelle de nombreux officiels seront appelés à prendre la parole. C'est, au contraire, à une communion intime dans le souvenir que doivent être conviés les écrivains, les artistes, et, en général, tous ceux qui ont connu le cher disparu, et gardent dans leur cœur son ineffaçable image.

Le vendredi 20 mars sera donc la journée de Le Braz, non seulement en Bretagne, mais un peu partout.

M. le Recteur de l'Académie de Rennes a bien voulu, sur notre demande, donner des instructions nécessaires afin que, ce jour-là, dans tous les établissements d'enseignement de Bretagne : Facultés, Lycées, Collèges, Ecoles Normales, Ecoles primaires supérieures, Ecoles publiques, une causerie soit faite aux élèves sur la vie magnifique d'Anatole Le Braz et que des pages, de prose et de vers, extraites de son œuvre, soient lues en classe, à haute voix !

De leur côté, chacune des municipalités de Saint-Brieuc, Tréguier, Quimper, Perros-Guirec, Saint-Servais, a accepté de réunir ce même jour, sur un simple appel, dans une cérémonie ouverte, devant le monument, le buste, le médaillon ou la plaque commémorative qui évoque, chez elle, la mémoire d'Anatole Le Braz, les personnalités de la ville et les amis et admirateurs du grand écrivain breton. Une gerbe de fleurs sera déposée et, après quelques courtes paroles, une minute de silence sera observée par l'assistance.

Ce jour encore, les journaux de Bretagne : quotidiens et hebdomadaires, publieront une biographie et un aperçu de l'œuvre d'Anatole Le Braz. Les journaux de Paris, auxquels il a collaboré, notamment les *Débats* et le *Journal*, rappelleront, eux aussi, combien sa collaboration leur a été précieuse. Le soir, Radio-Rennes-Bretagne, par la voix de François Ménez, continuera d'associer dans son vaste rayon les esprits et la pensée du grand écrivain celtique.

Ce sera l'hommage le plus simple et le plus émouvant qui puisse être rendu au poète de

la *Chanson de la Bretagne*, au folkloriste de la *Légende de la Mort* et de la *Terre du Passé*.

Là-bas, à Tréguier, sous les ombrages du Bois de l'Evêché, au bord des vertes rives du Jaudy, Le Braz s'éveillera un instant de son éternel sommeil, et pourra murmurer à son tour...

Des cloches ont tinté dans le calme du soir...

Car ce sera, en effet, comme un chant merveilleux de l'airain sacré qui, ce jour-là, se répercutera de clocher en clocher, des plus grandes villes de l'Armor aux plus petits hameaux de l'Arcoat.

Bretagne, que Le Braz — avec Le Goffic, car nous ne saurions ici les séparer — a tenue sur les fonts baptismaux du celtisme, — se devait d'apporter, à son tour, un hommage pieux et fervent à son illustre parrain.

C'est pourquoi nous avons demandé à un certain nombre d'artistes et d'écrivains de chez nous, de nous adresser, en quelques lignes, la relation d'un de leurs souvenirs personnels sur l'auteur du *Gardien du Feu*.

Et nous avons reçu des impressions étonnantes, que nous publions sans commentaires, pour ne pas en affaiblir la portée.

Nous voudrions faire plus encore : essayer de grouper autour de Bretagne les amis d'Anatole Le Braz, dans le but de révéler de plus en plus son œuvre aux jeunes générations, de l'exalter et, au besoin, de la défendre, car on jette toujours des pierres aux arbres chargés de fruits.

Cette œuvre fut utile. On le dit de tous les écrivains notables. Ce n'est d'ailleurs pas toujours vrai, mais, pour Le Braz, surtout en nous plaçant au point de vue breton, c'est une vérité éclatante.

Et cette œuvre n'est pas seulement faite des volumes qui ont été édités. Elle comprend aussi des quantités de récits, de visions, fixés dans des articles qui illuminent les colonnes des journaux de chez nous et d'ailleurs. Car Le Braz était tout à la fois un grand poète, un grand conférencier, un grand journaliste. Que de beaux articles, tout de poésie, de force et d'amour de la Bretagne, n'a-t-il pas publiés ? C'est un devoir de ne pas les laisser perdre.

O.-L. AUBERT.

Souvenirs sur Anatole Le Braz



Anatole Le Braz en 1926.

Le grand-père Guyader et l'abbé Villiers de Lisle-Adam

Dans l'été de 1912, Anatole Le Braz voulut bien m'exprimer son intention de me dicter quelques souvenirs. Il avait connu dans son enfance — me dit-il — une Bretagne maintenant disparue et il avait eu l'occasion, plus tard, de rencontrer des gens qui, eux aussi, lui avaient cité des faits intéressants sur cette Bretagne ancienne. « Il ne s'agit pas — me disait-il — d'une biographie à proprement parler mais il serait bon que tout cela fût noté. » A cette époque, je me trouvais passer quelques jours à Rennes et, plusieurs fois, je me rendis chez A. Le Braz qui se promenait autour de son bureau de la rue Joseph-Sauveur pendant que je notais ses paroles. Il était entendu qu'à chacune de nos rencontres, il poursuivrait ce travail. Mais Le Braz alla s'établir en Amérique; il ne revint en France qu'à de brefs intervalles; d'ailleurs, il y

eut la guerre; puis ce furent les dernières années pendant lesquelles Le Braz m'écrivait lui-même ne plus s'intéresser à presque tout ce qui l'avait intéressé dans le passé. Bref, du projet de Le Braz, il ne me reste qu'une vingtaine de pages de notes, en tête desquelles j'avais, sur son invitation, inscrit le titre du premier chapitre : *Hérités*.

Respectueusement, j'en détache, pour ce dixième anniversaire de sa mort, un passage ayant trait à son grand-père Guyader et au recteur de Ploumilliau : l'abbé Villiers de Lisle-Adam.

« J'avais un peu plus de deux ans quand mon père fut nommé instituteur à Ploumilliau, la plus grande commune du canton de Pleslin. Ploumilliau ! Là, il y a un curé dont je me souviens. A cette époque, instituteur et curé vivaient de façon étrange dans une atmosphère de jovialité. Ce curé se nommait Olivier, un de mes premiers souvenirs (un de mes souvenirs de mort), car c'est à Olivier qu'a succédé Villiers de Lisle-Adam. D'Olivier, il me reste le souvenir de son cadavre. Il était exposé dans ce qui constituait la chambre capitulaire du presbytère; il était d'un jaune de buis et habillé de ses vêtements sacerdotaux. Cet Olivier passait pour un saint et, pendant deux ou trois jours, il demeura exposé. Une foule défilait devant ce corps assis. (Assis, répétait Le Braz en me fixant avec l'air de stupeur qu'il prenait quand il vous racontait un détail qui l'avait frappé.) Assis sur une espèce de trône. On avait sans doute répandu des essences dans la salle, du benjoin, de l'encens. C'est un des premiers souvenirs olfactifs qui me restent. J'ai respiré (me disait Le Braz avec cette fois un sourire amusé), j'ai respiré l'odeur de sainteté. J'ai gardé un souvenir auditif aussi; le claquement des sabots sur les dalles de la cuisine et le plancher de la salle. C'était très impressionnant. Je devais avoir alors six ou sept ans (c'était vers 65 ou 66).

« Le successeur d'Olivier fut donc Villiers de Lisle-Adam qui était originaire de Maël-Pestivien (on prononce Mel); aussi nous avons aussitôt voisiné. Cet abbé Villiers avait dû être semi-pion à Brest (il faudrait voir dans l'*Annuaire du Finistère*). Je pense même que mon père avait connu le père de l'écrivain, l'abbé Villiers est un des hommes qui ont marqué dans ma vie. Il était un peu courbé; il avait une tête vraiment puissante; des boucles, une chevelure noire semée de fils d'argent. Et des yeux à phosphorescence (très typiques, les yeux des Villiers!). Il avait entrepris la conversion de mon grand-père maternel Guyader qui, pendant longtemps, n'avait pas été en bons termes avec nous mais qui était, en dernière nécessité, venu se réfugier chez ma mère. Ce grand-père Guyader avait gardé la manie révolutionnaire de tutoyer tout le monde. Comme il



La maison natale d'Anatole Le Braz à Saint-Servais-de-Duault. (Photo Hamonic.)

était joueur, le recteur venait jouer aux cartes avec lui; peut-être aussi l'aimait-il. Grand-père jurait, ce que lui reprochait le recteur. Mais, à la fin, le curé avait pris les habitudes du grand-père. Grand-père est mort à quatre-vingt-six ans et le recteur l'a assisté à ses derniers instants. Grand-père était, dans ce temps-là, assez affaibli, mais, jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, il était resté le meilleur chasseur du pays. Dès que la chasse s'ouvrait, il y allait tous les jours, en compagnie de son chien prodigieux, Fox, qui partit forcer le gibier quand grand-père ne put plus y aller. Il était rare que Fox ne revint pas avec son lapin ou son lièvre. Grand-père était un conteur admirable et la plupart de mes épisodes de la chouannerie me viennent de lui; pour lui, c'était sa belle adolescence. Il m'aimait tellement qu'il m'imposait une corvée assez désagréable. Comme il faisait la sieste tous les jours, il m'emmenait chaque fois avec lui sur son lit et il me donnait un verre de cassis pour me récompenser. Aussitôt qu'il était endormi, je descendais.

« Peu de temps avant de mourir, il était tombé en enfance. Grand-père redevenu enfant, souvenir extraordinaire! A un moment donné, il ne put plus se lever. C'est alors que Villiers venait si souvent le voir; il le confessa en jouant aux cartes et il lui apporta la communion à la maison avant qu'il n'eût complètement perdu ses idées. Pendant cette dernière période, celle où il ne quittait plus le lit, il m'effrayait quelquefois parce qu'il s'essayait, tirait ses draps à lui et se mettait à les lamner (car il avait été tanneur); revenu ainsi à l'âge mûr, il appelait ses ouvriers pour leur donner du travail.

« Il y eut, dans les derniers temps, une scène inoubliable. Son fils, le frère Irénée vint le voir. Frère Irénée, de la congrégation des Frères La

Mennais et qui dirigeait à Tréguier une grande école était l'enfant d'Anne Cocheux, la première femme du grand-père Guyader (ma mère était née d'un second mariage). Quand grand-père vit entrer Irénée en soutane, il crut d'abord que c'était Villiers puis il s'aperçut que c'était un autre ecclésiastique. « Je suis votre fils », disait Irénée. Mais Guyader qui avait toujours été une espèce de despote (il disait : les Guyader comme on aurait dit : les Montmorency) refusa de le garder dans la chambre : « Enlevez ça! sortez! — cria-t-il grand-père — je n'ai pas de fils de ce genre-là. » « Je suis le fils d'Anne Cocheux » insistait le frère Irénée. Grand-père eut l'air de quelqu'un qui cherche à se rappeler : « Anne Cocheux! oui, il me semble que j'ai connu ça! »

« Le grand-père Guyader mourut, je crois, en 66. Il y eut une impression extraordinaire de vide quand ce vieillard-là s'en alla. Ils faisaient un curieux couple : le révolutionnaire et le curé! Tous deux étaient de la même espèce; ils avaient un orgueil nobiliaire de caste; ils s'engueulaient et ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. L'abbé Villiers a dû, lui, mourir, vers 1872.

« Ce que cet abbé Villiers me racontait, je l'ai retrouvé ailleurs. C'était lui qui, disait-il, avait mis à Rome l'inscription portée sur le menhir des Bretons; La Villemarqué, de son côté, a raconté que c'est lui, La Villemarqué qui l'a mise. Villiers disait s'être fait prêtre sur le tard et avoir été ordonné à Rome. »

Charles CRASSÉ.

L'âge de Ploumilliau

ANATOLE LE BRAZ fut le camarade de mon père, à Penvénan. Ils ont vraiment gardé les vaches ensemble, ce qui, en bon Celta, n'a pas du tout le sens péjoratif, mais le sens épique. Qu'on pense aux Razzias irlandaises, à ce *Toureau de Coulogna*, plus haut qu'un menhir, plus bariolé qu'un blason et qui devait trompeter comme un mammoth. Le Braz a vécu la vie d'un petit Couchoulain dans les champs penvénanais, et il lui arriva sans doute, comme à mon père, d'être fessé par son roi Conor ou Conohor, pour avoir attelé la « Vache Baie » à une caisse de pruneaux, ou lui avoir attaché à la queue une étope enflammée!

Mais à ces souvenirs protohistoriques, laissez-moi en ajouter un autre, préhistorique celui-là et qui se rapporte, non à l'Age de la Teyne, mais à l'Age de Ploumilliau. Je le tiens de Le Braz lui-même. Il avait alors cinq ou six ans et, déjà, il savait très bien claquer du fouet, car ce fut toujours un être étonnant.

Or, il aimait tromper la surveillance d'une vieille bretonne géologique qui le gardait, pour rendre visite, joute la maison, à un certain cheval de ses amis. Le petit Anatole arrivait, trébuchant sur la longue lanière de son arme, et alors

commençait pour le cheval qu'on avait mené là, au repos, une course diabolique.

— Hue, Maugis, criait l'enfant Couchoulain, en brandissant le manche et en faisant siffler le cuir; Hue, Maugis!

On ne résiste pas aux héros. Maugis, bien qu'à demi-entravé, devait tourner autour du champ, boitant, suant, soufflant, et le terrible fouet le poursuivait de son bec vorace.

Et jamais, concluait Le Braz, le paysan n'a compris par quel maléfice il retrouvait son cheval complètement fourbu, les flancs savonneux, une fumée aux naseaux qui s'apercevait de Trédrez...

Quel dommage que Le Braz écrivain n'ait pas publié sa *Branche Rouge*. Il nous reste, heureusement, sa *Branche Noire*, cette *Légende de la Mort immortelle*, glanée justement en grande partie dans ce pays de Ploumilliau où l'Ankou est le roi du soir, quand le premier crapaud, à peine en peine, commence de flûter plaintivement dans les douves.

Pierre GUÉGUEN.

Professeur à Quimper

DES souvenirs sur Le Braz? J'en ai toute une collection, moins sur le papier que dans la tête. C'est en automne 1897 que nous fîmes connaissance, à Quimper, au lycée, où nous étions collègues. Bien entendu, je le connaissais déjà un peu, mais je ne l'avais jamais vu. Au physique, il apparaissait alors, proche la quarantaine, un robuste gars de chez nous, musclé, râblé, coloré, large d'épaules, épanoui de taille, le cheveu noir et bouclé, le sourire engageant, la voix chaude; en apparence au moins, l'homme le plus étranger à la plaintive *Élégie* et à la *Mélancoïte* dite bretonne. Ceux qui ne l'ont vu qu'après la guerre ont trouvé un Le Braz affiné par un mal secret, amaigri, pâli, mais toujours droit, toujours souriant, affable, maître de son geste et de sa parole. Son indulgence, naturelle ou acquise, avait des bornes, et je l'ai entendu procéder à quelques exécutions; mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais surpris en état de colère ou seulement d'impatience. En quoi il aurait pu servir de modèle à bien des compatriotes, à commencer par le signataire de ces lignes.

Je feuillette en esprit un livre d'images, pas trop effacées par le temps, où j'occupe une petite place dans son ombre. En voici : nous nous promenons, la classe faite, dans les allées de Locmaria ou sur la route de Brest, qui, à cette époque, est elle-même, dès les dernières maisons de Quimper, une magnifique allée plantée de peupliers géants... Je le reconduis jusqu'à sa maison de Stang ar e'hoat, si vivante, si chaude de tendresse, où Mme Anatole Le Braz, aussi maternelle que conjugale, règne activement sur sa nichée — trois grands et trois petits —, avec l'aide de la fidèle Marie-Jeanne, incarnation, sous la coiffe fousnantaise, de la Joie de servir... Même mai-

son. Le bureau du maître (mais jamais aucun de ses amis de Quimper ne l'a traité de maître; tout était trop simple et cordial entre nous). Les soirées du lundi. Lectures et causeries autour des chopes de bière. Le journalisme y est représenté par Fabon, qui s'évade du journal dans la poésie, bon Parnassien à la voix cavernueuse (quand il dit ses vers, avant que les enfants soient couchés, quelle gâté sur ces petits visages!); la préfecture, par le secrétaire Arnaud ou le conseiller Gérin-Roze, dont un proche parent, venu à ces réunions deux ou trois fois, y apporte la romanesque tristesse d'avoir servi de modèle au « disciple » de Paul Bourget; l'Université, par les collègues Moulin, Lemoine, Huot-Sordot, poète aussi à ses heures, et moi-même, puis par Litatien et Lebeau...

L'île de Sein : les deux séjours que j'y ai faits, c'était avec lui; le premier, à la Pentecôte de 1898 —, en compagnie de Lemoine et de Moulin. L'avons-nous assez traversée et retraversée, de Kerlaourou au Nerroth et du port au phare! Y a-t-il assez pris de notes, sous la dictée bretonne (il traduisait à mesure) de Pauline Menou!... Le Port-Blanc : quinze jours je fus l'hôte de sa maison au bord de l'eau, son compagnon de promenade entre Penvénan, Plougrescant, Paimpol et Tréguier, qui n'était pas encore devenu pour lui une ville tragique. J'y ai vu son vieux père, solide comme un rocher de nos grèves, frais comme une pomme de nos vergers, Mme Marillier sa bien-aimée sœur, toute une heureuse famille! Le Braz apportait son rayonnement et son ciment romain — ou breton... Images concarnois; il faut que les amis d'un ami soient des amis, et je l'ai mené chez les Deyrolle et les Guillou, qui lui font fête... Images de mon Saint-Guénolé, où il est venu à des époques bien différentes... Images



La maison d'Anatole Le Braz au Port-Blanc. (Photo Hamonic.)

de routes finistériennes, où nous avons roulé, jadis sur nos bicyclettes, naguère dans son auto. Je vois, à des plans variés, se succéder Rospenden, Beg-Mell, Locronan, Audierne, dans son émouvante solitude, Notre-Dame de Bon-Voyage, qu'il aimait tant, une maison à Versailles, sur l'avenue qui mène au château, un appartement à Paris, sur celle qui joint l'Observatoire au Luxembourg, et partout, sous ses traits à lui, le visage réconfortant de l'Amitié.

Je lisais dernièrement, sous la plume d'un cartographe qui croyait avoir à me donner des leçons d'enthousiasme : « Mon maître à moi, Anatole Le Braz... » Voilà un accaparement dont j'ai le droit de sourire. Le Braz en eût souri le premier. N'est pas son disciple qui veut. Mais, à vrai dire, il ne prétendait être le maître de personne. Tous les Bretons unis pour la Bretagne, chacun selon son esprit et ses forces, tel était, je crois, son principe. Et certes, comme notre autre ami Le Goffic il a prêché d'exemple : mais l'enthousiasme qui l'animait était également sans truquage, et n'excluait pas — on devrait le savoir — la critique.

Auguste Dupocq.

Au temps de la

« La Chanson de la Bretagne »

En 1889 avait paru chez Lemerre « Le Parnasse Breton Contemporain », réplique régionaliste du « Parnasse Français », volume de plus de trois cents pages in-8° qui présentait une sorte d'exposition de la poésie bretonne à cette époque et dans lequel avaient été rassemblés, par les soins de Louis Tiercelin et du signataire de ces lignes, des vers de tout près de cent écrivains de chez nous. Anatole Le Braz était du nombre.

Peu après les promoteurs du « Parnasse » jugèrent opportun de constituer pour tous ces poètes qu'une collaboration occasionnelle avait réunis un lieu permanent de rencontre où s'établiraient durablement les liens d'une étroite camaraderie littéraire : la revue l'« Hermine » fut fondée et l'« Hôtel de l'Hermine », qui n'était autre que la demeure particulière de Louis Tiercelin, Directeur et animateur de la Revue, fut ouvert à tous ceux qui vibraient d'un même amour pour la Bretagne et pour la poésie. Qui, parmi les survivants de ce passé lointain ne se souvient avec émotion et de l'accueil si cordial du maître de la maison et des bonnes soirées passées à écouter les plus récents poèmes que chacun soumettait au jugement confraternel ? Plus d'une fois nous eûmes là la primeur de telle ou telle page de Le Braz.

Vers le même moment Hyacinthe Caillière, l'éditeur rennais « à la barbe fleurie » publia la « Chanson de la Bretagne ». C'était là un événement d'importance : le premier livre d'un auteur déjà connu et admiré dans les milieux cultivés. Puis ce livre d'un Breton était édité en Bretagne,

comme déjà l'avait été le premier volume d'un autre Breton, Edouard Beauvais. De si belles réussites de décentralisation littéraire méritaient qu'on les célébrât dignement. Au « Dîner de l'Hermine » organisé à ces fins à l'automne de l'année 1891 furent conviés tous ceux qui servaient les lettres bretonnes. Ils vinrent en foule. Anatole Le Braz connut bien des succès au cours de sa glorieuse carrière. Mais peu, certainement, l'émurent avec autant de douceur que cette chaleureuse acclamation dont le saluèrent ses compatriotes, aînés ou contemporains, lorsqu'il parut sur le seuil de la salle. Mais ce fut bien autre chose encore quand, à la prière de Louis Tiercelin, il voulut bien nous dire quelques pages de son livre. On peut être un poète de très grand talent et réciter fort mal; un auteur peut lire correctement et sans plus; je ne connais personne, et je n'en excepte pas les professionnels de la diction, qui eût pu rivaliser avec Le Braz dans l'interprétation de ses propres vers. Il avait une voix merveilleusement musicale, bien timbrée, prenante, puissante ou douce selon que le texte l'exigeait et la sensibilité frémissante avec laquelle il nous livrait son œuvre était de telle qualité que sa magnificence, si réelle pourtant, atteignait encore, par son verbe, de plus hauts sommets. La chère voix s'est tue. Mais certaines pièces de son livre, comme « La Chanson du vent qui vente » et « Dans la grand'hune » sont restées dans mon souvenir avec l'accent qu'il leur donnait : la plus belle musique qui leur serait adjointe serait impuissante à leur apporter une plus émouvante somptuosité.

J. GUY ROPARTZ.

Pour illustrer Le Braz

Je n'ai connu Anatole Le Braz que très tard. Ce fut après l'illustration du *Gardien du Feu*, chez Mornay.

Il m'adressa, lors de la parution du livre, une lettre et une dédicace trop élogieuses. Nous nous rencontrâmes quelques jours plus tard et nous devînmes de grands amis.

Ce qui m'a toujours frappé chez ce Breton, d'origine modeste, ce fut ce côté racé, supérieur, mais nullement distant, de noblesse distinguée, qu'il avait au physique comme dans la conversation. Je n'oublierai jamais les déjeuners ou dîners de l'avenue de l'Observatoire, dans l'atmosphère si favorable entretenue par Mme Anatole Le Braz.

Jamais auteur ne m'a semblé plus indiqué pour l'illustration qu'Anatole Le Braz. Il était réellement peintre. Au *Pays des Partons*, qui bientôt va paraître illustré, et le *Gardien du Feu* sont, à mon avis, ce qu'il y a dans son œuvre de plus caractéristique et de plus pittoresque, au sens exact de ce mot, ainsi que la magnifique préface de *Bretagne*, chez l'éditeur Laurens.

Mais il y a dans cette œuvre deux volumes que je n'ai jamais pu lire, sans éprouver d'irrépres-

sibles frissons : la *Légende de la Mort chez les Bretons Armoriciens*.

C'était à l'île de Balz, au cours du lugubre hiver 1912-1913. Nous habitions non loin d'une petite grève où la mer déchaînée roulait jours et nuits d'énormes galets. Lire les pages de la *Légende de la Mort* dans cette atmosphère, c'était en quelque sorte les vivre. Il nous fallut fermer le volume, car nous sentions que, peu à peu, nous risquions d'être nous-mêmes envoûtés par les intersignes qui semblaient se multiplier autour de nous.

D'autres souvenirs ? Ce sont les voyages dans le Midi, puis les mauvaises nouvelles et, enfin, le 20 mars 1926, la mort au soleil.

Je ne puis m'empêcher d'associer la pensée de Le Braz à celle d'un autre Trégorrois, qui fut si bon aux artistes et si lamentablement oublié par eux à ses obsèques, Armand Dayot. Lui aussi avait ce charme et cette distinction qui caractérisaient Le Braz.

Un autre encore que j'associe à ces souvenirs, c'est Charles Géniaux, le puissant auteur de *l'Océan* et de la *Passion d'Arnet Louannais*, car il vint, comme les deux précédents, mourir au pays du soleil, proche de chez moi.

Ma tristesse en ce jour anniversaire s'étend à ce beau trio d'écrivains et je sonde de tout mon cœur le grand vide qu'ils ont laissé et qui n'est pas près d'être comblé.

MATHURIN MÉHEUT.

Le Braz et la langue bretonne

Des diverses occasions que j'ai eu de rencontrer Anatole Le Braz, deux sont restées plus particulièrement gravées dans ma mémoire parce qu'elles m'ont permis de me rendre compte d'une façon plus précise de son tempérament et de son attitude vis-à-vis du mouvement breton.

La première de ces deux rencontres se situe au Conquet, quelques années avant la guerre, à la cérémonie à laquelle donna lieu la remise en état de la tombe de Le Gonidec; un grand nombre de représentants des groupements bretonnants s'y était donné rendez-vous pour rendre hommage à la mémoire du grand grammairien breton et c'est en dialecte vannetais que je pronon-

çais une courte allocution au nom de mes amis du Morbihan. Anatole Le Braz avait tenu à se joindre à nous et j'eus ainsi la possibilité de m'entretenir avec lui assez longuement d'autant plus que j'eus la bonne fortune de l'avoir pour vis-à-vis à la table du banquet.

J'avoue qu'à cette époque je n'étais pas sans nourrir quelques préventions contre les célébrités bretonnes qui, à mon sens, puisaient leur force dans le sol nourricier pour ne produire, hélas, que des œuvres de consommation courante sur le grand marché français et ne jouaient pas franc jeu avec la Bretagne en ne lui rendant pas ce qu'elle leur avait donné. Je fus donc charmé de voir Le Braz prendre une part aussi en vue à

une manifestation purement bretonnante et de me voir interroger avec un intérêt que je sens être profondément sincère au sujet de la situation linguistique dans le Pays de Vannes et de l'œuvre de « *Dihannab* » et autres groupements morbihannais.

La seconde fois que j'eus l'occasion de m'entretenir longuement avec lui à ce sujet qui m'a toujours tenu à cœur de la langue bretonne fut à Rennes quelques mois avant la guerre. Je revenais à ce moment d'un voyage d'études au Pays de Galles et en Irlande et j'étais naturellement plein de mon sujet. Je rendis visite à Anatole Le Braz qui me fit le meilleur accueil, m'interrogea encore beaucoup — car il avait cette grande qualité, non seulement d'interroger, mais encore d'écouter les réponses — et confronta avec mes impressions celles qu'il avait rappor-



Frontispice de Mathurin Méheut pour le « Gardien du Feu » (Éditions Mornay.)



Reproduction d'un bois de Tony Beltrand, pour « Croquis de Bretagne et d'ailleurs » (Louis Conrad, éditeur.)

tées lui-même de ses contacts avec les Celtes du Pays de Galles et de l'Irlande.

Pour les Gallois qui avaient su conserver leur langue, celle-ci était sans discussion possible la base et la condition de leur vie nationale ; les Irlandais qui risquaient de perdre la leur nourrissaient le même sentiment, mais d'autant plus exacerbé qu'il était plus récent chez eux et que le gaélique était menacé. Ce n'était pas ce son de cloche qu'avait entendu autrefois mon interlocuteur et, rassemblant ses souvenirs d'un vieux révolutionnaire irlandais, il me contait que celui-ci à l'heure où commençaient à poindre les revendications linguistiques de la *Ligue Gaélique* les couvrait de son mépris et de sa colère. « *Words, words* » (des mots, des mots), proclamait-il et c'est à ce moment que j'exposai avec l'enthousiasme de mes vingt ans la foi que j'ai, d'ailleurs, conservée intacte : la langue, c'est l'âme d'un peuple, c'est elle qui est l'essentiel et qui conditionne tout ; « *dim tuith, dim cennid* » (« sans langue, pas de nation »), disent les Gallois et ils ont bien raison.

Anatole Le Braz s'empressa de me faire remarquer qu'il ne prenait pas à son compte le point de vue de son révolutionnaire et je ne fus pas fâché d'avoir eu l'occasion de lui montrer que si, à un moment, on avait pu craindre que la Bretagne était appelée par la force des choses à disparaître, nous autres, les jeunes de la garde montante, nous pensions à toute autre chose qu'à l'ensevelir pieusement. Il m'en parut touché car plus que la plupart des autres auteurs arrivés, Anatole Le Braz aimait sa langue maternelle qu'il

manait, du reste, magnifiquement et il savait, à l'occasion, encourager d'une façon tout à fait inattendue les Bretons les plus passionnés dans leurs revendications.

Pierre MOCAËR.

Les mois en R

J'ai résumé dans *Hermine* du 20 juin 1892 une brillante improvisation de notre ami Victor Basch, alors maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes, prononcée *sub rosa* à la fin du quatrième dîner de *Hermine* offert à Anatole Le Braz dont la *Chanson de la Bretagne* commençait un glorieux chemin. A la Sorbonne, Basch, étudiant, avait observé « un jeune homme qui ne parlait jamais et s'asseyait toujours au dernier banc ». Il n'en savait ni le nom ni la naissance quand il partit pour Nancy où l'attendait le professeur. De Nancy il vint à Rennes où il retrouvait un ami des milieux littéraires parisiens, Louis Tiercelin qui présentement, avec Guy Ropartz, s'occupait de la préparation du *Parnasse breton contemporain* qui devait paraître en 1889. Deux manuscrits furent particulièrement remarqués du jury. Ils venaient de Quimper et étaient signés : Le Braz. Le hasard ou une bonne fortune conduisit dans cette ville Basch aux fins de surveiller des examens. Une rencontre fortuite le met en présence de Luzel à qui il demande brusquement s'il connaissait un poète du nom de Le Braz. Il tombait bien ! Le soir même Basch retrouvait son silencieux camarade du quartier latin dans le jeune professeur de Quimper dont le *Parnasse* imprimait *A une Payse* et *En mai*.

Autre histoire : *Hermine* avait institué un concours de prose et poésies françaises et bretonnes en 1890. A l'unanimité le poème *Tryphina Keranglaz* fut mis hors concours et parut en préoriginale dans *Hermine* de décembre 1891 et janvier 1892.

Je ne suis pas de ceux qui eurent un commerce continu avec l'auteur du *Gardien du feu* que je connus à Quimper, et vis ensuite à Rennes et à Paris. Mais notre correspondance fut abondante. A l'occasion d'une fête bretonne, il m'avait envoyé de Quimper tout ce qu'il fallait pour que je fusse le plus authentique trécorrois. Le 22 juin 1891 il répondait à mes remerciements et au renvoi du magnifique costume : « J'ai été fort désappointé ces jours-ci pour mille raisons ; d'ailleurs dites-vous bien que je suis un Breton d'essence trop bretonne, rebelle à tout ce qui est suivi, logique, méthodique, même et surtout en matière de correspondance. Il y a des mois où je n'écris aucune lettre, ce sont peut-être les mois en R. Ce qui veut dire que j'ai ainsi de longs jours de vie rudimentaire où je m'altrais du monde, comme Philtre. J'ai comme elle ma coquille naerée, couleur d'arc-en-ciel où béatement, bêtement, si vous voulez, je flâne. Vous êtes superbe

en bragou-braz. Par exemple, le lorgnon est de trop. Il fallait vous résigner à être complètement myope. Est-ce qu'en Bretagne nous le sommes pas tous ? C'est notre dernière vertu, j'entends l'un des derniers privilèges qui nous restent : de ne pas voir les hommes ni les choses tout à fait comme ils en elles sont, le droit de voir avec une vision déformée et de trouver par là un charme à l'univers. Lunette ou lorgnon, jamais nez cette n'a porté cet instrument de précision. Nous avons mieux que les quatre-z-yeux, nous avons la double vue. Rien n'est distinct de près, mais on plonge dans l'infini... » La page est belle et valait d'être connue.

Je ne sais plus à quel moment ni à quelle occasion nous commençâmes à nous dire tu. Mais je nous revois fort bien nous tutoyant sur l'impériale d'un omnibus qui nous emmenait par la rue de Richelieu vers la rive gauche où Le Braz avait dessiné de me faire lier connaissance avec son beau-frère Marillier, De Stang-ar-C'hoat, un 5 avril 1900, il me mandait : « Mon cher ami, merci de m'avoir fait parvenir une coupure du feuilleton que tu rédiges. J'étais sûr, avant d'y jeter les yeux, que j'y trouverais une nouvelle et précieuse marque de ton amitié toujours jeune et vaillante. Tu sais, d'autre part, le prix que j'attache à ton estime littéraire et, puis, tu as, toi, une façon de dire les choses qui leur communique un charme d'éloge particulièrement délicat et doux... » Il serait indécent de citer plus avant... et je termine sur l'assurance que pareil hommage parfait et unanime sera rendu à Charles Le Goffic.

Edouard BEAUFILS.

En allant au Pays de Galles

C'est surtout lors d'une traversée de la Manche, de Saint-Malo à Southampton, faite avec quelques autres amis Bretons et Anatole Le Braz, qu'il me fût donné de le mieux connaître et apprécier dans son intimité. La longueur du trajet et la communauté des goûts favorisèrent des confidences, qui n'auraient sans doute pu éclore dans un autre milieu.

Nous nous rendions au Pays de Galles, pour prendre part à un *eistedwood*, renouvelant ainsi, à plus d'un demi-siècle d'intervalle, le geste symbolique d'un rapprochement amical des cinq rameaux de la famille celtique.

Je m'étais personnellement chargé (c'était de l'audace pour un jeune provincial) de fournir à *l'Illustration* et à la *Revue Illustrée* le plus possible de documents graphiques, sur les curieuses cérémonies qui allaient se dérouler. La partie texte avait été confiée par ces publications au romancier Remy Saint-Maurice.

C'était en juillet. Le temps était clair et ensoleillé au départ de Saint-Malo. Bientôt, nous passions au large de Jersey et les groupes de passagers allaient et venaient d'un bord à l'autre, en devisant gaiement.

Comme nous approchions des côtes anglaises, le temps s'attrista, se couvrit et une brume d'abord légère ne tarda pas à s'épaissir et à devenir compacte. Le pont se dégratit peu à peu, les passagers, par crainte du froid, gagnèrent leurs cabines. Anatole Le Braz et moi, nous nous trouvâmes bientôt être les seuls appuyés au bastingage. Et la conversation continuait.

Le navire ralentit tout à coup, ses hélices battirent l'eau plus mollement. Stop!... On s'arrêta. Que se passe-t-il ?

Tout à coup, dans ce silence ouaté, une cloche tinta.

— *L'angelus de la mer*, dit doucement Le Braz, en me touchant le bras.

J'étais ému au possible. Mon cœur semblait s'arrêter de battre lui aussi. Nous étions muets. Moment impressionnant que je n'ai jamais oublié depuis.

Emile HAMONIC.

Ha breman tud ma bro...

Dix ans... Comme il demeure vivant au cœur de ses amis ! C'est au Port-Blanc, voici trente ans et plus. On le dirait perdu au fond du rêve qui flotte sur les entrelacs de sa fumée bleue. Mais l'instinct du cœur de grèves l'éveillant à point nommé, il nous entraîne à sa suite ; plus jeune que nous tous il s'élançait, coiffé de son large béret ; et sa récolte de coquillages dépassera la nôtre par le nombre et la célérité. A d'autres jours plus calmes, il peint lui-même ses volets avec une conscience professionnelle. Nous parlons à la quête du beurre, par delà les « Cre-



Reproduction d'un bois de Tony Beltrand, pour « Croquis de Bretagne et d'ailleurs » (Louis Conrad, éditeur.)



Inauguration du buste d'Anatole Le Braz par Elie Legoff, sous les « dômes du Lycée Anatole Le Braz à Saint-Brieuc. (Photo Hamonic.)

« ch'ou », dans quelque ferme où sa présence éclaire les visages d'une affectueuse fierté. Et c'est ainsi dans tout le Trégor, où l'entoure on ne sait quel sortilège.

On inaugurerait à Plouaret le buste de Luzel. Mêlé à la foule paysanne, en vastes chapeaux et vestes à basquines, j'ai vécu le sabbatisme de ce peuple, quand Anatole Le Braz, marquant un silence, s'avancant au bord de l'estrade, lança : « *Ha breman, tud ma bro...* ». Quelle émotion ! Mais aussi quel breton ! Pas ce jargon de laboratoire, synthèse artificielle de pédants, non : une langue souple, riche, vibrante, colorée, et pourtant — ô miracle de la vie — claire à toutes ces simples bonnes gens qui acclamaient l'orateur. Si jusqu'alors sa personnalité dominait la fête, il en devint le triomphateur et le héros, arbitrant aussi bien les luttes, où des meuniers se disputaient le mouton, que le concours de *Sonion*, où devait l'emporter certain Cuziat, chanteur moqueur et attendri d'un artisan disparu, le colporteur de cuillers de bois. Tel régnait sur sa Bretagne un Le Braz noble, familier, souriant, vénéré.

Je revols Anatole Le Braz, sur le pont de Londres, à minuit. Révéusement accoudé au parapet, attentif à l'étrange silence où seul bruissait le fleuve déserté, tandis qu'un accordéon lointain dispersait des bouffées de mélancolie, il évoqua l'émigré de Combourg ; et là peut-être

naquit le germe de ce livre divinatoire : *Au Pays d'Exil de Chateaubriand*.

Mais le film se déroule : sans que tous encore le soupçonnet, il approche de son terme. De son haut balcon près de l'Observatoire, Anatole Le Braz embrasse un panorama de verdure apaisante. Il embrasse de même en un poignant raccourci tout ce qu'il aime et veut honorer jusqu'au bout. Soutenu par la compagnie des années suprêmes, il travaille à ces *Poèmes volifs*, dont on entend parfois une pièce noble et straine. Sa causerie, elle aussi, moins railleuse, a des sonorités plus graves. Il parle poètes et poésies ; il dit sa fidélité aux rythmes qui l'ont si harmonieusement exprimé ; ou il interroge avec une charmante modestie, curieux des techniques mêmes qu'il refuse d'adopter, sensible à tout ce qui est beau, accueillant à tout ce qui est neuf et hardi, bienveillant pour tout ce qui est jeune.

Il nous reste son œuvre si riche, que la piété de Maggie Robert-Le Braz et d'Albert Feuilleraud vient d'enrichir encore avec *Iles Bretonnes*. Il nous reste de belles effigies, de beaux symboles : la statue et le tombeau d'Armel Beaufills, la stèle de Francis Renaud. Mais il nous reste surtout le trésor de souvenirs dans lequel on va puiser aux jours anniversaires, aux jours de recueillement et de regret, mais dont les plus profonds, trop mêlés à nous-mêmes, ne trouveront jamais leur expression.

A. RIVOALLAN.

Le monsieur qui ressemble à Victor Hugo

Il y a un peu plus d'un quart de siècle que j'ai fait la connaissance d'Anatole Le Braz, dont j'ai eu par la suite le grand honneur de devenir le suppléant puis le successeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes.

Peu de temps après, je l'entendis pour la première fois, à Rennes, dans une fête scolaire. Avec son exquise facilité, avec cette bonne grâce souriante qu'il mettait à se répandre autour de lui — et avec plus de sympathique simplicité, s'il se peut, parmi ces petits êtres dont la fraîcheur s'ouvre comme une fleur à la vie, — il avait pendant près d'une heure, racontant ce qu'il venait de voir dans les écoles américaines et y entre-mêlant les souvenirs de la petite école paternelle dont il a toujours aimé parler avec tant de reconnaissance émue, bercé au rythme de ses phrases chantantes son auditoire émerveillé. Et pour tous ceux que leur chance avait faits les témoins de la communion de ces petits enfants avec un grand esprit, c'était été un délice de sentir pénétrer en ces jeunes âmes, conquises dès les premiers mots et comme tirées par un merveilleux aimant tout entières dans les yeux soudain fixes et brillants ; le charme qui émanait aussi bien que de ses paroles, de sa voix caressante, de son regard tantôt vif, tantôt tendre, tou-

jours profond, de son geste ample cordial et délicat, de sa physionomie vivante et majestueuse, de toute sa personne enfin, animée d'une chaleur enveloppante. Tant il est vrai qu'après ses deux grands compatriotes, le Malouin Chateaubriand, le Trégorrois Renan, Le Braz a mérité pleinement ce titre, qui n'a été donné, je le crois bien, qu'à des fils de Merlin : le beau titre d'*Enchan-teur*.

Au retour, un jeune garçon, un enfant de dix ans qui marchait auprès de moi, après un long moment de silence grave et réfléchi, se tournant vers moi me demanda : « Quel est ce Monsieur qui ressemble à Victor Hugo et qui sourit avec des yeux si doux ? »

La ressemblance physique n'était peut-être pas aussi manifeste que se l'imaginait l'enfant. Mais je devinai sa pensée, et que dans son intelligence en train de s'ouvrir aux choses de l'esprit, une assimilation s'était inconsciemment produite entre les vers du grand poète qu'on lui faisait apprendre en classe et les choses si simples et pourtant si prenantes qu'il venait d'entendre. Je compris que ce jour-là Anatole Le Braz avait dans son petit auditeur, et sans doute dans beaucoup d'autres, fait passer ce qu'un presbytère de Ploumilliau, chez son premier maître de latin, l'abbé Villiers de l'Isle-Adam, il avait « un soir que ronflait le suroit de novembre » reçu lui-même.

*Petit Breton barbare, affamé de connaître,
Et que déjà guettait la Chimère...*

de l'auteur des *Contes cruels*, apparu soudain au foyer de son oncle :

le divin émoi

*Qui nous étreint le cœur quand passe le génie...
Un frisson d'infini dans une âme d'enfant.*

En 1912, ayant découvert parmi les archives non classées du Présidial, sous les combles du Palais de Justice de Rennes, l'inventaire de Combourg après le décès du Comte de Chateaubriand, j'allai faire part de ma trouvaille à Anatole Le Braz. Nous parlâmes longuement de François-René, de la curieuse et énigmatique figure de son père, qui nous attirait l'un et l'autre. Le Braz s'échauffa. A grands traits il peignit la vie du petit cadet de Bretagne depuis la modeste gentilhommière des Touches en Guitté jusqu'à la sombre forteresse qui fut l'aboutissement de sa fortune. Les choses vivaient. Je ne doutai pas qu'il n'eût de ses yeux vu, aussi bien que le château de Combourg, la maison solide et simple, au bout d'un chemin creux qui s'évasait en une cour inégale, sa façade grise et plate, élevée d'un étage que remplissait tristement, entre quatre fenêtres, un pignon lépreux percé seulement dans un de ses coins inférieurs d'une porte basse en plein cintre, ses deux lucarnes aux lourds et hauts frontons triangulaires, à mi-flanc d'un coteau qui dévalait vers les rives sinuées de la Rance.

Plus tard je suis allé aux Touches, en compagnie de mon regretté ami l'abbé Duine. Auprès du propriétaire, qui s'enorgueillit de succéder dans son petit domaine à une illustre famille,

nous nous enquîmes de la visite d'Anatole Le Braz. Il n'était jamais venu aux Touches. Il y avait envoyé l'instituteur.

Mais à travers le rapport de son missionnaire, Le Braz avec ses yeux de poète avait mieux vu les Touches que tant d'autres avec leurs yeux de chair.

Georges COLLAS.

L'indépendance de Le Braz

J'AVAIS pensé, pour rendre témoignage à cette grande mémoire, reproduire ici deux lettres qu'Anatole Le Braz m'adressa, aux jours lointains d'avant la guerre et qui fixent, à la faveur des circonstances assez particulières, un des aspects les plus séduisants et sans doute les moins connus de son caractère. Mais ces lettres étaient assez longues. D'autre part, elles rappelaient, en mettant des tiens en cause, de vieilles polémiques passionnées...

... Le 1^{er} février 1913, Anatole Le Braz présidait, à Paris, les agapes traditionnelles de nos « déracinés », groupés sous la houlette du docteur Le Fur, directeur du *Breton de Paris*. Au dessert, le maître se leva pour improviser une de ces étincelantes et chaleureuses allocutions dont nul comme lui n'avait le secret... Plus de vingt ans ont passé depuis, mais, ce que je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais, ce fut le geste et le



La cour d'honneur du Lycée Anatole Le Braz à Saint-Brieuc le jour de l'inauguration de la stèle commémorative, œuvre de Francis Renaud. (Photo Hamonic.)



Le Pardon de Saint-Jean-du-Doigt : reproduction d'une esquisse de Péters-Destrac pour l'édition du Pays des Pardons (A. Blazot éditeur.)

regard de Le Braz quand il se tourna vers moi à l'improviste et qu'avec tout l'élan de sa générosité naturelle lui vinrent aux lèvres des mots que je n'attendais guère et que personne, dans la salle, n'avait prévus d'avance.

Ce geste, il me le rappelait, cinq ans plus tard, le plus simplement du monde, aux derniers jours de la guerre, alors qu'il m'adressait d'Amérique, l'une des plus belles pages qui soient sorties de sa plume, — je veux parler de la préface d'un livre qui lui doit beaucoup et qui s'appelle : *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaine*.

Comment dire mon émotion quand je lus ces premières lignes qui m'arrivaient de si loin et qui éveillaient en moi de si profondes résonances :

« Vous voulez bien me confier, mon cher Poète, en ma qualité de vétéran des Lettres bretonnes, l'honneur d'inscrire la parole de bon augure au fronton du monument que vous élevez à leur gloire. C'est une attention à laquelle je suis doublement sensible, d'abord parce qu'elle n'a pas hésité à venir me chercher sur un rivage lointain, à quelque deux mille lieues de la patrie; ensuite, parce qu'elle témoigne chez vous d'une largeur d'esprit dont je suis d'autant plus touché qu'elle est plus rare. Car, — nous n'avons à le cacher, ni vous, ni moi, n'est-

« il pas vrai? — si nous communions d'une fer-
« veur égale dans le culte de la Bretagne, cette
« communion, nous ne l'avons pas toujours faite
« et nous ne la ferons peut-être jamais sous les
« mêmes espèces. Je sais des Bretons qui vous
« reprocheront amèrement de m'avoir demandé
« cette préface; j'en sais d'autres qui ne me par-
« donneront pas de l'avoir écrite. Vous ne vous
« en êtes pas soucié; j'avoue que je m'en soucie
« moins encore. Par où nous nous attestons,
« après tout, les purs Celtes que nous sommes,
« de francs individualistes, fidèles à l'instinct
« vital de notre race, qui suivons le chemin de
« notre choix, sans nous inquiéter si nous y
« marchons solitaires. »

Et, plus loin, évoquant le souvenir du discours de Paris :

« Nous sommes trop excommuniés dans
« notre pays. Et que d'énergies précieuses nous
« décourageons de la sorte! Si seulement nous
« dépensions autant d'efforts pour nous com-
« prendre que nous en gaspillons à nous mé-
« terpreter!... »

Cette élévation d'idées et de sentiments... Cette philosophie sereine et désabusée d'un fils spirituel de Renan... Cette générosité instinctive et cette indépendance du caractère... Tout l'homme est là.

Car Anatole Le Braz était et demeura, sa vie durant, un « chevalier » de l'esprit et du cœur. Ou encore, si l'on veut bien en passer l'expressive familiarité du terme, il fut pour ses amis — et sans doute pour les ennemis qu'il a pu avoir et qu'il voulait ignorer — ce qu'il devait être aussi pour les privilégiés qui furent ses élèves à la Faculté de Rennes : « un chic type ».

Camille LE MERCIER D'ERM.

Une soirée bretonne

CETTE année-là, l'Union Régionaliste Bretonne, qui venait d'être fondée, par un beau soir de pardon de Ploujean, tenait à Guingamp son Congrès. Toute la Bretagne était, à cette occasion, dans la vieille capitale des Penthièvres. Et il me souvient que mon père me conduisit, par un samedi de marché tout pénétré de la première fièvre de septembre, jusqu'à la place Saint-Sauveur où, dans l'ombre des ormes, une troupe paysanne jouait les *Quatre Fils Aymon*.

Je n'oublierai jamais ce décor féodal qui dressait, entre les feuillages déjà touchés d'une note d'automne, l'architecture de ses tourelles et de ses barbacanes. Ni les vers — français et bretons alternant — qui exaltaient l'héroïsme de Maugis. La représentation terminée, un cabaret breton, dont Léon Durocher était le manager, tenait ses assises dans une rue du vieux Guingamp, en une resserre d'épicerie, à laquelle on accédait par un escalier rustique, et que l'épicier-poète et peintre Théophile Salain avait mis à la disposition des organisateurs. On buvait, autour de tables de bois blanc, où se combinaient en rosaces les cercles

dessinés par les culs mouillés des chopines, du cidre des coteaux de Plouisy, tout en écoutant des pages de prose et de vers débités, à la façon de Montmartre, par les Bretons de lettres qui avaient, à l'époque, quelque renom.

Il y avait là Charles Le Goffic, dont la barbe grisonnait à peine, Edouard Beaufils, barbu lui-même comme un Assyrien, le mélancolique Louis Boivin, dont le père devait m'initier, peu après, aux rudiments de la musique, François Gélard, promenant de table en table un rêve nostalgique, Charles Bernard, Sullian Collin, le barde Rolland, qui, avec sa troupe de Ploujean, chanta le plus ironique des *Pillaouer*, et surtout Le Braz.

Le Braz, dans tout l'éclat d'une jeunesse ivre de poésie bretonne, l'œil brillant, les cheveux bouclés, la barbe soyeuse et noire, à la fois Athénien et Trégorrois, tel que le représente une gravure du *Livre de la Bretagne* qu'Aubert venait de faire paraître et qui mériterait largement les honneurs d'un réédition.

Il lut, de sa voix qui donnait à tout ce qu'elle articulait un charme merveilleux, une page que j'ai retrouvée, depuis lors, dans les *Cortex du Soleil et de la Brume*. Je l'écoutai, transporté, par l'effet de cette voix musicale, dans un monde merveilleux, peuplé d'ankous et de sirènes. Il y avait, dans ce poète dont j'entendais, pour la première fois peut-être le nom, quelque chose de conquérant et de radieux, et qui appelait naturellement le bonheur. Toute la poésie d'un vieux pays chantait en lui, d'un pays vibrant de la musique des clochers et du murmure harmonieux des coquillages.

Et, depuis lors, je n'ai jamais songé à Le Braz sans retrouver l'atmosphère de cette soirée bretonne, où il m'éveilla au monde divin de la poésie.

François MÉNEZ.

Pèlerin de l'Infini

SI la vie de l'esprit est demeurée pour moi la raison de l'existence, je le dois à quelques hommes, au premier rang desquels je place Anatole Le Braz.

« Si la douleur de vivre nous oppresse, songeons que l'image de la vie est belle! »
Aux jours les plus sombres de la lutte contre le sort qui m'était fait, une telle pensée me donna un singulier courage.

Or cette image de la vie dont j'attendais le secours, me fut fournie par le magicien du verbe qu'était Anatole Le Braz.

En 1912, en son logis du bord de la Vilaine, il accueillit l'étudiant désespéré et le réchauffa au point de lui rendre toutes les audaces.

Je lui en garde par de là son tombeau, la gratitude du plus fervent des souvenirs.

La dernière fois que je l'entendis, ce fut à Paimpont.

Le 13 juin 1921, devant un auditoire de Bretons, tous *pèlerins de l'Infini*, accompagné par le

bruissement harmonieux des feuilles, face à l'étang où vinrent se mirer et Merlin et Viviane, il nous parla de Brocéliande.

Et son évocation, dans ce cadre incomparable, évocation qui nous dépeignait l'angoisse des vivants dans le vaste sanglot des grands arbres, tint ce jour-là de l'épopée.

Ce fut l'ultime conférence qu'il fit en Haute-Bretagne, la seule sans doute qu'il prononça en Breizh.

J'émetts le vœu qu'un jour prochain, nous voyions son médaillon, face au chêne sous lequel il parla et qui demeure le témoin de cette heure inoubliable.

Maurice BRÔT.

Ames d'Occident...

Ames d'accidents !

LA gare de Penvénan dessert le Port-Blanc. J'y louai une carriole des plus campagnardes, tirée par un cheval et conduite par un voiturier fort rustiques tous deux.

Et, en avant pour Porz-Gwen!

— J'ai idée — me dit le Penvénéanais, pour



Le Pardon de Sainte-Anne-le-Palud : reproduction d'une esquisse de Péters-Destrac pour l'édition du Pays des Pardons (A. Blazot éditeur.)

— Papa — dit-elle — je viens de rencontrer Madame X... qui m'a dit : « Qu'il est beau le dernier livre de votre père : *Ames d'accidents*!!!... »

Eh bien cette brave dame n'était sans doute pas très lettrée, ni très intéressée par la situation géographique des âmes, mais son erreur (Occident : Accident) était pleine de bon sens, car les âmes des marins et des pêcheurs peints par Le Braz, tous voués aux grands périls et aux imprévus terribles étaient essentiellement des âmes... *d'accidents*.

Longtemps après cette journée restée dans mon souvenir comme un rayon de soleil, je suis retournée au Port-Blanc. La maison aux éléments était encore là, mais ses habitants l'avaient désertée, la mer chantait toujours, mais elle chantait moins bien, la brise était plus froide, et le ciel moins lumineux.

Marie ALLO.

Les bûches de chêne

UNE après-midi de novembre 1923, Anatole Le Braz et sa femme, vinrent me rendre visite à Carhaix. Ils faisaient ensemble une promenade touristique en Basse-Bretagne. Le Braz montrait à sa compagne le pays de Duault et de Saint-Servais, où il était né. Comme il avait blanchi, vieilli...

Nous fîmes un petit tour de jardin, puis Le Braz me dit à brûle-pourpoint :

— Jaffrenou, vous au moins vous avez été logique. Vous êtes resté un enraciné. Moi, je n'ai qu'un regret, c'est de ne plus pouvoir me fixer; cette vie de perpétuelle errance m'a fatigué beaucoup. J'ai toujours ma maison de Port-Blanc, mais je ne m'y plais plus depuis qu'il est devenu impossible de se chauffer au bois dans le pays de Lannion. Se procurer une corde de bois est un problème; et nous avons en sainte horreur, ma femme et moi, ces salamandres à coke et ces poêles à charbon.

Un feu de bûches flambait dans mon âtre, et Le Braz me demanda :

— Est-ce que vous pourriez nous procurer quelques bonnes cordes de chêne ?

— Mais certainement, j'ai ce qu'il vous faut.

— Ah ! vous me feriez un réel plaisir.

De la gare de Lannion, je fis aussitôt expédier un wagon de billes à Le Braz à la gare de Penvenan.

C'est la dernière vision qui m'est restée d'Anatole Le Braz.

Je suis content de penser que les derniers mois d'hiver que Le Braz ait passé en Trégor — il se retira à Nice en 1925 — ont été égayés par des flambées de bûches poussées au costar de son Argout natal, dont il gardait la coutume.

JAFFRENOU-TALDIR.

(Voir *Le Foyer Breton*, « An Dised », des 1^{er} janvier et 1^{er} avril 1923 contenant la correspondance de Le Braz à Jaffrenou (Taldir) de 1898 à 1901, dans les premiers temps du mouvement régionaliste.)

Derrière les cendres d'Anatole Le Braz à Tréguier

Le dimanche 8 juillet 1927, par une matinée ensoleillée doucement, j'ai gravi l'escalier monumental de la salle capitulaire de l'ancien évêché de Tréguier (aujourd'hui hôtel de ville). Le cercueil de chêne verni où reposaient les cendres du maître était là. Ce cercueil tout éclatant de cuivre et d'or (car le bois brillait comme un métal précieux) était veillé, non par des âmes en prière, mais par de multiples bougies aux lumignons tout pâles dans la vive lumière de ce beau jour d'été. Des plantes vertes, araucarias nains, fougères, guirlandes de lierre faisaient autour de la bière comme un cortège de fraîche verdure et les petites roses rouges comme autant de lèvres ferventes baisaient le bois lisse du chêne. Une seule couronne : une admirable couronne de fleurs naturelles : roses, glaïeuls, pois de senteurs... Cette salle aux lambris crème porte sur des dessous les noms de saint Yves et de Renan qui tous deux ont honoré la Bretagne chacun à sa manière. Le poète n'avait pas voulu de son vivant les séparer dans sa chaude affection, ne les séparons pas en ce jour de deuil.

Comment ne pas me souvenir qu'à cette même place où je suis venu m'incliner devant les restes de mon vénéré maître j'ai serré ses mains brûlantes de fièvre pour la dernière fois. C'était au mois de septembre 1923. L'Ankou avait déjà mis sur lui sa main décharnée et son visage était pâle comme le visage d'un mort. L'Ankou ne devait pas tarder à aller le prendre là-bas devant la ligne bleue de la mer provençale, sous un ciel encore plus bleu.

Parmi les spectres blancs debout sur le navire Son regard enlêvé reconnaît tout à coup Sur le gaillard d'avant, immobile, l'Ankou!

Il a dit le bon poète malouin Turmel... Pour la dernière fois Anatole Le Braz me parla de sa voix chaude, avec son accent chantant, à la bretonne. Il me donnait rendez-vous pour un jour prochain au Port-Blanc. J'ai répondu aujourd'hui à l'invitation. Mais ici c'est tout près des tombes où reposent les Le Braz depuis plusieurs générations et le glas sonne au clocher de la cathédrale où pria Renan.

La route du jardin de l'évêché, où l'on va déposer les cendres du poète est jonchée de roseaux et de bruyères comme pour une procession de Fête-Dieu. Les médaillés militaires de la commune (les pairs du jeune Le Braz mort à la guerre) mettent sur un brancard le cercueil où les cendres pèsent à peine et descendent les marches de l'ancien évêché pour l'emporter sur les bords du Jaudy, sous les ombrages d'un parc silencieux où pour toujours dormiront ses restes.

C'est un convoi comme on n'en vit jamais qui descend vers la vallée et traverse les champs où la Nature chante un hymne de force et d'amour vers un ciel immense...

La foule court littéralement derrière le cercueil pour entrer dans l'allée centrale du parc.

Elle se presse sous les bouleaux et les hêtres aux feuillages pailletés qui ouvrent à foison leurs petites feuilles neuves...

Et voici la bière arrêtée devant le sarcophage neuf, la stèle sculptée par le maître Armel Beau-fils, dressée comme un menhir de chez nous... C'est un décor de vieille carrière où la nature, reprenant ses droits, a fait jaillir du sol tourmenté l'exubérance de sa flore estivale...

La mer exhale jusqu'à nous ses arômes salés venus de l'estuaire du Jaudy où l'eau a monté comme pour prendre sa part de la cérémonie funèbre... Les mouettes promènent leur vol d'argent non loin de la tombe encore ouverte et les vers du poète pleuré me reviennent à la mémoire :

Mouettes, mouettes des grèves
Que de fois aux jours enfantins,
Je vous ai dit : « Prenez-m'en, rêves,
Malades du mal des lointains! »

Les médaillés militaires descendent dans la fosse le cercueil sonore qui s'enfonce dans sa nuit éternelle... Une fillette jette sur la tombe une brassée de bruyères, charmant symbole de l'amour du poète pour sa Bretagne qui va le garder. Puis ce sont les honneurs officiels de la municipalité, des collègues de la Faculté de Rennes, des confrères, poètes de langue française, des bardes au parler sonore...

De leur bouche est montée tout à coup le doux chant breton de *Kousk Breiz Izel*, Dors Bretagne!

Où dors Bretagne et dors aussi du sommeil le plus doux.

O toi qui incarnas si bien la terre bretonne qu'on a pu dire qu'avec toi la Bretagne était morte...

Il m'a semblé à cette minute qu'un miracle



Etude de R. Y. Creston pour une édition illustrée de la « Légende de la Mort chez les Bretons-Armoricains ».



Etude de R. Y. Creston pour une édition illustrée de la « Légende de la Mort chez les Bretons-Armoricains ».

amorcer la conversation — que vous venez voir notre Anatole?

J'admirai sa clairvoyance et fus ravie de cette prise de possession du grand écrivain par un homme simple : « Notre Anatole », mais oui!... Inutile de dire son nom de famille, n'est-ce pas?... L'Anatole qui nous appartient à tous, gens de Penvenan et de Porz-Gwen que nous sommes.

Notre carriole atteignait le chemin de grève, lorsque, toujours perspicace, le Penvenanais me dit :

— Voici Anatole qui vient au-devant de nous. C'était en effet le Maître. En tricot de laine bleue et béret de même couleur. Tel quel, il s'harmonisait au mieux avec la mer, les rochers, les bateaux, et sa propre maison.

Oh! la jolie, l'expressive demeure! Plusieurs maisonnettes de pêcheurs s'accotaient l'une à l'autre à la file : même hauteur de toits, rien qu'en rez-de-chaussée, et toutes revêtues d'un manteau de céramiques à fleurs en plumage. Devant la maison une terrasse fleurie, le chemin à traverser, puis la mer.

Au déjeuner je fis la connaissance des trois filles d'Anatole Le Braz, et de son fils qui, si peu d'années après, pendant la grande guerre, devait mourir au service de la France.

La conversation animée et joyeuse roula surtout sur les récits bretons du Maître, comme cela se devait en ce Porz-Gwen qui lui a fourni quelques-uns de ses héros les mieux campés.

Anatole Le Braz venait de faire paraître *Ames d'Occident*, et je me souvins qu'une de ses filles lui transmit un éloge de ce livre, recueilli le matin même sur les lèvres d'une habitante du pays :

s'accomplissait et que ces cendres froides tout à coup réchauffées se raminaient et qu'une âme, l'âme de Le Braz, revenait là sous ces ombrages, dans la fraîcheur des bois animer ses pauvres restes. Et ainsi se réalisait le vœu si mélancolique et si touchant exprimé par l'auteur de la *Chanson de Bretagne* :

Le paisible angélus de quelque vieux clocher
Tinterait seul mon glas aux paroisses prochaines.
Dans les sentiers bretons pleureraient les grands
chênes...

Au pied de cette colline plantée de bouleaux
treublants et de vieux chênes, je l'atteste ô mon
maître! l'angélus des paroisses prochaines a tinté
votre glas et j'ai entendu pleurer les grands
chênes...

René VILLARD.

Lettre posthume au grand ami

Anatole Le Braz

MES souvenirs personnels, en ce qui vous
touche, ô Poète, sont vraiment bien peu
de chose...

Je ne vous aurai vu qu'une seule fois en ce
monde... Encore était-ce assez mal, et d'assez
loin, du haut d'un fauteuil de balcon, tandis que,
sur la scène du théâtre de Morlaix, vous nous
parliez de la Bretagne... Des amis communs
avaient projeté de me présenter à vous, ce soir-là.
Mais ils oublièrent leur projet. Plus tard,
lorsque j'allai frapper à votre porte de la rue
Saint-Hélier, à Rennes, vous aviez atteint, à Ver-
sailles, votre domicile de l'avenue de Paris...
Quand je me trouvais à Paris... vous veniez de
partir « en escapade » au Port-Blanc... Et, chaque
fois que j'ai passé au Port-Blanc, vous étiez en
Amérique... Je ne vous ai donc jamais parlé...
Je ne vous ai jamais serré la main.

En revanche, je possède, de vous, de précieuses
lettres... Des lettres, d'après lesquelles, — malgré
toute la distance de l'âge et du talent — je crois
pouvoir me dire que j'ai compté parmi vos amis
les plus vrais. Et, par une singulière ironie
rétrospective, elles ne cessent de m'inviter à vous
rendre visite, ces lettres, et vous m'y promettez,
même, un jour, de venir me « relancer » chez
moi, « dans ce Plancoët, écrivez-vous, dont il
n'est pas un coin que je n'aie fouillé, à la recherche
de l'enfance du grand oncle, Chateaubriand ».

Le Braz, — cher et vibrant Le Braz ! — vous
aviez cette générosité d'âme des grands, d'être
chaleureusement fraternel aux petits. Vous possé-
diez aussi ce don rare de faire d'un simple
billet, hâtivement griffonné entre deux voyages,
un véritable poème en prose... « La Langue ! —
m'écrivez-vous encore, de Versailles, le 21 fé-
vrier 1923 — qu'elle soit bretonne, ou française,
l'essentiel est que, sur ses flots harmonieux et
souples, elle porte, voiles déployées, une âme ! »
Et la vôtre, toute d'images, portait sans cesse

une âme frémissante plus proche des dieux latins
et des fantômes celtes que des véritables saints
des Bretons, mais toujours appareillée pour la
plus idéale croisière.

Un poème de Le Goffic s'écoute; un poème de
vous se voit. Votre poésie est de forme et de
charme visuels, plus que de musique. Mais vous
étiez charmant toujours, même « en civil », si
l'on peut dire, même en dehors de toute œuvre
littéraire. Et ce conseil que vous me donniez,
en 1922, n'était-il pas chez vous un constant et
vivant exemple ? « Gardez, aussi longtemps que
vous le pourrez, votre exquis velouté de jeunesse
simple et vraie. C'est très bien, la poésie certe,
mais il n'en est aucune qui vaille la poésie de
l'être humain même ! »

Cette même année (et je n'en étais encore qu'à
mon second volume de vers!) vous m'adressiez,
déjà, vos sentiments de « confraternelle admi-
ration » mais vous ajoutiez, Dieu merci ! « avec,
ce qui vaut mieux, toute ma sympathie... »
Oh! oui, certes! Ce qui vaut mieux!

Et c'est en me souvenant de cette phrase que
je préfère, aujourd'hui, ajouter à l'hommage de
tous, une simple lettre d'amitié posthume, plutôt
que des lignes de « confraternelle admiration ».

Le 20 septembre 1924, les vœux que vous
m'adressiez, à l'occasion de mon mariage — me
prédisant étrangement que je garderais toujours
mon nom — ne ressemblent point à ceux qu'un
chrétien, comme Botrel par exemple, m'envoyait
à la même époque... « Que la vie vous soit douce!
me disiez-vous : qu'elle vous ménage toutes les
joies qu'elle peut donner dans les bornes de la
réalité comme dans l'infini du songe ! »

La Vie n'avait-elle donc, pour vous, que ces
deux pôles-là ?...

La dernière de vos lettres, datée de la « Casa
Gyphis, à Menton, le 21 octobre 1925 », saluait
la venue au monde de ma petite fille, et lui sou-
haitait de régner « sur la Brocéliande éternelle,
celle que la hache des abatteurs d'arbres ne fait
pas saigner, parce que les Bretons la portent dans
l'âme, et que ses grands murmures sont faits de
nos rêves... »

O grand poète et grand ami, je puis me per-
mettre encore de vous écrire : je ne puis pas me
permettre de vous juger. « Parce que j'aime les
légendes — m'avez-vous confié, un autre jour —
on en fait courir un peu trop sur moi. » Et qu'est-
ce qu'un jugement humain, sinon une vaine
légende ?...

Ce que vous avez été comme croyant, Dieu seul
le sait... Mais laissez-moi, cependant, prier, avec
mélancolie, devant l'urne funéraire qui contient
vos cendres, l'urne antique des éloges hellènes,
et qui nous rappelle l'orgueilleux dégoût de l'âme
païenne pour la terre... Quelqu'un a connu lui-
même ce trisson, ô Le Braz, est bien forcé de le
comprendre... Pourtant, je suis sûr que, plus
simple et plus breton, fut l'humble cercueil, humi-
lement descendu dans la glaise gluante du cimé-
tière de Trégastel, qui rejoignait les ossements
anonymes de la race...

Marie-Paule SALONNE.



L'Hôtel de Ville de Rennes en 1914.

PAGES LIMINAIRES

A LA GLOIRE DE RENNES

Le 1^{er} juin 1914, en présence de M. Raymond Poincaré, président de la République, eut lieu l'inauguration des aménagements de l'Hôtel de Ville qui, sur la proposition du maire, M. Jean Janvier, avaient été décidés par le Conseil municipal, dans sa séance du 30 mai 1912.

Un magnifique album, illustré par douze artistes, fut, à cette occasion, remis à Mme Poincaré. Les pages liminaires manuscrites, avaient été calligraphiées — c'est le mot exact — par Anatole Le Braz lui-même. En voici le texte :

Ce ne sont assurément pas les titres qui
manquent à Rennes, dans le passé. Elle
a derrière elle de longues annales, abondantes
et remplies.

Dès l'aube indécise de l'histoire, elle groupait
dans sa plaine humide et verdoyante,
ouverte à tous venants comme à tous vents,
les huttes à moitié lacustres des Rhedons
d'alors, ancêtres des Rennais d'aujourd'hui.
Le nom de Rhedons, qui voulait dire conduc-
teurs de chars, semblait présager les futures
destinées de la Ville. Par sa situation
d'avant-garde à la frontière de l'Armo-
rique, elle se trouvait naturellement dési-
gnée pour être le véhicule le plus actif de
la civilisation continentale dans la pénin-
sule. Et tel fut, en effet, son rôle au cours
des âges, depuis les premiers temps de la colo-
nisation romaine jusqu'au triomphe définitif
de la pénétration française. Même dans le fort
de la résistance bretonne, le confluent de ses

rivières, où confluaient aussi les races, élabo-
rait comme en un creuset vivant le grand
œuvre de la francisation qui, plus sûrement
que les batailles et que les traités, devait jeter
la Bretagne dans les bras de France.

Non que, propagatrice née de la langue et
de la culture françaises dans le rude occident
celtique, elle eût pour cela rien abdiqué de sa
fidélité bretonne. Tout au contraire. On le vit
bien après le pacte d'union, aussi souvent invo-
qué d'une part qu'il était violé de l'autre. Faut-
il rappeler avec quel soin jaloux elle veilla
sur les franchises de la province dont elle se
considérait à bon droit comme la tête pensante
et agissante? Elle suscita des générations d'his-
toriciens pour les mettre en lumière et de juris-
consultes pour les commenter. C'est chez elle,
dans son atmosphère volontiers orageuse, que
les Etats de Bretagne tièrent leurs séances les
plus mémorables, firent entendre leurs revendica-
tions les plus hardies. C'est d'un de ses

faubourgs encore existants, la rue de Saint-Malo, qu'en plein règne de Louis XIV partit le signal de la vaste insurrection plébéienne qui, sous le nom de Révolte du papier timbré, ou des Bonnets rouges, déchâna au loin les campagnes pour aboutir à ces innombrables pendants de paysans, si rafraichissantes au cœur de M^{me} de Sévigné. C'est enfin dans les salles de son Parlement que préludèrent à la Révolution les harangues déjà subversives d'un Caradeuc de la Chalotais qui, en disputant au pouvoir royal les derniers lambeaux des libertés bretonnes, se faisait à son insu le champion de la liberté tout court.

♦♦

On comprend que Rennes n'ait pas enterré sans regret un passé si riche de souvenirs. Sa physionomie en a conservé je ne sais quel air de veuvage mélancolique et, si j'ose dire, d'ennui majestueux qui frappe, dès l'abord, l'étranger. Mais, à l'encontre de tant d'autres villes, elle ne s'est pas hypnotisée dans la contemplation de ses splendeurs évanouies ni abîmée dans son deuil de capitale désaffectée. Si, administrativement, elle n'était plus que le chef-lieu de l'un des cinq départements bretons, moralement il lui appartenait de redevenir, pour cette Bretagne dépeçée en tronçons fictifs, un centre de communion spirituelle, un lumineux foyer de littérature et d'art, une cité de l'âme, en un mot, où le génie presque intact d'une race encore neuve pût essayer ses dons, prendre conscience de son originalité. C'est à quoi elle s'est attachée de bonne heure avec une persévérance que n'ont point rebulée les obstacles et dont il est permis de déclarer ici qu'elle n'est pas restée sans récompense.

En vain chercherait-on dans tout l'Ouest une ville d'études qui lui soit comparable pour l'ampleur comme pour la variété de ses ressources. Et je ne parle pas seulement de son université, de ses archives, de ses bibliothèques. Je parle de son décor même, de la solennité un peu triste dont vingt siècles d'histoire l'ont empreint, du ciel aux teintes changeantes qui l'enveloppe, des eaux alanguies où il se reflète sans se déformer, des calmes horizons de verdure et d'arbres qui le prolongent. Impossible d'imaginer un ensemble plus propice à la méditation et au rêve. Est-il besoin d'ajouter qu'il n'a pas laissé d'inspirer nombre de prosateurs et de poètes? On compte pas une, mais plusieurs écoles de littérateurs rennais, dont les manifestations, au cours du siècle dernier, n'ont été rien moins que négligeables. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter les revues où s'est affirmée leur existence. Les plus éphémères ont eu leur effica-

cité, comme, par exemple, de fournir à un Leconte de Lisle l'occasion et le terrain de ses premières armes.

Mais, cela dit, il faut bien convenir que le rayonnement littéraire de Rennes, modéré comme son paysage, ne s'est guère imposé au dehors. Les grands écrivains représentatifs de la Bretagne, qu'ils se nomment Châteaubriand, Lamennais ou Renan, n'ont envers la capitale intellectuelle de leur province aucune sorte d'obligation, à moins qu'on ne lui fasse un titre d'avoir quelque temps hébergé dans son collège l'adolescence vagabonde de l'auteur des *Martyrs*. Non : l'honneur de Rennes n'est pas d'avoir imprimé aux Lettres bretonnes un essor nouveau; il est d'avoir provoqué, d'un bout à l'autre de la presqu'île, un éveil artistique sans précédent, en disant aux jeunes vocations qui n'attendaient qu'un milieu et des conditions favorables pour éclore : « Voici des ateliers, voici des modèles, voici des maîtres ! »

♦♦

Qui eût soupçonné, avant ce geste fécondateur, quelle opulente floraison d'art dormait en germe dans notre pays? Parce qu'on avait longtemps appliqué à tort le terme d'art breton aux monuments, d'exécution un peu lourde, dont la Bretagne du seizième siècle se plut à orner ses villes, ses villages et jusqu'à ses recoins les plus solitaires, on en était venu à le tenir pour un synonyme à peine déguisé d'archaïsme, de gaucherie, voire de barbarie, et l'on en concluait tout naturellement que les Bretons ne sont point un peuple artiste. C'était, d'abord, oublier que ces monuments, dus, pour la plupart, à des troupes de compagnons étrangers, n'ont, en réalité, de breton que la pierre ou le bois dont ils sont construits, et qu'on ne saurait, par conséquent, tirer argument ni pour ni contre la race qui, selon la formule usitée, les a « fait faire ». C'était ensuite, c'était surtout méconnaître, chez cette race un de ses traits les plus profonds, j'entends son instinct si vif et si délicat de la vraie, de la pure beauté.

Il se peut que ses lointains ancêtres d'Asie, dans leur migration vers les terres du couchant, aient jadis, comme on le raconte, bauté le feu au temple de Delphes, sanctuaire préféré d'Apollon. Mais il faut donc croire aussi qu'ils en emportèrent dans l'âme une étincelle sacrée, car la conscience celtique, perdue aux confins du monde occidental, demeure, depuis lors, travaillée par une invincible nostalgie du miracle grec. Le retrouver, c'est pour elle rentrer en possession de son idéal. Sainte-Beuve, le sagace Sainte-Beuve ne s'y était pas trompé, lui qui, à propos de Brizeux, écrivait : « Au moins le Breton raffiné n'est-il des familia-

rités très promptes avec la Grèce. » La Grèce! N'est-ce pas un Breton, un Malouin, qui, entraîné vers elle en pèlerin passionné, nous a pour la première fois révélé l'essence de son charme, dans des pages toutes baignées de sa lumière et comme odorantes de son parfum? N'est-ce pas un Breton encore, un Trégorrois, qui, cinquante ans plus tard, gravissant à son tour les marches du Parthénon en ruines, exhalait vers la Déesse aux yeux bleus sa dévotion de Cimmérien soi-disant barbare, dans une langue aussi mélodieuse que celle de Platon? Voilà, en l'espace d'un demi-siècle, deux exemples qui attestent assez éloquentement, je pense, quelle intime parenté, plus forte que toutes les différences de sang et de climat, unit au clair génie hellénique le grave génie armoricain.

Elle s'est exprimée dans la littérature avant de se manifester dans l'art. Ainsi le voulait la norme des choses. Mais il est visible qu'aujourd'hui l'ère des artistes est ouverte. Des phalanges de peintres, de sculpteurs, issus des landes et des grèves, ont entrepris à leur façon leur « itinéraire » pour réciter, eux aussi, devant la Beauté antique, devant la Beauté éternelle, leur « Prière sur l'Acropole ». Or,

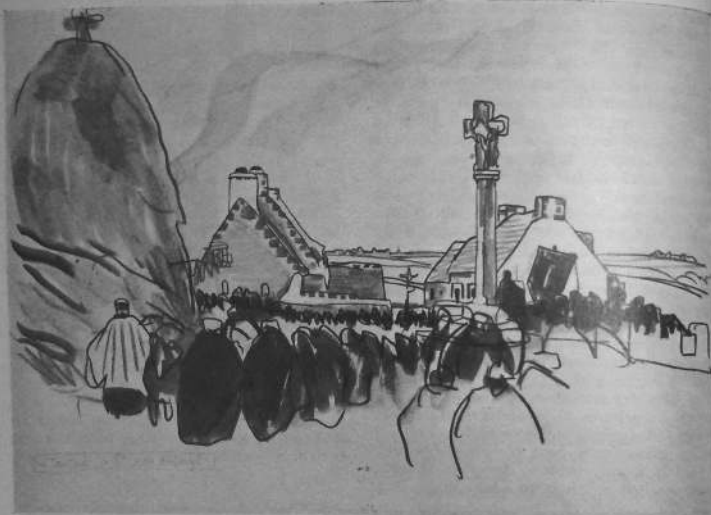
demandez-leur qui les a conviés, encouragés à la merveilleuse aventure, qui a orienté leurs premiers pas vers la colline sainte. Qui leur a distribué le viatique du départ et mis en main le bâton de route : neuf fois sur dix ils vous répondront que c'est l'École régionale des Beaux-Arts de Rennes. Oui, l'École Régionale des Beaux-Arts est en Bretagne le berceau, ne disons pas de l'art breton, mais de l'art sans épithète. Il n'y a guère plus d'une trentaine d'années qu'elle a vraiment inauguré sa mission éducatrice, et déjà les échos du dehors lui renvoient en un bruit de gloire les noms des élèves qu'elle a formés. C'est à l'enseignement de ses maîtres, animés par la ferveur d'un Lenoir, puis d'un Lafond, que les signataires de cet Album doivent les éléments de leur maîtrise personnelle.

En apportant leur concours à la réalisation d'une idée qui marque chez M. Janvier, Maire de Rennes, une si rare compréhension de la véritable supériorité rennaise, ils n'ont fait — je le proclame ici pour eux — que rendre au foyer où ils ont allumé leur talent un peu de la flamme qu'il leur a prêtée.

Anatole Le Braz.



La grande salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Rennes où fut remis, le 1^{er} juillet 1914, à Mme Raymond Poincaré, l'Album à la gloire de Rennes (présenté par Anatole Le Braz).



La Chanson des Chênes ⁽¹⁾

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons poussé, les beaux arbres verts.
Libres au soleil, dans les forêts franches.
Une âpre santé fleurit dans nos branches.
Nous bravons à même aux cieux grands ouverts
Le sang de nos veines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons saigné par bien des endroits,
Quand les vents jaloux nous livraient bataille;
Mais ils n'ont pas pu courber notre taille;
Nos cœurs sont intacts, nos fronts restent droits,
Nos cimes, hautaines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous sommes debout; les vents ont passé.
Le courroux des vents ne dure qu'une heure,
La force du chêne à jamais demeure...
Nous avons grandi, nous avons poussé,
Sans peurs et sans haines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons souffert, nous avons aimé...
O nature immense au multiple ventre,

Mère dont tout sort, mère en qui tout rentre,
Dans ton vaste sein nous avons semé
Les robustes graines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons vieilli, les beaux arbres noirs,
Que les blancs hivers ont vêtu de givre;
Contents de mourir, mais non las de vivre,
De l'auguste paix qui remplit les soirs
Nos âmes sont pleines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Anatole LE BRAZ.
(La Chanson de la Bretagne.)

(1) Cette poésie, extraite de la Chanson de la Bretagne, est la première que Le Braz ait publiée. Elle a paru en février 1887 sous la signature Anatole Lebras (en un seul mot et avec 13) dans la revue les Chroniques, fondée en 1886 par Maurice Barrès et Charité Le Goffic. (Voir à ce sujet la Bretagne Touristique du 15 janvier 1924.)

L'illustration en tête de page a été choisie parmi les dessins originaux de Mathurin Méheut qui accompagneront l'édition du beau livre d'Anatole Le Braz, « Au Pays des Pardon », qui paraîtra en 1936, à la librairie Albert Richard, 35, rue de Laboude, Paris (9^e). Pour tous renseignements et souscriptions s'adresser à la Librairie Albert Richard.

ANATOLE LE BRAZ, PRÉFACIER

ISLANDE ET NORVÈGE

Anatole Le Braz a écrit de nombreuses préfaces. J. Ollivier en indique quarante-cinq dans sa bibliographie : les unes présentent des poèmes, les autres des romans, certaines d'entre elles se rapportent à des pièces de théâtre, à des anthologies, à des récits de voyages, voire à des catalogues d'expositions de peintures. Il en est qui sont de véritables manifestes littéraires et parfois philologiques, comme la préface des Soniou Breiz Izel, ou, encore, comme la préface de l'anthologie « Bretagne », dont l'importance dépasse celle des textes présentés. Ces préfaces ne sont pas, comme cela arrive parfois, constituées par quelques lignes laudatives, écrites hâtivement par un auteur arrivé et qui ne s'est pas même donné la peine de lire le livre qu'il recommande. Bien au contraire, on sent que Le Braz s'est toujours pénétré du sujet qu'il traite et qu'il met au service de l'auteur toute l'autorité de son esprit, toute la sincérité de son âme. Il écrivait ses préfaces du premier coup dans le texte définitif, de cette écriture régulière, lisible pour tous, sans ratures, qui est celle de tous ses manuscrits, et qui montre son bel équilibre physique et moral. Grâce à notre excellent collaborateur Emile Hamonic, nous donnons ci-dessous la reproduction autographe de la préface que Le Braz rédigea pour le livre de M. E. Le Sec'h : Islande et Norvège (Journal de bord d'un marin breton).

Il y a des pays qu'on n'a jamais vus et qui vous sont cependant des patries : telle, pour moi, cette Islande que vous évoquez de façon si simple et si directe, mon cher monsieur Le Sec'h. Tout enfant, elle planait déjà dans mes songes, avec son air lointain de vierge mystérieuse, de pâle et froide vierge du Nord, se soulevant que pour quelques instants les voiles immenses de ses brumes, mais leur désoyant alors des grâces secrètes et paradoxales, toutes les magies, toutes les fantasmagories hallucinantes des lieux hyperboréens. Plus grand, j'appais des « Islandais » du Trégor et du Goëlo à me figurer ce qui se cachait de réalité tantôt souriante, tantôt tragique, derrière ces noms aux sonorités barbares : Izafford, Patricksfjord, Seydisfjord... Oh ! ces fjords de l'hellé ! Que de fois j'y suis entré sur les goëlettes du rêve ! Que de nuits visionnaires j'y ai passées, au mouil, longe, entre les hauts murs de basalte noir où la

coulée des neiges s'incrustait en damasquineries é-
tincelantes, tandis que dans le ciel, le ciel violet du
pôle, les fées tricoteuses, les « marionnettes » dont
parlent nos pêcheurs, entrelaçaient les nuances chan-
geantes d'une aurore sans jour.

Plus tard encore j'ai failli faire le voyage
pour de bon. Un ami m'attendait à Leith, en
Ecosse: nous devions prendre ensemble le bateau
qui relie le pays d'Ossian à l'île des Sagas.
Hélas! force lui fut de partir sans moi. Les ré-
cits dont il m'enchantait au retour ne furent point
pour atténuer mes regrets de n'avoir pu l'ac-
compagner. Sur ces plages de sable et de gulet
que vous nous dépeignez d'un trait si précis,
il avait débarqué à dos d'homme. Plus heu-
reux que vous, il n'avait pas seulement con-
templé du large le sombre roi des champs de
neige, le Snefell Jokull: il l'avait à moitié
gravi. Pour un peu, et n'eût été la défaillance
d'un des insulaires qui l'escortaient, il eût con-
quis la gloire, que se promet en vain un Anglais,
lord Garsayth, de planter son bâton de mon-
tagne sur la cime volcanique, encore inviolée.
Ce n'est point, je l'avoue, ce qui m'eût tendé dans
son fait. Non, mais combien, en revanche, je me
fusse réjoui de trotter à califourchon sur l'échine
elastique des ponies sauvages, à travers les plaines
stygiennes, que hérissent des laves pucelles à
des artichauts pétarclés! Et comme je l'eusse
goûtée, la douceur d'arriver, le soir, à l'étape,

dans une de ces fermes, une de ces isbas hospi-
talières qui, jusque dans les déserts les plus inac-
coutumés au passage de l'homme, ont tou-
jours une chambre pour les étrangers!

Me sera-t-il donné, quelque jour, de m'y
asseoir, dans la petite maison de bois, aux
vitres fixes, jamais ouvertes, par lesquelles on
peut voir, de sa couchette, des étoiles d'un éclat
aigu monter dans un firmament de cristal,
à la fois compact et transparent comme un
glacier? La belle fille aux nattes blondes sert
le voyageur; le père fait à haute voix la lec-
ture de la Bible, cependant que l'indécise clar-
te de la nuit polaire enveloppe son visage d'un
halo trouble où ses traits se dissolvent peu à peu
comme il adrint pour l'apparition du Christ
dans la scène des pèlerins d'Emmaüs. Dehors,
le blizzard soufflé, âme impétueuse de ces soli-
tudes qui, malgré de rares présences humaines,
gardent tout le solennel, tout le religieux de
l'inexploré... Parfois, à rêver de ces choses, j'ai
la vive impression qu'elles sont en moi comme
des souvenirs.

Mais je n'en ai jamais été plus persuadé
qu'en lisant votre journal de bord, mon cher
monsieur Lesec'h. Ah! les clairs yeux du marin
breton, du marin français, comme ils savent voir
et comme ils savent retenir! Comme les images
s'y peignent d'une couleur franche et nette!

Quelle vérité tout ensemble et quelle sobriété ! Il semble que cela vous change des vaines fioritures littéraires, comme un matinal décarbouillage à pleinseau sur le pont ! Si je réalise mon vœu d'attérir enfin à cette patrie islandaise dont je nourris au plus profond de moi l'impérieuse nostalgie, c'est votre livre, o pilote, que je prendrai pour guide. Il y en a de plus copieux, il y en a de plus « écrits », mais je les aime, ces pages, parce qu'elles disent posément, bravement, à la Bretonne, et non sans une sorte de fier caché, ce que vous avez vu, ce que vous avez senti. Si j'avais un reproche à vous faire, ce serait d'avoir été trop court. Et, par exemple, j'aurais souhaité, quant à moi, de m'attarder davantage avec vous dans ce « cimetière des Bretons » qui aligne ses tentes mortes et ses pauvres croix dans la plaine de Reikjavik. De quels dramatiques enseignements ce misérable arpent de terre poluine n'est-il pas rempli ! Et quelles histoires à serrer le cœur ne conte-t-il pas, dans la nuit hyperborée, aux vents plus tièdes qui soufflent du sud !... Mais, consolez-vous : ceux-là sont les livres attachants, qui ne combleront pas votre curiosité et qu'on referme, comme j'ai fait pour le vôtre, mon cher Monsieur Lesec'h, avec le désir d'en savoir plus. Puis, il y a les vues photographiques dont l'éloquente activité vous dit que je louerai d'un mot en disant qu'elles respirent tout l'art d'Hamonic.

Anatole Le Braz



UN CONTE D'ANATOLE LE BRAZ

L'INNOCENTE

Un meurtre bien involontaire, certes, dit le juge, mais tout de même un meurtre... Et il commença :

— Au fond de la Baie de la Forêt, entre la pointe de Beg-Meil et celle de Trévignon, se creusent deux fiords secrets, deux mystérieuses filtrées de mer glauque, sur qui semble planer encore tout l'inviolé des âges d'avant l'homme. Ils sont parallèles et comme jumeaux. Sur les cartes, ils portent les noms liturgiques de Saint-Laurent et de Saint-Jean. Un promontoire arrondi les sépare, que ceignent d'une double guirlande, semi-terrestre, semi-marine des ors superposés de varechs jaunes et de jeunes ajoncs. Aux rayons du couchant, on dirait la proue somptueuse de quelque navire de féerie. Des pins le couronnent, quasi centenaires, avec des troncs bizarrement branchus à qui la fantaisie du vent s'est plu à donner des formes de harpes et de lyres, et qui, sous leurs fines chevelures aériennes et sonores, font penser à un chœur harmonieux de vieillards célébrant, au retour d'une odyssée lointaine, l'Océan qui les épargna.

Des deux fiords, celui de Saint-Jean est de beaucoup le plus abrité, le plus solitaire, le plus vierge. On y a vraiment la sensation de l'Inexploré. Les choses y sont restées dans l'attitude qu'elles durent avoir au lendemain de la Genèse, gardent cet air de songerie énigmatique des lieux où nul pas humain n'a retenti. La première fois que j'y pénétrai ce fut par terre, au crépuscule. La veille, le peintre Glazard m'avait écrit : « Viens. J'ai besoin de ton ministère. Tu me trou-

veras à la jonction de la nouvelle route de Concarneau avec l'ancienne. Je l'attendrai sur le coup des six heures dans l'auberge qui fait l'angle. » Lorsque j'arrivai au rendez-vous, Glazard était en grande conversation avec le cabaretier.

— C'est tout de même par trop singulier ! insistait-il, en heurtant du poing la table... Elle est née quelque part, voyons ! Elle a un état civil !...

— Comme j'étais en ce moment, il me prit à témoin.

— Admets-tu ça, toi, qu'en France, à l'époque où nous sommes, il y ait une créature dont personne dans son entourage ne puisse vous dire ni le domicile, ni la provenance, ni le nom ?

— Un être mythique, quoi ? prononçai-je en riant.

Et j'ajoutai, à tout hasard :

— Chez les Bretons, mon cher, rien de plus normal que le mythe : il est la suprême réalité.

— Moi, fit le cabaretier, je vous ai conté d'elle ce que j'en savais... Enfant, elle accompagnait, dans sa quête d'aumônes, une antique pauvresse, la Grida. Toutes deux logeaient alors dans un gabion, une hutte de pierres et d'argile que des douaniers compatissants leur avaient abandonnée sur la falaise. Mais, un soir d'équinoxe, le même coup de temps emporta l'âme de la vieille et la toiture du gabion. C'était il y a douze ans. La petite en avait peut-être cinq, six au plus. Depuis, elle est une sans-gîte, comme elle était une sans-nom. Elle vit de la charité publique. On ne la voit paraître que quand elle a faim. Jamais

une parole, d'ailleurs : un cri seulement, guttural et prolongé, comme un appel de courlis au large. Pour la désigner, les gens disent : « C'est l'Innocente. » Le recteur de Clohars a tenté naguère de la catéchiser. Ah! ouïche! Lorsqu'il voulut la forcer de se mettre à genoux, elle faillit lui sauter au visage... En revanche, elle se prosterna, comme une païenne, devant les arbres, devant le soleil, devant la mer... Croyez-moi, monsieur Glaizard, ça doit être né, comme les champignons, des rosées de la nuit, ou comme les mouettes, de l'éume des vagues.

Le peintre haussa les épaules. Nous sortîmes. On était sur la fin de septembre : il faisait une de ces opulentes soirées d'arrière-saison qui sont en Bretagne, d'un charme unique. Le sang de l'étoile évanouie empourrait encore la cime des hêtres. Entre leurs fûts, cercés d'argent, l'ancienne route royale, condamnée depuis près d'un siècle, semblait la maîtresse avenue d'un parc désert, menant très loin, dans l'ombre, vers quelque châtelaine enchantée.

— Par là, dit Glaizard, presque à voix basse.

Il prit, sur la gauche, un sentier plongeant, et nous dévalâmes dans une grève étroite, aux courbes sinuées et lustrées comme un intérieur de conque. Un filet d'eau perlé glissait sans bruit à travers des sables d'un rose délicat. Glaizard ne s'arrêta que lorsque nous eûmes contourné l'anse et gagné la hauteur abrupte qui lui faisait rempart du côté de l'Occident.

— Maintenant, murmura-t-il, regarde-moi ce



paysage! Sens-tu comme tout y est, en quelque sorte, plein de passé?... Et quelle noblesse! Quelle majesté! Quel silence!...

C'était vrai. Impossible d'imaginer un plus merveilleux décor de légende. Et le silence y était, en effet, d'une solennité grandiose et quasi-épique, comme peuplé d'immenses souvenirs.

— Très beau, très impressionnant, répondis-je; mais?...

Glaizard ne me laissa pas achever.

— Oh! fit-il, je l'entends bien, et si ce n'avait été que pour te mettre de moitié dans ma découverte, je ne t'aurais pas dérangé... Non; il y a autre chose... Ce que tu as là sous les yeux n'est qu'un cadre vide : il y manque la figure animée qui lui donnera, en y répandant le frisson de l'être et de la vie, toute la signification dont il est capable. Cette « animatrice », elle va se montrer. Tu la connais par ce qui l'en a été révélé ce tantôt. L'étrange fille dont parlait l'aubergiste, c'est elle-même. Une sauvagesse, dit-on : il se peut. Pour moi, quand elle m'est apparue, je me suis écrié, comme Ulysse en présence de Nausicaa : « Jeune vierge, à moins que tu ne sois quelque déesse sous les traits d'une mortelle!... » Les vers d'Homère ont-ils en eux une mystérieuse vertu d'incantation, je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est que, cette Cimmerienne indomptable et farouche, ennemie de tout contact humain, je l'ai eu vite apprivoisée. Journallement, elle me fait visite, s'accroupit dans la mousse à mes côtés, joue avec mes pincesaux. Moi, ses moindres mouvements me sont un délire. Elle est tout harmonie. Son corps a le nombre et l'aisance d'un beau rythme. Mais le plus curieux, le plus attachant, c'est qu'il existe entre cette fille et ce paysage une correspondance et comme une parenté secrètes. Elle est cette nature faite femme. Le ciel, la terre et l'eau, s'expriment et se marient adorablement en elle. C'est la même pureté de lignes, la même grâce primitive et profonde. La mer, toutefois, est son véritable élément. Je la vois surtout comme une Néréide, attardée aux rives du septentrion, et le désir m'est venu de la peindre en sirène, non point vivante, mais morte, dissoute à demi dans la vague, tandis que, derrière elle, triste du trépas de sa dernière fille, pleurerait le vieil Océan... Quelque chose comme le crépuscule et la fin des antiques divinités marines, tu conçois?... J'ai tout lieu de croire qu'elle s'y prêterait sans difficulté; seulement il faudrait, pour cela, pouvoir me faire entendre d'elle, et je ne sais pas un traitre mot de breton... D'autre part, à qui recourir? Où trouver un intermédiaire intelligent? Il n'y a, dans ces environs, que des rustres. Alors...

— Il suffit, répondis-je. Je te servirai de truchement. Mène-moi, quand tu voudras, vers la sirène.

Il marmonna :

— J'en serais bien embarrassé, puisque j'ai

beau interroger les gens, nul n'est à même de

m'apprendre où elle perche.

Et, me faisant signe de m'asseoir près de lui

sur un rocher de granit mauve, sous les grands

panaches assombris des pins :

— Non, reprit-il, c'est elle qui va venir à nous. Son heure est proche : le flot commence à monter.

Je fus pour lui dire que je ne saisis guère le rapport. Mais toute son attention s'était fixée sur l'entrée de l'anse, où la marée du soir s'épanchait. Je me laissai aller moi-même à la douceur hypnotisante du spectacle. La mer avançait sans bruit, comme respectueuse du veuvage de cette solitude. C'était une pénétration lente, continue, silencieuse, presque mystique, comme d'une foule qui se recueille aux abords d'une enceinte consacrée. Pas un clapotis, pas le plus léger murmure d'onde, pas un souffle. Rien qu'une poussée tranquille, le déroulement discret, sur les sables, d'une large bande de moire glauque où ça et là, le frisselis d'un courant projetait une rapide lueur d'écailles. Peu à peu, le flux baigna le pied de la haute berge sur laquelle nous étions assis. Et du pâle miroir des eaux, une voix soudain s'éleva, une voix aussi tenue qu'une haleine, et qui modulait en cadence une plainte longue, une sorte de soupir énamouré.

— C'est elle, dit Glaizard; c'est notre jeune amphibie. Tous les jours, à la mer montante, elle m'arrive ainsi, en nageant. Vois avec quelle élégance heureuse elle vogue, toute nue, ses maigres loques nouées en paquet au-dessus de sa tête...

Ses membres semblaient avoir, en effet, la belle eurythmie, la noble aisance fluide de l'élément qui la portait. Elle se laissa déposer par lui dans les marnes roses du fiord qu'il achevait d'envahir, se mit debout, sans hâte, en sa nudité ruis-selante, secoua le front pour en faire tomber ses vêtements et, après les avoir passés un à un, escalada, toujours fredonnant la même cantilène languide et monotone, le versant où nous l'attendions. Ma vue l'étonna, lui déplut. S'interrompant de chanter, elle eut un cri rauque, le strident coup de sifflet d'un courlis qui va s'envoler. Mais, Glaizard n'ayant entouré le cou de son bras, pour marquer qu'il m'avait en affection, elle sourit, s'approcha, farouche encore, le pas hésitant. Dans le velours bruni des mousses, ses pieds luisaient d'un éclat ambré :

— Dépêche-toi! Parle... Explique-lui... dit Glaizard.

Le discours que je lui tins en breton fut à peu près le suivant :

— Mon ami te trouve belle, très belle, et il brûle d'envie de te mettre dans une image. Si tu y consens, tu lui feras beaucoup de plaisir. Il te représentera hercée par la mer, comme une enfant des grèves que tu es. Tout ce qu'il te demande, c'est de rester quelque temps devant lui, sans hanches, telle que tu étais, il n'y a qu'une minute, quand tu nageais, mais, par exemple, en bougeant le moins possible, en feignant quelque chose qui flotterait endormie et comme morte. M'as-tu compris?

Elle m'avait écouté, d'abord, avec une expression de joie puérile; puis, aux derniers mots, elle avait baissé la tête : ses prunelles d'émeraude ardentes s'étaient voilées. Lentement, laborieusement, elle répétait :



— Belle... Dans une image... Morte...

Ses yeux, en se relevant, allèrent au peintre, l'enveloppèrent d'un long regard de bête soumise, douloureusement passionné.

— « Varc'hoaz », balbutia-t-elle avec effort.

Et, humant l'air comme pour s'orienter vers son gîte, elle disparut.

— Elle refuse? questionna Glaizard, anxieux.

— Au contraire. Elle a répondu : Demain!...

C'est donc qu'elle accepte...

Il n'était pas trop tard pour regagner Quimper par le train de nuit. Glaizard m'accompagna jusqu'à la station de La Boissière et, en guise de remerciement, promit de m'écrire la suite de l'aventure. Au lieu d'une lettre, ce fut un télégramme que je reçus : « Pars navré. Sauras par les journaux pourquoi. » Et, dans la semaine, en effet, les gazettes locales, à la rubrique des faits-divers, annonçèrent que le peintre Glaizard, — un fanatique du fiord Saint-Jean, — y avait retiré de l'eau le cadavre d'une pauvre idiote dont c'était la manie de s'y baigner en toute saison.

Pour mieux poser la « sirène morte », la malheureuse, dans la simplicité de son intelligence et la ferveur de son amour, n'avait rien trouvé de plus naturel que de se noyer...

Anatole LE BRAS.

(Illustrations de Y. Jean Haffin.)

LES GRANDES MINUTES HISTORIQUES AUX ÉTATS-UNIS



Ce portrait d'Anatole Le Braz, œuvre de Jeanne Ennaut Ven, est extrait d'une revue américaine où il fut publié en 1907.

REPRENANT la parole, pour la première fois en France depuis la guerre, le 1^{er} décembre 1918, dans la Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville de Saint-Brieuc, Anatole Le Braz prononça une conférence, au profit de l'œuvre anti-tuberculeuse des Côtes-du-Nord.

Les grandes Minutes Historiques aux États-Unis, tel en était le titre. Quel qu'ait été le retentissement de cette manifestation, les journaux ne donnèrent, à l'époque, que des compte-rendus extrêmement sommaires.

J'avais, à la demande de M. Servain, alors maire de Saint-Brieuc et ami personnel d'Anatole Le Braz, résumé mes impressions sur cette inoubliable soirée, au cours de laquelle, à maintes reprises, nous avions eu le sentiment très net que l'âme collective de l'auditoire vibrât à l'unisson de l'âme de l'orateur, quand, emporté par la grandeur de son sujet, celui-ci se laissait gagner, lui-même, par l'émotion que suscite chez tout être sensible, le rappel d'heures décisives, intensément vécues.

Après dix-sept ans, ces notes conservent toute leur sincérité. Je n'y veux pas changer un mot. Si certaines expressions paraissent aujourd'hui

détoner quelque peu, que les lecteurs veuillent bien se replacer, par la pensée, dans l'atmosphère qui était celle du lendemain de l'armistice.

Anatole Le Braz, mieux que quiconque, pouvait nous dire ce que furent, aux États-Unis, les grandes minutes historiques qui précéderent l'instant solennel où, du haut de la tribune du Congrès, en présence des sénateurs, des députés, des neuf membres de la Cour Suprême, le président Wilson, cet « homme-principe plus qu'être humain », déclara que la neutralité armée n'était plus suffisante et conclut, après avoir stigmatisé les intrigues allemandes :

« Nous voici forcés d'accepter la bataille avec l'ennemi naturel de la liberté, et, pour le faire, nous emploierons la force entière de la Nation. Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons, à un tel devoir, avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir... »

Mais avant d'arriver à ce résultat, que d'heures angoissantes ont connues ceux qui, sur le nouveau continent, se trouvaient pris entre leur amour pour la France, et l'indifférence, quand ce n'était pas l'hostilité, des masses qui les entouraient.

C'est que le peuple américain n'est pas, comme le peuple des nations européennes, une entité nationale. Il est composé, en majeure partie, d'immigrants qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, ont gagné les États-Unis, attirés par l'immensité des territoires inoccupés, par les ressources qu'ils espèrent en pouvoir tirer, ou, encore, poussés par les circonstances particulières, comme les révolutions politiques et la surpopulation.

Les plus récentes statistiques d'avant-guerre montrent que cette immigration était continue, et même en accentuation dans les dernières années.

Les nouveaux venus se groupaient autour de leurs nationaux, leurs prédécesseurs aux États-Unis et, le plus possible, s'efforçaient de conserver leurs habitudes, leurs mœurs, leur esprit.

C'est ainsi que des villes entières se sont fondées, dont la population se compose d'habitants originaires d'un même pays. Les Allemands, qui forment l'élément le plus important après les Anglais, sont surtout concentrés dans la région Nord-Centrale et dans l'État de New-York. A Cincinnati, sur les rives de l'Ohio, à Chicago, à Saint-Louis, ils sont la partie la plus massive de

la population. Ils habitent des quartiers distincts, possèdent leurs écoles, leurs journaux, leurs brasseries, etc...

Anatole Le Braz nous conduit tout d'abord à Cincinnati. Il s'y trouve au début de 1915, délégué du Gouvernement Français, auprès de l'Université de la ville, pour faire une série de conférences sur « l'influence du Génie celtique dans l'Histoire humaine ». Il a donc pu, dès le début, suivre ce qu'il appelle « la fermentation du grand levain français dans les consciences américaines ».

La plus stricte neutralité est recommandée. On peut parler de la France, mais à la condition de ne pas froisser les susceptibilités des pro-allemands, qui, à Cincinnati, sont plus de 400.000 sur 600.000 habitants.

Il y a beaucoup d'indifférents parmi les autres habitants. Seules quelques personnes, bien que tenues à la plus grande réserve, montrent leur sympathie. Quand il leur est permis de s'épancher, elles s'empressent de le faire. C'est alors qu'apparaît la différence de mentalité des uns et des autres : celle des « boches », inférieure, stomaehique — car chez eux le ventre prime tout — et celle des amis de la France, toute de bel et généreux idéal, de sentiments nobles et chevaleresques.

Mais les « boches » sont forts. Il faut se cacher d'eux, faire, à huis-clos, des conférences devant un public privilégié, réuni dans l'intimité pour mieux communiquer dans les souvenirs de la patrie lointaine.

Que de belles histoires nous conte l'auteur du *Pays des Pardons* : celle de l'évêque belge, dont l'attitude des Allemands de Cincinnati cause la mort; celle de cet Indien du Colorado, auquel Le Braz, en lui traduisant un avis officiel qu'il ne peut comprendre, révèle que son petit-fils, fils d'une de ses filles, mariée à un prospecteur français, est tombé en Argonne, dans les rangs français; celle des petites sœurs françaises qui, à Saint-Louis, demandent à Anatole Le Braz de venir un peu avant l'heure, pour parler avec elles de la grande France. L'une de ces sœurs est du Finistère. Quand Le Braz lui apporte le salut de la Bretagne en dialecte breton, elle pâlit d'émotion. Il y a plus de vingt ans que les chantantes syllabes de sa langue natale n'ont résonné à son oreille. Son trouble est tel, qu'elle ne peut répondre, articuler un mot. Soudain des larmes jaillissent de ses yeux et c'est dans un breton très pur — pur comme son cœur — qu'elle remercie celui qui vient d'évoquer pour elle le plus clair écho de son pays.

Mais ce sont là des exceptions, la masse amorphe attend que des individualités surgissent pour la mettre en mouvement, et cette masse, qu'on retrouve sous toutes les latitudes, ne s'intéresse pas à ce qui se passe dans le « Vieux Monde », en dehors de *the leading nation*, de la jeune république.

1916... Il n'y a pas, en apparence, de grands changements. C'est l'année prospère par excellence. On ne pense qu'à travailler, qu'à amasser. On commence cependant à percevoir, dans maints

milieux, que ce n'est pas seulement le sort du Vieux Monde, mais celui de la civilisation tout entière, qui est en jeu sur les champs de bataille de la France et de l'Europe. C'est encore, malgré tout, le règne du silence, de l'attitude énigmatique. On ne sait que penser, tant on entend de récits contradictoires, tant on voit, surtout, les pro-allemands se démener, pour gagner le plus possible de gens à leur cause. Ce ne sont que fêtes à l'ambassade allemande de Washington, où afflue la haute société cosmopolite : tandis que les ambassades anglaise et française sont délaissées. Et rien ne serre plus le cœur de ceux qui ne se rendent pas compte qu'il est indispensable qu'il en soit ainsi, pour mieux cacher le travail d'incubation qui se fait dans les esprits, lentement certes, mais sûrement.

Les relations diplomatiques sont enfin rompues entre les États-Unis et l'Allemagne. Les crimes allemands ont produit leur effet sur les esprits. Les Américains sont nombreux qui, déjà, ont apporté leur entier concours à l'Entente, comme M. A. Piatt-Andrew, professeur à Harvard, ancien sous-secrétaire d'État au Trésor, qui a tout quitté pour organiser, dans plus de quarante universités, le service des ambulances volontaires, de l'*American-Ambulance Field Service*.

Deux mois encore d'attente et d'angoisse, puis la séance du Congrès le 2 avril.

... A ce moment de la conférence, la salle entière est, elle aussi, dans l'angoisse. On a beau



Anatole Le Braz devant la tombe de Jos. Parker à Fouesnant en 1924.

savoir — puisque ce récit est un passage de l'histoire mondiale — ce qui va être dit, on l'attend avec l'anxiété qui devait serrer le cœur de Le Braz lui-même, quand, dans la salle du Congrès américain, avec tant d'autres, il guettait l'ouverture de la porte, par laquelle le président Wilson devait apparaître...

... Si toutefois il venait ce jour-là, car personne ne pouvait l'affirmer. Et s'il venait, personne n'osait présumer ce que dirait exactement ce grand solitaire, qui ne s'en rapportait qu'à sa seule conscience de prendre une décision. Une seule personne connaissait ce que contenait le message : la secrétaire-dactylographe. Mais pour qu'elle n'en communiquât rien, elle devait demeurer enfermée, à double tour, toute la journée.

Avant d'entrer, dit Anatole Le Braz, le président avait, en quelque sorte, « massé » son visage. Rien ne paraissait de ses impressions.

Dès qu'il eut prononcé les paroles solennelles, qui déclaraient la guerre, ce fut « comme l'explosion d'une marmite de Papin, qui aurait jus-qu'alors contenu tous les enthousiasmes »...

♦♦

... Déclarer la guerre ce n'est pas tout. Il faut l'organiser et on peut, dans ce pays de farouche individualisme, craindre que cette organisation ne rencontre les pires difficultés. Il s'agit en effet de transformer la mentalité d'une nation dont les membres, de couches différentes, comme ils le sont de langue, de religion, de mœurs, sont tous d'ardents partisans de la paix, et chez lesquels l'idée de Patrie, au sens américain, n'est pas bien éveillée, chacun d'eux gardant un vague sentiment de son originalité propre. Il faut enfin transformer un pays civil en un pays militaire, transformer non pas seulement ses lois, ce qui n'est rien, mais ses mœurs, ses habitudes, ce qui est beaucoup plus difficile.

Les pro-allemands tentent de fomenter la guerre civile. Ils ne sont que peu suivis, et, à l'un d'eux, qui déclare qu'ils seront quarante millions pour arrêter la mobilisation, il est répondu : qu'il y a justement quarante millions de réservistes pour les pendre.

Des comités de vigilance se forment. C'est au tour des pro-allemands de se surveiller. Quelconque est surpris à tenir des propos hostiles au président ou aux décisions du Congrès, s'entend condamner à des peines, variant de 20 à 30 ans de prison.

On installa dans la maison voisine d'une salle où se réunissaient des « boches » un dictygraphe, qui enregistra tout ce qui se disait. Quand on eut les preuves suffisantes, les pro-allemands furent arrêtés et conduits devant le juge. On mit en mouvement le dictygraphe et les coupables devinrent, par la répétition de leurs paroles, leurs propres accusateurs testimoniaux.

C'est que le peuple américain, s'il est composé d'hommes d'une énergie rare, débarrassés de traditions séculaires et non absorbés par la centralisation et la hiérarchie administratives, s'il est réaliste, n'en est pas moins épris d'idéal. Le réalisme est, chez lui, un vermin superficiel, à

l'encontre de l'Allemand, foncièrement matérialiste sous ses apparences philosophiques.

Anatole Le Braz cite encore des anecdotes : la coupe du kaiser, mise en vente plusieurs fois, qu'on croyait être en or et qui n'était que du toc; la visite qu'il fit, avec un amiral, à la colonne commémorative de la mort des soldats et marins français tombés pour l'indépendance de l'Amérique; l'histoire de ce cow-boy du Texas, devenu avocat et s'embarquant pour offrir ses services à l'Entente qui, « puisqu'il parlait espagnol, l'envoya sur le front italien »; celle de ces professeurs d'université, de ces directeurs d'administrations, d'entreprises, qui quittèrent tout pour venir se mettre au service de la Nation et, comme il était nécessaire qu'ils se fonctionnalisassent, acceptèrent de prendre des engagements, aux conditions de un dollar d'appointements annuels.

Tous ces faits ne prouvent-ils pas que les initiatives créatrices des Américains ne sont qu'une des formes de leur caractère, de leur optimisme?

C'est qu'ils sont, pour la plupart, les descendants directs de proscrits politiques ou religieux, de réfugiés, venus dans le Nouveau-Monde, pour y vivre, affranchis et libres. Ils ont, en conséquence, apporté un profond amour de l'indépendance dans les solitudes qu'ils ont peuplées.

C'est là, conclut Anatole Le Braz, que nous retrouvons dans le concept qui les guide la marque de ce même génie dont est née la race française. Oui, tous ces hommes d'Amérique, issus d'éléments en apparence disparates, sont arrivés à former, au delà de l'Atlantique, une nation homogène, parce que, venus d'Irlande, la Celte par excellence, de Grande-Bretagne, de France, de Belgique, d'Alsace, d'Italie, ils sont, en fait, originaires de ce vaste territoire qu'autrefois était la Gaule, et dont les habitants, fils du grand génie celtique, sont restés des idéalistes et de fervents défenseurs de tout ce qui est noble et généreux...

Jean SANNIER.



Anatole Le Braz à l'Île de Sein (1897)

EN BRETAGNE



Le nouvel hôtel consulaire de Rennes. A droite, M. Bonnet, ministre du Commerce, et M. Babon-Rault, président, prononçant son discours.

Le Nouvel Hôtel Consulaire de Rennes

Le nouvel hôtel consulaire, construit par la Chambre de Commerce de Rennes, Montfort, Vitré et Redon, a été solennellement inauguré le samedi 21 février, par M. Georges Bonnet, ministre du Commerce et de l'Industrie. Nous n'avons pas coutume, facile de plane, de donner le compte rendu des cérémonies officielles. Celles-ci se déroulent d'ailleurs toujours suivant un programme invariable, qui fait qu'elles se ressemblent toutes.

Mais, en revanche, nous estimons qu'il est de notre devoir de reproduire certains passages caractéristiques des discours prononcés à cette occasion et, tout particulièrement, du

discours de M. Babon-Rault, président de la Chambre de Commerce de Rennes, qui, pour ceux qui l'entendent, constitue comme la Charte des revendications économiques de la Bretagne.

LE LOYALISME BRETON

« Notre terre de Bretagne est fertile, à dire, malheureusement, M. Babon-Rault, nos cistes sont fécondes, notre sol possède des richesses incalculables : elle est un des joyaux de notre chère France.

Par ailleurs, la Bretagne est tout loyalisme, on ne fera jamais assés fond sur la haute moralité, la vitalité,

l'esprit de dévouement, la volonté de progrès de la Bretagne.

« Votre venue ici, Monsieur le Ministre, nous prouve surabondamment que votre opinion cadre rigoureusement avec mes déclarations et ce sera certes une des grandes joies et la fierté de ma vie de pouvoir vous dire ici, en vous demandant de le rapporter au Gouvernement, que cette manifestation de loyalisme, de volonté, de travail et de progrès, je le fais, non seulement au nom de la Chambre de Commerce de Rennes, mais également au nom de mes éminents collaborateurs du VI^e Groupe-ment des Régions économiques, présidents des Chambres de Commerce de Fougères, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Morlaix, Brest et Quimper.

« Ce n'est pas l'heure de détailler l'œuvre immense, sûre de lendemains féconds des Aubert, Bertin, Rouvard, Corre, Rams et Roulland, sans oublier certes notre éminent collègue Marcecha, président de la Chambre de Commerce de Lorient, et M. Beck, représentant la Chambre de Commerce de la Mayenne, et je sais que, connaissant mieux que quiconque, Monsieur le Ministre, leurs mérites, vous tiendrez à mettre au tableau d'honneur ces excellents citoyens, ces Français d'avant-garde.

LA QUESTION DU TOURISME

« Permettez-moi, Monsieur le Ministre, d'aborder ici la question touristique, au premier chef économique.

« Nous avons tous lu, dernièrement, cette information à allure officielle : « M. Georges Bonnet, en accord avec M. Régnier, met actuellement au point un décret interministériel destiné à protéger le tourisme français. »

« Je tiens, Monsieur le Ministre, à vous remercier très sincèrement et à vous féliciter très respectueusement de votre initiative.

« Le tourisme est une industrie nationale, une industrie mère, et le Ministre du Commerce doit en connaître au même titre que M. le Ministre des Travaux publics et M. le Haut-Commissaire du Tourisme. Vous savez mieux que quiconque, la valeur qu'a pu représenter dans notre balance commerciale, il y a peu d'années, ce tourisme qu'on a, à juste titre, appelé l'exportation à l'intérieur.

« Nous considérons trop, Monsieur le Ministre, votre clarté et réalisme intelligent, votre haute volonté d'action et de progrès, pour nous démonter de votre initiative et nous vous faisons la plus entière confiance pour mener jusqu'au bout cette campagne en faveur du tourisme.

L'ŒUVRE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE

« En fin d'après, Monsieur le Ministre, à l'œuvre de la Chambre de

Commerce de Rennes, Montfort, Redon, Vitré, dont vous avez tenu à inaugurer officiellement l'hôtel consulaire. Cette œuvre est considérable ; vous la comblez, certes, mais je ne puis résister à la haute satisfaction de l'évoquer en cette séance officielle de l'époque en cette séance officielle de l'époque.

« La Chambre avait projeté public de la Mabilais, entrepris par sa devancière. Elle s'efforcera de la perfectionner encore, par la création d'un entrepôt réel des douanes.

« Elle a créé, avec le concours financier du Ministère de l'Air, du Conseil Général, de la Ville de Rennes et de la Commune de Saint-Jacques, concours pour lequel notre gratitude est extrême, le superbe terrain J. M. Le Brix, l'un des plus beaux aéroports de France ; elle a donné le signal et l'élan de l'équipement aéronautique de Bretagne et a détruit ainsi cette légende d'une Bretagne inhospitalière aux ailes françaises.

« La Chambre a entrepris le très important ouvrage du barrage de Redon pour lequel elle a apporté un fonds de concours de 1.480.000 francs. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, de toute la région de l'Ouest, sans oublier, en première ligne, la batellerie, sont intéressés à l'heureuse issue, à la rapide solution de ce barrage.

« Le barrage de Redon ? Ouvrage fantôme dit trop souvent les sceptiques : vos canaux et voies navigables ? outils archaïques, claime-t-on, dans certains milieux intéressés ! Nous avons pu à maintes occasions, craindre que les faits ne justifient ce pessimisme, mais nous ne sommes pas hommes à reculer : lors de la dernière réunion obstacle se présente, notre volonté s'en trouve déçue.

« Nous sommes jusqu'à la réalisation complète de nos buts, qu'il s'agisse de l'achèvement immédiat du barrage, du maintien de nos canaux et voies navigables, de l'entretien normal de l'entretien diffus, du service des douanes à Redon, de la libre circulation à Quiberon, etc. C'est une question vitale pour l'économie de l'Ouest. Il nous faut aboutir pour que ne restent pas vaines les sacrifices patriotiques effectués que nos ressortissants ont consentis. »

Discours de M. Bonnet

Le Ministère du Commerce et de l'Industrie a dit notamment :

« Nous savons, et nous le comprenons, que vous soustenez à l'égard de notre Bretagne l'effection et l'admiration que doivent naturellement lui attirer ses caractères propres, la grandeur de son passé, la beauté de ses habitations, l'art, l'industrie, et que tout cela nous fait plus que jamais nous-mêmes conscients de nos qualités et des richesses de nos provinces dans le cadre d'une nation unie. »

« Plus, après avoir promis de tenir à cette occasion et être entendus par nous-mêmes les représentants de nos provinces et de nos régions, il est important de rappeler en

France l'industrie touristique. M. Bonnet a ajouté :

« C'est là un des problèmes que je me pose en ce qui concerne l'Exposition de 1937, à laquelle vous avez bien voulu faire allusion en des termes qui m'ont profondément touché. Je suis très attaché à cette Exposition de 1937, je m'en occupe constamment, de toutes mes forces, j'y applique le meilleur de ma volonté et de mon énergie. Pourquoi ? Parce que je suis convaincu qu'à l'heure où la reprise est éclatante dans des pays comme les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, où la reprise commence à se faire sentir par des indices faibles encore mais certains cependant, en France, je suis convaincu que l'année 1937 coïncidera avec cet essor des affaires que nous souhaitons si ardemment les uns et les autres. Voilà pourquoi il me paraît que l'Exposition de 1937 doit être pour la France un immense succès, en attirant sur son sol de nombreux étrangers. »

« Avec raison vous souhaitez, Monsieur le Président, que cette Exposition ne soit pas l'Exposition de Paris uniquement, mais qu'elle soit l'Exposition de la France, de toutes les provinces françaises. Là encore, je donne mon adhésion totale à vos paroles. C'est pourquoi j'attache tant d'importance à cette organisation régionale de l'Exposition à laquelle la Bretagne — je l'espère, j'en ai la conviction après les paroles que vous venez de prononcer — aura sans aucun doute l'une des premières, la première place. »

Tant aux diverses réceptions de la journée, qu'au banquet du soir, MM. Château, maire de Rennes; Bodeau, préfet; Bahon-Rault; Le Poullec, Thébaud, Pinault, députés; Gassner-Duparc, sénateur et président du Conseil Général, ont apporté au Ministère le salut des populations bretonnes. M. Bonnet a répondu en faisant appel à toutes les bonnes volontés pour ramener la confiance et regarder l'avenir avec optimisme.

LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937

Lottant sans arrêt contre les difficultés d'une organisation des plus compliquées, le Comité breton de participation poursuit incessamment sa mission. Peu à peu les résultats apparaissent. En ce sont de nature à satisfaire les plus exigeants et à calmer les plus impatients.

C'est seulement le 22 février dernier, à la suite des démarches de MM. O.-L. Aubert, Lefort et Hémar, que le terrain attribué à la Bretagne a été homologué. Ce terrain, en l'absence de la Seine, rejoint maintenant le quai d'Orsay sur lequel le Maison de Bretagne aura son entrée principale au lieu de l'avoir sur le côté, comme le voulaient les services d'urbanisme.

Dans le but de coordonner les efforts régionaux, M. O.-L. Aubert avait pris l'initiative de réunir ses collègues, présidents des divers groupes. Au cours d'une séance récente qui s'est tenue

à la Chambre de Commerce de Paris, des résolutions ont été adoptées, qui fixent maintenant le statut du Centre régional, et qui ont été prises en considération par M. Maurice Pestel, ancien sous-secrétaire d'Etat, directeur du dit Centre. Elles visent la participation du Commissariat général dans les travaux des maisons régionales qui devra être égale à celle des comités; la mise en adjudication de ces travaux, avec un droit de préférence accordé aux entrepreneurs régionaux; la représentation au sein de la commission du régionalisme, des comités régionaux qui ont désigné à cet effet MM. Antoine Borrel, sénateur, ancien ministre (Savoie); O.-L. Aubert (Bretagne); Prevel (Côte d'Azur).

Le Comité breton s'occupe par ailleurs activement d'associer à l'édification et à la décoration intérieure et extérieure de la Maison de Bretagne, les artistes et les artisans. Un programme de collaboration a été établi à cet effet qui doit donner toute satisfaction.

D'un mois à l'autre

PARIS. — C'est le dimanche 15 mars qu'aura lieu, au Palais du Congrès, à la porte de Versailles, le couronnement de la Duchesse de Bretagne pour 1936. M^{lle} Yvonne Broe s. Sur son heureuse et délicate initiative, la nouvelle souveraine apparaitra dans les atours historiques d'Anne de Bretagne, avec sa coiffure authentique et quelque peu sévère, mais quelle portera avec une grâce charmante et une cranerie à laquelle tous ses feux sujets sauront rendre hommage.

Jean-Julien Lemordant, complètement rétabli du grave accident dont il a été victime l'an dernier, va faire ces jours-ci une tournée de conférences en Belgique, au cours desquelles il traitera de la *Beauté Bretonne*.

Le contre-amiral Le Bigot, attaché à la maison militaire du Président de la République, vient d'être nommé au commandement de la division d'Instruction.

Emile Cuffet et sa jeune femme entourés par les bardes et drapeaux de Pont-Aven, ont donné, le 21 février, une soirée bretonne à la Maison des Intellectuels.

M. Armand Praviel, de l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse, vient de faire, à Saint-Malo, Rennes, Saint-Brieuc, etc., sous les auspices de la Société des Conférences de l'Ouest, une très intéressante causerie « sur la véritable histoire des Trois Moines qu'on voit ».



IMPRIMERIE BRETAGNE — RENNES
Le Gérant : L. AUBERT

LISTE DES SYNDICATS D'INITIATIVES "ESSIS" DE BRETAGNE

Fédération des Syndicats d'Initiatives de Bretagne

Siège : 1, Place de la Trinité, RENNES

- AURAY (Morbihan).
- BELLE-ILE-EN-MER (Morbihan).
- BINIC (Côtes-du-Nord).
- BENODET (Finistère).
- BREHAT (Côtes-du-Nord).
- BREST (Finistère).
- CANCALE (Ille-et-Vilaine).
- CARNAC (Morbihan).
- CONCARNEAU (Finistère).
- DINAN (Côtes-du-Nord).
- DINARD (Ille-et-Vilaine).
- DOL (Ille-et-Vilaine).
- DOUARNENEZ (Finistère).
- ERQUY (Côtes-du-Nord).
- ETABLES (Côtes-du-Nord).
- FOUGERES (Ille-et-Vilaine).
- GUINGAMP (Côtes-du-Nord).
- LAMBALLE (Côtes-du-Nord).
- LANCIEUX (Côtes-du-Nord).
- LANDERNEAU (Finistère).
- LANNION (Côtes-du-Nord).
- LAVAL (Mayenne).
- LE HUELGOAT (Finistère).
- LORIENT (Morbihan).
- LE MONT SAINT-MICHEL (Manche).
- LOCQUIREC (Finistère).
- LESNEVEN (Finistère).
- LES ROSAIRES (Côtes-du-Nord).
- MORGAT (Finistère).
- MORLAIX (Finistère).
- PAIMPOL (Côtes-du-Nord).
- PARAMÉ (Ille-et-Vilaine).
- PERROS-GUIREC (Côtes-du-Nord).
- PLESTIN-LES-GREVES (Côtes-du-Nord).
- PLOUESCAT (Finistère).
- PONT-L'ABBÉ (Finistère).
- PONTIVY (Morbihan).
- QUIBERON (Morbihan).
- QUIMPER (Finistère).
- QUIMPERLÉ (Finistère).
- RENNES (Ille-et-Vilaine).
- SABLES-D'OR (Côtes-du-Nord).
- SAINT-BRIAC (Ille-et-Vilaine).
- SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord).
- SAINT-CAST (Côtes-du-Nord).
- St-JACUT-DE-LA-MER (Côtes-du-Nord).
- SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine).
- SAINT-POL-DE-LEON (Finistère).
- SAINT-QUAY-PORTRIEUX (Côtes-du-Nord).
- TREBEURDEN (Côtes-du-Nord).
- TREGASTEL (Côtes-du-Nord).
- TREGUIER (Côtes-du-Nord).
- VAL-ANDRÉ (Côtes-du-Nord).
- VANNES (Morbihan).
- VITRÉ (Ille-et-Vilaine).

SYNDICATS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE rattachés à la Fédération de la Vallée de la Loire

Siège : Place Royale, NANTES

- GUÉRENDE LA BAULE
- LE CROISIC LE POUQUIGNON
- NANTES PORNIC
- PORNICHER SAINT-NAZAIRE

UNION DÉPARTEMENTALE DES GROUPEMENTS TOURISTIQUES DES COTES-DU-NORD

Siège : Place du Champ-de-Mars, SAINT-BRIEUC

25 Avril - 3 Mai
1936

15^e FOIRE DE RENNES

COMMERCE
INDUSTRIE
AGRICULTURE

Exposition spéciale d'Hygiène et d'Aviculture

C'est si simple!

C'est si simple de bien se porter : avoir un sang pur, donc un intestin bien dégagé. Aidez votre organisme en buvant le soir une tasse de Thé Chambord composé de plantes et de fleurs sélectionnées. Chacune de ces plantes a sa fonction. Cette merveilleuse tisane de santé agit donc à la fois sur tous vos organes digestifs : foie, estomac, intestin et reins.

Le Thé Chambord, dépuratif et laxatif, agréable au goût, ne coûte que 4 fr. 25 chez votre Pharmacien.

Pour les collectionneurs et amateurs d'affiches illustrées

Les Chemins de Fer de l'Etat rappellent qu'une importante collection d'affiches illustrées est à la disposition des collectionneurs et amateurs. De nouvelles affiches : Rouen, Saint-Malo, Trébeurden, Le Val André, Caudebec-en-Caux, Saint-Wandrille sont mises en vente; ces deux dernières affiches particulièrement artistiques sont la production d'eau-fortes et seront certainement très appréciées.

Pour vous procurer les affiches illustrées du Réseau de l'Etat, demandez

leur nomenclature en écrivant au Service de la Publicité, 13, rue d'Amsterdam, à Paris (6^e).

Conditions d'envoi. — Dans les localités desservies par une gare des Chemins de fer de l'Etat, les affiches sont expédiées sous rouleau franco gare. Pour les autres localités (France et Etranger) les affiches au format 62x100 sont envoyées sous rouleau franco par poste comme imprimés; celles des autres formats sont expédiées sous rouleau par colis postal.

Paiement à la commande par mandat-carte du montant de la valeur des affiches et, s'il y a lieu, des frais de colis postal.

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambre	Pension	Prix des repas	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambre	Pension	Prix des repas
RENNES					PERROS-QUÉREC (Trébeurden, Trébrignol, Finissammec)				
Grand Hôtel Duguesclin et Tormézin	37-01	50 ch. dep. 16		4, 15, 16	Grand Hôtel des Bains (Trébeurden)	3	30 ch. 20/40	25/50	15, 14
Central Hôtel... 1, rue Laspérouse	30-28	50 ch. dep. 16		5, 15, 16	Château-Rouge	30	30 ch. 15/40	20/50	15, 13
1 ^{er} Hôtel Parisien place de la Gare	30-28	50 ch. dep. 16		4, 12, 15	Bain-Océan et de la Plage (Plozévet)	13	30 ch. 15/20	25/40	15, 10
Hôtel d'Anglais 7, rue St-Jean	30-28	40 ch. dep. 12		2, 10/14, 10/14	Princesse-Hôtel	100	50 ch. 15/40	30/50	15, 13
Hôtel Tormézin... 14, avenue J.-Janvier	30-28	35 ch. dep. 10		2, 10, 10	Grand Hôtel de Trébrignol	50	25 ch. 20/25	30/40	15, 12
Hôtel des Bains 42, av. J.-Janvier	31-54	20 ch. dep. 12		3, 10, 10	Grand Garage de Plage A. Tardieu	30	40 ch. 15		2, 50, 12
Hôtel de l'Université 11, av. J.-Janvier	31-54	15 ch. dep. 12		3, 10, 10, 10	Hôtel du Levant (7, Le Corvo, proprié-)	12			
Hôtel des Bains 42, av. J.-Janvier	31-54	15 ch. dep. 12		3, 10, 10, 10					
Hôtel de la Gare... 17, quai Lamennais	32-40	Prix fixe et carte. Traiteur.							
Hôtel « des Bains » à g. Lamennais	32-40	Prix fixe et carte. Traiteur.			TRÉBEURDEN				
Hôtel Lescop... 4, rue du Pré-Saint	32-40	Prix fixe et carte. Traiteur.			Grand Hôtel Bellevue	3	100 ch. 12/40	20/70	4, 15, 14
Hôtel de l'Érmine (près du Musée)	43-03	Prix fixe et 10 avec cédre.			SAINT-BRIEUC				
LES ROUAIRES					Hôtel de France	2-01	75 ch. 30/40	15/30	12, 30
Hôtel de France	3	50 ch. 25/50	30/70	15, 14	Hôtel de la Croix-Rouge	3-01	50 ch. 15/40	15/30	13, 12
GOUADEC					Hôtel Duguesclin	1-05	30 ch. 15/20	30/40	22, 12
Hôtel du Blavier	3	30 ch. dep. 12	30/30	12, 14	Hôtel de l'Ouest	1-03	25 ch. 12/30	20/40	12, 12
QUINTIN					Hôtel du Commerce	1-02	30 ch. 12/30	10/20	15, 12
Restaurant Brocard-Couriel	68	10 ch. 2/10	12/20	10	Château-Rouge	4-54	15 ch. 12/30	20/40	10, 12
LORIENT					TRIAUCY-LES-BAINS				
Hôtel de l'Université, 7, de la Comédie	9-58	Prix fixe et cartes. Traiteur.			Villa Arca-Marine (M ^{me} Ch. Beault, proprié-)				

LA FONCIÈRE

Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN, de l'A.-C. des COTES-DU-NORD, et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

consent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de LA FONCIÈRE, Transports et Accidents, à

Brest.....	M. SAVIN.	Nantes.....	M. A. DES BEAUVAIS.
Chateaulin....	M. MICHEL.	Quimper.....	M. JOUVIN.
Dinan.....	M. BARRY.	Rennes.....	M. PRIOUL.
Douarnenez....	M. QUILLIEN.	Saint-Brieuc .	M. DALMAN.
Lorient.....	M. FERROUD.	Vannes.....	M. MAHUIS.
Morlaix.....	M. MIONGEC.	Vieux-Marché	M. LE BIDANER.

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS



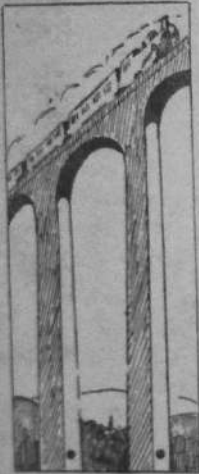
SUPER-LUMEN

L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant, crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75 RENNES Téléph. 36-75



15^e Année - N° 135

AVRIL 1996

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



G. L. AUBERT
Illustrateur

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 135 (Avril 1936)

LES DOCUMENTS UTILES, O.-L. AUBERT. — L'ARMÉE DE BRETAGNE AU CAMP DE CONLIE, C. LE MERCIER D'ERM. — ECHOS, BREIZ. — UN DISCOURS DIFFICILE, Jacques PATIN. — RAPT, VERA DE BELLAING. — QUINZE ANS DE ROMANTISME A RENNES: II. REVUES BRETONNES, BOULAY-PATY, Georges COLLAS. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — TIPHAINE LA SORCIERE, L. FERRY DE PIGNY. — DICTONS ET TIRADES DES ANCIENS DE LA VOILE, N. D. — NOTRE-DAME DU MURIÉ, Jean SANNIER. — LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937, Etienne BOURGEOIS. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

P.O.-MIDI

POUR ALGER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant

LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE

dans les eaux les plus abritées
est celle de

PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DEPART DE PARIS A 19 h. 23

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (ville).

ARRIVEE A PORT-VENDRES A 9 h. 40

TRANSBORDONNEMENT DIRECT

du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte
DEPART DE PORT-VENDRES

pour ALGER
les mercredi et dimanche
à 10 h. 30
arrivé le lendemain
à 7 heures

pour ORAN
les jeudi
à 10 h. 30
arrivé le lendemain
à 10 h. 30

Débarque par les principales gares P. O. MIDI de
en billets directs pour ALGER et ORAN :

- 1^o Billets simples (valables 15 jours).
- 2^o Billets d'aller et retour (valables de 30 à 90 jours).
- 3^o Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16, boulevard des Capucines, et 196, boulevard Raspail ; à la Station de France, 211, avenue des Champs-Élysées à Paris ; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Antenne 2 ; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe.	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe.	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe.	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

Il est des auteurs qui tombent dans l'oubli au lendemain de leur disparition. Il en est d'autres dont l'œuvre ne cesse, après leur mort, de grandir et d'exercer une action profonde sur les esprits.

C'est le cas de la plupart des grands écrivains d'origine bretonne : Chateaubriand, Lamennais, Renan et, leur faisant suite dans une chaîne harmonieuse, ANATOLE LE BRAZ.

L'influence croissante de ces maîtres tient à ce qu'ils ne se sont pas seulement penchés sur leur époque, mais qu'ils ont plongé jusqu'aux racines de leur race, dans un ardent besoin de hausser les niveaux d'âmes, même les plus humbles. Les images qu'ils ont tracées gardent une apparence définitive, donc éternelle.

Cette impression apparaît lucide jusqu'à l'évidence quand on étudie à fond l'œuvre d'ANATOLE LE BRAZ. On découvre en elle des beautés nouvelles, des sources d'enthousiasme et de foi qui avaient échappé à une première lecture. Un irrésistible désir vous prend alors de relire encore ces récits pleins de rêve et de sincère émoi, où demeure tout le captivant prestige qu'exerçait de son vivant ce grand écrivain, ce grand enchanteur.

Il n'est pas nécessaire de passer ici en revue les livres si riches, si variés qu'a publiés ANATOLE LE BRAZ. Ceux à qui nous nous adressons aujourd'hui les connaissent et ne demandent pas qu'on les commente.

Mais à côté des poèmes, romans, nouvelles, contes, essais, études critiques, recueils de folklore, carnets de voyages, ANATOLE LE BRAZ a laissé bien d'autres pages, moins connues sans doute quoiqu'aussi lumineusement représentatives de la Bretagne. Ce sont les récits, les visions qu'il a fixés avec son imagination puissante, au hasard des circonstances et des événements, dans des articles parus dans les journaux et les revues de chez nous et d'ailleurs.

Il serait injuste et dommage que ces pierres précieuses manquaient au monument dont les matériaux sont siens, et que nous voulons élever en le faisant digne en tous points de celui qui se définissait lui-même :

Je suis un fils des monts adopté par la mer.

Grâce à M^{me} Anatole Le Braz, à M^{me} Robert Le Braz, grâce également aux éditeurs, MM. CALMAN-LÉVY, HONORÉ CHAMPION, DELAGRANGE, LAURENS, CONARD, MORANCE, etc., etc., grâce encore à M. J. Ollivier, qui a scrupuleusement recueilli jusqu'aux moindres articles, signés ou non, à MM. Ch. CHASSÉ et Auguste DUPOUY, qui connaissent à fond ANATOLE LE BRAZ, nous avons l'ambition de présenter l'entier d'une œuvre « écrite avec joie » où, sans se soucier des jugements futurs, l'un des meilleurs parmi ses fils a voué à la terre bretonne « toutes les puissances de son cœur et de son esprit ».

T.S.V.P.

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

en 30 volumes
formant un ensemble de plus de 8000 pages

Format in-16 grand soleil (20 c/m sur 15 c/m)

TIRAGE :

Le tirage, constaté par ministère d'huissier, sera strictement limité à 600 exemplaires, tous numérotés, avec la justification suivante :

- 500 exemplaires sur papier Japon M. S. J.
- 50 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
- 50 exemplaires hors commerce sur Japon M. S. J.

Tous les papiers seront filigranés au nom d'Anatole Le Braz

PARUTION :

Il paraîtra un volume par mois.

CONDITIONS :

Un volume sera envoyé tous les mois aux souscripteurs contre remboursement.

Demandez l'envoi franco de la brochure de souscription

Aux **EDITIONS AUBERT**, 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC

15^e Année. - N° 135

AVRIL 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 35, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



La vieille route.

LES DOCUMENTS UTILES

Que faire en wagon, alors que le train vous emporte dans sa course rapide? Quand on est seul et qu'on ne connaît pas ses compagnons de voyage, le mieux est de lire...

— Ou de dormir, me souffle l'ami qui, par dessus mon épaule, suit des yeux les lignes que je trace...

Mais dès qu'on est trois ou quatre, se connaissant bien, et ayant à peu près les mêmes goûts et les mêmes préoccupations intellectuelles, une conversation suivie ou à bâtons rompus est un agréable passe-temps. Comme on ne parle pas pour la galerie, chacun exprime ce qu'il pense en toute franchise, sans vaine rhétorique et, souvent, on s'aperçoit que quelque chose d'utile est demeuré en votre esprit, de l'échange des idées.

Ces réflexions me viennent en me rappelant un récent voyage de Brest à Rennes, au cours duquel, entre les quatre personnes que nous étions, la conversation roulait sur l'utilité de la documentation. Celui des voyageurs qui passe pour le plus paradoxal des amis nous dit tout à coup :

— La moindre chose, le moindre écrit, le plus petit objet dédaigné sur le moment, peut devenir exemple et avoir son utilité. Bien entendu, je ne vous parle pas du collectionneur qui entasse des affiches, des images, des bibelots pour son plaisir personnel... encore qu'il puisse rendre service aux autres, en leur permettant de les examiner... non, je pense au monsieur qui entend se documenter mieux que par les livres, à celui qui se dit : un jour je puis avoir besoin d'être plus complètement renseigné sur telle ou telle question, et, dans ce but, je prends toutes les dispositions que je puis prendre, sans qu'il m'en coûte autre chose qu'une précaution légère.

« Voulez-vous un exemple concret : Vous avez récemment publié un livre sur l'évolution du costume breton. Quel mal ne vous êtes-vous pas donné pour déterminer, de déductions en déductions, les phases de cette évolution, pour recueillir les éléments destinés à appuyer votre thèse, et, encore, car vous n'êtes pas de ceux qui affirment sans être sûrs de ce qu'ils avancent, ne pouvez-vous conclure avec toute l'autorité voulue au bien-fondé des solutions que vous proposez... »

« Admettez qu'il vous vienne à l'idée,

demain, d'écrire un volume sur la transformation du vêtement masculin ou féminin, depuis 1870 jusqu'à nos jours. Que de recherches ne vous faudra-t-il pas faire pour obtenir des documents que vous ne pourrez, au surplus, interpréter complètement, faute d'un tas de détails qui n'ont pas, à l'époque, été consignés par ceux qui n'y attachaient qu'une importance secondaire.

« Eh bien, admettez encore que vos grands-parents, vos parents, aient pris soin, depuis bientôt trois quarts de siècle, de collectionner seulement les catalogues que les grands magasins distribuent abondamment à chaque saison... Est-ce que, mieux que par des ouvrages soi-disant savants, vous ne trouverez pas, d'un seul coup, les données les plus complètes du problème que vous avez l'intention de résoudre ? »

« Et cela est vrai pour des quantités de choses : pour le mobilier, l'orfèvrerie, le jupon, l'éclairage, la verrerie, la porcelaine, pour l'architecture... Vous pouvez, année par année, suivre la lente évolution des formes, des aspects, leur adaptation aux nécessités nouvelles des individus, l'abaissement de leur prix de revient, du fait de la standardisation qui aide à les mettre à la portée du plus grand nombre. C'est avec des riens que se créent des encyclopédies dont les chapitres, si nombreux soient-ils, sont accessibles à tous... »

Depuis, l'idée a fait en moi son chemin et, la plaçant sur le terrain régionaliste et breton, je me suis donné comme mission de la réaliser dans un cadre approprié.

Dans les journaux aussi se publient des documents intéressants qui se perdent, s'en vont au feu ou... autre part, qu'il s'agisse des faits et gestes de ceux qui ne sont plus, ou de ceux de nos contemporains les plus marquants. Sans compter, car on ne saurait, non plus, tout voir, ce qui échappe à votre attention.

Et c'est la raison d'être de *Bretagne* : rassembler ce qui intéresse les Bretons et leurs amis dans les domaines divers de l'histoire, de la légende, de la tradition, dans le domaine des lettres, des arts, de la vie économique et le présenter avec simplicité en des « miettes » que seront toujours heureux de retrouver les friands de la « petite histoire... »

O.-L. AUBERT.

L'Armée de Bretagne au Camp de Conlie



Emile de Keratry, créateur et général en chef de l'Armée de Bretagne (photo de 1880).

Les lecteurs de *Bretagne* n'ont pas oublié l'intéressant article consacré aux Keratry, voici deux mois, par M. Jean Sannier et en particulier le récit du fameux duel politique de 1780, tel que nous l'a rapporté le fils de celui qui en fut le héros.

C'est de son petit-fils qu'il va être aujourd'hui question dans ces pages, extraites, à la demande de M. O.-L. Aubert, de mon ouvrage actuellement sous presse : *L'Étrange Aventure de l'Armée de Bretagne* (1).

Ancien officier de cavalerie, élu député du Finistère en 1869, Préfet de Police au 4 Septembre, le comte Emile de Keratry avait quitté Paris par ballon, le 14 octobre 1870, et s'était rendu à Tours, auprès de Gambetta, alors ministre de la Guerre et de l'Intérieur en province.

Quelques jours plus tard, il proposait au « Dictateur » et lui faisait approuver, par décret du 22 octobre, l'idée de créer, aux portes de la Bretagne, un vaste camp d'instruction où tous les éléments encore mobilisables de notre province seraient réunis sous son commandement. Le but héroïque de cette concentration était de concourir à la défense de l'Ouest et éventuellement à la délivrance de Paris.

Le premier soin de Keratry, sitôt que le mi-

(1) En souscription aux Éditions de l'Herminette, 36, rue du Casino, Dinard. (Un fort volume illustré à 20 fr.; sur velin pur fil, 40 fr.; sur Japon, 60 fr.). Envoi sur simple demande de la notice spéciale concernant l'ouvrage.

nistre eût apposé sa signature au bas du décret qui le nommait du même coup général de division au titre auxiliaire, avait été de télégraphier de Tours, le jour même, aux préfets des cinq départements bretons, pour leur annoncer la formation imminente de l'Armée de Bretagne.

Le lendemain, c'est à ses compatriotes que, de Laval où il venait d'établir son quartier général provisoire, il adressait la proclamation que voici :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ARMÉE DE BRETAGNE

PROCLAMATION

Aux Gardes Mobiles, Gardes Nationaux, Mobilisés et Corps Francs de la Bretagne

Le Gouvernement de la Défense Nationale, par décret du 22 octobre, m'a fait l'honneur de me placer à votre tête. Je vous apporte le sacrifice entier de moi-même.

D'ici à dix jours, vous serez concentrés aux portes de la Bretagne pour faire face à l'ennemi. Vous recevrez exactement tout ce qui est nécessaire au soldat : fusils à tir rapide, canons à longue portée, mitrail-



M. Canté-Kennouel, député des Côtes-du-Nord. Ernest Canté-Kennouel, Commissaire général du Camp de Conlie.

leuses perfectionnées, seront confiés à votre courage. Ceux de vos frères qui défendent les remparts de Paris ont déjà prouvé que le sang breton n'a pas dégénéré. A vous de marcher sur leurs traces.

Vous vous rappellerez tous qu'une sévère discipline est l'arme la plus puissante pour assurer la victoire. Je suis résolu à la maintenir dans toute sa rigueur.

Que les cœurs faibles restent en arrière ! Que les vrais Bretons marchent en avant et prouvent à un peuple barbare qu'ils se lèvent en hommes libres ! Que votre seul cri de ralliement soit :

DIEU ET PATRIE !

*Le Général de Division,
Commandant de l'Armée de Bretagne :*
COMTE DE KERATRY.

Le Commissaire Général :
CARRÉ-KERISOUËT.

Pour hâter la formation des contingents qu'il avait à réunir « d'ici à dix jours », en même temps que pour se rendre exactement compte

des ressources du pays, Keratry crut devoir consacrer une semaine entière à faire le tour de la Bretagne, s'arrêtant dans les villes principales pour prendre contact avec les autorités, corps constitués et organisations locales, s'informer des effectifs mobilisables, des approvisionnements disponibles, du matériel et des munitions entreposés dans les arsenaux, des officiers et techniciens susceptibles de prendre du service dans son armée. Les 25



Le Commandant Le Bonedec, chef de bataillon de la Garde Mobile, au milieu de ses officiers (Septembre 1870). Plus tard chef d'état-major de l'Armée de Bretagne.

et 26 octobre, il est à Rennes, le 27 à Saint-Brieuc, le 28 et le 29 à Brest, — où il obtient le concours de l'ingénieur maritime Armand Rousseau et du médecin de la marine Robert Gestin, — le 30 à Quimper, le 31 à Lorient et à Vannes, le 1^{er} novembre à Redon et Nantes, le 2 à Saint-Nazaire, le 3 de nouveau à Nantes... Partout, son activité, sa foi et sa volonté font impression, suscitent des dévouements et galvanisent les énergies. C'est un homme du pays, c'est un Breton qui s'adresse à des Bretons, qui les adjure au nom de la Bretagne et les convie à sa défense. Un tel langage, dont ne tarderont pas à s'alarmer les milieux officiels, ne pouvait point n'être pas entendu des populations.

Le 3 novembre au soir, Keratry rentre à son quartier général provisoire de Laval, « satisfait

de son voyage, plein d'espoir en l'avenir, mais présentant déjà combien de luttas il aurait à soutenir et combien de déboires l'attendaient ».

Le même jour, les premiers contingents mobilisés (2.000 hommes des Côtes-du-Nord) étaient arrivés à Conlie. Leur installation n'alla point sans quelques difficultés.

« Nos mobilisés nous sont arrivés comme un troupeau de moutons, — déclarera plus tard le général de Vauguion, — avec des officiers sortis de l'élection, dont un grand nombre incapables au point de vue militaire, quelques-uns même animés d'un assez mauvais esprit. »

Si tôt débarqués, les hommes campaient sous la tente, abri suffisant au début en raison de la sécheresse persistante. Chaque jour, arrivaient, par trains entiers, de nouveaux bataillons. Au 15 novembre, le nombre des mobilisés présents au camp sera d'environ 13.000; le 23, il atteindra 35.000; le 12 décembre enfin, à l'entrée en fonctions du général de Marivaux, il approchera de 50.000. Ce qui, avec les 12.000 hommes de la division de marche, partis à ce moment pour l'armée de la Loire, représente un effectif total de plus de 60.000 mobilisés, entrés au camp en moins de six semaines.

Un de ces mobilisés, l'avocat rennais Louis Fouqueron, — auteur, sous le pseudonyme « Un Volontaire », d'un curieux pamphlet politique sur l'Armée de Bretagne, — nous a laissé une relation vivante et colorée de son départ pour Conlie et de son arrivée au camp. Ce sont, à n'en point douter, les impressions de toutes les nouvelles recrues, tirées des villes et campagnes bretonnes, dont il s'est fait l'interprète et, à ce titre, son témoignage a pour nous la valeur d'un tableau pris sur le vif :

« Le 6 novembre, — écrit-il, — ce fut le tour du bataillon de Rennes. A 9 heures du matin, toutes les compagnies se réunirent sur la place du Palais. La garde nationale sédentaire vint nous y rejoindre et, musique en tête, nous fit escorte jusqu'au chemin de fer. La gare était occupée par nos amis et nos parents; chacun était rempli d'une émotion digne et calme... Sur tous les visages on lisait la ferme intention de remplir son devoir et de porter vaillamment la réputation du courage breton... »



La ferme de la Jaunelière, quartier général de l'Armée de Bretagne. (En avant des bâtiments, on distingue la tranchée du chemin de fer.)

« Nous montâmes en wagon... A Laval, nous primes notre général en chef et, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Conlie. Nous aperçûmes quelques baraques en construction et quelques tentes dressées non loin d'une ferme, sur la butte de la Jaunelière : c'était le quartier général. On nous fit traverser plusieurs champs, puis, en entrant dans l'un d'eux, on nous commanda « halte ». C'était notre chambre à coucher; il ne s'agissait plus que de la meubler.

« On put voir un instant sur les visages l'expression d'une profonde surprise. On s'attendait à être baraqué et il s'agissait de débiter en couchant sous la tente, sur un terrain nouvellement ensemencé. Un ordre nous enjoignit de nous rendre en corvée au quartier général, où l'on nous fit une distribution de toiles, de bâtons, de piquets de tentes et de bottes de paille.

« Quand il s'agit de dresser nos tentes au clair de lune, ce fut un pêle-mêle général; et, sans les anciens militaires qui presque tous étaient nos chefs, cela nous eût été impossible. On y réussit tant bien que mal et chacun finit par s'endormir sur cette couche de paille que bien peu de nous connaissaient et que, depuis, nous avons souvent regrettée.

« Le lendemain matin, au premier coup de clairon, chacun fut sur pied, se demandant s'il n'avait pas rêvé. Les haies que l'on était en train d'abattre, les clameurs du voisinage, les sonneries des différents corps nous confirmèrent dans l'idée que nous étions de vrais soldats et que nous étions campés. »

Au fur et à mesure que les bataillons arrivaient au camp, il fallait les organiser et les équiper.

L'organisation de l'armée de Bretagne avait été, dans un esprit de simplification, conçue sur le plan de la division administrative : on créa cinq brigades, une par département. Le recrutement s'était d'ailleurs opéré par arrondissements, chaque arrondissement fournissant une ou plusieurs légions, aux ordres d'un lieutenant-colonel. Chaque légion comprenait trois bataillons, avec

des chefs issus de l'élection, de même que les officiers subalternes. Il fallut, par la suite, réviser les résultats souvent fâcheux de ces élections et pourvoir au remplacement des officiers insuffisants.

Cette conception, en quelque sorte géographique, d'une « armée citoyenne », avec ses divisions et subdivisions territoriales où chaque département formait une brigade, chaque arrondissement une ou plusieurs légions, chaque canton un bataillon, voire chaque commune une compagnie et chaque village une escouade, était-elle « un vice d'organisation », comme l'affirmera, dans son rapport du 5 décembre, le général Haec, inspecteur du ministère de la Guerre, déplorant qu'on se soit tellement préoccupé de « satisfaire les tendances des populations bretonnes à se grouper par clochers » ? Ou bien, au contraire, comme le pensaient Keratry et ses collaborateurs, ne devait-on point tirer de l'application de ce principe, qui consistait à respecter et même à stimuler l'esprit de clocher, en même temps que le sentiment breton, une force plus efficace, une cohésion plus intime et un dévouement plus complet ?

C'était en somme, la vieille organisation traditionnelle par clans et par *plous* dont les origines se confondent avec celles de la Bretagne.

Pour commander tout ce monde, il avait fallu compléter les cadres, vaillants que vaillants, et créer, avec des éléments rassemblés à la hâte, un état-major qui fût à la hauteur des difficultés auxquelles on avait à faire face.

Dès que sa proclamation du 23 octobre eût été portée par les journaux à la connaissance du public, le général de Keratry avait reçu de nombreuses lettres de Bretons demandant à servir à l'armée de Bretagne et faisant valoir que leur place était là et non ailleurs. Telle, cette requête, datée de Troyes, le 28 octobre, et signée des capitaines des 3^e et 4^e mobiles du Morbihan, où il était dit, entre autres choses :



Plateau de la Jaunelière (versant Ouest) sur lequel s'étendait le Camp de Conlie. (Au premier plan, la ligne Paris-Brest et le village de Craanes. Plus loin, la route du Mans à Sillé-le-Guillaume.)



Le Monument de l'Armée de Bretagne édifié en 1913 sur l'emplacement du Camp de Conlie.

« Tout porte à croire que notre pays va être attaqué à son tour. Il est dépourvu de presque tous ses enfants, ses défenseurs naturels.

« Les capitaines des 3^e et 4^e bataillons du Morbihan (arrondissements de Pontivy et de Ploërmel), interprètes des hommes de chaque canton, ont l'honneur de vous prier de les rappeler près de vous. Heureux de servir sous vos ordres, nous sentons aussi que les services que nous rendrions en Bretagne seraient plus utiles que ceux que nous pouvons rendre en Champagne... »

« Nous osons espérer que le Généralissime des Gardes bretonnes n'aura pas à se repentir de nous avoir appelés près de lui. »

Malheureusement, les efforts du chef et la bonne volonté des hommes auxquels il faisait appel devaient être frappés de stérilité par suite du mauvais vouloir officiel.

C'est que, dès le début, en effet, l'organisation de l'armée bretonne, — et, en particulier, l'armement des troupes et le recrutement des cadres, — s'était trouvée systématiquement entravée par l'hostilité des ministères de la Guerre et de la Marine, celle en particulier du très influent directeur des grands services de la Guerre, le colonel de Loverdo : « Je n'avais aucune foi dans les promesses de M. de Keratry », — avouera plus tard cet officier bureaucrate, — « j'essayai de les réduire à leur valeur chez le ministre comme chez le délégué ».

Dès lors avait commencé à se manifester à l'égard de l'Armée de Bretagne un esprit de méfiance et un mauvais vouloir qui n'auront que trop d'occasions de se donner libre carrière.

A défaut de refus catégoriques, qu'on n'avait pas la franchise de formuler ouvertement, tous prétextes étaient bons lorsqu'il s'agissait d'éloigner de Keratry les éléments dont il avait besoin pour compléter ses formations.

Il est d'ailleurs à noter qu'aucune nomination d'officiers de l'Armée de Bretagne, sauf celles de Keratry et Carré-Kerisouët, ne parut jamais au *Moniteur*, journal officiel de la délégation de Tours. Ce qui donne à penser que, dans l'entourage du ministre, le mot d'ordre était d'ignorer provisoirement cette armée et de la traiter en irrégulière, en attendant l'occasion de la traiter en factieuse.

En fait, les mobilisés bretons ne furent jamais armés, si ce n'est, au dernier moment, d'armes de rebut qui, au témoignage des chefs, devaient s'avérer « pires que nulles ».

« Quand le ministre signait d'une main, M. de Loverdo reprenait de l'autre », — devait déclarer plus tard devant la commission d'enquête le créateur du camp de Conlie, — « comment expliquer cette pitoyable comédie?... L'avenir s'en chargera. »

Camille LE MERCIER D'ERM.



Les Mobilisés Bretons, composition de Georges Jouveau (Brest, 1908).

= ÉCHOS =

Aux Electeurs

Je ne suis pas candidat et je n'ai pas eu le moindre besoin de résister aux instances et sollicitations de mes nombreux amis (?) pour ne pas l'être.

C'est donc vous assurer que je ne vais pas vous faire une profession de foi, vous ensevelir dans les promesses les plus hyperboliques, sans m'inquiéter autrement de savoir s'il me sera possible de les tenir.

Et cependant je veux m'adresser à vous tous, en me plaignant, bien entendu, au-dessus des questions de partis et de personnes, non pas pour vous demander votre voix, qui serait une voix perdue, mais pour vous donner quelques conseils, que vous suivrez ou ne suivrez pas, selon le cas.

La division règne entre les hommes parce que leurs intérêts particuliers, moraux parfois, matériels le plus souvent, se placent au premier rang de leurs préoccupations. Heureusement, l'heure du déchirement, qui conduit à la destruction de ce qui existe, n'a pas encore sonné en France. Nous avons même le ferme espoir qu'elle ne sonnera jamais, si tout le monde veut y mettre un peu du sien et comprendre que le bonheur naît dans le calme et la paix, comme les plus belles fleurs croissent à l'abri des tempêtes.

Oui, lorsque le pays se sera ressaisi, lorsque les querelles intestines se seront apaisées, lorsque les appétits se seront atténués, les gouvernants auront l'esprit et les mains libres, pour rechercher, autrement que par des mesures de fortune, la solution des questions économiques et sociales. On s'apercevra alors que, parmi celles-ci, il en est de nombreuses sur lesquelles l'accord est facile entre les gens de bonne volonté. C'est avec l'espoir de choisir les représentants qui nous donneront cette atmosphère, non seulement désirable, mais indispensable, qu'il faut, mes chers Electeurs, que vous vous rendiez à l'urne. Pour le faire en citoyens conscients et organisés, n'hésitez pas à obtenir de vos candidats les précisions les plus totales, sur la façon dont ils entendent, dans les divers domaines, résoudre les complexes problèmes de l'heure présente.

Et quand vous serez fixés, votez moins en tenant compte des opinions toujours un peu suspectes, que de l'honnêteté, de la droiture et du bon sens.

Rappelez-vous enfin, qu'on a toujours les représentants qu'on mérite.

HOÛL.

Robert Surcouf armateur de pêche à la baleine

M. Fernand Guérin, administrateur en chef de 1^{re} classe de l'Inscription Maritime, vient de retrouver dans les Archives malouines de ses services des pièces qui prouvent que Robert Surcouf arma à la

pêche à la baleine, au cours des années 1819, 1820 et 1821.

De ces documents, publiés par le *Courrier Maritime*, il résulte que, le 23 septembre 1819, M. le Chevalier de Pennell, commissaire des classes du port de Saint-Malo, recevait de MM. Surcouf et Louis Blaize jeune, une déclaration de leur intention d'ar-



La maison de Surcouf à Saint-Malo.

mer le navire de la *Victoire* à la pêche à la baleine et au cachalot, pour laquelle des primes avaient été récemment instituées par une ordonnance royale. Le certificat de jaugeage, établi pour le navire, est ainsi conçu, et nous en respectons l'orthographe :

« Je soussigné, capitaine visiteur des bâtiments du commerce en ce port, certifie avoir, en conformité des lois des vingt-sept vendémiaire et douze nivôse en deux, procédé au jaugeage du navire *Le Victor* (armateur M. Robert Surcouf), destiné pour la pêche de la baleine et avoir obtenu les résultats suivants, savoir :

Longueur de tête en tête..... 79 pieds
 Largeur du maître baux..... 18 pieds
 Profondeur de la calle..... 17 pieds, 10 p.
 d'où il résulte que ledit bâtiment est du port de cent quatre-vingt-quatorze l'honnau treize quatre-vingt quatorzième de l'honnau.

A Saint-Malo, le trente juin mille huit cent dix-neuf.
 Suit la signature : LOUYER DESVEAUX.

L'équipage fut recruté dans la région malouine, avec comme capitaine Jean-Baptiste Jardin, de Dinan. La *Victoire* quitta le port de Saint-Malo le 11 octobre 1819. Il pêcha aux Iles Malouines jusqu'au 31 décembre, puis sur les bancs des Patagons et du Brésil jusqu'au 20 mai 1820 et, depuis cette dernière époque, jusqu'au 20 juillet, « sans aucun succès », dit la déclaration au retour, puisqu'il ne rapportait de sa pêche « que 66 peaux de loups marins sèches, pesant ensemble 40 kilogs ».

L'année suivante Robert Surcouf, armateur, eut plus de chances avec le baleinier *l'Étienne*, qui rentra à Saint-Malo « avec 186 futailles d'huile d'épaulants de mer ».

Surcouf arma encore à la pêche du « cachalot et autres cétacés » le navire *l'Africain*, mais celui-ci ne dut pas donner de résultats meilleurs que la *Victoire*. « Ce fut, conclut M. F. Guérin, pour Robert Surcouf, la dernière expérience de pêche à la baleine, qui ne lui rapporta jamais que 66 peaux de loups marins. »

L'esprit de trois ans et demi

Une petite fille qui à exactement cet âge, se promenait ces jours derniers à l'aéroport de Saint-Jacques-de-la-Lande, proche Rennes, en donnant la main à son père.

Un avion passa dans le ciel et descendit pour atterrir.

— Tiens, regarde, lui dit son père.

La petite fille leva les yeux, puis, d'une voix claire, lança cette interrogation :

— Dis, papa, les avions, c'est les automobiles des oiseaux !

Solution

Voici la solution du problème que nous avons posé à nos lecteurs dans notre numéro de février :

1° M. Dupont habite Saint-Brieuc. Un autre voyageur habite Brest. Le troisième habite donc entre Saint-Brieuc et Brest, puisque l'un des voyageurs est plus près que les deux autres du domicile du mécanicien qui habite à mi-chemin entre Saint-Brieuc et Brest. Ce troisième voyageur n'est pas M. Durand puisque le gain de celui-ci n'est pas divisible par 3. Donc c'est M. Dubois. Par suite M. Durand habite Brest et est l'homonyme du mécanicien.

2° Le mécanicien s'appelle Durand. Le chauffeur n'est pas Dubois puisqu'il le bat au billard. Donc le chauffeur est Dupont et le chef de train est Dubois.

3° M. Dubois, l'aîné des trois voyageurs, a pour âge un carré parfait divisible par 2. Ce ne peut être que 36 ou 64 ans.

Mais s'il avait 36 ans, son fils en aurait 18. M. Dupont en aurait moins de 36 et M. Durand, l'homonyme du mécanicien, n'en aurait que 18 au plus. Il ne serait pas majeur.

Donc M. Dubois a 64 ans et son fils 32 ans.

4° M. Dupont a au moins 20 + 32 = 52 ans.

Le chauffeur a un âge divisible par 4 puisque son anniversaire est un 29 février. Donc M. Dupont a un âge divisible par 8.

Le seul multiple de 8 compris entre 52 et 64 est 56. M. Dupont a 56 ans. Le chauffeur Dupont a 28 ans. M. Durand a 56 - 32 = 24 ans.

5° Le mécanicien Durand vient de faire son service. Il a 21 ans. Le chauffeur Dupont a 28 ans.

Donc le chef de train Dubois (progression arithmétique) a 35 ans.

Deux lecteurs : MM. le docteur Pierre Lazerges, de Vannes, et Albert Touplain, à Bécon-les-Bruyères, ont donné la réponse exacte et bénéficient d'un abonnement d'un an à *Bretagne*.

In Memoriam

A Anatole Le Braz.

Ceux-là que vous pleurez, ô maître, et que je pleure,
 Ceux-là que vous aimez, ô maître, et que j'aime,
 Dont le pur souvenir en nous luit à toute heure,
 Ne nous ont pas quittés, n'est-ce pas, pour jamais.

Par quelque clair été nous cheminions sans doute
 Ensemble, tous joyeux et la main dans la main,
 Quand nous ayant un peu devancés sur la route,
 Nous ne les vîmes plus au détour du chemin.

Ils auront avant nous atteint le beau rivage,
 Les clairs vallons baignés d'un soleil éclatant
 Que n'assombrit jamais, ô maître, aucun nuage,
 Et c'est là que leur troupe heureuse nous attend.

Et c'est là, chaque pas, Maître, d'eux nous rapproche.
 Et c'est là qu'après d'eux bientôt, bientôt rendus,
 Nous entendrons leur voix pleine d'un doux reproche,
 Nous dire : « Vous voici, nous vous avions perdus. »

François GÉLAND.

Vers écrits à la suite de la catastrophe maritime de Tréguier dont furent victimes le père d'Anatole Le Braz, sa belle-mère, ses quatre sœurs et ses deux beaux-frères, MM. Léon Marillier et Guyonard (août 1901).



Le naufrage du 20 août 1901 où périrent huit membres de la famille d'Anatole Le Braz.

UN DISCOURS DIFFICILE

La simplicité, la clarté, la fluidité du style de Renan, ses balancements harmonieux si souvent vantés donneraient volontiers à penser que l'auteur des *Origines du Christianisme* était doué d'une facilité merveilleuse. Ses lettres, celles-là même où il aborde les sujets d'érudition les plus ardues, paraissent écrites d'un seul jet. Sa plume hâtive couvre de larges pages et les dévore sans une hésitation, sans une rature. Quelle que fût pourtant l'aisance

C'est le 13 juin 1878 que Renan fut élu à l'Académie française, au fauteuil de Claude Bernard, par 19 voix contre 15 à Wallon, « le père de la Constitution ». Il y avait 34 votants et, fait unique probablement dans les annales de l'illustre Compagnie, un 35^e bulletin figurait au scrutin, un bulletin blanc d'ailleurs, qui ne représentait rien ni personne, pas même une abstention. Le nouvel immortel fut reçu par Mézières le 3 avril 1879. Il avait mis neuf mois et demi pour composer son discours.



Ernest Renan à l'époque de son élection à l'Académie française, le 13 juin 1878.

d'expression dont sa correspondance fait preuve, on s'aperçoit en consultant les manuscrits de ses ouvrages que Renan ne s'y flait guère et qu'une première forme donnée à sa pensée le contentait rarement. Il corrige beaucoup et remanie son texte sans pitié.

Le manuscrit de son *Discours de réception à l'Académie française*, qui appartenait à la Collection Louis Barthou et qui a été vendu récemment, nous offre un bien curieux exemple, et le plus saisissant peut-être de cette sévérité critique du grand historien envers soi-même. L'importance qu'attachait Renan à ce discours ne fait pas de doute et il eut raison, puisque son « remerciement » passe à bon droit pour un des plus beaux qui aient été prononcés sous la Coupole. Mais combien de fois l'auteur a-t-il remis sur le métier son ouvrage ! Avec quel soin et quelle patience l'a-t-il poli et repoli !

Les trois pages dont nous donnons ici la reproduction sont prises au hasard. Sauf la première, toutes, comme celles-ci, montrent quel effort obstiné, quel minutieux travail d'orfèvrerie s'est imposés l'écrivain pour atteindre à cette perfection du style qu'il voulait. Non seulement il biffe des phrases, surcharge les lignes et trace en marge des ajoutés, mais il déplace des passages entiers qu'il reporte à d'autres endroits de son développement.

Seule la première page diffère assez peu du texte définitif. Elle a été mûrement pensée et Renan était déjà sûr de sa forme lorsqu'il l'a écrite, à peine y relève-t-on quelques variantes.

Dès la page suivante, les modifications s'accroissent. Voici comment se lit le manuscrit de la page 4, dont nous publions ici le fac-similé sans tenir compte des mots rayés, des fragments supprimés. (Nous inscrivons entre crochets les membres de phrases qu'on ne retrouve pas dans le texte définitif.)

La plupart des pays civilisés, depuis le XV^e siècle, ont eu des académies [poursuivant par des efforts réunis un but choisi par elles]. La science a tiré le plus grand profit de ces associations où de la discussion et de la confrontation des idées naît la vérité. Votre principe ne va pas plus loin et plonge plus profondément dans l'intime de l'esprit humain. Vous trouvez que le poète, l'orateur, le philosophe, le savant, le politique, l'homme qui représente éminemment la civilité d'une nation, celui qui porte dignement un de ces noms qui sont synonymes d'honneur et de patrie, que tous ces hommes-là, ils-le, sont confusés, qu'ils travaillent à une [même chose], à constituer une société grande, [éclairée, fondée sur la foi dans l'idéal]. Rien ne vous est indifférent : le petit-fils d'un homme qui a fait un joli sommet... tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui produit de la lumière et de la chaleur, tout cela vous appartient, car vous reconstruisez également et l'étroite conception de la vie qui renferme...

Au-dessous de ce passage que rayent des traits en losanges, les premières et les dernières lignes du manuscrit sont identiques au texte définitif. Entre les unes et les autres s'insère un double hommage à Victor Hugo et

grand retentissement, surtout à cause d'un passage relatif à l'Allemagne et d'un jugement sur les fruits qu'elle avait retirés de ses victoires; l'émotion qu'il souleva de l'autre côté du Rhin fut telle que Renan résolut d'expli-

~~Mais ne trouvant grand arrièvement éclat
de gloire et d'union à l'égalité, il
n'a qu'un seul espoir. A ce degré
d'union, dans la poursuite du devoir
il glorieusement en sa terre et en sa patrie,
la gloire de Descartes, celle de Pascal, celle
de Malherbe sont des réalités auxquelles
il faut ajouter la gloire de son époque.
Ici je n'ai plus rien à dire de plus, je n'ai
qu'à dire que c'est tout.~~

~~[Le] rapport de votre séance du 20 août 1874
le comte de Carnot, président de l'Académie
présente à l'Académie votre rapport sur
l'histoire de l'humanité pendant les siècles
modernes, et sur les progrès de la civilisation
et du bien-être de l'humanité pendant ces
siècles. Ce rapport est une œuvre de haute
importance scientifique et morale. Il montre
la marche de la civilisation humaine, et
la part que vous avez prise dans cette œuvre.
Je n'ai rien à dire de plus, je n'ai qu'à
remercier l'Académie de son choix, et
de vous adresser, à vous et à votre
œuvre, les sentiments de haute estime et
de haute reconnaissance que j'ai pour
vous et pour votre œuvre.~~

probablement au philosophe Caro, membre de l'Académie depuis 1874. La forme de cet hommage a été profondément modifiée. Mais nous devons nous borner. On sait que le discours de réception de Renan eut un

quer sa pensée dans une lettre publiée dans le Journal des Débats et soi-disant adressée à Un ami d'Allemagne.

Jacques PATIN



SKRAPAD

Skrapet am eus ar spi ruž-kann
Am daee
Er stourm-avel mouk en deus va heuliel
evel eur sklav e dree'hour.
Hag evit eilgeria d'e gounnar
ne oa nemet yudou an avel.
Davet ar c'hastell gwenn e stleja a raen,
ma vennenn e vac'ha eno.

Malloz ruž! Goude beza kerzet a-hed
[nozvezioz]
e kaven serret an nor-marmor.

— Piou 'ta a zigoro d'in an nor,
dor bac'hdi ar spi?
Daoust 'ta hag eo marvet pep tra amañ?

Kounnar krenvoc'h eget youc'hadennou an
[avel].

— Da eo d'ar marmor digeri evidoun.
— Piou en diwez a zeu d'am skoazell?
Hag an nor en em zigoraz...

A-henn, neuze e oa aet kuit ar spi.

VEFA DE BELLAING

RAPT

J'ai volé l'espoir éblatant
qui me défiait.
Dans la tempête sombre il m'a suivie
Comme l'esclave suit le vainqueur.
Et seuls, répondaient à sa colère
les cris du vent,
Vers le château blanc je l'entraînai
où je voulais l'enfermer.

Misère ! Au bout des nuits de marche
la porte de marbre était fermée.

— Qui donc m'ouvrira la porte
de la prison de l'espoir ?
Est-ce que tout est mort ici ?

Colère plus forte que les cris du vent.

— Le marbre s'ouvrira pour moi.
— Qui vient à mon aide ?
La porte s'est ouverte...

Mais alors, l'espoir s'était enfui.

(Illustration de Xavier de Langlais.)

Quinze ans de romantisme à Rennes - 1828-1843

II REVUES BRETONNES BOULAY-PATY

L'ANNÉE qui précéda l'apparition d'*Amour et Foi*, en 1832 par conséquent, Turquety avait collaboré à la composition d'un recueil, ou, comme on disait alors, d'un *Keepsake* offert au profit des pauvres au public rennais. Comme l'écrivain local le plus en réputation, c'est lui qui fut chargé de solliciter la contribution du grand Breton sans lequel on ne voulait à cette époque tenter aucune entreprise littéraire. Chateaubriand répondit

par une de ces belles lettres cérémonieuses et empanachées comme les aimait cette génération, qui manqua totalement de simplicité. Il protestait en termes éloquentes et sincères de son attachement ému à la petite patrie et offrait pour le recueil un fragment de ses *Etudes Historiques*, parues l'année précédente, où il avait donné une description très pittoresque et très vivante de la Bretagne au Moyen Âge et une étude du caractère breton à toutes les époques. Sa lettre et son fragment firent au *Keepsake Breton*, imprimé chez Marteville, un glorieux frontispice. Il se ferma sur un envoi de Lamennais, *Les Trépassés*; une quarantaine de pièces, vers et prose, envoyées par Turquety, Emile Souvestre, Hippolyte Lucas, Boulay-Paty, Fulgence Girard, Ducrest de Ville-neuve, la poétesse Elisa Mercœur, et quelques autres, formaient le corps du petit volume. Il paraissait que le *Keepsake Breton*, recommandé par le patriotisme provincial, eut un grand succès et qu'on salua avec joie cet essai de décentralisation littéraire. C'est du moins ce qu'affirme, dans la *Revue de Bretagne* de 1833, un appel sur le mode lyrique, ou plutôt un fragment de préface, qui ne compte pas moins de huit pages en petits caractères et qui est d'un romantisme tout à fait amusant. Il s'agissait de trouver des souscripteurs pour établir un second *Keepsake* pour l'année 1834 et créer un recueil national destiné à constater d'année en année les succès de la littérature bretonne. La tentative n'a pas dû réussir : je n'ai pas trouvé trace de ce second *Keepsake* breton.

Rien d'analogue, en tout cas, dans les *Contes et Nouvelles Bretonnes* publiées par Blin, place du Palais, en 1836, livre d'étrennes



Vue d'ensemble à Rennes en 1833.
(Gravure extraite de la « France Pittoresque » de Abel Hugo.)

qu'un lecteur irrespectueux a qualifié, en tête de la table, dans l'exemplaire de la ville de Rennes, de « bouquin miteux ». Irrespectueux, mais pertinent. Le bouquin est en effet « miteux » et le fin journaliste que fut Hippolyte Lucas a dû bien regretter de s'y être fourvoyé.

La *Revue de Bretagne*, où se trouve l'appel du *Keepsake*, était une tentative de renaissance bretonne bien autrement intéressante. Elle commença de paraître en janvier 1833, sous la direction d'Armand Bernard de la Durantais. Né à Châteaubriant en 1812, la Durantais avait alors vingt et un ans : il devait écrire un livret d'opéra mis en musique par Théophile Simon et jouer à Rennes, être jusqu'en 1847 sous-préfet de sa ville natale (un sous-préfet qui faisait des vers) et mourir à Rennes au 4 de la rue de Toulouse après avoir été pendant de longues années conseiller général du canton sud-ouest. Mais alors, avec l'enthousiasme de son âge et de son époque, il ne songeait pas tant à la politique qu'à la poésie, et il avait groupé autour de lui de jeunes hommes animés d'un vif patriotisme breton et remplis d'une belle ambition. On se réunissait tous les mois en de fraternelles et poétiques agapes au restaurant Marguerite, dans la maison où est aujourd'hui la librairie Bahon-Bault. Turquety, Boulay-Paty et Hippolyte Lucas, que la Révolution de Juillet avait amené à Rennes, étaient des habitués de cette réunion, où on ne pouvait être admis qu'après avoir fait ses preuves de poésie. Mais, au témoignage de Tiercelin, les juges n'étaient pas bien sévères et un quatrain ou même un simple distique suffisait à faire accorder le *dignus intrare*. C'est de cette société que sortit la



Médaille de Boulay-Paty
par David-d'Angers.

Revue de Bretagne. Dans sa préface elle s'annonçait comme strictement littéraire et professait le plus large éclectisme. Elle répudiait tout esprit de parti, toute tendance d'école, et, ce qui est encore plus beau, toute camaraderie. Son programme serait heureusement varié : drame, histoire, roman, tableaux de mœurs, arabesques poétiques (on aimait furieusement les arabesques sous la Monarchie de Juillet), caprices d'imagination, comédies de salon, pages tristes ou gaies, passionnées ou folles, graves ou fantastiques ; tout, hormis la politique. Mais son but, qui devait faire son unité, était de « réhabiliter la Bretagne trop souvent défigurée par de misérables chroniqueurs » :

« Peindre nos mœurs si fortement tranchées, nos croyances profondes, nos superstitions naïves ; recueillir nos pieuses et dramatiques légendes, nos chants nationaux si pleins de verve et d'originalité ; étaler au grand jour de la publicité toutes nos ressources, toutes nos richesses d'art ; veiller à la conservation de nos antiques monuments ; dessiner quelques-unes de ces grandes scènes qui fourmillent dans notre histoire et quelques-unes des grandes figures qui la dominent. »

A la réalisation de ce généreux programme travaillèrent avec la Durantais, Turquety et Lucas, Louis Duflhol, le procureur général Charles Hello, Eugène Guyesse, Edouard Corbière, Ducrest de Ville-neuve, Souvestre, Mme Nanine Souvestre, d'autres encore ; Brizeux accorda son concours, Auguste Barbier et Marceline Desbordes-Valmore envoyèrent des poésies, et Chateaubriand laissa imprimer son *Printemps en Bretagne*, une des pages des *Mémoires* autour desquelles les lectures de l'Abbaye au Bois entretenaient une curiosité passionnée. Malgré tant de raisons de succès et l'incontestable valeur de beaucoup de ses articles, malgré les plus alléchantes promesses et les plus éloquents appels à la bonne volonté des souscripteurs, la *Revue* de

Bretagne ne put tenir plus longtemps que deux ans.

Parmi les œuvres poétiques dont elle eut la primeur, la plus curieuse fut l'*Elie Mariaker* d'Évariste Boulay-Paty. Ce livre est bien l'un des spécimens les plus caractéristiques de l'école romantique. C'est une sorte d'autobiographie en vers, précédée d'une notice sur cet Elie Mariaker, personnage imaginaire auquel est attribué le recueil : une imitation, on pourrait dire un décalque du *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve ; même disposition matérielle, même nuance de mélancolie. Le volume parut à Paris en 1834, avec un frontispice horriblement romantique ; la même année la *Revue de Bretagne* donna la notice sur l'auteur prétendu et quelques pièces du recueil.

Le Rennais Elie Mariaker est un frère de René et d'Obermann : « Il était né pour sentir et pour sentir toujours, il ne pouvait souffrir le vide, cette anticipation du néant, il ne pouvait exister sans émotion ; il avait un de ces cours de flamme ardents brasières qui ne gardent point leurs sentiments froids, mais les font bouillir jusqu'à déborder. » Il avait tout ce qu'il faut pour écrire et pour être

excessivement malheureux ! Dès la plus tendre jeunesse amoureux d'une petite pensionnaire qui répond au doux nom de Zoé, et dont il suit au Thabor les promenades conventuelles, il connaît ce mal délicieux dont s'enivra cette génération ridicule et charmante et les rêveries voluptueuses que Chateaubriand lui avait enseignées. Étudiant, il cultive pour une jeune Anglaise un sentiment « platonique, aérien ». Il se jette avec frénésie dans la vie mondaine, s'en dégoûte et se réfugie dans des lectures romantiques et de poétiques divagations au clair de lune. Epris ensuite d'une jeune fille des environs de Rennes, il tente de se tuer en apprenant le mariage de l'infidèle. Le désespoir le jette dans le jeu et la débauche : il veut « poétiser l'orgie » et compose des sonnets



La fontaine du Champ-Jacquet, dite le Tombeau du Génie
(gravure extraite du « Vieux Rennes » de P. Bonat. Larcher, éditeur, Rennes.)

besoin de le faire remarquer. Mais à l'encontre de Turquet, chez qui la forme est si terne, chez Boulay-Paty l'artiste est supérieur au poète. Sans effort, par l'adaptation exacte du rythme au sentiment, il arrive, sur ces thèmes d'une si puérile banalité à une intensité d'expression presque poignante. Avant Sainte-Beuve, dont on a coutume de citer une note des *Pensées d'Août* (1838) qui ne se trouve pas dans l'édition originale, et probablement le premier, comme l'a fait remarquer M. J. Marsan dans la seconde série de sa *Bataille Romantique*, Boulay-Paty a eu le sens de « cette harmonie subtile, intérieure au vers, qui fera le charme du rythme haudelairien », le pressentiment de cette prosodie mystérieuse qui a depuis offert des ressources véritablement infinies.

(A suivre.)

Georges COLLAS.

Les Vieilles hostelleries

Quelques hameaux ou villages perdus aux bords des vieux chemins bretons se nomment l'Hostellerie. On est tout surpris de les rencontrer où ils se trouvent et quand on demande aux habitants l'origine du nom de leur enclos, ils vous répondent qu'ils ne la connaissent pas, que cette désignation les surprend d'autant plus qu'il n'existe même pas chez eux une humble auberge.

Ces noms datent du moyen-âge et de l'époque du Tro-Breiz, quand les pèlerins nombreux fréquentent le chemin vert et béni qui conduisait au ciel, en passant par les sept évêchés de Bretagne. C'était une route dure entre toutes, qu'hommes, femmes et enfants suivaient à pied, dans des conditions entre toutes pénibles de fatigues et de privations. Des moines charitables et hospitaliers décidèrent d'établir, en dehors des abbayes, des maisons de repos, des hostelleries où les pèlerins, au prix d'une modeste obole, trouvaient le gîte et le repas.

C'est là, notamment, l'origine du hameau de l'Hostellerie, au pays de Dol, à proximité de la Gouesnière et de Saint-Guinoux.

Le pays fertile et plantureux dominait un vaste et bel horizon, l'eau y était abondante, toutes choses qui rendaient les lieux éminemment hospitaliers.

Mais, au cours du xiv^e siècle, le pape rappela aux moines qu'il qu'ils n'étaient pas des « hébergeurs » et leur ordonna de reprendre leur vie monastique. Ce qu'ils firent, laissant à d'autres le soin de continuer leur œuvre charitable.

Puisque nous avons parlé de Saint-Guinoux, disons que les archives ont conservé les noms des successeurs des moines, avec la contenance et la superficie de l'hostellerie qu'ils avaient fondée.

L'un d'eux, au xiv^e siècle, se nommait Henri Thénardier. Qui sait si ce nom ne vint pas aux oreilles de Victor Hugo lorsqu'il visita le pays avec Juliette Drouot et s'il ne se le rappela pas quand il eut besoin pour son roman les *Misérables*, de baptiser, en lui donnant des lettres... de noblesse, un tenancier de sabret ?

LES LIVRES ET LES REVUES

— *Raca !*, par Paul AMICE (Aux Editions de La Bourdonnais, Paris : 12 fr.). — Un petit livre original et courageux, c'est « *Raca !* : chronique de la maison des fous... » Mon premier geste avait été de mauvaise humeur en lisant ce titre : n'avons-nous pas déjà assez de fous, dans le monde, et surtout dans le monde des écrivains ?... Pourtant, ayant feuilleté ces pages, le ton m'en plut, clair, poétique, vibrant, piqué, çà et là, d'une pointe acerbe d'ironie. Et le sujet bientôt m'emporta ! Le journal intime d'un « névrosé », enfermé au cabanon, et qui revient, guéri, parmi ceux qu'il est convenu d'appeler les « sages », voilà un roman qui sort de l'ordinaire... quel est donc le médecin aliéniste qui l'a osé ?...

Ce n'est pas un médecin : c'est le malade lui-même.

Et voici où le livre est extrêmement courageux.

On sait de quels euphémismes s'entourent, ordinairement, les clients passagers des « maisons de santé ». Ils ont été, dit-on, et disent-ils « surmenés », « cérébralement fatigués », « neurasthéniques », etc... M. Paul Amice se moque de pareilles hypocrisies. J'ai été fou, nous confesse-t-il : j'ai été enfermé parmi les fous. Et je tiens à vous parler des fous, à vous les faire comprendre... j'allais écrire : à vous les faire aimer ! Mais pourquoi pas ? C'est bien là, semble-t-il, l'intention de l'auteur : rendre accessible, non pas à notre pitié, mais à notre cœur, une misère qui nous effraie et nous repousse, et que nous soignons mal, parce que nous la regardons de trop loin...

Et cette franchise est déjà, en soi, très sympathique.

Que d'auteurs mabouls, d'un maboulisme volontaire et malsain, que d'écrivains troubles, véritablement dingos, par snobisme, son acceptés pour « sages » parmi les artistes contemporains et se fâchent tout rouge si l'on vient à

souçonner l'intégrité de leurs facultés mentales !

Je leur souhaiterais, à ceux-là, d'écrire avec autant de netteté, avec autant de clarté et d'esprit, avec autant de poésie fraîche et de naturalisme honnête que M. P. Amice, ex-pensionnaire de la maison des fous...

Il est, il faut le dire, des « fous » de qualité supérieure. Le héros de *Raca !* est à classer parmi ceux-ci. Victime d'une activité cérébrale exagérée, il guérit, peu à peu, par le repos complet de la vie végétative et le retour à la Nature... Et peut-être exagère-t-il alors, en sens inverse, au dernier chapitre, lorsque l'ivresse de retrouver la joie et la santé dans l'Éden très païen des premiers fils d'Adam le fait blasphémer contre la vie intellectuelle, contre l'esprit, qui n'est tout de même pas l'ennemi du corps...

Entre les deux, le balancier humain doit osciller dans un constant équilibre : et cet équilibre que l'auteur de *Raca !* a maintenant retrouvé le ramènera, graduellement, — fatalement — à l'équilibre suprême qu'est la foi.

Sans la foi, en effet, comment ne pas céder au vertige de penser ? Comment ne pas sombrer dans l'égarément mortel de la quotidienneté angoissée ?...

Le héros de *Raca !* — qui est Breton, comme l'auteur — a glissé du mysticisme sentimental à l'hallucination morbide, pour n'avoir écouté que cette sorte de sensualité de Fême qui pousse les poètes à ne chercher que les voluptés de la foi, au détriment de ses austères certitudes... Breton de vieille souche, et de souche paysanne, qu'il ne songe pas, Dieu merci, à renfermer dans son livre, M. Paul Amice est de la lignée de tous les idolâtres de Jésus, c'est-à-dire de tous ceux qui l'adorent à leur manière, et non pas à la Sienne, à celle qu'il nous a enseignée... Mais ceci c'est un genre de folie qui se rencontre à chaque pas, parmi les êtres les

plus sensés... Aussi comme elles nous paraissent touchantes ces prières dont s'émaillent les poèmes de Paul Amice, *La Gloire des Fous : O mon Dieu, guérissez mon âme, Ma pauvre âme pleine de vous...*

Dans ce recueil, qui mériterait, à lui seul, une analyse, nous trouvons toutes les ressources verbales et spirituelles d'un beau poète chrétien — et, en attendant, d'un vrai poète tout court.

— *LA PSYCHOLOGIE, lecture méthodique et pratique du caractère et des aptitudes, à l'usage des éducateurs et des dirigeants*, par Paul et Camille Bouts, professeurs et docteurs en médecine (chez Félix Alcan, 1 vol. illustré de 90 autogravures, 30 fr.).

Dans un magnifique ouvrage, abondamment illustré de dessins et de reproductions d'autographes, MM. Bouts nous offrent une étude philosophico-médicale du plus attachant intérêt. Après le roman de Paul Amice, qui pose le problème de la folie, cet ouvrage, destiné spécialement aux parents et aux éducateurs nous fait examiner tous les mécanismes de la raison, sans perdre jamais de vue le souci de l'âme...

« Pédagogie aréligieuse ?... Mais c'est une contradiction ! » s'écrient MM. P. et C. Bouts, dès le premier chapitre : « Comment discipliner, comment assujettir, comment

maltraiter ces tendances inférieures, si puissantes et si lyriques, sans un suprême idéal, répondant aux aspirations foncières humaines, idéal d'immortalité, glorieuse, basée sur la promesse divine, seul idéal dont la réalité et la réalisation seront plus grandes que le rêve ! La morale aréligieuse est une impossibilité psychologique confirmée par l'expérience et le bon sens. »

Ceci posé, les deux éminents professeurs de Bruxelles mettent à la portée du profane les plus curieuses recherches scientifiques, dans un but constant d'éducation. Un ouvrage de cette importance ne s'étudie point en quelques lignes.



Frontispice de l'« Ella Mariaber », de Boulay-Paty (Bibliothèque de Rennes).

« forcenés ». Il n'arrive qu'à haïr sa vie. L'enfant le ramènerait sans doute au suicide si une main secourable ne se tendait au bon moment vers lui. Main féminine naturellement. Et voilà Elle pour la quatrième fois éperdu d'amour. Son Elvire est mariée à un vieillard, mais il a le bon goût d'être toujours absent. Elle est sérieuse, mais Elle a horreur du rire. Elle est pâle, mais il n'aime pas « les visages ronds et frais, cires mortes, semblants d'existence où tout ne vit qu'à l'extérieur ». Entre Elle et Lui, c'est tout le roman prévu. Jusqu'au jour où, le mari ayant eu la fâcheuse idée de revenir, la jeune femme exige le départ de l'amant, qui s'en va à Paris « avec un crêpe autour du cou ».

Quatre ans de noire mélancolie, maladie grave, tentations de la politique, fréquentation des poètes et des artistes, retraite et vie solitaire dans sa chambre, avec quelques livres : rien ne manque au programme de cette existence bien romantique. Le mari reparti, l'amoureux revient et goûte quatre mois d'ivresse, interrompus par la mort subite de la bien-aimée. Elle retourne à Paris, devient fou, et ne sortira de l'asile que pour aller courir le monde et disparaître à tous ses amis.

Le roman manque d'originalité, il n'est pas

Disons seulement qu'il peut servir : et c'est beaucoup ! Quelques chapitres de graphologie prudente retiennent aussi notre curiosité.

En passant aux brochures historiques, *Chateaubriand à Rome*, par M. Georges COLLAS (étude extrêmement attachante, qui fit l'objet d'une récente communication à la Société Chateaubriand), puis *Le Troisième Chouannerie*, de l'abbé Hervé Pommeret, et *Sauvages de la Révolution et de l'Empire*, par l'abbé Auguste LEMASSON (qui constitue, l'un et l'autre, de très importants apports à l'œuvre quotidienne de la Société d'Emulation

de Saint-Brieuc) sont autant de pages qui exigeraient de plus longs commentaires... Mais, d'autre part, les analyser, c'est les déflorer : il faut les lire, plutôt que d'en entendre dire, car ce ne sont pas de ces œuvres de forme pure qui soutiennent les commentaires indiscrets. Toute leur valeur est dans leur fond. Et cette valeur est sûre.

Quant au *Journal d'un Français de Province* (1914-1918), par M. Léon Berthaut, il paraît à une heure trop angoissante, pour que nous n'en puissions pas dire de même : lisez-le... pour réfléchir.

Marie-Paule SALONNE.

Dans les Lettres Bretonnes

— Le jury du prix Minerva a couronné une Malouine, Mme Thérèse Herpin, pour son roman *Yoloch le Malélique*.

La lauréate a vécu la vie des ans avant de la romancier. Ses ouvrages doivent beaucoup, de ce fait, à la poésie du souvenir. C'est grâce à son mari, capitaine au long cours, qu'elle a découvert l'eschantement des pays lointains qui hantait ses rêves. Elle a fait notamment, sur une goélette de deux cents tonneaux, une traversée de roman d'aventure. Il y eut une tempête à la Conard, un mâch briel, le tout avec un équipage entièrement composé de noirs et qui fut pris de panique. Mme Herpin avait pris la place du maître coq, car elle est fort bonne cuisinière. La goélette, qui revenait de Cayenne, arriva tout bien que mal à Bordeaux. Ce fut son dernier voyage : reparti avec un autre commandant, le bateau périt corps et biens. C'est à bord de ce voilier que se passera, dit-on, le prochain roman de Mme Herpin.

Le premier ouvrage de Mme Herpin, *Cristalline Boissier ou Les Dangereux du Bal Loulou*, évoquait déjà la Martinique et *Yoloch le Malélique* nous ramène dans l'atmosphère antillaise.

On a dit justement que si Mme Thérèse Herpin n'avait pas retenu l'attention du jury Fémina, elle eût pu, sans nul doute, braver les lauriers du Grand Prix de Littérature coloniale.

En raison des voyages qu'elle a accomplis il reste à Mme Herpin d'écrire maintenant les souvenirs de la marine à voile.

— Tous les lettrés de Bretagne et particulièrement ceux de la région nantaise ont appris avec une infinie tristesse la mort, à Paris, ou il vivait depuis des années, du poète Marcel Béliard. Il était né à Paimboeuf le 12 juin 1869.

C'était un esprit d'une exquise délicatesse pour qui la poésie était un besoin et un jeu, a dit de lui M. Giraud-Mangin. Une force irrésistible l'entraînait à composer des poèmes charmants et de petites comédies ou vers où se déployaient avec abnégation

toutes ses qualités imaginatives, sa sensibilité, sa facilité, sa finesse.

« L'homme était simple, modeste, aimable et de sûre amitié. Sa joie était de rencontrer, à Paris, quelques camarades nantais, dans un petit club appelé le « Cénacle » et de rappeler, avec un esprit intarissable ses souvenirs de jeunesse. Son frère Octave, dont la valeur et la réputation littéraire ne sont pas moindres, mettait dans ces réunions une verve fulgurante.

Les poèmes de Marcel Béliard forment deux recueils : *Mystique*, qui date de 1893 et *Les Lueurs sur la Vitre*, publié en 1901. Marcel Béliard est également l'auteur de diverses comédies en vers et d'un conte dramatique, en trois actes : *Un Roi et une Reine*, qui ont connu sur les scènes nantaises de très légitimes succès.

— Parlant de la réédition des œuvres de Jean-Pierre Calloc'h, Jean des Cognets écrit dans *l'Ouest-Eclair* :

« Ah! Calloc'h nous le redit avec vérité : « Dieu mit la tristesse dans le cœur du Breton. » Sans doute les Celtes ont leurs accès de gaieté un peu inquiète et sauvage — mais ils laissent après eux une mélancolie plus profonde. Comme les oiseaux de mer, l'âme bretonne s'envole parfois dans le soleil, avec des cris joyeux, mais elle retombe bientôt sur les vagues amères de la vie, où elle se laisse silencieusement bercer. Au grand large, parmi les choses éternelles, entre la mer et le ciel flote, en route vers les siècles, la poésie de Calloc'h. »

— Des notes intimes de René Bazin viennent de paraître sous le titre *Étapes de ma vie* (Calmann-Lévy, éditeurs).

Aucun grand n'habitait l'âme de l'écrivain de *La Terre qui meurt*, sinon celui de se dévouer à quelques grands poètes de l'esprit national. Il s'est confié dans son œuvre. Et pourtant ces notes intimes offrent un grand attrait, parfois des profits pour la petite Histoire littéraire et toujours le spectacle d'un noble ouvrier des Lettres.

— La Société des Poètes de la Côte d'Emeraude vient d'ouvrir son grand concours annuel doté de nombreux prix : prix de poésie, de prose régionale et de prose.

Les prix Sébastien-Charles Leconte, Eugène Le Mouél et le prix de la Ville de Saint-Malo seront décernés aux meilleures œuvres.

Pour tous renseignements, écrire, en joignant un timbre, à la secrétaire générale : Mlle Madeleine Champlin, 18 rue Danyquen, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

— En recevant M. André Belinon sous la coupole, M. André Champlin lui a dit : « C'est à Lannion que vous avez passé d'heureuses années, près de votre père qui était un universitaire aimant les lettres, près de votre mère qui était pieuse. Les premières impressions parmi les réalités quotidiennes donnent à un enfant une éducation qui rien ne remplace : elles lui enseignent la sagesse des choses. Vous avez aimé la petite ville qui avait encore un aspect de Moyen Âge, ses vieilles maisons aux portées sculptées, les eaux paresseuses du Leguer, que contemplant Charles Le Goffic, les coques noires des cotres, les femmes pâles et belles, sous leurs coiffes blanches, si graves au pied des calvaires. Ces paysages de votre enfance, c'était déjà l'appel du large, l'aventure et la vie intérieure qui devaient inspirer vos premiers poèmes. »

On sait que le père du nouvel académicien fut principal du collège de Lannion où Ch. Le Goffic était élève.

— Voici sur Max Jacob, qui prit récemment part aux soirées des noctambules, une amusante histoire :

A l'entracte, on se pressait autour du poète. De belles dames achetaient ses livres à une exorbitance, et lui demandaient des autographes. Une Américaine lui déclara, avec l'accent :

— Je vous admire tant...

— Pourtant, répliqua Max, je ne suis pas le tapissier de Louis XVI.

La dame ouvrit des yeux comme des hublots. Mais ce n'est que lorsqu'elle fut partie, son livre et sa médaille sous le bras, que Max raconta l'histoire :

— Vous savez que les Américains se feraient tuer pour avoir un fauteuil signé Jacob. Les meubles Louis XVI les enchantent. Un soir, rue Nollet, il y a une dizaine d'années, des camarades viennent me chercher pour dîner. Ils décident brusquement de téléphoner à Miss X, une jeune Américaine que je ne connaissais pas. Pour la décider, on lui dit :

— Nous aurons un Tel. Un Tel. Un Tel, et Max Jacob.

Et l'Américaine répondit :

— Ah! Jacob... Le tapissier?...

— On annonça de Quimper la réédition prochaine de *l'Ère Bretonne*, le magnifique poème, véritable légende des siècles de la Bretagne, du bon et respecté poète, Frédéric Le Guyader. Nous en reparlerons.

— Les éditions Hippocrate viennent de publier le texte de la conférence de D' Liégard, faite au cercle des étudiants bretons, « Saints guérisseurs de la Basse-Bretagne ».



Tiphaine la Sorcière

Pour exhumer une âme, la reconstituer à travers le temps, refaire avec la poussière de son souvenir la homogénéité de qualités et de défauts qui constituent son caractère aux deux sens du terme, ce n'est peut-être pas dans les archives qu'il faut chercher. Les historiens, les romanciers historiques, les chroniqueurs, surtout ceux qui ont vécu aux côtés du mort, entachés de rancune ou de reconnaissance, ont vu faux : c'est-à-dire qu'ils ont assaisonné la vérité au sel de leurs passions. Ils ont aimé ou haï celui qu'ils racontent, et surtout, et la plupart du temps, ils ont aimé ou haï les idées qu'il a défendues. Ainsi le déshabillent-ils aux endroits de ses avantages ou de ses déficiences. C'est à travers les mille pièces d'un puzzle de caricature qu'il faut chercher.

Les pierres, les paysages et les climats habituels qui ont pétri les âmes à leur ressemblance, sont une fouille plus fructueuse et plus impartiale. Dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es. Les logis d'un être, y compris le lieu de son dernier repos, lorsqu'il l'a choisi, sont meilleure référence que son panegyrique. Aussi est-ce à travers une promenade de La Vicomté-sur-Rance au Mont-Saint-Michel, en passant par la rue de la Croix et l'église Saint-Sauveur de Dinan, que nous avons poursuivi le visage fugitif de l'énigmatique Epiphanie, ou Tiphaine Ragueneau.

Qu'était au juste Tiphaine Ragueneau, vicomtesse de la Bellière, qui épousa Bertrand Du Guesclin, le plus hardi batailleur du royaume, alors capitaine à la solde de Charles de Blois ? Au long de la fantaisie, du parti pris, de l'éru-

dition ou de l'ignorance des historiens du Connétable, le fil d'Ariane est difficile à garder : Maximilien Raoul nous conduit à la recherche d'un manuscrit de figures cabalistiques ayant appartenu à l'astrologue bretonne, et détenu par le curé de Pleudihen. La pièce est introuvable. Les *Recherches* de Dom Thomas le Roy, bien pressurées, ne nous apprennent pas beaucoup plus que le récit spirituel, mais fantaisiste, d'Etienne Dupont sur *l'Astrologue bretonne ou Mont-Saint-Michel*. Les *Vies de Du Guesclin*, qu'elles soient signées de d'Argentré ou de Roger Verceel, absorbent désespérément la personnalité de Tiphaine « la sorcière », dans celle de ce mari, « corps d'homme et chair de sanglier, poings gros et carres pour porter l'épée, jambes et cuisses faites pour de grands assauts, laid à miracle ».

Tiphaine fut-elle « cette femme aux yeux eblois qui ne aperçut jamais que son mari était affreux » (1), ou bien eut-elle vraiment révélation par les astres que « l'homme choisi par elle serait le premier entre tous sur la terre et que nul ne viendrait jamais à bout de lui jusqu'à tant qu'il ait accompli dessein de Dieu » ? (2) Fut-elle une aveuglée d'amour, dans le premier cas, une orgueilleuse clairvoyante, dans le second ? Quelle âme au juste avait cette femme que ses contemporains prétendaient en commerce avec les démons et qui vécut comme une sainte, les mains pleines d'aumônes pour ces pèlerins du Mont-au-Pénil-de-la-Mer venus vers elle

(1) *Du Guesclin*, par Roger Verceel.
(2) *Du Guesclin en Bretagne*, par le comte de Bérard.



XIII^e siècle. Au-dessous, un étang couvert de roseaux, où les étourneaux sont en foule... au commencement d'automne. Tout contre la bordure, donne le bout d'une manche de Rance, dite manche de la Bellière. »

C'est dans cette demeure, étrange vigie qui veille intacte sur d'étranges souvenirs, avec ses cheminées octogonales, ses deux étangs, son colombier et sa chapelle, c'est dans ces pierres chargées du dynamisme de cent héros, les de Dinan illustrés à Bouvines, les Raguenaud illustrés au combat des Trente, à Ploërmel, c'est dans le « réduit » qui occupe le coin du midi et dont une fenêtre donne sur l'intérieur de l'enceinte, tandis que l'autre s'ouvre au sud-ouest, dans la direction de Dinan, que se situe la scène célèbre des fiançailles : « Il y avait (dans ce réduit), une belle jeune femme assise et un homme à ses pieds... A l'homme si heureux, agenouillé devant elle, et dont elle tenait les mains jointes entre les siennes, elle disait avec une ineffable tendresse :

— Mon seigneur et maître, je vous aime... Oui, je vous aime, mon seigneur, mais par cet amour même, ne dites pas cela.

— Et pourquoi donc, mon Dieu, ne pas le dire, puisque cela est.

— Ecoutez, Bertrand, écoutez : Dieu qui m'a fait la grâce bénie de votre amour, Dieu ne permettra pas que je succombe à cette tentation d'éteindre tant de gloire à venir au profit de mon pauvre cœur.

— Que parles-tu de gloire? La gloire, est-ce à elle que je puis penser à présent? Non, non, ce n'est plus qu'à toi, à toi seule. Toi, le bon génie qui, au travers de ma rude enveloppe a vu jusqu'au fond de mon âme.

— Mon Dieu, fit Tiphaine en essayant une larme causée par le transport de Du Guesclin. Et elle le baisa au front... Puis avec la grâce d'un beau cygne elle releva doucement la tête et après avoir passé sa main sur les yeux de Bertrand pour conjurer la fascination d'un regard qui la tenait captive...

— Je suis à vous, mon seigneur, parce qu'il m'a semblé que tout ce qui me manquait dans les autres, je le retrouvais en vous, parce que, vous le dirai-je, tout ce qui me flatte et m'encourageait dans l'idéal de notre chère Bretagne, énergie, cœur, dévouement, abnégation, tout cela resplendit en vous au suprême degré. Jugez donc si je suis heureuse, si je suis fière d'être votre femme... Or, une femme qui n'est pas ce qu'elle doit être désenchantée le cœur, et... je veux mourir avant d'avoir déçu dans votre opinion.

— Je le crois, Tiphaine, je le sens. Mais pourquoi cette émotion?

— Parce qu'il s'agit de tout ce que j'aime au monde, et que je ne voudrais pas le perdre. Il faut donc le mériter, et pour cela faire son devoir.

— Ah! pensa Du Guesclin, elle ne parle des devoirs de la femme que pour faire songer aux devoirs de l'homme qui doit l'exemple...

— Eh bien? fit-il avec une douceur pleine de dignité.

— Eh bien, mon seigneur, regardez autour de vous et voyez comme tout s'enchaîne au mouvement général d'une fin commune... Tous tant que nous sommes dans ce monde nous avons une destinée à remplir, et la Providence impose à chacun de nous une tâche dont un jour elle nous demandera compte... Celui qui ne se lève pas pour le salut du pays quand Dieu l'a commandé... son manquement est à grand dommage et male peine... Sire, par vous ont été beaux faits commencés et par vous seulement en nos jours doit être France recouvrée.

— Tiphaine reprit Bertrand, on dit par Dinan que vous êtes sorcière... Mais vous ne voudriez pas me tromper, ni perdre mon âme? Pourquoi donc ne pas vous adresser à mon amour que vous avez et qui me ferait tout entreprendre, et parlez-vous seulement à un orgueil que je n'ai pas, et qui par conséquent ne peut rien sur moi?

— O mon maître si aimé, mon tant redouté et honoré seigneur, écoutez-moi : le but d'un honnête homme n'est pas le bonheur qui ne sert qu'à lui, mais l'exemple qui sert à tous, et que Dieu récompense... Le beau royaume des lis étouffe sous le poids des dissensions et des armées étrangères... Il faut le délivrer, ou mourir à la peine. Pardonnez, continua-t-elle en embrassant les genoux de Bertrand...

Du Guesclin l'enleva dans ses deux bras pour l'éteindre sur son cœur, puis après l'avoir un moment contemplée sans pouvoir prononcer une parole, il sortit résolument et fut, comme Tiphaine le lui demandait, s'enquérir des propositions qu'on lui apportait au nom de Charles, dauphin de France » (1).

A lire les détails de ce tournoi d'amour où Du Guesclin fut vaincu comme Jacques Cartier devait l'être, par un beau courage féminin, on aime à retrouver en Tiphaine la foi et le patriotisme cornéliens des Bretonnes, et leur intelligence à servir des esprits aventureux en mal de conquête. Qu'une part d'ambition ait nourri d'aussi véhéments conseils, que le désir de voir se couvrir de gloire des hommes aussi manifestement faits pour elles, que ce vœu secret se soit mêlé à leur tendresse, c'est l'évidence inévitable. Les amours exceptionnelles ont toujours eu un envers d'exception.

Aussi dès qu'elle eût déchiffré dans le ciel les jours fastes et néfastes de Bertrand, la belle Tiphaine le guida, marquée d'une croix rouge les dates désastreuses sur son calendrier astrologique, et les annonça. On sait que fait prisonnier à la bataille d'Auray, Du Guesclin s'écria : « Ah, avertis proprement (2). »

Elle a chéri cette gloire bien au delà de son propre plaisir, de ses plus légitimes satisfactions. Toute la fortune qu'elle a prodiguée, elle l'a pro-

diguée pour des causes en dehors de son bien-être personnel. Nous avons dit comment la vaisselle d'argent se transforma en soldes d'armée irrégulière.

Mieux, elle a veillé sur ce mari jusqu'au delà du tombeau : morte jeune et consumée par l'esprit, seule dans la petite maison de la rue de la Croix, à Dinan, elle adjure le P. Geoffroy de Servon, prieur du Mont-Saint-Michel, de donner ordre à Du Guesclin d'épouser Jeanne de Laval.

Il lui obéit une dernière fois, tant est grand le pouvoir de Tiphaine; mais par testament fait sous les murs de Châteauneuf-de-Randon, il demande à la rejoindre dans la tombe, comme s'il n'osait entreprendre sans elle le dernier voyage à travers les espaces interplanétaires qu'elle connaissait si bien.

Placée au rang de ces reines mystérieuses des Vikings qui passaient leur vie à exalter le courage des guerriers et dormaient leur dernier sommeil dans un navire; descendante des druidesses de Pile de Sein qui apprenaient dans les collages à diriger l'âme de la mer et l'âme des hommes; devineresse, enchantresse, et dévote personne, en commerce avec les descendants des bardes magiciens, peut-être, avec Dieu, certainement, Tiphaine Raguenaud est une des plus belles figures de proue du féminisme breton.

L. FERRY DE PIGNY.

(Illustrations de Th. Lemonnier.)



(1) Du Guesclin en Bretagne, par le comte de Bérard.
(2) Chronique de Cuvelier.

Dictons et tirades des anciens de la voile



Au temps de la Marine à voile, d'après une gravure de Pierre Ozanne.

Nous avons en son temps signalé le recueil des *Chansons de Bord*, où le capitaine Armand Hayet a fixé, pour les sauver de l'oubli, les vieux refrains, à l'aide desquels les équipages s'encourageaient au cours de quelque rude manœuvre, pour déraper une ancre enfoncée dans la vase, amener une basse voile par mauvais temps ou élarger un hunier bien gonflé par la brise.

Enhardi par le succès de ce bel ouvrage, le capitaine Hayet l'a voulu compléter par un recueil de dictons, collectionnés au cours de son temps de navigation active sur les longs courriers, où se trouve condensée en quelque sorte l'expérience quasi-millénaire des coureurs d'océans. De curieux commentaires donnent un caractère original et très personnel à ce vivant échantillon du vieux folklore maritime.

Ces dictons et tirades ont été recollés un peu partout, mais surtout de la bouche des vieux chiqueurs qui les tenaient de leurs pères, « vieux-frères-la-côte ». Ils sont pleins d'aïdes indications, dont la justesse a été souvent vérifiée par les événements. En voici quelques-uns qui se rapportent à l'état du temps, et dont on goûtera la saveur :

Soleil en lune,
Vent d'amont et brume.

Soleil à haubans,
Pluie et vent.

Vent du noroît, balai du ciel,
Beau temps après arc-en-ciel.

Cercle à la lune vers le soir,
Vent ou pluie à minuit.
On va sentir et voir.

Tonnerre en hiver,
Marin ne sois pas fier.

Quand aux nues on verra
Enclumes et bigornes,
Grand vent soufflera
Dans les formes.

Dans un coup de suroît,
Veille l'aube de la saute au noroît.

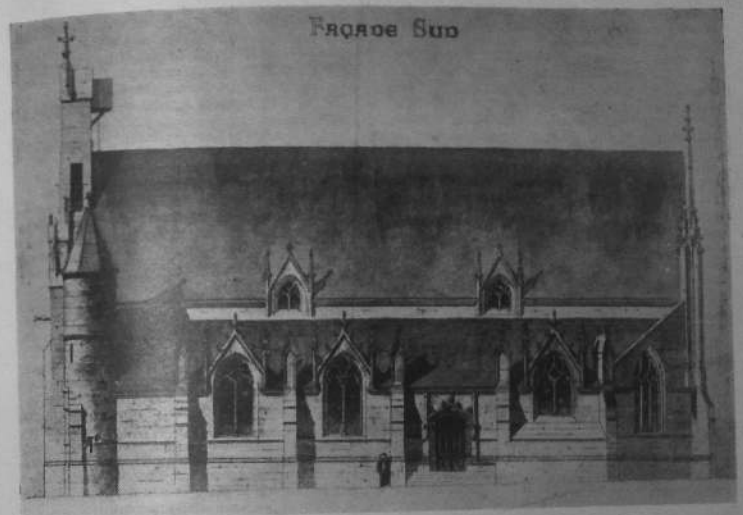
Temps de mirage : vent d'amont,
Pour fuir la fille sera bon.

Temps bel et beau nouveau venu
Le faut laisser rasseoir pour en voir la vertu.
Etc., etc...

Ne pouvant tout citer, nous finirons par ce dicton bien connu, qui montre avec quelle sage réserve, dont pourraient s'inspirer les météorologistes contemporains, les loups de mer les plus expérimentés énonçaient leurs pronostics :

Mentira bien souvent
Qui prédira le temps,
Mais beaucoup moins pourtant,
S'il est bon observant.

N. D.



Chapelle de Notre-Dame du Murié. — D'après le projet de restauration de M. Chaussepied.

NOTRE-DAME DU MURIÉ

VOULEZ-VOUS m'accompagner, me dit Hervé ?

J'ai rendez-vous avec un brave chapelain, M. l'abbé Bourdeaut, qui est certainement l'homme qui connaît le mieux l'architecture et l'histoire de la chapelle de Notre-Dame-du-Murié, au bourg de Batz, à laquelle il vient de consacrer une brochure bourrée de documents et de renseignements précieux (1).

Nous sommes partis. Les fortes odeurs du sel, de l'iode, de la résine se mêlaient aux senteurs plus délicates qui émanent des herbes et des fleurs. Le rythme de la mer montante scandait nos pas.

Hervé est architecte. Il appartient à la pléiade des artistes véritables qui, depuis quelques années, luttent vaillamment en Bretagne contre le mauvais goût des bâtisseurs de villas, dont certains semblent avoir fait la gageure de ne jamais tenir compte du cadre, du climat, des pierres à portée de leur main, et poussent le blasphème jusqu'à ne pas même essayer d'assouplir les matériaux modernes au caractère, à l'atmosphère des lieux où ils les emploient.

(1) A. BOURDEAUT : La chapelle de Notre-Dame-du-Murié au Bourg de Batz (Imprimerie Moderne, Fontenay-le-Comte (Vendée)).

C'est en suivant la côte sauvage, au delà du Pouliguen, puis en tournant par la plage où la Pierre-Longue monte sa garde éternelle, que nous sommes arrivés sur la place même du bourg de Batz.

M. l'abbé Bourdeaut nous attendait. Tout de suite, après les présentations d'usage, il entra dans le vif de son sujet. Et durant une grande heure ce fut une véritable conférence, où s'affirmèrent maintes fois le savoir, la compétence et l'originalité du conférencier.

Batz était aux temps jadis un lieu saint. On l'appelait la noble paroisse de Batz. Deux monuments formaient alors parmi plusieurs autres les deux pierres précieuses de sa couronne artistique : l'église Saint-Guénolé, devenue église paroissiale, et la chapelle de Notre-Dame-du-Murié.

« Peut-être vous a-t-on conté la fable qui, depuis un siècle à peine, sert à expliquer aux touristes la pieuse fondation de cette chapelle ?

« Elle aurait été élevée à la suite d'un vœu, formé par un seigneur de la maison de Rohan ou de Rieux. Ce seigneur revenait d'Angleterre envoyé dans son duché par le duc Jean IV, celui

qu'on a surnommé le Conquérant. Son vaisseau fut dressé par la tempête au moment où il arrivait en vue du bourg de Batz. Il allait périr, jeté contre les noirs rochers, les blocs énormes que la mer a détachés de la côte pour en former des récifs dangereux, quand il aperçut une étoile qui lui permit de retrouver son chemin. L'étoile était en fait la lumière d'un fanal que Mlle de Lesnerac, fiancée du naufragé, avait attaché à l'arcade ruinée de la chapelle de la Vierge, qu'abritait un murier.

« Eh bien ! pas un mot de ce récit ne mérite d'être retenu. L'histoire a été inventée de toutes pièces, vers 1830, par un M. de Commequiers, qui écrivait alors dans les journaux de Nantes. L'aventure était agréable et tendre, elle s'est conservée dans la mémoire des gens qui l'ont répétée, et comme la création des mythes et la déformation des faits est une des caractéristiques du cerveau humain, beaucoup la considèrent aujourd'hui comme l'expression historique d'une miraculeuse vérité.

« Non ! Ce ne sont ni les seigneurs de Rohan, ni les seigneurs de Rieux qui ont construit Notre-Dame-du-Murié. Elle est l'œuvre des habitants du bourg de Batz. C'était en 1438, la peste sévissait. Les soins étaient impuissants à arrêter la « mort noire » comme on l'appelait. Les Batzins eurent alors recours à l'intercession de la Vierge et firent le vœu, si le fléau prenait bientôt

fin, de réédifier la chapelle qui datait peut-être du XII^e siècle et tombait en ruines.

« Le moment, à vrai dire, était très favorable. L'industrie et le commerce du sel connaissaient alors une pleine prospérité, à laquelle, ne le répétons pas trop haut, la fraude n'était pas tout à fait étrangère.

« Les Batzins avaient cependant vu plus grand que leurs moyens. Il fallut quinze années d'efforts pour achever la chapelle, quoique le pape Eugène IV eût, à la demande du duc Jean V, accordé des indulgences en faveur des fidèles qui, par leurs aumônes, contribueraient à son édification. On n'élevait un pan de mur que dans la mesure des crédits disponibles et les matériaux, qu'on devait faire venir de Nantes et au delà, coûtaient fort cher.

— Mais pourquoi ce nom de Notre-Dame-du-Murié, demandai-je ? Est-ce vraiment en souvenir d'un arbre abritant les vestiges de l'ancienne église ?

— Nullement, répondit M. l'abbé Bourdeaut. La chapelle n'a d'ailleurs pris ce nom qu'au cours du XVII^e siècle ; plus anciennement elle était nommée la chapelle du Mourier... et le mot vient tout bonnement de *muria* ou *muries* qui, en latin, désigne la saumure, qu'on appelait *mourie* en vieux français.

Tout en échangeant ces propos, nous avions fait le tour de la place et des deux édifices qui en sont l'ornement.

L'église paroissiale Saint-Guénolé, est, par excellence, une œuvre d'inspiration bretonne, avec ses deux parties distinctes et dans des axes divergents. La grande nef, les deux bas côtés et la voûte du transept appartiennent au XV^e siècle, comme les deux porches. Le chœur est du XII^e siècle comme l'étaient les chapelles Saint-Nicolas et du Rosaire, avant qu'elles n'aient été rebâties, dans la première moitié du XIX^e siècle. Si Saint-Guénolé de Batz n'avait pas perdu au cours des siècles les verrières qui l'éclairaient et nombre d'accessoires, son ensemble serait aussi breton que celui des églises du Croisic et de Guérande.

Hervé regardait muettement mais intensément les deux monuments.

Tout en écoutant M. l'abbé Bourdeaut, son attention se concentrait. Il réfléchissait, emmagasinait des idées et j'avais le sentiment net qu'il interviendrait dans l'exposé de notre guide, au moment choisi par lui.

— Oui, dit-il, les traits les plus saillants de l'art breton sont, en effet, parfois au préjudice du principal, le souci de l'accessoire.

l'abondance des détails d'ornementation, la fréquence des chevets-plats et surtout la présence des porches particulièrement travaillés.

« Nous sommes, continua-t-il, des mieux placés ici, pour voir ce qui différencie le gothique de la renaissance du style breton. Notre-Dame-du-Murié est l'œuvre d'un artiste, exécutée d'une seule venue ; l'ordonnement du plan de l'architecte n'a été contrarié par aucun accident. Elle est d'une régularité parfaite, exempte de toute fantaisie, de tout ajoutage, de toute tradition locale. Son chevet est à pans coupés. La plus belle de ses trois portes est à l'Occident et n'a rien d'un porche breton...

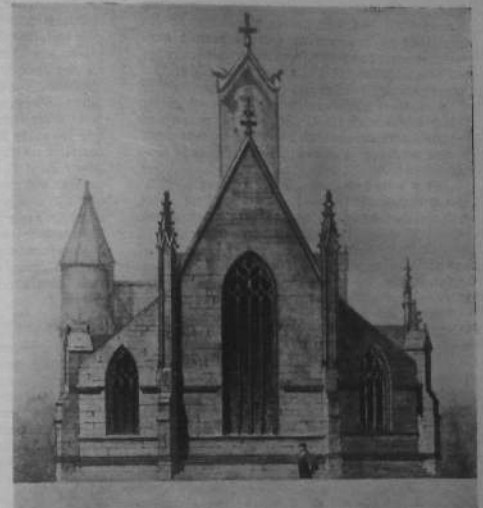
— Le maître d'œuvre du Murié, reprit M. l'abbé Bourdeaut, n'a pas voulu, en effet, rivaliser avec l'église paroissiale. Sans souci de satisfaire aux nécessités du culte, il a uniquement travaillé pour l'amour du beau, pour édifier un témoignage de gratitude à l'égard du ciel. Il savait qu'il ne pouvait orner sa chapelle de sujets bretons, sculptés dans le dur granit des côtes de l'Océan. Le charme du Murié est donc fait de la pureté et de l'harmonie de ses lignes. Et M. l'abbé Bourdeaut de nous faire remarquer alors l'ensemble de la nef rectangulaire, dont la longueur est d'un tiers environ plus importante que la largeur. Chacun des pans coupés du chevet est éclairé par une fenêtre ; l'emplacement de l'autel principal était au pied de la verrière centrale.

Les piliers qui divisent la chapelle sont en pierre de taille. Chacun d'eux s'appuie sur un socle de granit qui forme un banc où s'asseyaient jadis les notables... à moins que ce ne fussent les pauvres. La grande nef est partagée en deux parties égales par l'arc triomphal qui s'élève du troisième pilier jusqu'à la voûte. Les bas côtés de gauche et de droite sont séparés à la même hauteur par deux arcs semblables. Un tef ou poutre d'honneur, portant le crucifix avec la Vierge et saint Jean, marquait jadis l'entrée du chœur, et un jubé de bois sculpté s'appuyait à cette poutre, fermant l'entrée du sanctuaire.

Hervé fit entendre que cette poutre d'honneur et ce jubé indiquaient malgré tout une influence bretonne.

— Pas le moins du monde, répliqua M. l'abbé Bourdeaut ; si cette disposition se rencontre en effet dans certaines églises de Léon, de la Cornouaille et du Trégor, elle n'était pas pour cela particulière à la Bretagne, et on la retrouve dans nombre d'endroits en France, en Italie, en Espagne.

La conversation s'orienta soudain sur les pos-



Notre-Dame du Murié : le chevet, reconstitution de M. Chaussepied.

sibilités d'une restauration, que M. l'abbé Bourdeaut appelle de tous ses vœux, et Hervé lui demanda si cette réédification n'avait pas été déjà envisagée.

— Mais si, mais si, répondit le chapelain. Un architecte de Quimper, M. Chaussepied, qui était capable de rivaliser avec Viollet le Duc en science, en idéal, et rêvait de restaurer les plus beaux monuments de Bretagne, aussi bien le château de Kerjean que le cloître de Pont-l'Abbé, avait en effet songé à rétablir le Murié dans sa splendeur première.

« Les planches qu'il a dessinées font l'admiration des connaisseurs, par le souci que montre leur auteur de conserver la pure beauté et le charme des lignes initiales de l'ancien édifice. Il est bien dommage qu'il n'ait pu mettre son projet à exécution, nous restituer toute la grâce élanée de la façade principale, avec sa porte ornementée dans ses voussures de guirlandes de feuillage, et qu'un pilier central partage en deux portillons en anse de panier, avec son galbe d'une si noble allure, qui s'élève presque jusqu'au sommet du pignon, que surmonte un campanile.

— Si cette restauration se réalisait quel profit ne serait-ce pas pour le bourg de Batz et la région. Il y a tout lieu de penser que Notre-Dame-du-Murié deviendrait un but de pèlerinage, renouvelant ainsi les vieilles traditions à peu près disparues. Ce serait le pèlerinage des paludiers de Guérande, de Sallé, du Pouffignen. Ils pourraient,



Notre-Dame du Murié : la façade, reconstitution de M. Chaussepied.

pour la circonstance, revêtir leurs somptueux costumes qui demeurent maintenant dans les armoires; les hommes avec leurs grands chapeaux et leurs capes, les femmes avec leurs robes aux plis réguliers et leurs plastrons rigides en tissu brodé or, leurs coiffes de dentelle...

Au moment où nous nous apprêtions à sortir de la nef centrale que délimitent les deux rangées de piliers cylindriques, M. l'abbé Bourdeau nous montra les traces d'un ancien enfeu, dans la muraille de droite, en regardant l'autel.

— Il y a de cela une dizaine d'années, dit-il, mon collègue, M. l'abbé Foufrage, aidé de quelques collaborateurs, entreprit des fouilles en cet endroit. Il espérait que celles-ci, bien conduites, livreraient peut-être quelque secret se rapportant au nom ou aux armoiries d'un mystérieux fondateur. Ces fouilles ne furent pas sans résultat. On découvrit en outre d'une statue de saint Adrien qui, au moment où régnait la peste, avait été invoqué contre les désastres qu'elle causait, une fresque cachée sous une couche de plâtre. Un grattage adroit permit de reconnaître deux priants agenouillés, l'homme à droite, la dame à gauche. Au centre du panneau semblait être une figure de saint ou de Vierge. Au-dessus du priant se voyait un écu à champ d'or dont les pièces étaient malheureusement illisibles.

« Quels étaient ces personnages? On n'a pas pu

le déterminer de façon précise. Pourtant, en recherchant les vieilles familles de la presqu'île guérandaise dont les armes avaient diverses pièces sur champ d'or, on pensa qu'il s'agissait ou des Guilloré de Kerlan ou des Kerpoisson... Peut-être, conclut M. l'abbé Bourdeau, ces deux figures d'homme et de femme, au fond de l'arcivolte d'un enfeu, sont-elles à l'origine du conte que rapporte M. de Commequiers... mais en tous cas elles ne s'apparentent en rien à la famille de Rieux dont l'écu n'était pas à champ d'or mais portait « d'azur à dix besans d'or ».

Après avoir pris congé de M. l'abbé Bourdeau, nous avons regagné Le Pouliguen, à travers la région compartimentée des marais salants et des mulons dressés entre les caillets et les bossis.

Le clocher de Saint-Aubin de Guérande jaillissait de sa ceinture de murailles en pendant aux clochers de Saillé à droite, du Croisic à gauche et du bourg de Batz, le plus haut des trois et comparable à un grand phare, devant la nappe bleu-vert de l'océan, au delà de la presqu'île.

Le soleil développait au seuil des maisons à pignons blancs de lumineux tapis semés de pierrieres et le parfum des salines rappelait celui des violettes...

Jean SANNIER.



Les ruines de Notre-Dame de Muzil, par M. Chaussepied.

LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937



Les divers renseignements que nous possédons nous permettent de dire avec assurance que le Centre Régional de l'Exposition commence vraiment à s'organiser.

D'importantes réunions se sont tenues à Paris, réunions dont M. O.-L. Aubert avait pris l'initiative, en accord d'ailleurs avec les dirigeants du Commissariat Général et du Centre Régional.

Il a été notamment entendu que, pour le financement des travaux, le Centre Régional ferait un effort au moins égal à celui des Comités Régionaux pour l'édification de tout ce qui sera imposable par destination; que les adjudications seront effectuées par le Centre Régional sur des listes d'entrepreneurs établies, d'un commun accord, avec un droit de préférence accordé aux entrepreneurs régionaux; que les rabais d'adjudication devront être partagés entre le Comité Régional et les Comités Régionaux; que le revenu des concessions sera entièrement attribué aux régions, sous réserve d'un léger pourcentage accordé au Centre Régional.

Enfin, il a été admis que les régions seront effectivement représentées au sein de la Commission Régionale, par trois membres désignés par elles et qui sont MM. Antoine Borrel, sénateur de la Savoie, O.-L. Aubert, représentant la Bretagne, et Prevel, représentant la Provence.

Lors de la réunion qui s'est tenue à Quimper, le 12 mars dernier, la Commission du Comité Breton a accepté, en principe, et en signalant quelques modifications de détail dans le plan et la présentation, les projets de la maison de Bretagne présentés par M. Couasson, architecte, au nom de ses collègues MM. Penther, Liberge, Ferré et au sien.

Ce projet comporte des bâtiments en bordure de la Seine et un bâtiment plus important de deux étages avec entrée sur le quai d'Orsay. Ces bâtiments seront divisés en plusieurs salles ou stands qui permettront de présenter les manifestations de la pensée, les richesses artistiques et

du folklore, de l'art et de la technique, des arts graphiques et plastiques de l'industrie, de l'artisanat, de l'art religieux, des transports et du tourisme, de l'agriculture, de la pêche et de ses industries, etc...

La Maison de Bretagne se conçoit mal sans une décoration sculpturale extérieure. C'est pourquoi une somme de 200.000 francs a été inscrite au budget prévisionnel, pour assurer cette décoration, qui sera uniquement confiée à des sculpteurs nés en Bretagne ou habitant la Bretagne. Une somme de 100.000 francs est également inscrite au budget prévisionnel, pour la décoration intérieure, sculpture, fresques, dioramas, ornementation générale.

Les plans des surfaces à décorer, à l'intérieur comme à l'extérieur, seront mis à la disposition des artistes qui seront choisis sur la présentation de maquettes réduites, comme cela se pratique dans un concours.

Le Comité a envisagé de faire dans le pavillon de la Bretagne une représentation synthétique de l'ensemble de la province.

Le grand hall d'entrée par sa décoration, son ordonnancement évoquera les aspects les plus typiques et les plus pittoresques de l'Armor et de l'Argoat, du pays brezonnais et du pays gallo. Dès le seuil on aura le sentiment d'avoir été instantanément transporté au cœur même de l'Armorique.

Le mobilier formera, lui aussi, cinq groupes, cinq salles correspondant à la fois aux divers pays bretons et aux divers départements :

- 1° Le Trégor, le Gouëlo et le Penthièvre, pour les Côtes-du-Nord;
- 2° La Cornouaille et le Léon pour le Finistère;
- 3° Le Vannetais et le Pays de Rhuys pour le Morbihan;
- 4° Le Pays Rennais et Malouin pour l'Ille-et-Vilaine;
- 5° Le Pays Nantais et Guérandais pour la Loire-Inférieure.





L'opinion a été émise de concevoir les cinq aspects de la Bretagne dans les pièces successives d'un ecclésiastique appartement, où la tradition s'allierait au goût le plus sûr et le plus noble :

Salle à manger, salon ou studio, chambre à coucher, vestibule, cabinet de travail.

Tout cela exécuté par des architectes, des artistes et des artisans d'une même région.

Au cours de cette réunion de Quimper, des rapporteurs ont été nommés, avec mission de présenter à la prochaine réunion des rapports sur les diverses manifestations de l'activité bretonne : expression de la pensée, où la langue bretonne aura sa place, richesses artistiques, évocations du folklore; productions agricoles placées sous l'égide de la marque « Bretagne »; arts plastiques et pittoresques, arts libéraux, arts religieux, arts appliqués et techniques, guides de notre artisanat sous ses multiples aspects, industries de la pêche et de ses constructions, de la conserve, de la raffinerie, sans parler, bien entendu, du tourisme et des transports fécondés par nos syndicats d'initiatives.

La Commission a également décidé de ne pas s'arrêter au principe de l'établissement d'un restaurant, ceci pour éviter la concurrence des régions voisines qui l'entourent : Normandie,



Anjou, Périgord. Elle désire substituer à ce restaurant des comptoirs de dégustation :

1° Un comptoir des fruits de mer armoricains (crus et cuits);

2° Un comptoir des desserts bretons (biscuiterie, pâtisserie, crêpes dentelles, confitures, etc...);

3° Un comptoir du Muscadet, des eaux-de-vie et liqueurs du pays;

4° Un comptoir des cidres bretons et de la bière bretonne ainsi que des eaux minérales bretonnes.

La Commission a été d'avis, en tous cas, de ne pas donner suite aux propositions qui ont été faites par des personnes qui voudraient vendre des victuailles et des boissons diverses, que seraient des hommes et des femmes en costumes bretons plus ou moins authentiques.

« Il importe, a formellement déclaré M. O. L. Aubert, de ne rien présenter qui ressemble à une Bretagne factice et conventionnelle, à une Bretagne de légendes, conduits par des binious et des bombardes de Montmartre ou d'ailleurs, et d'écar-



ter résolument tout ce qui n'est pas vrai, tout et qui n'est pas traditionnel et racique. »

En revanche, la Commission a pris en considération la demande qu'elle a reçue du Syndicat Sèvre-et-Maine, qui groupe dix-huit communes productrices de Muscadet au sud de la Loire, qui répond à l'esprit du programme général de l'Exposition.

A l'occasion de la venue à Nantes le 2 avril de M. Labbé, commissaire général de l'Exposition, la Commission permanente du Comité s'est réunie à l'Hôtel de Ville. Dans un discours convaincant et documenté, M. Labbé a dit tout l'intérêt qu'il y a pour les provinces françaises à être représentées au Centre Régional. Il a rendu hommage à l'activité du Comité de Bretagne qui, pour l'organisation, a souvent été cité en exemple aux autres régions.

Etienné BOUTONNEAU.

Les gravures qui illustrent cet article interprètent quelques-uns des aspects de la Maison de la Bretagne.

EN BRETAGNE



Le dixième anniversaire de la mort d'Anatole Le Braz. St-Brieuc, Mme Anatole Le Braz, son petit-fils et une amie, Mme Duviol, pendant la minute de silence (photo Delaunay). — En bas, la cérémonie, à Trégueux, devant la tombe de l'écrivain (photo Le Diberder).

POUR ANATOLE LE BRAZ

Répondant à l'appel que nous avons lancé, la Bretagne tout entière a commémoré le dixième anniversaire de la mort d'Anatole Le Braz.

Ce fut, plus qu'une cérémonie, une communion intime des esprits et des cœurs avec la pensée du grand écrivain, qui a tant œuvré pour faire connaître et aimer son pays.

Grâce à M. le Recteur d'Académie de Rennes, dans tous les établissements de Rennes, le 30 mars dernier, et lu des pages choisies de son œuvre, tant en prose qu'en vers. Dans certains établissements, notamment à la Faculté de Rennes, aux Lycées de Saint-Brieuc, Quimper, Brest, au Collège de Morlaix, les causeries furent de véritables conférences, rappelant la vie magnifique du poète et analysant le caractère élevé de ses ouvrages.

A Saint-Brieuc, à Trégueux, à Petroz-Château, les municipalités et les amis de Le Braz se sont rendus devant son monument, son effigie. A Quimper, c'est au Lycée, devant le buste du Maître, que le rassemblement eut lieu; à Saint-Servais, la maison natale du poète fut le but du pèlerinage de ses compatriotes.

Mme Anatole Le Braz, qu'accompagnait une amie, Mme Duviol, et le petit-fils de Le Braz, fils du docteur Bouchage et de Mme, ont honoré de leur présence les cérémonies de Saint-Brieuc, de Trégueux et de Petroz.

Ce fut simple autant qu'ému et

l'impression produite, après quelques courtes paroles et le dépôt de gerbes de fleurs, fut tout de recueillement et de foi profonde.

Tous les journaux de Bretagne, les plus grands régionaux comme les plus modestes hebdomadaires, ont dit, le même jour, excellentement, ce qu'a été l'homme et combien l'œuvre qu'il laisse demeure utile pour la Bretagne et les Bretons.

L'édition des œuvres complètes de Le Braz, que vont réaliser les éditions Aubert, sera le digne couronnement de cette belle manifestation du souvenir (demander la brochure explicative).

LES AVOCATS AMERICAINS ET SAINT YVES

M. le chanoine Lainé, curé-archiprêtre de Trégueux, a reçu, le 12 mars, la lettre suivante :

Chicago, le 28 février 1936.
MON CHER ET RÉVÉREND
MONSIEUR,

J'espère que vous me pardonneriez de ne vous avoir pas écrit dernièrement. J'ai été tellement absorbé par d'autres devoirs et ma correspondance avec votre Comité m'a également pris un temps considérable. Cependant, tout paraît réglé à présent.

La bonne nouvelle est que le vitrail de saint Yves est déjà commencé par l'artiste terrier, que la somme nécessaire est souscrite et prête, et que le Comité de Paris est avisé par votre Comité de tout arranger pour l'inauguration du vitrail, le 19 mai prochain, jour de la fête de Saint-Yves.

Je présume que M. Beckley et vous, vous travaillerez de concert pour toutes les dispositions nécessaires.

Pour rendre la cérémonie aussi belle que la cause le mérite, j'ai tâché d'arrêter les points suivants :

1° Le Président de l'Association du Barreau américain a été prié de nommer une députation de cette association, comprenant les huit membres de notre Comité des Etats-Unis, et quatre membres parmi les avocats américains à Paris : MM. Beckley, Davies, Henri Bacon et Donald Harper.

2° Notre Secrétaire d'Etat à Washington a appelé sur cette fête l'attention de M. Jesse Isher Siroux, notre ambassadeur à Paris, et lui a demandé de collaborer avec M. Beckley.

3° J'ai prié M. Levy-Ullman, conseiller légal du ministre de la Justice à Paris, de collaborer avec M. Beckley, dans le but d'obtenir la présence d'une députation des Cours de Justice et du Barreau de Paris.

J'espère que ces dispositions vous seront agréables. J'ai confiance en vous et en M. Beckley pour assurer l'harmonieuse consommation de tous ces arrangements.

Il me serait agréable de recevoir une lettre de vous, dès que vous aurez quel est le programme des événements.

Avec mes plus chauds souvenirs de la journée d'octobre 1921, ou votre suggestion fut le point de départ de cette œuvre bienfaisante, et avec l'expression la plus sincère de mon estime et de mon affection.

John H. WIGMORE, 137, East Avenue Chicago (Illinois).

Ainsi douze avocats des Etats-Unis, accompagnés peut-être de l'ambassadeur de ce pays, et certainement de nombreux avocats de Paris, de la Bretagne et des autres départements, vont venir exprès à Trégier, le 19 mai prochain, pour offrir à leur patron, saint Yves, une splendide verrière représentant saint Yves rendant la justice, ce vitrail, approuvé par la Commission des Monuments Historiques, est exécuté sous la direction de M. Prieur, architecte des Beaux-Arts, par M. Raphaël Lardier, 79, rue du Cherche-Midi, Paris. Son prix est de 15.000 francs. Il sera placé dans la deuxième fenêtre de la chapelle du Duc.

JEAN IV A DINARD

Le statuaire Armel Beaulieu, à qui l'on doit déjà tant de monuments et d'œuvres qui exaltent et chantent la grandeur et la beauté de la Bretagne, vient, dans une première esquisse que nous reproduisons, de matérialiser l'idée d'une plaque commémorative destinée à évoquer le débarquement du duc Jean IV, le conquérant, sur le rivage de Dinard.

Arthur de la Borderie, assure, en parlant de cet événement, que « ce fut l'un des plus beaux jours, peut-être même le plus beau jour de notre histoire de Bretagne ». On ne lui trouve pas de pendant pour la majesté et la grandeur du spectacle.

Le frisque à laquelle travaille Armel Beaulieu est impressionnante et témoigne une fois de plus du talent du sculpteur !

« Debout, écrit notre confrère Le Côté d'Emeraude, à l'avant de la barque qui l'emène au rivage, et qu'entourent, immergés jusqu'au corps, les chevaliers accourus à sa rencontre, le jeune duc se dresse tel une figure de bronze, dans la grandiose décor marin.



Esquisse de la barque qui commença à Dinard le débarquement de Jean IV en 1376, par Armel Beaulieu.

Sa haute silhouette se détache sur le ciel, évoquant irrésistiblement, sous une forme renouvelée, le Lohengrin de la légende nordique.

Nous croyons savoir qu'un Comité est en voie de formation pour que le bas-relief d'Armel Beaulieu soit coulé en bronze et placé sur l'une des promenades de Dinard, face à la baie de la Rance, témoin de l'événement commémoré.

D'un mois à l'autre

DINARD. — La ville de Dinard envisage de donner le nom d'Anastole Le Braz à l'une de ses rues. Il est d'ailleurs question de modifier les noms de plusieurs voies dinardaises auxquelles seraient donnés ceux de personnalités bretonnes.

LA BAULE. — On a béni, au début de mars, le chemin de croix de la nouvelle église de La Baule, qui est l'œuvre de notre collaborateur Xavier de Langlais. C'est avec une sensibilité purement celtique que Xavier de Langlais a peint ce sixième chemin de croix où il réalise enfin son immense rêve d'exalter une grande idée de beauté religieuse, à la fois très spiritualisée et très humaine.

Ce que promettait son chemin de croix du Tremel, celui de La Baule le tient. De belles surfaces, d'une unité de composition trop rare aujourd'hui, un sentiment dans l'expression, très noble et profond et une grande richesse de tons, malgré la sobriété de l'ensemble, permettent les plus grands espoirs quant à la pleine réalisation du talent de Xavier de Langlais.

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de nos vives félicitations.

NANTES. — M. Paul Labbé, ancien directeur de l'Enseignement technique, commissaire général de l'Exposition Internationale 1937, a le 2 avril, inauguré la Foire-Exposition de Nantes.

La compagnie des Comédiens Bretons conduite par son directeur M. Mocènes a donné à Nantes une représentation fort remarquée de la belle pièce adaptée de Tolstol, par Alfred Savin et Fernand Nozière : la Sonate Sonate à Kreutzer et Phé, une œuvre charmante de Bernard Roy.

PARIS. — Jean Boucher, le grand statuaire breton, l'auteur du grand Hugo de Guernsey et de tant d'œuvres émouvantes comme le monument aux Morts de Verdun, a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. On a dit avec raison que cette élection, en un acte tardif de justice, l'œuvre de Jean Boucher forme un ensemble d'une indiscutable beauté. Les lecteurs de Bretagne, par les reproductions que nous en avons données, ont pu manifestement apprécier le caractère et la magnificence d'un tel talent qui s'est toujours inspiré d'un idéal élevé et auquel l'évolution artistique donne toute sa force toute son ampleur.

Le couronnement de Mlle Yvonne Brooke, duchesse de Bretagne, par 1936, a donné lieu à une cérémonie brillante. La fête fut animée et les présentations des nombreuses sociétés parisiennes y ont pris part. La transmission des pouvoirs s'accomplit suivant le rite traditionnel. Mlle Guennep posséda la couronne duciale sur la tête de celle qui lui succéda et toutes deux se donnèrent le baiser traditionnel sur les applaudissements de l'assistance qui se pressait au pied de l'estrade.

SAINT-BRIEUC. — La Société d'Art Dramatique a donné une très parfaite représentation de Blanchette, l'œuvre si émouvante de Brieux. L'interprétation mérite tous les éloges. M. Rezeval, dans le rôle de Roussel, M. Gavéant, dans le rôle de Blanchette, méritent les plus vifs éloges. Devant un pareil effort on comprend cette flexion de Jean-Jacques Bernadot en parlant du théâtre amateurs. Le théâtre se reforme par un bout, à mesure qu'il se recrompt par l'autre. La mise en scène était remarquable. On fut-elle pas l'œuvre de Mme et de M. Paul Guennebaud.

Notre jeune collaborateur Amarty Hamonic ayant, le mois dernier, exposé une série de photos artistiques « Vues et Ciels de Bretagne » au Salon amical de la Photo et du Cinéma (Pavillon de Verailles) vient de recevoir de M. Vallant, président de l'Association des Photographes professionnels de l'Ouest, une aimable lettre de félicitations, pour son exposition qui fut, ajoute-t-il, très remarquée des collègues et du public.

SAINT-NAZAIRE. — A l'occasion du cinquantième de la fondation de la Société de Géographie Commerciale, notre directeur a fait, le 30 mars, une conférence sur Anatole Le Braz, sa vie et son œuvre, d'après des documents inédits ou peu connus. Le succès de M. O.-L. Aubert a été très vif. Dans une seconde partie, le directeur de Bretagne a fait accomplir à ses auditeurs un véritable périple en Armor et en Argout en commentant avec humour une longue suite de magnifiques projections.

VANNES. — Le Prix de Gravure 1926, qui est décerné chaque année aux auteurs de la Société des Peintres et Graveurs Français, a été attribué à quelques jours au peintre-graveur vannetais M. J. Frelaut.

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE « BRETAGNE »

LA PAGE DU TOURISME

L'indépendance des organisations touristiques

On a l'impression que l'indépendance des organisations touristiques est menacée depuis quelque temps. Ce n'est sans doute encore qu'une menace vague, mais les symptômes qui se manifestent doivent retenir l'attention des dirigeants du tourisme. Ils ont le droit de se préoccuper et de surveiller très attentivement l'horizon.

Un fait, qui risquerait d'être assez grave de conséquences, s'est produit récemment. S'il n'a pas été très vite évité, il n'est pas sans danger. C'est que, justement, les intéressés ont cédé, pour aider à la propagande touristique des stations de sa circonscription et, d'autre part, pour subventionner la firme « Bretons ».

Or, M. le Commissaire Général du Tourisme a tenté d'opposer son veto à la répartition de cette somme.

M. le Ministre du Commerce, en date du 15 février 1936, écrit en effet, à M. le Président de la Chambre de Commerce de Brest :

« J'ai l'honneur de vous informer que le Commissariat Général du Tourisme m'a fait connaître ce qui suit, au sujet de la somme de 15.000 fr. votée par votre Compagnie, en vue d'une intensification de la propagande touristique en faveur de la Bretagne :

« Les termes de la délibération de votre Chambre de Commerce ne concordent pas avec les dispositions du décret-loi du 25 juillet 1935 et les statuts du Centre Régional d'Expansion du Tourisme, reconnu d'utilité publique, par décret en date du 25 décembre 1934.

« Ces deux textes précisent que tous les efforts financiers et pratiques en matière de tourisme doivent être coordonnés avec ceux de l'Etat.

« Dans ces conditions, le Commissariat Général indique qu'il ne pourra faire parvenir un avis favorable à cette demande que si une part de la subvention de 15.000 francs (un tiers au moins) est réservée à un emploi des fonds en faveur de l'Etat, le Centre National du Tourisme, du Thermalisme et du Climatisme.

« Le Groupement Economique de la VI^e Région, saisi de la question, a immédiatement pris une délibération dans ce sens (passage principal) :

« Les Chambres de Commerce de Brest, Fougères, Morlaix, Quimper, Rennes, Saint-Brieuc et Saint-Malo réunies à Rennes, le 13 mars 1936, au VI^e Groupement de Région Economique »

« prévalent leur désir très ferme d'appuyer la plus large collaboration

à la mise en œuvre de toutes les initiatives et de toutes les bonnes volontés, en faveur d'une politique touristique coordonnée, prévoyant également leur volonté non moins ferme de ne rien céder de leur indépendance totale dans l'attribution d'appuis à des propagandes intéressant le sort économique ;

« sont obligées de signaler que si dès le début des pourparlers, elles étaient unanimement acquies au principe d'une adhésion au Centre et au vote d'une action, elles se voient obligées actuellement, en raison de l'attitude prise par M. le Commissaire du Tourisme, de réserver totalement toute décision jusqu'à ce qu'elles auront obtenu satisfaction ;

« elles revendiquent pour les collectivités officielles qu'elles aient l'absolute liberté de fixer l'opportunité et le quantum de leurs subventions, sans qu'il soit fait état de coefficients ou de pourcentages ; elles soutiennent que l'organisation désirable du tourisme doit respecter et appuyer les initiatives libres, constituées dans le cadre des lois (Essai, Fédérations des Syndicats d'Initiatives, Union des Fédérations des Syndicats d'Initiatives), doit s'appuyer sur elles et s'attacher à ne rien faire qui puisse tendre d'inactives, qu'elles lui abandonnent le tiers au moins de leurs recettes.

Mais entre temps, MM. Antoine Borel, président de la Commission Sénatoriale du Tourisme, et Oesmier-Duparc, sénateur d'Ille-et-Vilaine, mis au

courant des faits, étaient intervenus auprès de M. Rolland Marcel. Celui-ci, sentant glisser le terrain sous lui, faisait aussitôt machine arrière et, le 11 mars écrivait au Président de la Chambre de Commerce de Brest d'être patient après la réunion de Rennes :

« Je n'ai jamais voulu dire qu'une chose : la part minima qui, en principe, est réservée dans tout effort touristique à la publicité « extérieure » devrait être dépensée selon « moi, en accord avec le Centre National d'Expansion, qui groupe toutes les activités intéressées au tourisme pour la publicité collective faite hors de nos frontières.

« Vous en savez le preuve avant « l'avis écrit précédemment, il s'agit de l'un effort d'union librement entrepris et non pas d'une contrainte. « Vous avez le droit de choisir. »

M. Rolland Marcel a, depuis, confirmé cette lettre, en en développant l'esprit, à M. Bahon-Rault, Président de la VI^e Région Economique.

Il n'en résulte pas moins de l'examen des faits que M. le Commissaire Général du Tourisme ne semblait pas jusqu'alors se rendre compte que les organisations touristiques et les collectivités qui les aident ont toujours entendu conserver leur entière indépendance. Elles ne demandent certes pas mieux que d'aider aussi largement qu'il leur est possible à la propagande française à l'étranger, mais elles entendent également qu'on ne leur en impose pas les conditions.

Si elles se laissent faire, si elles acceptaient de suivre les suggestions



Le courrier « Georges-Leygues » à 200 tonneaux à Saint-Nazaire, le 24 mars, en présence de M. Piétri, ministre de la Marine. — Le service postal maritime de son élément.

BRETAGNE

qui étaient celles de M. le Commissaire Général du Tourisme, celui-ci en arriverait bientôt à exiger de tous les syndicats d'initiative, qu'ils lui abandonnent le tiers au moins de leurs recettes. Oh! les conséquences d'une telle politique ne seraient pas longtemps à se manifester. Sur les six cents et quelques syndicats d'initiative qui existent en France, la majeure partie, et qui se serait la mort d'une organisation qui a donné pourtant de magnifiques résultats, précisément parce qu'elle est libre et travaille dans l'intérêt général, sans tenir compte de son temps, de sa peine, de ses sacrifices.

M. le Commissaire Général du Tourisme a heureusement compris qu'il était sur le point d'entrer dans une voie dangereuse. Félicitons-le d'avoir fait amende honorable. N'en continuons pas moins de veiller.

O.-L. AUBREY.

FACILITONS AUX FRANÇAIS LES MOYENS DE CONNAÎTRE LA FRANCE

Les grands réseaux ont décidé, à l'occasion de l'Exposition de 1937, que, sur présentation d'une « carte de légitimation », du prix de 20 francs et vendue à leur profit, tout voyageur, en provenance de l'étranger, de la Corse et des Colonies, obtiendra une réduction de 50 % sur tous les parcours qu'il effectuera en France, d'abord pour se rendre à Paris par l'itinéraire qui lui conviendra avec faculté de s'arrêter une fois en route, après un séjour minimum de 5 jours dans la capitale, pour faire dans notre pays tous les voyages qu'il désirera, sans limitation du nombre ni de la durée des arrêts.

La carte de légitimation sera valable 60 jours pour les voyageurs venant de Corse et des pays d'Europe et trois mois pour ceux venant des pays non européens.

Dès lors, une « carte de visiteur », valable également 30 jours au profit des réseaux, permettra d'obtenir un billet d'aller et retour pour se rendre à Paris, billet comportant une réduction de 75 % sur le trajet de retour. La carte se sera valable que pour un seul voyage. Les billets d'aller et retour seront valables 30 jours.

Ces dispositions, et particulièrement celles qui concernent les voyageurs venant de l'étranger, méritent d'être mentionnées le souci qu'on a de leur donner toutes facilités aux visiteurs de l'Exposition, pour prolonger leur séjour en France et voyager dans toutes les parties du territoire.

Lors de la réunion de la Conférence Trimestrielle des Chemins de Fer, à Rennes, le 13 mars, plusieurs députés ont fait remarquer que les Français devraient bénéficier des mêmes avantages que les étrangers, au départ de Paris, pour se rendre dans les provinces différentes de la leur.

Les stations thermales, les stations climatiques et touristiques existant, et

ce n'est pas sans raisons valables, que l'élément étranger de l'Exposition de 1937 ne détourne vers Paris beaucoup de visiteurs. Ils ont le sentiment que si ces visiteurs français pouvaient bénéficier des avantages qui vont être donnés aux étrangers et aux coloniaux, ils profiteraient de leur venue à Paris pour allonger leur voyage et visiter les coins de France qu'ils ne connaissent pas.

Les réseaux font remarquer que les voyageurs en provenance de la Métropole peuvent utiliser les nombreuses facilités qui existent déjà au départ de Paris, pour se rendre en province : billets de fin de semaine, billets d'aller et retour pour stations balnéaires thermales et climatiques et, spécialement sur le réseau de l'Etat, billets du dimanche pour certaines stations balnéaires, qui donnent une réduction variant entre 50 et 60 % sur le double du billet simple.

Ces avantages qui ne sont certes pas à dédaigner n'offrent tout de même pas l'importance dont vont bénéficier les étrangers et les voyageurs se rendant à Paris.

Il est donc souhaitable, pour aider au refoulement des visiteurs vers les provinces, que tout Français acquière d'une « carte de visiteur » bénéficie, sur la totalité du parcours qu'il fera, au-delà de Paris vers une autre région que la sienne, de la réduction de 75 % sur ses trajets de retour.

La Conférence Trimestrielle tout entière s'est associée à cette demande.

Elle a également émis le vœu que les réseaux de l'Etat et de l'Orléans organisent des excursions de week-end de 24 ou 48 heures, à forfait, pendant toute la durée de l'Exposition.

J. LE BIHAN.

DINARD. — La ville de Dinard vient d'éditer :

1° Un petit plan au 1/100.000 de notre région côtière d'entre Rance et Fretum, indiquant la position de notre aéroport;

2° Un plan de 1/2.500 de cet aéroport, indiquant sa configuration, l'emplacement de son hangar, etc.

Aux deux documents ci-dessus mentionnés était jointe la note ci-dessous concernant les principales caractéristiques du nouveau terrain d'aviation, placé, comme on sait, sous le vocable du regrettable Brindejonc des Moulinais.

L'aéroport de Dinard est ouvert à la circulation aérienne.

Il est situé à 3 kilomètres de la ville, entre la voie ferrée et la route nationale n° 163. On ne peut oublier l'autre route, également nationale, de Dinard à Dinard, qui passe à proximité du terrain.

Grande surface, terrain plan, ferme, sec et passable.

Spécialisation de jour, nombreux repères, terrains et maritimes.

Routièrement, réparation, entretien.

Veste hangar avec atelier, projet de Club-House, télégraphe, relation directe avec Paris.

Les caractéristiques techniques de l'aéroport de Dinard ont été publiées dans le rapport de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, M. L. AUBREY, sous le titre de « L'aéroport de Dinard ». Ce rapport est en vente chez M. L. AUBREY, 10, rue de la République, à Paris.

FOUGERES. — Par décision du ministre de l'Education Nationale (mars 1936), la chapelle funéraire du château de Monthorin a été inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

On sait que cette belle chapelle, construite en 1814, est un véritable reliquaire de gloire. Elle contient le cœur du général de la Ribaudière, commandant en chef de l'artillerie de la Grande Armée, mort à Koenigsberg, le 21 décembre 1812 (son corps est au Grand Invalides), le cœur de son fils Ferdinand, tué à la bataille de la Moskowa, le 8 septembre 1812, ainsi que les restes de plusieurs membres de cette importante et vieille famille fougéroise.

Nous apprenons que des pourparlers sont engagés en vue d'une représentation de « Quatre-Vingt-Treize », l'œuvre tirée du roman de Victor Hugo par M. Henri Cain et mise en musique par M. Ch. Silver. Cette pièce, qui obtient un grand succès actuellement à l'Opéra-Comique, serait donnée sur la scène du château de Fougères pour célébrer dignement le centenaire de la visite de Victor Hugo à Juliette Drouot.

— Signalons également la prochaine publication d'une série de vingt nouvelles cartes postales ayant toutes un texte relatif à la visite de Victor Hugo accompagnant Juliette Drouot dans sa ville natale. Cette série de cartes postales est appelée à un très vif succès, non seulement près des touristes mais près des Hugobites et de Drouetistes qui sont, on le sait, fort nombreux.

RENNES. — Nous demandons à la ville de Pacé serait élargi. Il ne le sera pas, cela est connu trop cher, pour des résultats peu satisfaisants. On s'est arrêté au sage parti de dériver la route en évitant la traversée du bourg et en coupant en ligne droite à travers champs. Les travaux sont poussés activement. Ainsi les usagers de la route Rennes-Brest seront déivrés du cauchemar du pont de Pacé et de la fâcheuse obsession qu'évoquait sans cesse à leur esprit — avec un peu d'imagination — le nom même de ce village « Requetant in... Pacé! ».

SAINT-MALO. — L'idée émise par la Société Nautique de la baie de Saint-Malo, soutenue par le Syndicat par le Conseil municipal, est sur le point d'être réalisée.

On espère que les travaux vont pouvoir commencer bientôt et que, pour la saison prochaine, nous aurons un port de yachts.

Un ponton servant d'embarcadère sera installé dans le bassin Vauban, de l'escalier situé derrière l'écluse, et les yachts venant à Saint-Malo l'été pourront désamer et hiverner dans ce bassin.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à ce projet et l'on ne peut que souhaiter sa prompte réalisation.

— Nous nous sommes déjà fait l'écho de la suggestion émise par M. Guy Desbats, créateur de la « Maîtrise de Duguay-Trouin », qu'un timbre spécial soit émis à l'occasion du prochain centenaire du célèbre marin. Nous apprenons avec plaisir que M. le Ministre des P.T.T. a pris cette requête en considération et vaient pour dire qu'il s'efforcera de donner satisfaction à Saint-Malo.

RENNES. — Le Syndicat des Marchands de Drogues a cent ans d'existence; c'est en effet en 1836 que fut créé cet organisme qui devait au cours des années suivantes donner de nombreuses preuves de son utilité. Le Syndicat envisage de fêter grandiosement son centenaire.

SAINT-MALO. — L'idée émise par la Société Nautique de la baie de Saint-Malo, soutenue par le Syndicat par le Conseil municipal, est sur le point d'être réalisée.

On espère que les travaux vont pouvoir commencer bientôt et que, pour la saison prochaine, nous aurons un port de yachts.

Un ponton servant d'embarcadère sera installé dans le bassin Vauban, de l'escalier situé derrière l'écluse, et les yachts venant à Saint-Malo l'été pourront désamer et hiverner dans ce bassin.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à ce projet et l'on ne peut que souhaiter sa prompte réalisation.

RENNES. — Nous demandons à la ville de Pacé serait élargi. Il ne le sera pas, cela est connu trop cher, pour des résultats peu satisfaisants. On s'est arrêté au sage parti de dériver la route en évitant la traversée du bourg et en coupant en ligne droite à travers champs. Les travaux sont poussés activement. Ainsi les usagers de la route Rennes-Brest seront déivrés du cauchemar du pont de Pacé et de la fâcheuse obsession qu'évoquait sans cesse à leur esprit — avec un peu d'imagination — le nom même de ce village « Requetant in... Pacé! ».

SAINT-MALO. — L'idée émise par la Société Nautique de la baie de Saint-Malo, soutenue par le Syndicat par le Conseil municipal, est sur le point d'être réalisée.

On espère que les travaux vont pouvoir commencer bientôt et que, pour la saison prochaine, nous aurons un port de yachts.

Un ponton servant d'embarcadère sera installé dans le bassin Vauban, de l'escalier situé derrière l'écluse, et les yachts venant à Saint-Malo l'été pourront désamer et hiverner dans ce bassin.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à ce projet et l'on ne peut que souhaiter sa prompte réalisation.

RENNES. — Le Syndicat des Marchands de Drogues a cent ans d'existence; c'est en effet en 1836 que fut créé cet organisme qui devait au cours des années suivantes donner de nombreuses preuves de son utilité. Le Syndicat envisage de fêter grandiosement son centenaire.

CE QU'EST SERA LA FOIRE DE RENNES 1936

Le Comité de la Foire de Rennes nous prie d'avertir une dernière fois tous les commerçants et industriels de la région qu'ils ont intérêt à s'inscrire d'urgence au secrétariat de la Foire de Rennes, 4, place de la Gare, car les stands couverts disponibles sont actuellement en nombre très réduit et les emplacements à libérer se louent à une cadence telle qu'il est fort probable que les inscriptions seront closes faute de terrain avant la fin de la quinaine.

Ajoutons que la grande exposition

ce soir Prenez au coucher une infusion de

THE CHAMBARD

Purgatif Dépuratif local

Composé de feuilles et de fleurs médicinales sélectionnées

THE CHAMBARD favorise l'écoulement de la bile, entretient le fonctionnement régulier de l'intestin, purifie le sang.

Tous Pharmacies 4125 la notice

IMPRIMERIE BERTHOUD — RENNES

Le Gérant : L. AUBREY.

SAINT-MALO. — L'idée émise par la Société Nautique de la baie de Saint-Malo, soutenue par le Syndicat par le Conseil municipal, est sur le point d'être réalisée.

On espère que les travaux vont pouvoir commencer bientôt et que, pour la saison prochaine, nous aurons un port de yachts.

Un ponton servant d'embarcadère sera installé dans le bassin Vauban, de l'escalier situé derrière l'écluse, et les yachts venant à Saint-Malo l'été pourront désamer et hiverner dans ce bassin.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à ce projet et l'on ne peut que souhaiter sa prompte réalisation.

RENNES. — Nous demandons à la ville de Pacé serait élargi. Il ne le sera pas, cela est connu trop cher, pour des résultats peu satisfaisants. On s'est arrêté au sage parti de dériver la route en évitant la traversée du bourg et en coupant en ligne droite à travers champs. Les travaux sont poussés activement. Ainsi les usagers de la route Rennes-Brest seront déivrés du cauchemar du pont de Pacé et de la fâcheuse obsession qu'évoquait sans cesse à leur esprit — avec un peu d'imagination — le nom même de ce village « Requetant in... Pacé! ».

SAINT-MALO. — L'idée émise par la Société Nautique de la baie de Saint-Malo, soutenue par le Syndicat par le Conseil municipal, est sur le point d'être réalisée.

On espère que les travaux vont pouvoir commencer bientôt et que, pour la saison prochaine, nous aurons un port de yachts.

Un ponton servant d'embarcadère sera installé dans le bassin Vauban, de l'escalier situé derrière l'écluse, et les yachts venant à Saint-Malo l'été pourront désamer et hiverner dans ce bassin.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à ce projet et l'on ne peut que souhaiter sa prompte réalisation.

CE QU'EST SERA LA FOIRE DE RENNES 1936

Le Comité de la Foire de Rennes nous prie d'avertir une dernière fois tous les commerçants et industriels de la région qu'ils ont intérêt à s'inscrire d'urgence au secrétariat de la Foire de Rennes, 4, place de la Gare, car les stands couverts disponibles sont actuellement en nombre très réduit et les emplacements à libérer se louent à une cadence telle qu'il est fort probable que les inscriptions seront closes faute de terrain avant la fin de la quinaine.

Ajoutons que la grande exposition

ce soir Prenez au coucher une infusion de

THE CHAMBARD

Purgatif Dépuratif local

Composé de feuilles et de fleurs médicinales sélectionnées

THE CHAMBARD favorise l'écoulement de la bile, entretient le fonctionnement régulier de l'intestin, purifie le sang.

Tous Pharmacies 4125 la notice

IMPRIMERIE BERTHOUD — RENNES

Le Gérant : L. AUBREY.

A l'occasion de l'inauguration du vitrail offert à la Cathédrale de Tréguier par les avocats américains, le prochain numéro de BRETAGNE sera consacré en entier à saint Yves, son histoire et ses légendes. Il constituera, tant par les extraits choisis chez tous les auteurs, depuis Alain Bouchard, Albert Legrand, Dom Maurice et Dom Lobineau jusqu'aux auteurs modernes, et par les illustrations qui accompagneront ces extraits, une véritable anthologie de saint Yves.

LA CARTE DU TOURISME. — Un décret vient d'être pris par le Président du Conseil, en accord avec les ministres intéressés, instituant une carte spéciale d'identité dite « Carte du Tourisme ».

Les étrangers qui veulent venir en France, en touristes, s'adresseront au Consul français de leur résidence pour obtenir la délivrance de cette carte qui leur permettra de circuler librement en France et en Algérie pendant une période ne dépassant pas six mois.

Cette carte aura pour effet de ne pas les astreindre à se conformer aux prescriptions du 6 février 1935, réglant les conditions de séjour en France. La délivrance de cette carte est gratuite et ne comporte aucun droit ni taxe.

INTERNATIONALE D'AVICULTURE. — Cette organisation internationale d'aviculture, qui est organisée pour la première fois cette année à Rennes, semble devoir remporter un succès retentissant puisque l'on compte actuellement plus de 1.500 cages garnies, cages qui seront abritées sous un grand bâtiment entièrement clos, dont les dimensions vont atteindre plus de 1.500 m².

Tous les aviculteurs et tous ceux qui s'intéressent à l'aviculture ont donc intérêt à demander de suite des renseignements au secrétariat général, 4, place de la Gare à Rennes.

Il est en outre évident que tous les constructeurs de poulaillers, clapiers, pigeonniers, volières, etc., ont intérêt à participer cette année à la Foire de Rennes, qui compte recevoir un très grand nombre de visiteurs.

Enfin l'Exposition de l'Hygiène, organisée par les Chemins de Fer de l'Etat, vient de prendre une ampleur considérable, grâce à la participation du ministère de la Santé publique et de l'aviation sanitaire.

LA MUNICIPALITÉ DE RENNES a également décidé de participer à cette exposition et il est probable que les grandes villes des cinq départements bretons accorderont leur collaboration.

Il y a donc là un très gros débouché pour tous les constructeurs industriels qui s'occupent spécialement des questions d'hygiène et notamment tout ce qui concerne le nettoyage des villes, l'épuration des eaux, les questions d'arrosage, de salubrité publique, etc.

SUPER-LUMEN

L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrite à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant - crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE ».

THE CHAMBARD

DOUX ET AGREABLE AU GOÛT

TISANE DE SANTÉ

4125 seul toutes Pharmacies

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE « BRETAGNE » 10 FRANCS PAR AN

LISTE DES SYNDICATS D'INITIATIVES " ESSIS " DE BRETAGNE

Fédération des Syndicats d'Initiatives de Bretagne
Siège : 1, Place de la Trinité, RENNES

- AURAY (Morbihan).
- BELLE-ILE-EN-MER (Morbihan).
- BINIC (Côtes-du-Nord).
- BENODET (Finistère).
- BRÉHAT (Côtes-du-Nord).
- BREST (Finistère).
- CANCALE (Ille-et-Vilaine).
- CARNAC (Morbihan).
- CONCARNEAU (Finistère).
- DINAN (Côtes-du-Nord).
- DINARD (Ille-et-Vilaine).
- DOL (Ille-et-Vilaine).
- DOUARNENEZ (Finistère).
- ERQUY (Côtes-du-Nord).
- ETABLES (Côtes-du-Nord).
- FOUGÈRES (Ille-et-Vilaine).
- GUINGAMP (Côtes-du-Nord).
- LAMBALLE (Côtes-du-Nord).
- LANCIEUX (Côtes-du-Nord).
- LANDERNEAU (Finistère).
- LANNION (Côtes-du-Nord).
- LAVAL (Mayenne).
- LE HUELGOAT (Finistère).
- LORIENT (Morbihan).
- LE MONT SAINT-MICHEL (Manche).
- LOCQUIREC (Finistère).
- LESNEVEN (Finistère).
- LES ROSAIRES (Côtes-du-Nord).

- MORGAT (Finistère).
- MORLAIX (Finistère).
- PAIMPOL (Côtes-du-Nord).
- PARAMÉ (Ille-et-Vilaine).
- PERROS-GUIREC (Côtes-du-Nord).
- PLESTIN-LES-GRÈVES (Côtes-du-Nord).
- PLOUENEC (Finistère).
- PONT-L'ABBÉ (Finistère).
- PONTIVY (Morbihan).
- QUIBERON (Morbihan).
- QUIMPER (Finistère).
- QUIMPERLÉ (Finistère).
- RENNES (Ille-et-Vilaine).
- SABLES-D'OR (Côtes-du-Nord).
- SAINT-BRIAC (Ille-et-Vilaine).
- SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord).
- SAINT-CAST (Côtes-du-Nord).
- St-JACUT-DE-LA-MER (Côtes-du-Nord).
- SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine).
- SAINT-POL-DE-LEON (Finistère).
- SAINT-QUAY-PORTRIEUX (Côtes-du-Nord).
- TREBEURDEN (Côtes-du-Nord).
- TREGADEL (Côtes-du-Nord).
- TREGUIER (Côtes-du-Nord).
- VAL-ANDRÉ (Côtes-du-Nord).
- VANNES (Morbihan).
- VITRÉ (Ille-et-Vilaine).

SYNDICATS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE rattachés à la Fédération de la Vallée de la Loire

Siège : Place Royale, NANTES

- GUÉRANDE
- LA RAULE
- LE CROISIC
- LE POULIGUEN
- NANTES
- PORNIC
- PORNICHER
- SAINT-NAZAIRE

UNION DÉPARTEMENTALE DES GROUPEMENTS TOURISTIQUES DES COTES-DU-NORD

Siège : Place du Champ-de-Mars, SAINT-BRIEUC

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Prix sans régis	Prix des régis	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Prix sans régis	Prix des régis				
RENNES Grand Hôtel Depasquier et Tardieu 1, place de la Gare 20-24 40 ch. dep. 16 25-26 40 ch. dep. 16 27-28 40 ch. dep. 13 29-30 25 ch. dep. 16 31-32 30 ch. dep. 13 33-34 15 ch. dep. 12 35-36 25 ch. dep. 16 37-38 25 ch. dep. 16 39-40 25 ch. dep. 16 41-42 25 ch. dep. 16 43-44 25 ch. dep. 16 45-46 25 ch. dep. 16 47-48 25 ch. dep. 16 49-50 25 ch. dep. 16 51-52 25 ch. dep. 16 53-54 25 ch. dep. 16 55-56 25 ch. dep. 16 57-58 25 ch. dep. 16 59-60 25 ch. dep. 16 61-62 25 ch. dep. 16 63-64 25 ch. dep. 16 65-66 25 ch. dep. 16 67-68 25 ch. dep. 16 69-70 25 ch. dep. 16 71-72 25 ch. dep. 16 73-74 25 ch. dep. 16 75-76 25 ch. dep. 16 77-78 25 ch. dep. 16 79-80 25 ch. dep. 16 81-82 25 ch. dep. 16 83-84 25 ch. dep. 16 85-86 25 ch. dep. 16 87-88 25 ch. dep. 16 89-90 25 ch. dep. 16 91-92 25 ch. dep. 16 93-94 25 ch. dep. 16 95-96 25 ch. dep. 16 97-98 25 ch. dep. 16 99-100 25 ch. dep. 16					PERROS-GUIREC (Trévigny, Trévigny, Plozevet) Grand Hôtel-des-Bains (Trévigny) 100 ch. 15/40 15/40, 15, 15 101 ch. 15/40 15/40, 15, 15 102 ch. 15/40 15/40, 15, 15 103 ch. 15/40 15/40, 15, 15 104 ch. 15/40 15/40, 15, 15 105 ch. 15/40 15/40, 15, 15 106 ch. 15/40 15/40, 15, 15 107 ch. 15/40 15/40, 15, 15 108 ch. 15/40 15/40, 15, 15 109 ch. 15/40 15/40, 15, 15 110 ch. 15/40 15/40, 15, 15 111 ch. 15/40 15/40, 15, 15 112 ch. 15/40 15/40, 15, 15 113 ch. 15/40 15/40, 15, 15 114 ch. 15/40 15/40, 15, 15 115 ch. 15/40 15/40, 15, 15 116 ch. 15/40 15/40, 15, 15 117 ch. 15/40 15/40, 15, 15 118 ch. 15/40 15/40, 15, 15 119 ch. 15/40 15/40, 15, 15 120 ch. 15/40 15/40, 15, 15 121 ch. 15/40 15/40, 15, 15 122 ch. 15/40 15/40, 15, 15 123 ch. 15/40 15/40, 15, 15 124 ch. 15/40 15/40, 15, 15 125 ch. 15/40 15/40, 15, 15 126 ch. 15/40 15/40, 15, 15 127 ch. 15/40 15/40, 15, 15 128 ch. 15/40 15/40, 15, 15 129 ch. 15/40 15/40, 15, 15 130 ch. 15/40 15/40, 15, 15 131 ch. 15/40 15/40, 15, 15 132 ch. 15/40 15/40, 15, 15 133 ch. 15/40 15/40, 15, 15 134 ch. 15/40 15/40, 15, 15 135 ch. 15/40 15/40, 15, 15 136 ch. 15/40 15/40, 15, 15 137 ch. 15/40 15/40, 15, 15 138 ch. 15/40 15/40, 15, 15 139 ch. 15/40 15/40, 15, 15 140 ch. 15/40 15/40, 15, 15 141 ch. 15/40 15/40, 15, 15 142 ch. 15/40 15/40, 15, 15 143 ch. 15/40 15/40, 15, 15 144 ch. 15/40 15/40, 15, 15 145 ch. 15/40 15/40, 15, 15 146 ch. 15/40 15/40, 15, 15 147 ch. 15/40 15/40, 15, 15 148 ch. 15/40 15/40, 15, 15 149 ch. 15/40 15/40, 15, 15 150 ch. 15/40 15/40, 15, 15								

LA FONCIÈRE Assurances Transports, Accidents et Vol

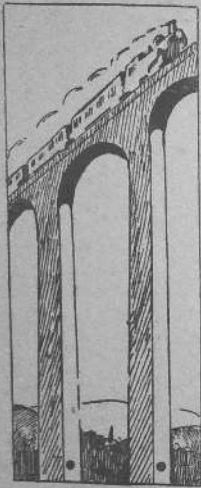
Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France
et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN,
de l'A.-C. des COTES-DU-NORD,
et de l'A.-C. du FINISTÈRE.
consent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances
contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de
La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest.....	M. SAVIN.	Nantes.....	M. A. DES BRUVAUX.
Châteaulin.....	M. MICHEL.	Quimper.....	M. JOUVIN.
Dinan.....	M. HARRY.	Rennes.....	M. FROUJON.
Dourvenez.....	M. QUILLIEN.	Saint-Brieuc.....	M. DALMAR.
Lorient.....	M. FERROUD.	Vannes.....	M. MARCUS.
Morlaix.....	M. MOROCC.	Vieux-Marché.....	M. LE BIDANER.

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES
Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.88
Directeur - Fondateur : G. DURAND
Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année - N° 136

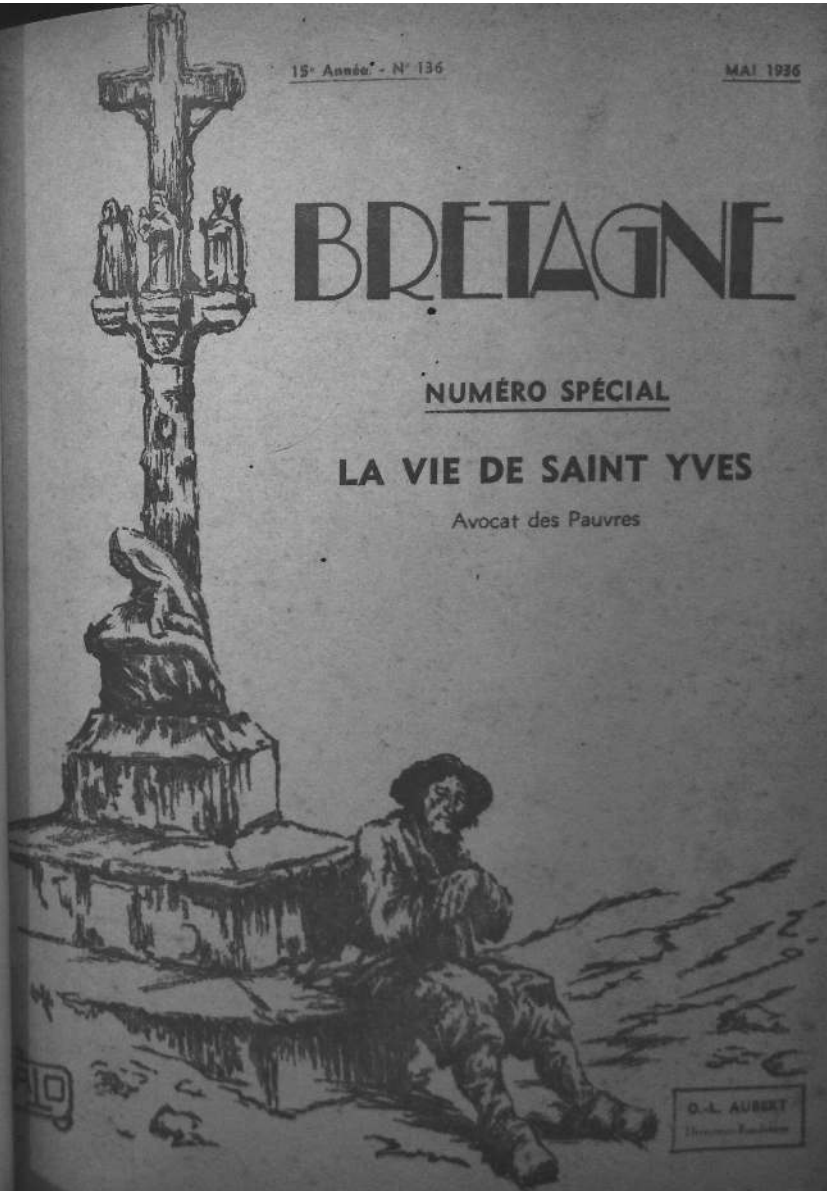
MAI 1936

BRETAGNE

NUMÉRO SPÉCIAL

LA VIE DE SAINT YVES

Avocat des Pauvres



O.-L. AUBERT
Illustrations

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 136 (Mai 1936)

L'ANTHOLOGIE DE SAINT YVES, O.-L. AUBERT. — LA VIE MERVEILLEUSE DE M. SAINT YVES CONTEE PAR LES ECRIVAINS DE TOUTS LES SIECLES, Arthur LEMOINE DE LA BORDIERE, Le chevalier de FRÉMINVILLE, André LE MARCHAND, Sigismond ROPARTZ, Dom Guy-Alexis LOHINEAU, ONFROY-KERMOALQUIN, Jacques DE L'ŒUVRE, Abbé FRANCE, Alexandre MASSIRON, Alain BOUCHARD, Albert LE GRAND, Dom Pierre-Hyacinthe MORICE. — LA TRADITION POPULAIRE ET SAINT YVES, Mgr FALLIÈRES, Yvonne LE GAC DE KERFOT, MICHEL DE KERDANET, Charles LE GOFFIC, Abbé SAVIDAN, Abbé THOMAS, O.-L. AUBERT, Anatole LE BRAZ, GAUTHIER DU MOTTAY. — OPINIONS SUR SAINT YVES, Mgr FREPPEL, Auguste DUPONT, Ernest RENAN, Abbé MORELLE, Alain RAISON DU CLEZIOU. — ECHOS, BREZ. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

P.O.-MIDI

POUR ALLER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant

LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE

dans les eaux les mieux abritées

est celle de

PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DÉPART DE PARIS A 19 h. 30

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (V.M.).

ARRIVÉE A PORT-VENDRES A 9 h. 40

TRANSBORDONNEMENT DIRECT

du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte

DÉPART LE PORT-VENDRES

pour ALGER

les mardis et dimanches

à 19 h. 30

arrivée le lendemain

à 7 heures

pour ORAN

les jeudis

à 19 h. 30

arrivée le lendemain

à 10 h. 30

Entrevue par les portières entre P. O. MIDI, de St-Brieuc direct pour ALGER et ORAN :

1^o Billets simples (validité 15 jours).

2^o Billets d'aller et retour (validité de 15 à 90 jours).

3^o Billets circulaires (validité 90 jours), à l'aller via

Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux gares P.O.-MIDI, 14,

boulevard des Capucines, et 126, boulevard St-Jacques, à

le Mans ou de France, 101, avenue des Champs-Élysées à

Paris ; aux gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Orsay et

d'Alger ; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

en 30 volumes

formant un ensemble de plus de 8000 pages

Format in-16 grand soleil (20 c/m sur 15 c/m)

TIRAGE :

Le tirage, constaté par ministère d'huissier, sera strictement limité à 600 exemplaires, tous numérotés, avec la justification suivante :

500 exemplaires sur papier Japon M. S. J.

50 exemplaires sur papier pur fil Lafuma

50 exemplaires hors commerce sur Japon M. S. J.

Tous les papiers seront filigranés au nom d'Anatole Le Braz

PARUTION :

Il paraîtra un volume par mois.

CONDITIONS :

Un volume sera envoyé tous les mois aux souscripteurs contre remboursement.

Demandez l'envoi franco de la brochure de souscription

Aux EDITIONS AUBERT, 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC

ADMINISTRATION
38, Rue du Pré-Botte
RENNES
Téléphone 36-75
C. O. RENNES 211/20

BRETAGNE
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
TOURISTIQUES
ÉCONOMIQUES

RÉDACTION
4, Boulevard Sévigné
SAINT-BRIEUC
Téléphone 3-03
R. C. ST-BRIEUC 402

TARIF DE LA PUBLICITÉ

1 page : 500 frs	Les 12 insertions : 5.000 frs	} Majoration de 20 % pour les pages inté- rieures de la couverture.
1/2 — : 300 frs	— : 3.000 frs	
1/4 — : 175 frs	— : 1.750 frs	
1/8 — : 100 frs	— : 1.000 frs	
1/16 — : 60 frs	— : 600 frs	

Hauteur de la page : 25 cm. - Largeur : 17 cm. - 3 colonnes de 12 cicéros de justification, soit 54 m/m.
110 lignes de 6 points par colonne, soit 550 lignes par page.

Prix de la ligne : 3 frs

Prix de la ligne pour 100 lignes et au-dessus :	2.75
—	250 — 2.50
—	400 — 2.25
—	500 — 2. »

RUBRIQUES SPÉCIALES pour Hôtels, Garagistes, Agents de location, etc.

Une ligne de publicité dans chacun des 12 numéros annuels et l'abonnement à la revue :

Prix pour un an, ensemble : 60 frs

La Publicité de "BRETAGNE" est reçue :

A Paris : Au siège central de l'Agence Havas, 62, rue de Richelieu et dans toutes ses succursales ;

A Rennes : A nos bureaux, 38, rue du Pré-Botté et à l'Agence Havas, 3, rue Le Bastard ;

A St-Brieuc : A nos bureaux, 4, boulevard Sévigné.

La Revue "BRETAGNE" est conservée et souvent relue
Le rendement de sa publicité est excellent



Tréguier, vue générale prise de la rive droite du Jaudy (Photo Harmonic.)

ATELIER D'ART CELTIQUE

Mobilier → Décoration → Statuaire-peinture
→ Gravure → Falence → Fer forgé →
Restauration d'ancien → Travaux d'église
→ Travaux sur commande → Photos →
Renseignements et devis sur demande

Joseph SAVINA, sculpteur-décorateur

Atelier et magasin à Tréguier, rue Saint-André (Côtes-du-Nord)

R. C. 4366 Guingamp

C. C. 10014 Rennes

Téléphone 187

GRAND HOTEL LALAUZE

AU BORD DE LA RIVIÈRE

Confort moderne Terrasse fleurie
SPÉCIALITÉS DE HOMARS

LANNOU, Propriétaire

TRÉGUIER Tél. 25

LIBRAIRIE - PAPETERIE

Cartes postales - Souvenirs de Tréguier et de Bretagne

Madame SALAÜN

Place du Martray - TRÉGUIER

PÂTISSERIE PLUSQUELLEC

Madame Ch. LALAUZE, Successeur

Place de la Cathédrale - TRÉGUIER

Ses spécialités de galettes bretonnes
Ses petits fours - Ses salons de thé - Ses glaces

LIBRAIRIE - PAPETERIE

Falences bretonnes - Souvenirs de Tréguier et de St-Tivy

MOREAU - LIBOUBAN

Place de la Cathédrale - TRÉGUIER

NOUVEAUTÉS - FOURRURES
LAYETTES

Madame PERROT

Place du Martray - TRÉGUIER

PHOTO HUARD

J. JANVIER

Rue Saint-François et Pl. du Centre, TRÉGUIER

Vente et location d'appareils - Tous travaux d'amateurs

Agences Citroën et Peugeot

Près l'Hôpital - Téléphone 11 - TRÉGUIER

GARAGE J. NICOLAS

Réalisation de cylindres (Méthode Van-Normant) - Mèches
et rectification de sièges et soupapes (Méthode Doucet) -
Station service Totalomat - Lavage et graissage - Peinture
collaborative - Outils mécaniques et accessoires



La rivière de Tréguier après la jonction du Jaudy et du Guindy (Photo Harmonic.)

PÂTISSERIE - CONFISERIE

F. SAMOI

En face la Cathédrale - TRÉGUIER

Spécialité de petits fours, Entremets fins et glaces
Location de vaisselle pour repas

PHARMACIE MODERNE

Près de la Cathédrale et de l'hôtel de Ville
TRÉGUIER

P. QUEFFELOU

Pharmacien de 1^{re} classe

Lunetterie - Produits vétérinaires - Produits photographiques

SI VOUS VOULEZ BIEN DÉJEUNER,
BIEN DINER A TRÉGUIER, Allez à

L'HOTEL CENTRAL

Derrière la Cathédrale Téléph. 49

HORLOGERIE -- BIJOUTERIE

Médailles de Saint-Yves, or et argent

Paul PUNGIER

Rue Saint-André - TRÉGUIER

LIBRAIRIE LE MORTELLEC

Fénelons et dentelles de Bretagne
Souvenirs de Tréguier et de Bretagne
Appareils photographiques et accessoires

Rue Saint-André - TRÉGUIER

BAZAR - SOUVENIRS DE SAINT-YVES
OUVRAGES SUR LA BRETAGNE

Madame LOYER

Place du Martray -- TRÉGUIER

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :

34, Place de la République - LE MANS

Téléph. 3.30 et 3.65

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRESENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

15^e Année. - N° 136

MAI 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BREUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Saint Yves et les Plaideurs : haut-relief du XVII^e siècle, Eglise de Gouesnou, près Brest. (Photo Harmonic.)

L'Anthologie de saint Yves

L'HISTOIRE de Monsieur Saint-Yves, « patron des travailleurs en procès », est tout à la fois pieuse et jolie. La vérité et la poésie en forment le fonds. Elle s'illustre de miracles et de légendes qui constituent un ensemble de récits merveilleux. Cependant, la tradition populaire, en transmettant certains d'entre eux, a quelque peu sacrifié l'histoire au mythe. Il ne faut pas trop le regretter. Ceux qui le désirent démêlent facilement la vérité de la fiction.

Saint Yves est le plus connu des saints d'origine bretonne. C'est aussi le seul d'entre eux, avec Guillaume Pinchon, qui ait été vraiment canonisé. Sa renommée a franchi les limites de la Bretagne. Ses autels se dressent à Paris, Angers, Chartres, Evreux, Dijon, Pau et hors de France à Anvers, Louvain, Rome et San Gimignano, près de Pérouse.

Mais c'est surtout en Bretagne que saint Yves est vénéral. Des nefis lui sont consacrées dans les cathédrales et dans la plupart des églises paroissiales, comme dans nombre de chapelles tréviales et votives. Sa statue trône au-dessus des autels ou contre les piliers qui supportent les voûtes romanes ou gothiques. Tantôt, saint Yves est seul : il porte le costume du recteur : une aube de dentelle recouvre sa soutane, sur laquelle se détache la bande de l'étole avec ou sans palle à grandes franges d'or. Ses épaules sont couvertes d'un petit collet et il est coiffé d'un bonnet carré. Tantôt, au contraire, il est au centre d'un groupe symbolique, entre le mauvais riche dont il dédaigne les présents, et le bon pauvre dont il écoute attentivement la requête. Son costume se compose alors d'une tunique aux manches larges et amples, d'un manteau quelquefois en hermine comme dans l'église du Mindy-Tréguier, et sa tête est couverte d'un chaperon. La tunique est noire le plus souvent, mais parfois aussi elle est grise ou blanche, comme la grosse burc de laine et de chaux appelée *aparo*, qui se fabriquait dans nos campagnes bretonnes. Il y a plusieurs siècles.

Ces statues et ces groupes attestent aux yeux des fidèles la charité et la droiture d'Yves de Kermartin, qui atteignirent les plus hautes limites de la bonté et du sacrifice. Ils perpé-

tuent à jamais son image et son souvenir dans les esprits et dans les cœurs.

L'inauguration du vitrail, offert à la cathédrale de Tréguier par les avocats des Etats-Unis, nous fournit l'occasion de consacrer ce numéro entier de *Bretagne* à saint Yves.

Mais au lieu de rapporter dans une série d'articles, qui ne feraient que répéter ce qui se trouve dans chacun des cent et quelques volumes, où il est question de *L'Avocat des Pauvres*, nous avons pensé que mieux valait, pour les reproduire, détacher de ces écrits des pages choisies, dont la succession constituera, sous les signatures les plus autorisées, une véritable vie de l'ancien Official de Tréguier, car, en la circonstance, il semble séant et opportun de parler plutôt de lui que du prêtre et du saint.

Il est vrai qu'ils ne font qu'un !

Nous avons également envisagé d'illustrer ces citations — recueillies à travers les siècles — et ici les noms d'Alain Bouchart, Albert le Grand, de Dom Morice, de Dom Lobineau, rejoignent ceux d'Ernest Renan, d'Anatole Le Braz et de Charles Le Goffic — par la présentation de nombreuses gravures reproduisant une grande partie de l'iconographie populaire de saint Yves : statues isolées, groupes symboliques entre le riche et le pauvre, images populaires, portraits, vues de monuments historiques et pittoresques qui forment le cadre de la vie même de celui qui sera, dans sa ville natale, glorifié une fois de plus, le 19 mai prochain.

En procédant de la sorte, nous avons le sentiment de poursuivre le but de notre publication, qui est de fixer les actes et les événements, de capter des sources vives, de recueillir des documents qui ne peuvent manquer d'intéresser, non seulement les Bretons, mais encore tous ceux qui sont épris d'une affection profonde et compréhensive pour la Bretagne.

En fait, ce que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés et nos lecteurs, c'est une véritable anthologie — littéraire et iconographique — de saint Yves. Elle sera, nous en sommes convaincu, bien accueillie de tous.

O.-L. AUBERT.



A gauche : statue de saint Yves, recteur (cathédrale de Tréguier) ; — au centre : groupe de saint Yves entre le pauvre, à gauche, et le riche, à droite (chapelle du Port-Blanc en Penvenan) ; — à droite : statue de saint Yves en Official (église Saint-Thomas de Landerneau). (Photos Hamonic.)

LA VIE MERVEILLEUSE DE M. SAINT YVES

contée par les écrivains de tous les siècles

Yves de Kermartin

Voici que, dans cette fin du XIII^e siècle, une grande lueur se lève sur la Bretagne, illuminant tout son horizon. Entouré d'une foule qui le suit à rangs pressés, qui le poursuit de ses acclamations, un homme s'avance plein d'humilité et rayonnant de gloire. Ce n'est ni un prince, ni un guerrier, ni un évêque, ni un moine, c'est un simple prêtre, un curé ou, comme disent les Bretons, un recteur de campagne ; mais ce simple prêtre sera désormais le grand patron, le puissant protecteur de la Bretagne, l'illustre saint Yves de Kermartin. Nous ne pouvons conter ici sa vie merveilleuse, mais nous devons du moins marquer sa place dans notre histoire.

Né en 1253, au manoir de Kermartin près de Tréguier, d'un petit seigneur dit Tancret ou Tancreët Hélori, saint Yves n'est point, grâce à Dieu, dans l'ordre des temps, le dernier saint de la Bretagne, mais dans cet ordre, il forme ce qu'on peut appeler l'époque héroïque de l'hagiographie bretonne. Epoque où les vieux patrons de notre race se dressent devant nous dans leurs nimbes grandiose, avec un rayonnement de force et de vertu important que sans eux l'histoire de la nation ne serait point, ou serait incompréhensible.

Saint Yves est le dernier-né de cette grande race. Ce n'est point, comme beaucoup se l'imaginent, un saint homme pieusement retiré en son

coin, s'y sanctifiant à loisir à force de dévotions, de mortifications et d'aumônes, pour son profit personnel et celui de son petit entourage.

Saint Yves est tout autre chose. D'abord c'est un savant et un lettré. Il donne quatorze ans de sa vie à l'étude des lettres, du droit, de la théologie, dans les célèbres universités de Paris et d'Orléans. Après quoi il passe vingt ans dans les grandes magistratures ecclésiastiques, et pendant tout ce temps, comme l'usage d'alors l'y autorise, il ne cesse de plaider avec éclat devant les tribunaux autres que le sien — pour les pauvres et pour l'honneur sans doute, mais il n'en a que plus de clients — il ne cesse point non plus, pendant ce temps, d'éclaircir, d'approfondir la science du droit, prenant même la nuit pour oreiller ses livres de jurisprudence. Comme avocat et comme official du diocèse de Tréguier, il va suivre ses causes et ses sentences aux juridictions d'appel, à Tours et à Paris. Aussi son action, sa renommée de grand juriconsulte ne demeure point renfermée dans la Bretagne, elle court toute la France.

Pendant treize ans — les derniers de sa vie de 1291 à 1303 — il prêche, il parcourt, il remue toute la Bretagne. Les foules assiègent sa chaire, vingt fois, trente fois plus nombreuses pour lui que pour tout autre orateur « fut-ce un évêque » et si charmées de sa parole, qu'elles le suivent pour l'entendre de paroisse en paroisse partout où il lui plaît de porter sa prédication.

Et bientôt, quand on voit ce prêcheur si élo-

Le manoir de saint Yves

Lorsque je visitai la ville de Tréguier pour la première fois, on n'y voyait plus, après la cathédrale, d'autre église que celle de Saint-Fiacre, édifice gothique du commencement du XV^e siècle, et dont le style était encore de la bonne époque de ce genre d'architecture. Je ne l'ai vue qu'en état de ruines, mais ces ruines présentaient un ensemble très pittoresque. Aujourd'hui elles ont totalement disparu, une halle neuve s'élève sur leur emplacement.

Beaucoup d'anciens manoirs nobles subsistent encore aux environs de Tréguier, plusieurs sont remarquables par leur antiquité, leur architecture ou les familles auxquelles ils ont appartenu jadis; nous avons visité et dessiné ceux qui méritaient d'être mentionnés.

Celui que nous devons citer le premier est le manoir de Kermartin, situé à très petite distance de la ville. Il appartenait à la famille dont est issu saint Yves, et ce saint lui-même y naquit en 1253, y passa une partie de sa vie et y mourut en 1303.

Le manoir de Kermartin est donc bien certainement un bâtiment du XIII^e siècle. Il ne consiste qu'en un seul corps de logis dans lequel on entre par une porte en ogive, à droite de l'entrée est la chambre qu'habitait saint Yves. On y voit encore le lit dans lequel il mourut. Ce lit est une couchette close, en bois de chêne et ornée de sculptures dans le style gothique. On voit d'après cet exemple que l'usage de ces lits clos, si généralement répandus encore aujourd'hui dans les maisons de campagne de Bretagne, remonte à une assez haute ancienneté, et nous connaissons plusieurs autres exemples qui prouvent que dans des temps mêmes peu éloignés de nous, la pauvre noblesse n'avait que des lits de cette sorte.

Le lit de saint Yves, outre les dégradations qui sont l'œuvre du temps, en éprouve journellement d'autres de la part des personnes pieuses, qui de tous les points de la Bretagne viennent comme en pèlerinage pour le visiter, et ne manquent pas d'en couper et d'en emporter un petit morceau, considéré comme une relique précieuse. Les fenêtres qui éclairaient la chambre sont garnies extérieurement de fortes grilles en fer. Au-dessus est une autre chambre éclairée par deux grandes fenêtres à croisées de pierre.

À gauche de l'entrée est la grande salle ou salle d'honneur, son toit et son plafond sont depuis longtemps écroulés, cette salle a aussi deux grandes fenêtres à croisées en pierre!

Le nom de famille de saint Yves était Héloüry, et son père était écuyer et seigneur de Kermartin, petit fief dont le chef-lieu fut le manoir dont nous venons de parler. Cette famille portait pour armoiries d'or, à la croix engrêlée de sable cantonnée de quatre alérions de même, et elle avait pour devise ces mots : à tout dix, dont nous ne pouvons comprendre le sens. Celui qui lui donna Le Boré, dans son Armorial de Bretagne, nous paraît fort hasardeux; cet auteur prétend que tous les gentilshommes de cette famille, ayant tout-



Saint Yves, d'après une ancienne bannière de Tréguier (XV^e siècle).

quent, ce juriconsulte si savant, promener dans les campagnes son grand manteau de bure blanche symbole de sa vie ascétique arboré par lui exprès « pour ramener plus facilement les brebis du Seigneur à l'amour du Christ » ; « quand on sait que sa science, son éloquence, ne sont rien, pour ainsi dire, au prix des merveilles incomparables de son austérité et de sa charité, alors l'admiration est sans bornes, tous les Bretons, nobles et roturiers, riches et pauvres, vénéraient Monsieur Yves comme leur père et partout où il paraît ils se lèvent devant lui par respect ».

Et lui mort, ce n'est pas seulement la Bretagne, c'est le roi et la reine de France, l'université de Paris, nombre d'évêques et archevêques, la France entière, à bien dire, qui prie, qui presse le Saint Père de mettre Yves sur les autels. Son culte en un clin d'œil se répand dans toute la chrétienté, et partout il symbolise la Justice et la Bretagne, partout on le couvre d'hermines, partout on proclame en lui la personnification la plus illustre et la plus achevée de la race bretonne.

Voilà dans l'histoire — trop brièvement indiqués, hélas! — la place, le rôle, la grandeur de saint Yves.

ARTHUR LEMOINE DE LA BORDERIE.
(Histoire de Bretagne, t. III, 1902.)

jours été d'une piété exemplaire, ils ont voulu exprimer en adoptant leur laconique devise, « que pour parvenir à la gloire des bienheureux dans le ciel, il convient à tout fidèle chrétien de garder et observer les dix commandements de Dieu. » Le lecteur pourra adopter ou rejeter cette explication alambiquée, tout comme bon lui semblera.

Le chevalier DE FRÉMINVILLE.
(Antiquités de Bretagne, 1839.)

Saint Yves, étudiant à Paris

EN 1267, à quatorze ans, Yves Héloüry partit avec son ami Jehan de Kergoz pour Paris, afin d'y continuer ses études.

Le voyage se fit à la fin de l'été, l'année scolaire commençant à la Saint-Remi, c'est-à-dire le 1^{er} octobre.

Il fut long et pénible, à travers toutes ces contrées si différentes de Bretagne, qu'ils quittaient pour la première fois, laissant derrière eux toutes leurs affections et les chers horizons qui avaient encrelé leur activité journalière.

Enfin ils aperçurent Paris, l'immense ville vers laquelle déjà tant d'aspirations convergeaient.

*Vint la cité de Paris, qui est longue et large,
Mainte tour, mainte sale et mainte cheminée.
Vit de Montleheri la grand tour crénelée,
La rivière de Seine vit, qui moult est large.
Et d'une part et d'autre mainte vigne plantée.*

Ils franchirent les hautes murailles qui entouraient la ville « avec leurs tours bien disposées », ils admirèrent Notre-Dame, paroisse de la France, ample et majestueuse, quoique non encore terminée.

Ils s'engagèrent dans des ruelles en coupe-gorge, aux fondrières nauséabondes et dans des rues plus larges au pavé glissant. Ils virent les carrefours bicornus, les maisons aux tourelles en saillies, aux pignons pointus, s'épaulant les unes les autres. Ils s'extasiaient devant les boutiques, les échoppes et les cabarets; ils furent étourdis par les cris, les appels, les disputes et par-dessus tout, par le bruit sempiternel des cloches des nombreuses églises et des innombrables couvents.

Les étudiants, groupés suivant leurs affinités, étaient souvent violents, tapageurs et de mœurs relâchées, et cela d'autant plus que l'Université leur manifestait une trop grande bienveillance.

Il fallut au jeune Héloüry du caractère et de la volonté pour conserver dans un tel milieu le goût du travail et la sérénité du cœur.

Pour le diriger dans cette cohue bien étourdissante et bien dangereuse, au sortir de la paix monastique de Tréguier, il a l'accueil et les conseils de ses compatriotes venus, comme lui, étudier à Paris. C'est Yves Sorret, de La Roche-

Derrien, qui le loge dans sa chambre avec Jehan de Kergoz; c'est aussi Henri Fichet, de Pommerit-Jaudy; Raoul Portier, de Lanmeur.

Il se mêla à la jeunesse ardente et studieuse du quartier de la Faculté des Arts, venue là, du monde entier, pour acquérir le « gai savoir » et qui, par une exubérance souvent excessive, cherchait à oublier les difficultés de la vie.

Yves Héloüry se vêtit de la robe noire et se coiffa du bonnet carré. Il acheta un écritoire qu'il suspendit à sa ceinture, et des tablettes de cire ou des cahiers de parchemin pour prendre ses notes.

La Faculté des Arts se tenait dans divers locaux de la rue du Fouard, qui était fermée par des barrières à ses deux extrémités. C'était le quartier encore si pittoresque de Saint-Julien-le-Pauvre et de l'église Saint-Séverin.

C'est là qu'on enseignait les sept arts libéraux, à la lumière des philosophes : « Là aussi, dit un « auteur de l'époque, l'odeur la plus suave du « nectar philosophique, réjouit l'odorat apte à « recueillir une émanation si délicate. »

Il y avait trois épreuves par an, portant sur les figures de la grammaire de Donat, les Topiques d'Aristote, les livres de Priscien et les analytiques.

Au bout de deux ans, les étudiants passaient l'examen appelé « détermination ». C'était le baccalauréat.



Saint Yves, bois gravé de Savina, artisan Trémois.

A dix-huit ans, ils pouvaient obtenir la licence; puis venait la maîtrise à l'âge de vingt ans.

Étant passé maître ès arts, Yves Héloüry suivit les cours du Clos-Bruneau, logeant rue Saint-Jacques-de-Beauvais, non loin de l'hôtel des Hospitaliers.

Les étudiants suivaient, une fois ou deux par semaine, les leçons d'un bachelier sur les décrets, et celles d'un docteur sur le décret. La lecture des décrets durait une heure et commençait à cinq heures du matin. La licence était conférée tous les deux ans.

Pendant les dix ans qu'il vécut à Paris, Yves Héloüry put approcher souvent le monde judiciaire qui s'agitait dans les grandes salles bâties par saint Louis, ile de la Cité. Il vit les juges, les plaideurs, les avocats et les procureurs envahir, chaque jour, le Palais; les avocats occupant les bancs ou barreaux de chaque côté du guichet, parlant debout, l'appelant au barreau de gauche, l'intimé à celui de droite. Il constata leurs mérites et leurs faiblesses et put apprécier l'ordonnance de 1274 qui réglementait la profession des avocats, en mettant un frein aux honoraires exagérés et à la longueur des procès, sans enlever toutefois leur profit, bien qu'elle provoquât parfois, depuis longtemps, quelque impatience chez les juges : « *Jam die, Postume, de tribus capellis*, » — Voyons, Maître Posthumus, parle-nous, enfin, des trois chèvres », note déjà Martial, dans un poème satirique. Le tableau de l'Ordre ne sera organisé qu'au XVI^e siècle et, en 1364, une ordonnance imposera aux avocats, « le conseil gratuit, pour Dieu, aux pauvres et misérables personnes »; c'était déjà l'assistance judiciaire.

André LE MARCHAND,
conseiller à la Cour
d'Appel de Rennes.
(*Saint Yves et l'adju-
ration à saint Yves*,
1935.)

Saint Yves à Rennes

Avant que le bon saint Yves eût été instruit et parfait en sciences de grammaire, des arts, des droits canon et civil, et aussi qu'il fut principé en la science de théologie, il se retira en la ville de Rennes, et fit officier de l'archidiacre de Rennes



Lit de saint Yves, reconstitué, en remplacement de celui qui fut brûlé, lors de l'incendie du manoir de Kermartin en 1895.

pour quelque temps, et ce pendant qu'il estoit officier il fréquentoit les lectures d'un religieux théologien au couvent des Frères Mineurs de Rennes, sous lequel il ouyt le quart des sentences et grant partie de la Bible, et apprint et refit moult de vertueuses doctrines : car le lecteur estoit saint homme, et oncques puis ne fut curieux saint Yves des plaisances mondaines ensuyvir. »

Et pourtant, l'horizon s'ouvrait radieux devant ce jeune juriconsulte qui avait à la fois les dons de l'esprit, de la richesse et de la naissance, et qui, à trente ans, se voyait élevé à un poste éminent de la magistrature, dans la capitale même du duché, là où il pouvait, aux yeux de tous, donner des marques éclatantes de son heureux naturel et de ses connaissances acquises.

Yves continua, à Rennes, la vie mortifiée qu'il avait adoptée à Orléans; mais il aspirait désormais à une perfection plus absolue, et ses macérations, contre lesquelles la chair se révoltait en vain, ne lui semblaient plus que les épreuves adoucies du noviciat.

Un jour, écuyer Alain de la Roche-Huon passait à Rennes, en compagnie de Messire Guillaume de Tournemine, son maître. L'archidiacre les invita à manger. Les familiers de la maison conduisirent Alain de la Roche-Huon à la chambre de saint Yves et lui montrèrent le lit en lui disant : « Voyez donc le lit où couche



Le manoir de Kermartin, reconstitué en 1834 sur l'emplacement de la demeure où naquit saint Yves, et qui fut incendié en 1895. (D'après le dessin de M. Louis Faudouq.)



L'église actuelle du Mûlhy-Tréguier a remplacé au XV^e siècle la chapelle du manoir de Kermartin. La tour et le portail principal ont été reconstruits au début du XIX^e siècle.

Maître Yves, l'officier, qui est de vos parages. » Ils découvrirent une partie du lit, et l'écuyer vit quelques morceaux de bois, quelques copeaux, avec une poignée de paille, le tout recouvert d'un méchant lambeau de chanvre.

Le gentilhomme qui allongeait sur cette couche ses membres meurtris jouissait alors de son patrimoine, qui lui rapportait soixante livres par an, et était pourvu d'un office « qui lui eust pu valoir de ferme cinquante livres, grosse somme en ce temps-là ».

Mais ces rentes n'étaient pas au seigneur de Kermartin, elles étaient aux pauvres.

Olivier le Floch, qui fut depuis vicaire perpétuel de la cathédrale de Tréguier et custode des reliques dans la même église, était écuyer à

Rennes, du temps que Dom Yves était officier de l'archidiacre Maurice. Il avait pour condisciple un autre Bas-Breton, Derrien Guyonard qui entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Dom Yves donnait aux deux écoliers, de trois jours en trois jours, un secours de deux deniers, pour faire face aux frais de leur éducation; il les invitait à dîner aux grandes solennités, à Noël, à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint lorsque l'archidiacre n'était pas à la maison. On préparait un repas de fête, comme c'est la coutume en pareils jours; quand les tables étaient dressées, Dom Yves faisait apporter les mets et les ranger sur la table comme si les convives étaient placés; il découpaît

les plats et mettait les portions dans un grand panier, qu'il confiait à Olivier ou à Derrien puis il disait : « Allez chercher mes gens. » Alors on ouvrait la grande porte et les pauvres entraient en foule. Il leur distribuait lui-même les portions qu'il avait faites et leur donnait deux fois à boire. Après cette distribution, il venait se mettre à table avec les deux écoliers, et tandis que ceux-ci et les autres gens de la maison mangeaient de tous les mets qui avaient été préparés, l'officier se contentait de pain bis et de légumes, et buvait de l'eau pure qu'il envoyait puiser à une fontaine qu'on appelait Gormoye. Quelquefois aussi Dom Yves gardait la nuit l'un de ses chers écoliers, et il le faisait coucher dans un beau lit de parade que l'on voyait dans sa chambre; pour lui il s'étendait à terre au milieu de ses livres, tout vêtu et ayant seulement ôté ses souliers.

Le séjour de saint Yves à Rennes ne se prolongea pas. S'il faut en croire le P. Maurice Godefroy, il sentit, comme tous les bons Bretons, le regret du clocher natal. Il y avait, à Tréguier, du bien à faire; l'évêque de ce diocèse, Alain de Bruc, faisait valoir ses droits épiscopaux et revendiquait son diocèse, « comme un bien qui était à lui ». Puis Yves était las d'une magistrature ingrate et stérile « pour ce qu'il voit le peuple de Rennes moult belliqueux, litigieux et plein de subtiles tromperies, abité à toutes déceptions et nouvelles cantelles de plaidoyeries ».

Il se démit donc de sa charge d'officier et revint à son manoir de Kermartin, « au grand contentement de ceux qui le connaissent ». L'archidiacre le congédiant lui donna un cheval pour le porter au pays; mais il le vendit des Rennes et en donna l'argent aux pauvres.

Messire Allain de Bruc le nomma immédiatement son officier, de sorte que le vertueux magistrat changea « non pas d'office mais de tribunal » puis le même évêque lui donna le rectorat de Trédréz. C'était en l'an 1825. Allain mourut cette même année. Geoffroy de Tournemine, qui lui succéda sur le siège épiscopal de Tréguier, confirma saint Yves dans sa charge d'officier, et plus tard, en 1293, il le nomma recteur de Louannec, paroisse plus importante que Trédréz, et surtout plus rapprochée de la ville de Tréguier et du manoir de Kermartin.

Sigismond ROPARTZ (*Histoire de saint Yves*, 1856).



Pigeonnies de Kermartin que la tradition assure avoir été construit par le Père de saint Yves.



La cathédrale actuelle de Tréguier n'est pas celle qu'a connue saint Yves, puisque reconstruite en 1339. (Photo Hamonic.)

Quelques miracles de saint Yves

Saint Yves, revenant un jour de Rennes à Tréguier, accompagné d'un seul domestique, trouva le passage d'une rivière impraticable. Il y avait eu de si grandes crues d'eau, que non seulement le pont en était couvert, mais à l'entrée et à la sortie du pont, la rapidité des eaux y avait fait des fosses profondes qu'on ne pouvait traverser sans exposer sa vie à un péril certain. Cependant saint Yves commença d'entrer dans l'eau, et de marcher vers le pont. Son domestique, qui a lui-même rapporté ce fait, lui cria de ne pas avancer; mais saint Yves le prenant par la main, lui dit en riant: certainement, nous passerons tous les deux ensemble, avec le secours de Dieu, ou nous serons noyés de compagnie. En achevant ces mots, il fit le signe de la croix sur les eaux qui étaient à l'entrée du pont. Elles se séparèrent pour leur laisser le passage libre. La même merveille parut sur les eaux qui étaient à la sortie du pont, et, quand saint Yves fut

passé, elles se rejoignirent et reprirent leur cours ordinaire.

Un autre jour que saint Yves avait distribué dans sa maison de Kermartin une fournée entière de pains aux pauvres, il s'en présenta un très malpropre, dégoûtant, hideux à voir, et à peine couvert de haillons. Saint Yves le fit asseoir devant lui à table, et le fit manger avec lui dans son plat. Quand le pauvre eut un peu mangé, il se leva de table et étant arrivé à la porte, il se tourna vers saint Yves et lui dit en breton: « Adieu, que le Seigneur soit avec vous. Aussitôt le même pauvre parut d'une beauté surprenante, et revêtu d'une robe blanche si lumineuse que toute la maison en fut éclairée. De tout le reste du jour saint Yves ne voulut pas manger sur la même table; et le pauvre ne fut pas plutôt disparu que saint Yves commença à répandre une grande abondance de larmes en disant: « Je ne reconnais que trop que le messager de Notre-Seigneur est venu nous rendre visite. »

Pendant qu'il était rector de Trédréz, il y eut une grande cherté qui rendit le pain fort rare, et donna beaucoup d'exercice à la tendre charité qui le portait au soulagement des pauvres. Il s'en présenta une fois à la porte plus de deux cents qui lui demandèrent du pain. Il n'en avait en tout que pour sept ou huit sous, c'est-à-dire très peu, vu la grande cherté; cependant, rempli de confiance en Dieu, il commença à distribuer ce peu de pain qui se multiplia tellement d'effluents en moins que cette grande multitude d'affamés fut rassasiée. Une autre fois, ayant à Kermartin vingt-quatre pauvres et plus, qui lui demandaient à manger, il envoya chercher du pain à Tréguier. On ne put en trouver qu'un de deux deniers



Restes de l'ancienne église St-Michel, au Minihy-Tréguier; tourelle du XV^e siècle, flèche du XVIII^e. (Photo N. D.)

qu'on lui apporta. Il dit: « C'est bien peu; mais qu'il durera, j'en donnerai; que le bon Dieu veuille bien suppléer au reste. » En effet, Dieu y suppléa et tout le monde en fut abondamment. Dans une autre rencontre, sur ce qu'un prêtre, qu'il avait envoyé prendre du froment qu'il avait mis à part dans un grand coffre, pour les pauvres, revint lui dire que la serrure avait été enlevée et le froment presque tout dérobé; il alla voir aussitôt ce qui en était; mais il eut lieu de rendre grâces à la clémence divine, puisqu'il trouva le coffre plein de froment, ce qui ne pouvait s'être fait en si peu de temps que par un véritable miracle.

DOM GUY-ALEXIS LOBINEAU.

Les droits de la Bretagne

Pendant que saint Yves s'occupait aussi d'œuvres pieuses, la guerre éclata entre l'Angleterre et la France. Le Duc de Bretagne, Jean II, qui d'abord prit parti, comme comte de Richmond, pour l'Angleterre, se rangea, en 1297, du côté de la France, et obligea les évêques et leurs chapitres, qui jusque-là en avaient été dispensés, de fournir des troupes. L'évêque de Tréguier se contenta d'envoyer ses hommes de fiefs, et ne crut pas devoir suivre le duc à l'armée du roi de France. Celui-ci, irrité, fit enlever une partie des biens-meubles de l'évêque et du chapitre, et envoya des officiers pour lever cette taxe. On ramassa les vases sacrés dans la sacristie de la cathédrale, et saint Yves se jo-



Tombeau et chef de saint Yves, dans la Cathédrale de Tréguier. (Photo Hamonic.)

gnit à d'autres prêtres pour passer les nuits à les garder.

Une de ces nuits, un nommé Olivier, qui était de garde avec notre saint, entendit vers minuit un bruit et tintamarre effroyable et violent, qu'il crut que toute la cathédrale tombait à terre. Réveillé en sursaut, il aperçoit saint Yves qui sortait de la sacristie, et le suit dans l'église. Le saint marchait devant lui et se rendit au maître autel, où il s'arrêta un instant; de là il alla à l'endroit où étaient les reliques de saint Tugdual, qui lui apparut et s'entre tint longtemps avec lui.

Saint Tugdual parlait d'une voix grave et majestueuse; saint Yves d'une voix humble et basse. Que se dirent-ils? Olivier ne l'entendit pas; mais sans aucun doute il fut question entre eux des droits de l'église de Tréguier violés par le roi de France (Philippe le Bel) et défendus par saint Yves et le clergé.

Le saint prélat ne dut pas engager Yves à céder, car quelques jours après un des sergents du roi enlevait de l'évêché un cheval moreau du prix de cinquante livres, lorsque saint Yves l'arrêta et le lui arracha des mains. Guillaume de Tourneville, qui était à la fois trésorier de l'église de Tréguier et collecteur de cette taxe, traita à cette occasion le saint de coquin et de gueux.

Yves se contenta de lui répondre:

— Vous direz tout ce qu'il vous plaira; pour



Une vue de l'admirable cloître de Tréguier (XV^e siècle).



Diverses statues de saint Yves dans les églises de : 1° Pouldergat, 2° Lanmeur (clichés Abgrall), 3° Quimper (musée archéologique, cliché Legrand), 4° Plouez'h (cliché Hénrot), 5° Peumerit (cliché Abgrall).

moi, tant que Dieu me conservera la vie, je m'emploierai toujours et de tout mon pouvoir à la défense de l'église et de ses libertés.

Réponse digne d'un prêtre et d'un saint !

ONFROY-KERMOALQUIN.

(Etudes sur les villes de Bretagne, 1946.)

Saint Yves

guérit son historien

L'AUTEUR de cette vie de saint Yves craindrait de se rendre coupable d'une grande ingratitude, s'il ne se mettoit dans le denombrement des paralytiques guéris par saint Yves. Il y a environ trois ans qu'il lui prit un tremblement à la main droite, qui s'augmenta si fort de jour en jour qu'à peine pouvoit-il écrire de manière qu'il pût lire lui-même sa propre écriture : jusqu'à ce que, traduisant le rapport que les Evêques députés par le Pape pour faire l'enquête des miracles de saint Yves firent à Jean XXII, il vint tout d'un coup en pensée à cet auteur, qu'en travaillant sur la vie de celui qui avait guéri tant de paralytiques de toutes les manières, il pourroit peut-être espérer quelque soulagement dans la paralysie de sa main, au moins pour l'écriture, qui est une des choses la plus nécessaire à un homme de lettres. La vérité est que, dans ce même moment, il se sentit si soulagé que depuis il a écrit avec la même facilité qu'il avoit avant la paralysie, et que pour toute autre chose le tremblement de main lui est resté, comme pour lui faire mieux sentir le secours et le miracle de saint Yves.

Jacques DE L'ŒUVRE.
(Vie de saint Yves, 1665.)

Comment saint Yves restaura la Cathédrale de Tréguier

LES premiers successeurs de saint Tugdual, ou au moins de saint Ruellin, qui avait son siège à Tréguier, ont dû songer à bâtir une église convenable pour la dignité du culte. Cette construction n'aura pas sans doute été achevée en un siècle ni deux, mais peu à peu, à mesure que les ressources sont venues ou que le besoin s'en est fait sentir. C'est probablement cette partie achevée en dernier lieu, qui aura été conservée comme un souvenir précieux de l'ancienne cathédrale. On l'a nommée, on ne sait trop pourquoi, la tour d'Hastings. Au rapport du P. Maurice Gelfroy, cette vieille cathédrale, fort caduque, petite, bâtie à l'antique, mal percée, obscure et doublée de simples lambris, portait tous les caractères du style roman primitif. Le bon Père, épris des merveilleuses églises ogivales qu'il avait sous les yeux, montra peu d'estime pour ces sortes d'édifices faits à l'antique. Yves résolut donc, avec l'aide de Dieu, de restaurer cette église vénérée qui avait abrité nos premiers évêques, et, sans s'arrêter aux plaisanteries de ceux qui lui présentaient un échec complet, il se mit en quête de secours.

Le duc, la duchesse, les seigneurs de la Cour, les barons et gentilshommes du pays, il les visita tous en leur tendant la main. Le peuple donna son obole; la communauté de la ville ses économies; l'évêque, le chapitre et le clergé du diocèse ouvrirent leurs bourses, et il n'y eut personne qui ne contribuât avec joie à cette œuvre, tout à la fois pieuse et nationale. En peu de temps,

les matériaux furent sur place et les ouvriers à leurs chantiers. Dieu fit connaître par un prodige combien cette entreprise lui était agréable.

Yves, en effet, ayant appris que le seigneur Pierre de Rostrenen avait de beaux arbres dans sa forêt, lui en demanda quelques-uns pour faire la charpente de la nouvelle cathédrale. Pierre accueillit favorablement la demande du saint prêtre; il lui permit de faire abattre autant d'arbres qu'il lui en faudrait et à son choix. Yves ne se le fit pas dire deux fois. Après avoir remercié le seigneur, il fit marquer et couper les plus beaux troncs de la forêt. Les familiers du château dénaturèrent les intentions du zélé recteur, et le dénoncèrent à leur maître, comme voulant détruire tout son bois, sous prétexte de restaurer son église. Pierre, trop crédule, se mit en colère et renvoya avec force injures le bon prêtre qui était venu lui témoigner sa reconnaissance au nom de saint Tugdual. « Le Dieu pour lequel je travaille, répondit Yves avec douceur, récompense au centuple tous les sacrifices que l'on fait pour lui. Vous pouvez vous en convaincre vous-même. Allez demain dans votre forêt et vous serez témoin de la vérité de mes paroles. »

Le seigneur fut désarmé par cette contenance du saint. Le lendemain donc, Yves ayant dit la messe dans la chapelle du château, tous, seigneurs et valets, entrèrent dans le bois et furent merveilleusement surpris, en voyant, par le plus grand des miracles, sur chaque tronc coupé la veille, s'élever trois autres arbres beaucoup plus grands et majestueux. Le seigneur de



Saint Yves recteur, statue du XVII^e siècle, appartient à M. le Comte Archiprêtre de Tréguier.

Rostrenen, à la vue d'un tel prodige, se jeta aux pieds de Dom Yves, lui demanda pardon de ses injures et lui permit de continuer de couper autant d'arbres qu'il lui en faudrait pour achever son œuvre.

Quand le bois fut arrivé à Tréguier et travaillé pour être mis en place, le charpentier s'aperçut que toutes ses poutres étaient trop courtes de deux pieds. Il en fut si humilié que, dans un accès de désespoir il voulut se pendre. On eut mille peines à l'en empêcher. Dans sa détresse, il alla trouver Dom Yves, mesura devant lui et le convainquit du fait. Le saint prêtre le consola de son mieux, puis se mit en prières et s'étant levé, lui dit avec beaucoup de douceur : « Mon ami, prenez votre ligne et mesurez encore, vous vous serez peut-être trompé. » Le charpentier obéit et trouva toutes les pièces de bois trop longues de plus de deux pieds. Tous les ouvriers, témoins du prodige, furent dans la plus grande admiration, et pleins de confiance en celui que Dieu montrait si puissant, ils travaillèrent avec la plus ardente activité, de sorte que l'édifice fut achevé en fort peu de temps.

Il est fort possible que la nef et les collatéraux de la cathédrale actuelle datent de cette restauration, et que la charpente, qui est si belle, provienne de ces beaux arbres, multipliés miraculeusement dans la forêt du seigneur de Rostrenen.

Abbé FRANCE.
(Saint Yves :
Sa vie et son temps, 1893.)



Groupes de saint Yves entre le riche et le pauvre : 1° Le Cloître en Playben (cliché Hamouet), 2° Minihy-Tréguier (cliché N. D.), 3° Saint-Vincent (photo Hamouet).

Le bon droit et la pauvreté

DEUX conditions étaient nécessaires pour avoir l'honneur d'être, en justice, le client de saint Yves : le bon droit et la pauvreté. L'official ne faisait point concurrence aux avocats qui gagnaient très légitimement leur vie en plaidant. Mais ces deux conditions étaient suffisantes; et quand elles se trouvaient réunies rien n'arrêtait le saint : ni la puissante influence d'un abbé du Relec, ni l'amitié d'un hôte. Dame Olive, veuve d'Olivier Charruel, gentilhomme de Plémeur, au diocèse de Tréguier, en témoigna sous serment. Son mari recevait assez souvent Yves à sa table, où l'ascète continuait de faire maigre chère; il refusait de boire du vin, et, si on l'en priait avec de trop grandes instances, il souriait, et de quelques gouttes il rougissait un verre plein d'eau. Dame Olive affirma, à l'enquête, que saint Yves s'était chargé gratuitement de la cause d'un pauvre à qui il avait obtenu une transaction. Comment le savait-elle? insistent les commissaires. Mais tout simplement parce que l'adversaire, contre qui l'official avait conduit le procès, était « son seigneur, c'est-à-dire son mari ». Dame Olive, certes, ne lui tenait pas rancune, car elle fit une longue et chaleureuse déposition sur les vertus de « Monsieur Yves Haelon », où elle dit notamment qu'il était « homme de grande compassion à l'égard des pauvres, des veuves et des orphelins, et des personnes misérables ».

D'ailleurs, une pareille bienveillance à son endroit, alors qu'il était avocat de la partie adverse, n'était point particulière à dame Olive Charruel. Yves Haloici raconta que l'official de Tréguier avait aussi soutenu, contre son père, le procès d'un certain pauvre qui s'appelait Costreic; et il ajouta que le pauvre avait raison. Le saint plaideur évidemment avec tant de modération, avec une bonne foi si évidente, que les plaideurs dont l'odieuse chicane n'avait point fait la douceur de son ascendant et lui rendaient les armes. Il n'était pas de ces avocats, dont on prétend qu'aujourd'hui même la race n'est pas complètement éteinte, qui estiment que le plus sacré de leurs devoirs est de copieusement injurier l'adversaire. Mais, naturellement, il était injurié lui-même. Un jour qu'il défendait, « pour l'amour de Dieu » cause d'une femme qui avait été séduite et voulait être épousée, le jeune homme à qui cette seconde partie de l'aventure ne plaisait point, le traita de coquin et de « truand ». Yves l'écoutait avec patience, souriait et continuait son argumentation. Une autre fois, ce fut l'avocat de son adversaire qui l'insulta, ce qui était infiniment plus grave et contraire à toutes les traditions de l'Ordre. Saint Yves ne se troubla pas davantage; il fit seulement remarquer qu'à la justice de sa cause les injures ne changeraient rien, « et toujours il parlait le visage joyeux et

Maquette du vitrail offert à la Cathédrale de Tréguier par le Barreau des Etats-Unis, en l'honneur de saint Yves, patron des avocats. Au centre : saint Yves en costume d'official, robe de vait et collet d'hermine, rend la justice. Un scribe assis prend le texte du jugement. A droite, le riche, à gauche, le pauvre. En haut, à gauche, Moïse présente les tables de la loi; à droite, saint Michel présente la balance. Ce vitrail a été exécuté sous la direction de M. Frossé, architecte des Beaux-Arts, par M. Raphaël Lardoux, maître-verrier, 79, rue Chéche-Midi, Paris.

souriant avec bienveillance », comme l'affirma Yves de Trégordel, de Pleubian, qui avait assisté à toute cette dernière scène.

Alexandre MASSERON.

(Saint Yves : Collection l'Art et les Saints.)

La bougeotte et les deux marchands

J'AY eu aussi que à une autre fois le bon saint Yves arriva à Tours pour une cause de mariage qui avoit esté poursuivie par devant luy entre un gentil homme et une jeune damoiselle, et estoit la damoiselle appellante par devant l'official de Tours de certaine sentence donnée en ce procès par saint Yves official de Tréguier : et en ce voyage fut sa sainteté manifestée parce que le bon saint homme quand il fut arrivé à Tours il se logea chez un notable femme veufve où autrefois il avoit logé et trouva à son arrivée une hostesse moult explorée et dolente. Il l'interrogea de la cause de ses douleurs et elle luy dist : Mon très cher Seigneur et hôte je suis femme perdue et destruite sans nul remède par un paillard garçon qui a plaide contre moy. Et demain seray condampnée à luy payer douze cens escus d'or à tort et sans cause ce que je ne scauroye faire sans vendre ce que j'ai de biens meubles et partie de mes héritages. Dame, dist-il, ayez en Dieu vostre espérance et ne vous desconfortez pas ainsi. Si vous avez bon droit et vous vueiliez avoir votre confiance en Dieu il vous gardera votre bon droit : car par tout il y a remède sinon à la mort. Racomptez-moy s'il vous plaist quel est vostre procès et bien volontiers m'employeray en vostre affaire en ce que je pourray.

« Hélas, dist la dame, Monseigneur, il y a deux mois passé que deux gallans vestuz en habits de marchans se vindrent loger céans et de plaine arrivée ilz me baillèrent en garde une gibecière ou bougeotte de cuir fermée à clef, moult pesante et me dirent assemblément que je ne la baillasse point à l'ung d'eulz si l'autre n'y estoit. Ce que je leur promis faire et si ne le scauroye nyer que il ne fust plainement prouvé. Puis, après cinq ou six jours de là, ainsi que j'estoye à la porte de céans ces deux compagnons avec cinq ou six autres marchans passèrent par-devant ma porte. Et me dirent : adieu, adieu hostesse, habillez-nous bien à soupper. Ce que je leur promis faire, et firent oultre et me dist : l'ung desditz deux compagnons retourna et me dist : « Mon hostelle, bailliez-moy s'il vous plaist nostre bougeotte, car nous allons faire un payement avec ces autres marchans que là voyez. Et je qui n'y pensoye que à la bonne foy luy baillay la bougeotte laquelle il emporta et oncques puis ne le vy. Et l'autre marchand retourna le soir céans et me demanda si j'avoie point veu son compagnon. Je luy dis que non et que oncques puis je ne le vy que je luy baillay la bougeotte. Alors il s'escria à hault cry. Ha dist-il, luy avez-vous baillé ma

bougeotte, je suis destruit et pövre à jamais. Ce ne sont pas les termes que je vous dis quant nous veinsmes loger céans. C'est que vous ne l'eussiez pas à bailler à l'ung que l'autre n'y fust, et vous avez fait le contraire, sans nulle faute je m'en plaindray à justice. Finablement il m'a fait adjourner par devant le lieutenant du ballif de



La vie de saint Yves, vitrail de l'église de Moncontour (C.-de-N.) (extrait des « Monuments originaux de l'histoire de saint Yves », 1887, Prud'homme, éditeur, Saint-Brieuc.)

Touraine, et a affermé par serment que en sa bougeotte y avoit douze cens pièces d'or et quelques lettres et cédoules de conséquence alors que elle me fut baillée, et est le procès en telz termes que la sentence doit demain estre prononcée. Ha, dist le glorieux amy de Dieu, Monseigneur saint Yves, Mon hostesse faictes venir vostre advocat et que je parle à luy.



Saint Yves, gravure du XVIII^e siècle, par Cornelia Galie, graveur hollandais.

* L'hostesse manda son avocat qui récita à Monseigneur saint Yves l'état du procès de la pauvre veuve tout ainsi que elle l'avoit rapporté et lui dist Monseigneur saint Yves que il vouloit estre le lendemain présent à l'audience de la cause et qu'il plaideroit pour elle. Quant le jour du lendemain fut venu Monseigneur saint Yves se rendit avecques son hostesse en l'auditoire. Et après que la cause eut esté par ordonnance du juge appelée, Monseigneur saint Yves pour la veuve defendresse requist à veoir en la face le demandeur sa partie adverse, lequel lui fut montré, et quand il l'eust veu et que l'estal ouquel le procès estoit fut récité, car plus ne restoit sinon à prononcer la sentence, le glorieux Monseigneur saint Yves parlant pour son hostesse dist au juge : Monseigneur le juge nous avons à vous remontrer ung nouveau fait qui est péremptoire et la décision du présent procès, c'est que grâces à Dieu la defendresse a faict si bonne poursuyte depuis le dernier appointement prins en la cause que la dessus dite bougeote dont est question a esté trouvée. Et la exhibera quand par justice sera ordonné et déterminé. A quoy l'avocat du demandeur requist que elle exhibast la dite bougeote en jugement présentement autrement ne

faisoit à recevoir de alléguerce nouveau fait pour empescher la prononciation de la sentence. Monseigneur saint Yves respondit : Seigneur juge, le fait positif du demandeur est que luy et son compaignon en baillant la bougeote à la defendresse leur hostesse la chargèrent de ne la bailler à l'un d'eux si l'autre n'y estoit, et par ce face le demandeur venir son compaignon et bien présens. Que qoy le juge appoinctea et déclaire que l'hostesse ne seroit tenue exhiber la bougeote si les deux compaignons n'estoient présens. Et après ceste sentence donnée le demandeur se print à trembler et la face luy paslist tellement que tous ceux qui présens étoient furent effrayés. Et par suspicion le juge le fist mettre en prison, fist son procès et trouva que c'estoit un pipeau qui avoit apporté une bougeote pleine de cloux de fer pour tromper l'hostesse. Et fut le procès contre ledit demandeur qui confessa le cas tellement poursuyvy que par sentence du juge il fut à trois jours de là pendu et estranglé au gibet de Tours. Et fut l'hostesse absoute par le moyen du glorieux saint Yves. »

Alain BOUCHARD.
(Les grandes chroniques.)



Saint Yves devant le sépulchre de saint Tugdual, bois gravé de Jeanne Malivel (Histoire de notre Bretagne », par Dano, éditions de l'Hermine, Dinard).



Saint Yves recevant un sac de pièces de procédures (gravure extraite des « Grandes Chroniques de Bretagne »).

La mort de saint Yves

SAINTE Yves, tout cassé et usé plus de travaux et austerités que de vieillesse, tomba malade après Pâques, et connaissant que Dieu voulait mettre fin à ses travaux, et commencement à son repos, il se disposa à ce passage, quoique toute sa vie n'eût été qu'une continuelle préparation à la mort. Le mercredi 15 mai, vigile de l'Ascension, il se sentit si faible et débile qu'à peine se pouvait-il tenir sur pieds; il célébra la messe en la chapelle de Kermartin, l'abbé de Beauport le soutenant d'un côté et Messire Alain, archidiacre de Tréguier, de l'autre. La messe étant finie, il entendit en confession ceux qui se présentèrent, puis se coucha sur sa chaise ordinaire; les nouvelles de sa maladie divulguées, plusieurs personnes de qualité le visitèrent, tant ecclésiastiques que laïcs, entre autre s'y rendirent l'official (qui lui avait succédé en cet office) et un recteur nommé Jean, lesquels le voyant si durement couché sur sa claye, en ses accouplements ordinaires, le reprirent de cette trop grande austerité, disant qu'à tout le moins il devait avoir davantage de paille sous soi, mais il leur répondit doucement : qu'il était bien ainsi et qu'il n'en méritait pas davantage.

Le lendemain jeudi 16 mai, jour de l'Ascension, il se confessa, et se fit revêtir de ses habits sacerdotaux, et voyant sa chapelle pleine de peuple qui de toutes parts venait le visiter, il leur fit une belle exhortation, laquelle leur tira les larmes des yeux; et voyant qu'un grand nombre de ses paroissiens de Louannec le venaient voir, il y envoya Jacques, son serviteur, pour les remercier de sa part et leur dire qu'il était en bon état, grâce à Dieu. Le vendredi 17 mai, un prêtre, nommé Messire Derrien, lui ayant dit entre autres propos qu'il devait faire venir le médecin, le saint levant les yeux et les bras vers un crucifix qu'il avait devant soi, lui dit qu'il n'avait affaire d'autre médecin que celui-là. Le samedi 18 mai, il reçut l'extrême-onction, présents le grand vicaire et official de Tréguier, Messires Geffroy et Alain, prêtres; le prêtre qui l'oignit s'appelait Messire Hamon auquel il répondait et aidait, ayant la vue portée sur le crucifix; après il s'affaiblit fort et perdit la parole, et ayant passé le reste de ce jour et toute la nuit suivante en veilles, prières et contemplations, le lendemain dimanche, après l'ascension, 19 mai, au crépuscule, cette sainte âme s'envola au ciel, où elle jouit de Celui à qui elle avait si fidèlement servi en ce monde. Il décéda le cinquantième an de son âge, cinq mois moins, et de Notre-Seigneur l'an 1303, le dix-huitième du règne de Jean II du nom, duc de Bretagne.

Le jour même, le corps fut porté de la chapelle



Saint Yves : image populaire moderne, de G. Robin (collection des saints de Bretagne).

Les funérailles de saint Yves, gravure moderne du XIX^e siècle.

de Kermartin où il était, dans la grande église de Tréguier, où se rendit une innombrable multitude de peuple de toutes parts, les uns baisant les pieds, les autres ne pouvant approcher de si près y faisaient toucher leurs chapelets, heures ou médailles, lesquels ils retenaient puis après en grandes révérences : mais la pitié était de voir les pauvres veuves, orphelins, mendians et autres misérables, qui allaient en troupes se jeter devant le cercueil du défunt déplorant la perte qu'ils faisaient de leur père nourricier, avocat et consolateur. Il fut dépouillé de ses pauvres haillons et revêtu d'autres habits. Les siens furent serrés révéremment, hormis une partie qui fut ravie par le peuple. L'enterrement fut solennellement célébré et le saint corps mis en terre où il ne fut guères que Dieu l'honorât des grands miracles.

Albert LE GRAND,
(La vie des Saints de la Bretagne
Armorique, XVII^e siècle.)

Canonisation de saint Yves

Au milieu du tumulte et du bruit des armes, les Bretons eurent la consolation de voir canoniser un de leurs ministres, qui attirait depuis plusieurs années leur vénération. Ce fut Yves Hélor, prêtre du diocèse de Tréguier, dont nous avons rapporté la mort sous l'an 1303. Le grand nombre de miracles, que Dieu avait opérés, par l'intervention de ce saint pénitent, avait porté son nom et sa gloire dans toute la France, et

même dans les royaumes étrangers. Le duc Jean III sollicita vivement le Pape Clément V de canoniser un homme, dont Dieu avait déjà manifesté si hautement la sainteté et les mérites. Plusieurs princes se joignirent et les mérites. Le Pape Clément V étant mort l'an 1316, le duc renouvela ses instances auprès de Jean XXII, son successeur. Le roi et la reine de France appuyèrent les prières du duc. Beaucoup de prélats du royaume s'unirent pour solliciter cette affaire. Enfin le chapitre de Tréguier donna procuration le 9 décembre 1329 à Yves, son évêque, pour aller à Avignon pour suivre cette affaire. Gui de Bretagne, frère du duc, voulut accompagner ce prélat et fit de nouvelles instances au Pape, tant de la part du duc que de celle des seigneurs bretons.

Ce fut pour satisfaire à de si pressantes sollicitations que le Pape Jean XXII nomma le 26 février de l'an 1330 des commissaires pour informer de la vie et des miracles d'Yves, fils d'Hélor, prêtre du diocèse de Tréguier. Les commissaires furent Roger, évêque de Limoges ; Aiguelin, l'évêque d'Angoulême ; et Aimeri, abbé de Saint-Martin de Trouarn, au diocèse de Bayeux. Les deux premiers étaient neveux du cardinal Pierre de la Chapelle et de Guillaume de Blaye qui avaient été maîtres de saint Yves à Orléans. Les commissaires commencèrent leur enquête le 23 juin et entendirent deux cent quatre-vingt-neuf témoins sur la vie et sur les miracles opérés par l'intercession de saint Yves. Le procès-verbal fut signé et scellé par les trois commissaires et porté au Pape par l'évêque de Limoges. Le Pape nomma trois cardinaux pour recevoir le procès-verbal et pour entendre le rapport de l'évêque. D'autres affaires interrompirent celle-là et les Bretons eurent la douleur de la voir longtemps suspendue. Alain Hélor, qui succéda à saint Yves dans le diocèse de Tréguier l'an 1330, n'aurait pas la décision du Pape pour établir un culte public en l'honneur de saint Yves. Dans le synode qu'il tint l'an 1334 il ordonna que hors l'aveu, le carême et le temps pascal, on ferait l'office de saint Yves tous les lundis qui ne seraient pas occupés par une fête solennelle. Enfin le Pape Clément VI accusé de lenteur par saint Yves même, comme il le déclare dans la bulle donnée pour la canonisation de notre saint, fit revoir toutes les procédures faites sur cette matière ; et de l'avis des cardinaux, assemblés en consistoire le 19 mai 1347 il ordonna que Dom Yves, fils d'Hélor, prêtre du diocèse de Tréguier, fut inscrit au catalogue des saints et honoré comme tel par tous les fidèles. Le corps de saint Yves fut levé de terre le 29 octobre suivant, jour auquel on célébra la translation. Le duc Jean V, qui avait une dévotion particulière envers saint Yves, lui fit dresser un tombeau magnifique, quoique d'un goût bizarre et gothique. Les bas-reliefs représentent une partie des victoires de Jean le Conquérant, son père.

Dom Pierre-Hyacinthe MORICE,
(Histoire Ecclesiastique et Civile de
Bretagne, 1750.)



1) Anse de Tuzunel en Trélarrec, face à Tréguier, à droite de laquelle se trouvait la chapelle de saint Yves-de-Vérité. —
2) Statue de saint Yves-de-Vérité, qui remplaça celle qui fut brûlée, et qui appartient au compositeur Ambroise Thomas, auteur de « Mignon », lequel villégiaturait à l'île d'Ilec.

La tradition populaire et saint Yves

N'en eus ket en Breiz, n'en eus ket unam
N'en eus ket sant evel sant Erwan.
Il n'est pas en Bretagne, il n'en est pas un
Il n'est pas un saint égal à saint Yves.

Les parents de saint Yves

D'ANCIENNE et bonne noblesse, les parents de saint Yves se distinguaient devant Dieu par leur foi et par leur piété. Le père avait nom Helouri, la mère s'appelait Azo.

Une révélation avait appris à la pieuse dame que son fils serait un saint. L'enfant apportait en effet des dispositions merveilleuses à l'étude et à la piété : sa maturité précoce semblait justifier les prévisions maternelles. Dès lors, sans doute, les châtelains de Kermartin offrirent à Dieu, pour le service des autels, ce fruit béni de leur union, généreux sacrifice qui se perpétue dans le sanctuaire du foyer breton.

C'est pour répondre à cette vocation divine, si manifeste dans son fils, qu'Helouri confia l'éducation d'Yves à Jean de Kerc'hoz, jeune clerc de Pleubian, qui vint demeurer à Kermartin.

Souvent, pour ranimer le zèle du maître et de l'élève, la pieuse Azo leur racontait sa vision ; puis elle ajoutait :

— Mon fils, conduisez-vous de telle sorte que vous deveniez un saint !

— C'est bien à quoi je tends, répondait l'enfant, et je n'ai pas d'autre dessein.

Mgr FALLIÈRES.

(Mandement pour l'inauguration du
tombeau de saint Yves, 7 septembre
1890.)

La marque de la pierre

Au cours de son voyage de retour de Rennes à Tréguier, Yves Hélor passa par Yvias. Il s'arrêta afin d'apercevoir plus tôt son cher Minihy, comme Moïse sur le Mont Nébo pour regarder la Terre Promise, il monta au sommet de la colline de Croaz-Mingem. De là, sa vue s'étendait sur le cercle immense de la campagne trégorroise, que coupent des vallées profondes, des champs fertiles et que bordent des roches abruptes, frangées par l'écumée de la mer. Il distinguait au loin le plateau sur lequel Pommerit-Jaudy, La Roche-Derrien, Langoat et Le Minihy ont leurs assises. Plus heureux que Moïse, le cœur battant d'une douce émotion et d'une sainte reconnaissance, il remerciait Dieu qui lui permettait enfin, après une longue absence, de rentrer sous le toit où il était né.

Comme il s'apprêtait à reprendre sa route, il se trouva en présence d'un groupe d'habitants d'Yvias en train de se battre. La cause de la dispute était futile. Yves proposa de s'entremettre. Son offre ne fut pas agréée et la fureur populaire, changeant d'objet, se tourna contre lui. Il se vit hué, injurié et pourchassé à coups de pierres. L'une d'elles l'atteignit à la tête et lui fit une blessure profonde d'où le sang s'échappa en abondance. Yves se retourna vers les forcenés

en demandant à Dieu de leur pardonner. Leur colère tomba instantanément mais en expiation, pendant plusieurs siècles, dans toutes les familles d'Yvias, les premiers-nés vinrent au monde portant au front la marque de la pierre que leurs ancêtres avaient jetée à Yves.

(Conté par Yvonne Le Gac de Kerfol.)

Le son paye l'odeur

Les riches se plaignaient d'Yves Helouri parce qu'il ne regardait pas leur costume pour les juger et n'hésitait pas à reconnaître les droits du pauvre.

Un de ses jugements surtout avait outré les puissants. Un riche avait assigné un pauvre devant Yves, pour obtenir une indemnité parce



Messagerie de saint Yves, dans le cimetière du Miniby-Tréguier. Les pèlerins qui ont une grâce à demander à saint Yves passent à genoux sous la petite voûte de l'entrée. (Photo Hamon.)

que, disait-il, ce pauvre venait, chaque jour, devant le soupirail de sa cuisine, se nourrir du fumet des plats. Yves déclara au riche que son assignation était parfaitement recevable, et le riche, qui croyait déjà la condamnation prononcée, s'en esbaudissait. Mais quel serait le montant de l'indemnité? L'officiel réfléchit un instant. Après quoi, il prit une pièce de monnaie et la fit tomber aux oreilles du demandeur en lui disant : « Le son paye l'odeur, c'est du vent qu'il a pris, auquel même je vous en paye : six osez déshabiller arle. » Furieux de cette décision, le riche amena ses amis contre l'officiel. Il s'oublia jusqu'au point de l'accabler de malédictions, de le traiter des termes les plus injurieux, de l'appeler gueux, coquin, pique-bourts, etc., etc., pendant qu'Yves lui répondait par ces simples paroles : Dieu vous le pardonne !

(Recueilli par Mircea de Kerdanet.)

L'adjuration à saint Yves

Sortez de Tréguier, franchissez le Jaudy, pénétrez sur le territoire de Trédarzec, obliquez à gauche et suivez, le long du fleuve, ce sentier de blaireau qui, après avoir contourné une colline de maisons basses et propres appartenant à des retraités de la marine, s'ombrage au moment de beaux châtaigniers, grimpe aux flancs d'une genetaie tendue de blanc, comme pour quelque Fête-Dieu, par les ménagères qui y font essorer leur lessive; plonge dans la fraîcheur d'une petite combe maussue et toute sonore du caquet des lavandières prochaines, puis reprend son escalade solitaire et débouche, en face même de Tréguier, au hameau de Porz-Bihen.

Avant d'emprunter l'échelier d'accès, faites halte près de ces ormes ; le champ que vous foulez est sacré. Il affecte la disposition d'un trapèze; rien ne le distinguerait à première vue des champs voisins ; les levées de pierres sèches et de terre qui le bordent, sauf au levant, sont couvertes d'un manteau uniforme de ronces, de lierre et de chèvrefeuilles entrelacés et, si l'on ne vous avertissait de leur présence, vous ne remarqueriez probablement pas le pan de mur à hauteur d'appui et le rentrant de maçonnerie enclavés dans le talutage. Ce pan de mur, ce rentrant et ce bouquet d'ormes qui l'abrite, c'est tout ce qui reste de l'ossuaire désaffecté où l'on « vouait » jusqu'en 1879, au terrible Saint-Yves-de-Vérité, les débiteurs de mauvaise foi et les personnes qui s'étaient rendues coupables d'un faux serment : le saint les faisait mourir dans l'année.

Il y avait là son tribunal.

Il y siégeait à droite, dans le coin le plus sombre, sous la forme d'une vieille statue en bois grossièrement équarrie, dont les couleurs s'étaient effacées à la longue, ne laissant subsister qu'un plâtre blanchâtre qui lui donnait un air fantomatique. Il tenait ses audiences le lundi, au crépuscule. Aucun témoin n'était appelé. L'édifice, de style Louis XIII, ne possédait qu'une petite fenêtre d'aération ; la porte en était fermée à clef et la clef déposée chez le locataire du champ qui la remettait au pèlerin contre une modique redevance. Celui-ci, après avoir lancé une poignée de clous par la lucarne, pénétrait à rebours dans l'ossuaire, refermait la porte, se signait, puis allumait une chandelle devant l'image du saint et jetait une pièce de monnaie à ses pieds. L'audience commençait. Et c'était, dans toute sa rigueur, une audience à huis-clos : de la formule d'adjuration, marmou-



Entrée de la communauté de l'hôpital de Tréguier dont la première fondation est due à saint Yves.

née plus qu'articulée par le demandeur, à l'arrêt silencieux du juge, rien n'en transpirait au dehors. Elle durait en moyenne un quart d'heure et n'était troublée que par le bruit du vent dans les brèches de la toiture ou le frôlement velouté d'une aile de chauve-souris rasant la corniche. Yves-de-Vérité, dont l'œil scrutait les âmes jusqu'au tréfonds, n'avait pas besoin qu'on lui fit un long exposé de l'affaire évoquée à sa barre. Il suffisait de lui dire, après avoir secoué sa statue pour y faire descendre l'esprit :

— Tu es le saint chéri de la vérité (littéralement Zantic-ar-Wrionez, le petit saint de la Vérité). Je te voue un tel. Si le droit est pour moi, condamne-moi ; si le droit est pour moi, fais qu'il meure dans les délais rigoureusement impartis.

Ces délais étaient de neuf mois. La sommation s'accompagnait d'un cérémonial compliqué. Mais ceux qui voulaient vouer un de leurs ennemis à saint Yves ne le faisaient pas eux-mêmes. Ils s'adressaient à des « voueuses » professionnelles très au courant du rite à suivre. Pour que l'adjuration produisit tous ses effets, il était également indispensable que le « voué » trouvât et ramassât sur son chemin un objet, abandonné à son intention, par celui qui réclamait justice contre lui.

Il est à remarquer que l'adjuration à Saint-Yves-de-Vérité emprunte sur beaucoup de points les procédés habituels de l'ancienne citation en

justice, notamment la wadiatio (remise d'une pièce de monnaie) et la constitution d'avoué. C'est tout à fait par exception qu'un plaideur s'adresse directement à saint Yves et, le plus généralement, il recourt à l'intermédiaire d'une pèlerine de métier, coutumière de ces missions clandestines et qui connaît sur le bout du doigt la procédure à suivre pour se faire écouter du saint. Procédure secrète en outre, pleine de rites bizarres et qui paraît avoir comporté d'assez nombreuses variantes, sauf en ce qui concerne la formule d'adjuration. Il n'en pouvait être autrement d'une pratique qui n'a rien d'officiel; encore n'est-ce pas assez dire, puisque le Clergé de tout temps condamna l'adjuration à Saint-Yves-de-Vérité et qu'en fin de compte, ne pouvant obtenir la cessation des pèlerinages nocturnes à l'oratoire de ce saint, il prit le parti de supprimer l'oratoire lui-même.

(Introduction au Crucifi de Keraliès.)
Charles L. GOFFIC.

Le pigeonier bien gardé

Tout jeune, Yves faisait montre de ce caractère sérieux et réfléchi qui est l'indice des natures privilégiées. Il aimait écouter les récits de son père, lui décrivant les pays visités par lui au cours de la croisade, ou ceux de sa mère, lui parlant des saints et des légendes de Bretagne. Sa physionomie rayonnait d'intelligence et ses petits



Chapelle-sépulchre de saint Yves-de-Vérité, en Tardennec. Dessiné d'après nature de Louis Fautouy en 1873.



Saint Yves rendant la justice, par Jacopo Chimenti (da Empoli) Florence, galerie des Offices, cliché Alinari.

camarades aimaient à demeurer autour de lui quand, ensemble, ils s'amusaient sous les ombrages de Kermartin. Il y avait notamment, en avant du manoir, un champ où Yves se plaisait plus qu'ailleurs : c'est celui où s'élevait encore le pigeonier qu'avait fait construire son père.

On rapporte qu'un jour ce dernier chargea son fils de défendre ses terres nouvellement ensemencées contre le ravage des pigeons. Mais, sur les entrefaites, Yves reçut la visite de ses petits amis. Tous décidèrent de se rendre à la chapelle voisine. N'était-il pas à craindre que pendant cette absence, les pigeons ne dévastassent le champ? Yves demanda à ses petits camarades de l'aider à porter à l'entrée du champ les ridelles et la roue d'une vieille charrette. Il pensait que ces obstacles suffiraient à empêcher les pigeons de pénétrer dans le champ. Bien que ces naïves précautions ne fussent guère de nature à effrayer les pillards, ceux-ci ne quittèrent pas le colombier; la tradition affirme qu'un ange avait pris la place d'Yves Hélor.

(Conté par l'abbé Savidan, recteur du Minihy-Tréguier.)

Les cheveux rouges

On assure en Bretagne que par esprit de justice il arrivait parfois à saint Yves de marquer par un acte exemplaire une faute grave.

Un soir, brisé de fatigue, il s'était endormi. Sa tête reposait sur la pierre d'un dolmen. Un cultivateur des environs, qui gardait rancune à

l'avocat d'un mauvais procès qu'il lui avait fait perdre, résolu, en le voyant, de l'assommer d'un coup de pelle. Yves, réveillé à temps, put esquiver le coup. Aussitôt, les cheveux de l'agresseur, qui étaient noirs, devinrent rouges comme du feu et ceux de ses descendants, pendant de longues générations, subirent le même sort.

(Conté par l'abbé Thomas, Recteur de Saint-Gilles-les-Bains.)

Comment saint Yves entra au ciel

SUIVANT les uns, Yves était entré au ciel sans que saint Pierre s'en fût aperçu. Quand il s'en avisa, il le pria poliment de sortir en déclarant

«... qu'aux gens de la sorte
« il n'avait, des élus, jamais ouvert la porte.»



La multiplication du blé dans le coffre de saint Yves (dessin de Louis Faudouq, d'après le retable de la chapelle de saint Yves, à Loguivy-Plougas).

La mort du recteur

A JOURD'HUI, le petit oratoire de Portz-Bihan n'existe plus... Le recteur de Trédarzac, en la paroisse de qui il était situé, y mit le premier la pioche. Il le fit raser entièrement et relégué la statue du saint dans le grenier du presbytère. Mais il est plus facile de démolir un mur que de déraciner une coutume, surtout en Bretagne. On n'en continue pas moins de venir prier sur l'emplacement de l'oratoire disparu. Dernièrement, une femme du pays de Goëlo, qui avait été spoliée par un notaire, y passa la nuit, prosternée sur le sol, sous la pluie qui tombait à verse; et s'en retourna chez elle, à demi-morte de froid, mais sûre d'être vengée. Vous trouverez aux environs des gens pour vous affirmer que le saint fait chaque soir le trajet du bourg à Portz-Bihan pour reprendre possession, jusqu'au matin, de sa maison en ruines : ils l'ont rencontré.

La légende ne s'arrête pas en si bon chemin. S'il faut l'en croire, le recteur « sacrilège » fut puni par saint Yves lui-même de son « forfait », voici dans quelles circonstances :

Certaine après-dînée, trois hommes étrangers à la paroisse se présentent à la porte du presbytère.

— Qu'y a-t-il pour votre service? leur demanda la servante.



Image populaire de saint Yves, début du XIX^e siècle.

Yves Hélor, bon procédurier d'après la conception populaire, objecta qu'il ne tiendrait compte de cette mise en demeure que si elle lui était signifiée régulièrement par ministère d'huissier. Et comme saint Pierre, malgré ses recherches, ne trouva pas un seul huissier dans le séjour des bienheureux, saint Yves resta en possession de sa place.

Suivant les autres, au moment où saint Yves se présenta à la porte du ciel, il y avait avec lui un grand nombre de religieuses.

— Qui êtes-vous, demanda saint Pierre à l'une d'elles.

— Religieuse, répondit celle-ci.

— Allez d'abord faire un tour au purgatoire, reprit saint-Pierre, nous avons déjà ici assez de religieuses.

— Et vous, dit saint Pierre à maître Yves, qui êtes-vous, que faisiez-vous sur la terre?

— Je suis Yves Hélor, j'étais avocat.

— Entrez tout de suite, s'écria le saint portier, des avocats, nous n'en avons pas encore un seul.

Cette dernière histoire se conta couramment au début du XVII^e siècle. Aussi, afin de protester contre la réponse prêtée à saint Pierre, un avocat célèbre de l'époque fit paraître, à Leyde, un petit livre établissant que plus de cinquante avocats étaient canonisés.

O.-L. AUBERT.

(Les légendes traditionnelles de la Bretagne.)



Tableau patronal de la Confrérie de Saint-Yves et de Saint-Nicolas, restauré aux frais des avocats et avoués de Nancy en 1862.

— Nous voudrions parler à M. le recteur.
— Il est à table; que désirez-vous de lui?
— Qu'il nous permette de nous agenouiller devant l'image d'Yves le Vêridique, laquelle est, dit-on, prisonnière dans son grenier.

Impressionnée par le ton singulier dont étaient prononcées ces paroles, la servante s'empressa d'avertir son maître, bien qu'il n'aimât guère être dérangé au cours de ses repas. Le recteur, la serviette à la main, parut aussitôt sur le seuil de la salle à manger. Il avait la mine furieuse.

— Sortez d'ici, cria-t-il, vagabonds de grand-route que vous êtes! Saint Yves n'a que faire de vos prières homicides.

— Soit! répondit avec calme l'un des inconnus. Puisqu'il en est ainsi, nous l'assignons tous les trois à son tribunal. C'est aujourd'hui samedi. Il te reste la nuit pour te repentir. Demain tu ne célébreras pas la grand-messe!...

Là-dessus, les personnages mystérieux s'évanouirent sans qu'on sût comme.

... Le recteur a gagné son lit, à l'heure habituelle. Il est triste. Des pensées funèbres le hantent. La servante aussi se sent le cœur étroit d'une angoisse. Elle a beau se tourner et se retourner entre ses draps, elle ne peut s'endormir; la sinistre prophétie des trois pèlerins retentit obstinément à ses oreilles... Soudain, elle sur-saute: par l'escalier du grenier descend un pas lourd, le pas de quelqu'un « qui serait en bois ».

Il résonne maintenant dans le corridor. Une porte s'ouvre, un cri part. Et c'est ensuite une plainte longue, entrecoupée de hoquets, comme un râle. Est-ce chez le vicaire? Il sera toujours temps d'y aller voir. Un malheur ne s'apprend

jamais que trop vite. Et la servante se tient coite, la face au mur, avec une sueur d'épouvante qui lui ruisselle par tout le corps...

Lorsqu'on entra le lendemain, au petit jour, dans la chambre du recteur, on le trouva dans son lit, mort et la couverture ramenée sur le visage.

Anatole LE BRAZ.
(Au Pays des Pardons.)

Chants populaires en l'honneur de saint Yves

Les premiers faits de notre histoire ont été transmis à la postérité, à une époque où la tradition était le seul moyen d'en conserver le souvenir. En Bretagne surtout, ce pays poétique par excellence, malgré l'âpreté de son climat et la rudesse proverbiale de son sol, les sentiments de l'âme, la reconnaissance du cœur, et l'admiration de la pensée, tout se traduit en une poésie triste parfois, mais suave et d'une saveur toute particulière, que lui communique le parfum des fleurs dorées et des landes immenses. C'est dans ces cantiques et ces gwerz que nous trouvons l'admiration, la reconnaissance et la dévotion de nos pères pour saint Yves.

Ces hymnes sont nombreuses et très anciennes dans la liturgie bretonne.

GAUTHIER DU MOTTAY.



Fac-similé de la fresque de Sanguiniano, près Pérouse, qui montre saint Yves donnant à une clientèle en haillons des consultations gratuites.



S. YVES et le PAUVRE

Bois de Ernest Charbonnier.

OPINIONS SUR SAINT YVES

La science du droit chez saint Yves

Le droit, c'est la personne humaine protégée dans ses intérêts, dans sa dignité morale, dans les moyens qui lui sont nécessaires pour atteindre ses fins. Le droit, c'est la famille affermie sur ses bases par des garanties qui assurent à chacun de ses membres le rang et la fonction qui leur sont propres. Le droit, c'est la société civile réglant la constitution et ses pouvoirs, son activité, sa vie. Le droit, c'est la grande famille des nations observant dans leurs rapports les lois de la justice et de l'équité. Le droit, c'est l'église elle-même, avec son organisme divin, son régime intérieur, ses relations avec les états. Le droit, c'est le gage de la sécurité pour les biens et pour les personnes, pour l'individu et pour la société, c'est la sauvegarde et le maintien de l'ordre universel.

Telle est la science dont Yves de Ker martin avait fait l'objet de ses études pendant de longues années, et qu'il allait appliquer avec cet esprit de justice dont l'histoire a gardé un si profond sou-

venir. Juge ecclésiastique à Rennes et à Tréguier, avocat des pauvres devant les tribunaux séculiers, on ne sait dans lequel de ces deux offices il a porté, avec un merveilleux talent, une plus admirable droiture. A peine si la tradition a pu sauver de l'oubli quelques-unes des causes qu'il a défendues; mais ces causes, devenues historiques par leur célébrité, nous permettent d'entrevoir ce qui a dû exciter l'admiration de ses contemporains.

MGR FRAEPPEL.

Advocatus et non latro

Ce saint, dont la culture était vaste et qui avait de l'éloquence, trouva du temps pour écrire un commentaire du Décret de Gratien et une anthologie pieuse sous le nom de Fleurs des Saints. Commentaire et anthologie sont perdus. Mais on a récemment exhumé à Paris une inscription en son honneur. Ce qui le caractérise c'est qu'avec la simplicité d'âme d'un franciscain il ait mis un sens romain du droit au service de la charité chrétienne. C'est un juriste toujours

prêt à se dresser contre qui viole la coutume, fût-ce le roi en personne : Philippe le Bel, qui voulait taxer les biens de l'Église, le trouva brandissant les privilèges de l'évêché de Saint-Tudual. Ainsi le peuple l'a-t-il vénéré, ainsi les imagiers du Moyen Âge l'ont-ils représenté, non comme un prédicateur et un curé, mais comme un avocat, sous la barrette professionnelle, avec les trois sacs à procès, et le riche et le pauvre.

*Sanctus Yvo, erat Brito
Advocatus et non latro,
Resmiranda populo.*

Un avocat honnête, quelle merveille!

Sous la pression de l'opinion publique il fut canonisé le 19 mai 1347, Clément VI étant Pape, Philippe de Valois roi de France, et Charles de Blois duc de Bretagne. Il y avait juste cent ans que l'avait été Guillaume Pinchon, en son vivant évêque de Saint-Brieuc, le premier Breton à qui la papauté fit cet honneur : car les saints du V^e et VI^e siècles n'ont jamais été reconnus à Rome. Une chapelle fut dédiée au nouveau saint à Paris, qui, abandonnée depuis la Révolution, fut rasée en 1823; une autre à Rome, où la colonie bretonne était importante vers la fin du Moyen Âge : ce fut Saint-Yves-des-Bretons, qui garda ce titre jusqu'en 1826; en Bretagne ses reliques opéraient des miracles. Tréguier eut son chef, Trémarc son ponce. Le Miniby son bréviaire, Louannec sa chasuble. Le duc Jean V lui fit construire un mausolée et voulut reposer à côté de lui. Les deux tombeaux ont été détruits sous la Révolution.

Auguste DUBOY.
(Histoire de Bretagne, 1932.)



Chapelle de saint Yves à Paris, érigée en 1352, démolie en 1823. (Gravure du XVIII^e siècle.)

L'opinion de Renan

SAINT YVES était l'objet d'un culte encore plus populaire; le digne patron des avocats est né dans Le Miniby de Tréguier, et sa petite église y est entourée d'une grande vénération. Ce défenseur des pauvres, des veuves, des orphelins, est devenu dans le pays, le grand justicier, le redresseur de torts. En l'adjurant avec certaines formules, dans sa mystérieuse chapelle de Saint-Yves-de-la-Vérité, contre un ennemi dont on était victime, en lui disant : « Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore », on est sûr que l'ennemi mourra dans l'année. Tous les délaissés deviennent ses pupilles. A la mort de mon père, ma mère me conduisit à sa chapelle et le constitua mon tuteur. Je ne peux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de mes intérêts; mais je lui dois mieux que cela; il m'a donné contentement, qui passe richesse, et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce jour.

Le mois de mai, où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au Miniby; les paroisses, précédées de leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins; on faisait alors embrasser les croix en signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée. Mais, s'il y avait dans la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni.

Ernest RENAN.
(Souvenirs d'enfance et de jeunesse.)

L'ascète et le savant

LA Bretagne avait des chênes, mais le chêne de Vincennes n'y poussait point partout pour abriter la justice de saint Louis.

Les abus du pouvoir n'étaient point rares dans une société encore mal assise et où la force primait trop souvent le droit. Au spectacle de ces injustices, Yves sent s'éveiller en lui la vocation d'avocat des pauvres et des opprimés. Pour se constituer leur défenseur, il veut être armé de toutes pièces, posséder à fond la science du droit, en explorer tous les arcanes! Il prend donc le chemin d'Orléans et pendant deux ans suit les doctes leçons de Guillaume de Blaye et de Pierre de la Chapelle.

Et maintenant qu'après douze ans passés au pied des chaires les plus réputées, la science de son temps n'a plus de secrets pour lui, *multum sapiens et literalus*, sa vie d'étudiant cesse et une autre vie commence au seuil de laquelle je dois m'arrêter, vie extraordinaire, où éclatent toutes les ressources de son génie et tous les pro-



Chaque année, le 19 mai, se célèbre à Tréguier le pardon traditionnel de saint Yves. La foule se presse respectueusement pour saluer à la sortie de la cathédrale le cortège où toutes les paroisses environnantes délèguent leurs porteurs de hanniettes. (Gravure de Peters Desteract.)

que nous avons transcrit au début de ce livre (1). Les monuments législatifs, composés en France aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, n'ont pas ce caractère de la Coutume de Bretagne qui est d'ailleurs, considérée du seul point de vue juridique « excellente en toutes ses dispositions ». Aussi l'esprit est-il comme obsédé par cette coïncidence que la Coutume fut rédigée au moment où saint Yves venant de mourir, la renommée de ses vertus, le bruit des miracles qui s'accomplissaient à son tombeau, se répandaient bien au delà de la province. Sans doute il est impossible de donner des preuves nettes, précises, déterminées, de l'influence exercée par les doctrines ou l'exemple de saint Yves sur les rédacteurs de la Coutume, et cependant comment douter de la réalité de cette influence en lisant des maximes telles que celles-ci : « Justice fut établie pour charité, amender les mauvaises voies et soutenir les pauvres ménagers pour l'amour de Dieu. » Cette sentence, inscrite au pied de quelque statue de saint Yves, semblerait avoir été extraite de la déposition d'un témoin à l'enquête pour la canonisation, qui l'aurait recueillie de la bouche même du charitable avocat des pauvres. C'est sous l'impression de cette certitude morale qu'un juriconsulte distingué de notre temps, auteur d'une vie d'Yves Héliori, a avancé cette hypothèse qui permet d'éclaircir le texte de notre vieille coutume par le récit des vertus du saint, expert es lois, souverain amateur de justice, patron de la Bretagne, qui dans son testament fit mention expresse « de la principale coutume » du pays.

Alain RAISON DU CLEZIOU.
(La Bretagne de l'origine à la réunion.)

diges de sa vertu, où il montre dans les plus hautes charges comme dans les plus humbles fonctions un zèle égal, où son humilité sait trouver de saintes hardiesses pour défendre le droit méconnu, où les miracles font jaillir sur sa personne une gloire que ne parvient pas à éteindre la pauvreté de son vêtement et où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'ascète qui dort sur la terre nue ou du savant qui demande à ses livres un oreiller, comme pour attester la sympathie, l'alliance, la fraternité de la science et de la sainteté.

Abbé MORELLE
(depuis évêque de Saint-Brieuc et Tréguier.)

Saint Yves et la très ancienne coutume

IL serait facile de multiplier les citations qui mettent en relief le caractère de haute moralité de la Coutume de Bretagne. Un souffle mystique semble avoir passé sur cet ouvrage de droit qui se termine par la gracieuse et naïve prière

(1) Les Rédacteurs de la Très Ancienne Coutume de Bretagne ont arrêté leur travail sur cette brève et touchante prière : « Et pour ce, déprions Dieu et la benoîte Vierge Marie qui le porta en ses costes et conceput et tous les saints et saintes du paradis qu'ilz nous donnent faire leur volenté, garder de péché et venir au Royaume de clarté. Amen. »



Saint Yves gisant sur son tombeau (fragment, cathédrale de Tréguier. Photo N. D.)

= ÉCHOS =

Le résultat compte seul

Nous ne sommes jamais certains que ceux à qui nous avons cru loyalement donner le plus et le meilleur de nous-même aient reçu de nous ce qu'ils en attendaient.

Il nous arrive parfois, en effet, de recevoir des doléances qui nous surprennent au premier abord. Mais, après y avoir réfléchi, nous comprenons fort bien que tout le monde ne soit pas du même avis et qu'en chaque circonstance il y ait lieu de tenir compte des nuances nombreuses qui forment le bloc de l'opinion.

Les uns nous écrivent : Votre revue n'est pas assez éclectique. Elle cherche trop à satisfaire les « benêts du régionalisme ». Vous devriez faire quelques échappées dans le domaine des idées nouvelles et même, le cas échéant, donner leur place aux formules qui peuvent paraître aujourd'hui subversives à quelques-uns, mais qui seront peut-être la vérité de demain.

Les autres nous reprochent, au contraire, d'accueillir des suggestions ou des écrits qui choquent leur esprit traditionaliste.

Nous nous sommes, dès le début, placés uniquement sur le terrain de la défense des intérêts moraux et matériels de la Bretagne. Nous n'en sommes jamais sortis. Nous nous y tenons sans avoir l'espoir de satisfaire tout le monde, mais avec l'intime conviction que notre effort a son utilité. Nous recherchons principalement la réalisation de tout ce qui se peut obtenir par l'union des esprits et des cœurs, estimant que, lorsque cette union sera faite, nous aurons accompli notre tâche.

Et ce ne sont pas quelques critiques éparses — de très bonne foi, sans doute — qui nous empêcheront de poursuivre la route où nous avançons depuis quinze ans... C'est un résultat qu'on nous jugera.

HOLL.

A propos du binou

Notre collaborateur M. Stéphane Faye nous écrit : « Votre étude sur le binou a invité mon imagination à faire la folle. Le bénédictin Bounard, qui fit, en 1788, imprimer à Landerneau un pamphlet où, sous le nom de Garick, il promena sa verve de « voyageur breton », met en scène des joueurs de « bénigneux » d'une sorte de « musette champêtre ». Est-ce que le binou ne serait pas originaire de l'île, des îles Béniguet? En fureteur brestois ne pourrait-il découvrir dans les archives, l'époque à laquelle le bénigneux apparut aux noies ou aux fêtes bretonnes? Votre clientèle est assez éclairée et assez nombreuse pour fixer ce point d'histoire locale? »

A propos de la " Vie de Jésus "

La Vie de Jésus, par François Mauriac, véritable portrait psychologique du Christ, constitue le gros succès de librairie de l'année.

Quarante mille exemplaires ont, paraît-il, été vendus en quelques semaines. Et ce chiffre est égal à celui qu'atteignit la Vie de Jésus, d'Ernest Renan, lors de sa publication.

Et voici, à ce sujet, un mot qui ne manque pas de piquant. Tout le monde, dans les milieux les plus divers, voulait avoir la Vie de Jésus de Renan. Une jeune femme vint un jour chercher une de ses amies, pour aller au Bois. Celle-ci déclara qu'elle ne sortirait pas avant d'avoir terminé sa Vie de Jésus.

— C'est si intéressant, dit-elle à la visiteuse, que j'ai hâte de savoir comment finit l'histoire...

Lord Kitchener à l'Armée de Bretagne

M. Camille Le Mercier d'Erme, dont nous avons publié l'article : L'Armée de Bretagne au camp de Conlie dans notre précédent numéro, nous communique une lettre qu'il a reçue de M. Maurice Lorde-reau, secrétaire de la société La Bretagne artistique, dont voici le principal passage.

« Pendant la campagne de 1870, un jeune Anglais habitant Dinan s'engagea dans les mobiles bretons. Nommé peu après caporal dans une compagnie où mon père était lieutenant, il participa, à ses côtés, à divers coups de main, notamment à La Ferté-Bernard où ils enlevèrent un avant-poste adverse. Le caporal ne tarda pas à être promu sergent, cependant que mon père recevait les galons de capitaine.

« Ce jeune Anglais n'était autre que John Kitchener, le futur vainqueur de Khartoum, le Sirdar Kitchener de Fachoda, plus tard ministre de la Guerre du Cabinet britannique pendant le conflit mondial, disparu dans le torpillage du cuirassé Hampshire en 1917.

« Mon père mourut en 1898 et connut, avant de s'éteindre, la victoire de son ancien sergent à Khartoum.

« Vers 1906 ou 1907, me trouvant moi-même à l'Hôtel de la Grande-Hermine à Saint-Malo, je fis connaissance avec des importateurs anglais et j'en savais. L'un d'eux, qui venait d'acheter les mémoires de Lord Kitchener, me demanda si j'étais parent du capitaine de mobiles sous les ordres de qui Kitchener avait servi en 1870. Sur ma réponse affirmative, il me traduisit le passage relatif au camp de Conlie. »

On sait que Lord Kitchener est né à Dinan.

Barzaz.

LES AIRS DU " BARZAZ-BREIZ "

Le Barzaz-Breiz a soulevé pendant de nombreuses années une vive controverse quant à l'authenticité des magnifiques poèmes qui s'y trouvent. Dans le numéro de septembre-octobre 1930 de Bretagne, M. le Professeur Villard a fait un excellent résumé de cette controverse.

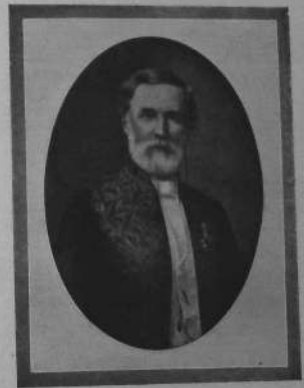
Mais il est un point demeuré dans l'ombre, jusqu'à présent : c'est celui de l'authenticité des airs de musique sur lesquels sont chantées les poésies. La question a été très opportunément indiquée par M. Jaffrennou (le barde Taldir) aux fêtes celtiques qui ont eu lieu à Quimper, en septembre 1935, pour honorer la mémoire d'Hersart de la Villemarqué.

Le Barzaz-Breiz contenait, dès la première édition (1839) vingt-sept mélodies. L'édition de 1846 contenait 18 airs nouveaux, ainsi que 15 accompagnements des premiers airs, empruntés à une édition allemande du Barzaz, parue en 1841 (Volsklieder aus der Bretagne, par Adalbert Keller et de Seckendorff, Tubingue 1841) et dus au compositeur allemand Silecher (1789-1860).

Enfin l'édition de 1867, que les éditions postérieures, y compris la dernière, celle de 1929, ne font que reproduire, contenait 73 airs, c'est-à-dire un pour chaque poésie, à l'exception d'une dizaine de chansons indiquées comme se chantant sur l'air d'autres poèmes. Les accompagnements étaient supprimés et Hersart de la Villemarqué renvoyait, pour les accompagnements, à l'édition allemande de 1841 et à une fort belle traduction en vers anglais du Barzaz, due au poète Tom Taylor (Ballads and Songs of Brittany), parue entre temps à Londres en 1865. La femme du poète, Mrs. Laura Taylor avait composé un certain nombre d'accompagnements pour les airs du Barzaz.

Dans les préfaces de ces éditions successives, Hersart de la Villemarqué nous renseigne sur la façon dont les airs de ses chansons furent recueillis. Il n'était pas un musicien, en ce sens qu'il ignorait la technique de la musique, mais il avait l'oreille suffisamment juste pour retenir de mémoire les airs que lui chantaient les paysans bretons, et la voix assez juste pour les chanter à son tour à des amis musiciens qui les transcrivaient.

Son premier collaborateur pour la musique fut un artiste de l'Opéra, Jules Schaeffer, Breton d'origine, malgré la consonnance germa-



Hersart de la Villemarqué.

nique de son nom, et sur lequel nous n'avons que peu de renseignements. Pour l'édition de 1846, de la Villemarqué eut recours à Audren de Kerdrel (1815-1889) plus connu comme homme politique, journaliste et littérateur (il siégea à l'Assemblée constituante et à la Législative de la II^e République, puis plus tard à l'Assemblée nationale de 1871 et enfin au Sénat). En 1867, il s'adressa à S. Ropartz, auteur d'une Histoire de la Ville de Guingamp parue en 1851, et père du maître Guy Ropartz, l'illustre doyen des musiciens bretons contemporains. Il s'adressa également à Thielemans, le célèbre organiste de l'église Notre-Dame de Bon-Secours à Guingamp, auteur de la cantate des Deux Breagnes, exécutée au Congrès celtique international de Saint-Brieuc, qui eut lieu en 1867. Les paroles de la cantate avaient été écrites par S. Ropartz. Ces deux derniers collaborateurs, qu'Hersart de la Villemarqué ne nomme pas, nous sont connus grâce à M. Jaffrennou qui les a indiqués dans son discours prononcé au Gorsedd de 1935.

Les airs du Barzaz-Breiz présentent incontestablement les caractères de la musique celtique au double point de vue modal et rythmique : A côté d'un grand nombre d'airs en majeur (33) et de quelques-uns en mineur on en trouve beaucoup qui appartiennent à ces

AB BARADOZ.

Le cantique du Paradis est l'un des airs les plus populaires de Bretagne, il a servi de thème à plusieurs cantiques.

modes diatoniques grecs : hypodorien, hypophrygien, lydien, dorien, mixolydien, etc. étudiés par le grand compositeur Bourgault-Ducoudray, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. et plus récemment par M. Duhamel. (Voir Les 15 modes de la musique bretonne).

Les rythmes sont tout à fait affranchis de la règle de la carrure (membres de phrases musicales de 4 mesures) et l'on rencontre nombre de phrases ou membres de phrases de 3, 6 mesures, voire même de 5 et 7 mesures, ainsi que de fréquents changements de mesure dans une même phrase musicale, des mesures à 5 temps ou à 7 temps, etc.

Ces modes et ces rythmes, que les compositeurs modernes ont remis en honneur, étaient en 1839 peu connus, inusités; les airs du plainchant grégorien, basés sur les modes grecs, étaient la plupart du temps altérés par les maîtres de chapelle et les organistes d'alors.

Aussi ne doit-on pas s'étonner que les collaborateurs de la Villemarqué aient été souvent dérouterés par ces mélodies et aient commis quelques erreurs de transcription, comme dans le beau Cantique du Paradis (le dernier du recueil), dont Bourgault-Ducoudray a rétabli le texte dans ses Trente Mélodies Populaires de Basse-Bretagne, en supprimant un dièse qui y jouait le rôle d'un intrus.

Mais ces quelques erreurs démontrent que les collaborateurs de la Villemarqué n'ont rien inventé. Non seulement, ils n'ont pas « fabri-

qué » les airs du Barzaz, mais ils ont été parfois assez embarrassés pour les transcrire, n'étant pas suffisamment au courant des modes et rythmes de la musique grecque antique, sur lesquels est basée la musique celtique.

Il serait, d'ailleurs, invraisemblable au plus haut point, que l'illustre écrivain soit venu leur dire : « J'ai fabriqué les paroles du Barzaz. Fabriquez-en la musique », alors qu'il s'est toujours énergiquement défendu d'avoir inventé les paroles, avouant seulement les avoir retouchés.

Quant à déclarer que de la Villemarqué pourrait être l'auteur même de la musique du Barzaz, c'est encore plus invraisemblable, puisqu'il ignorait la technique musicale. Sans doute, les chanteurs populaires composent des airs sans savoir de solfège, mais ce serait un fameux record pour un non-musicien d'avoir composé 73 airs présentant tous les caractères les plus frappants de la musique celtique.

A défaut de preuve rigoureusement scientifique de l'authenticité des airs du Barzaz-Breiz — preuve impossible puisque nous ne connaissons pas tous les airs chantés en Basse-Bretagne, il y a un siècle — nous pouvons conclure avec les plus grandes probabilités morales à cette authenticité, et à l'exactitude des transcriptions, des airs populaires, sauf quelques erreurs, très involontaires, signalées plus haut.

Enfin, il convient de rendre à ces belles mélodies, et à ceux qui les ont recueillies et transcrites, l'hommage bien mérité de notre admiration, car elles sont vraiment à la hauteur des paroles, et illustrent bien le génie de la race celtique dont le Barzaz-Breiz est l'expression, poétisée, embellie, idéalisée, si l'on veut, mais bien vraie pourtant (1).

H. CORBIÈS.

(1) Parmi les plus belles mélodies du recueil, on peut recommander tout particulièrement aux amateurs de musique : les Sérènes, la Prophétie de Gwenc'hlan, les Nains, le Vin des Gaulois, Merlin au Becrou, L'ex-Breiz (dont l'air est devenu celui du Cantique de saint Yves), le Tribut de Nomené, Héloïse et Abailard, le Rossignol, les Trois Moines rouges, le Combat des Trente, l'Hermine, la Capture de Noëx, Azénor la Pâle, le Siège de Guingamp (air que, suivant la tradition, Bretons et Gallois chantraient dans les rangs opposés à la bataille de Saint-Gast en 1758, et que le barde Taldir a utilisé pour son célèbre « Sao Breiz-Izel »), le Pardon de saint Finère, les Chouans, le Chant des Pauvres, la Meunnière de Pontaro, les Miroirs d'Argent, le Chant des Trépassés (que l'on entendait chanter sur les chemins battus des vents, la nuit des Morts), et enfin le suave Cantique du Paradis.

H. CORBIÈS.

EN BRETAGNE

Dans les Lettres Bretonnes

— La société des Amis de Louis Le Ouessant vient de faire paraître le premier fascicule des œuvres du très regretté bibliothécaire quimperlais. Sur les vestiges rochers mégalithiques. L'étude est attrayante et pleine d'aperçus curieux. Elle nous montre « la vue d'ensemble » y a quarante ans avec une note d'un gris jaunâtre, mûrie aujourd'hui en une livrée d'aspect métrique, presque au tour de Mortiaux « quelques pas autour de la plus belle route nous conduit avec le plus des guides et quelques autres endroits pittoresques qui servent de cadre à des histoires, des légendes, des anecdotes contées avec autant de simplicité que de charme et d'humour.

— M. Claude Farrère n'est pas Breton puisque né à Lyon, mais compte nous de vives sympathies. Il a d'ailleurs, dans plusieurs de ses ouvrages, consacré à la Bretagne et à ses mœurs des pages qui sont parmi les meilleures de son œuvre. C'est pour nous nous faisons un devoir de le remercier à l'occasion de sa réception sur la couple qui a eu lieu le jeudi 22 avril. Son discours a fait quelques « tatics » qui a prononcé l'éloge de M. Louis Barthou. La réponse traditionnelle de M. Charles Benoist a recueilli tous les suffrages, elle aussi.

— L'Homme et les Iles, le nouvel ouvrage de M. E. Aubert de la Rue montre combien l'histoire et la géographie insulaires présentent de détails pittoresques et intéressants. On y apprend, par exemple, qu'à deux pas de la côte bretonne, l'une des îles anglo-normandes, Serq, vit complètement encore en miniature l'état féodal et patriarcal, tout tel qu'il fut organisé en 1565 par la reine Elisabeth, la femme sans bonne.

— M. Jean Hanoteau continue méthodiquement ses publications de textes sur la famille Beauharnais. C'est l'occasion de rappeler que dans un premier volume il a conté ce que fut en Bretagne, notamment au Conquet et à Bret, la vie d'Alexandra de Beauharnais, sœur de l'impératrice Joséphine et mère du prince Eugène et de la reine Hortense.

— Yves Le Fèvre vient de faire paraître un nouveau roman : Claude Espoir, paysan de l'Armorée, qui a pour cadre un bateau perdu entre Plouha et Commana « au seul consistant la ride échine de la Bretagne » et à part le Léon de la Cornouaille.

— Dix ans après la mort de Gustave Guffroy, tel est le titre d'un très émou-

vant article que M. Georges Lecomte, de l'Académie française, a publié dans le Figaro, où il rappelle que c'est aux origines bretonnes de ses parents que l'auteur de L'Enfermé et de L'Après-midi a consacré un volume important dont maintes pages mériteraient d'être rééditées. C'est la Bretagne également qui lui a inspiré ses Contes du pays d'Ouest et de ce roman, Marie Bire, où il montre les péris et les faiblesses de certaines jeunes Bretonnes, fraîchement débarquées à Paris, sans appui ni conseils qui les préserve des cyniques exploitants de leur naïveté ».

— Lionel Radigue est décédé le 14 février dernier à Saint-Urande (Suisse) où il s'était retiré depuis 1904. Il était âgé de 79 ans. Financier de Landerneau, brioquin par sa mère il s'était défini lui-même « un Breton retrempe dans le celtisme original ». Il avait débüté dans les affaires étrangères, qu'il quitta en 1891 en faisant claquer les portes. Dès lors il se livra à l'étude des problèmes les plus divers et publiés nombreux volumes. Il s'était présenté à la députation en 1908. A Saint-Malo il avait un programme autonomiste — qui n'avait rien de commun avec celui de Gwen-ha-du, hétons-nous de le dire — programme qu'il résuma dans son « Avant-projet d'une constitution nationale pour la Bretagne indépendante » daté de Lampol, le d'Ouessant, 30 avril 1904. M. Sullian Collin a consacré dans la Nouvelle Revue Bretonne une longue nécrologie à Lionel Radigue, dont il fut l'ami, qu'il présente comme l'un des précurseurs et des plus vaillants champions du mouvement celtique, et l'un des plus fervents propagateurs des idées de décentralisation.

— Notre collaborateur Marcel Dupont vient de publier dans la collection « Figures du Passé » *Fournier Sorloze*, type de ces aventuriers d'un indéfectible courage allié à une mentalité déplorable qui ont fait leur carrière aux heures troubles de la Révolution et du Directoire. Sous-titulé « sans culte » à 18 ans il devint général de division bien qu'il ait été un cerveau brûlé.

— Rien n'est plus émouvant que le nouveau roman de José Germain : *Les Enfants perdus* qui montre les joies et les peines des enfants, les accidents familiaux ou sociaux dont ils sont victimes. Et puis c'est un roman conforme à la déduction que M. Pierre Benoit en a récemment donnée quand il reçut M. Claude Farrère à l'Académie française : « Ce récit a un commencement, un milieu et une fin. » On lit ce livre avec vit intérêt.

— M. Bodin, le distingué professeur à la Faculté de Rennes, a fait, au micro de Rennes-Bretagne, une causerie radiophonique sur « le Malouin Maudpétin, président de l'Académie royale de Berlin ».

— Notre collaboratrice Mme Marie-Paule Salonne a fait représenter à Plancoët une revue locale : *Fiancé juif et aujourd'hui*, fantasme en deux parties et onze tableaux qui se déroulent dans une atmosphère imprégnée du souvenir de Chateaubriand, puisque René, Mme de Bédée et ses filles en sont les principaux personnages. Le succès a été très vif, ce qui ne surprira pas nos lecteurs.

RENÉE HAMON

Bretagne a reçu, ces jours derniers, une lettre de Mlle Renée Hamon, qui habite Auray, lettre dont il est intéressant d'extraire les lignes suivantes : « Je me permets de me présenter à vous : je suis une Bretonne et je reviens d'un tour du monde. Avec trente-cinq francs en poche j'ai visité la Colombie, à Tahiti, j'ai pris mon vélo et comme moussa pour aller dans l'archipel.

Et ce n'est pas là une affirmation plus ou moins fantaisiste. Mme Colette, qui vient de recevoir solennellement l'Académie royale de langue et de littérature française en Belgique, s'est enthousiasmée pour les exploits de Renée Hamon dont elle a dit, au Pasteurien et à l'Estren :

« Renée Hamon est un bout de femme qui s'est mis en tête, il y a quelques mois, d'aller voir l'autre côté de la terre. Son cas s'explique d'un seul mot : elle est Bretonne. Ni coupe de la mer, ni le vide de l'espace n'ont jamais, à aucune époque, empêché un Breton d'aller voir ce qui se passe sur une mer inconnue, de découvrir le rivage qui est de l'autre côté de la mer. Elle ressemble à un chat maigre, avec de beaux yeux et des cheveux bouclés. Elle n'a craint ni Dieu, ni diable, ni homme, ni les climats meurtriers, ni de courir le Pacifique sur une goélette où il n'y avait pas une seule femme, pas un seul blanc. Elle est partie les mains vides, ne voulant pas rapporter qu'un bout de poète, des fleurs de l'Océanie, des coquillages bourdonnants, pour les offrir à ceux qui, immobiles, se rêvent pourtant de lointains voyages. »

D'un mois à l'autre

DINARD. — Le « Concours Lépins » se tiendra à Dinard du 5 au 28 juillet et présentera, pour la première fois en Bretagne — depuis 34 ans qu'il existe — son exposition générale des inventions — soit exposition générale des inventions de la petite industrie et des nations, dont il s'est donné pour mission de favoriser le développement en lui assurant les débouchés nécessaires. Cette exposition comprendra qua-

tre sections principales : inventions, stands et comptoirs commerciaux, tourisme, artisanat. Ce concours se déroulera d'une exposition des arts bretons spécialement régionalistes, qui comprendra elle-même trois sections : beaux-arts, arts appliqués, marine. De grandes fêtes sont également prévues pendant la durée du concours.

GUEMENÉ-SUR-SCORFF. — Le Collège Baroque de Bretagne tiendra son grand annuel à Guéméné-sur-Scorff les 26, 27 et 28 juillet prochain. La première journée sera consacrée à la commémoration de Joseph Loth, le grand érudit, membre de l'Institut, décédé à Paris en 1934. Nous donnons ultérieurement le programme de cette manifestation.

LORIENT. — La Société orientaliste des Beaux-Arts organise à la salle des fêtes de Lorient une exposition artistique qui s'ouvrira le 24 mai prochain et durera jusqu'au 8 juin. De nombreux artistes ont déjà adressé leur adhésion au comité. Nous ne saurions trop engager ceux qui ne l'ont pas encore fait à s'adresser sans retard au secrétariat de la Société, 7, rue Pont-Carré, Lorient. Les tenus de cette manifestation s'annoncent en effet comme particulièrement brillantes.

NANTES. — Le Musée des arts décoratifs organise au château de Nantes, du 14 mai au 4 juin, une importante exposition consacrée à la Bretagne monumentale et pittoresque, avec le concours des Monuments historiques, de la Compagnie des Chemins de fer de l'Etat, du Touring-Club de France et du Syndicat d'initiative, M. Stany Gauthier, le dévoué conservateur du château, a réuni une collection incomparable de peintures, gravures, diorama, textes, etc., qui offriront aux visiteurs le plus vif intérêt.

— La Foire-Exposition de Nantes a obtenu son succès habituel. Les résultats ont été féconds tant pour la Foire elle-même que pour tout le commerce nantais. Il faut en féliciter les organisateurs dont le dévouement mérite tous les éloges.

PARIS. — C'est avec une grande tristesse que nous enregistrons la mort de M. Joseph Surcouf, arrière-petit-fils du grand cosaque Robert Surcouf, avocat à la Cour d'Appel, président de l'Association Amicale des Enfants d'Ill-et-Vilaine, vice-président de la Fédération des Sociétés Bretonnes de Paris. M. Joseph Surcouf était un homme d'une grande affabilité et était un bonheur pour lui de mettre ses hautes qualités professionnelles à la disposition de ses compatriotes. Que Mme Joseph Surcouf et sa famille veuillent bien agréer nos condoléances émuës et respectueuses.

— C'est le 24 mai prochain qui sera célébré à Montfort-l'Amaury le traditionnel pardon d'Anne de Bretagne. La fête sera présidée par l'amiral Roinarch, le héros de Dinard. Nul mieux que lui ne pouvait être choisi pour présider à la commémoration du sixième centenaire de Duguay-Trouin.

— Au cours d'un déjeuner organisé à la Maison de la Chimie, M. le pro-

LA BRETAGNE A L'EXPOSITION DE 1937

Les difficultés que le Comité de la Participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937 a rencontrées s'effacent peu à peu. La Commission est enfin rendue à pied d'œuvre. De l'amoncellement des documents de toutes sortes qu'elle a rassemblés elle va pouvoir tirer les éléments d'une action concrète et efficace. C'est le 19 mai prochain qu'aura lieu à Paris la réunion plénière des présidents de Région. Ce jour-là, le président du Comité, M. O.-L. Aubert, qui s'est consacré à sa tâche avec une enthousiaste ténacité, présentera au Commissaire général, M. Labbé, et au directeur du Comité Régional, M. Maurice Pêche, le thème complet de la réalisation bretonne.

Une des grosses inquiétudes du Comité Breton résultait des difficultés de l'entrée de la Maison de Bretagne du côté du quai d'Orsay. Par suite de la disposition de l'emplacement réservé à l'implantation du pavillon breton, le seul de celui-ci se trouve à deux mètres au-dessus du niveau de la chaussée, d'où la nécessité d'établir un passage d'accès, formulé tout ce qu'il y a de plus anticommunautaire.

À la suite d'une démarche des architectes, représentés par M. Goussanon et de M. Aubert, le service d'architecture de l'Exposition s'est rendu compte de l'erreur qui résulterait du maintien d'une telle servitude et un aménagement, donnant satisfaction aux désirs du Comité, a été finalement accepté.

Déarrassé de ce gros souci qui harrait toute étude de la distribution des salles, le Comité va pouvoir maintenant s'occuper plus en détail de ce qu'il présentera dans sa maison. Il va lui être permis d'étudier attentivement les propositions nombreuses qu'il a reçues d'exposants concessionnaires, de l'organisation des fêtes et des manifestations qu'il doit prévoir, pour retenir sa place dans le calendrier

l'inspecteur Béhal, membre de l'Institut, a tenu à sir Robert Mond, les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Sir Robert Mond est, on le sait, un grand ami de la Bretagne et nos compatriotes reçoivent chez lui, tant à Dinard qu'à Coat-An-Noz, en Belle-Ile-en-Terre, un accueil toujours empreint de la haute distinction dont il vient d'être l'objet.

RENNES. — Le peintre Paul Botreau a exposé à la Galerie Jobé-Duval une jolie série de toiles où s'évoquent maints paysages de la France, Dinan, Saint-Malo, Saint-Servan.

général que le Commissariat général compte établir.

Il se pourrait que parmi ces toiles, l'une d'elles qui revêtirait un caractère grandiose, scelle le millénaire de la fin des luttes entre la Bretagne et la Normandie. Elle compléterait la manifestation, dans un esprit breton, est envisagée par la Ville de Nantes. Cette dernière attacherait le triomphe de la grande cité bretonne et sa diffusion par l'Europe. La première, en la parachevant, témoignerait de la réconciliation des deux grandes provinces de l'Ouest, désormais unies, sous l'égide bienfaisante d'une plus grande France.

L'heure n'a pas encore sonné de donner des détails sur le thème des présentations qui seront faites dans la Maison de Bretagne. Des grandes lignes seulement peuvent être sommairement indiquées. Les ports, les constructions navales, la grande pêche côtière et hauturière devant aller dans leurs classes respectives, seront cependant évoqués dans leur note pittoresque. Le Tourisme aura sa représentation toute au centre du Tourisme, avec le groupement des Fédérations de Syndicats d'Initiatives, mais au pavillon la propagande collective de la Bretagne trouvera une place de premier rang. De magnifiques vitrines rassembleront tout ce qui concerne le folklore, l'histoire, la légende, l'artisanat du meuble, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, disposera de cinq salles spéciales représentant les cinq départements et les différents pays de la Haute et de la Basse-Bretagne, etc., etc.

Enfin, pour l'agriculture, l'industrie, la pêche, le tourisme, bref, tout ce qui constitue la vie intime de la Bretagne, il se peut que le Comité se borne à l'édition d'un film, réalisé dans une formule à la fois technique et pittoresque. On assisterait à la cueillette des fraises de Plougastel et à la récolte des primeurs, petits pois, pommes de terre, choux-fleurs, à leur exposition, leur mise en conserve, puis à la pêche des bisquines cancalaises, des thoniers cancalois, des sardiniers lombariniens, des homardiens loguiviers, ainsi qu'au développement des industries qui en découlent économiquement.

Mais n'anticipons pas. Patientons et travaillons. Ces jours-ci les Comités municipaux vont recevoir des demandes de contribution à la grande manifestation de la Bretagne. Nous savons que ces demandes seront bien accueillies.

Etiénne BOURGEOIS.

LA PAGE DU TOURISME

LA ROUTE VERTE

Une réunion importante s'est tenue à Abonon le mois dernier, à laquelle ont pris part les délégués des Esais de la Côte d'Emeraude, afin de jeter les bases du Comité de la Route Verte.

Cette « route verte » n'est autre que le chemin le plus rapide pour se rendre de Paris en Bretagne, en passant par de Paris en Bretagne, en passant par Maëz, Haguenau, Mayenne; elle entrera en Bretagne à Fougères et traversera Antrain, Pontonson, Dol, Le Vieux-Bourg, Dinan, Pielan-le-Petit, Jugon, Lamballe, Saint-Brieuc, Guingamp, Morlaix, pour aboutir à Brest.

Les « routes touristiques » seront des « détachements » s'embranchant sur la « route rapide »; ainsi : Pontonson-Avranches, Pontonson-Mont-Saint-Michel, Dol-Saint-Malo avec Parigné et Saint-Servan, Dinan-Rennes, Dinan-Dinard.

D'ores et déjà on envisage une aménagement spécial par panneaux verts de forme spéciale.

L'amélioration de cette voie sera l'objet de soins diligents de la part des services intéressés; le concours empressé des municipalités et des conseils généraux est acquis d'avance.

POUR LES PECHEURS

M. Duval, inspecteur des Eaux et Forêts, a procédé à l'immersion de 4.000 alevins de saumons tant en aval qu'en amont du barrage de Kermansque, qui alimente l'usine de Loc-Maria, en Belle-Ile-en-Terre. Cette immersion prouve, en réponse à certaines critiques de parti pris, que le barrage de Kermansque est en tous points réglementaire. Ajoutons que sur les conseils de M. Duval plusieurs milliers d'alevins de truites vont être immergés l'année prochaine dans les deux rivières : le Guic et le Guer qui, d'après M. Duval possèdent le coefficient le plus élevé favorable à l'élevage des truites. Voilà qui va réjouir bien des pêcheurs.

AUBERGES DE LA JEUNESSE

Cette question a été traitée au congrès de Saint-Malo et l'assemblée générale a manifesté le désir que ces auberges soient organisées le plus rapidement possible. Le grand intérêt de ces auberges est de constituer des gîtes d'étapes. Une auberge louée n'a pas de valeur; il faut une chaîne d'auberges entourant la Bretagne et la traversant de telle façon que l'afflué de ces auberges soit assuré de trouver tous les 30 à 50 kilomètres un abri à son marché. La Fédération invite donc les Syndicats d'Initiatives à créer d'urgence des auberges de la jeunesse et à faire connaître leur réalisation au bureau fédéral.

LA BRETAGNE A LA FOIRE DE PARIS

L'Union des Fédérations des Syndicats d'Initiatives a organisé en accord avec le concours du Comité de Direction de la Foire de Paris du 16 mai au 2 juin une manifestation de propagande touristique et d'initiatives publicitaires à laquelle les Fédérations ont été invitées.

La Fédération de Bretagne s'est réservée un espace mural de 6 mètres de long sur 2 mètres de haut et dans ce stand la plupart des Esais de Bretagne ont exposé de belles affiches et distribués abondamment dépliants et guides. Grâce aux bons soins du délégué fédéral parisien, M. Lévyque, le coin de la Bretagne a obtenu un vif succès.

TOURISME EN HIVER

À la demande du Syndicat d'Initiative de Guingamp, une enquête est ouverte par la Fédération pour savoir s'il y aurait intérêt à faire connaître aux touristes l'incomparable grandeur des tempêtes en Bretagne et le charme de notre région si tempérée où fleurissent en pleine terre, au milieu des palmiers, comme sur la Côte d'Azur, mimosas et rhododendrons.

EXAMENS DE DIPLOMES-GUIDES

Comme suite aux décisions de Saint-Malo, la Fédération se met en mesure de faire passer l'examen des candidats au diplôme fédéral des chauffeurs-guides : les insignes et les panneaux justifiant que ce diplôme est fédéral seront remis par le jury dès l'examen, aux candidats méritants.

Un jury unique pour la Bretagne va être constitué et il sera composé de : un membre du jury de Quimper, l'initiative appartenant à l'Esai de Quimper, MM. Thébaud de Brest, Aubert de Saint-Brieuc, Graf de Rennes, Bouthelier de Carnac, délégués départementaux au bureau fédéral. À ce jury seront adjoints un délégué du Syndicat d'Initiatives représentant les candidats à l'examen, l'archiviste départemental, un délégué du Réseau de l'Etat, de la Société Archéologique et du Touring Club de France.

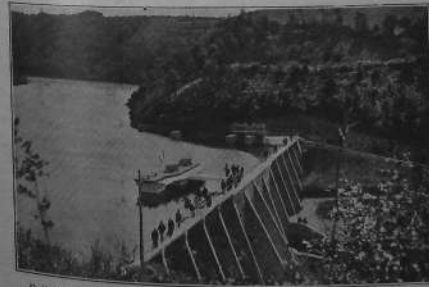
Les examens auront lieu à Rennes et la Fédération demandera au Réseau de l'Etat des conditions de faveur pour le déplacement des candidats.

Les Syndicats d'Initiatives que la question intéresse sont invités à examiner la possibilité de cours locaux et afin que le programme soit identique, ils pourront utilement demander le programme établi pour Quimper en s'adressant à M. Morvan, président du Syndicat d'Initiatives de Quimper.

CANCALE. — Au cours de sa dernière réunion, sous la présidence de M. Lemoine, le Esai de Cancale a décidé de demander à M. Aubert, président du Comité Breton de l'Exposition de 1937, de bien vouloir comprendre parmi la flottille représentant les différentes barques bretonnes, une « biquine », type exclusif du port de Cancale.

DINARD. — Le Comité de Propagande de Dinard a tenu, le mardi 14 avril, son assemblée générale statutaire, sous la présidence de M. Lucien des Rapports de MM. Franck Bally, secrétaire, et Maurice Herbert, trésorier. M. Kester a fait un exposé très complet des buts poursuivis par le Comité et des résultats atteints.

MUR-DE-BRETAGNE. — De méritoires efforts sont faits pour donner au Esai de Mur-de-Bretagne toute l'importance qu'il mérite de connaître. Les dirigeants de cet actif groupement voudraient, et combien ils ont raison, qu'il devint le Esai d'un ensemble de cantons qui disposent au point de vue du pittoresque d'un capital touristique énorme. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur une carte du centre de la Bretagne, pour constater la magnifique des sites et des monuments naturels et autres qui s'étagent d'une part sur chaque rive de l'incomparable retenue de Guerlédan et, d'autre part, dans les sempiternues vallées du Biaret et des rivières qui le grossissent, entre



Belle-Ile-en-Terre. — Le barrage de Kermansque en amont et en aval duquel viennent d'être immergés 4.000 alevins de saumons.

BRETAGNE

bretonnen et Mir-de-Bretagne. Il faudrait que l'Est de Mir-de-Bretagne devint celui du pays du Bon Repos — quelle évocation de sa définition se trouve incluse dans ces seuls mots — avec ses chapelles successives : Glomé, Plougarnével, Saint-Nicolas-du-Pélem, Sainte-Triphine, Lanicot, Rocquelin, Guaréc, du Sulo, Bon Repos, Québec, Les Papes des Salles, Clarel, Sainte-Suzanne et même Mériauc avec sa prestigieuse chapelle Saint-Léon, Uzel, Notre-Dame-de-Loutte, Le Quillio et Bousmolac. Oui, il y a là une suite de prestigieux décors qui doivent être alignés et mis en valeur. On va très loin pour en trouver qui ne les égalaient pas. Par un aménagement rationnel, avec des sections bien comprises et agencées, par une collaboration efficace avec les Brest de Saint-Brieuc, de Guingamp, de Pontivy, qui, nous en sommes certains, sont tout prêts à lui apporter aide et conseil, le Syndicat central pourrait obtenir des résultats de tout premier ordre. Les intérêts sont nombreux ici et dominés par un intérêt général profitable à tous. Aussitôt sommes-nous contents dans l'avenir des initiatives que viennent de prendre les dirigeants et le bureau du Est de Mir-de-Bretagne pour étudier son rayon d'action et faire de lui le grand Syndicat dont la constitution est devenue une absolue nécessité.

PERROS-GUIREC. — Nous lions dans une circulaire de la F. S. J. B. : « Le président fédéral est heureux et fier de porter à la connaissance des Bretons bretons le triomphant succès obtenu par l'Est de Perros-Guirec à l'exposition internationale de Metz. Le grand prix d'honneur avec félicitations du jury lui a été attribué pour sa présentation de documents historiques. » L'Est de Perros a également exposé avec succès à la Foire de Lyon. Voilà de l'excellent propagande non seulement, pour Perros, mais aussi pour toute la Bretagne.

Bravo Perros. Félicitations et remerciements au président, M. Ménest.

QUIMPER. — Le Est de Quimper vient de décider d'organiser pour la deuxième semaine de juillet ou la première quinzaine d'août, une grande fête des Reines de Cornouaille.

SANT-BRIEUC. — L'Union Départementale des Groupements Touristiques des Côtes-du-Nord a tenu sa réunion de printemps le 1er mai, sous la présidence de M. O.-L. Aubert, qui a fait un exposé de la situation du tourisme dans les Côtes-du-Nord et indique les grandes lignes du programme de propagande pour la saison prochaine. M. O.-L. Aubert a également nommé de nombreux renseignements sur le rôle du Centre d'Expansion Touristique et sur celui du Comité de Propagande Touristique en faveur de la Bretagne. Il a rappelé que la Chambre de Commerce des Côtes-du-Nord a voté pour les diverses organisations touristiques une somme globale de 14.000 francs et que le Conseil Général des Côtes-du-Nord a également alloué à l'Union Départementale une somme de 10.000 francs. Il a été

entendu qu'en vue d'attirer les étrangers en Bretagne, au cours de l'année prochaine, un gros effort de propagande serait fait à l'Exposition de 1937, tant au Centre des Transports et Tourisme, qu'au pavillon même de la région.

Au cours de cette réunion, M. Bateau, secrétaire général, a présenté à ses collègues le numéro d'avril de la Revue des Usagers de la Route, qui est entièrement consacré au département des Côtes-du-Nord. Douze pages de très belles illustrations qui évoquent les principales curiosités naturelles pittoresques et monumentales des Côtes-du-Nord sont présentées par M. O.-L. Aubert lui-même qui assure, avec raison d'ailleurs, que le département des Côtes-du-Nord est l'un des plus représentatifs de la physionomie complexe de la Bretagne. Sur la proposition du président, des motions de remerciements ont été votées d'enthousiasme à M. Georges Durand, le si dévoué directeur-fondateur de la Revue des Usagers de la Route et de la D. A. S. et à M. Bariller, administrateur-gérant de la Revue.

SAINT-SERVAN. — L'Assemblée générale du Est a montré ce groupelement, fondé voici un an, compte déjà 250 adhérents. L'activité de son bureau est grande. Ses efforts ont obtenu des résultats dont tous les Servannais apprécient la valeur. Des vœux ont été émis, notamment l'un d'eux qui réclame le dégroupement des accès et la mise en valeur de la Tour Solidor et le dégroupement de l'ancien bâtiment des Cent Mille Bijoux.

TREGUIER. — Le Syndicat d'Initiatives de Treguier était en sommeil depuis quelque temps. Il vient de se réveiller magnifiquement grâce au dévouement actif de son nouveau président, M. J. Savina, le sculpteur bien connu de tous ceux qui aiment les beaux meubles conformes à la tradition bretonne évoluée. A la suite de l'Assemblée générale, au cours de laquelle MM. O.-L. Aubert et Hateau apportèrent la bonne parole touristique, M. Savina et ses amis se sont mis en campagne et, en quelques jours, ont rassemblés plus de cent adhérents. Un dépliant artistique va être édité pour montrer aux visiteurs le charme de la vieille ville épiscopale que domine la magnifique cathédrale de saint Tugdual et de saint Yves, à qui M. l'archiprêtre Lainé, en grand serviteur de la beauté bretonne, prodigue des soins éclairés, avec l'aide des Beaux-Arts et de la Municipalité.

TUNIS. — Notre distingué compatriote, M. Armand Guillon, originaire de Guérande, qui vient d'être nommé ministre-résident général de la République française en Tunisie, a reçu, dès le lendemain de son installation à Tunis, une délégation de l'importante Société des Bretons à l'Armée de Tunisie, venue, sous la conduite de son président, M. Guillemin, lui apporter le salut des 2.000 Bretons de la région et le féliciter de sa nomination aux hautes fonctions de ministre-résident général. M. Guillon très touché de la démarche de ses compatriotes a accepté avec plaisir d'être président

d'honneur de leur important groupement.

FOIRE-EXPOSITION DE RENNES

La Foire-Exposition de Rennes, ouverte pendant un temps magnifique, a obtenu cette année encore un très grand succès. C'est la légitime récompense des organisateurs dévoués que sont MM. Bahon-Rault, Ladain, Lévesque, Brevet, Alexandre, Bachelot, etc., etc. Pendant toute la semaine, les publications qui lui étaient offertes sur le plan de la région de Rennes et de la région de l'hygiène a été la grande attraction. L'événement remarquable que présentait M. le docteur Caillaud et son établissement de l'hygiène de la ville de Rennes. Le stand des tabacs a prouvé combien la région française a eu, depuis quelques années, à élargir la routine pour écouler ses produits. L'horticulture a, comme toujours, fourni un magnifique ornement. Hors, il était tout naturel qu'à côté des fleurs fussent les arbres et la vie des filles de Thymette qui manifestées sous les yeux des visiteurs avec autant d'intensité qu'elle se décrit dans le livre célèbre de Métellinck. M. R. Brevet a eu raison de dire, au cours de l'allocation qu'il prononça le jour de l'inauguration : « La Foire de Rennes a été l'un des meilleurs remèdes apportés à la crise. » Disons encore que M. Dautry a visité la Foire de Rennes le samedi 2 mai, que ce même jour avait lieu la Journée bretonne organisée par la Fédération Régionaliste « Unvanier Arvor ». Et, pour clore, le Rallye de l'Automobile Club de l'Ouest qui réunit le chiffre imposant de 150 adhérents, amenés à Rennes par la foule des grands jours. Tout ceci montre que la XV^e Foire-Exposition de Rennes fut plus vivante encore que les précédentes et satisfait pleinement un public nombreux, enthousiaste, avide de nouveau et de progrès.

FEDERATION REGIONALISTE DE BRETAGNE

(Unvanier Arvor)

Nous notons d'autre part la Journée bretonne qui s'est déroulée le 2 mai à Rennes et qui fut en grande partie consacrée au folklore de Haute-Bretagne : légendes, traditions, chansons et musique populaire. Mme Douquet a exposé avec talent l'œuvre de la Fédération et montré ce qui lui reste à faire.

Mais la grande semaine bretonne de la Fédération se déroulera du 17 au 22 août et de nombreuses questions d'ordre régionaliste seront traitées par les rapporteurs. Nous aurons occasion d'en parler prochainement.



IMPRIMERIE BRETONNE — RENNES
Le Gérant : L. AUBERT.

TABLE DES MATIÈRES
ARTICLES PARUS EN 1935

A	
Abbaye (l') de Paimpont.....	276
Abbaye (l') de Saint-Melaine.....	10
Abbayes (les) bretonnes (Auguste Dupouy).....	63
Académie (l') idéale.....	202
Activité (l') sportive (J. Morin).....	28, 60
Adjudication de plages.....	35
Affluents de la Seine.....	130
A la mémoire de Ch. Le Goffic (Jean Sannier).....	283
Annae de Bretagne à Guérande.....	287
Année (l') Enchantée, par A. Selle (bibliog.).....	51
Annouciation (l') du soir (André Suardès).....	218
A. P. J. O.....	282
Apôtre (l') des Brières (J. Trébery).....	301
A propos d'Aristide Briand.....	265
A propos d'aviation.....	69
A propos de chansons.....	37
Arche (l') sans retour, par Emile Vilu (bibliog.).....	145
Arches (les) du village (Hoël).....	201
Armor (N. D.).....	200
Art et Tourisme.....	349
Arts et techniques dans la vie moderne et la Bretagne (O.-L. Aubert).....	83
Aux visiteurs de la Bretagne (O.-L. Aubert).....	315
Assemblée générale de l'U. F. S. I. B.....	87
Aspect (l') de la Brière va-t-il changer?.....	168
Association des Radio-Clubs de l'Ouest.....	221
Auberges de la Jeunesse (Hoël).....	361
Au long des routes bretonnes (Hoël).....	99
Aurora ou le Rancho de l'Ombret par L. de Manclillac (bibliog.).....	81
Aux visiteurs de la Bretagne (O.-L. Aubert).....	226
Autour de Saint-Jacut (Florian Le Roy).....	259
Autre vie (l'), conte (Roger Verceel).....	11
Avancement (pour l') les sciences.....	188
Avancement (l') des vacances (O.-L. Aubert).....	87
Aviation (l') en Bretagne (J. Sebilleau), I. Les aérodromes.....	21
II. Les aérodromes.....	53
Avion (l'), l'auto, l'air et la route.....	151
Azur, par Jeanne Sandelion (bibliog.).....	145
B	
Baie (la) des grandes réalisations (O.-L. Aubert).....	62
Bleu-Brug (le) à Pleyben.....	286
Bonne étoile (la).....	2
Brest (la nouvelle gare).....	348
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfants? (O.-L. Aubert).....	2
Bretagne (la) à l'Académie.....	202
Bretagne (la) aux Salons.....	186
Bretagne (la) de Charles Le Goffic, par Lydia Frazer (bibliog.).....	217
Bretagne (la) à l'Exposition de 1937.....	16-139
Bretagne (la) en fête (Etienne Bourgeois).....	219
Bretagne (la) et la mer (Roger Verceel).....	273
Breton (un) en Abyssinie.....	332
Breton (un) en Ethiopie.....	332
Breton (un) bienfaiteur des Marocains.....	35
C	
Calvaire (le) de Pleyben.....	169
Canaux bretons (Jean Sannier).....	113
Candeur.....	283
Cantique (du) des cantiques au chemin de la Croix et les litanies de la Vierge, par A. Godoy (bibliog.) (M.-P. Salonne).....	81
Capitaine (le) Krebs.....	68
Celttes et Bretons (Pierre Guéguen).....	306
Centenaire (un) oublié (Henri Le Pays).....	99
Centenaire (le) d'Elisa Mercœur (N. D.).....	48
Centenaire (le) de l'Ecole des Trois-Croix (Maxime Nevo).....	340
Cercle (le) des étudiants bretons à Paris (Yann Fouléré).....	165
Chambres de Commerce maritimes à Quessant.....	251
Chanson d'Armor (M. G.).....	4
Charles-Bonaventure Toullier.....	297
Charles Le Goffic (Jean des Cognets).....	263
Charlet, céramiste d'art (Vefa de Bellaing).....	262
Chateau (M.), maire de Rennes.....	350
Château (le) du Bouffal.....	201
Château (le) de Fougères.....	371
Chateaubriand au collège de Dol.....	333
Chateaubriand vu par Victor Hugo.....	38
Chemin (le) de ronde de la Vicomté-sur-Rance.....	234
Chevalier (le) d'Amour, par E. de Vulpiain.....	111
Chez les Filibustiers et les Boucaniers (N. D.).....	102
Chœur (le) russe à Brest.....	384
Choix de poèmes par Louis Lefeuvre (bibliog.).....	81
Christ (le) Vêtu de la Bourgonnière (J. Pohier).....	49
Ciel de Bretagne (bibliog.) (M.-P. Salonne).....	246
Cinquantenaire (le) d'Edmond About.....	191
Circuit (le) cycliste de l'Ouest (J. Morin).....	288
Cloches (les) de Mesquer.....	38
Chaire (le) des Garmes de Pont-l'Abbé.....	68
Comment Grillon fut guéri par Laënnec (Ch. Chassé).....	295
Comment travaille Roger Verceel.....	8
Comment Roger Verceel choisit ses titres.....	151
Concours (le) national de musique à St-Brieuc.....	251
Concours (le) interrégional de gymnastique.....	254
Congrès (le) de l'U. F. S. I. B.....	283
Congrès malouin (le) du Rotary (N. D.).....	171
Congrès malouin (le) du Rotary (N. D.).....	183
Conseil (le) de gerance de Rennes-Bretagne.....	137
Contre le bruit.....	
Coordination (la) des efforts bretons (O.-L. Aubert).....	30
Cornouaille (la), par A. Dupouy (bibliog.).....	341
Cornouaille (la), par A. Dupouy (bibliog.).....	246
Corymbe en fleurs (bibliog.) (M.-P. Salonne).....	195
Côte (la) océane (François Menez).....	127
Côte (la) du Trégor (François Menez).....	137
Cotonnée (le docteur).....	137
Bretons (chez les) à Paris (N. D.)..... 349- 373	
Bretons à Tunis..... 349	
Brière (la) à nous... ren qu'à nous (R.-Y. Creston)..... 290	
Brizeux avocat..... 100	

BRETAGNE

Gras Jean (Jean Sannier)... 326
Crdit (le) national mobilier... 87
D
Dame (la) du lac (Marie Le Franc)... 37
Danse (la) bretonne et ses problmes, par Ch. Chass... 355
Dances et chansons populaires... 203
Dale (la) des vacances (Abb Desgranges)... 55
D'autres btes qu'on appelle sauvages, par Andr Demaison (biblio) (M.-P. Salonne)... 111
Dgagement (le) du chteau d'Anceis (J. Pocher)... 246
Demetre (la) de M. de Kerguen, conte (Marcel Dupont)... 330
Dernire (la) visiteuse, conte (J. J. Tharaud)... 365
Désistement (le) de Benan... 190
Dinan tte de ligne arienne... 120
Discours des prix, par Jean Sarmet (biblio)... 82
Dix (les) commandements du tourisme anglais en France... 250
Do-mi-sol-do (Marie-Paule Salonne)... 41
Doramez (de) au Sahara (N. D.)... 29
Duel (un) diplomatique : Canning et Chateaubriand... 23
E
Ecartement (l') du Morbihan (Hoël)... 295
Ecoller (l') de Dol, poème (M.-P. Salonne)... 334
Edillon (un) critique de l'ent... 263
Eglise (le) de Frossay va disparaître... 340
Electrification (l') de la ligne Paris-Brest... 349
Enfer (l') froid des Terreneuvas (R.-Y. Geston)... 75
En plaines vacances (Pierre Baugé)... 256
Exemple (l') de la Demetre Historique (Hoël)... 135
Enseignement (l') du breton (Aug. Dupouy)... 209
Enseignement (l') du Code de la Route (Hoël)... 263
Erreur de prénom... 68
Escapes du rêve (aux) de M. Champion (biblio)... 342
Exploit (un) de Robert Sereouf... 69
Etrangers bretons... 340
Etymologie du nom de Chateaubriand... 9
Exposition artisanale de Saint-Brieuc... 320
Exposition de 1937 et la Bretagne, 148 279-352... 384
F
Faciliter (pour) le Weck-End... 25
Fallo-nous confiance (Hoël)... 35
Fanel Abrall (Roland Dorgèles)... 178
Faun (la) et la Flore marine sont menacées... 85
Faute (la) de Th. Hersart de la Villemarqué (Ch. Chassé)... 242
Félix, clerc de notaire, par M. Desrosieux (biblio) (M.-P. Salonne)... 277
Festival (le) Ladmiraull (Emile Vuillemin)... 106
Fête celtique (la) de Quimper... 244
Fêtes bretonnes (Emile Legall)... 250
Fen de Saint-Jean, poème (M.-P. Salonne)... 178
Fens (les) de la Saint-Jean... 253
Fidélité, par Georges Grandchamp (biblio)... 246
Figurines et lasses, par Rosta (biblio)... 81
Fine Robou, conte (Vefa de Bellang)... 206
Flotte (la) des thauiers (Aug. Dupouy)... 335
Foires-expositions bretonnes... 147
Folklore... 38

Folklorisme... 261
Fontaine (la) de Baranton (L. Ferry de Péguy)... 273
France (la) ouliée (Henry Bordeaux)... 190
France (la) touristique (Aug. Rateau)... 33
Fraudeurs de tabac... 233
Funérailles de Chateaubriand... 190
G
Gardiennne (la) du feu... 264
Général (le) Gaston (E. Gabory)... 299
Geoffroy (Julien-Louis), créateur du Feuilleton Littéraire (J. Le Bihan)... 212
Géologie (la) de Jersey... 18
Geoton ar Werc'hez, par Jakzy Riou (biblio)... 146
Giraud-Mangin... 40
Gloire (la) de la marine à voiles... 124
Godoy (Armand), par André Devaux (biblio)... 81
Grand (le) Eisseddof national du pays de Galles (A. H. O. D.)... 305
Grandes (les) fêtes médiévales de Rieux (Raoul Fortin)... 210
Grande (la) Tromenie de Loc-Ronan... 251
Grandes (les) manœuvres en Bretagne... 222
Guerno (le) (Le Mintier de Léhélec)... 329
Guénoté, de F. Le Roy (biblio)... 371
Guilloux (Louis) (Pierre Maxence)... 377
H
Herpin (Thérèse)... 377
Beurre (l') trouble, poème (Charles Le Goffic)... 109
Hollande et Bretagne (Armel Beauflis)... 71
Honte (la) de la famille... 264
Hosanna des quatre saisons de G. Prévoat (bib.)... 51
Hospitaliers (les) Sauveteurs Bretons... 233
Hugo (Victor) en Bretagne... 174
Hugonihes (les) sont d'origine bretonne (O. de Gourcuff)... 137
Hydravion (un) à Guerledan... 221
I
Iles bretonnes (Belle-Ile et Sein), d'Anatole Le Braz (biblio) (M.-P. Salonne)... 307
Inauguration du monument aux artilleurs du 10^e R. C. A... 329
Inauguration de la station de sauvetage d'Erquy... 254
J
Jacob (Max) ou la quête éternelle de soi (François Porché)... 71
Jeux bretons... 137
Joies (les) de la pêche à la ligne en Bretagne (J. Lepelletier)... 237
K
Keur samba Karec, par M.-E. Maurel (biblio)... 25
L
La Boule et sa plage... 204
Langle de Gary... 37
Laisons de côté tout ce qui divise (O.-L. Aubert)... 150
L'art... 344
Le bras à l'île de Sein (Aug. Dupouy)... 246
Leconte de Flale et les fraises... 246
Légende (la) de Mélusine... 204

BRETAGNE

Légende (une) qu'il faut détruire... 68
Léglon (la) d'honneur de Louis Beaufrère... 35
Leguennec (Louis) (O.-L. Aubert)... 302
Le Nouel (Engène) (Jean des Cognets)... 42
Lemière (Georges)... 67
Le Roy (Florian) (André Rousseau)... 371
Lettres de condamnées... 201
Liss (M^{me}) aviatrice... 345
Livre (le) des enfants que je n'ai pas eus, par E. Figuières... 82
Lois des yeux près du cœur... 28
Louis Hémon précurseur de la littérature sportive (Ch. Chassé)... 107
M
Mahé de la Bourdonnais (un grand colonial) H. P... 37-111
Malle-peale (la) d'amour d'Etienne Gril (bibl.)... 23
Malignons (les) à l'ombre du clocher de P. de Courland (biblio)... 23
Manscrit (de) de l'île d'Houat (Marie Lefranc)... 163
Marie Lechevoir de la Fontenelle... 170
Marsoulan (Louis)... 137
Maspasant (les) en Bretagne (Ch. Chassé)... 31
M'en revenant de Saint-Brieuc (chanson ancienne)... 203
Miszgynie... 170
Miss Eloise Russel Fergusson... 92
Moncontour capitale du Blé noir (Florian Le Roy)... 43
Monsieur le Comte, conte (Marcel Dupont)... 39
Moulin de Bretagne (Claude Dervenn)... 227
Multiplication des perdris (la)... 297
Musées locaux et cantonaux... 231
N
Nativité, par Ad. Beaufrère... 353
Nerropole (la) néolithique du Port-Blanc (Erwan de Bellang)... 309
Normandie (le super-paquebot)... 122
Notre-Dame du Yaudet (J. Sannier)... 379
Nous sommes devenus le pays le moins cher (Roland Marcel)... 183
Nouveau (le) commissaire général du Tourisme... 249
Nouveaux Immortels (Bainville, Bellesort, Farière)... 112
Nouvelle (la) église du Légué-Saint-Brieuc... 316
Nouvelle (la) Ecole navale... 318
O
Odeurs du soir, par Noël Sauton (biblio)... 145
Œuvre de guerre de Lemordant (Pierre Lelièvre)... 343
Oiseau (l') cible (Henri Jouin)... 378
Ombre (de l') pleins le cœur, par J. Sifour (bib.)... 23
Organiser la route (Yves Le Trocquer)... 119
Originalité (l') géographique du pays nantais... 265
Osannare (l') charnel, par M.-P. Salonne (biblio) (Paul Desgrées du Lou)... 177
Outilage (l') national et la Bretagne (Hoël)... 331
P
Padan (le) quatre-mâts barquet... 351
Paloma (les) de Taougy Malmanche (biblio)... 111

Pâques en France... 119
Participation (la) de la Bretagne à l'Exposition de 1937 (J. Le Bihan)... 56
Pêche à la ligne... 285
Pêche (le) d'être heureux, par F. Le Roy... 245
Pèlerinage (le) au Temple du Gerisier (R. Vignaud)... 311
Petite (la) fille de Lannilis, par M. Delaporte (biblio) (M.-P. Salonne)... 307
Pett (le) chemin, poésie, Annak Le Léard... 69
Pied (le) de verveine... 308
Pleurs (les) de la nature, poésie (Max Jacob)... 10
Plongeon (un) dans les eaux bretonnes (P. Beauflis)... 207
Plus (la) forte, conte (Jean Hémon)... 133
Plymouth (de), Belle-Ile, Bénodet à Quimper... 170
Poèmes de la Lorelei, par Paul Courant (bibl.)... 341
Poèmes d'un maudit (Marius Salsat)... 342
Poésies choisies de T. Le Montréor (biblio)... 51
Pont (le) gallo-romain de Moutillon... 284
Pont (le) national à Brest (Jean Sannier)... 249
Pont (le) de Trégouvier... 285
Ponts (les) de La Roche-Bernard (Jean Sannier)... 141
Pourquoi chez nous la mer est d'émeraude (Aug. Herpin)... 266
Pour sauver nos monuments historiques (Hoël)... 167
Pour le Tourisme en France... 285
Première (la) ballade de Chopin, poème (A. Vitel-Chevé)... 36
Première (la) femme légionnaire... 36
Préparons la saison prochaine (O.-L. Aubert)... 284
Président (le) de la République des Ponts inaugure solennellement le buste du Nantais moyen buveur de gros plant (N. D.)... 313
Presqu'île (la) de Rhuys (Marie Lefranc)... 95
Prière (la) sur l'Acropole ne fut pas écrite à Athènes... 218
Prise (la) d'Alger est due à un Breton... 167
Procession (la) de saint Isidore, conte (G. Le Mintier de Léhélec)... 236
Propagande (la) collective régionale... 151
Propos électoraux (O.-L. Aubert)... 94
Protégeons nos vieux châteaux... 2
Province (la) et les provinces (O.-L. Aubert)... 322
R
Rallye (le) automobile et aérien de Bretagne... 253
Rebouteux et décompteurs... 251
Réception à bord, conte (Tristan de Groix)... 103
Remous du Passé (les), M. Alanic (biblio)... 341
Renfermons notre idéalisme (O.-L. Aubert)... 258
Rennes-Bretagne entendu en Amérique... 120
Rennes il y a cent ans, par H. Jouin (biblio)... 307
Réorganisation (la) du Tourisme... 256
Respect (le) des débris (Hoël)... 9
Restaurant (le) des spécialités maritimes... 279
Retour (le) à la qualité (O.-L. Aubert)... 194
Réveil (le) des Provinces (O.-L. Aubert)... 126
Rivalité (la) des cimes... 36
Rivière (la) solitaire, par M. Le Franc (biblio)... 51
Robert Houdin (les) nantais... 10
Roche (la) Monthoucheur... 233
Roseauvel (de) à Landavran, par J. Choleau... 246
Rotariens bretons... 124-152
Route et pont sur la Rance... 285-379

BRETAGNE

S

- Sage mesure 120
- Saint-Elme 136
- Saint-Ginglin, conte (L. Le Guennec) 71
- Sainte Anne d'Auray, d'Emile Gabory (bibliog.) 217
- Sainte Anne au Canada 331
- Saints bretons de la Côte d'Emeraude, C. Le-mercier d'Erin (bibliog.) 245
- Sang noir (le) de Louis Guillou (bibliog.) 371
- Sapin (le) sous l'orage, par la comtesse de Magallon (bibliog.) 246
- Sarah Bernhard à Belle-Ile-en-Mer 232
- Sardines fraîches, sardines à l'huile (Ang. Dupouy) 267
- Sculpteur (le) Louis Nicot (E. Lemé) 79
- Seconde (la) chouannerie dans les Côtes-du-Nord, par Hervé Pommeret (bibliog.) 52
- Seigneur (le) de la Barbe-Bleue est-il Breton ? 169
- Sentier (le), poésie (N. V.) 234
- Sept (les) merveilles de la Bretagne 223
- Seuls (les) fleuris (Hoël) 67
- Simplicité, poème (M.-P. Salonne) 298
- Sonlennou eur C'Hernevad, par Ch. Gotonnee, Soule (la) de saint Tremeur, conte (L. Le Guennec) 303
- Sous-préfet et romancier 70
- Souvenir (le), poésie (Louis Marsolleau) 138
- Souvenirs gaï de L. de Bellaing (bibliog.) 341
- Souvenirs sur Charles Monselet 187
- Souvenirs des insurrections de l'Ouest (au musée Dobrée de Nantes) (G. M.) 159
- Sports (à travers les) (J. Morin) 156
- Statues nantaises 317, 333

T

- Tableaux (les) de Pierre Boy (André Salmon) 73
- Tableaux vivants et danses bretonnes 265
- Tantouille (la), vieux erabe, de Ch. Martray 51
- Temple (le) de Jérusalem à Pontchâteau 319
- Tête (la) de Richelieu 135
- Théâtre aux enfants (le), de P. Grouzet (bibliog.) 23

- Thulé, la vraie Thulé, par Marcel Diamant Berger (bibliog.) 246
- Tombe (la) de Louis Hémon (Henry Bordeaux) 153
- Toul Goulie (Jean Sannier) 291
- Tour (la) de la Découverte à Lorient 299
- Tourisme (le) anglais et le tourisme français (Xavier Brenot) 212
- Tréguier ville sainte (F. Menez) 367
- Trellu (M^{me}), fondatrice de « Ar Vro » (Marie Legac-Salonne) 143
- Trémel (André Rouault) 203
- Triste et tendre, par Armand Godoy (bibliog.) 143

U

- Un sou la ligne (Elisa Merceœur) 161
- U. F. S. I. 254

V

- Valbelle le Tigre 296
- Vallée (Jules) à Nantes (Charles Chassé) 178
- Vercel (Roger) de face et de profil (M.-P. Salonne) 5
- Verne (à propos de Jules) 148
- Vernissage (le) de la Bretagne artistique (A. Dupouy) 117
- Vers les temps meilleurs (O.-L. Aubert) 354
- Vers le Régionalisme (O.-L. Aubert) 228
- Vie (la) sportive (J. Morin) 134
- Vin (le) du recteur de Coatascorn (G. Baudin) 144
- Visites académiques 134
- Voutier (un) passa, par B. Aillet (bibliog.) 41
- Vouons-nous sortir de la crise, par R. Patenôtre (bibliog.) 81

W

- Werther (un) féminin : Lucile de Chateaubriand, par A. Cahuel (bibliog.) 277

Z

- Zola, par Marcel Chabot (bibliog.) 145

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Pén-ains	Prix des repas
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 8	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 10	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 15	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 20	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 25	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 30	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 35	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 40	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 45	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 50	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 55	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 60	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 65	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 70	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 75	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 80	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 85	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 90	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 95	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 100	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 105	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 110	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 115	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 120	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 125	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 130	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 135	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 140	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 145	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 150	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 155	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 160	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 165	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 170	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 175	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 180	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 185	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 190	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 195	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		
PERROS-QUERC (Trestraou, Trestraou, Ploouarnec) 200	30 ch. 30/40 40/50 50/60	15, 20, 25, 30		

*Jehan par la grace
d'un roy d'air
a fode chr chapelle
assis la prumerr
pre en l'onneur d'ieu
Z'ir mons s yves en
lan m ar lr z secont de
son rreue z donr gnt
masse dor a la chapelle*

C'est si simple!

C'est si simple de bien se porter : avoir un sang pur, donc un intestin bien dégagé. Aidez votre organisme en buvant le soir une tasse de Thé Chambard composé de plantes et de fleurs sélectionnées. Chacune de ces plantes a sa fonction. Cette merveilleuse tisane de santé agit donc à la fois sur tous vos organes digestifs : foie, estomac, intestin et reins. Le Thé Chambard, dépuratif et laxatif, agréable au goût, ne coûte que 4 fr. 25 chez votre Pharmacien.

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE
« BRETAGNE »
40 FRANCS PAR AN

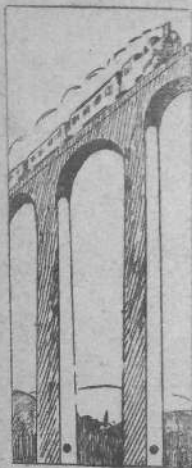
LA FONCIÈRE

Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN, de l'A.-C. des CÔTES-DU-NORD, et de l'A.-C. du FINISTÈRE. Connaît des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol.

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest	M. SAVIN	Nantes	M. A. DES BRUYÈRES
Châteaulin	M. MICHEL	Quimper	M. JOURIN
Dinan	M. BARRY	Rennes	M. FROIN
Domzaines	M. GUILLON	Saint-Brieuc	M. DUBOIS
Lorient	M. FERRON	Vannes	M. MARCOT
Morlaix	M. MICHEL	Vieux-Marché	M. LE FOLLON



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année. - N° 137

JUIN 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



O.-L. AUBERT
Dessinateur-Écrivain

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 137 (Juin 1936)

LES JOIES DE LA MARCHÉ. O.-L. AUBERT. — ALEXANDRE DUMAS ET LA BRETAGNE. Charles CHASSÉ. — ECHOS, BREIZ. — UN GRAND ORGANISTE BRETON : CHARLES COLLIN (1823-1911). Sullivan COLLIN. — NOS SCULPTEURS AU SALON. Auguste DEPOY. — QUINZE ANS DE ROMANTISME A RENNES : III. HIPPOLYTE LUCAS. EDOUARD TURQUETY ET LA MENNAIS. Georges COLLAS. — LES LIVRES ET LES REVUES. Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — INAUGURATION DE L'ÉCOLE NAVALE. Jean SANNIER. — KERFAOUES, CHEF-D'ŒUVRE DE LA RENAISSANCE. Andrée ROUAULT. — LE BEAU VOYAGE. Renée HAMON. — PARDONS. P. DESGRÈS DE LOÛ. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

P.O.-MIDI

POUR ALLER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE
comportant

LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de
PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DÉPART DE PARIS A 19 h. 20

(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (Villé).

ARRIVÉE A PORT-VENDRES A 9 h. 40

TRANSBORDÈMENT DIRECT

du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte

DÉPART DE PORT-VENDRES

pour ALGER
les mercredi et dimanche
à 16 h. 30
arrivée le lendemain
à 7 heures

pour ORAN
les jeudi
à 16 h. 30
arrivée le lendemain
à 19 h. 30

Entrepris par les principales lignes P. O. MIDI, de
de billets directs pour ALGER et ORAN :

1^o Billets simples (valables 15 jours).
2^o Billets d'aller et retour (valables de 30 à 90 jours).
3^o Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via
Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16,
Cours des Capucines, et 126, boulevard Haussmann ; à
la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées ;
à Paris : aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et
d'Antenne ; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des
couchettes vous permettent de voyager
confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

Du 6 Octobre au 30 Juin Du 1^{er} Juillet au 5 Octobre

LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

Œuvres complètes d'Anatole Le Braz

en 30 volumes

formant un ensemble de plus de 8000 pages

Format in-16 grand soleil (20 c/m sur 15 c/m)

TIRAGE :

Le tirage, constaté par ministère d'huissier,
sera strictement limité à 600 exemplaires,
tous numérotés, avec la justification suivante :

500 exemplaires sur papier Japon M. S. J.
50 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
50 exemplaires hors commerce sur Japon M. S. J.

Tous les papiers seront filigranés au nom
d'Anatole Le Braz

PARUTION :

Il paraîtra un volume par mois.

CONDITIONS :

Un volume sera envoyé tous les mois aux souscrip-
teurs contre remboursement.

Demandez l'envoi franco de la brochure de souscription

Aux EDITIONS AUBERT, 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC

ADMINISTRATION
38, Rue du Pré-Botté
RENNES
Téléphone 36-75
C. C. RENNES 231-28

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
TOURISTIQUES
ÉCONOMIQUES

RÉDACTION
4, Boulevard Sévigné
SAINT-BRIEUC
Téléphone 3-03
R. C. ST-BRIEUC 101

TARIF DE LA PUBLICITÉ

1 page : 500 frs	Les 12 insertions : 5.000 frs	} Majoration de 20 % pour les pages intérieures de la couverture.
1/2 — : 300 frs	— : 3.000 frs	
1/4 — : 175 frs	— : 1.750 frs	
1/8 — : 100 frs	— : 1.000 frs	
1/16 — : 60 frs	— : 600 frs	

Hauteur de la page : 25 cm. - Largeur : 17 cm. - 3 colonnes de 12 cicéros de justification, soit 54 m/m.

110 lignes de 6 points par colonne, soit 330 lignes par page.

Prix de la ligne : 3 frs

Prix de la ligne pour 100 lignes et au-dessus :	2.75
—	2.50
—	2.25
—	2. »

RUBRIQUES SPÉCIALES pour Hôteliers, Garagistes, Agents de location, etc.
Une ligne de publicité dans chacun des 12 numéros annuels et l'abonnement à la revue :
Prix pour un an, ensemble : 60 frs

La Publicité de "BRETAGNE" est reçue :

- A Paris :** Au siège central de l'Agence Havas, 62, rue de Richelieu et dans toutes ses succursales ;
- A Rennes :** A nos bureaux, 38, rue du Pré-Botté et à l'Agence Havas, 3, rue Le Bastard ;
- A St-Brieuc :** A nos bureaux, 4, boulevard Sévigné.

La Revue "BRETAGNE" est conservée et souvent relue
Le rendement de sa publicité est excellent

15^e Année. - N° 137

JUIN 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-28



La sculpture bretonne aux Salons : René Quillivic : 1^o La Globe ; 2^o L'Anne histonne ; 3^o La factine de Vreizan.
(Photo Bernés, Masoulié et Cie) (Voir l'article page 175.)

LES JOIES DE LA MARCHE

DEPUIS que tant de moyens de transports rapides sont mis à la disposition des hommes — et des femmes — on en arrive à considérer à l'égal d'une corvée l'obligation de parcourir à pied un humble kilomètre. Le manque d'entraînement vous rouille les jambes et vous rend indifférent aux joies réelles, que vous offre la route à chacun de ses détours.

Ayant manqué la correspondance d'un auto-car, j'ai dû, tout récemment, faire le chemineau sur une assez longue distance. Je ne l'ai pas regretté. Outre que ce fut un excellent exercice de culture physique, sur l'itinéraire que j'ai suivi et que je croyais bien connaître, l'ayant maintes fois parcouru en auto, j'ai découvert des coins ravissants, des agglomérations pittoresques, entrevu, à travers le frisson des arbres reverdis par le printemps, des panoramas souvent impressionnants, que j'aurais, autrement, toujours ignorés.

Je me suis amusé de mille détails. J'ai lu sur le fronton des auberges des noms qui sentaient en plein le terroir et, aussi, des enseignes qui se doivent de demeurer, par tout ce qu'elles évoquent de fantaisie :

On ne passe pas ici sans s'arrêter,
On ne s'arrête pas sans entrer,
On n'entre pas sans boire,
On ne sort pas sans payer.

J'ai levé les yeux vers les croix nombreuses qui se dressent aux carrefours de la route et des chemins de campagne. Elles méritent l'attention mais non pas, sans doute, qu'on fasse un déplacement spécial pour les aller voir. Cependant, quand on les regarde, quand on déchiffre la date marquée sur leur socle et que les ans ont à demi effacé, on éprouve, aussitôt, comme un désir de percer le pieux mystère de leur érection. L'esprit imagine les souvenirs qu'elles évoquent : Quelle délibération fixa leur principe et le choix de leur emplacement ? Par qui la commande en fut-elle passée au granitier local, qui l'exécuta en faisant appel aux timides mais solides ressources de son art ? Quel enthousiaste idéal présida à l'organisation de la procession solennelle, qui la vint saluer, bannières au vent, au chant des cantiques, le jour de son inauguration...

Que dire encore des gens rencontrés ! Amables et accueillants, c'est avec une sorte d'humilité naturelle qu'ils vous bonjourneront au passage, vous répondent quand vous les interrogez. Ne vous incitent-ils pas à envisager librement, sans fatigue, les problèmes les plus divers. Que pense ce vieux gardien de bestiaux ? Quelle est sa mentalité présente ? S'il a des enfants, que sont-ils devenus dans un milieu social, une atmosphère dont leur auteur ne peut avoir la moindre idée ?...

Grâce au conseil que me donna une brave femme, j'ai pu découvrir une ancienne chapelle désaffectée et, peut-être allez-vous sourire ? mais, m'adossant un instant à un talus pour me reposer, j'ai tout simplement tracé le croquis que voici :

Il est triste de voir, sur le bord de la route, Une vieille chapelle où Dieu n'habite plus, Parce que l'homme, un jour, passant outre à son L'a repoussé parmi les objets superflus. (double)

Et cependant, coiffés d'une lourde toiture, Les murs sont demeurés impassibles et droits. Le porche a conservé sa modeste sculpture, Œuvre d'un vieux tailleur d'image au temps des rois.

Un petit carré bleu, dans le coin d'une ogive, Est le seul document qui reste des vitraux : C'est le bout d'un manteau, drapé d'étoffe vive, Que portait saint François pour prêcher aux oiseaux.

L'autel a disparu, comme a disparu l'ange Qui pria à genoux sans jamais se lasser. La nef sert maintenant de décharge et de grange. Où l'or de la moisson, chaque an, vient s'entasser.

Et devant celle-ci, féconde autant que belle, On comprend que Celui qui fut dépossédé, N'est nullement jaloux de ce que sa chapelle Abrite un bien qu'il a, lui-même, concédé.

La campagne vibrait, rayonnante et magnifique. Les talus s'empanachaient de ces ajoncs luxuriants qui font que les routes, ici, sont « tout en or ». Les pommiers semblaient vraiment des « bouquets de mariée de village ». Des oiseaux chantaient partout et volaient des buissons. Le ciel et la mer étaient du même bleu...

...Où ! remettons en honneur et faisons connaître les joies de la marche sur nos belles routes de Bretagne !

O. L. AUBERT.



Alexandre Dumas en 1830, lors de sa mission en Bretagne.



Alexandre Dumas en 1869, à l'époque de son séjour à Roscoff.

Alexandre Dumas et la Bretagne

Au moment où Armand Praviel vient de prononcer en Bretagne plusieurs conférences sur la véritable histoire des « Trois Mousquetaires », il m'a paru intéressant de rechercher quels liens unissaient à l'Armorique la vie et l'œuvre d'Alexandre Dumas. Ces liens ont peut-être été plus nombreux et plus étroits qu'on ne le pense d'ordinaire. Des Bretons, Dumas a toujours parlé avec une extraordinaire vénération, la vénération que professaient d'ailleurs presque tous les écrivains de l'époque romantique à qui notre province apparaissait, très légitimement, comme un des principaux berceaux de l'idéalisme qui leur était cher. Grimaud, le domestique fidèle et taciturne du comte de la Fère est un Breton. « Je ne l'ai jamais vu à l'œuvre — dit de lui le jeune vicomte de Bragelonne — mais il est Breton ; cela promet. » Dans *Une Fille du Régent*, le Duc d'Orléans ne peut s'empêcher de considérer avec respect le jeune de Chanlay chargé de l'assassiner par les conjurés du complot Pontcaillie. Ce Chanlay nous est représenté comme ayant « une tête fine... l'air tout à fait gentilhomme », les yeux pleins de fierté et d'intelligence ». Croyant s'entretenir avec l'ambassadeur d'Espagne alors qu'il parle au Régent lui-même, Chanlay lui avoue que c'est par discipline qu'il va assassiner le Duc d'Orléans, quoique ayant personnellement voté contre le projet de meurtre ; cette mission lui répugne mais on peut, cependant, compter sur lui pour l'accomplir. « Les remords d'un homme comme moi — poursuit-il — ne peuvent tourmenter que lui-même... En Bretagne, c'est l'habitude de dire ce que l'on sent mais on n'a aussi l'habitude de faire ce que l'on dit. » Dans *Les Mohicans de Paris*, Colombar nous est décrit par Dumas comme l'homme de

devoir par excellence : « Le cœur du jeune Breton que nous avons appelé Colombar était un pur diamant à quatre facettes : la bonté, la douceur, l'innocence et la loyauté. » On nous dit qu'il est « aussi observateur de sa parole que Duguesclin ».

Assez fréquemment, l'action des récits de Dumas se déroule en Bretagne et ceci est pour nous d'autant plus intéressant que, dans le chapitre formant la conclusion des *Compagnons de Jésus*, Dumas nous déclare qu'il est incapable d'écrire « un livre ou un drame sur des localités qu'il n'a pas vues ». « Pour faire *Christine* — dit-il — j'ai été à Fontainebleau ; pour faire *Henri III* j'ai été à Blois ; pour faire *Les Mousquetaires*, j'ai été à Boulogne et à Béthune ; pour faire *Monte-Christo*, je suis retourné aux Catalans et au château d'If ; pour faire *Isaac Laquetdem*, je suis retourné à Rome ; et j'ai certes perdu plus de temps à étudier Jérusalem et Corinthe que si j'y fusse allé. Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelques-uns finissent par croire qu'ils ont existé. Il y a même des gens qui les ont connus... Si vous allez à Marseille, on vous montrera la maison de Morel sur le Cours, la maison de Mercédès aux Catalans et les échafots de Dantès et de Faria au château d'If. »

Alexandre Dumas était-il donc allé en Bretagne quand il a écrit *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne* ? Dans une partie tout au moins de la Bretagne et cela vers 1830. Il passa alors six semaines chez nous en mission officielle, mission qu'il avait sollicitée de Lafayette et qui avait pour lui de créer dans les pays d'Ouest une garde

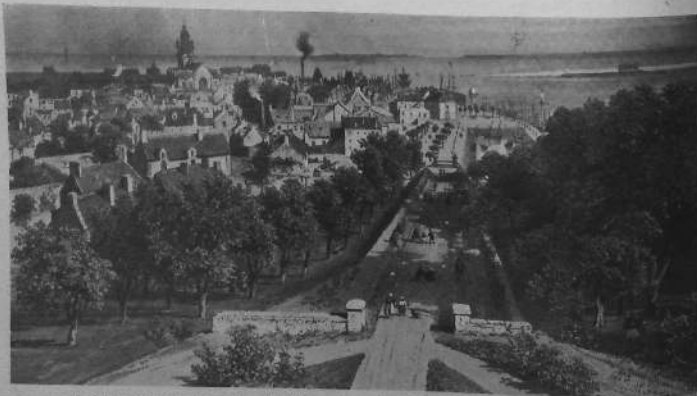
naionale favorable à la nouvelle monarchie. Où alla-t-il exactement au cours de ce voyage? Surtout en Vendée, disent ses biographes et dans la Loire-Inférieure, particulièrement à Nantes. Mais n'a-t-il pas, de plus, visité le Morbihan? L'ordre de route dont il était pourvu l'autorisait en effet à visiter les départements de Vendée, du Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure mais aussi du Morbihan.

De la Bretagne, ce qu'il semble avoir particulièrement connu pendant sa randonnée de plusieurs semaines, c'est la partie toute voisine de la Vendée, la région qu'avait déjà visitée son père : le général Dumas en 1793 lors de la guerre vendéenne. Le nom de Clisson lui est surtout très familier. Un des premiers chapitres de *Une Fille du Régent* a pour théâtre « la route de Clisson, à deux ou trois lieues de Nantes, près de ce couvent fameux par le séjour d'Abélard » qu'il nous montre s'élevant au bord d'un lac : « noire et longue maison, entourée de ces arbres trapus et sombres dont la Bretagne est couverte. Des haies sur la route, des haies autour de l'enclos; outre des murs, des haies partout, des haies touffues, épaisses, impénétrables même au regard et coupées et interrompues seulement par une haute grille de bois, surmontée d'une croix et qui servait de porte. » Ce couvent, peuplé de religieuses Augustines, est l'abri de la fille naturelle du Régent; de cette fille, M. de Chanlay est amoureux; pour aller lui parler, il traverse le lac gelé, au risque de faire craquer la glace sous son poids; et c'est au moment où il va entreprendre cette expédition que les autres membres de la conjuration Pontcalec l'arrêtent pour lui demander s'il ne s'apprête pas à les trahir. Sans doute Dumas, c'est sur le bord du lac qu'Hélène, la fille du Régent, devait être, plus tard enterrée; quant

à son amant, bien que le Régent lui eût fait grâce et l'eût accepté comme gendre, il a réussi, par un héroïque subterfuge, à se faire exécuter à Nantes autres conjurés de la conspiration Pontcalec dont il tenait à partager le sort.

Une autre nouvelle : *Blanche de Beaulieu* nous transporte encore près de Clisson, au village de Saint-Crépin qui vient d'être incendié par les Bleus (nous sommes en 1793). Le chef des Bleus est le jeune Marceau avec, auprès de lui, « un Hercule mulâtre, le général Alexandre Dumas ». Sur le champ de bataille, un Vendéen s'évanouit et c'est, en réalité, une Vendéenne : Blanche de Beaulieu. De cette Blanche de Beaulieu, Marceau tombe éperdument amoureux et, lorsque, à Nantes (alors sous la puissance de Carrier) elle est emprisonnée dans une cellule du Bouffay, Marceau contracte avec elle un mariage religieux dont le célébrant est un curé incarcéré dans la même salle et qui marchera à la guillotine, aussitôt les paroles sacramentelles prononcées. Pour sauver Blanche, Marceau se rend à Paris, obtient de Robespierre le pardon de son épouse mais arrive à Nantes juste à temps pour la voir décapiter.

C'est à Nantes encore que, dans *Le Vicomte de Bragelonne*, D'Artagnan arrêtera Fouquet. Nous avons vu que Dumas avait visité Nantes. Connaissait-il aussi Le Croisic? C'est vraisemblable car, toujours dans *Le Vicomte de Bragelonne* il a décrit avec complaisance cette partie de la côte bretonne lorsque D'Artagnan, chargé par le roi d'espionner Fouquet, vagabonde sur ces plages avant de s'embarquer pour Belle-Ile. « Si d'Artagnan eût été poète — écrit Dumas — c'était un beau spectacle que celui de ces immenses grèves d'une lieue et plus que couvre



Le Croisic tel que le décrit Alexandre Dumas, dans « Le Vicomte de Bragelonne », gravure de 1865.



...La silhouette bleuâtre des rochers de Belle-Ile, dominée par la ligne blanche et majestueuse du château... (Alexandre Dumas : « Le Vicomte de Bragelonne »).

la mer aux marées et qui, au reflux, apparaissent grisâtres, désolées, jonchées de polypes et d'algues mortes avec leurs galets épars et blancs comme des ossements dans un vaste cimetière. » C'est de Mont-Lenigo, butte gazonnée portant aujourd'hui encore un feu fixe et un sémaphore, que veut certainement parler Dumas lorsqu'il nous dépeint à l'extrémité du port du Croisic « une vigie qui ressemble à une énorme brioche, élevée sur un plat ». Cette brioche — dit-il — existait au temps de Louis XIV; « seulement la brioche était moins grosse et l'on ne voyait probablement pas autour de la brioche les treillages de latte qui en font l'ornement et que l'aïeule de cette pauvre et pieuse bourgade a plantés comme garde-fous le long des allées en colimaçons qui aboutissent à la petite terrasse ». Ce détail du treillage de lattes (une palissade de bois existe encore aujourd'hui à cet endroit) semble bien être un souvenir oculaire de l'écrivain. Peut-être aussi a-t-il visité la bourgade voisine de Piriac où passe D'Artagnan.

Je serais fort tenté de croire qu'il a poussé une pointe dans le Morbihan, tout au moins jusqu'à La Roche-Bernard où D'Artagnan, dès son arrivée à l'hôtel « s'apprête à souper d'une sarcelle et d'un tourteau... et fit tirer de la cave, pour arroser ces deux mets bretons, un cidre qu'on seul toucher du bout des lèvres, il reconut pour être infiniment plus breton encore ». Ce que Dumas entend par là (il s'exprime très clairement quelques lignes plus loin) c'est que le cidre était « abominable » (Dumas n'a pas caché que les boissons, soit cidre, soit vin, étaient, à son gré, de qualité inférieure dans les hôtelleries bretonnes). De plus, le pichet de La Roche-Bernard « était de forme si peu régulière

qu'il tenait difficilement debout sur la table ».

Il est possible aussi que Dumas se soit rendu à Vannes, dont Aramis est devenu évêque, grâce à la protection de Fouquet. C'est à travers les rues de Vannes que se déroule la procession au cours de laquelle Mgr d'Herblay, lorsqu'il passe majestueusement sous le dais « foudroie ses deux amis de sa bénédiction ». D'un côté, la description de Vannes est assez précise : Dumas mentionne l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Patern et le quartier voisin de l'entrée de la Rabine est surtout dépeint avec assez d'exactitude. Voici le port qui, encore aujourd'hui, pénètre dans la ville jusqu'à une centaine de mètres de la porte Saint-Vincent. « Si notre petit corsaire — dit Porthos — ne tirait pas huit pieds d'eau, nous serions arrivés à pleines voiles jusque sous les fenêtres d'Aramis. » Aramis, en effet, a installé son poste de commandement (l'évêché officiel étant à ce moment en ruines) dans une maison toute proche du collège des Jésuites. Ce collège des Jésuites existe encore sous le nom de collège Saint-François-Xavier; c'est lui qui a donné à la littérature et Mirbeau et Marc Elder et Saignon et Martin-Chauffier. Selon Dumas, c'est de la tour de la chapelle des Jésuites qu'un Père, une longue-vue à la main, scrute patiemment les allées et venues de D'Artagnan sur le port. C'est dans la maison d'Aramis que D'Artagnan et Porthos se voient offrir un festin « long et somptueux » qui se composait « d'excellents vins d'Espagne, de belles huîtres du Morbihan » auxquels s'ajoutent « les poissons exquis de l'embochure de la Loire, les énormes crevettes de Paimboeuf et le gibier délicat des bruyères ».

Mais où la description s'embrouille, c'est

quand, dans le terme du « faubourg » de Vannes, A. Dumas englobe et le lointain Saint-Patern et le quartier du Port (1).

Quant à Belle-Isle, je me demande s'il eut le temps de s'y rendre; peut-être en aperçut-il seulement de loin les côtes. Cela lui a permis de parler de sa position « qui la fait souveraine dans sa solitude maritime comme un majestueux navire qui dédaignerait les rades et qui jetterait fièrement ses ancres au beau milieu de l'Océan ». Il lui a suffi de contempler cette masse à distance pour pouvoir loyalement tracer « la silhouette bleuâtre et accentuée des rochers de Belle-Isle, dominée par la ligne blanche et majestueuse du château ».

De toute façon, il sera difficile à quiconque visitera Belle-Isle après avoir lu Dumas, de ne pas voir surgir devant lui le gigantesque Porthos exhortant ses ouvriers au travail ou soulevant à lui seul cette pierre énorme que plusieurs de ses terrassiers n'arrivaient pas à déplacer. Difficile aussi de ne pas évoquer Porthos mourant sous le poids des rochers après avoir failli un moment triompher d'eux. « Un instant — dit Dumas dans le fameux chapitre qu'il a intitulé : *la mort d'un Titan* — il apparut dans cet encadrement de granit comme l'ange antique du Chaos. » Mais son effort fut vain. « Le géant dormait de l'éternel sommeil dans la sépulture que Dieu avait fait à sa taille. » « Vaillant Porthos! — poursuit Dumas — il dort sans doute encore, oublié, perdu, sous la roche que les pères de la lande prennent pour la toiture immense d'un dolmen. Et tant de bruyères friennes, tant de mousses, caressées par le vent amer de l'Océan, tant de lichens vivaces ont soudé le sépulture et la terre que jamais le passant ne saurait imaginer qu'un pareil bloc de granit ait pu être soulevé par l'épaule d'un mortel. »

C'est à la pointe du Skeul, autrement dit de l'Echelle, au Sud-Est de l'île que Dumas a placé la tombe de Porthos mais en fournissant si peu de détails sur sa situation qu'il est impossible de la localiser. Il est vrai que, par contre, on peut presque identifier, près du phare de Belle-Isle une autre grotte, moins sinistre, celle de Port-Colon où Porthos aurait eu coutume de se baigner. Regrettons que le lieu où Porthos rendit son dernier soupir ne puisse être montré aux visiteurs car le récit de son agonie constitue un des passages les plus pathétiques de l'œuvre de Dumas et un de ceux qui ont le plus ému Dumas lui-même. Son fils raconte, en effet, qu'un jour il surprit son père tout bouleversé et les yeux rouges. « Tu as pleuré; qu'est-ce que tu as? lui dit-il. » « Un gros chagrin, répondit l'auteur des

Trois Mousquetaires, Porthos est mort. Je viens de le tuer. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer sur lui. Pauvre Porthos! »

Lors du voyage de 1830, le Finistère n'était pas compris dans l'itinéraire fixé à Dumas par Lafayette; aussi le romancier paraît-il assez embarrassé lorsqu'il est amené à en parler. Il est rare, d'ailleurs, que ses ouvrages contiennent des allusions à cette partie de la Bretagne. Je me souviens seulement que, dans *Les Mousquetaires de Paris* l'enterrement de Colombar du Penhoët a lieu en territoire finistérien, près de cette tour du Penhoët que Dumas nous donne comme se dressant « à quelques lieues de Quimper, au bord de cette partie de l'Océan que l'on appelle la Mer Sauvage ». Or les ruines du château de Penhoët se trouvent en réalité entre Morlaix et Saint-Pol et par surcroît assez loin du rivage (j'entends le rivage de la Manche), près de l'estuaire de la Penzé. « La tour de Penhoët — écrit Dumas — dominait le flot atlantique comme un nid d'aigle et semblait placée là comme une sentinelle avancée chargée de signaler les voiles qui apparaissent à l'horizon. »

* *

Alexandre Dumas devait, d'ailleurs, avant de mourir, faire connaissance avec le Finistère. C'était pendant l'été de 1869. Dumas, épuisé, ne travaillait plus guère et son médecin lui conseilla d'aller passer quelques semaines en Armorique. Se dirigeant vers le Finistère, il traversa Rennes et, sur son passage dans la capitale bretonne, le folkloriste Adolphe Orain nous a laissé quelques renseignements bien curieux dans une brochure ayant trait au séjour en Bretagne de plusieurs célébrités littéraires. « Dumas — à ce que rapporte Orain — vint à Rennes pour voir la rue, l'hôtel et surtout la chambre dans laquelle le vice-amiral Villeneuve s'était donné la mort. Vaincu par Nelson à Trafalgar, le vice-amiral fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Libéré l'année suivante et n'osant aller directement à Paris, il s'arrêta à Rennes le 17 avril 1806 et voulut, avant d'affronter l'empereur, certifier au ministre de la Marine pour le consulter sur l'accueil qui lui serait fait aux Tuileries. La réponse ayant été sévère, on le trouva le 22 avril dans sa chambre frappé de six coups de couteau au cœur. Avant d'être inhumé, Alexandre Dumas comme pouvant peut-être lui fournir quelques renseignements, je fus agréablement surpris de recevoir une invitation à déjeuner à l'hôtel Julien, de la part de l'illustre romancier. Il était accompagné de son secrétaire et d'un architecte qui devait faire un croquis des lieux. Pendant le déjeuner, Dumas nous narra certaines anecdotes avec le charme que ce conteur savait donner à ses récits. Je pus lui procurer en outre de l'acte de décès, le rapport circonstancié du commissaire de police chargé de l'enquête, le procès-verbal de l'autopsie et le réquisitoire du magistrat chargé d'informer sur l'événement. Pendant que j'étais à la recherche de ces documents, M. Nadand de Buffon, avocat général à la Cour

d'appel conduisit Alexandre Dumas à l'hôtel du Commerce, rue aux Foulons, où le suicide avait eu lieu. La mort ayant frappé le romancier en 1870, il est très probable qu'il n'a rien écrit sur l'amiral Villeneuve. »

De Rennes, il se rendit à Morlaix. En ce qui concerne son passage à Morlaix, j'ai pu avoir communication d'un journal encore inédit qui avait été rédigé par un habitant de Morlaix : F. de Miollis. Celui-ci, fils d'un ancien préfet du Finistère, était aussi le neveu de Mgr de Miollis (le Mgr Myriel des *Misérables*). F. de Miollis de Miollis de Miollis, et c'est ainsi qu'il se nommait, raconte comment à Morlaix, il reçut la visite de l'imprimeur Lédan qu'accompagnait le secrétaire d'Alexandre Dumas. Ce secrétaire aurait voulu louer, pour Dumas, un manoir situé entre Roscoff et Saint-Pol, Kersallou, alors propriété de la famille de Miollis et actuellement siège d'une colonie de vacances. Allant trouver le romancier à l'hôtel, F. de Miollis lui dit que Kersallou était déjà loué et il lui conseilla de s'installer à Saint-Malo où, naguère, de Miollis avait envoyé Béranger. Puis Dumas eut avec Miollis une longue conversation que, malheureusement, je n'ai pas la place de reproduire ici; il y insista en particulier sur sa visite au Pape Grégoire XVI.

De Miollis avait dissuadé Dumas de s'établir à Roscoff; il s'y rendit cependant, sans doute parce que Saint-Malo lui parut trop éloigné et aussi parce qu'à Roscoff il avait un ami, le romancier Edouard Corbière. Roscoff d'ailleurs commençait à recevoir des visites d'artistes et de littérateurs dont plusieurs mangeaient chez le père Le Gad; Roscoff commut le peintre Ha-

mon, les Corbière et même Littré qui scandalisait les populations parce que, nudiste intégral il abandonnait trop volontiers ses formes étiées aux baisers du soleil. Sur son bref séjour à Roscoff, et, incidemment, sur son passage à Morlaix, Dumas nous a laissé plusieurs pages très alertes dans un *Grand Dictionnaire de Cuisine* auquel il travaillait et qui ne parut que quelques années après sa mort. Ces notes de Dumas sur Roscoff mériteraient à elles seules tout un article et j'espère bien l'écrire quelque jour, d'autant qu'on peut les compléter par quelques autres informations. Rappelons seulement, à ce propos (ce n'est pas Dumas qui le dit mais Charles Le Goffic m'en a plusieurs fois parlé) qu'à Roscoff, Dumas et Charles Le Goffic se rencontrèrent. Leur dialogue fut assez comique. Charles Le Goffic n'étant alors qu'un garsneton de six ans et qui ne sut que beaucoup plus tard qu'Alexandre Dumas lui avait fait l'honneur de le prendre sur ses genoux.

C'est à Roscoff que Dumas semble avoir joui de ses dernières heures de gaieté; une fois qu'il eût quitté la Bretagne, il ne connut plus guère que la tristesse. Un an plus tard, il mourut à Dieppe, car c'est là que s'échoue, mélancolique et végétative, une vie dont les ressources avaient paru infinies, surtout à lui-même qui, jamais, ne les ménagea. A Dieppe, dit Lucas-Dubreton, Alexandre Dumas rendit son dernier soupir « accablé, écrasé, comme Porthos sous son rocher ».

Charles CHASSÉ.



Les ruines du château de Penhoët que Dumas a, dans *Les Mousquetaires de Paris*, placées sur la côte sud de Bretagne, alors qu'elles se dressent près de l'estuaire de la Penzé, sur la côte nord du Finistère (Gravure d'après le N° 1000).

(1) Le regretté prédécesseur de Degoul à la Bibliothèque de Lorient. Le Bourgo avait négligé une amusante erreur au sujet de Lorient dans *Les Trois Mousquetaires*. Il y est dit que le capitaine du vaisseau transportant Milady en Angleterre songea à la jeter dans un des ports de Bretagne, soit à Lorient, soit à Brest. « Or — dit Le Bourgo — la scène se passe sous le règne de Louis XIII, au temps du siège de La Rochelle (1628). À ce moment, sur la rive droite du Scorff, il n'y avait que quelques cabanes et quelques hangars construits par les commerçants de Port-Louis. »

dernière ville, M. de la Grancière, a fourni à M. Gastaldi de très curieux renseignements :

C'est en 1823 que Balzac vint au Bourg de Batz. Il logea dans la maison qui porte encore le nom de « Calme Logis », située derrière le presbytère, au lieu dit « Les Grands Jardins ». M^{me} de Valette lui tenait compagnie. Il s'était lié de relations avec plusieurs familles. On le désignait par son prénom : Honoré. Il prisait et parlait beaucoup. Son séjour au Bourg de Batz dura trois mois, le temps nécessaire à la composition de Béatrix. Balzac se promenait à cheval comme on le faisait en ce temps-là. Ses promenades le conduisaient souvent, à travers le marais salant, à Dreuzec, manoir proche de Guérande, et à Piriac.

C'est à côté du presbytère de Guérande que se trouve une maison du XVI^e siècle, enfermée dans une petite cour, décrite par Balzac dans *Béatrix*. Elle appartenait autrefois au chapitre de la Collégiale Saint-Aubin et était affectée au logement du chanoine théologal qui remplissait les fonctions de curé de la paroisse.

Le manoir de la Touche, dont parle également Balzac, a disparu depuis. Il se trouvait à l'entrée du faubourg de Sizicenne de Guérande, en venant de Piriac. La maison du voiturier Bormus, ainsi que le petit hôtel, tenu par les demoiselles Boceniel, sont plus difficiles à situer, car ils ont été complètement transformés et, même, ils n'ont pas totalement disparu.

Mais les remparts de Guérande, l'église collégiale, le mail ont gardé les aspects qu'ils avaient il y a un siècle, à part quelques légères modifications.

Les méfaits de l'étoile de mer

Les moulières des côtes sud de la Bretagne, notamment celles qui ont longtemps apporté l'aisance chez les pêcheurs de la Turballe et du Croisic, sont, assure-t-on, en voie de disparition.

Cette disparition est due pour une grande part à l'Astérie, ou Etoile de Mer, qui s'est abattue par assauts sur les moulières et les huîtres et les détruit avec une inconcevable rapidité, quelle que soit leur abondance.



Vue aérienne de la nouvelle Ecole Navale. (Photo communiquée par M. le Commandant Ven, commandant à l'Ecole Navale. Voir article page 185.)

Les parqueurs arrivent encore à lutter avec succès contre cet ennemi des coquillages, mais la défense par myriades que les étoiles de mer s'agrippent aux mollusques. Elles les rongent, les ravagent et se s'éloignent que lorsqu'elles ont complètement tout détruit, satisfait leur voracité jamais assouvie.

Le seul espoir, bien précaire, est que les astéries, après avoir dévoré toutes les moules de la région, s'éloignent de nos côtes pour un temps suffisant au développement de nouveaux naissains.

Mais c'est là une perspective bien décevante pour nos pêcheurs.

La musique des Equipages de la Flotte

Après la Garde Républicaine, la Musique des Equipages de la Flotte est la plus réputée de nos musiques militaires. Elle sera bientôt centenaire puisque sa création remonte à 1840. Avant cette époque il n'existait à bord que des petits orchestres organisés en vue des croisières. Ils étaient chargés de rendre les honneurs, de donner des concerts et de jouer au cours des réceptions.

C'est alors que M. Léon Chic constitua avec des éléments divers un groupement homogène dont il obtint le rattachement aux Dépôts des Equipages de la Flotte. Les dépôts étaient chargés de former les musiques de bord, mais conservaient un cadre sédentaire important, composé d'instrumentistes de talent, ayant rang de professeurs. L'amélioration et l'augmentation de l'effectif de ce cadre sédentaire ne tarda pas à constituer lui-même une musique complète.

La Musique des Equipages de la Flotte comprend donc en fait deux éléments : l'élément mobile navigant et l'élément fixe qui demeure à terre. Quand l'élément mobile est lui-même à terre, il participe au service de la Musique. C'est ce qui permet, aux côtés des instrumentistes professeurs, gradés pour la plupart, de maintenir un effectif de 70 à 80 exécutants, indispensables à une bonne interprétation des œuvres modernes.

Les chefs de la Musique des Equipages sont désignés au concours. Quelques-uns d'entre eux se sont

acquis une juste renommée tant comme dirigeants que comme compositeurs. Citons après Léon Chic, M. Karren qui éleva le niveau musical de cette belle phalange; M. Farigoul qui la dirigea pendant 25 ans, et assure son organisation définitive; M. J. Mayan, et assurés ses prédécesseurs, compositeur d'œuvres symphoniques d'une réelle valeur.

Le chef actuel est M. Michel Bober. Il ne le cède en rien à ceux qui lui ont passé la baguette. Depuis dix ans il conduit en effet avec autant de talent que d'autorité le bel ensemble dont il a la direction. Les concerts qu'il a donnés en Bretagne ont toujours obtenu un enthousiaste succès. Il a le sens parfait du choix des morceaux qui doivent composer un programme, il sait en faire interpréter le caractère, en faire ressortir les finesses, fondre le tout en des harmonies qui émeuvent, ce dont le public breton lui sait et lui garde un gré infini.

Le cinquantenaire de "l'Ève future"

Il y a eu cinquante ans le 19 mai que Villiers de l'Isle-Adam publiait, chez de Brunoff, son roman intitulé « L'Ève future », où il met en scène l'inventeur Edison, et qui fait la liaison entre les ouvrages de Jules Verne et les grands conteurs scientifiques d'aujourd'hui, H. G. Wells et J.-H. Rosny aîné.

« L'Ève future », même dans l'œuvre de Villiers, conserve un rang à part, et c'est certainement l'un de ses livres auquel le malheureux grand écrivain portait le plus de tendresse. C'est, comme on s'en souvient peut-être, l'histoire d'une créature féminine mécanique — un « robot » avant la lettre — à quoi un savant tâche d'insuffler une âme. Villiers tendait en effet, dans ses accès de misanthropie, que les nouveaux nés finiraient par refuser de venir au monde et qu'il faudrait peupler la terre de « robots ». Il assurait, mi-convaincu mi-pince-sans-rire, avoir assisté à l'accouchement ou s'était manifesté le premier de ces refus :

— L'enfant nous a regardés un long instant, regardait-il, les parents, la sage-femme et moi, puis il a dit : « C'est ça, la vie ? » et il est rentré précipitamment dans l'assise d'où il venait de sortir.

Saint Iy patron du tourisme breton

Qui donc était cet Iy dont le souvenir fut évoqué dans un récent numéro de Bretagne, à propos de Notre-Dame-du-Yaudet ?

D'aucuns ont voulu le confondre avec saint Yves, ou, encore, avec saint David (*Deaf* ou *deaf* en langue bretonne), évêque de Ménévie, fils de sainte Nonne et « préposé à la guérison des enfants dont la veine préparée blesse dangereusement entre les sourcils ».

La déformation des noms a été cause de cette confusion. Si l'on en croit Popinion autorisée de M. de M. de la Borderie, saint Iy serait le dernier des saints que la grande-Bretagne délègue chez nous, au siècle de l'émigration. Il ne serait venu qu'en l'an 685 ou 687.

Iy était originaire de l'île de Landisfarme, qui se nomme aujourd'hui Holy-Island, située sur la côte du Northumberland. Sur un ordre du ciel, il s'embarqua et fit cap vers le continent. Des vents le pou-

sèrent tout d'abord dans la direction du Goussimon et du Mont Saint-Michel. Mais ce n'était pas là où Dieu voulait l'envoyer. Les vents tournèrent en conséquence et le conduisirent à l'entrée de la baie de Saint-Brieuc. Au moment où il s'appretait à débarquer, son esquif reprit de lui-même le large et voga vers la côte de granit. Cette fois, la tempête s'éleva. Pour ne pas être jeté sur les rochers de Ploumanac'h, et pensant accomplir la volonté céleste, Iy regagna la haute mer. Le calme revint, il doubla les pointes de Trégastel et de Trébeurden, pour arriver à l'embouchure du Guer, la rivière de Lannion, là où s'élevait, dit-on, la puissante ville de Lexobie.



Statue de saint Iy, à la sortie de Lannion, sur la route du Yaudet. (Photo N. D.)

Iy aimait la solitude, il préféra poursuivre son chemin que de s'arrêter chez les Lexobiens. Tenté par un petit port naturel, situé au fond d'une anse de la rivière, précisément au-dessous du bourg actuel de Loguivy-les-Lannion, il débarqua et fonda son pénit, autour duquel le village qui porte son nom se développa.

Mais Iy était par nature un itinérant. Il aimait voyager, découvrir et connaître des pays nouveaux. Il remonta le cours du Guer et se fixa, à la fin d'une seconde étape, à Loguivy-Plougras. Il se trouvait alors sur la lisière de la forêt centrale qui, jusqu'au XII^e siècle, couvrait en grande partie la péninsule armoricaine. Attiré par les mystères de la sylve, il s'y enfonça, gagna la vallée du Blavet et, au point où ce cours d'eau tourne vers le sud, il construisit un pont : le Pont-Iy.

Passant sur la rive droite du fleuve, il se dirigea vers le sud-ouest, quitta la forêt, se rapprocha de la côte, pour créer, entre Rosporden et Quimper, un nouvel ermitage, qui porte toujours son nom : Saint-Ivy. C'est là qu'il mourut, au seuil du VIII^e siècle.

Charles Le Goffic, à qui saint Ivy était cher entre tous les saints, parce qu'il faisait partie du décor de son enfance, a raconté, dans « Gens de Bretagne », l'arrivée au paradis du pieux girovague :

— *Quomodo nominaris ?* (Comment t'appelles-tu ?) lui demanda saint Pierre.

— *Ivy !*

— *Quid vobis fecisti ?* (Que faisais-tu de ton vivant ?)

— *Ivy (J'allais.)*

En face d'une pareille référence, peut-on s'étonner qu'on ait songé à faire de saint Ivy le patron du tourisme breton ?

Le jeu de Quasimodo

Un vieil usage amusant se pratique encore, dans bon nombre de nos campagnes, le dimanche de Quasimodo.

Zel ar Ch'asimodo

Ha ve torred ar ch'oz poude.

Le dimanche de Quasimodo,

L'on casse les vieux pots.

Il en est de tous genres et de toutes tailles, que l'on a mis en réserve dans un coin du grenier pour ce jour-là.

S'ils sont trop fêlés, on les pose simplement à terre, au milieu de l'air à battre ou d'une allée. Et, tour à tour, jeunes ou vieux, les yeux bandés et armés d'un bâton, partent du même point, s'avancent en calculant le nombre de leurs pas sans avoir le droit de lâcher le bâton, lèvent ce dernier quand ils se

supposent à portée et ont le droit de frapper juste un coup.

Le vainqueur est salué par une acclamation unanime et se fait régaler par les autres.

Quand le pot n'est pas trop fêlé, la séance est plus amusante car on le suspend alors à un fil de fer, tendu de part en part, et on le remplit d'eau... et parfois même d'autre chose.

Il s'agit alors pour le plus adroit, non seulement de frapper juste, mais de se garer vivement des éclaboussures, aussitôt qu'il a perçu le bruit mat du choc.

Il faut mettre en action tous ses réflexes; et ce jeu donne lieu aux surprises les plus variées.

BREIZ.

Gerbe pour Henri de Régnier

Il y aura des fleurs sous le doux ciel de mai.
(*Flamma tenax.*)

Mai rayonne. Et voici que se sont clos vos yeux
Qui savent aujourd'hui l'ardent secret des choses;
Et votre âme mêlée à l'arôme des roses
Prolonge votre chant de fleurs et d'adieux.

Si ce mai semble en vain narguer l'heure et sa fuite,
La suprême est toujours une heure de printemps
Et ne saurait pâir la rivale du Temps;
La Gloire sans saison qui vole à votre suite.

Naguère, un jour de mai pareil à celui-ci,
Vous soupiriez, penchant votre front obscurci
Vers les printemps futurs que leur joie obnubilait.

Et c'est pourquoi, ce soir sombrement embaumé,
L'entrelace, ô grand mort, ces quelques fleurs de mai
Au laurier mûr qui ceint votre temple immobile.

YVES-GÉRARD LE DANTIC.



Roscoff en 1869, à l'époque où Alexandre Dumas y séjourna (Voir l'article page 163.)

UN GRAND ORGANISTE BRETON : CHARLES COLLIN (1827-1911)

A l'occasion de la pose du médaillon de mon père, œuvre d'Elie Le Goff, dans la cathédrale de Saint-Brieuc dont il fut l'organiste pendant 64 ans, de 1845 à 1909, le directeur de *Bretagne* me demande l'article qu'il désire consacrer à sa mémoire. Je suis très touché de son attention, bien que rien ne soit plus délicat que d'être l'apologiste de son père. Pourtant j'ai déjà fait faire mes scrupules, une première fois en 1927 en écrivant un poème pour m'associer à la célébration de son centenaire, une seconde fois le mois dernier, à la veille de l'inauguration de son médaillon par Mgr Serrand, en rappelant dans *Le Nouvelliste*, avec les raisons de l'affection dont il jouissait dans sa ville natale, les titres qu'il avait acquis à l'admiration de ses compatriotes et à l'estime de ses collègues, les organistes compositeurs.

A vrai dire, il est encore un certain nombre de mes contemporains qui ont gardé le souvenir de ce qu'il fut dans son âge mûr et dans les dernières années de son existence; et j'ai pu constater, par les témoignages reçus au lendemain de la publication de mon article, que les éloges de ses pairs ou de simples auditeurs à l'adresse de l'improvisateur et du compositeur avaient trouvé leur écho dans le cœur de ceux qui l'ont entendu ou jouent encore sa musique. Sa belle âme d'artiste chrétien et de Breton se révélait tout entière dans son jeu et dans ses œuvres inspirées par la Foi et par l'amour de la Bretagne. Mais ce qu'il me semble intéressant de faire connaître, ce sont ses débuts. Et, pour cela, je n'ai qu'à ouvrir ses *Souvenirs artistiques*. Ce petit livre, devenu très rare, n'est qu'un tirage à part d'articles de lui parus dans ma revue musicale *Le Sonneur de Bretagne* qui remonte à plus de 40 ans et est aujourd'hui introuvable. A chacun de mes séjours à Saint-Brieuc, j'ai jamais à lui demander le récit des années vécues à Paris, de mai 1840 à juin 1845, je le sollicitais de l'écrire, et c'est à mon insistance que nous devons ces quelques pages d'une délicieuse saveur que je ne puis relire sans émotion.

Mon père n'avait que 12 ans quand il partit pour Paris, conduit par son frère aîné, de onze ans plus âgé que lui, l'abbé Jules Collin, encore séminariste et cependant déjà maître de chapelle de la cathédrale, celui que tous ses frères, même les trois prêtres (1), avaient conservé l'habitude d'appeler *l'abbé*. On se rappelle encore les services qu'il rendit non seulement comme fondateur de la maîtrise, mais encore comme l'un des

(1) Ils étaient quatre frères prêtres devenus chanoines de la cathédrale et successivement directeurs de la maîtrise et de la chapelle Saint-Guillaume.



Médaillon de Charles Collin dans la cathédrale de St-Brieuc.
(E. Le Goff, sculpteur.)

rénovateurs du culte de saint Guillaume (1) dont, en qualité d'architecte diocésain, il construisit la chapelle. Tous deux appartenaient à une famille nombreuse. Leur père « d'une intelligence rare » de plus de trente ans à force de volonté, à « apprendre assez de musique pour remplacer l'organiste de la cathédrale qui venait de mourir ». Sans avoir jamais connu l'art de la facture il avait même entrepris, tout seul, de restaurer son instrument, et y réussissait à tel point que l'illustre facteur d'orgues Cavaillé-Guill, de passage un jour à Saint-Brieuc, fut émerveillé de son travail.

Quoi d'étonnant qu'en un tel père et un tel frère, le petit Charles se soit passionné pour la musique; dès sa plus tendre enfance il fit preuve de dispositions exceptionnelles, mais il fallut les cultiver et c'est à un maître de la capitale qu'il partit naturel de s'adresser. Toutefois, en partant pour Paris, les deux frères n'avaient que de vagues indications. Un chanoine ami de la famille avait exalté, au retour d'un de ses voyages, le talent de l'organiste de Saint-Germain-des-Près. Le style et l'inspiration de cet artiste étaient

(1) On lui doit encore les chapelles de Roussel, des Dames du Sacré-Cœur de Rennes et de Saint-Brieuc, ces Dames Augustines de Châteaugiron, les abbayes d'Yffou, et de Kerbon, le cloître du réfectoire de Saint-Brieuc, d'importantes restaurations d'églises et de communautés, et la tour de Kerou'h à Paimpol.

disait-il, ce qu'il avait entendu de mieux. Des pourparlers s'étaient donc engagés par correspondance et rendez-vous fut pris.

Hélas! quelle ne fut pas l'émotion des deux voyageurs quand, ayant grimpé au troisième étage du n° 37 de la rue de Sèvres, ils se trouvèrent en présence « d'un grand vieillard aux cheveux blancs comme neige, enveloppé d'une grande robe de chambre non moins vieille que lui, entouré d'un mobilier plus vieux encore ». Le maître, Bergancini, qui avait jadis brillé de quelque éclat mais est aujourd'hui complètement oublié, avait alors plus de 80 ans; l'élève, ai-je dit, en avait 12. Pour ce dernier, le travail était d'autant plus ingrat que le vieux professeur italien se bornait, chaque matin, à tracer à son élève le travail de la journée; il disparaissait ensuite pour ne revenir que le soir. Le véritable enseignement se faisait à l'orgue le dimanche et les jours où l'organiste était de service. La page que consacre mon père à son premier maître est cependant bien attachante; comme détail de sa vie il note qu'il avait fait le pèlerinage de Rome avec un vieux mendiant, Joseph-Benoît Labre que l'Eglise devait placer sur les autels, et dont il avait conservé un tel souvenir qu'il s'inclinait chaque jour devant son image.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'élève que le maître s'éteignait à ses côtés. Il fallut se préoccuper d'une autre direction; et c'est alors que l'abbé Jules, revenant à Paris, se souvint de la visite faite quelques années auparavant par Cavallé-Coll à l'orgue de Saint-Brieuc et eut l'idée de le consulter sur le choix d'un nouveau professeur. L'accueil de l'éminent facteur fut plus que bienveillant, il fut empressé; et de cette époque lointaine datent les relations amicales de nos deux familles qui me valurent l'honneur d'être le filleul de Cavallé-Coll en même temps que celui de Mme Lefebure.

L'organiste alors le plus réputé était Lefebure-Wély, titulaire de l'orgue de Saint-Roch où il avait succédé à son père. D'une puissance d'improvisation qui le rendait sans égal, Lefebure venait, à l'âge de 20 ans, de remporter un succès éblouissant en faisant entendre un nouvel instrument de Cavallé-Coll « un petit orgue à deux claviers renfermant les principaux perfectionnements qu'il apportait dans la facture ». Cavallé-Coll avait fait placer ce spécimen de ses travaux à Saint-Roch et avait convié, pour l'entendre, les sommités musicales et scientifiques de l'Institut: l'organiste et le facteur, se félicitant de leur collaboration, n'en furent donc que plus liés. Cavallé-Coll résolut donc de mettre tant de leur collaboration, n'en furent alors que 13 ans en rapports avec le jeune maître. Mais celui-ci, le plus parisien des artistes, déjà recherché dans tous les salons, ne voulait pas d'élèves. Il fallut toute l'influence de son ami pour qu'il accordât une entrevue: elle eut lieu chez Erard, mais combien différente de celle de la rue de Sèvres!

En présence de Lefebure qui était l'élégance même, le petit Briochin fut, certes, bien intimidé,

mais il comprit que tout le charme qui se dégageait de ce grand jeune homme à barbe blonde, si distingué, si raffiné par contraste avec l'aspect du vieux maître qu'il avait vu mourir, souriait à son enfance. Et quand, accédant au désir de ses visiteurs, le jeune maître accepta de prendre jour et heure pour une première leçon, ce fut le cœur plein d'espoir que l'enfant lui donna toute sa confiance.

Les leçons ne devaient avoir lieu que par quinzaine, mais devant la bonne volonté et les merveilleuses facilités de l'élève, la cadence s'en accentua vite, et des liens de la plus vive affection unirent bientôt le maître et le disciple. Les progrès de l'écoulier furent même si rapides qu'au bout d'un an, il pouvait ici et là tenir des orgues pour remplacer des titulaires empêchés. Cependant son ambition était loin d'être satisfaite, car son désir était d'inspirer assez de confiance à son maître pour le remplacer à Saint-Roch.

Le grand orgue de Saint-Roch ne devait pas tarder à être complètement remanié par Cavallé-Coll qui y prodigua toutes les ingéniosités de son talent, et Lefebure-Wély, pour en faire apprécier toutes les ressources nouvelles, donna quelques auditions intimes, l'église une fois fermée. C'est dans une de ces soirées, en présence de Spontini, l'illustre auteur de *La Vestale*, d'Erard son beau-frère, de Berlioz même, que mon père fut admis pour la première fois à jouer à Saint-Roch: il se fit entendre dans une fugue de Haendel: « Dès lors, je montai d'un échelon dans l'estime de mon maître qui me laissa le remplacer quelquefois. Dans ma vanité de 14 ans, j'étais fier quand, le maître absent, je jouais une entrée, une sortie aux Lacordaire, aux Combalot, ou que je tenais l'orgue pour un mariage. »

Pour l'enfant la réussite ne faisait plus aucun doute. Tandis que, fier lui-même de son élève, Lefebure qui l'avait déjà introduit au Conservatoire dans la classe d'harmonie de Colet l'emmenait avec lui dans la classe de composition d'Halévy, Cavallé-Coll, lui faisant une situation toute privilégiée, le prenait chez lui à demeure. Et, dans ces fréquentations, avec le travail acharné qu'il s'imposait, l'écoulier d'hier voyait son talent s'épanouir, et se faisait une place enviable au soleil de l'art. Au Conservatoire, il se liait avec Victor Massé, Charles Delouche, tous deux ses compatriotes. Renaud de Vilbac, Gastinel. Chez Cavallé-Coll il avait le bonheur de rencontrer toutes les illustrations qui venaient couramment saluer le plus habile des facteurs: le chevalier Sigismond Neukolm qui avait été l'élève des deux Hadyn, Hess de Breslau, Petro Cavallo pour ne citer que des étrangers parmi ceux qui accouraient en foule à l'exposition universelle de 1844. Ce fut là une suprême occasion pour mon père de s'affirmer en maître alors qu'il n'avait pas encore 17 ans. Cavallé-Coll avait exposé un instrument incomparable, et il s'en remettait le plus souvent, pour faire valoir ses nouvelles combinaisons de jeux au jeune artiste son protégé qu'il avait accueilli sous son toit. « Un jour de visite des princes d'Orléans, la séance fut un peu

Une page autographe de M. Charles Collin.

plus solennelle. Pour la terminer il me vint à l'idée de faire entendre un air breton. C'en fut assez pour faire arriver près de l'enceinte tout ce que la Bretagne avait de visiteurs au moment. Je vis des compatriotes, des mains se tendirent vers moi, il me fallut aller jusqu'à l'accolade. C'était comme le prélude de l'avenir prochain. En effet, peu de temps après, l'ainé de mes frères, celui qui m'avait amené à la capitale, venait me reprendre pour me ramener au foyer paternel.

L'éloignement de Paris ne se fit pas sans tristesse pour mon père, et malgré son amour du pays et les joies de la famille, il ressentit plus d'une fois dans son isolement provincial le regret des beaux rêves qu'il aurait pu faire.

Pourtant le retour en Bretagne ne devait pas être pour mon père un éternel adieu à ses maîtres et à ses amis. A son premier voyage à Paris, il retrouva Lefebvre, cette fois à l'orgue de la Madeleine dont il était devenu titulaire. Le jeune organiste breton eut lui-même la joie de jouer plus d'une fois ce merveilleux instrument. Un jour, profitant de la présence de son ancien élève, Lefebvre écrivit un morceau à quatre mains qu'ils exécutèrent ensemble une main sur chaque clavier. Chacun de ses séjours assez prolongés à Paris lui donnait l'occasion de jouer de nouvelles orgues, parfois même d'en inaugurer pour remplacer son ancien maître, prenant part à ces cérémonies à côté des Ad. Adam, des Amb. Thomas, des Fessy qui tous, jouaient remarquablement de l'orgue. On peut dire que tous les instruments de Paris lui étaient familiers quand il eut la douleur de perdre son maître Lefebvre qui mourut en 1870 à l'âge de 53 ans. Il avait, depuis quelques années, pris l'orgue de Saint-Sulpice, la dernière création de Cavallé-Coll. C'est Camille Saint-Saëns qui lui avait succédé à la Madeleine. Mon père qui avait connu ses débuts de jeune prodige, conserva toujours avec lui les plus cordiales relations. Et, de même qu'il avait sympathisé avec le jeune Chauvel, le premier organiste de la Trinité mort prématurément, il devait devenir l'ami de Franck, de Widor, de Gigout, de Guilmant.

A leur tour, plusieurs musiciens vinrent voir mon père à Saint-Brieuc, mais je ne mentionnerai que la seconde visite de Lefebvre, en 1848, pour l'inauguration du riche instrument construit par Cavallé-Coll dans notre cathédrale. Ce fut une grande manifestation à laquelle présidait l'éminent organiste de la Madeleine dont le talent enthousiasma l'assistance. Mme Lefebvre-Wély prit part elle-même à la cérémonie en interprétant pour la première fois l'O Salutaris de son mari devenu si populaire ; et les fêtes musicales durèrent huit jours, car aux inoubliables séances d'orgue virent s'ajouter des concerts dans lesquels se firent entendre plusieurs artistes comme Triébert le célèbre hautbois de l'époque.

L'orgue de la cathédrale de Saint-Brieuc, un des chefs-d'œuvre de Cavallé-Coll, fut le premier grand orgue construit en Bretagne. Bientôt l'église Saint-Michel eut le sien du même facteur

dont mon oncle Pierre devint le distingué titulaire, et aussi les églises de Rennes, Quimper, Sainte-Anne-d'Aray, etc. Et tous ces instruments furent inaugurés par mon père qui eut l'honneur de se rencontrer avec le maître César Franck par deux fois à Rennes, dont la dernière à l'orgue de Notre-Dame que mon frère tient avec tant de maîtrise depuis 52 ans.

Pour ne pas abuser de l'hospitalité qui m'est offerte, bien que l'œuvre écrite de mon père soit considérable, je ne parlerai pas du compositeur. C'est d'ailleurs à l'organiste qu'allait cette manifestation de la cathédrale. Encore me suis-je tenu dans le passé le plus lointain alors que ses succès à Paris l'exhortaient à y rester. Mais non ; toute son ambition fut de devenir et de rester pour le monde musical Charles Collin, de Saint-Brieuc. Et l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui sous les voûtes de notre vieille basilique qu'il a tant aimée est, pour sa modestie qui était sa vertu dominante, la plus large compensation aux sacrifices qu'il a volontairement consentis pour sa famille et pour son pays.

SULLIAN COLLIN.

Parmi ses nombreux ouvrages de musique religieuse, mon père avait une prédilection pour ses morceaux d'orgue harmonieux inspirés de la Bretagne. Il fut, je l'ai déjà dit, le premier en France à harmoniser nos chants populaires pour en faire des recueils. Nous donnons une page manuscrite de ses Chants de la Bretagne ; l'Hermine. Ce ouvrage comprend 42 pièces, 36 cantiques et 6 sujets divers dont l'Hermine. Les Chants de la Bretagne font suite aux Contes Bretons publiés en 1876 : 53 pièces. Un troisième volume, Echos religieux de la Bretagne, en contient 20, autant de morceaux d'orgue s'adressant à un nombre restreint d'amateurs. L'œuvre de mon père fut évidemment devenue plus populaire s'il avait adapté des paroles à ces airs pour en faire des mélodies ou des chansons !



M. Charles Collin à l'âge de 55 ans.

Nos Sculpteurs au Salon

Laissons un peu les peintres. La plupart de ceux qui travaillent en Bretagne ne sont pas bretons. Plusieurs de ceux qui sont bretons travaillent ailleurs ou n'exposent pas. Mais nous avons une bonne tradition de sculpture bretonne, depuis les imagiers du XV^e siècle jusqu'aux maîtres contemporains. Une certaine réalité s'arrange ainsi avec nos petites aises : car on hésite, quand on n'a plus la foi de ses vingt ans, à faire des kilomètres à travers les salles de peinture, en quête d'un Fougerat ou d'un Désiré Lucas ; mais le peuple des marbres, des bronzes et des plâtres vous accueille de plain-pied, dans une sorte de vaste atelier plein d'une lumière tamisée et d'une suffisante fraîcheur. Et les envois des compatriotes vous font signe, dès la porte ouverte.

Regardez-moi, nous dit à droite Noëlle. Et nous nous penchons avec tendresse sur cette tête de bébé, qui tient dans une main — mains de mère, bien entendu. Geste charmant, rendu avec une grâce qui n'exclut nullement la vigueur ; j'admire comme le ciseau, en travaillant cette pierre, lui a laissé des angles vifs en lui donnant pourtant toute la souplesse désirable. Ouvrage de dame : c'est de Suzanne Armel-Beaufils, qui fait, si je ne me trompe, ses débuts aux Artistes Français.

Regardez-moi, nous dit à gauche un garçonnet, taillée, caressée dans le marbre par Armel-Beaufils en personne, et nous répète, plus à droite, le profil, dû à la même main, d'un monsieur moins jeune dont nous jurerions, même sans le connaître, qu'il est portraituré à son exacte ressemblance, mais avec cette exactitude large et animée dont seuls sont capables les vrais artistes.

Regardez-moi... mais non : cette tête-là, je ne puis décemment la regarder. Car c'est la mienne, contée en bronze par les soins de Louis Nicot. Nicot est un portraitiste de premier ordre ; ses portraits du marquis de l'Estourbeillon, d'Eugène Le Mouël, d'Armory, celui de Mme Gauguier surtout sont des chefs-d'œuvre. Le mien en est peut-être un autre. Mais moi, je ne me crois pas plus sculptural que photogénique, quoique Nicot m'ait assuré le contraire. Et j'ai l'air si malheureux, par toutes mes rides au grand complet, sur ce bronze immuable ! Peut-être est-ce d'avoir surpris, du coin de l'œil, le chiffre de 240.000 sur la plaque du même ami aux morts bretons de la grande guerre ; car ce chiffre est une erreur dont l'insistance mérite bien un froncement de



Francis Renaud : Procession.

sourcil. Mais un détail, dans l'ornementation de cette plaque, me réjouit : c'est l'usage qu'a fait l'artiste d'un motif de broderie bigouden, la plume de paon. Quand je pense que ces broderies ont été invoquées jadis, au nom d'une parenté de rencontre avec les broderies tibétaines, comme une preuve de l'origine mongolique d'une population bas-bretonne ! Nicot, par son choix judicieux, rend à la Bretagne toute notre Bigoudenie. D'ailleurs, rien de spécifiquement bigouden dans ses deux profils, ni même, je pense, de particulièrement cornouaillais, ni trégorrois, ni léonard ; mais son *Annik mamm gor ar Fouët*, que nous vîmes, l'an passé, en grand lieu, et que nous revoyons cette année en bronze vert, sous un format réduit, est une authentique et touchante vieille Cornouaillaise.

Jeune et d'une sveltesse assez rare chez nos paysannes, la figure en qui Francis Renaud incarne la *Procession* est également bien de chez nous, par l'intensité du caractère — une intensité non pas provocante, mais discrète au con-

traire, presque voilée, et d'autant plus certaine. Examinez cette tête aux paupières baissées : jolie certes, mais on n'ose parler de joliesse, tant on y voit de noblesse et de gravité. Aucune fadeur. Des reliefs accusant la race. Sans parler de la maîtrise de Renaud au point de vue technique, nous pouvons dire, et cette statue est là pour le confirmer, que nous n'avons pas en Bretagne d'artiste plus sensible et plus méditatif, plus capable de spiritualiser la pierre.

Et voici notre Quillivic. Ah ! celui-là, qu'il est grand, et simple, et fort ! Quelles joies d'art il nous donne quand, après avoir été un peu ménager de ses envois, il aligne, comme cette année, trois chefs-d'œuvre d'un coup ! L'un, c'est *la Glèbe*, une vieille debout, « une pauvre vieille en prière quand tombe le soir sur la terre bretonne » (c'est lui qui commente), et sculptée avec une piété filiale comme il sait sculpter les vieilles du pays, un panier de pommes de terre sur sa bonne tête robuste comme pour signifier que l'oraison n'interrompt pas le travail. Puis, faisant pendant, *La fontaine de Viviane*, une jeune fille, peut-être une jeune femme en coiffe du Cap-Sizun comme la vieille, mais hardiment déshabillée jusqu'à la ceinture, rustique Viviane dont la fontaine symbolique n'est qu'une cruche posée horizontalement sur la coiffe, et dont le buste



Louis Nicol : Auguste Dupouy.
(Photo Marc Vaux.)

court, la taille sans minceur, le dos d'une venue, les seins déjà mûrs seraient une joyeuse nargue à la fée aristocratique des légendes, n'étaient ces yeux voluptueusement clos et cette amoureuse caresse de la joue dodue à l'épaule charnue. Une trouvaille, ce mouvement ! En vérité, plein de sens, et supérieurement rendu. Et puis, quelle intelligence du costume, réduit à l'essentiel et d'autant plus significatif ! Ces plis de la jupe et du tablier, ces deux poches dont la symétrie a du style, cette coiffe chaste, comme il rend cela ! Entre ces deux grandes figures, une tête teinte de fillette en bonnet de là-bas : elle est adorable, cette fillette, avec ses joues lisses et larges, son petit nez, ses yeux candides, ses cheveux sagement tirés ; et tellement de chez elle, la petite paysanne, si peuple vraiment et si racée ! Je vois avec plaisir, en lui faisant une seconde visite, que je ne suis pas seul de mon avis : la gamine a remporté le prix Charles Runsey. Bravo, le jury !

Je n'ai rien vu du maître Jean Boucher, que tous les Bretons félicitent de son entrée récente à l'Institut. Mais je me suis arrêté avec plaisir devant une tête de vieux paysan à la fois honnête et madré, taillée ainsi que son feutre dans le kersanton et signée Le Louët ; devant un groupe de Jean Mazuet, un couple, le Couple, tous deux nus et d'une maigreur fine, finement rendu, sous l'arc d'une même branche feuillue ; devant deux figures de Le Bozec, l'une aux traits

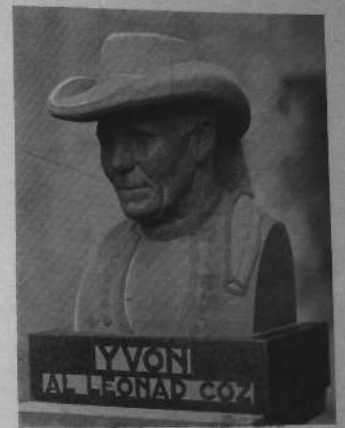


J. Le Bozec : Bernadette.
(Photo Vizzavona.)

de fillette sous l'auréole, en armure moyenâgeuse et méditant, les yeux baissés, entre deux dates : 1914, 1918 ; l'autre, une bergère en capulet et sabots de bois. — c'est-à-dire de faïence comme le reste, car c'est une pièce de céramique, hardiment colorée.

Si nous parlions poupées, pour finir ? Nous avons une compatriote, Mlle Gabrielle Blanchard — Gab sur les catalogues — qui s'est fait une place de premier rang dans cet art bien féminin, apparenté à la sculpture. Gab s'est imposée comme portraitiste, en croquant des personnalités très parisiennes telles que les présidents Doumergue, Pierre Laval, Herriot, Paul-Boncour, les ministres Chéron et Justin Godard, les artistes André Vermare, Maximilien Luce, Francis Renaud — j'en passe —, notre bon et grand et si regretté Charles Le Goffic soit en son costume d'academicien flamboyant neuf, soit en tenue de villegiature, barbe et cheveux au vent, guêtré et le bâton de promeneur en main, tel qu'il me précédait, il n'y a pas si longtemps, sur le chemin de Kerfons et de Tonquédec. Cette année, c'est un des derniers venus sous la Coupole, André Bellessort, dont elle présente la figurine aux spectateurs amusés et ravis. On sait que le nouvel immortel est un peu des nôtres.

Outre ces portraits qui doivent exercer sa psychologie et lui procurer de grandes joies d'observation, mais aussi quelques contrariétés (car qu'y a-t-il de plus fuyant ou de plus figé qu'une tête de politicien ?), Gab s'est fait une spécialité toute bretonne : en un temps où les costumes de chez nous se transforment, se déforment ou disparaissent avec une rapidité déconcertante, elle s'attache à fixer dans des statuettes ceux qui se portent encore, à en composer une collection, une sorte de petit musée personnel. Je n'ai pas à insister sur l'intérêt d'un pareil travail, au seul point de vue documentaire : il est pour faire suite aux recherches de Chassé et de notre directeur Aubert sur le même sujet. Et le gros avantage ici, c'est qu'on a en réduction la réalité



J. Le Louët : Vieux Léonard.

même sous les yeux : avec des bouts d'étoffe, de laine, de soie, Gab rend la coupe, la parure, la couleur, tout, avec la dernière précision. Ce que je veux dire, c'est le goût parfait de l'artiste, le sens qu'elle montre de la correspondance secrète entre un visage et une coiffure, entre une attitude et une robe, la façon qu'elle a, par le jeu même des étoffes, de donner l'impression d'une enveloppe d'air.

L'ayant rencontrée près des figures de Quillivic, je lui demande comment lui est venue l'idée de cet art délicat et réaliste. Car les poupées sont à la mode depuis une quinzaine d'années. Après en avoir vu sur des canapés de baronnes, on en voit sur des lits de concierges : ce qui prouve,



Les poupées de « Gab » (Mlle Gabrielle Blanchard)

ajouté à bien d'autres preuves, la facile démocratisation de certaines formules d'art. Mais, justement, Gab s'écarte d'une pseudo-fantaisie indumentaire enrichie de symbolisme, et très conventionnelle au fond. C'est une humanité familière qui l'inspire. C'est la nature qui a commencé par l'inspirer. « A Ploumanac'h, m'explique-t-elle, nous avons un vieux jardin. Que d'heures passées à en admirer les fleurs ! Un jour, le désir m'est venu de les imiter. Un peu de cuir ou un peu d'étoffe, un coup de ciseau ici, un coup de pinceau là, et c'était fait. Des portraits de fleurs, en somme. J'ai continué par des portraits de pêcheurs. Je les voyais de ma fenêtre aller et venir, avec leurs feutres déformés, leurs cotonnades rapiécées, un filet souvent sur l'épaule, ou un paquet de cordages, ou un panier. Mon atelier est des plus simples, mes instruments sont rudimentaires. Si mes bonshommes paraissent vivants, ils le doivent d'abord à leurs modèles.

— Et, je pense, aussi à l'artiste.

— Je n'ai fait que copier. Et puis, je suis sorti de mon port de pêche. J'ai couru les pardons. Quelles belles choses on y voit ! Elles aussi, j'ai

voulu les reproduire. Les costumes et les types, je tâche de les saisir en plein mouvement. Il y a des matelots robustes portant les lourdes lanternes gonflées de vent comme des voiles. Il y a de jeunes Trégorroises vêtues de blanc qui promènent, au 15 août, Notre-Dame de la Clarté, des femmes du Léon qui se rendent, vêtues de brocart, à la procession de Notre-Dame du Folgoët. Il y a des bigoudes dentelières ; des femmes de Plougastel marchandes de fruits, aux joues rouges comme leurs fraises ou leurs pommes ; des fillettes de Loperhet aux bonnets garnis de plume d'autruche. Je travaille dur à rendre tout cela ; mais ce travail, c'est du bonheur. On m'encourage. Donc, je continue. A Paris, c'est autre chose : je peins des personnages. Mais avec quel entrain je retourne à mes modèles de la grève et des champs ! »

Souhaitons bien fort que les randonnées de notre compatriote se multiplient et se précipitent. Il est temps et grand temps, si elle veut arriver avant que les modèles aient disparu.

Auguste DUPUY.



Salons des Artistes Français et de la Nationale. — La Bretagne semble tenir moins de place aux Salons que les années précédentes, tant dans la peinture que dans la gravure. Nous avons cependant noté quelques tableaux d'un vif intérêt, soit par le sujet choisi ou la façon dont il a été traité. En gravure, la planche magnifique que nous reproduisons ici : la Troménie de Loc-Renan de Mme Yvonne Jean Haffen, a été particulièrement admise.

Quinze ans de romantisme à Rennes - 1828-1843

III

HIPPOLYTE LUCAS ÉDOUARD TURQUETY ET LA MENNAIS

HIPPOLYTE LUCAS a couru une carrière différente de celle de Boulay-Paty et surtout d'Édouard Turquety, plus parisienne que rennaise, et beaucoup plus dispersée. Il a publié, au moment que paraissaient *Elle Mariaker* et ses brûlants sonnets, *Le Coeur et le Monde*, mi-partie de prose et de vers. Le livre parut à Paris, mais il avait été écrit en grande partie à Rennes, où l'auteur venait de passer quatre années, et, par le *Keep-sake* et la *Revue de Bretagne*, Rennes avait eu la primeur de quelques pièces.

Poésie qui ne ressemble guère à celle de Boulay-Paty, ni à celle de Turquety. Romantisme parement mondain, ou, comme on disait fashionable, passionnettes de boudoir, mélancolie parfumée de galanterie et de bon ton, littérature désinvolte, insouciance et volage, où il y a de la paresse aussi, une subtilité légère et une finesse de tissu qui laisserait à la pensée sa transparence, si seulement il y avait dessous de la pensée. Littérature facile, dans tous les sens du mot. Il faut y relever pourtant ici, moins pour sa valeur littéraire que pour son intérêt local, un poème où l'auteur chante le charme un peu sommeillant de sa ville natale,

*Ville comme engourdie en ses brouillards épais...
L'enceinte de ses murs où règne l'habitude,
Où l'uniforme année a l'air d'être un long jour,
Son Mal frais, son Thabor, promenades voilées,
Ses longs murs si déserts aux heures étoilées.*

La suite est consacrée à la mort de Papu. Mais le poème ayant été reproduit dans un recueil, le typographe imprima Papa. Lucas en rugit de colère et de honte.

Turquety cependant ne s'endormait pas sur les lauriers d'*Amour et Foi*. Il continuait à exprimer en des strophes plaintives les effusions d'un cœur toujours tendre et toujours épris. Il soupirait alors, lui aussi ! pour une jeune Anglaise. On frémit des ravages que les Anglaises ont faits dans les cours romantiques : Lamartine, Vigny, Boulay-Paty, Turquety, et bientôt Leconte de Lisle, qui consacra quelques-uns des premiers efforts d'une muse encore bien inexpérimentée à



La maison de l'étang de la Chesnaie, demeure de Félicité de La Mennais.

dire la grâce liliale et la candeur charmante de deux blondes filles d'Albion, les deux sœurs (il ne faisait pas les choses à demi, le créole !) qu'il avait rencontrées dans le monde à Dinan. L'amour du pauvre Turquety fut, cette fois encore, un amour malheureux. La jeune fille était protestante et dans sa conscience scrupuleuse le poète épris sentait des combats qui faisaient de lui le plus infortuné des hommes. Il sacrifia son cœur à ses doctrines et le mariage n'eut pas lieu.

Ses ardeurs religieuses étaient en effet plus ferventes que jamais. Deux recueils nouveaux, *Poésie Catholique* en 1836 et *Hymnes Sacrées* en 1838, les affirmèrent avec une vigueur renouvelée : vigueur de conviction. En vain Souvestre regrettait que le Chrétien survécût seul à l'Amoureux, Turquety proclamait « qu'il était temps que la Foi et la Poésie se liassent par une communion indissoluble » et il réservait *Poésie Catholique* aux « sévères beautés du Christianisme », *Hymnes Sacrées* aux chants de fête et aux mystiques accents de la piété. Pour que nul ne s'y trompât, cette suite d'hymnes, que l'auteur souhaitait de voir mettre en musique (Berlioz a partiellement satisfait à son vœu) et entendre chanter dans les églises, commençait par un *Hosannah au Père Céleste* et s'achevait par un cantique à son représentant terrestre, le Pape.

La sincérité ne suffit pas à faire un grand poète. La courageuse entreprise de Turquety était au-dessus de ses forces. Ses vers ont parfois une certaine délicatesse musicale, dans les passages où il s'abandonne à un mysticisme plus tendre que puissant ; mais le développement des grands thèmes religieux, Dieu créateur, le Christ rédempteur, le Prêtre, le Pape, ou, à l'inverse, Satan, l'Athéisme, l'Hérésie, l'Immoralité, malgré

les réminiscences de Milton et de Lamartine, reste terne, sans force évocatrice et même sans beaucoup d'émotion, peut-être parce que, dessous, on ne sent jamais, et pour cause, passer le frisson de l'inquiétude métaphysique.

Ces deux recueils eurent pourtant un réel succès dans le monde auquel ils s'adressaient. C'est que Lamartine, dont la vague religiosité avait d'abord paru mériter l'approbation des âmes pieuses, venait de soulever de vives controverses par son *Voyage en Orient* et son poème de *Jocelyn*. « Vous aurez un succès fabuleux, disait-il à Turquety non sans une pointe d'ironie que le doux poète ne sentait peut-être pas très bien. Persistez ! Le clergé m'en veut. Vous serez fort de l'antipathie que j'inspire, et porté aux nues par les trente journaux religieux que dévorent les abbés des paroisses. »

Turquety ambitionna-t-il d'autres applaudissements que ceux des abbés des paroisses ? ou prit-il ce biais pour faire connaître indirectement un nouveau secret de son cœur, que sa timidité malchanceuse l'empêchait de révéler ouvertement ? En 1840 il publia *Primaevera*, dont la première partie était une réimpression, peu nécessaire, des *Esquisses* de 1829, et la seconde une suite de pièces d'un sentiment chaste et passionné, gracieuses pour la plupart, mais dont l'inspiration manque trop de variété. Et puis le public n'aime pas qu'on lui change les étiquettes, parfois un peu sommaires, dont il marque les choses et les gens. Et il avait épinglé Turquety poète catholique. Il ne comprit pas bien que l'ange redescendit du ciel et que l'auteur d'*Hymnes Sacrées* en revint à chanter de pauvres chagrins sentimentaux.

Pour se représenter exactement l'état du petit monde littéraire au milieu duquel il vivait, et dans lequel venait de pénétrer un jeune étudiant qui n'annonçait guère le grand poète, et moins encore l'irréconciliable athée qu'il devait être, il ne faut pas oublier qu'à Rennes, peut-être plus que partout ailleurs, on était alors agité par les luttes religieuses, inquiet de l'avenir, non seulement pour la religion, mais pour tout ce qui semblait constituer les assises de la société bourgeoise.

Toute la France suivait avec un intérêt passionné la lutte que La Mennais soutenait à la fois contre l'autorité civile et contre l'autorité religieuse. Les *Paroles d'un Croquant* sont de 1834 et la condamnation de leur auteur, l'*Encyclopédie Singulière*, du 25 juin de la même année. En mars 1836 La Mennais quitte La Chesnaie pour venir s'établir à Paris. Au commencement de novembre il publie les *Affaires de Rome*, en 1837 la *Politique à l'usage du Peuple*, dans le journal *Le Monde*, du 10 février au 4 juin ; au mois de décembre de la même année le *Livre du Peuple*.

Malgré la noblesse des sentiments, malgré le large courant de tendresse humaine qui circule à travers toutes les pages, le livre fut durement jugé. Les mécréants y blâmèrent « l'abus de Dieu et du Christianisme, le ton ecclésiastique, l'emploi d'une poésie religieuse qui n'était qu'une rhapsodie inintelligible » ; les gens bien pensants jugèrent, avec un certain comble de LaHaye, que « l'auteur glissait des deux pieds dans la boue et le sang ».

À Rennes il y avait beaucoup de gens bien pensants, d'idées étroites et antilibérales, très hostiles à celui qu'ils n'appelaient plus que « le Rénégat ». En revanche beaucoup de catholiques fervents retardaient le plus possible une brisure définitive avec celui qu'ils avaient naguère salué comme un prophète : les uns parce qu'ils l'avaient trop aimé pour se décider à croire sa chute irréversible, les autres parce que, s'exagérant sa valeur et son ascendant, ils redoutaient en lui un nouveau Luther. Un ami de Turquety lui écrivait : « C'est un homme, selon moi, bien au-dessus de Bossuet et de Fénelon, c'est lui qu'on peut appeler l'Égale du Christianisme. »

Dieu veuille qu'on ne l'irrite pas jusqu'à l'engager avec la cour de Rome dans une de ces luttes corps à corps aussi terribles que celle de Luther et d'autant plus dangereuse que La Mennais possède une popularité

plus grande que celle du réformateur allemand » (1836).

À cette époque Turquety n'avait pas rompu publiquement avec l'auteur des *Affaires de Rome*. Il espérait encore. Pendant un court séjour qu'il fit à Paris cette année-là, il alla le voir, avec une arrière-pensée chrétienne. Il n'obtint rien de plus que tant d'autres. Il continua de se faire, avec douleur. Ce n'est que deux ans plus tard, après la *Lire du Peuple*, qu'il publia en édition séparée, à Rennes, son *Ode à Lamennais*, qui figure depuis 1857 dans ses *Poésies complètes*. Sans s'emporter aux violences que d'autres, qui auraient dû être charitables, ne surent pas retenir, il adjurait son ancien maître, en des trophes indignés et suppliants, de revenir sur ses pas. Dans le privé, il se montrait moins mesuré. Écrivant à un ami, il le blâmait de prêcher la révolte, de faire appel à la violence, double crime de la part d'un homme et d'un prêtre de Jésus-Christ, d'avoir apostasié sa foi, outragé le Chef de l'Église, forcé à sa gloire, à sa haute et belle mission. « Je l'ai dit, conclut-il, je le pense, et je le signerai de mon sang. »

Colère d'une grande, d'une douloureuse déception.

(A suivre.)

Georges COLLAS.



Hippolyte Lucas.

LES LIVRES ET LES REVUES

— *Massabielle, ou la joie de Lourdes*, par Louis LEFÈVRE (Éditions G. Beauchesne et fils, Paris, 1 vol. in-16 grand Jésus, 244 pages 1 fr. 50, 16 pages illustrées, 15 fr.). Ceux qui aimèrent, de Louis Lefèvre, plus que moi-même, se plairaient à retrouver sous un titre qui ne le laissait pas prévoir la suite du roman des *Lumères*. Mais pourtant le principal intérêt, comme la principale valeur du livre, ne sont pas là. Ils tiennent dans ces trois lignes d'une vérité à la fois douloureuse et reconfortante : « La joie, on n'en est pas le maître. On est le dévot de sa vertu. Non point de sa joie. » Cette grâce divine, qui ne dépend, en effet, d'aucune faveur humaine, ce don surnaturel, qui peut être fait aux plus misérables, c'est le miracle constant, le miracle quotidien de Lourdes, que M. Lefèvre nous fait toucher du doigt, tout en s'efforçant de nous en rendre compte par un type paysan, mais peint en couleurs plus claires. Tandis qu'Yves Le Febvre a voulu faire « vrai » seulement, sans autre souci, Anne Sella veut faire « joli ». Si nous ne sommes pas encore entièrement satisfaits, c'est que nous sommes peut-être trop difficiles ? car le roman exhale tant de parfums de chez nous ! Derrière le fin profil de Thumette, le poétique pays de Penmarc'h s'étend en frise, amenée certes, mais si pure !

— *Le Trésor des Douze*, par Gilles GAVRIN (aux Nouvelles Éditions Bretonnes à Quimper, 5 fr.), est un conte de fées pour grandes personnes... un peu puériles. Ne sourions pas, cependant, de ces révoltes séparatistes : car nous vivons à une époque où tout mérite d'être pris au sérieux, même les fables de ce genre.

— *La Promenade narquoise*, par Georges CAPRIÈRES Ramlot et C^o, Paris, 12 fr.), n'intéresse directement la Bretagne que par les attaches bretonnes de l'auteur. Mais il intéresse indirectement les Bre-

tons par ces récits d'outremer qui nous hantent, tous, tant que nous sommes, descendants de marins, ou parents de colons. Ne cherchons pas ici, sous un titre qui fleurit les Tharand, des saveurs littéraires apparentées, de près ou de loin, aux pages des « Seigneurs de l'Atlas », ou des « Heures marocaines ». Mais, page 72, je lis dans ce carnet de route : « J'ai fait connaissance d'un homme fort simple et fort aimable. Nous avons sympathisé tout de suite, sans doute parce que nous sommes tous deux Bretons » pages ». « J'aime sa franchise et sa loyauté. De M. Georges Caprières c'est également, sans doute, ce que le lecteur dira... »

— C'est ce qu'il pourra dire, de même, du Dr Edouard GASCHÉ, qui, dans un petit livre documentaire, *Mon début dans la Médecine* (chez Denoël et Steele, 7 fr. 50), nous livre de très curieux et très intéressants souvenirs d'enfance, du temps où il accompagnait son père, — le docteur Auguste Gasché, né à Rennes, d'une famille rennaise, en 1853) — dans ses rudes et pittoresques randonnées de médecin de campagne. De nos jours encore, la vie du médecin de campagne est dure et belle. C'est un véritable apostolat de la science et de la charité. Mais en 1889, dans ce petit bourg perdu entre Bidon et Palm-pont, cet apostolat s'exerçait, matériellement, avec plus de difficultés encore, les moyens de locomotion, par exemple, étant réduits généralement au « *pedibus cum jamba* » du praticien. Moralement, la lutte était moins difficile, le praticien lui-même n'ayant, en ce qui concerne l'hygiène et l'asepsie, que des convictions, très modérées ! Bah ! Il paraît que les complications infectieuses n'étaient pas plus fréquentes que de nos jours, « au contraire ». C'est qu'en ce temps-là l'humanité était encore saine, et la flore microbienne, peu développée, végétait en paix, en attendant l'heure de la revanche. Aujourd'hui, le Microbe se déstom-

— C'est ce qu'il pourra dire, de même, du Dr Edouard GASCHÉ, qui, dans un petit livre documentaire, *Mon début dans la Médecine* (chez Denoël et Steele, 7 fr. 50), nous livre de très curieux et très intéressants souvenirs d'enfance, du temps où il accompagnait son père, — le docteur Auguste Gasché, né à Rennes, d'une famille rennaise, en 1853) — dans ses rudes et pittoresques randonnées de médecin de campagne. De nos jours encore, la vie du médecin de campagne est dure et belle. C'est un véritable apostolat de la science et de la charité. Mais en 1889, dans ce petit bourg perdu entre Bidon et Palm-pont, cet apostolat s'exerçait, matériellement, avec plus de difficultés encore, les moyens de locomotion, par exemple, étant réduits généralement au « *pedibus cum jamba* » du praticien. Moralement, la lutte était moins difficile, le praticien lui-même n'ayant, en ce qui concerne l'hygiène et l'asepsie, que des convictions, très modérées ! Bah ! Il paraît que les complications infectieuses n'étaient pas plus fréquentes que de nos jours, « au contraire ». C'est qu'en ce temps-là l'humanité était encore saine, et la flore microbienne, peu développée, végétait en paix, en attendant l'heure de la revanche. Aujourd'hui, le Microbe se déstom-

mage : il a élu des députés nouveaux dans toutes les circonscriptions du corps humain. C'est pourquoi nous sommes bien obligés, désormais, de compter avec lui et de le tenir en considération.

— *On m'accuse de guérir!!!* par M. Camille EYNAUD, magnétiseur diplômé, et radiesthésiste (bibliothèque scientifique, Paris, 15 fr.), a déjà fait parler de lui en Bretagne, notamment à Nantes, et Charles Causse, dans la *Dépêche de Brest*, y a consacré une étude-interview assez complète, pour que nous nous dispensions de prendre parti dans la querelle. Ce n'est pas nous, profanes, qui condamnerons un « guérisseur », si les résultats qu'il a obtenus sont réels; pas plus que nous ne condamnerons tous les abbés Chaupitre du monde, qui (comme me le disait en riant un incrédule), « n'ont pas tué plus de clients que les médecins spécialistes ». Et voilà toute la question, peut-être : en médecine, non plus, il n'y a que la foi qui sauve... Le tout est de gagner la foi du patient, soit par le magnétisme, soit par l'homéopathie, etc... On a vu des « miracles » de tous les genres, dans ce domaine, et tant de miraculés nous vantent, chaque jour, tant de méthodes et de remèdes différents pour le même mal, qu'il faut bien conclure avec le sage docteur Ambroise Paré, chaque fois qu'un médecin a sauvé un malade : « Il l'a pansé... Dieu l'a guéri! »

Marie-Paule SALONNE

— *Chroniques* (revue mensuelle des étudiants catholiques de Rennes), dirigée par MM. Pierre Le Nirivin, Raymond Tailhades, Robert Berrien, l'abbé Mary Macé, M. de la Messurière, etc., nous offre, tous les 15 du mois, sous une jolie couverture grise et sous l'épide bien bretonne de saint Yves, une petite brochure d'une tenue irréprochable. Il ne s'agit pas ici d'un simple divertissement, mais d'un effort d'élevation morale, qui n'exclut point l'humour, ni l'agrément de nombreuses et très vivantes illustrations. Avant de terminer cette chronique des livres, où les revues sont d'ordinaire traitées en parentes pauvres, par suite du peu de place dont nous disposons, il est juste de rendre hommage, à ce sujet, à la jeunesse étudiante rennaise, dont je ne connaissais pas

toutes les ressources spirituelles, lorsque je saluai, ici-même, au mois de février, la résurrection de l'A.

— L'A. L., bulletin mensuel d'action intellectuelle « contre les mercantils, les imbéciles et les mufles », édité à Poitiers, par J. Marcireau (abonnement 3 fr. par an), est une courageuse entreprise d'anti-sno-

bisme... Toutefois, sous prétexte de lutter contre les réputations surannées de certaines grosses « vedettes » littéraires, il ne faut pas essayer de nous faire prendre pour des écrivains des « anciens », qui ne seront jamais des lumières, ni même des lumignons!

M.-P. S.

Dans les Lettres Bretonnes

— A une semaine d'intervalle, l'Académie Française a été deux fois en deuil, de M. Henri Robert et de M. Henry de Régnier. Le premier fut surtout un grand avocat. Il lui arriva plusieurs fois de plaider dans les pretres bretons, notamment à Saint-Brieuc dans un procès retentissant. Le second, romancier et poète, fut l'un des grands apôtres du symbolisme naissant. Il avait épousé l'une des filles de José de Hérédia, le poète des *Trophiées*, qui, sous la signature Gérard d'Houville, a publié des romans et des chroniques qui témoignent d'un grand talent. Henry de Régnier et Gérard d'Houville étaient des assidus de la Côte d'Emeraude. N'est-ce pas de Dinard que, dans *Tant Pis pour Toi*, Marinette part pour la forêt de Palm-ponh, à la recherche de Merlin et de Viviane?

— Henri Robert venait de faire acquiescer par le jury de la Seine un abominable gredin, l'amant d'une petite danseuse de Montmartre, qui vivait d'elle et l'avait tuée dans un accès de colère. Des amis, quittant le Palais avec lui, le taquinaient sur ce succès dont il était lui-même un peu gêné :

— Que voulez-vous? dit-il, ce n'était pas à moi à le faire condamner. L'homme acquitté s'en chargea. Après son procès, il était marié. Mais il tua aussi sa femme. Cette fois Robert ne le défendit pas. Et ce fut la condamnation aux travaux forcés.

— Le prix Albert Londres, qui récompense chaque année l'œuvre d'un reporter, a été attribué, pour 1936, à notre confrère Jean Botrot. Jean Botrot est un fidèle de Bréhat. Il y a deux ans, il publia dans le *Journal*, au cours d'une enquête sur les provinces françaises, l'un des articles les plus compréhensifs qui aient été écrits sur la Bretagne. Tous les amis qui compte chez nous Jean Botrot se réjouiront de son succès.

— M. Gabriel Hanoteaux, sous le titre : *Mon Temps*, a commencé dans la *Revue des Deux Mondes* la publication de ses souvenirs. Parlant du groupe de jeunes hommes compétents, laborieux, spécialisés qui formaient le personnel des Archives du Ministère des Affaires Étrangères, il écrit :

« Il y eut Quéllen, le barde breton, dont la fantaisie se trouva un peu dépaycée dans notre manière groupement; il portait le clerger dans nos

cérémonies commémoratives, en sa qualité d'enfant de chœur. — d'enfant de chœur de Renan. »

— L.-F. Céline, l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, vient de publier *Mort à crédit*, un roman qui compte plus de six cents pages, à l'égard duquel la critique se montre plutôt sévère.

— Le barde Taldir-Jeffrennos vient de publier un recueil de chansons populaires accompagnées de rimes françaises, aptes à être chantées sur les mêmes airs que les originaux et suivant les textes de très près. Ces vingt chansons populaires sont surtout destinées aux écoles et répondent pleinement à la circulaire ministérielle qui autorise les maîtres à apprendre à leurs élèves les chants de terroir, soit en dialecte, soit inspirés des usages et coutumes provinciaux.

— Le premier volume des *Œuvres Manoirs à Légendes* de L. Le Guennec est actuellement à l'impression. Sa parution est prochaine. Réjouissons-nous-en.

— *Lenz*, tel est le titre que portera le prochain roman de Roger Verne, qui doit paraître ces jours-ci.

— Les éditions Henri Defontaine à Rouen vont publier dans la collection *Images d'Art*, les châteaux de Bretagne de Florian Le Roy. C'est toute l'histoire de notre province que Florian Le Roy évoque dans ces châteaux surcroît, tant de souvenirs littéraires. Cet ouvrage contient 25 planches hors-texte que le délicat artiste Pierre Le Trividic est allé dessiner sur place. Demander le bulletin de souscription aux Editions Henri Defontaine, à Rouen.

— *René au Harle* (La leçon de l'exil), par G.-B. Kervensidou. — C'est le premier volume d'un recueil de souvenirs, d'études, d'essais et de poésies, écrit par l'un des plus fidèles mainteneurs de la Bretagne de demain, dédié à deux philosophes dont personne ne se serait attendu à voir les noms côte à côte : Meven Morlaeri et Charles Maurras. L'ouvrage sera mis sous presse dès que l'auteur aura trouvé cent souscripteurs. L'ouvrage, sur papier d'alfa : 15 francs. Envoyez souscription aux Editions G. B. K., Boite Postale 131, saint-Brieuc.



Les fusiliers-marins défilent devant le Président de la République.

L'inauguration de l'Ecole Navale

L'INAUGURATION, à Brest, le 30 mai dernier, de la nouvelle Ecole Navale, inauguration présidée par M. Albert Lebrun, Président de la République, qu'entouraient MM. les ministres de la Marine, des Colonies, de la Marine Marchande et de l'Air, a constitué une manifestation émue et grandiose.

Notre rôle n'est pas de donner un compte rendu de cette cérémonie mais d'en fixer le souvenir et de marquer surtout la place que la Bretagne y a tenue. Nous ne décrirons pas, non plus, ce que sont les nouveaux bâtiments, œuvre des architectes Jacques Hermant et André Maurice, qui dominent de leur masse imposante, du haut du plateau des Quatre-Pommes, la rade magnifique de Brest, et dont la première pierre fut posée, le 14 novembre 1929, par M. Georges Leygues, ministre de la Marine.

Déjà Bretagne a eu l'occasion d'en entretenir ses lecteurs et de reproduire dessins et photographes.

En revanche nous considérons comme un devoir de reproduire quelques-unes des très belles

paroles qui ont été prononcées, tant par M. le Président de la République que par M. le ministre de la Marine.

Répondant aux souhaits de bienvenue de M. Le Gorgeu, sénateur-maire de Brest, M. Albert Lebrun s'est exprimé en ces termes :

« Il m'a été particulièrement agréable de mettre à profit l'occasion qui s'offrait à moi de rendre visite à votre ville : Brest, qui groupe aux bords de son bague d'on parlent les galères du roi, non loin de « La Consulaire » qui marque la place d'où le bailli de Suffren s'embarqua pour les Indes, la le château, lourd et trapu, qui, comme un chien de garde, face aux brumes du large, semble aboyer aux flots toujours menaçants; Brest, cité d'antique prestige des vieux rois de Bretagne, des comtes du Léon et de vos ducs, et aussi ville royale que Vauban avait su rendre imprenable; Brest, avec, d'un côté de son pont mémorable toujours encombré, les toits char-

mants du faubourg de Recouvrance entourant les bassins et les ateliers de l'arsenal, et de l'autre, les quartiers aux hôtels anciens et aux ruelles tortueuses retentissant de la voix des matelots des escadres faisant écho à celle des gardes-marines; Brest, autrefois « ville du bout du monde », aujourd'hui sortie de son isolement puisqu'en quelques heures il nous a été possible d'arriver jusqu'à elle; Brest, métropole moderne qui a su se dégager de sa ceinture de murailles et rejoindre les communes voisines pour ne plus former avec elles, par des boulevards bien plantés et de longues avenues, qu'une seule et imposante agglomération; Brest, port de commerce de plus en plus important qui s'installe peu à peu et possède des ressources dignes d'une tête de ligne transatlantique; Brest enfin qui a vu s'élever au-dessus d'elle sur le plateau de Laninon, comme un phare et un espoir, cette harmonieuse et monumentale Ecole Navale que nous allons avoir la joie d'inaugurer tout à l'heure.

« Car c'est bien à Brest qu'elle devait tout naturellement trouver sa place, cette école de nos officiers de mer le jour où elle a quitté le parquet mouvant d'un antique croiseur et s'est décidée à planter des fondations plus stables sur la terre ferme.

« Brest ne fut-il pas de tout temps le point de ralliement de notre marine de guerre, le grand port militaire que rêva Richelieu, que réalisa Colbert et qui depuis vit séjourner sur sa rade la plupart de nos escadres.

« Il semble que l'âme même de notre marine est éparse entre les murs de votre ville qui, à travers les siècles, n'a vécu, grandi, travaillé et aimé que par elle et pour elle. »

À l'issue du banquet, après que M. Piétri, ministre de la Marine, eut déclaré : « La nouvelle Ecole Navale se présentera aux navigateurs comme l'annonce d'une volonté aussi durable que les rocs qui la supportent ; celle de maintenir la puissance maritime de ce pays, condition majeure de sa sécurité, de son expansion et de son prestige... », puis parlé des marins de métier qui « servent la Marine parce qu'ils l'aiment et portent son vêtement parce qu'ils en sont fiers », marins qui, pour la plupart, « viennent de cette rude et illustre Bretagne dont les enfants paraissent voués au culte de la mer et qui monte, depuis mille ans, la garde navale de la France... », M. le Président de la République a fait, à son tour, l'éloge de la Bretagne.

« Croyez, a-t-il dit, que le chef de l'Etat se félicite d'avoir pu venir en Bretagne et rendre visite à votre admirable province, l'une des plus fidèles parmi toutes celles qui, depuis des siècles, contribuent à la parfaite homogénéité de notre beau pays de France.

« Terre de contrastes, elle est tour à tour le pays des antiques forêts de chênes, l'Argoat sombre où les derniers druides trouvèrent refuge, les derniers aux ajoncs d'or, où la légende promena les rêveries de l'enchantement Merlin et aussi des falaises déchiquetées et des grèves stériles, cette Armor qui depuis toujours jette ses enfants

dans la téméraire aventure des flots mouvants alors que se dresse devant eux, en une vision décevante, les tours disparues de la ville d'Y.

« Son histoire comme elle-même est originale et forte. Elle est la patrie des plus illustres soldats, depuis Du Guesclin, le connétable qui porta les prouesses de son épée par delà les Pyrénées; Beaumanoir, magnifique héros du combat des Trente, jusqu'à la pure et idéale figure de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. Un grand nombre de ses fils furent aussi de hardis capitaines de mer : Duguay-Trouin, Jacques Cartier, Surcouf, du Couëdic et d'autres qui déployèrent à travers le monde le pavillon français.

« Terre de force! Terre de poésie aussi. C'est d'elle que Chateaubriand, La Mennais, Brizeux, Renan ont tiré le meilleur de leur génie. Elle a forgé une race de travailleurs tour à tour mystiques et réalistes par qui notre histoire s'est enrichie de pages émouvantes comme celles qu'écrivaient hier encore les fusiliers-marins de l'Yser et les canonnières de Verdun.

« Mais la Bretagne est avant tout une terre de marins. L'océan qui l'étreint domine toute son existence, ses décors et son cœur. Elle est, a écrit Anatole Le Braz, le chef-d'œuvre de la mer. De tout temps, elle a donné à notre marine les meilleurs de ses fils.

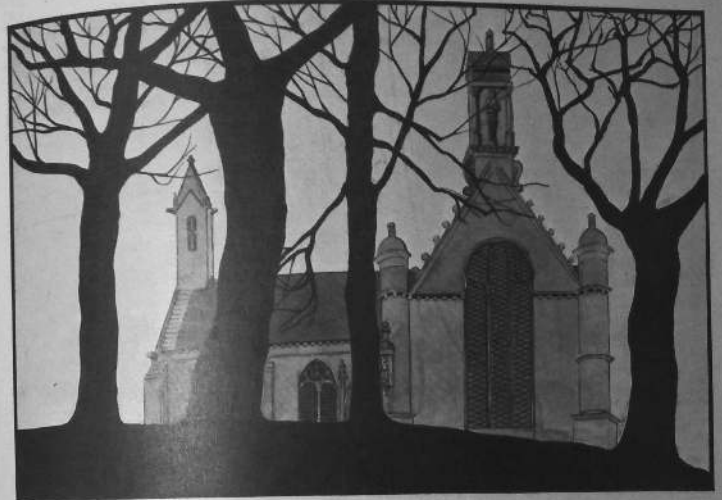
« Ce fut tout naturellement à Brest que Richelieu forma la première compagnie de ses gardes-marines dont la culotte et les bas rouges, la bravoure et les exploits, comme aussi les excès bruyants dans les basses ruelles de la cité, sont restés longtemps fameux. C'est dans sa rade encore que stationna le *Duquesne*, où Napoléon voulut que fussent formés les aspirants pour le recrutement des cadres de la flotte. C'est toujours ici que, sous les voiles de l'*Orion* et des trois *Borda*, s'entraîna pendant un siècle l'élite de notre Marine. »

La revue navale qui a suivi et, au cours de laquelle le Président de la République a passé devant la deuxième escadre, mouillée dans la grande rade, a permis au Chef de l'Etat de se rendre compte de la puissance de cette partie de notre flotte et de la belle tenue de ses marins. La manœuvre à laquelle prirent part, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, sous-marins, hydravions fit l'admiration de tous ceux qui purent en suivre les évolutions et les phases.

M. Albert Lebrun a quitté Brest le soir même. Par une lettre officielle, adressée à M. Piétri, il a tenu à dire combien l'ont intéressé les exercices, la précision et la sûreté de manœuvre des bâtiments et des formations aériennes, « qui tous, d'un même cœur, travaillent en commun à la grandeur de la patrie... »

Cette journée, que n'oublieront jamais les populations brestoises et bretonnes, s'est terminée par des réjouissances et des fêtes brillantes, qui font le plus grand honneur aux commissaires dévoués qui en furent les organisateurs.

Jean SANNIER.



La chapelle de Kerfaouès (Kerfaouès)

Kerfaouès, chef-d'œuvre de la Renaissance

Aux Cinq-Croix, sur la route de Lannion à Plouaret, bifurque le chemin capricieux et extrêmement pittoresque qui mène à la chapelle de Kerfaouès, plus communément appelée Kerfons.

C'est une surprise de trouver, dans un vallon d'accès si malaisé, dans une campagne si déserte, ce monument d'une valeur artistique insigne. Bien ne semble, en effet, expliquer la présence dans ce lieu solitaire de tant de merveilles accumulées; mais quand le visiteur se souvient qu'il est en Ploubezre, près des célèbres châteaux de Coatfrec, Runefau, Touquédec, il comprend aisément la raison d'existence de Kerfons.

Au bas d'un chemin sablonneux à pente très rapide, la chapelle, construite sur une sorte de butte, s'abrite derrière un rideau d'arbres. Tout de suite, elle offre, au visiteur étonné, le plus gracieux pignon d'époque Renaissance qu'il soit possible de concevoir. Les reliquaires de Saint-Thégonnee, Guimiliau, Guiclan, Lampaul, n'en possèdent pas de plus élégants.

Deux contreforts cylindriques, coiffés de dômes à poignons, hissent vers le ciel un campanile, massif et svelte à la fois. Ce campanile, qui serait à lui seul un monument funéraire digne de notre respectueuse admiration, est le témoignage probant de l'existence d'un style breton, dont l'épanouissement se fit largement vers la moitié du xvi^e siècle.

D'aucuns diront que les colonnes sont corinthiennes, le fronton grec, les cariatides ioniques, il n'en demeure pas moins que l'ensemble de ces motifs, en apparence si différents, établit une méthode qui se retrouve plus évidente encore dans les monuments religieux du Léon. Ce style que l'on persiste à nommer la Renaissance, malgré tout ce qui le différencie de l'école italo-française, est bel et bien la manifestation d'un art breton.

On admet généralement que Kerfons fut à l'origine la chapelle funéraire des seigneurs de Coatfrec. C'est assez peu probable, car ces nobles personnages n'eurent pas toléré que l'on inhumât près d'eux leurs vassaux et leurs

serviteurs. Or, les pierres tombales, dans la chapelle latérale sud, portent en gothique les noms de P. LAMVOIR, Y. FRIGANT, NICOLAS GULLOC, tous sans particule et sans blason. Il est vrai que, de chaque côté de l'autel central, deux cénotaphes de granit sont élevés à la mémoire de membres de la famille de La Touche.

Mais, à Kerfons, le travail le plus éblouissant, qui anéantit l'esprit critique hargneux, est ce jubé de chêne sculpté où l'ingéniosité, l'habileté, la patience des artisans du XVI^e siècle se sont exercées avec prodigalité.

Des meneaux répartissent harmonieusement les motifs gothiques à la pureté jalouse que ne renieraient pas les vieilles cathédrales de France. Les yeux voudraient se fixer sur tel motif au dessin parfait, mais il est impossible de s'y attarder. Tout, à la fois, réclame l'attention. Des rosaces et des cordages, des ogives flamboyantes et des figurines naïves, des colonnes torsées et des guirlandes de fruits se succèdent, s'entrecroisent, se superposent, jetant le désarroi dans l'analyse. La beauté de ce jubé force l'examen, interdit tout qualificatif. C'est la perfection dans la beauté.

Aussi voudrait-on voir disparaître de la nef où elle se trouve et où elle contraste si fort avec le jubé, une chaire de mauvais goût qui porte cependant la date respectable de 1681. Ce qui prouve que les époques se suivent avec des conceptions qui ne se ressemblent pas. Les boiseries des autels, sous leur badigeon de couleur, procèdent d'un autre ordre d'idées. On devine aisément qu'elles furent l'œuvre de quelque ouvrier des environs, plus animé par la bonne volonté que par les connaissances artistiques. Il nous a laissé son nom dans un médaillon, sous la statue de saint Jean-Baptiste. On y lit : F. P. I. BRIAND, « fait par Jean Briand ».

Seul, je suis demeuré deux heures dans ce sanctuaire. Au dehors la pluie, une grosse pluie d'hiver qui détrempé le sol, mitraillait la chapelle. Le vent sifflait sous les portes aux panneaux sculptés et vermoulus. Une lumière grise pénétrait par les verrières où subsistent encore des éclats de vitraux anciens grelottant dans leur monture d'étain. L'humidité suintait sur les dalles disjointes sous lesquelles gisent les restes de ceux qui bâtirent le magnifique monument. Une mélancolie dévorante m'étreignit brutalement. Je me pris à envier le bonheur posthume de ces ancêtres qui mirent dans leur travail toute l'élégance, toute la beauté, toute la force de leur siècle, et qui continuent, au delà de la vie, à en jouir de façon exclusive, égoïste et totale.

L'été, quand les arbres couvrent de leur ombre les abords de la chapelle, et que les

rayons obliques du soleil font ressortir les multiples ornements du granit, des touristes nombreux viennent contempler l'image des temps passés dont tous les guides font mention. Ils pénètrent dans l'édifice avec une arrgance qu'ils n'auraient pas dans un musée aux parquets cirés et aux lambris dorés. Ils parlent haut, s'interpellent, ouvrent sans façon la balustrade du chœur et cherchent visiblement non pas les merveilles qui se dérobent modestement aux regards, mais un bon vieux morceau de chêne sur lequel ils laisseront de stupides inscriptions qui sont autant d'injures à l'adresse des morts couchés là.

N'allez pas à Kerfons quand les touristes y sont! C'est l'hiver, lorsque le froid fait frissonner, quand il pleut et que le vent souffle, qu'il faut visiter cette merveille, pour en saisir en même temps la beauté et le charme.

André ROUAULT.

(Illustrations de l'auteur.)



EN BRETAGNE



Les délégués des Bureaux Américains, Belges, Parisiens et Bretons à la procession de Saint-Yves, le 19 mai, jour de l'inauguration du vitrail offert par les membres du Bureau des Etats-Unis.

D'un mois à l'autre

BREST. — Le Salon des Amis des Arts, de par décision du Comité, a été entièrement réservé cette année aux artistes locaux et régionaux. Il ne s'agit pas que cette règle sera toujours appliquée, bien au contraire, et l'an prochain, les artistes de l'extérieur seront à nouveau invités à participer. Dans que le salon de 1936 a, de ce fait, connu une atmosphère plus intimement bretonne, tant pour la peinture que à l'huile que pour les aquarelles, gouaches, pastels, sections d'art décoratif et d'architecture.

Le vernissage réunit l'élite brestoise qui apprécia la haute tenue générale de la manifestation et homologue sans réserve l'attribution du prix Charevier à M. J. Kerella, un jeune plein de promesses, actuellement élève à l'Ecole supérieure des Arts décoratifs, et celle de deux grands prix de broderie qui sont allés à l'Ecole Pratique des jeunes filles de Brest et à Mlle Lefort, de Guingamp.

DINARD. — Nous rappelons que le Concours Lépine, organisé annuellement et par les soins et sous la conduite de l'Association des Inventeurs et Petits Fabricants Français, qui compte plus de 10.000 adhérents, se au 26 juillet; cette manifestation s'annonce comme la plus importante réaction de ces ordres que l'on ait tentée jusqu'à ce jour, en dehors de Paris. Dans notre précédent numéro, nous avons indiqué quelles étaient les sections principales définies par le programme général : inventions, créations commerciales, tourisme, travaux d'artisanat. Répétons encore que cette appellation technique et industrielle

sera complétée par une exposition des arts bretons de nos « arts » étant entendu tel sous le sens le plus large) qui, elle-même, comprendra trois sections : Beaux-Arts, Arts Appliqués, Marine. De grandes fêtes se dérouleront durant les semaines du concours, on voit que rien n'est négligé pour assurer aux participants, indépendamment des prix, récompenses et diplômes officiels qui seront décernés par le jury, le maximum d'avantages moraux et de profits matériels.

GUÉMENÉ-SUR-SCORFF. — Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, le Collège des Bardes de Bretagne tiendra son congrès annuel, le 26 juillet prochain à Guéméné-sur-Scorff et commémorera le souvenir de M. Joseph Loth de l'Institut, avec le concours des universités de Rennes et du Pays de Galles. Le collège bardique fera apposer une plaque en bronze sur la maison du savant et déposera une gerbe sur sa tombe. Un brillant programme, en vue de donner à la manifestation projetée tout son éclat, a été arrêté le 3 juin dernier. Pour bien recevoir ses invités, la vieille cité revêtira sa plus belle parure, les habitants, pour leur compatriote qui, par l'une simple loge de sabotier, s'est fait un grand renom dans le monde, laisseront de côté tout ce qui divise pour rechercher tout ce qui rapproche.

LORIENT. — Le Salon de la Société orientale des Beaux-Arts a groupé un ensemble de toiles, aquarelles, pastels qui témoignent, une fois de plus, du talent des artistes bretons. Parmi les meilleurs nous avons noté les présentations de MM. Chasal, Goanvic, René Midy, Hamonic, le général Foy Sainte-Marie, Louis-Auguste Musson, Paul Farou, M^{me} de Crosant, Xavier

de Lancelin, Henri Barnaud, Pierre Bertrand, etc. etc. de jolies sculptures de Jules Le Bosc, Louis Nicol, de beaux projets architecturaux de Louis Beauvic, le stand des « Meubles du temps passé » de M. Carron. Au cours de l'assemblée générale de la Société, sous la présidence de son actif et dévoué président, M. Nabat, M. le commandant Le Gouss, fit une très pittoresque causerie sur le trameur dans la tradition populaire : « Plus malin que le diable et meilleur que le prix de la meilleure qualité ».

MONTFORT-L'AMAURY. — Le traditionnel pardon de Montfort-l'Amaury s'est tenu, le dimanche 24 mai, sous la présidence de M. le vice-amiral Ronarch. Il avait cette année pour programme la commémoration du deuxième centenaire de la mort de Duguay-Trouin. Les fêtes se sont déroulées avec le cérémonial habituel et M. l'amiral Ronarch a été l'objet de manifestations enthousiastes.

On sait quel a été, pendant la guerre, le rôle héroïque du commandant des faulxiers marins. A la tête desquels il opposa à l'ennemi sur toute la ligne de l'Yser, la plus admirable et la plus stoïque résistance.

Alors qu'il était enveloppé de toutes parts, il reçut du général d'Ursel l'ordre suivant : « Le passage de Dômande doit être tenu par vous tant qu'il restera un faulxier vivant, quoi qu'il puisse arriver à votre droite ou à votre gauche. La seule hypothèse qui ne puisse être envisagée c'est celle de la retraite. » Et l'amiral trouva tout naturel qu'on lui demandât d'aller jusqu'à l'ultime sacrifice.

Dans son admirable volume, Dismaldé, Charles Le Goffic a tracé à l'amiral Ronarch, un très beau portrait. Henry Bordeaux le rappela en ces termes, dans sa réponse à Charles Le Goffic, lors de sa réception à l'Académie :

« Un jour, les faulxiers marins virent leur amiral qui revenait de visiter les tranchées de l'Yser en compagnie d'un officier de haute taille, silencieux aux yeux graves, sauté dans son dolman noir. Celui-ci seerra la main de l'amiral et « remonta sur la berge, serrée un moment pour contempler le triangle de marécages qui faisait à présent tout de son royaume ». C'était le roi des Belges, Albert I^{er}.

L'amiral Ronarch est né à Quimper en 1865. Son nom demeure à tous jamais attaché à l'histoire et rayonne d'une gloire pure entre toutes.

MORLAIX. — Un comité groupant des personnalités de la Société bretonne de l'Artisanat du Cercle philhellénique et du Collège de Morlaix vient de se constituer en vue d'organiser une importante manifestation artistique. Il s'agit d'une exposition qui durera du dimanche 28 juin au dimanche 6 juillet. Pour tous renseignements concernant l'exposition, on pourra s'adresser

à M. Le Marchand de Trigon, secrétaire, 17, quai de Trégulier, et en ce qui concerne l'exposition philatélique, qui concerne l'exposition philatélique, à M. Poitot, place Thiers. M. Kérautret et M. Castel renonceraient les artisans désireux d'exposer leurs travaux.

NANTES — L'exposition de la Bretagne Pittoresque et Monumentale, organisée au château des Ducs de Bretagne, sous la haute direction de M. J. Stany-Gautier, a obtenu un très vif succès. Elle enrichit de documents précieux le Musée des Arts Décoratifs, elle parait déjà si intéressantes collections : meubles, céramiques, costumes, etc., par tout un ensemble d'art monumental : châteaux, églises, chapelles, calvaires évocateurs des coins de Bretagne, dont ils sont l'âme et le complément de beauté.

La place qui nous est mesurée ne nous permet pas de donner de longs détails, nous le regrettons vivement. Cependant, nous nous devons de signaler les relevés des fresques de Kernascléden, réalisés par M. Louis Yperman sur la demande du Ministère des Beaux-Arts; le joli moulin de M. Charles Homulik : un côté, laissé à jour, permet de comprendre le mécanisme ingénieux et primitif des anciens moulins à vent; la reconstruction de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Joie, à Penmarc'h, par M. Lemoine, de Quimper; la belle carte en couleurs des Chemins de Fer de l'Etat; l'abondante documentation touristique des Syndicats d'Initiatives Bretonnes; le petit salon de peinture si représentatif des diverses tendances de l'art français et de la puissance inspiratrice de la Bretagne; et tout un ensemble de gravures et de photos, réunies avec un égoïste auquel on ne saurait trop applaudir. Ce fut, on le voit, une manifestation d'un vif intérêt. Que M. Stany-Gautier et ses collaborateurs en soient félicités.

— Mlle Noëlle Coullaud, notre distinguée collaboratrice, a fait au château de Nantes, une conférence sur la coiffe. Nulle n'était plus qualifiée pour traiter un pareil sujet que l'admirable et consciencieuse artiste qui illustre, voici dix ans, pour les éditions de la Bretagne Touristique, cet ouvrage de si haut mérite, devenu introuvable : *Anthologie de Coiffes et types actuels du Peuple breton* du prince Bianchi de Médici, de l'Académie diplomatique et de l'Institut d'Anthropologie de Paris. En se basant sur l'ethnologie de la Bretagne, on se rappelle que ce travail remarquable jeta une vive lumière sur la complexité raciale de l'Europe et valut à l'auteur de chaleureuses félicitations d'hommes d'Etat.

Les dessins documentaires en noir de cette œuvre s'apparentent aux excellentes aquarelles de types et costumes de Bretagne et Vendée de la même artiste, constituant, au musée des Salorges de Nantes, une collection unique ethniquement classée par le prince Bianchi de Médici.

La conférencière, en pleine possession de son sujet, montra avec preuves à l'appui, les transformations qu'ont subies au cours des âges les divers types de coiffes bretonnes, attribuant

avec beaucoup de logique cette évolution, soit à des causes climatiques, soit à des causes morales et sociales.

Mlle Coullaud termina par une « apologie » de la coiffe, apologie basée sur des réflexions d'une grande valeur psychologique et d'un vif intérêt esthétique.

Aux félicitations nombreuses qu'a reçues Mlle Noëlle Coullaud, nous joignons les nôtres de tout cœur.

Nous nous faisons en outre un plaisir d'annoncer que dans un prochain numéro de notre revue, Mlle Coullaud donnera un compte rendu d'ensemble de sa conférence avec illustrations inédites.

PARIS — L'Union Régionaliste Bretonne vient de fonder un comité d'action dont la tâche principale sera de défendre et de servir à Paris les intérêts bretons dans tous les domaines. Ce comité a décidé la création, près de la gare Montparnasse, d'une permanence, avec salle d'exposition et de vente, au nom des exposants et pour leur compte, de tous les produits exclusivement bretons et non périssables dont les échantillons lui seraient confiés.

Cette initiative a été prise afin d'inciter tous nos compatriotes à faire connaître et réserver leurs préférences aux fabrications bretonnes et aux produits des arts bretons, afin de répondre aux désirs et aux nombreuses demandes de renseignements qui nous sont adressées. Cette permanence répondra d'autre part au désir d'information de tous nos compatriotes de passage à Paris, lesquels y trouveront le meilleur accueil et tous les services possibles dont ils auront besoin. Ils pourront également y donner leurs rendez-vous d'affaires et se servir du téléphone.

S'adresser pour tous renseignements à M. Brandily, trésorier, 14, rue Gramme, Paris (15^e).

— Toujours fidèles, les Amis de Ga-



E. Fougerat : les Forces Mystiques ; Foi, Science, Travail
Salon des Artistes Français

riel Vicaire se sont réunis au Luxembourg, le 21 mai, pour commémorer son souvenir. M. André Poulon de Bressans et du Pays des Aulnois, plusieurs pièces de vers de Gabriel Vicaire ont été interprétées; et c'est avec plaisir qu'on a entendu les belles strophes qui chantent Notre-Dame de la Clarté.

PERROS-GUIREC — Le Cercle Catholique de Perros-Guirec vient de donner dans cette ville une séance bretonne qui a obtenu un gros succès. On a beaucoup applaudi les chants bretons interprétés par la chorale qui, bien que de formation récente, a fait preuve des plus rares qualités. La pièce de M. de Langlais, *Ar Buz Zreuz* a été rendue d'une façon remarquable, tandis que la pièce comique, *L'Etat ne Poull* a donné aux époux le succès pour être heureux en ménage.

Les danses de Cornouaille et du Finistère qui se déroulaient dans un décor dû à M. Lintanf de Lannion ont été une des attractions les plus goûtées du public.

RENNES — Les expositions de peinture se succèdent. Le palais du musée abrite l'exposition annuelle de l'Association Artistique de Bretagne, pendant que Jean Bazaine et Maurice Moret présentent dessins et peintures à la Galerie Briand et que le maître Ernest Guérin offre, à la Galerie Jobbé-Duval, un ensemble toujours remarquable de ses œuvres.

— Le samedi 11 et le dimanche 12 juillet, la capitale de Bretagne verra se dérouler dans la magnifique esplanade du Champ de Mars les championnats de France de Gymnastique ainsi qu'un grand concours interrégional de gymnastique et de musique. Ces fêtes sont placées sous le haut patronage de M. Lebrun, président de la République; de M. le Ministre de l'Éducation physique et sous la présidence d'honneur des plus éminentes personnalités.

En effet, et si paradoxal que cela soit, il n'en est pas moins constant que les Agences de Voyage en France sont dispensées d'acquiescer la taxe sur le chiffre d'affaires pour toutes les opérations qui ont pour but de diriger vers les pays étrangers des touristes qui ont eu recours à leurs bons offices pour le choix de leurs villégiatures ou de leurs voyages, alors que, pour les opérations relatives au séjour et à l'organisation des voyages en France, la taxe est érigée. Nous nous trouvons donc, en fait, en présence d'une véritable prime accordée par le gouvernement français aux Agences de Voyages qui, en France, travaillent à l'enrichissement des stations étrangères au détriment de nos stations françaises et, en général, de notre intérêt national.

Certains statistiques accusent que l'importance des affaires de ce genre (voyages à l'étranger), traitées en France dans le cours de

LA PAGE DU TOURISME



Fête des Fleurs de Rennes. — Le chat de la duchesse Anne (Mlle Brooke, des Biettes de Paris) la duchesse en sabots, chat de « L'Ouest-Eclair ».

UN SCANDALE

M. J. Gomu, président du *Kasi de La Haute*, publie, dans le journal *la Mouette*, un article qu'il intitule : « Comment l'Etat soll défendre l'industrie du Tourisme en France », dans lequel il expose les raisons essentielles.

En effet, et si paradoxal que cela soit, il n'en est pas moins constant que les Agences de Voyage en France sont dispensées d'acquiescer la taxe sur le chiffre d'affaires pour toutes les opérations qui ont pour but de diriger vers les pays étrangers des touristes qui ont eu recours à leurs bons offices pour le choix de leurs villégiatures ou de leurs voyages, alors que, pour les opérations relatives au séjour et à l'organisation des voyages en France, la taxe est érigée. Nous nous trouvons donc, en fait, en présence d'une véritable prime accordée par le gouvernement français aux Agences de Voyages qui, en France, travaillent à l'enrichissement des stations étrangères au détriment de nos stations françaises et, en général, de notre intérêt national.

Certains statistiques accusent que l'importance des affaires de ce genre (voyages à l'étranger), traitées en France dans le cours de

la gestion des affaires du pays des méthodes nouvelles propres à réunir l'ensemble de notre économie nationale. Nous allons donc avoir bientôt le loisir de constater si l'industrie du Tourisme sera appelée à bénéficier des préoccupations du nouveau gouvernement, au même titre que les autres industries et commerces. Si, notamment, dans le projet des grands travaux, on saura laisser la place à un budget de propagande digne de notre pays et, en général, si contrairement à ses devanciers, ce gouvernement nous servira autre chose que des promesses.

Dans tous les cas, nos organisations viennent de lui signaler une mesure inique à caractère quelque peu vexatoire, nous allons voir le sort qu'il entend lui réserver.

AU SECRETARIAT DES CHEMINS DE FER DE L'ETAT

M. Boudier, qui remplissait à la Direction des Chemins de Fer de l'Etat, depuis de nombreuses années, les importantes fonctions de secrétaire général, vient d'être admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite, à dater du 15 mai dernier.

M. Boudier laisse parmi ses collaborateurs, parmi tous ceux qui l'ont connu et apprécié, le souvenir d'un homme accueillant et courtois. A ses affables qualités, il joignait une connaissance des questions ferroviaires, qui faisait de lui un collaborateur de tout premier ordre, que l'ancien directeur des Chemins de Fer de l'Etat, M. Dautry, appréciait hautement. On l'a dit très justement : M. Boudier fut un grand cheminier, qui aima profondément ses fonctions.

C'est pour Bretagne un devoir de remercier très sincèrement M. Boudier de l'appui bienveillant qu'il a toujours témoigné et c'est pour nous une nouvelle occasion de l'assurer, ainsi que nouvelle occasion de l'assurer, ainsi que nous nous vives et sincères félicitations.

M. Antonini remplace M. Boudier au poste de secrétaire général. C'est un jeune, il n'a que 35 ans. Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, licencié en droit, il est, depuis 5 ans, l'un des plus proches collaborateurs de M. Dautry, et sa nomination, attestée de sa valeur et de ses hautes qualités. Nous lui adressons nos vives et sincères félicitations.

LES CHAMBRES DÉPARTEMENTALES DE TOURISME

Lors du Congrès des Syndicats d'Initiatives de France qui s'est tenu à Paris, le 18 mai dernier, au cours de la discussion sur l'initiative nou-

l'année 1935, atteignant le chiffre important de 100 millions de francs et les mêmes statistiques évaluant à environ 10 milliards de francs l'importance des affaires qui auraient été soustraites à l'économie française par cet exode, ainsi favorisé, des touristes vers les pays étrangers.

Le mot scandale n'est donc pas trop fort pour qualifier cet état de choses.

Au cours de la dernière Assemblée générale de la Chambre Nationale de l'Hôtellerie, qui tint ses assises à Paris, le 19 mai, un vœu présenté par le signataire de ces lignes, demandant la suppression immédiate de ces dispositions étonnantes, fut adopté à l'unanimité. La veille, dans un Congrès des Syndicats d'Initiatives, qui se tenait à la Foire de Paris, un vœu identique, présenté par M. Hiriogoyen, maire de Biarritz, fut également adopté à l'unanimité.

Ces vœux seront transmis à M. le Commissaire général au Tourisme, dont l'autorité est bien connue et à qui les deux organisations citées font large confiance pour les faire aboutir. Ils arriveront à l'heure où l'équipe gouvernementale en fonctions cédera la place à une équipe nouvelle, dont le chef proclame déjà qu'elle apportera dans

vaille à doter au Tourisme français, le président de la Fédération des Syndicats d'Initiative de la Vallée de la Loire, M. le docteur Barot, d'Angers, a proposé et fait admettre le principe, et l'urgence de l'institution légale de Chambres départementales de Tourisme qui, à l'instar des Chambres de Commerce et celles d'Agriculture, seraient dotées d'un budget propre et se composeraient des représentants de toutes les professions intéressées au tourisme: des Associations du tourisme attractif (Automobiles-Clubs, Sport, Sociétés régionalistes, Aéro-Clubs, Sociétés des fêtes, etc...) et du tourisme réceptif (Syndicats d'Initiative).

Ces Chambres de Tourisme auraient, comme les autres organismes officiels, leurs représentants au Conseil National Economique.

Enfin, le groupement des Chambres de Tourisme serait habilité pour organiser, d'accord avec le commissariat général du tourisme, la propagande française à l'étranger.

Cette proposition a fait l'objet d'un long et intéressant échange de vues. Finalement le Congrès l'a prise en considération et une commission de trois membres, dont M. le docteur Barot, a été chargée de l'étudier et de la transformer en un projet pratiquement réalisable.

LA BRETAGNE A LA FOIRE DE PARIS

Le 1^{er} prix de l'Exposition publique touristique de la Foire de Paris a été attribuée à la Bretagne. C'est le stand de la Fédération des Syndicats d'Initiative de Bretagne qui a mis ainsi notre province en tête du palmarès. Ce stand, très simple, comportait en dehors des affiches éditées par la Fédération et des sports de nombreux syndicats, la carte de l'Alsace rennaise, M. Dubreuil, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Rennes. Le tout était agrémenté de figurines représentant des costumes bretons portés couramment, costumes d'une rigoureuse exactitude. Le stand a été aménagé par M. Lévesque, délégué fédéral à Paris, et M^{lle} Délicé.

Voilà un très beau début de saison et une propagande de grand style. Les Syndicats d'Initiative, leur Fédération et le Comité régional de propagande en faveur de la Bretagne travaillent ainsi avec méthode et persévérance en vue d'amener chez nous des touristes de plus en plus nombreux.

LA MÉDAILLE D'OR DU T. C. F.

Le Touring-Club de France a décidé d'attribuer, cette année, sa grande médaille d'or au marquis de Dion « en témoignage des services rendus par lui au Tourisme Français ».

On sait que l'ancien sénateur de la Loire-Inférieure a été un des principaux créateurs de l'industrie automobile en France et qu'il a fondé l'Automobile-Club et l'Aéro-Club de France ainsi que la Chambre Syndicale de l'Automobile.

La récompense que le Touring-Club considère comme exceptionnelle sera

remise à M. de Dion par M. Chaix, au cours d'une fête qui réunira les représentants les plus qualifiés de l'industrie automobile et des groupements touristiques.

LES MAIRES BRITANNIQUES EN BRETAGNE

Les 21, 22 et 23 juin prochain, arrivera à Dinard une délégation comprenant notamment le Lord-Maire de Leeds, les Maires de Winchester, Brighton, Folkestone, Hampstead, Hastings, Hendon, Holborn, Hove, St-Mary-in-Bone, Southampton, Bournemouth et les Maires-Adjointes de Worthing et Wandsworth.

Le Field-Marshal Sir Claud Jacob, représentant Lord Derby, président des Associations unies de Grande-Bretagne et de France, inaugurerà à Dinard le monument commémorant l'arrivée des premiers résidents britanniques sur la rive gauche de la Rance, il y a un siècle.

La plupart des délégués feront la traversée par mer, mais un certain nombre se rendront à Dinard par avion et atterriront sur l'aérodrome de Dinard-Pontal.

Au cours d'un banquet présidé par M. Gasnier-Duparc, Sénateur-Maire de Saint-Malo, et M. Kester, Maire de Dinard, la section de Saint-Malo de l'Association « France-Grande-Bretagne » sera solennellement créée.

♦♦

ETABLES. — Le Essi d'Etables a réuni dans la salle des Mimosas toute l'élite du pays, à l'occasion de la fête qu'il a donnée au début de mai et qui fut très réussie. C'est la preuve que les commerçants d'Etables se rendent compte des efforts de leur groupement touristique pour organiser et développer leur station. Le Essi vient d'ailleurs d'éditer un nouveau dépliant, qui est aussi artistique que bien compris.

PAIMPOL. — Le Conseil d'administration du Essi s'est réuni sous la présidence de M. Riou. Après avoir examiné diverses questions d'ordre intérieur, indiquant la réception de nombreuses demandes de renseignements, qui sont à la disposition des journaux de villas et des hôteliers pour faire des réponses directes, le Essi a exprimé le vœu que le conseil municipal renouvelle la subvention de 500 francs, qui lui a été allouée les années précédentes.

Il a été en outre décidé que le bureau de renseignements ouvrira du 15 juin au 15 septembre d'une façon continue. Le président a ensuite donné lecture d'une lettre adressée par lui à M. le maire de Paimpol, le priant de bien vouloir soumettre le projet de création d'une digue, permettant d'aller, pour aller du point appelé « la grande roche » vers la crique où existent et qui est la plus rapprochée de l'agglomération paimpolaise.

Ce projet, a conclu le président, demande de sérieuses études, sans lesquelles les renseignements, il nous fait sortir du domaine de l'utopie, pour

entrer dans celui des réalisations pratiques au bénéfice et pour l'agrément de tous les Paimpolais.

SAINT-BRIEUC. — Le Congrès Cynégétique et Piscicole, qui s'est tenu le 23 et 24 mai, a groupé des représentants de toutes les régions de l'Ouest. Des vœux importants ont été émis notamment en ce qui concerne la chasse au faisan, l'interdiction de la chasse de la becasse, les poissons qui peuvent être employés à la destruction des animaux nuisibles à l'agriculture sans nuire à la nécessité de donner des instructions aux parquets et tribunaux afin que les poursuites soient plus rapides et plus rigoureuses dans les délits de chasse et de pêche, etc. Ce Congrès a montré la bonne entente qui existe entre les chasseurs et les pêcheurs, entente profitable aux uns et aux autres, en particulier pour la question du gardiennage, le même garde travaillant à la fois, ou plutôt alternativement, suivant les saisons, pour les uns et pour les autres.

Sous la présidence dévouée de M. Rateau, le Essi briochin pourra inlassablement sa tâche utile. Lors de la dernière réunion de la commission des Groupements touristiques de Côtes-du-Nord, celle-ci a envisagé un programme d'action pour la saison prochaine. Le nouveau guide est à l'impression; une publicité intéressante a été réalisée; un dépliant du prix des hôtels édité; une carte touristique de Côtes-du-Nord tirée à plusieurs milliers d'exemplaires sera mise en circulation; le programme des manifestations estivales a été également arrêté.

Le président a, en outre, rendu compte de la participation du Essi à la foire de Paris, où celui-ci a obtenu une médaille de bronze pour l'ensemble de son action. Puis l'assemblée a fait sien le vœu de l'Union départementale des Groupements touristiques de Côtes-du-Nord, protestant contre la taxation excessive des bagages accompagnés, qui est surtout préjudiciable aux intérêts des stations les plus éloignées de Paris: 5 francs d'enregistrement par colis avec minimum de perception de 10 francs et 2 francs par kilo supplémentaire au-dessus de 30 kilos.

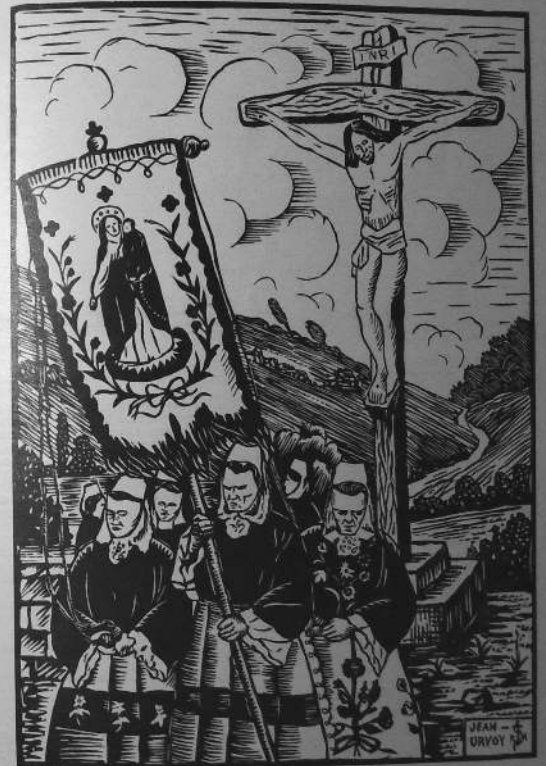
Le Conseil d'Etat, réuni en assemblée générale sous la présidence de M. Théodore Tissier, a adopté, sur le rapport du conseiller Vel-Durand, un projet de décret ayant pour objet de déclarer d'utilité publique l'acquisition, par la Chambre de Commerce de Côtes-du-Nord, des terrains situés sur le territoire de la commune de Ploaiegran, en vue de la création d'un aéroport.

TREGASTEL. — La fête annuelle du Essi a été brillamment réussie. Le programme qui tint toutes ses promesses, grâce au concours de l'excellente société le Scarabée, de Saint-Brieuc, a rassemblé une assistance nombreuse dans la grande salle du Casino local, mis à la disposition des organisateurs par le propriétaire M. Leguen.

IMPRIMERIE BRETONNE. — RENNES
Le Gérant: L. AUBERT.

PARDONS

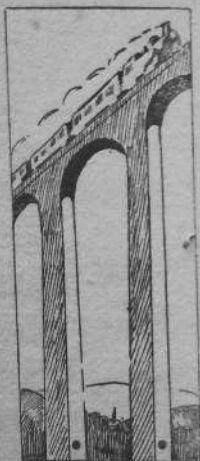
Douze
Bois Gravés
par
Jean URVOY
avec
une Préface
de
Roger VERCEL



Spécimen d'un bois réduit de moitié.

Un ensemble très attachant de beaux bois gravés vient d'être édité à Rennes par l'«Ouest-Eclair».

Douze grandes planches et deux grands bandeaux accompagnés de lettres ornées constituent le nouvel Album de Jean Urvoy, le graveur des « Images de la Rance », l'illustrateur spirituel et fidèle des Chansons du XVIII^e siècle. Pour accompagner ces émouvantes évocations de notre Bretagne, Roger Vercel, prix Goncourt, a écrit une préface pleine de sensibilité et d'aperçus nouveaux. Cette collaboration de deux talents indiscutés donne à cet album très soigneusement édité et présenté avec le goût moderne que réclame un pareil effort artistique, une indiscutable valeur, non seulement près des biophilistes avertis mais aussi près de tous les Bretons qu'anime l'amour du Pays.



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année - N° 138

JUILLET 1926

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



O.-L. AUBERT
Dessinateur-Écrivain

BRETAGNE

Revue Illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 138 (Juillet 1936)

L'EMPRISE BRETONNE, O.-L. AUBERT. — OU IL EST MONTRE QUE LES FEES SONT COUSINES DES MORGANES, Charles LE GOFFIC (*inédit*). — ECHOS, BREIZ. — LA BASILIQUE DE GUINGAMP, André ROUAULT. — LE SYMBOLISME ET LA BRETAGNE, N. D. — QUINZE ANS DE ROMANTISME A RENNES, 1828-1843 : IV. LA JEUNESSE BRETONNE DE LECOÛTE DE LISLE, Georges COLLAS. — LES LIVRES ET LES REVUES, Xavier DE LANGLAIS. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — CHEZ LES ARTISANS DE BRETAGNE, R.-Y. CRESTON. — JULES CHERET EN BRETAGNE, N. D. — TELEN-AOUR, Marie-Paule SALONNE. — OPINIONS : DANS UN VIEUX FAUBOURG DE NANTES, Lucien DESCAYES. — LE CHATEAU DE GILLES DE RAIZ A MACHECOUL, Jacques POHIER. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

P.O.-MIDI

POUR ALGER

EN ALGERIE

LA VOIE LA PLUS RAPIDE

comportant
LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de
PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES

DEPART DE PARIS A 19 h. 26

Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagon-ils de 1^{er} et 2^e classes, PARIS-Port-Vendres (Ville).

ARRIVES A PORT-VENDRES A 9 h. 46

TRANSBORDEREMENT DIRECT

de train au paquebot de la C^o de Navigation mixte

DEPART LE PORT-VENDRES

pour ALGER

les mardi et dimanches
à 19 h. 36
service le lendemain
à 7 heures

pour ORAN

les jeudi
à 19 h. 36
Arrives le lendemain
à 19 h. 36

Départes par les principaux agents P. O. MIDI de
de villes directes pour ALGER et ORAN :

- 1^o Billets simples (valables 15 jours).
- 2^o Billets d'aller et retour (valables de 30 à 90 jours).
- 3^o Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 18
boulevard des Capucines, et 126, boulevard Haussmann, à
le Malard de France, 101, avenue des Champs-Élysées,
à Paris ; aux Agences de Paris-Quai d'Orsay et
d'Alsacette, aux principales Agences de voyage.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

dés lits-toilette avec draps ou des
couchettes vous permettent de voyager
confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

LISTE DES SYNDICATS D'INITIATIVES " ESSIS " DE BRETAGNE

Fédération des Syndicats d'Initiatives de Bretagne

Siège : 1, Place de la Trinité, RENNES

- | | |
|--------------------------------|---------------------------------------|
| AURAY (Morbihan). | MORGAT (Finistère). |
| BELLE-ILE-EN-MER (Morbihan). | MORLAIX (Finistère). |
| BINIC (Côtes-du-Nord). | PAIMPOL (Côtes-du-Nord). |
| BENODET (Finistère). | PARAMÉ (Ille-et-Vilaine). |
| BREHAT (Côtes-du-Nord). | PERROS-GUIREC (Côtes-du-Nord). |
| BREST (Finistère). | PLESTIN-LES-GREVES (Côtes-du-Nord). |
| CANCALE (Ille-et-Vilaine). | PLOUESCAT (Finistère). |
| CARNAC (Morbihan). | PONT-L'ABBÉ (Finistère). |
| CONCARNEAU (Finistère). | PONTIVY (Morbihan). |
| DINAN (Côtes-du-Nord). | QUIBERON (Morbihan). |
| DINARD (Ille-et-Vilaine). | QUIMPER (Finistère). |
| DOL (Ille-et-Vilaine). | QUIMPERLÉ (Finistère). |
| DOUARNENEZ (Finistère). | RENNES (Ille-et-Vilaine). |
| ERQUY (Côtes-du-Nord). | SABLES-D'OR (Côtes-du-Nord). |
| ETABLES (Côtes-du-Nord). | SAINT-BRIAC (Ille-et-Vilaine). |
| FOUGERES (Ille-et-Vilaine). | SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord). |
| GUINGAMP (Côtes-du-Nord). | SAINT-CAST (Côtes-du-Nord). |
| LAMBALLE (Côtes-du-Nord). | St-JACUT-DE-LA-MER (Côtes-du-Nord). |
| LANCIEUX (Côtes-du-Nord). | SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine). |
| LANDERNEAU (Finistère). | SAINT-POL-DE-LEON (Finistère). |
| LANNION (Côtes-du-Nord). | SAINT-QUAY-PORTRIEUX (Côtes-du-Nord). |
| LAVAL (Mayenne). | TRÉBEURDEN (Côtes-du-Nord). |
| LE HUELGOAT (Finistère). | TRÉGASTEL (Côtes-du-Nord). |
| LORIENT (Morbihan). | TRÉGUIER (Côtes-du-Nord). |
| LE MONT SAINT-MICHEL (Manche). | VAL-ANDRÉ (Côtes-du-Nord). |
| LOCQUIREC (Finistère). | VANNES (Morbihan). |
| LESNEVEN (Finistère). | VITRÉ (Ille-et-Vilaine). |
| LES ROSAIRES (Côtes-du-Nord). | |

SYNDICATS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE rattachés à la Fédération de la Vallée de la Loire

Siège : Place Royale, NANTES

GUÉRENDE
LA BAULE

LE CROISIC
LE POULIGUEN

NANTES
PORNIC

PORNICHER
SAINT-NAZAIRE

UNION DÉPARTEMENTALE DES GROUPEMENTS TOURISTIQUES DES COTES-DU-NORD

Siège : Place du Champ-de-Mars, SAINT-BRIEUC

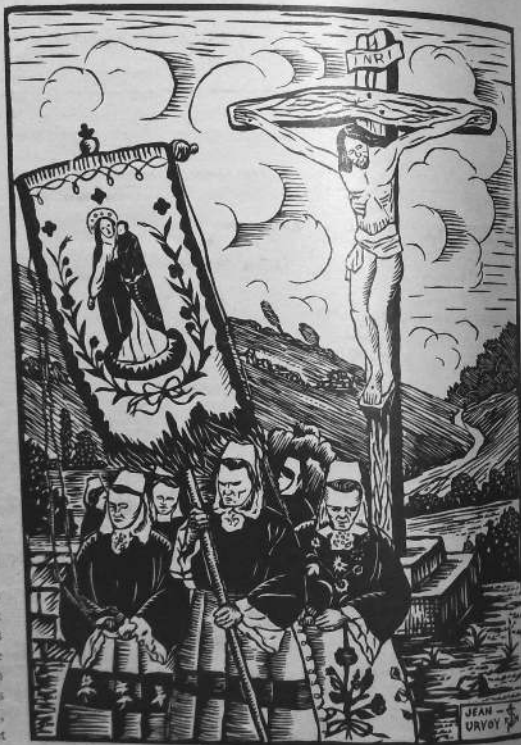
PARDONS

Douze
Bois Gravés
par
Jean URVOY
avec
une Préface
de
Roger VERCEL

©

Un ensemble très attachant de beaux bois gravés vient d'être édité à Rennes par *L'Ouest-Eclair*.

Douze grandes planches et deux grands bandeaux accompagnés de lettrines ornées constituent le nouvel Album de Jean Urvoy, le graveur des "Images de la Renaissance", l'illustrateur spirituel et fidèle des *Chansons du XVIII^e siècle*. Pour accompagner ces émouvantes évocations de notre Bretagne, Roger Vercel, prix Goncourt, a écrit une préface pleine de sensibilité et d'aperçus nouveaux. Cette collaboration de deux talents indiscutés donne à cet album très soigneusement édité et présenté avec le goût moderne que réclame un pareil effort artistique, une indiscutable valeur, non seulement près des bibliophiles avertis mais aussi près de tous les Bretons qu'anime l'amour du Pays.



Spécimen d'un bois réduit de moitié.

15^e Année. - N° 138

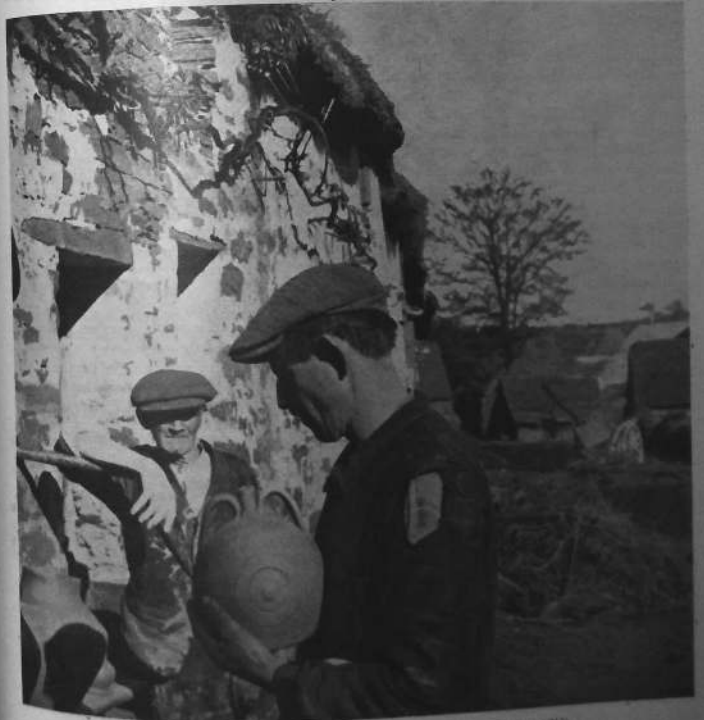
JUILLET 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Beltz, RENNES.
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Les derniers potiers de Landival (Laitte-Isbaireux) (voir article page 213)

L'EMPRISE BRETONNE

Après les heures angoissantes que le peuple de France tout entier vient de connaître, le calme semble revenu, et chacun essaie de s'adapter au mieux à un état social nouveau.

D'un pas d'abord hésitant, mais qui, semblable à celui d'un convalescent, va de plus en plus en s'affermissant, les villégiateurs ont pris le chemin de la mer et de la montagne. On croirait qu'ils éprouvent plus que jamais l'impérieux besoin de respirer une atmosphère différente de celle que les événements leur ont imposée. Le départ vers des régions reposantes a quelque peu ressemblé, pour beaucoup, à une évasion, à une délivrance. Il a été l'occasion favorable d'éloigner d'eux des visions tristes, de chasser de leur esprit l'obsession d'éventualités redoutées un moment.

Mais nous n'avons pas ici à discuter des causes. Il nous suffit de constater les effets.

La Bretagne commence à connaître son animation estivale. Sur nos plages ensoleillées, dans nos coins de verdure, déjà les promeneurs sont nombreux et s'acclimatent. Certains sont là comme chez eux. Ils donnent l'impression d'être des habitués, qui ne sauraient se passer de venir faire leur tour annuel dans un pays, qu'ils aiment.

Si vous les interrogez, ils n'hésitent pas à déclarer que c'est peu à peu qu'ils ont subi une emprise dont ils ne songent aucunement à se dégager. Ils manifestent, au contraire, en toute occasion, le désir de mieux s'adapter encore aux lieux qu'ils ont délibérément choisis, de les mieux connaître, de les mieux aimer.

Il existe divers moyens de les satisfaire. Les uns sont matériels, les autres sont moraux. Il faut, d'une part, que ceux qui les reçoivent les accueillent avec sympathie, leur procurent le confort convenable qui leur permettra de goûter sans réserve le repos qu'ils souhaitent.

Le sourire réceptif, non seulement n'est pas grevé de frais généraux, mais, encore, peut aider à diminuer ceux-ci. Qu'on le distribue donc abondamment, puisque, sans rien coûter, il donne de profitables résultats. Cependant, hâtons-nous d'ajouter, il ne suffit à lui seul de contenter la clientèle, qui réclame autre chose de plus substantiel.

Conjointement au bien-être et au confort, c'est par la connaissance plus approfondie du pays qu'agissent l'influence et la propagande

morales. De gros progrès sont à réaliser de ce côté. C'est le rôle des Syndicats d'Initiatives, qui ne doivent pas être uniquement des agences bénévoles de renseignements pratiques, mais, en outre, quelque peu, des directeurs spirituels et avisés.

Un grand nombre d'entre eux l'ont compris, puisqu'ils s'ingénient dans les guides, dépliants et brochures qu'ils distribuent abondamment, à évoquer pour les promeneurs le souvenir des faits et des personnages qui animent, au cours des siècles, les cadres pittoresques des communes.

C'est vers cet ordre d'idées qu'il est utile et bon d'orienter de plus en plus une action réfléchie. Deux ou trois soirées devraient être réservées, au cours de la saison, à des concerts organisés dans un esprit de propagande locale. Ces concerts s'encadreraient d'une causerie de quinze à vingt minutes sur les origines de la station, son histoire, ses légendes, son folklore, ses traditions, ses mœurs, ses coutumes. Nous savons par expérience combien le public des séjournants est avide de ces détails, qui intéressent plus qu'on ne le suppose généralement.

Pourquoi encore n'aiderait-on pas les visiteurs à connaître d'autres joies intellectuelles, d'autres séductions, en organisant des excursions artistiques et littéraires, qui constitueraient de véritables pèlerinages vers l'émotion et la beauté ?

En Bretagne, il n'y aurait que l'embaras du choix : Lesage à Sarzeau et sur les bords du Golfe du Morbihan; Brizeux à Arsano, Quilperlé, Le Faouët et Lorient; Chateaubriand à Saint-Malo, Plancoët et Combourg; Lamennais à Dinan et à la Chesnaie; Esnest Renan à Tréguier, et, plus proche de nous, pourquoi ne prendrait-on pas le thème d'un récit de Charles Géniaux, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, pour visiter quelques coins du Vannetais, de la Cornouaille, ou du Trégor ?

Et quand, ainsi, sous la conduite éclairée d'un guide bien renseigné, nos visiteurs auraient été vers les cités et les villages des côtes et de l'intérieur qu'un écrivain a immortalisés, ils garderaient de leur promenade l'ineffable souvenir propre à les inciter à toujours revenir aux sources vives de l'enchantement breton.

O.-L. AUBERT.



La mère Loye à l'enterrement de Perrault.

Où il est montré que les Fées sont cousines des Morganes

Je ne veux pas recommencer les divagations philologiques du vieil Hugo sur le mot anglais *iron*, fer, dont il se demandait si ce n'était pas de lui qu'était venu *ironie*, mot notoirement grec et sans rapport avec *iron*. Je dois pourtant convenir que ce farouche nom d'*Erinny*, d'une des déesses de la Vengeance, donné par Trompilh à son kayak — un canot de douze pieds de long, armé de deux avirons et d'une voile de fortune — m'induisit en des réflexions qui rappellent d'assez près celles de l'auteur des *Misérables*. Oui, j'eus envie de dire à sa manière que, dans *Erinny*, il y a *Erin*, — *Erin*, le nom poétique de l'Irlande, dont Trompilh — je suis, cette fois, de l'avis de mon parrain — est très probablement originaire. Les calembours jouent un rôle plus grand qu'on ne croit dans la vie — et même dans la mort des peuples. Que diantre ! La guerre durait toujours, la guerre civile, mais la guerre enfin, et quelle guerre ! On se mitraillait chaque nuit dans les rues de Dublin; l'Etna irlandais dont parlait Byron à Thomas Moore s'était réveillé pour tout de bon, cependant que le sublime holocauste du lord-maire de Cork, à son sixante et unième jour de jeûne volontaire dans sa geôle de Brixton, tournait au dénouement... Ceci pour expliquer que, si la chose n'avait

dépendu que de moi, je me serais mis illico en campagne aux fins de vérifier certaines affirmations un peu aventurées du seigneur Trompilh. J'avais compté sans mon hôte qui, satisfait d'une première et assez facile victoire sur le propos du *Richmond*, me fit dire au matin par Floric qu'il m'attendait dans la tour. Je l'y trouvai parmi ses bouquins, la Fiolet à la bouche, bien qu'il fût à peine neuf heures, une Fiolet mince et longue comme lui et qu'il enlôttait amoureusement.

— Vois-tu, marmouset, me disait-il souvent, le cigare que son parvenu, la cigarette manquée de sérieux : il n'y a d'honnête que la pipe et surtout la pipe en terre. L'écume, le merisier, la bruyère, le bois de violette, j'en fais ras, mais dabors, à la promenade, à la chasse. Chez soi, vive une Fiolet ou une Gambier ! Jean Bart le savait bien, et les filles du Régent aussi qui, dans les antichambres de Versailles, donnaient la préférence aux pipes en terre des gardes françaises, des pipes d'une loise, comme on n'en fait plus qu'à Southampton et en Hollande... En rebours, quand on a la manière... Mais qu'est-ce que je t'ai dit hier au soir des fées ?

— Avons-nous parlé des fées, mon parrain ? Des morgans plutôt.

— Bon ! Bon ! C'est au sujet du troisième



Le prêtre aquatique à la crosse de corail.

chapitre de mon livre... J'ai grande envie de le reprendre, maintenant que j'en ai terminé avec les morgans... Il me semble que j'ai été trop catégorique en affirmant qu'il n'y a plus de fées. Et pourquoi n'y aurait-il plus de fées en définitive? L'explication donnée à mon confrère Jean Fleury par une commère de la Hague est-elle si recevable? « Il n'y a plus de fées, prétend cette radoteuse, depuis que les messieurs prêtres ont eu l'idée de se signer avec la couverture du calice. » Dirait-on point que les fées étaient des mécréantes, — et il y en eut certainement qui ne valaient point tripette et que l'Eglise eut toutes les raisons de confondre, — mais la généralité était avenante, secourable aux pauvres mortels et point hostile du tout aux enseignements de l'Evangile. C'est l'avis d'André Hallays, qui connaît la question et qui après avoir rappelé qu'un convoi de Perrault on se montrait une vieille paysanne en sabots portant quenouille, ma mère Loye, chuchotait-on, ne craint pas d'ajouter sur la foi des témoins : « Elle pleurait tout en disant ses paternôtres, car les fées sont bonnes chrétiennes. » Parbleu!

— Et cette autre fée, anonyme malheureusement, qui dans *Lubies*, de ton ami Paul Cazin, mène Cendrillon, une Cendrillon moderne, habillée chez Paquin, à la crèche Notre-Dame, s'exprime-t-elle en termes assez orthodoxes, elle

aussi! Ecoute plutôt, puisque le récit du bienheureux Paul me tombe sous la main, comme elle parle chez lui à la mère de l'Enfant Jésus :

— Quel adorable poupon vous avez là, madame! Comme je vous félicite! Et vous-même, que vous êtes gracieuse! Permettez-moi de vous embrasser, ma chère enfant. Voulez-vous bien?

La Sainte Vierge pencha son front très pur, et ses yeux se mouillèrent de tendresse. Elle prit les deux mains de la vieille et dit :

— Madame, j'aime beaucoup les fées. Le bon Dieu les a données aux hommes pour leur instruction et leur consolation. Vous êtes les images un peu vagues, mais attrayantes, de la Justice, de la Bienfaisance, de beaucoup de belles vertus dont ce petit enfant vient apporter sur la terre le modèle exact, l'exemple sérieux.

— N'a-t-il pas trop froid? demanda la fée tout émue.

— Il apprend aux pauvres à souffrir le froid et tous les autres maux de la vie.

— Il sera grand et fort, dit la fée.

— Il sera très grand. Il sera nommé le Fils du Très-Haut. Sa naissance va changer ce monde.

— Ah! s'écria la fée, c'est l'Enfant merveilleux dont la syllabe de Cumes m'a parlé...

Voilà, petit, comme un humaniste de France sait faire vivre — ou revivre — et dialoguer les fées. Même chez Andersen, qui fut leur dernier confident, elles étaient loin de tenir un langage si poli et si finement cadencé. Mais Andersen était fils d'un savetier et fut savetier lui-même, je crois ; du moins m'a-t-on montré son échoppe à Odensée, où je ne pus qu'en faire le tour parce qu'il était quatre heures sonnées et que le custode, à quatre heures, met ses volets, allume sa pipe et va soigner ses lapins... Tu feras mes compliments à l'auteur de *Lubies*, quand tu le verras.

— Je n'y manquerai pas, dis-je. Mais il ne faudrait pas croire, mon parrain, que pour habiter l'hiver, dans Autun, un bel et sévère hôtel Louis XIII et, en été, le plaisant château des Ayrelles, au pays morvandiau, Paul Cazin soit lui-même de souche bien illustre. Il est né de petits commerçants, en 1881, à Montpellier...

— Montpellier! s'écria mon parrain dans un transport lyrique qui le fit se lever tout droit. Ah! je comprends! Montpellier, la patrie du fameux Guillaume Rondelet immortalisé par Rabelais sous le vocable de Rondibilis! Sûrement une chaîne mystérieuse rattache Paul Cazin à cet antique historien des Sirènes et des évêques de mer dont le livre, écrit en latin, s'adonne d'une belle gravure sur bois représentant un prêtre aquatique qui bénit les flots de sa nageoire droite et, dans sa gauche, élève une crosse de corail. J'en possède un exemplaire dans ma bibliothèque de Paris. Sirènes, évêques de mer et fées sont cousins à la mode de Bretagne qui est sans doute aussi la mode du Languedoc. D'où vient donc

que, tandis qu'on croit encore aux morgans en Bretagne, personne ou à peu près personne n'y ajoute plus foi aux fées? A première vue ne trouves-tu pas cela d'une inconscience assez choquante?

— A première vue en effet...

— Je dis « en Bretagne », continua mon parrain, et peut-être faudrait-il dire dans la Bretagne bretonnante, celle où nous sommes, car dans la Bretagne française, chez un Féval, qui a écrit les *Dernières Fées*, même chez un Sébillot et chez un Orain, il est assez souvent question et chez un Orain, il est assez souvent question d'elles : on cite de leurs hauts faits, on leur attribue notamment la plupart des voies romaines qui subsistent dans la péninsule et qui semblent une œuvre passant les forces humaines, mais il en est un peu ainsi dans toute la France et le nom de Chemin des Dames, sinistrement popularisé par la dernière guerre et donné à une ancienne chaussée du Soissonnais, suffirait à le prouver. Par « dames », le peuple de l'ancienne France entendait presque partout les fées. Peut-être, comme en Irlande, n'était-il pas décent ni prudent de les nommer et, pour parler d'elles, préférait-on employer ce terme vague. De là l'Oubli ou ont fini par glisser Mélusine, Urgande, Viviane et tant d'autres fées célèbres au temps de la chevalerie. Une voie romaine, pas loin d'ici, sur le continent, porte le nom de Pavé de la Vieille. Nul doute que ce ne soit encore une figure de mot, une façon de désigner, sans la nommer, la fée polytechnicienne qui exécute ce travail de... Romain. La chaussée s'interrompant à un certain endroit... on n'en connaît pas de continues... il fallait bien en chercher la raison. Mais les solutions du bon sens ne font l'affaire du public en aucun pays ; parle-moi d'une pie morte pour vous tirer d'embarras, une pie morte que la « vieille » ou la « dame » heurte par hasard du pied en conduisant ses tracés et qui la déconfortait de les pousser plus avant. M. René de Laigle, à qui rien n'est étranger de ce qui touche aux voies romaines de Bretagne, a retrouvé l'épisode de la pie dans notre *Chanson d'Aquin* et à propos justement de la voie connue sous le nom d'Hent-Ahès — ou Chaussée d'Ahès — cette même Ahès qui, de princesse, d'après la tradition, fut changée en morgane, la morgane type, celle dont le baiser tue, mais qui, déjà, chez le roi Grallon son père, était un peu fée ou tout au moins magicienne :

« Quarahès (Carhaix), ce saïchez de ver(l)ité,
Fut le ebemin commencé et fondé... »

Et Ahès, à son tour, heurte du pied la pie morte, se trouble et mande un chapelain qui lui dit :

« Tous ceux mourront qui sont de mère nés »,
Lors à la dame un grand soupir jeté :

« Hélas ! dit-elle, pourquoi fâmes-nous nés ?
Il ne sera le chemin achevé,
Moult me repend dont j'y ai tant ouvré. »

La réflexion — qui serait sans doute trop naïve — ne se peut concevoir dans la bouche d'Athès qu'autant qu'elle se considère comme d'une autre essence que les simples humains et à couvert donc du sort qui les attend. Le chapelain la détrompe : sont mortels tous ceux et celles qui sont « de mère nés », qu'ils soient hommes, femmes ou fées.

— Mais qui était la mère des fées, mon parrain? Ma mère Loye?

— On le dit. Or cette mère Loye n'est pas du tout aisée à identifier et les uns y reconnaissent la reine de Saba qui avait les pieds palmés, au rapport du chanoine Lebeuf, les autres la déesse Fraya, qui était affligée de la même difformité dans les mythes scandinaves, et d'autres encore la première femme de Robert-le-Pieux, Berthe de Bourgogne, dite la reine Pedauque, du languedocien *pe-d'aco*, pied d'oie, dont se voit l'image au portail de Saint-Pourçain et sur l'enseigne du rôtisseur Ménétrier, dans les livres d'Anabole France. Je ne connais guère qu'André Hallays qui lui ait accordé par préterition des extrémités normales ou qui n'ait pas fait attention à ses pieds perdus dans des sabots de paysanne... Ces pieds-là pourtant méritaient qu'on y prit garde autant qu'à la queue des morgans : ils sont



La vieille s'écrit à la pie.



La Reine Pédauque.

comme elle l'indice d'une origine aquatique et probablement maritime, parce qu'en somme tout vient de l'Océan et y rentrera un jour. Mère Loye est une simple barnacle ou bernache, bonne pondreuse et couveuse comme toutes les barnacles, mais les fées ne naissent point dans les œufs.

— Alors, mon parrain ?

— Alors, au lieu d'une mère, je leur en donnerai trois, je les ferai filles de ces Moires en qui les Grecs personnifiaient le Destin et qui devinrent à Rome, sous la décadence, les *Tria fata*, d'où fut précisément tiré leur nom de fées. Cette opinion n'a d'ailleurs rien d'original et est exposée tout au long dans le *Larousse* par M. Alys de Jourdain. Je lui trouve de grandes séductions : elle satisfait la logique et l'étymologie et elle explique de façon très raisonnable l'intervention — favorable ou malveillante — des fées dans les affaires humaines.

— Cependant, remarquai-je, avec trois mères pour une on ne dit point quel fut leur père et il n'y a qu'en Normandie, par ailleurs, si je ne m'abuse, qu'on leur donne des enfants qui s'appellent des fêtets et qui ne sont pas très différents des goomes ou lutins.

— Il doit y avoir là une confusion, répliqua mon parrain. Au bel âge des fées qui fut celui des romans arthuriens, si ces dames ne se privaient point de galants, on n'en connaissait point qui fussent en puissance d'époux : Lancelot a été

élevé par Viviane, la « dame » du Lac, mais il n'est point son fils. C'est beaucoup plus tard, en 1378, que Jean d'Arras, trouvère au service du duc de Berry, s'avisait de constituer une généalogie fabuleuse aux Lusignan en les faisant descendre d'une certaine Mélusine, dont la mère elle-même, Prusine, était fée et avait transmis une partie de ses pouvoirs à sa fille, notamment le « don » de « muer tous les samedys le bas de son cors en queue de serpent », ce qui l'apparentait singulièrement à nos sirènes bretonnes. Et c'est bien plus tard encore que Marchangy, passant ou plutôt faisant passer son Tristan le Voyageur sous les murs de Jugon, l'y fit rencontrer « une famille de pêcheurs aussi ancienne que la plus noble maison de France : elle se vantait de descendre de la fée Morgain, et il y avait de fortes preuves à cet égard. Elle marquait ses générations par des entailures faites sur un morceau de bois de coudrier. Le chef de cette antique et simple famille n'avait guère moins de cent ans. » Mais, d'abord, Morgain ou Morgane était plus sirène que fée : la tradition lui donnait pour mère une nymphe marine nommée Glitonéa et, pour père, Uther Pendragon, de qui sortit Arthur. Et il est vrai que Morgane épousa Amlawdd Wledic, prince gallois du onzième siècle, dont elle eut deux jumelles qui elles-mêmes firent souche de saints, en plus du terrible Kuch, connu dans les romans de la Table-Ronde pour son courage indomptable. Mais ce qui est vrai des sirènes ne l'est pas des fées et je tiens pour incontestable, jusqu'à plus ample informé, que les fées étaient des célibataires endurcies...

— Prenez garde, mon parrain ! Voilà que vous parlez d'elles au passé, comme s'il n'en existait plus. Oh ! sans faire attention, j'imagine...

— Tu as raison. Mais c'est peut-être que je n'ai point de fées dans mes relations et que je parle d'elles par oui-dire.

— Si bien, mon parrain, que vous ne savez pas comment elles sont faites ?

— Au juste non. Point de doute qu'en leur âge d'or elles n'eussent au moins la taille humaine et point de doute non plus qu'elles fussent les plus sociables en même temps que les plus séduisantes créatures du monde. Le pauvre Merlin en sut quelque chose. Vois cependant comme on les représente dans le *Barzaz-Breiz* : elles n'ont pas plus de deux pieds de haut, elles sont encore jolies, diaphanes, aériennes, mais seulement la nuit et, le jour, on leur voit l'œil chassieux, le teint jaune et la peau ridée, leur baleine soufite la mort, elles courent sus aux enfants qui s'attardent après l'école, mais la vue d'une soutane les met en fuite, enfin le samedi leur est en horreur toute spéciale, et sais-tu pourquoi ? Parce qu'il est le jour dédié à la Vierge... A tous ces

traits désobligeants qui ne démèlerait que ce ne sont plus là des fées, mais des kourils, des korrigans, des kormandons, des duz, des *villansoux*, comme on dit ici, ou tout ce que tu voudras, sauf des fées. Et aussi bien est-ce le nom de korrigans qu'elles portent chez La Villemarqué. Notre Bretagne bretonnante, qu'on donne pour le pays par excellence, la terre d'élection du druidisme et de la féerie, n'a pas de mot indigène pour désigner les druides et les fées, elle emprunte le mot *druid* au welch et le mot *korrigan* à une tribu de petits êtres falots dont Viviane et Urgande rougiraient de se croire les cousines, même au treizième degré. Il y a bien encore, chez Le Gonidec, le mot *boudik*, mais qui désigne bien plutôt une sorcière qu'une fée. Et d'où vient *boudik* au surcroît sinon de *boud*, murmure, bourdonnement ? Des guêpes, des hyménoptères velus, balourds et féroceusement antichrétiens, telles sont nos Urgande et nos Viviane d'aujourd'hui.

— Phou ! dis-je, les vilaines bêtes. Je m'explique à présent la prétendue inconséquence du populaire qui, croyant toujours aux morganes, qui n'ont point changé, il n'aît plus foi en des fées à ce point déçues.

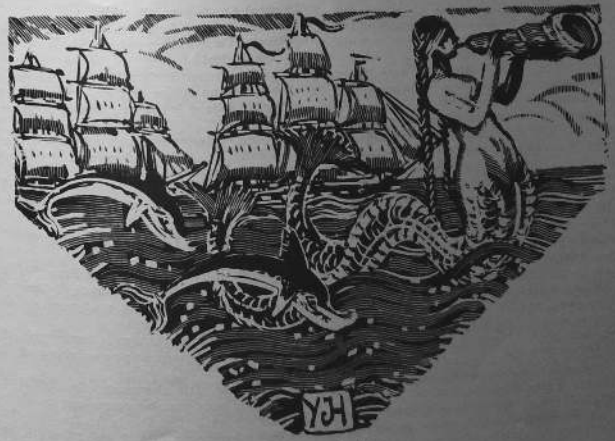
— Assurément. Et c'est pourquoi je suis si obligé à ton ami Paul Cazin de les avoir épousées, rhabillées et rebaptisées à l'ancienne mode, tout en les adaptant aux conditions de la

vie moderne. Remy de Gourmont avait grand soin de distinguer entre le rigide paganisme gréco-romain et le souple paganisme celtique, tout de sentiment et déjà presque chrétien : le Destin y joue un certain rôle, mais tempéré, corrigé par l'intervention de charmants êtres immatériels que mènent tantôt l'amour, tantôt la fantaisie et qui sont toujours des femmes. Cependant on ne les voulait plus voir ni entendre, ces êtres délicieux, un Nodier, un Féval, un Villiers, chez nous, un Wirt Sikes en Galles, un Yeats en Irlande, se consumaient à poursuivre leurs formes vaporeuses et ne pressaient que des nuées. Leur dernière manifestation authentique est de 1782 : j'en ai relevé le détail à la bibliothèque de la Marine. Il y avait à cette époque chez nous une frégate qui s'appelait *La Fée* et qui revint un jour à Brest remorquant « une jolie corvette anglaise de 18 canons » qu'elle avait cueillie à la barbe de l'ennemi, devant Portsmouth...

— Ah ! mon parrain, m'écriai-je, voilà un trait qui ferait particulièrement plaisir à Trompilla. Il faudra le lui conter. Je suis sûr qu'il en tirait aux armes... bien qu'entre nous, peut-être, l'histoire ne vaille pas celles du *Richmond* et de la *May Flower*.

Charles LE GOFFIC (inédit).

(Illustrations de Mme Yvonne-Jean Haften.)



La Frégate « La Fée »

L'Académie Bretonne

Les étrangers conservent souvent mieux que nous le souvenir de nos suggestions. Ma surprise n'a pas été mince quand, l'autre jour, j'ai reçu d'Allemagne la carte postale que voici :

Freiburg in Brisgau 9. VI. 1936.

Monsieur,

« Je vous en serais très reconnaissant, si vous aviez la bonté de me procurer l'adresse de l'Académie Bretonne, fondée en 1922 à Saint-Brieuc. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. »

Signé : Herbert MEYERS.

Je me suis alors rappelé que la question de la création d'une Académie Bretonne avait été, en effet, à l'ordre du jour durant quelque temps. C'était à la suite des fêtes données à Quimper, en l'honneur de Jean-Julien Lemordant, au mois de juillet 1922. J'ai feuilleté la première année de la Bretagne Touristique et j'ai retrouvé une lettre de M^{me} Marie-Paule Salonne qui préconisait cette création, comme complément à la Fédération des Arts et des Lettres de Bretagne, alors en voie de formation, à l'instigation de MM. Jean des Cognets, Dollin, Ronsin et Collin.

Il serait trop long de rechercher ici les raisons qui empêchèrent le projet d'aboutir. C'est d'ailleurs du passé et en discuter ne servirait à rien.

Mieux vaudrait reprendre l'idée, sinon sous forme d'une Académie, tout au moins sur un plan semblable à celui des Rosali.

Il existe chez nous de nombreuses sociétés savantes, artistiques et littéraires. Elles n'ont, malheureusement, aucun lien entre elles et sont généralement d'une discrétion telle que leurs membres seuls sont au courant de leurs intéressants travaux. Il y a bien, de ci, de là, chez les Poètes de la Côte d'Emeraude ou chez les Félibres Brestois, des concours de prose et de poésie, mais leur efficacité se manifeste dans un rayon peu étendu.

Et cependant, si l'entente se réalisait autrement que par des paroles, la Bretagne serait à même d'organiser des manifestations et des fêtes de l'esprit, aussi importantes, aussi brillantes que celles qui sont l'honneur du pays de Mistral, de la patrie de Clémence Isature ou des Rosali de Flandre, qui s'approprient à jeter Mac-Orlan.

Bien entendu, au lieu d'une rose ou d'une violette, le prix serait une fleur d'ajonc ou de genêt, et l'or dans lequel elle serait façonnée la rendrait plus chère à nos coeurs de par sa couleur, de par sa valeur.

HOEL.

Les dernières années de Cambronne

Les avis sont très partagés sur le fameux mot que Cambronne aurait lancé à Waterloo. On l'a, en tout cas, académisé et rendu plus diplomatique en le traduisant par la phrase bien connue : La Garde meurt et ne se rend pas !.

En 1822, après avoir pris part à toutes les campagnes napoléoniennes, le général Cambronne se retira à Nantes, où il avait vu le jour, en 1770.

Il habitait, dans la côte Saint-Sébastien, à proximité du pont actuel du chemin de fer de l'Etat, une maison assez modeste, contiguë à un bosquet et à une petite pièce d'eau. Son plus proche voisin était le sénateur-maire de Nantes, M. Ferdinand Paré. L'ancien général et l'administrateur aimaient les longues causeries et ne s'en privaient pas parait-il.

M^{me} Cambronne était d'origine anglaise et se nommait Mary Osburn. Elle avait, sans doute, pardonné à son époux son animosité bien connue à l'égard de ses compatriotes et, lui-même avait, de surcroît, pensé que l'amour est vraiment le maître du destin. Cambronne était devenu un paisible bourgeois, très estimé de tous, et surtout adoré des enfants auxquels il se plaisait à raconter les campagnes de l'Empire et l'histoire du « Petit Caporal ».

Un jour, après avoir évoqué des souvenirs sur les uns et sur les autres, il demanda aux enfants qui l'avaient écouté avec attention :

— Qui de vous deviendra plus tard général ?

Tous, à l'unisson, répondirent :

— Moi ! Moi !

Cambronne sortit alors de sa poche un pistolet chargé à blanc et tira en l'air. Les gamins effrayés prirent la fuite et le général, riant de bon cœur, leur cria :

— Quoi, de futurs généraux qui ont peur d'un coup de pistolet... Je me demande si vous seriez seulement capables de faire des soldats.

Cambronne mourut en 1842. Il fut inhumé au cimetière de la Miséricorde.

Louis Gillet et la Bretagne

M. Louis Gillet, que l'Académie Française accueillait, le 11 juin dernier, à débuté, à l'exemple de François Sarrée, comme professeur de philosophie au collège de Lesneven.

Questionné sur ses souvenirs lesnevenais, le nouveau immortel a répondu à notre collaborateur Charles Chassé :

« La classe était charmante. On était dans une salle à peu près grande comme une cellule et qui donnait sur un jardin. Par la fenêtre, on voyait les arbres, la campagne. Il y faisait très froid l'hiver, on y gelait, mais on avait le plaisir d'être en petit comité... »

« Il y a certains souvenirs sans valeur pour autrui et qui, pour chacun de nous, parent et embaument une existence. Je mets au rang de ceux-là la vue qu'on avait de la mer, certains soirs, au haut de la dernière colline, avant la plage de Gouven et celle du château de Kerjean, par une après-midi de printemps dans la saison de votre fleur d'or, alors que, dans la vieille ruine enchantée, s'élevait une voix de jeune fille. »

À la fin de l'année qu'il passa dans le collège Léonard, M. Louis Gillet fut chargé de prononcer le discours d'usage, pour la distribution des prix. M. Alexandre Masseron assure, et nous pouvons l'en croire, que ce discours fut « une élogie, tout imprévu de la senteur des ajoncs, sur le charme de la Bretagne. »

Or, la distribution des prix, comme le fut la séance académique par le Secrétaire Perpétuel, était présidée par M. René Doumic, qui n'était pas encore l'un des « Quarante », mais était déjà le beau-père de M. Louis Gillet.

Et le futur directeur de la *Revue des Deux-Mondes* prononça, à cette occasion, un discours fort humoristique. Ce discours n'a pas été imprimé, mais M. Alexandre Masseron en a exposé le début à Charles Chassé. Les élèves avaient entre les mains le manuel de littérature française de M. René Doumic. Celui-ci leur rappela donc qu'il n'était pas pour eux un inconnu. Il leur fit notamment remarquer que le mot « Doumic » était, dans leur langue, devenu un nom commun, car il n'était pas rare d'entendre dire dans la cour du collège : « Je me suis acheté un « doumic » tout neuf, mon « doumic » était dans un état déplorable. »

Saint Nicodème

La chapelle Saint-Nicodème, qui dépend de la commune de Pluméliau est, chaque année, le premier dimanche d'août, le centre d'un des pardons les plus fréquentés du Morbihan.

Elle s'élève dans le creux d'un pittoresque vallon. Quoi qu'elle n'ait été terminée qu'au début du XVII^e siècle, elle est de style ogival flamboyant et toutes ses ornements rappellent le goût de la Renaissance. Son clocher est particulièrement remarquable. La partie de base qui est carrée se termine par une galerie avec un clocheton à chacun de ses angles. Au-dessus de cette première assise, en est une seconde, de forme octogonale, que flanque une tourelle d'escalier et qu'ajourent sept baies cintrées, encadrées de pilastres. C'est de là que part la flèche, toute chargée de détails gracieux et qui mesure vingt mètres de hauteur.

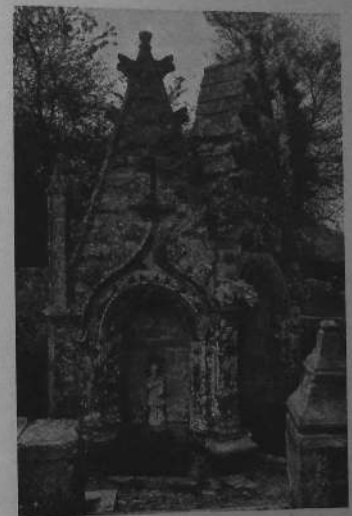
Un immense feu de joie est disposé sur la place le dimanche du pardon. Par un câble fixé à la galerie du second étage, un ange descend et vient mettre le feu aux fagots et aux artifices, puis remonte au milieu des chants religieux et des acclamations.

Les laboureurs, aux sons des biniois et des tambours, ont, la veille, conduit processionnellement leurs bestiaux enrhumés et fleuris à Saint-Nicodème, en vue de les garantir de toutes maladies.

La fontaine Saint-Nicodème, toute proche de la chapelle, est, par son ornementation, non moins

originale que celle-ci. L'eau s'écoule dans trois bassins qui protègent saint Nicodème, saint Gamaliel et saint Alibon. Les pèlerins y viennent boire et se laver la tête et les mains.

Autrefois, les Pluméliens laissaient pousser leur barbe durant plusieurs semaines avant la fête patro-



La fontaine Saint-Nicodème (photo Auclan Melot)

nale et venaient se raser, le jour du pardon, proche de la fontaine, afin de se laver la figure dans le bassin qui leur était réservé. On considérait ceux dont la barbe était la plus ancienne et la plus longue comme les meilleurs fervents du culte de saint Nicodème.

Communiste et breton toujours !

On sait que M. Marcel Cachin est Breton costé pour cent. Il a vu le jour à Paimpol où son père était gardarm. C'est au lycée de Saint-Brieuc qu'il a fait ses études secondaires. Les palmiers d'il y a cinquante ans répètent son nom de multiples fois. C'était un élève modèle, fort appliqué et ajoutant ses anciens condisciples, au demeurant déjà, un excellent camarade.

Tout récemment, en sa double qualité de sénateur et de chef des Bretons Emancipés, M. Marcel Cachin a été invité par la municipalité front populaire à présider le pardon — oui, le pardon — des Bretons de Villeneuve-le-Boi.

Le leader communiste n'a pas refusé l'honneur

qu'on lui faisait et, au cours de la fête, il s'est comporté en vrai Breton bretonnant. Il a, non sans émotion, écouté les chants du pays, y compris sans doute, le *Bro goz-ma-Zadon*, jugé le concours de costumes, applaudi les gavottes et les rondes chantées, donné le bras à la reine élue des Bretons, pour traverser la ville et gagner la salle du banquet. A l'issue de celui-ci, il a prononcé un vibrant discours dont le passage que voici, qui fut très applaudi, mérite de figurer dans une anthologie :

« Nous, les Bretons, nous sommes très attachés à notre petit pays d'origine. Nous l'aimons, nous en sommes fiers. Nous apprécions ses beautés uniques et si diverses, son ciel, ses côtes dentelées, ses falaises sauvages, ses embouchures de rivières, plus belles que les fjords de Norvège, sa mer d'émeraude, sa grâce et sa grandeur. Nous aimons ses monts désolés et pathétiques que dorent les genêts et les ajoncs.

« Je tiens à le dire, nous sommes encore profondément attachés à tout le passé de notre Bretagne, à l'histoire de ses luttes historiques, aux chants de son terroir, à ses costumes, à son art paysan, le plus puissant de France.

« Il faut ajouter aussi que nous voulons que l'on respecte la langue bretonne, notre belle vieille langue, libre et barbare. Elle est encore celle de centaines de mille pêcheurs, marins et paysans, qui la parlent avec amour et qui ne veulent pas la laisser mourir. »

Yann Fouéré et les défenseurs de l'enseignement de la langue bretonne ne se seraient pas mieux

exprimés. Qu'ils se réjouissent donc à la pensée que M. Marcel Caehin peut demeurer... communiste et Breton... toujours.

finiez.

Sur la tombe de "Telen-Aour"

A la mémoire du Barde
Henry THIBAUT DE LA GUICHARDIÈRE

Ami, tu vivais là, sur ta terre bretonne,
Libre et fier, au milieu des hommes asservis,
Grand parmi les petits que ta grandeur étonne.
Et ce sont eux les morts, Barde, et c'est toi qui vis.

Tu vis dans notre cœur et dans notre pensée
Et nous venons te dire, à l'heure où tu t'endors,
L'adieu de ton pays à ton âme apaisée,
Porte-glaive d'Arthur, Telen-Aour, Harpe d'or.

Tu vis dans notre cœur, Poète au cœur fidèle,
Gentilhomme égaré dans ce siècle sans foi,
Et la Bretagne en deuil à ton âme immortelle
Apporte le sanglot de la mer et des bois.

Et le Dieu des Bretons, dans l'aurore sacrée,
T'accueillera, candide, en ta robe de lin,
Et fera, tous les ans, sur ta tombe ignorée,
Fleurir et s'effeuiller les Saisons de Merlin.

Camille LE MENICER D'ERM
(1^{er} juin 1936)



En amont de Clisson, la Sèvre Nantaise offre maints décors de charme et de pittoresque.

TELEN-AOUR

L'âme et le cœur chez moi se lassent
Maintenant, je suis bien puni
D'avoir aimé tous ceux qui passent...
.....
Mes parents ? La tombe où je pleure.
Mes amis ? De vains mots, un leurre :
Dieu, seul, me promet l'infini...

Ce tintement de glas, qui clôt *Les Heures d'un Occidental*, me revient en mémoire en ces jours de Pentecôte 1936, tandis que la dernière de toutes les heures vient de sonner pour « Telen-Aour », *Harpe d'Or*, le barde Henry Thibault de la Guichardièrre, le druide porte-glaive des cérémonies du Gorsedd...

Pentecôte bretonne devant la mer, pommiers roses sur ciel noir, fleurs de printemps au bord des vagues orangeuses, comme vous êtes en harmonie avec l'âme du poète que l'on conduit à son ultime manoir !

Toute sa poésie est faite de ces contrastes... Une sauvagerie âpre et primitive, rehaussant la délicatesse exquise du sentiment chrétien, une amertume violente, un mot brutal comme l'acier enchaînant une pensée de perle fine, voilà *Telen-Aour* dans sa puissante et farouche originalité.

Pourquoi dissocier ce que j'aime et je crois ?
La fleur de lin aussi n'est qu'une double croix...

L'épée d'Arthur n'était pas seulement entre ses mains : elle était encore dans son cœur ; un cœur aussi profondément attaché à la France qu'à la Bretagne ! Ancien combattant de la grande guerre, ce combattif n'avait pas déposé son nationalisme en même temps que son casque : loin de là ! Il se rongea, en silence, au fond de cette paix menteuse qui ne planait sur son pays que comme un nuage menaçant... Et, gentleman-farmer, dans la retraite rustique de La Lande, près de Dinan, sa plume déçue, découragée, mais toujours frémissante, laissait, au revers d'une vieille lettre, d'un haillon de papier, d'un compte de fermages, échapper un distique, une strophe, un cri étranglé :

O mon Jésus ! TELI LAMMA SABACTHANI
Que l'arracha, jadis, ta divine souffrance,
Est maintenant le cri de toute notre France !
Et nous nous demandons si le monde est fini ?...

L'avenir de son pays, de la grande et de la petite patrie, l'angoissait jusqu'à la mort... Patriote fervent, les événements mondiaux, ces derniers temps, avaient eu une répercussion flagrante sur son état physique. Et je ne sais rien de plus émouvant que ces vers isolés, trouvés dans ses paperasses, dont M^{me} de la Guichardièrre veut bien me faire la confidence, au lendemain de son deuil, à travers sa grande douleur...

Compagne idéale du poète, ne fut-elle pas, à certaines heures, ce que tout poète réclame, au bord d'inévitables faiblesses : non pas seulement

l'amie, mais le guide, non pas seulement l'inspiratrice, ou la femme, mais la maman ?...

Cette tendresse éclairée, qui veillait sans cesse, n'a peut-être pas réussi complètement à sauver Telen-Aour de lui-même ; j'entends à sauver, pour la postérité, tout ce que ce vrai Celte, ce véritable inspiré, et cet excellent poète, aurait pu nous donner encore, s'il l'avait réellement voulu !

Il possédait le don : mais il méprisait les « moyens ». Trop fier pour être habile, non seulement Telen-Aour ne fut jamais un « arriviste » ni un solliciteur, mais encore il aimait affleurer son mépris de la critique, son dédain pour cela que tant d'autres courtisent : le succès !

Je ne suis qu'un classique, impeccables lecteurs,
Et je reste aussi fier de ma vieille grammaire
Et c'est bien pour cela que j'aime la clarté ;
Je dédie, en tous cas, à l'argus redouté,
Mon livre, sans rancune, et mon indifférence...

Quoique barde breton, je suis un fils de France,
Et c'est bien pour cela que j'aime la clarté ;
Je dédie, en tous cas, à l'argus redouté,
Mon livre, sans rancune, et mon indifférence...
J'ai succombé, tout seul, vers les buts entrepris,
L'Armor n'a plus d'élan, ses droits sont

incompris.
Par tous les êtres chers que l'Ankou m'a répits
Les veines de mon cœur sont jusqu'à bout

saignées.
Si mes rêves sont morts, je n'en suis plus surpris ;
Aussi, bien volontiers, je légué aux origines,
Maîtres de coins d'ombre et de dossiers sans

prix,
Tous mes renoncements, mon rire et mon mépris...

Ainsi parlait-il, il y a six ans, aux premières pages de ce recueil, qui parut chez Spés, et qui rééditait *Les Saisons de Merlin*, augmentées de quelques poèmes, avec une préface de Charles Le Goffic, sous le titre des *Heures d'un Occidental*...

Recueil pathétique, où se heurtent et s'allient, tour à tour, son violent amour pour la France, sa passion non moins ardente pour la Bretagne !

L'admire vraiment comme il faut
Que les Gallo-Français aient busards
Ignorants, épaïs, et nigauds,
Pour nourrir leurs âmes primaires
De ces balourdies amères,

hurle-t-il, déchaîné, un jour de rage, dans son « *Apologie des Bretons* », dédiée à Yves Berthou, et où il remet à leur place, à temps de trique, tous les snobs, tous les Juifs, tous les Français de pacotille, qui se permettent d'insulter notre race... J'avoue que j'ai un faible pour cette diatribe cinglante, si courageuse dans sa véhémence indignée, dans ses deux cent vers d'un élan acerbe, qui volent curieusement, sans une seule

cheville, comme un escadron de furies... Tout le drame intérieur de Telen-Aour est là : magnifique drame d'un double amour patriotique... A la fois trop français et trop celtic, trop éperdument attaché à son sol natal et à la terre gauloise qu'il a défendue, Telen-Aour a toujours été écartelé entre les deux. Et toujours il fut sauvagement sincère dans tous ses élans comme dans toute sa souffrance...

J'évoquais dernièrement dans l'Onest-Eclair, en quelques lignes rapides, cette demeure de La Lande, à laquelle il songeait peut-être lui-même, lorsqu'il griffonnait ce sonnet inédit, « La maison des Chouans » :

*On voit, comme jadis, sa maigre cheminée,
A l'angle des sentiers, dans son nid d'ajoncs roux ;
Les fusils partiraient tout seuls parmi lesoux,
Car l'âme du logis est loin d'être calmée...*

Il suffit de relire « Les Saisons de Merlin » pour s'en convaincre. Ce très étrange petit chef-d'œuvre restera le chef-d'œuvre de Telen-Aour. Il méditait depuis quelques années d'écrire une sorte d'hymne des religions, où toutes les divi-

nités, tous les cultes, eussent passé en une frise magistrale pour aboutir à l'apothéose du christianisme, du Christ-Roi... Des fragments glorieux de cette magnifique ébauche, parmi les papiers épars du barde, avec les tronçons d'un hymne, d'une épopée, de bien d'autres poèmes inachevés...

Ceux qui médirent de Telen-Aour n'ont qu'à se reporter à l'elliptique mystère des « Saisons de Merlin », pour comprendre le mal qui rongea cet aède, en une époque où il n'est plus de place pour les géants de son espèce... Outre le charme littéraire très spécial qui se dégage de ces douze chants, on y respirera le parfum d'une âme qui sera demeurée incomprise, et très injustement incomprise, de beaucoup de Bretons même...

Mais ce sont eux les morts, barde, et c'est toi qui vis !

dirons-nous, avec Camille Le Mercier d'Erme, dont l'hommage poétique, si spontané et si juste, vengera, du moins, la mémoire d'un très beau poète de chez nous.

Marie-Paule SALONNE.

OPINIONS

Dans un vieux faubourg de Nantes

Parlant dans le Journal du dernier volume de M. Fernand Fleuret : Fenêtre sur le Passé, recueil de nouvelles « auprès desquelles pâlissent quantité de romans historiques ou prétendus tels », M. Lucien Descaves dit combien l'a intéressé l'une de ces nouvelles, intitulée : Dans un vieux faubourg de Nantes :

Fleuret commence par y évoquer le vieux port de Nantes, au coup de baguette d'une chanson de l'ancien temps.

Dans un vieux faubourg de Nantes
Verse à boire !
Y avait une maison
Verse à boire et buons donc !

Les chansons de ce genre font sur Fleuret comme sur moi une vive impression. J'en dirai autant des images d'Épinal. Il y a là plus de savoir et de stimulant que dans un brouillon de prose bien tassée.

L'époque de Nantes que Fleuret ressuscite est celle de Jean-Baptiste Carrier, député du Cantal et consul de la Convention à Nantes,

en 1793, et ordonnateur des noyades qu'il expia sur l'échafaud.

Fleuret a retrouvé l'asile secret de l'« Ange exterminateur », un de ces petits pavillons que l'on nommait alors « gloriette » ou « vide-bouteille ».

Auparavant, Carrier avait habité, à la Petite-Hollande, le premier étage d'un hôtel dominant la Loire et qui avait appartenu à un riche colon de Saint-Domingue, M. de la Villetteux.

Le portrait de Carrier par Fleuret est vigoureusement buriné.

Dans sa « gloriette », le terroriste avait pour compagne la femme du directeur de l'Hôtel-Dieu, Laure Lenormand, ce qui n'empêchait pas une autre maîtresse, Angélique Coron, de venir en visite de temps en temps. L'auteur de la nouvelle nous fait de l'existence que menaient, en famille, si l'on peut dire, les locataires au vide-bouteille un tableau assez peu ragoutant. Il nous parle ensuite des « bains nationaux », dont l'histoire anecdotique constitue, dit Fleuret, « une tradition orale suffisante pour amplifier ». Et il ajoute pertinemment : « Elle tient de la légende : ça peut être vrai et ne l'être pas. »

On reconnaît bien là l'enquêteur minutieux qui, dans son livre *Le Procès Inquisitorial de Gilles de Rais*, publié il y a une quinzaine

d'années sous le pseudonyme de Ludovico Hernandez, a tenté la réhabilitation de « Barbe-Bleue ». Il avait d'ailleurs, sur ce point, un répondant sérieux en la personne de M. Salomon Heinech, entre autres.

Pour en revenir aux victimes de Carrier, Fleuret note que Napoléon, au dire de Gourgaud, en évaluait le nombre à six mille, mais que l'on peut aujourd'hui le réduire à quatre mille sans atténuer l'horreur des crimes du proconsul.

Ceci dit, nous suivons Fleuret et son guide dans l'ancre retrouvé où Carrier et ses dames de compagnie faisaient bonne chère... et le reste.

La porte enfoncée d'un coup d'épée, les visiteurs reçoivent au visage une explosion de parfum qui émane d'une forêt de lis poussée là.

Et l'auteur de conclure poétiquement : « Je ne doute pas que ce ne soit comme une revanche des victimes, dont l'innocence éclate dans cet odieux séjour et peut-être intercéde pour l'âme si noire de leur bourreau. »

Il faut savoir gré à Fernand Fleuret de n'avoir pas délayé en roman historique cette chronique de stupeur et de sang, qui ne gagnerait rien à n'être pas contenue dans les limites que l'art du conteur lui a fixées.

Lucien DESCAGES.



Fronton Renaissance du porche Ousat.

Le Pardon de N.-D. de Bon-Secours, à Guingamp, a été, cette année, célébré avec une pompe inaccoutumée. La cérémonie était présidée par le Cardinal-Archevêque de Paris, Mgr Verdier, qui entourait les plus hautes personnalités de l'épiscopat breton. C'est en vue de commémorer dignement cette solennité, au plus haut degré de sa splendeur, que nous avons demandé à notre érudit collaborateur, M. André Rouault, de présenter à nos lecteurs la vénérable basilique guingampaise.

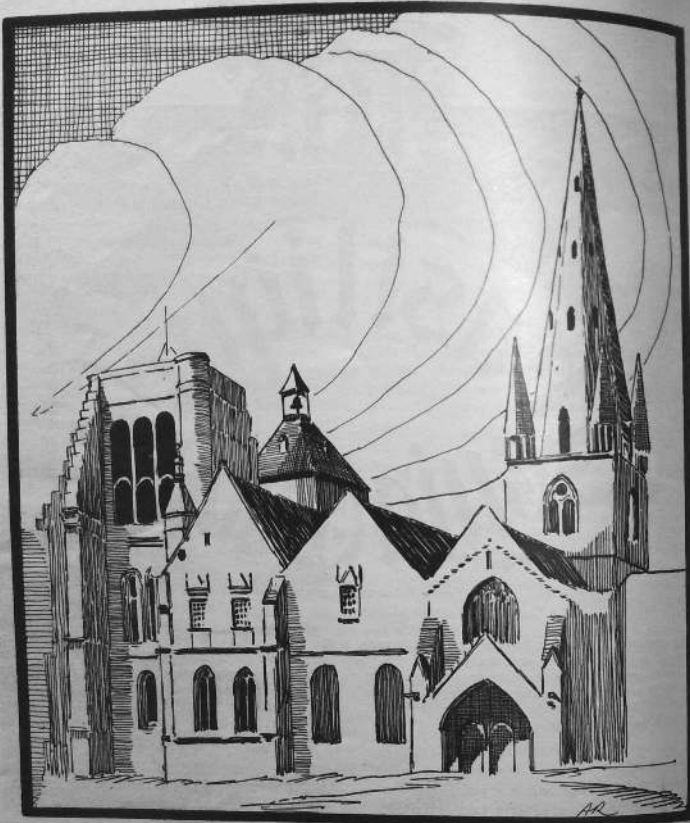
DANS « Son Journal intime », publié par son fils Samuel Viaud, Pierre Loti écrivit, le 21 décembre 1883 :

« Je regagnais la ville de Guingamp et me mis à errer par un beau temps de gelée... une belle nuit d'hiver. J'entendis des chants qui venaient d'une grande église admirable... et j'entraï. Elle était à peine éclairée, cette église, et tout au fond, derrière l'autel, on répétait des chœurs d'enfants pour Noël. Je ne m'étais jamais agenouillé dans une église. Ce soir je restais près d'une heure sur un prie-Dieu, écoutant ces chants qui partaient de très loin... du bout de la grande voûte sombre... Beaucoup d'images passaient dans ma tête, il me semblait être transporté à une autre époque,

tant les choses qui m'entouraient étaient anciennes et pour moi étrangères. »

Ces lignes résument, avec exactitude, l'impression ressentie par le visiteur pénétrant pour la première fois dans le sanctuaire de la Vierge bretonne « *Itron Varia Gwir Sikour* ». Cette église, dont la beauté architecturale est incomparable, en raison de la diversité des styles qui s'y rejoignent, dégage une intense poésie semblable à une prière.

L'origine de la basilique se confond avec celle du château fortifié que fut Guingamp sous les Ducs de Bretagne. En ses premiers temps elle se contenta d'être une chapelle de proportions modestes, mais d'une hardiesse



dont il est facile de juger, par les vestiges qui en demeurent.

C'est au centre de l'édifice, sous la tour pointue, qu'il faut chercher les arcades romanes en plein cintre datant du XIII^e siècle. Comme pour bien marquer sa priorité, ce style roman occupe le faite des voûtures, au centre du vaisseau. Là fut jadis, entre les quatre pilastres, l'entrée de la chapelle des Ducs.

Puis, la ville se développant et le sanctuaire s'avérant trop petit, des constructions nouvelles s'appuyèrent sur le vieux monument, à

différentes époques, le long des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles.

C'est ainsi que s'éleva la nef actuelle, où surgirent de part et d'autre, au sud, le gothique racé, léger, avec ses colonnettes et ses chapiteaux finement travaillés, au nord le style Renaissance, lourd et trapu, aux piliers, macarons, volutes, coquilles tarabiscotées et disproportionnés.

L'extérieur de la basilique présente un enchevêtrement de volumes d'importances très différentes d'où jaillissent trois tours dissenti-

bles mais toutes trois fort intéressantes du point de vue architectural. La plus haute est également la plus ancienne. En forme de pyramide élancée, à base octogonale, elle est épaissie par quatre clochetons. Puis, c'est la tour carrée de l'horloge, imposante comme une forteresse et surmontée d'un curieux campanile d'ardoises portant toutes les caractéristiques du Moyen-Âge. Enfin, la tour plate, d'une coquetterie renaissance, décorée, ceinturée, enrubannée de la base au sommet et colorée par le gypsophile et la valériane à la végétation exubérante.

Des mesures qui n'ont même pas le mérite d'offrir une note pittoresque empêchent de faire le tour complet du monument et ne permettent même pas d'en prendre une vue d'ensemble. Il faut souhaiter qu'une municipalité guincampaise, comprenant toute la valeur artistique de son église, fasse abattre quelque jour ces maisons gênantes, pour les remplacer par des pelouses fleuries.

Les murs sont abondamment percés de verrières aux proportions et aux formes diverses. En voici de rectangulaires, surmontées d'épis, de frontons, de bandeaux. D'autres, très en longueur, se terminent par des voûtures régulières. Certaines, larges et ogivales, sont terminées par des meneaux et couronnées d'arcades trilobées.

Il faut les admirer de l'intérieur, ces multiples fenêtres qui se présentent comme autant de gemmes dans la grisaille de l'édifice. Pas de vitraux anciens; des œuvres du siècle dernier aux couleurs franches et banales rehaussant d'honnêtes dessins au seul intérêt historique.

Tous ces émaux, sous le choc des rayons solaires, illuminent la basilique de mille feux d'une richesse éblouissante qui fait l'ombre portée plus épaisse. Dans l'obscurité des bas-côtés, des enfeux se dissimulent dans l'épaisseur des murs, leurs orbites vides grandes ouvertes. Là dorment, depuis des siècles, sous leurs effigies de pierre et dans la paix du Seigneur, ceux qui aidèrent à la gloire du sanctuaire.

Par une échappée de la forêt de granit on distingue, au fond de l'abside, le maître-autel à la nudité liturgique. Pas de boiseries et pas de stuc. La table divine est d'une simplicité grandiose. Il semblerait que toute la mystique religieuse de la basilique fut réservée au culte de la Vierge du Bon-Secours implorée chaque

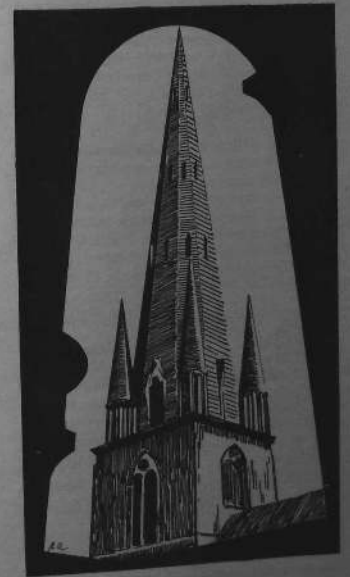
premier dimanche de juillet par la Bretagne tout entière.

La Madone, dans ses somptueux vêtements lourdement chargés de l'or des broderies, trône parmi les lumières et les fleurs dans la petite chapelle qui lui est consacrée. Une grille de fer sépare la Vierge Miraculeuse de la rue où passent, jour et nuit, d'innombrables véhicules, expression de notre modernisme. Ils pétaradent, hurlent de toute la puissance de leurs avertisseurs, grincent des freins, et l'été, imprègnent l'atmosphère d'odeurs d'essence et de mazout. La Vierge de Bon-Secours n'en demeure pas moins souriante, car toute une ville, tout un pays la vénère et la prie.

Le progrès cingle vers ses découvertes; l'avenir dévoile chaque jour ses secrets mathématiques; mais rien ne saurait diminuer l'amour d'un peuple pour cette Mère de Dieu, trônant dans un ciel azuré dont la basilique de Guingamp est le porche triomphal.

André ROCAULT.

(Illustrations de l'auteur.)



La tour pointue.

Le symbolisme et la Bretagne

On ne peut pas dire que le symbolisme, dont on vient, à Paris, de brillamment fêter le cinquantième, ait eu une influence marquée sur les écrivains bretons. Ni Le Bras, ni Le Goffic, ce dernier quoique très lié avec Maurice Barrès, ne se sont, à aucun moment, réclamés du mouvement que quelques jeunes venaient de créer à la suite de Mallarmé, de Verlaine, de Baudelaire.

On trouve cependant Villiers de l'Isle-Adam parmi les inspirateurs de la nouvelle école. Il venait de publier « Chez les Passants », un recueil de pages éparées qu'il ne cessait de remanier avant de donner le bon à tirer. Toute l'ardente et passionnée jeunesse du moment le saluait avec raison comme un maître incontesté. C'était aussi l'époque où Paul Verlaine, dans les « Poètes Maudits », révélait triomphalement les « Amours Jaunes » de Tristan Corbière, récemment découvert par Paul Kahn.

Mallarmé témoignait une véritable admiration à Villiers de l'Isle-Adam. Peut-être — tout est possible — leur premier rapprochement vint-il de ce que Mallarmé était débarqué depuis peu de Saint-Brieuc, pays natal du père de « L'Ève Future », où il enseignait la langue anglaise au lycée, si excellemment que « ses élèves faisaient en anglais des progrès très sensibles, inconnus jusqu'à son arrivée », assure un de ses collègues, M. Monestier, ce dont Charles Chassé — qui s'y connaît en la matière, et pour cause — semble d'ailleurs quelque peu douter.

Dans le groupe qui se réunissait à la librairie de « l'Art Indépendant », rue de la Chaussée-d'Antin, fréquentait un jeune Nantais, Victor-Emile Michelet, poète d'un réel talent, surtout curieux de philosophie ésotérique et qui fut, par la suite, co-directeur de la revue « L'Humanité Nouvelle » avec Augustin Hamon, le traducteur de Bernard Shaw.

Gauguin, qui n'avait pas encore lancé l'école de Pont-Aven, venait également à « l'Art Indépendant ». Il allait encore plus à « La Plume », qu'avait fondée Léon Deschamps. Les soirées particulièrement courues et réussies, qui se tenaient dans le caveau de la Brasserie du Soleil d'Or, place Saint-Michel, assuraient le rayonnement et le succès de la revue. Chacun y récitait ses œuvres ou, à l'instar de Yann Nihou, les chantaient avec reprise en chœur du refrain par toute l'assistance.

L'enfant terrible de ce poétique et quelque peu bohème milieu était Gabriel Vicaire, l'auteur, en collaboration avec Henri Beuclair,

de ce manifeste « à rebours » — le mot est, je crois, de Huysmans. — « Les Déléguescens d'Adoré Floupette », qui excita la curiosité d'un public intrigué de savoir s'il se trouvait en présence de véritables poèmes symbolistes ou d'un habile et amusant pastiche.

Gabriel Vicaire n'avait d'ailleurs rien d'un symboliste selon la formule de Moréas ou de Gustave Kahn. C'était, au contraire, un parnassien fidèle. C'est en des strophes entre toutes classiques qu'il a chanté la Bretagne dans « Au Pays des Ajoncs ».

La Bretagne avait attiré le poète des « Emaux Bressans » comme elle devait retentir pour toujours l'un des plus fervents disciples, l'un des plus agissants aussi, de l'École symboliste, le maître Saint-Pol Roux, tout heureux de retrouver à Camaret la pélagienne ambiance de sa Provence natale. Et c'est du manoir de Cocilian, dont les huit tours dominent l'émuant paysage marin des Tas de Pois, qu'il dédicacra à Sarah Bernhardt « Le Pèlerinage de Sainte Anne », où, la conduisant par la main, il fit vraiment, pour la première fois, entrer toute l'Armorique dans le symbolisme :

« Les cinq gars de faïence, à la peau de falaise, aux yeux couleur d'océan qui s'apaise, vont, bras dessus, vers la chapelle peinte où, vieillessement jolie, sourit la bonne Sainte.

« Mises dimanchement, emparfumées de marjolaine, bras dessous les accompagnent les cinq promesses de porcelaine mignonne comme des joujoux et dont la joue rayonne ainsi qu'une pomme d'api... »

L'autre jour, à Paris, ils n'étaient plus que quelques-uns qui avaient connu les temps mémorables du « Miracle de 1884 » accompli par les Elus « bonnis jadis, aujourd'hui célèbres » et vers qui « monte l'encens et la postérité ».

Maintenant que la fête est finie, Saint-Pol Roux est de retour au Tourlinguet. Son absolue volonté de vivre isolé prouve sa fidélité au culte du symbole dont il reste prêtre, entre l'attirance physique et la poussée morale de la beauté. L'extrême pointe de l'Armor devient, grâce à lui, l'un des derniers tabernacles d'une religion où commencent la poésie et la grandeur. Puisse-t-il longtemps encore poursuivre ainsi son rêve de

pèlerin magnifique en palme de mémoire — son rêve inapaisé d'inlassable chasseur d'images et de beauté neuve.

N. D.

Quinze ans de romantisme à Rennes - 1828-1843

IV LA JEUNESSE BRETONNE DE LECONTE DE LISLE

Tous les catholiques rennais ne partageaient pas les idées de conservation sociale et de légitimité auxquelles Turquet était attaché presque autant qu'à sa foi religieuse. Il y en avait, surtout dans la jeunesse des écoles, qui s'enorgueillissaient au contraire de concilier leurs croyances avec un idéal largement démocratique et une grande hardiesse sociale. Ils conservaient toute leur admiration, peut-être avec une tendresse renouvelée, à l'éloquent pamphlétaire dont la parole exaltait les imaginations. A côté d'eux vint se ranger un jeune érècle que ses parents avaient envoyé de Bourbon à Dinan, et de la moitié du baccalauréat en droit. Mais il aura, pendant ces six années en apparence perdues pour son avenir, vécu d'une vie sentimentale et littéraire intense, subi des influences dont on retrouve la trace jusque dans les œuvres de sa pleine maturité, commença à forger le merveilleux outil dont il se servira quelques années plus tard avec une maîtrise si sûre d'elle-même et fait à la rude école de l'adversité une première et décisive expérience de la vie.

Il trouva à Rennes, dès le premier jour, dans la maison même de son correspondant, un petit cénacle dont la sœur du brasseur, M^{lle} Eugénie Léger, était l'âme.

C'était une jeune fille qui semble avoir été de santé délicate, ce qui ne l'a pas empêchée de vivre jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans, et il y a des Rennais de sa famille qui se souviennent de l'avoir vue, souriante et un peu précieuse dans la grâce fanée d'une vieillesse soigneusement conservée. Mais en ce temps-là, si on en croit les lettres de Lisle, éprouvée dans sa jeunesse et sans grande énergie contre la souffrance physique, elle cherchait dans les joies de l'esprit l'oubli de certaines misères de jeune fille. Intelligente, cultivée, grande liseuse de romans, admiratrice de Lamartine et de La Motte, ses œuvres lui étaient prêtées à discussions philosophiques et sentimentales avec ses jeunes amis. Le sujet ? L'amour et le mariage, bien entendu. M^{lle} Eugénie ne les croyait pas inconciliables, chère de notaire, qui soutenait la thèse opposée, se faisait traiter de « george-sanaliste ». Quand à Leconte de Lisle, sa pensée sur ce chapitre était « celle des premiers patriarches, car la vérité n'est jamais plus pure qu'à sa source ». M^{lle} Eugénie était surtout le juge auquel ces jeunes gens



Dinan à l'époque du séjour de Leconte de Lisle.

« Venu chercher à Rennes les titres juridiques qui lui permettraient d'exercer dans son île natale une paisible magistrature, il devait y rester six

soumettaient leurs productions, très fiers de son approbation, et plus encore de l'honneur qu'elle leur faisait quelquefois de les copier sur son album. Le créole, qui se trouvait bien isolé et qui, transplanté de l'éblouissement de la nature tropicale aux horizons plats de l'hiver breton, éprouvait quelque nostalgie, jugeait ces soirées charmantes et la jeune fille aimable au sens le plus banal du mot. C'était une « nature privilégiée » et il ne lui connaissait de défaut que de trop aimer les chats.

Le grand homme du petit cénacle, auquel le jeune étudiant vous assitôt un culte enthousiaste, était Julien Rouffet, poète par vocation et clerc de notaire par nécessité. Il nous est connu par la correspondance qui s'établit bientôt entre lui et Leconte de Lisle, quand il eut quitté Rennes pour passer dans une étude de notaire de Lorient. C'était « un cœur tendre et solitaire », un cœur « où chantait la foi » : car il sortait du séminaire et son éducation cléricale avait développé en lui une sensibilité et une douceur toutes féneloniennes. Catholique de croyances et libéral d'idées, il était comme son jeune ami tourmenté du besoin d'aimer et de rêver, mais, ce qui l'en distinguait, tourmenté surtout du besoin de pleurer : car il avait au plus haut degré ce qu'on appelait alors « le don des larmes », cette sensibilité gémissante que Lamartine avait mise à la mode. Il nous apparaît comme « une âme malade » (je cite textuellement), en proie à des « tortures morales » qui menacent de le conduire au dévotisme et au suicide (moral aussi). On pense bien que ces tortures lui sont infligées par l'amour et que, si on en croit le poète, cette « souffrance intime », ces « douloureux regrets » seront le « triste partage » de toute son existence. Ce qui ne l'empêcha pas d'épouser, en juillet 1840, une certaine Louise qui semble n'avoir été pour rien dans le « martyre » du pauvre garçon. Ce martyr, la victime ne demande qu'à en verser la confidence dans le sein d'un ami ». Il le chante en des vers d'une facilité molle et M^{lle} Eugénie ouvre à cet *Amour Caché* (qui ne l'est guère) son album avec une libéralité qui rend jaloux, sans aigreur, le créole moins bien partagé. Il les admire, car son cœur ne nourrit point de basse jalousie, et il proclame que leur auteur complètera parmi nos plus grands poètes intimes, « les poètes du cœur délicats et nuancés ». Que de cours ! On nage en plein romantisme ! On est lamartinien avec délices ! Ces mots de cœur, d'intimité, de douceur, de gracieuseté reviennent à chaque page, quand il s'agit de louer Rouffet, « un second Brizeux », le seul homme « avec le doux chantre de Marie », qui eût pu « faire de *Jocelyn* un poème délicieux ». Car on se pique de sens critique et de n'être pas lamartinien sans réserves.

Entre temps Leconte de Lisle fréquente le théâtre, où M^{lle} Dorval, venue en représentation, lui inspire un vif enthousiasme, suit peut-être à la Faculté des Lettres, qui vient d'être créée, les cours de Charles Labitte, un érudit doublé d'un poète délicat, qui allait mourir à vingt-neuf ans,

victime du surmenage autant que d'une santé précaire, et pleuré de Villemain, de Cousin, de Sainte-Beuve, lit beaucoup, rêve encore plus, compose infatigablement ; bref fait tout, excepté la seule chose que son père voudrait qu'il fit, le droit, dont « le dégoût lui monte à la gorge ». De là des orages et des sanctions, funestes pour la bourse de l'étudiant indocile.

Il rêve de publier, avec l'ami Rouffet, un volume de deux mille vers. Leur correspondance, extrêmement curieuse, nous en a conservé une trentaine d'ébauches, toutes d'un romantisme attardé. Car, ce qu'il est intéressant de noter, chez ce jeune homme qui témoigne d'une réelle originalité intellectuelle, on ne trouve, absolument aucune originalité d'imagination, rien qui décelé la personnalité d'un poète ; mais une lamentable complaisance pour les misères sentimentales qui le classent dans cette descendance dégénérée de Lamartine, parmi ces « lyriques humides » dont sa cour de « lyriques secs » se gaussera férocement vingt ans plus tard. Sur ces banalités, usées et surannées, il fonde de vastes espoirs. Avec Rouffet, il cherche un titre séduisant : le recueil s'appellera-t-il *Cœur et Ame*, *Effusions*, *Deux voix du Cœur*, ou *Souffrances et Tristesses* ? La mauvaise volonté des éditeurs dispense les deux poètes de choisir. On se consola en vitupérant éloquentement le mercantilisme du siècle et en envoyant quelques pièces au *Foyer*.

Le *Foyer* était un petit journal théâtral que les étudiants, sous la direction d'Emile Langlois, un habitué du salon Liger, avaient fondé en novembre 1837 : journal-programme qui ne paraissait que pendant la saison. Il contenait beaucoup de vers en ses familles multicolores. Quelquefois il était tout en vers depuis la manchette jusqu'à la signature de l'imprimeur. Leconte de Lisle y donna des poésies anonymes. On sait seulement par sa correspondance que la petite pièce *A une Galère*, qui ne manque ni de grâce ni de fraîcheur, était de lui. Devenu vieux il ne voulait jamais fournir aucun renseignement sur cette collaboration à Tiercelin, qui avait vu la collection du *Foyer* chez le collectionneur Sacher.

(à suivre)

Georges COLLAS.



Emile Souvestre qui fut avec H. Lucas, L. Boubo-Paty et Edouard Turquety le fondateur de la revue « Le Foyer » et Leconte de Lisle, alors étudiant à Rennes, publia ses premiers vers.

LES LIVRES ET LES REVUES

Chronique de la langue bretonne. — Par un sixième fascicule, édité en mars par Gwalarn, vient de s'achever la publication de « *Prederidennou diwar-benn ar vezon hag ar brezoneg* » (Méditations sur les langues et le breton) de Meven Mordiern.

L'ensemble forme un ouvrage d'environ 400 pages, indispensable à qui veut vraiment raisonner, sinon son attachement à la langue, tout au moins sa foi dans ses chances d'avenir.

Ce n'est pas seulement sur le bécot de la langue bretonne que se penche Meven Mordiern, il nous invite encore à comparer, pour en tirer une leçon immédiate, les phases de son évolution propre à l'évolution des langues en général. Et pour nous qui avons à lutter sur un théâtre très restreint, rien ne nous est plus salutaire, je crois, que ce regard sur le monde.

Il est difficile à un profane d'analyser sans le trahir un ouvrage de cette importance : Qu'il me suffise d'indiquer quelques chapitres : « L'expansion du latin dans l'antiquité et la propagation de l'anglais à notre époque » ; « L'expansion du latin et du celtique » ; « La Renaissance des langues slaves » ; « Les destinées comparées de français et du grec » ; « Les fondateurs de Nations » ; « La leçon de l'anglais », etc...

Pour conclure, Meven Mordiern nous met en face de nos responsabilités : la langue bretonne sera ce que nous voudrons qu'elle soit. Si nous voulons vraiment son triomphe, sachons lutter contre nos vieilles habitudes, notre tendance à l'abandon, au défaitisme, au conformisme surtout.

Il est d'usage, même dans les réunions bretonnes, de cesser de parler breton dès que l'un quelconque des assistants ne sait pas la langue. Poitresse sans doute, conformisme aussi. Comme il n'y a guère de réunion un peu nombreuse sans français, il est facile de prévoir les

conséquences de cette excessive délicatesse.

Si nous nous engageons sur ce terrain la partie est d'avance jouée et perdue. Mordiern nous en prévient d'ailleurs, sauver ce qui reste de la langue bretonne ce n'est pas assez, si nous voulons qu'elle vive nous devons en souhaiter l'expansion.

Quelques-uns crieront peut-être à l'utopie. Il semble déjà assez difficile en effet de maintenir la langue bretonne là où elle est le plus vivante, sans songer à en élargir les frontières, et pourtant nulle langue ne peut vivre longtemps sans perdre ni gagner : le breton doit s'étendre ou disparaître.

Une langue ne s'impose pas à la masse par sa littérature, bonne ou mauvaise, elle s'impose par l'usage, par l'intérêt que l'étranger pense avoir à l'apprendre et à la parler. Si nous voulons que le breton vive il faut que sa connaissance devienne une nécessité en Bretagne.

« E lech » Politikez da gentel » à zo reolen-vêhez gallegien Vreiz, e kinniged d'ar vrezonegerien yaouank emskiantek, a unan gant va e'neunel Fransez Val-lée a zo o peurlenn hag o peurlleza ar pajennou-man a-gvret gwin, ar reolen-labour-man ; « Yez, Deskadurez ha Sevenadurez da gentel », a de besa klevet evel m'her e'hevomp hon-unan ; « Deskadurez ha Sevenadurez dre ar Yez, ha dre ar Yez hepken ».

« Au lieu de Politique d'abord, qui est la règle de vie des francisants de Bretagne, je propose aux jeunes bretonnants convaincus, d'accord avec moi et François Vallée, qui a relu et corrigé ces pages avec moi, cette règle de travail : « Langue, Instruction et Éducation d'abord », qui doit être comprise comme nous la comprenons nous-même : « Instruction et Éducation par la langue et par la langue seulement ».

Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage de langue française, je me permets de rapprocher de « *Prederidennou diwar-benn ar vezon hag ar bre-*

zoneg » « *La langue bretonne* » de Marcel Guieysse portant en sous-titre : « Ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qui se fait pour elle et contre elle ».

Je souhaite que tous ceux qui prétendent aimer la Bretagne lisent ce livre, il leur révélera la lutte d'un peuple qui ne veut pas perdre son âme.

« La langue bretonne », ouvrage sensiblement équivalent par l'importance du texte à « *Prederidennou* », n'en diffère pas seulement par la langue mais par le but. Si M. Guieysse nous conduit parfois à travers le monde, c'est toujours à la suite des Celtes.

Ce n'est pas, à vrai dire, le premier essai que M. Guieysse publie sur la langue, nous avons déjà lu avec plaisir, il y a une dizaine d'années, une brochure qui posait la question du breton. Mais il ne s'agissait que d'une mine plus qu'exploitée à usage trop limité, vite épuisée. Depuis lors l'activité du Mouvement breton avait d'ailleurs apporté trop de faits nouveaux méritant profondément la question, une réédition s'imposait moins qu'une refonte complète.

La plupart des ouvrages trop vivement souhaités, annoncés depuis trop longtemps, décevront. Celui-ci fait exception. J'en ai dévoré les pages avec curiosité, je les ai lues jusqu'à la dernière avec un très vif intérêt.

Le simple énoncé des chapitres me dispensera d'une plus longue analyse : I. La langue bretonne et les sciences (Comp d'œil sur les Puy-celtiques). — II. Situation et développement de la leçon en Ar-morique. — III. Comp d'œil sur les lettres bretonnes. — IV. La langue bretonne, les autorités religieuses et les partis. — V. La langue bretonne et les pouvoirs publics. — VI. Le mouvement contemporain.

Si Meven Mordiern ne s'adresse qu'aux lecteurs de langue bretonne, c'est aux sympathisants de la langue que M. Guieysse écrit son livre, il ne faut pas en conclure hâtivement que les breton-

nants ne peuvent avoir grand profit à lire cette mise au point aussi complète que possible d'un mouvement qui s'est trop longtemps cherché dans la confusion.

« La langue bretonne », résumé très objectif d'une question infiniment complexe, doit être considéré par les plus avertis comme un livre qui manquait.

M. Guivysse m'en voudra-t-il si je lui retourne ces deux lignes qu'il écrit en pensant à d'autres : « Ceux qui servent la langue, qui

auront consacré leurs forces et leur labeur à l'ordonner et à la vivifier, ceux-là sont les créanciers de la Bretagne de demain. »

Xavier de LANGLAIS.

— « *Fredriadennou diwar-benn ar Yezou hag ar brezoneg* » de MEVES MORDIENN (24 fr.). Edit. Gwalarn B. P. 75, Brest.

— « *La langue bretonne* », de Marcel GUIVYSSE (12 fr.). Imprimerie Commerciale de Bretagne, 7, rue des Francs-Bourgeois, Rennes.

de MM. Cambon et de Noëac ont été reportées après plusieurs tours de scrutin.

— En attendant la publication de son prochain roman: *Léna*, que nous avons annoncé, M. Roger VERRA vient de faire paraître un livre de nouvelles: *Rencontres sur l'épave* et l'on retrouve le décor si varié des romans de l'auteur de *Captaine Conan*: « Le Proche-Orient, gorges des Balkans, brumes de Terre-Neuve, ruines obscures de Bretagne, les types les meilleurs, l'accent même se retrouvent dans chacun de ces récits qui ont un irrésistible mouvement.

— Le grand prix Gobert vient d'être décerné par l'Académie Française à M. DUBOIS de SAINT-SAUVEUR, professeur d'histoire de Droit à la Faculté de Rennes, pour son *Histoire de Bretagne: de l'origine à nos jours*, ouvrage en deux volumes édité par la maison Pléhon.

— M. Jean CASSEP s'est vu attribuer le prix de la Renaissance pour son roman: *Les Massacres de Paris*.

— Lors de la dernière vente de la bibliothèque Barthon, un lot de 118 lettres de Juliette Drouot à Victor Hugo a été adjugé pour la somme de 8.450 francs.

— M. Fernand PENNEZ vient de recevoir la bourse de voyage de la Fondation Blumenthal. Né à Nantes en 1901, a publié un remarquable volume d'essais: *La Flamme et la Fleur*, où se trouvent des pages que l'on peut classer parmi les plus belles qui aient été écrites sur les temps présents et qui montrent que leur auteur est un artiste entre tous réfléchi.

— Il y a dix ans que mourut, à la Manufacture nationale des Gobelins, dont il était administrateur, Gustave GEFROY, romancier, journaliste, historien, critique d'art. Il laissa une œuvre abondante et des livres qui n'ont pas vieilli, de *l'Apprenti à Hermine Gilquin*.

On relit ses ouvrages. Mais le souvenir de l'homme est demeuré singulièrement pur, et ceux qui l'ont connu continuent de vénérer GEFROY pour la dignité de sa vie, ses sacrifices pudiquement cachés, la générosité de sa pensée, l'ardeur de ses enthousiasmes, la fermeté tranquille de ce regard fidèle, « d'un bien profond de nord d'Armor, avec des fulgurances de froide améthyste », qu'il posait sur ses amis avec une indicible affection.

Dans *An Oaled*, Taldor publie d'intéressants documents sur « les Lettes » et résume en des pages substantielles la formation intellectuelle et scientifique de Joseph LOUIS. Il étudie ensuite les œuvres du grand calligraphe, qui faut connaître si l'on veut vraiment comprendre l'évolution de la langue bretonne. C'est Joseph LOUIS qui, le premier, a prouvé l'existence véritable de *Tristan et Iseult*, en copiant de façon précise, en caractères anglais, les lieux où les deux amants avaient vécu.



Notre collaborateur R.-Y. Creston chez les potiers de Landieu.

Chez les Artisans de Bretagne

Dans les Lettres Bretonnes

— M. Georges Duhamel, ayant été élu à l'Académie Française à la place vacante par la mort de M. G. Lenôtre, y est venu prendre séance le jeudi 26 juin. Il a été reçu par M. Henry Bordeaux.

M. Georges Duhamel a prononcé l'éloge de René Basin, ce que la malade avait empêché G. Lenôtre de faire, puis celui de Lenôtre lui-même.

Le récipiendaire a étudié le sens profond de l'œuvre de René Basin qui n'a jamais cessé de travailler, de guerroyer, pour ce qu'il aimait, la terre de ses ancêtres et la foi. Il l'a montré connaissant mieux la nature que beaucoup de naturalistes patentés et se plaisant dans la peinture des tableaux rustiques. Puis après avoir cité un passage de la Terre qui meurt, M. Georges Duhamel ajoute :

« Vous le voyez, René Basin vit avec les plantes, les bêtes, les êtres animés ou inanimés. Il est bûcheron, lâchezon, pêcheur et chasseur. Il donne des recettes pour faire cuire les fèves qui servent à prendre le poison. Il prononce un éloge pertinent du vin d'Anjou. Il nous fait goûter, d'un mot, au cidre, au muscadet, au fricot de ses bons-hommes. Il nous laisse aux narines l'odeur des nouilles, des foyers et des maisons. Il a l'oreille sensible et choit excellentement les noms de ses personnages. Cette perfection ornementale fait oublier les artifices de la documentation, et nous donne le sentiment de la connaissance véritable. René Basin est d'Alsace avec les Oberlé, de Lyon avec les Mouvand, du Marais avec les Lumineau, de Bretagne avec les Maguéri, et de vingt autres régions de la France. »

« Si M. Basin est le romancier des honnêtes gens, M. Lenôtre est le Plutarque des monstres » poursuit M. Duhamel qui, après avoir rappelé l'œuvre de l'historien, s'interroge, « puis qu'il est vraisemblable », s'écrie :

« On se console quand même de l'histoire, messieurs. On se console de l'histoire en l'oubliant. Les historiens peuvent revenir mille et mille fois sur les mêmes événements, les mêmes hommes, les mêmes démonstrations : ils ne parviennent pas à nous tirer de l'ignorance. C'est sans doute pourquoi

le masque de fer — qui était un masque de velours et qui, sans doute, était Molière, s'il faut en croire tel historien moderne — c'est pourquoi, dis-je, le masque de fer, Louis XVII, Hervé, Mlle Savalette de Langas, cette femme qui était un homme, et divers autres personnages, n'ont pas fini, n'auront jamais fini d'éveiller ou plutôt de réveiller l'ardent intérêt des lecteurs. Le grand charme de nos lectures historiques, c'est assurément ce nuage fabuleux qui, tout de suite, les enveloppe, nous en déroba la substance, la désagrège et l'efface. Tous ces noms ressuscités par M. Lenôtre, toutes ces figures tirées de la ténacité, nous les sentons, presque aussitôt, retomber dans l'oubli, dans le lâche, dans le trop indigent oubli. Un physiologiste ne manquerait pas de voir dans cette amnésie miraculeuse une réaction vitale de l'être qui veut subsister. Et, de fait, pourrions-nous vivre, procéder des enfers, mettre des œuvres en chantier et penser à l'avenir, si nous avions toujours présents à l'esprit les récits des historiens et, notamment, les récits du *Paris révolutionnaire* ? »

Dans sa réponse à M. Georges Duhamel, M. Henry Bordeaux a été amené à conter cette histoire :

« M. Lenôtre, votre prédécesseur, rapporte ce propos d'une Anglaise traversant les campagnes de France en 1789 : « Le caractère français est autrement gai que de caractère anglais. » Dans un petit hameau perdu de Bretagne, elle déjeune dans une ferme : omelette, canard rôti et fruits. Une fille du village devait se marier le lendemain : « Tout le voisinage est invité, lui explique la fermière; on verra un bruit, un vent et un roulement entier, et on dansera sous ces arbres jusqu'à minuit. — Ces gens-là sont donc bien riches? observe-t-elle étrangement étonnée d'un tel meurtre. — Non, répond la fermière, mais les noces se passent toujours ainsi. »

— MM. Edmond Jaloux et Joseph de Pesquidoux ont été élus membres de l'Académie Française en remplacement de MM. Paul Bourget et Jacques Bainville. Les élections aux fauteuils

Des potiers? Y'en a core quequ'uns du côté d'Herbignac. Si que vous n'en voulez, vous en trouverez, mézoui, là-bas, à Landieu...

La route descend et s'enfonce dans un bouquet sur le fond duquel éclate l'étagement blanc d'une vingtaine de pigeons. A gauche, deux tourelles de pierre et de briques, couronnées de tas de lande, s'adossent à un talus empanaché de chênes verts. Une fumée paresseuse s'enlève en volutes, se torture en arabesques au-dessus des toits.

Les voilà donc enfin ces fours à poteries tant cherchés. Dans le silence de la campagne, une roue mal grâissée chante son *wik-a-wak...* Ce n'est pas le chant sinistre de la roue de Kari-guel-an-Ankou, mais la chanson joyeuse de la roue créatrice d'un potier... Dans une espèce de grange, basse et sombre, qu'une sorte de soupenne sépare en deux, à hauteur d'homme, près de la porte ouverte, cette roue magique tourne toujours plus vite sous l'effort d'un jeune.

A deux mains, il a collé sur le plateau un « pasteu » de terre... Religieusement, il le contemple, brusquement il y enfonce ses doigts, et la fois puissantes et fragiles. Le visage du vieux se tend et toute son attention, toute sa volonté se tendent vers le centre vibrant de sa roue magique. Plus rien d'autre ne compte pour lui, plus rien, sinon cette opération.

Petit à petit la chanson de la roue se meurt, se transforme en gémissement, puis se tait : la poterie est née...

Un long sourire illumine et rajeunit de vingt ans le visage ridé de l'artisan. Il arrache la poterie, l'éleve comme un Saint-Sacrement dans la lumière de la porte. Sa joie éclate : « L'est-elle belle, hein?... C'est moué qu'a fait ça. » Humble joie, pure et totale... ainsi manifestée depuis des siècles, sans souci de tout ce qui agite le monde.

Je ressens encore aujourd'hui tout notre émoi de cette première rencontre. Nous avions devant

nous les derniers potiers du pays. Ne pouvant rien pour eux, nous ne savions que leur dire. Nous pensions que les encourageant à persévérer dans la fabrication de ces vieilles potées, maintenant passées de mode — ou, pourtant, selon le dicton populaire, se faisait la meilleure soupe — c'était les condamner à mourir lentement de faim et de misère... Les marchands de la région ne nous avaient-ils pas déclaré : « Ça ne se vend plus, ces histoires-là ! »

Malgré tout, nous ne nous sommes pas laissés convaincre. Nous avons engagé nos potiers à renouveler les formes de leurs bues et de leurs écuelles, sans les brusquer ni les effrayer par des nouveautés trop hardies. Nous leur avons soumis des dessins, qu'ils ont longuement examinés en nous disant simplement :

« Ver, j'vois ben c'que tu veux... mais... »

Tout à coup, nous avons senti que l'idée de la forme nouvelle était déjà entrée dans leur esprit... qu'elle allait mûrir, se préciser, et que, bientôt, elle deviendrait une réalité.

Pour mieux être à l'unisson, nous avons mis nous-mêmes la main à la pâte. Nous avons tourné la forme nouvelle devant nos potiers. Ils l'ont attentivement examinée, comparée un dessin et, à leur tour, ils l'ont exécuté.

Une étroite collaboration s'est alors établie entre nous, qui n'a jamais cessé depuis bientôt treize ans... C'est que nos vieux amis ne sont pas de ces artisans qui copient servilement les dessins que leur donnent les artistes. Ce ne sont pas des « aérostats » à qui l'on fait accomplir de ces tours de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force... C'est que nos vieux amis ne sont pas de ces artisans qui copient servilement les dessins que leur donnent les artistes. Ce ne sont pas des « aérostats » à qui l'on fait accomplir de ces tours de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force... C'est que nos vieux amis ne sont pas de ces artisans qui copient servilement les dessins que leur donnent les artistes. Ce ne sont pas des « aérostats » à qui l'on fait accomplir de ces tours de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force, qui tuent l'artisanat par des coups de force...

C'est ainsi que, lentement, prudemment mais sûrement, l'art de nos potiers paysans a évolué.

Nos efforts n'ont, hélas ! pas empêché les jeunes de quitter le métier. Si nous avions eu en temps utile les secours que nous avions demandés, à l'époque, à ces Messieurs-qui-de-droit, il existerait encore au moins une dizaine de potiers dans le pays d'Herbagnac.

Il n'en reste plus que trois, les Hervoche et Dalino, et Landieul, — en breton le Village du Diable, parce que, jadis, les hautes flammes des fours faisaient songer à celles de l'Enfer, — est le dernier village des potiers.

De charmantes traditions dont le rappel serait trop long ici se sont perpétuées parmi les habitants de Landieul, par exemple celle du chant du mois de mai, qui jadis était accompagné par des instruments de musique, clairons, cors de chasse en terre, fabriqués par les potiers eux-mêmes.

Reconnaissons toutefois que l'avenir s'ouvre plus clair. Les Pouvoirs Publics paraissent décidés à s'intéresser à la cause de l'artisanat, à ne plus se contenter de dire à ceux qui croient à la réalisation des promesses qui leur ont été faites : « Bravo, continuez, nous sommes de cœur avec vous... »

Nos potiers ne demandent qu'à perpétuer leur métier séculaire. Ils le peuvent, à condition de remplacer par un matériel mieux approprié les moyens primitifs qu'ils ont eus jusqu'à présent à leur disposition.



Les formes nouvelles réalisées par les potiers de Landieul. (Photo Le Boyer.)



Fruitiers, vases exécutés par les tourneurs dinannais, sous la direction de M. Matieva. (Photo Le Boyer.)

Leurs fours sont trop rudimentaires et leurs tours trop peu pratiques, pour leur permettre d'atteindre le degré supérieur d'évolution, qui leur facilitera de « tenir victorieusement » contre leurs concurrents des autres régions.

S'ils ne peuvent pas se procurer des tours, des fours, des outils modernes, ils devront s'incliner et disparaître, malgré tout ce qu'on aura pu faire pour sauver leur intéressante industrie.

Si extraordinaire que cela puisse paraître, le métier de potier, tel qu'il est pratiqué à Landieul, dépend encore de la météorologie. On ne peut, condition indispensable à leur caractère, ni faire sécher ni cuire les poteries au grand air quand il pleut. D'où la nécessité d'ateliers plus clairs, de fours à l'abri des intempéries, de séchoirs rationnels.

À quoi servirait en effet de faire figurer nos potiers briérons dans une exposition comme celle de 1937, uniquement pour amuser le public ? Non, pensons à leur avenir. Nous ne voulons pas plus faire d'eux des acrobates que des bêtes curieuses. L'époque du « pittoresque » est passée. Nous nous élevons contre la Bretagne conventionnelle, contre la Bretagne à l'eau-de-rose. Seul l'avenir fécond de nos artisans bretons nous intéresse, nous captive et nous guide.

Ce que nous concevons pour sauver l'art de la poterie paysanne nous le concevons aussi pour tous les autres artisans que notre propagande a touchés et animés : tisserands, brodeurs, dentelliers, ferronniers. C'est aussi la pensée qui a animé Jacques Mottheau, lorsqu'il a entrepris de rénover l'art des tourneurs sur bois à Dinan. Et là aussi, une belle réussite est venue couronner de longues années d'efforts.

Si les artisans de Dinan continuent à tourner des fuseaux, ce n'est pas pour en orner des lits clos ni de ces meubles bretons miniatures, déshonneur de nos magasins de « souvenirs de plage ». Les fuseaux des tourneurs de Dinan ornent et décorent des meubles aux lignes rationnelles, des meubles de notre temps et non pas quelque résurrection malhabile du passé.

L'art breton ne réside pas dans les motifs

décoratifs et les formes prises dans le fonds du passé, dans l'utilisation soi-disant modernisée des décors traditionnels comme ceux des gilets bigoudens. Et puis, ne fait pas de l'art breton qui veut.

Nos amis artisans (et c'est cela qui nous réjouit) sont en train de « construire », si l'on peut dire, un nouvel art populaire breton, sain, vivant, racial, dans tout ce que le mot a de grand, de large et de puissant.

Nous avons montré au public quelques spécimens de cet art vivant en présentant deux stands au dernier Salon des Décorateurs, l'un de tourneur sur bois de Dinan, l'autre de potier de Brière.

Deux stands ? Je devrais dire : deux synthèses d'ateliers, avec leurs machines-outils, leurs moules, l'installation rationnelle la plus moderne.

Nous avons en même temps voulu montrer comment nous concevons l'avenir de l'artisanat paysan, en le dégagant de son faux pittoresque, en lui donnant les moyens de lutte et de travail conformes aux exigences de la vie moderne.

La sympathie que nous ont témoignée le public, la critique, les dirigeants de l'artisanat, a été pour nous une grande satisfaction.

Devant cet accueil je songeais aux jours déjà lointains que j'évoquais au début de cet article, alors que nous commençons notre croisade pour la rénovation de l'art populaire breton, ce creuset de l'art futur, qui sera quelque jour celui de l'Armorique ressuscitée.

Il me semblait entendre résonner les trilles joyeux de la petite flûte que notre regrettée camarade Jeanne Malivel aimait à faire chanter quand, après une longue marche, nous avions découvert quelqu'un de ces artisans, potiers, tisseurs, modeleurs de pipes, tourneurs de bois qui valent bien des artistes, parce qu'ils ont conservé dans leur art cette âme du terroir, cette petite étincelle de la race qui, si souvent, fait défaut dans telle toile ou telle sculpture, ce chant de fraîcheur et d'enthousiasme, ce chant d'abouette qui monte de l'air limpide de nos campagnes qui emplit la paix sereine du « jardin vert », notre terre de Bretagne, éternellement jeune et féconde.



Vases couverts en bois exécutés dans la région de Dinan. (Photo Le Boyer.)



Le stand des tourneurs dinannais au Salon des Artistes Décorateurs 1936. (Photos Le Boyer.)

Nous voulons que notre artisanat soit en 1937 le plus vivant, le plus nouveau de conception de tout le centre régional.

Le Comité de Bretagne auprès duquel nous avons trouvé le concours le plus dévoué, peut compter, sans mesure, sur l'aide étonnée de nos artisans. Partout, chez nous, ils s'intéresseront à la rénovation de leur art et de leurs métiers. Des hommes de bonne volonté, nos compatriotes : Choleau, Quilgars, Le Berre et combien d'autres, leur apportent un appui utile et se font les fidèles servants de cette croisade d'un nouveau genre.

Dans la paix retrouvée des campagnes, loin du tonnerre des usines où il n'y a plus assez de travail pour tous, il en est déjà plus d'un de revenu au vieux métier de ses pères, pour recommencer à tisser, à tourner le bois.

Dans le calme de Landieul un gars a repris le tour abandonné : ses petits enfants pègnent des motifs de leur invention ou gravent des poinçons pour décorer les poteries.

« Ah ! si que je pouvais sécher et cuire comme je voudrais... Si que je pouvais avoir un tour à l'abri du temps... Je ferais bien mieux que ça encore... » me confiait-il.

Puisse son appel être entendu. C'est la machine et la collaboration étroite des artistes et des artisans qui sauveront l'artisanat breton.

R.-Y. Cazeaux.

Lettre ouverte à quelques-uns sur la participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937

Vous me demandez où nous en sommes? Voici ce que je puis vous dire :

La Maison de Bretagne ne doit pas constituer une attraction, encore moins être le cadre d'une foire-exposition, d'où nécessité de bannir le pittoresque inutile, les hiniouseries, les paysannes conventionnelles.

La Maison de Bretagne ne sera pas non plus un salon des Beaux-Arts, abritant peintures, sculptures, gravures, mais son ensemble architectural et décoratif exprimera toutes les activités de la Bretagne d'aujourd'hui : industrielle, agricole, maritime, scientifique, artisanale, intellectuelle, sociale.

... Le Comité se trouve dans l'obligation absolue, notamment en ce qui concerne l'artisanat du meuble, de demander aux artistes ensemble de l'établir des projets, qui, après leur acceptation en haut lieu, seront réalisés par des artisans sélectionnés. La présentation de l'artisanat breton ne peut ressembler en effet à une exposition d'art technique ou d'art appliqué, comme il s'en tient, chaque année, dans les chefs-lieux d'arrondissement. On sait d'ailleurs qu'aucune imitation ou copie d'ancien ne sera acceptée.

Le grand hall d'honneur, dont le péristyle s'ouvrira sur le quai d'Orsay, comprendra trois salles distinctes réservées, dans l'ordre, à l'activité bretonne, à l'expression de la pensée, à l'art religieux.

La première de ces salles montrera en fait la vie économique de la Bretagne et le travail du peuple breton. Ceux-ci se dégageront d'abord symboliquement d'une suite de panneaux décoratifs réalisés par les artistes les plus réputés de Bretagne, puis, graphiquement, dans une longue fresque composée de grandes photos montées, avec inscriptions et motifs décoratifs qui résumeront, synthétiseront, l'effort de la production de la Bretagne, dans tous les domaines économiques : agriculture, marine, pêche, industrie, commerce.

La salle de la pensée s'enveloppera d'une atmosphère recueillie et silencieuse pour évoquer tout ce qui, en Bretagne, a contribué au prestige de la pensée française à travers le monde : rappel des écrivains, des poètes, des philosophes, des artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, et de leurs œuvres; présentation des journaux, des revues, des bulletins, de nos sociétés savantes, des ouvrages et des livres de nos écrivains modernes.

D'une part, l'ensemble sculptural, inspiré de nos jubés dans sa forme, un vaste panneau décoratif d'autre part, établiront par leur caractère symbolique comment l'histoire, la légende, la tradition, la volonté aussi ont contribué à l'évolution du merveilleux celtique et de la pensée bretonne, à l'intime union avec le magnifique esprit

de la France entière, pour former ce grand tout, rayonnant et noble, qu'est la pensée française.

Au centre de la salle, une mappemonde de pierre et de céramique dira la gloire des découvreurs de terre bretons, montrera les colonies qu'ils ont données à la France, indiquera les lignes de navigation desservies par les navires attachés ou construits dans nos ports bretons, et sur le cercle équatorial se lira, en dialecte breton : « Parloù où le soleil passe le Breton a passé. »

C'est dans cette salle de la pensée que se trouvera la place réservée à la langue bretonne, dont la note ineffable est l'une des plus riches qui soient au clavier du verbe humain.

La salle d'art religieux avec son autel, ses vases, ses objets cultuels, ses vitraux, ses statues de saints, constituera le fond mystique et pieux d'un tout, qui, nous le désirons, saura répondre au sentiment intime de ceux qui goûtent la douceur prenante des manifestations de l'âme bretonne.

L'étage intermédiaire, entre les deux rez-de-chaussée du quai d'Orsay et de la berge, sera presque en entier réservé aux productions artisanales. Un appartement, lui aussi synthétique, réalisera un ensemble de pièces aménagées dans un but déterminé, fonction d'un programme logique d'urbanisme. Il faut ici avoir le courage de renoncer à certains effets faciles en vue de plaire au grand public pour envisager uniquement l'emploi d'un mobilier approprié en dehors du meuble trop décoratif et trop original, qui aura d'ailleurs sa place dans la galerie qui lui est réservée, à la suite d'une cabine de capitaine au long cours et d'une salle plus particulièrement affectée à la région nantaise.

Le rez-de-chaussée de la Maison de Bretagne sera moins sévère d'aspect. A côté des salles d'agriculture, de la marine marchande, du tourisme, se tiendra l'artisanat animé : grainiers, potiers, tourneurs sur bois, sabotiers, dentelliers, fabricants de galettes, etc... exerceront leur art publiquement, créant ainsi une note pittoresque que complètera la présence de plusieurs bateaux de pêche de types différents : thonier, bisquine, sardinier, sinagot.

Tout cela sera définitivement mis au point avant peu. Cet exposé suffit aujourd'hui pour montrer le plan arrêté par le Comité, plan qui est le résultat d'un effort de coordination des suggestions les plus diverses qu'il a reçues.

La Bretagne n'est pas une région quelconque, une province sans caractère, sans traditions et sans aspirations. C'est un pays qui, fier de son passé, riche de lui, va résolument vers l'avenir qu'il s'est tracé. Et c'est ce que le Comité Breton de 1937 ne saurait oublier.

O.-L. AUBERT.

JULES CHÉRET EN BRETAGNE

Le centenaire du maître-créateur de la fiche artistique illustrée, Jules Chéret, a passé inaperçu. Je ne sais même pas que ses disciples aient pensé à lui et se soient réunis le 12 juin, pour commémorer son souvenir, dans ce Paris où il a vu le jour.

J'ai rencontré Jules Chéret à Paimpol, il y a une trentaine d'années, à l'époque où il esquivait régulièrement à Pos-Even. Il faisait son marché, sur la place, en compagnie de sa femme. Il allait d'étal en étal, le front haut sous son large chapeau, s'entretenant simplement avec les marchands. Sa physionomie me frappa et ce fut Jean-Louis Le Flem, directeur du *Journal de Paimpol*, qui me le nomma.

Bien avant que la guerre n'éclatât, Jules Chéret avait abandonné la Bretagne pour la Côte d'Azur. Les infirmités étaient arrivées avec les ans. Il était devenu aveugle. Sa femme l'entourait de soins affectueux afin de lui rendre sa cécité moins pénible, mais, hélas ! elle perdit aussi la vue.

Le regretté Armand Dayot m'a raconté que M^{re} Chéret n'avoua jamais à son mari qu'elle était, à son tour, privée de la lumière du jour. — Il aurait trop de chagrin s'il l'apprenait, disait-elle.

Jules Chéret avait été en relations avec la Bretagne, tout à fait à ses débuts, sous le Second-Empire, relations d'ailleurs très indirectes, puisque c'est à Londres que celles-ci s'étaient nouées, par l'intermédiaire d'un Breton émigré après le Deux-Décembre, Auguste Le Maout, frère du savant briocheux Charles Le Maout.

Pour se distraire des mélancolies de l'exil, Auguste Le Maout avait composé un poème comique : « Le Parfumeur », dédié à son compatriote et ami Eugène Rimmel. « L'un des plus célèbres parfumeurs de l'Angleterre », lequel venait de publier son ouvrage : « Le Livre des Parfums », qui fait encore aujourd'hui autorité dans la matière.

Auguste Le Maout déclare dans une note que sa « bleuette » est illustrée « par une jeune artiste du plus grand talent, M. Jules Chéret, qui n'a pas dédaigné de lui prêter le concours de son spirituel crayon ».

Nous pensons que la reproduction *in extenso* du chant premier du poème de Aug.-Ar. Maout, avec les illustrations de Jules Chéret, est le meilleur hommage que nous puissions rendre à la mémoire de ce dernier, à l'occasion de son centenaire.

N. D.



PAR
AUG. AR MAOUT. — Dessins de J. CHÉRET.



Qu'est-ce qu'un Parfumeur? — Un Parfumeur, c'est l'homme
qui sait rendre aux fleurs leur plus subtil arôme,
Et qui, l'incorporant à des esprits actifs,



L'homme qui sait prêter aux vieilles la jeunesse,
Amener une ride, espérer une tresse,
Changer la coquette en un vierge certain,
Une joyeuse en l'air, valser une main,
Cambier un œil rebelle au bord d'un paupier,
Rendre aux apparets leurs fidèles prestataires,
Et qui, par des secrets au volube trouvaits,
Du Temps fait Adonis, de Cylèle Vénus.



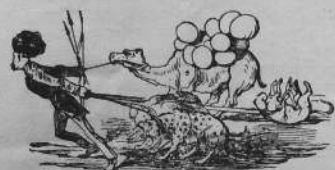
Et fait de ses riges pour son nez effilé,
C'est l'homme qui, gentil dans ses libations,
Sait d'un bouquet, pousser délicie le grinceau,
Et projeter pour nous, sans être, sans crainte,
Des diètes qui font jolies d'après.



Il est vieux ; (La jeunesse est sans expérience !) Mais on dit qu'autrefois, tout rempli de vaillance, Il allait, l'arc en main, dans les climats divers, Chasser le fer lion, ce sultan des déserts,



Terrasser l'ours qui dort sur l'alpe aux rudes cimes,



Et que, le soir, chagrinant de détonilles opimes, D'ouïres qui respoignait de l'huile du castor, Un chameau que l'ingrat destinait à la mort, Il regagnait joyeux le logis de ses pères...



(Qui peut de cœur humain sonder les noirs abîmes) Le parfumeur alors déposait ses victimes, Il égorgeait ses cœurs, éventrait ses chameaux, Coupait en vils fragments le roi des animaux, Malaxait leurs débris dans une eau fraîche et pure, Et commençait sans honte une horrible friandise Dont les âmes parfums, aux immortels effluves, Allaient ragailhardir Jéhabel aux enfers.



O grasse d'ours ! O toi pomme de incompressible Moelle d'un vieux chameau qui vicié à l'huile, Sang d'un lion que sut répandre un chasseur, Vous étiez, dès ce temps, la gloire du métier ! On employait déjà pour vous rendre plus chères Le nerf des bouffis, le suif de pauvres bêtes furues Que dans les sbutoires on allait voir mourir Les parfumeurs semblaient pressoirer l'aveu.



Pour peure on en cite un, traçant sans empereur, Qui transporta jadis ses larves à Cologne, Et creusa dans sa cour un grand puits qui donna L'Eau Triple du second Jehannin Farina.



Cet intrigant fit plus : (Jénu, le cœur si va esquis) Il avait pris le nom, il déroba l'enseigne, Et mit en lettres d'or au faite de son mur " Je suis le Farina, le Grand, le Frot, le Pur ! " L'Eau qui sort de mon puits arde est la véritable " Et mon voisin n'est rien... qu'un autre misérable "



Ils étaient deux alors ; ils sont mille aujourd'hui ! Sur ces temps primitifs le doux progrès a lui, Et chaque jour le Rhin vers Cologne charrie De nombreux Farina, tous "arid", tous "Jean-Marie"



Là des braisiers ardents, de bécottes chaudières Attendaient... La vapeur grondait dans l'alambic ; Sur le sable brillant les ouïres mis à pic Pétillaient et fumaient ; dans les crachats ventricux Se vidaient tour-à-tour fuciers, ballons, cornues... Des liquides visqueux, infects, affreux à voir, Tombaient, pleurs embrouillés, d'un immense entonnoir. La tout était mystère, ombre, métamorphose, L'égoût donnait le lys et le fumier la rose...



Le profane indiscret à cet étrange aspect, Se voulait pénétrer d'horreur.



et de respect !



Le Château de Gilles de Raiz à Machecoul

PARMI les nombreux domaines que ce richissime personnage — Messire Gilles de Raiz — possédait sur le territoire actuel du département de Loire-Inférieure, celui de Machecoul conserve sans contredit une des ruines les plus impressionnantes qu'aient épargnées les intempéries comme la main des hommes; et cependant, les habitants ne se sont pas fait faute de prendre à même dans les portions subsistantes la pierre qui leur convenait, aussi bien pour leurs propres maisons que pour les simples empièvements de chemins. J'avais précisément demandé à l'un de mes amis, qui s'est quelque peu spécialisé dans ce genre de reconstitutions, d'aller voir sur place s'il serait possible d'effectuer celle de cette ancienne résidence seigneuriale, mais à son vif regret, cela lui a paru impraticable en raison même des déprédations commises depuis tant d'années sans doute; à tel point que cet endroit était devenu — selon son expression — une véritable carrière pour les gens du pays. Si donc l'on ne ne peut se faire une idée exacte de son ensemble, du moins le visiteur peut-il retrouver les dispositions particulières des différents bâtiments qui la composaient.

grâce aux substructions ou fondations restant encore; c'est ainsi que l'on y discerne les parties essentielles d'une forteresse qui, à vrai dire, ne devait pas être d'une importance extrême; peut-être au fait, avait-elle été édifiée sans plus sur l'emplacement d'un châtelier ou même d'une motte mérovingienne, comme il est toujours permis de le presumer. Parcelllement, l'assiette à peu près rectangulaire des fortifications se reconnaît aisément par les amoncellements de terre et de pierres qu'elles ont formés çà et là; après avoir traversé un espace de terrain qui constituait probablement la baïlle, où se trouve à présent une ferme avec un vieux puits, on accède ensuite à l'entrée primitive du château, défendue d'ailleurs par deux tours dont les bases subsistent aussi; de plus, une sorte de barbacane avait été élevée en avant, en même temps qu'un assez vaste logis en guise de redoute, où les murs sont percés de meurtrières et de fenêtres totalement délastrées aujourd'hui. Le groupe de constructions que représente notre dessin d'en-tête peut vraisemblablement être considéré comme le donjon principal, composé d'une grosse tour à laquelle s'accote

un châtelet de forme carrée; sur la façade de ce dernier s'ouvrait une porte-poterne à pont-levis; enfin un autre corps de logements s'y adossait également à l'est, car on remarque plusieurs amorces de murs orientés dans cette direction.

Si maintenant nous passons à l'intérieur de ces mêmes constructions, nous rencontrerons partout un égal délabrement, au milieu duquel se distinguent néanmoins quelques cheminées assez caractéristiques de l'époque; inévitablement aussi, nous repérons des caves ou magasins aux voûtes sombres que l'on a baptisés du nom traditionnel de souterrains ou de cachots; au surplus, s'il faut en croire l'attestation du digne Ogée, dans son dictionnaire historique, l'on voyait encore de son temps, suspendu à la muraille d'une des salles, un énorme sabre ayant appartenu à Gilles de Raiz lui-même: sabre qui peut aller, ce me semble, rejoindre dans l'Histoire celui de M. Joseph Prudhomme ou cet autre que la Grande-Duchesse de Gêrolstein tenait de feu son noble père?

Quoi qu'il en soit de ces détails plus ou moins véridiques, on est obligé d'avouer que les alentours de cette forteresse, loin d'être plaisants, incitaient plutôt à la mélancolie dans leur monotone uniformité; de tous côtés en effet, s'étend avec ses innombrables canaux la basse plaine du Marais — cette « terre qui meurt », — comme l'a si nettement dépeint un romancier très notoirement consciencieux.

Pour ma part, j'ai parcouru ces parages par un temps froid d'automne et sous le ciel chargé de nuées, tous ces remparts démantelés, toutes ces tours en décombres ajoutaient au site leur aspect presque lugubre. Si justement, comme l'a dit Amiel, un paysage est un état de l'âme, véritablement celui-ci ne saurait inspirer, au titre émotif, que des sentiments d'angoisse ou d'oppression.

Saura-t-on jamais après tout, si l'inquiétant personnage qui habitait là jadis, n'éprouva pas à ses heures cette tristesse des choses et si la noirceur de ses desseins ne correspondait pas un peu à l'ambiance environnante de ces mornes horizons? Sans vouloir l'absoudre le moins du monde de ses terribles fautes, il me paraît superflu de rappeler une fois de plus toutes les turpitudes qui lui furent imputées spécialement en ce séjour; ce sont toujours les mêmes actes de lubricité, de dépravation maladroite, ou le viol et le stupre se mêlant à ces diableries les plus extravagantes que certains écrivains ont du reste relatées avec une complaisance excessive, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire précédemment à son sujet.

Bien entendu, le centre de Machecoul ne fut pas épargné non plus dans les meurtres locaux, que Gilles dut y commettre comme partout ailleurs, s'il faut ajouter foi à toutes les dépositions testimoniales peut-être un peu trop identiques pour ne pas être concertées d'avance, ainsi qu'on serait tenté de le croire parfois.

Depuis lors en tous cas, le silence s'est fait autour de cette sinistre demeure de plus en plus ruiniforme dans son délaissement, jusqu'à ce jour pas très lointain où certain médecin parisien s'avisa, paraît-il, de découvrir à nouveau en ce point, des mines d'or anciennement exploitées; il est à supposer que les travaux de prospection ne donneront pas des résultats très satisfaisants et que le projet en question dut être abandonné, car on n'en entendit plus jamais parler dans la région; ce qui fut grand dommage, en somme, puisque ce précieux filon eût été d'un si utile secours au haut et puissant seigneur du lieu, qui ne le connut point en son temps, hélas, lorsqu'il fallut enfin régler ses immenses dettes ou rembourser ses emprunts démesurés!

Jacques POINTE.

(Illustrations de l'auteur.)



Armoiries de Gilles de Raiz (d'après un sceau ancien)

EN BRETAGNE

L'ANCIENNETÉ DE L'ORATOIRE DE SAINT-GUIREC

Une curieuse et intéressante polémique vient de surgir à Petros-Guirec au sujet de l'ancienneté du célèbre oratoire de Saint-Guirec. M. Henri Grosperin, désigné général de la Société pour la Protection des Paysages de France, assure qu'une « confusion française tend à s'établir entre l'épocaïque de la restauration de l'oratoire de Saint-Guirec, au XIII^e siècle, et sa construction qui remonte très vraisemblablement au début de l'art roman ».

« Quiconque regarde l'oratoire de Saint-Guirec », écrit M. Grosperin, « est frappé de la différence de style et de matériaux existant entre l'auteur, datant effectivement du XIII^e siècle, et tant de colonnes romanes trapues et décorées de cornues de bélier, qui attestent une époque beaucoup plus ancienne. »

M. André Rouault, notre collaborateur, répond à M. Grosperin qu'il faut limiter l'ancienneté de l'oratoire au XII^e siècle. Sans vouloir trancher définitivement la question, il ajoute :

« Les péloponésiens nous ont appris que des mouvements violents de la mer modèrent, du V^e au X^e siècle, le littoral de notre pays. Des vagues immenses engouffraient des forêts, creusaient des criques, dégageaient des blocs de granit pour les accumuler un peu partout. En bref, nos côtes subirent un rude assaut auquel il était impossible que l'oratoire de Saint-Guirec résistât. »

« L'arcade gothique de l'édifice est, en toute certitude, postérieure au XIII^e siècle. On nous objectera qu'elle a été reconstruite et qu'à l'origine elle était à plein cintre, de pur style roman. C'est fort possible, mais les colonnes et leurs chapiteaux n'ont pas varié. »

« Ces colonnes sont dans la manière du XI^e siècle. Nous nous refusons à y voir la marque des V^e, VI^e ou VIII^e siècles. Nous nous reportons pour l'affirmer à l'ouvrage d'Oudin : « Manuel d'archéologie, Paris 1850 », sur lequel figure un schéma donnant la ligne approximative de la façade de l'oratoire. Il ne faut pas non plus perdre de vue le retard général des monuments bretons sur les styles, aussi bien romans que gothiques ou renaissance. D'autre part, l'oratoire ne fut pas le œuvre de quelque artiste en renom, mais bien définies. Nous imaginons travaillant sous la direction d'un moine pieux de bonne volonté, à défaut de venir d'un drame de la mer ou d'un sinistère abordage. »

ABONNEZ-VOUS À LA REVUE « BRETAGNE » 40 FRANCS PAR AN

GRANDE-BRETAGNE ET FRANCE

On ne saurait trop insister sur l'importance de la manifestation franco-britannique qui a été la venue sur la Côte d'Emeraude de la délégation des maires anglais et des membres de l'Association Grande-Bretagne et France, les 20, 21 et 22 juin dernier. C'était le rendu de la visite que firent, l'an dernier, en Angleterre, les maires de la Côte d'Emeraude.

Cette délégation, présidée par le maréchal Claude Jacob, qui combattit en France durant la grande guerre, a été reçue par les autorités de Saint-Malo et de la région, ayant à leur tête MM. Gasnier-Duparc, ministre de la Marine, sénateur-maire de St-Malo, Guy La Chambre, député, maire de Saint-Servan, et Kester, maire de Dinard.

Au cours des diverses manifestations qui se déroulèrent, l'amitié franco-britannique fut maintes fois affirmée, notamment lors de l'inauguration de la plaque commémorant le centenaire de la venue à Dinard, à cette époque modeste village de pêcheurs accouché aux falaises de la Rance, des premiers sujets britanniques.

Le banquet de la Presse, le dimanche, servi au Gallio-Hôtel, fournit à M. Gasnier-Duparc l'occasion de souligner le désir de paix de la France et de rappeler aux visiteurs que les mêmes champs de bataille où l'égal semblable de noblesse et de générosité.

Le maréchal Sir Claude Jacob exprima, à son tour, les sentiments et les liens qui unissent la France et l'Angleterre, puis il souligna combien

ses amis et lui appréciaient l'hospitalité de la Côte d'Emeraude.

L'après-midi, nos hôtes, que les cars de la Route de Bretagne avaient, la veille, conduits à Saint-Cast, puis Combourg où les souvenirs de Glastoubruid leur rappelaient les séjours de celui-ci en Angleterre, tout d'abord au temps de sa jeunesse, puis comme ambassadeur de France. Au retour, ils assistèrent à un vin d'honneur offert par la Municipalité de Saint-Servan.

La journée du lundi fut celle de Saint-Malo qui, pour recevoir ses hôtes, s'était magnifiquement peignée. Le déjeuner, servi dans la salle de l'hôtel de ville, rassembla les convives d'élite. M. Gasnier-Duparc affirma, à nouveau, les sentiments pacifiques de la France et de l'Angleterre, persuadé, dit-il, « que l'union de nos efforts et de nos énergies, si elle ne peut être considérée comme un instrument absolu de paix, constitue du moins une des conditions nécessaires sans que la juste paix ne saurait exister ».

L'excursion au Mont Saint-Michel enthousiasma les visiteurs qui, de retour à Saint-Malo, s'embarquèrent le soir même sur le steamer Dinard, dans la plus grande cordialité, sous escorte de la *Marysultan*, du God avec le King, du *Foy* et le *John* qui relâchèrent de la Madelon.

Entre temps les visiteurs avaient été reçus par Sir Robert Mond et Lady Mond dans leur magnifique propriété.

La presse britannique était représentée à ces diverses manifestations par une vingtaine d'écrivains appartenant aux plus importants journaux anglais.



Saint-Lunaire. — La Plage de Dinard

Tous ont publié des comptes rendus importants et enthousiastes disant la cordialité de l'accueil qui leur a été fait et insistant sur la pittoresque beauté de cette Côte d'Emeraude, dont on ne fera jamais trop l'éloge.

LE CONGRES CELTIQUE DE GUÉMENE-SUR-SCORFF

Le Congrès celtique, qui se tiendra à Guéméné-sur-Scorff du 25 au 28 juillet, réunira certainement un ensemble imposant de collégiants enthousiastes qui, des quatre coins du haut et du bas pays, viendront commémorer dans un ensemble de fêtes et de cérémonies grandioses, le nom et l'œuvre de Joseph Loth, le savant dont la vie a été consacrée uniquement à révéler au monde tout ce que la Bretagne lui a apporté de culture et de civilisation.

Le comité a reçu la promesse de la présence de MM. D. Davy, recteur de l'Académie de Rennes; Galletier, doyen de la Faculté des Lettres; Pierre Le Roux, professeur de Celtique; Paul Diversé, chargé de cours à l'Université de Swansea; M^{lle} Mary Williams, professeur à Swansea; Ivor L. Evans, principal du Collège d'Université de Aberystwyth, qui feront, le samedi 25 juillet, des conférences sur Joseph Loth et ses œuvres.

Le dimanche 26 sera inauguré, sous la présidence de Taldri, ancien élève de Loth, la « Place Loth », ainsi qu'un mémorial de bronze contre la maison natale des saboteurs Loth, et ce sera M. Eugène Rio, sénateur, ancien ministre, et barde du gorsedd, qui exprimera la gratitude des Vanetais à leur grand homme. Un immense cortège de sociétés bretonnes en costume national fera le tour de la vieille cité, et se rendra au cimetière, où une belle branche de chêne en bronze avec ces mots gravés : *Burdad breiz izel de Loth*, sera déposée sur sa tombe.

Dans une fête organisée au Pont-Bihan par le Scorff, un théâtre de verdure se dressera où des milliers de spectateurs verront les Cercles Bretons de Saint-Nicolas-du-Péram, de Pontivy, de Quimperlé, de Nantes et de Paris, dans leurs chœurs et leurs danses aux huioux, et chanteurs populaires du pays, les costumes pourlets, objets de divers concours.

Le Gorsedd Игор se tiendra le lundi matin sur le haut d'une colline domnant Guéméné, le Maré Pichot, d'où l'on embrasse une superbe panorama : là, avant les investitures de nouveaux bardes, l'éloge de Loth sera encore prononcé, en dialecte vanetais, par E. Kest, le druide de Locmariaquer, il se suivra les cérémonies de la Paix, du Gou, du Mariage des Epées, cette Galette conduite par le député de Faint-Fred-Lawelleyr Jous et les Bretons se nom de qui se présentera l'Orate-Droeur Meneyr, adjoint au maire de Carnac.

L'après-midi du lundi a été demandée au collège des bardes par la présidence des Cercles celtiques et par l'Union pour l'enseignement de la langue. Ces deux sociétés tiendront chacune leur réunion, la première sous la pré-

sidence de MM. Régner et Guéguen, la seconde sous la présidence de MM. Yannik Fouéré et Roparz Audic. Seront convoquées à s'y faire représenter, les 200 municipalités qui ont émis un vote favorable à l'enseignement de la langue nationale. La question y sera étudiée sous tous ses aspects. Une telle discussion publique n'a jamais encore été envisagée.

Tous les soirs, concerts par les meilleurs artistes du Gorsedd, M. et M^{lle} Cuffé, Tina Lucia, Job Kergrist, Loetz Er Stévan, de Lanester, etc. Excursion à Kernascleden, Pontcalec et la vallée du Scorff pour finir ce Congrès, qui fera date dans les annales du Morbihan.



Henry Thibault de la Geichardière, Barde Telen-Aour (voir article p. 203).

D'un mois à l'autre

DINARD. — Ainsi que nous le laissons prévoir dans un précédent numéro, le concours Lépine, qui s'est ouvert à Dinard le 5 juillet a obtenu le plus vif succès. Celui-ci fut inauguré par M. Lainez, représentant du Ministère du Commerce, dont la visite a traversé les stands présentés plus d'une grande heure. Entouré de MM. Boderson, préfet d'Ille-et-Vilaine, Koster, maire de Dinard, Davy, recteur de l'Académie, Le Lay, inspecteur d'Académie et de nombreuses personnalités, le représentant du ministère s'arrêta particulièrement devant le stand de la Marine nationale, monté par les soins du lieutenant de vaisseau de Cornulier, aide de camp de l'amiral Castex, précédé maritime avec la collaboration que des travaux maritimes à Brest; du Mout, de Brest; des maîtres Roche et Méhanna, de Lorient. Il admira aussi l'exposition des écoles, qui lui fut présentée par MM. Le Lay, inspecteur d'Académie, et Département, inspecteur inspecteur de l'Enseignement primaire.

FOUGÈRES. — Fougères a dignement fêté le séjour de Victor Hugo et de Juliette Drouot à Fougères. En présence de l'exposition Victor Hugo, on a tenu à la permanence du Soudier d'Initiales, où le public a pu voir différents manuscrits et dessins de Drouot, des lettres de lui et de Juliette les consécra de la compagnie du « Chat Boté » ont donné une très lente représentation de Ray Blas de M. Polrot-Biéber, l'un des membres les plus éminents de l'Association Nationale Victor-Hugo de Paris, qui ouvre la place que tient la Bretagne dans la vingt-troisième, l'auteur de *Quatre-vingt-dix*, M. Davy, recteur de l'Académie de Rennes, avait bien voulu accorder le patronage de sa haute autorité à ces fêtes dont le grand organisateur fut M. Aubré, l'ami du Soudier, à qui l'on doit déjà tant d'ouvrages de valeur sur Fougères et la Fougère.

QUIMPER. — L'Association Bretonne a tenu son Congrès annuel à Quimper du lundi 29 juin au jeudi soir 2 juillet. Les séances de travail ont eu lieu les lundi, mardi et mercredi. D'intéressants rapports d'une documentation certaine ont été lus et discutés longuement. Dans la matinée du mercredi, la question de l'enseignement de la langue bretonne a été l'objet de communications qui faiblissent l'ampleur du mouvement qui se manifeste depuis plusieurs années. Dans l'après-midi, les congressistes, sous la conduite éclairée de M. Waquet, archiviste départemental, président de la Société Archéologique, ont visité Quimper et tout particulièrement le faubourg de Locmaria. Le Congrès a été clôturé le jeudi par une excursion, conduite encore par M. Waquet à Pont-Croix, la Pointe du Bas, où a eu lieu le déjeuner, avec retour par Douarnenez et Loc Ronan.

SANT-MALO. — Marin Marie, le peintre navigateur bien connu sur la Côte d'Emeraude, va s'embarquer, le mois prochain, pour New-York, à bord du *Champlain*, emmenant avec lui sa vedette-moteur. Il compte, en effet, revenir en France seul à bord de son embarcation.

On sait qu'en 1932, Marin Marie a déjà traversé l'Océan, — mais en France en Amérique — à bord d'un petit voilier, où il était également seul. La vedette-moteur qu'il compte utiliser pour revenir d'Amérique en France — l'*Arlet* — a une longueur de 13 mètres, une largeur de 2 m. 50 et un moteur de 35 CV.

Marin Marie espère effectuer la traversée en 20 ou 25 jours.

VANNES. — Le samedi 20 juin a eu lieu, à la cathédrale de Vannes, le mariage de M^{lle} Marie-Claire Rougemont, la gracieuse fille du préfet du Morbihan, et de M^{lle} née de Perceval, avec M. Jean Colliot, chef de cabinet. Ce fut une très belle cérémonie, avec adresses aux jeunes époux aux leurs vœux.

LA PAGE DU TOURISME

Les grands travaux et la Bretagne

Le Gouvernement annonce la réalisation prochaine, pour résoudre le chômage et vaincre la crise, de son programme de grands travaux; la dépense répartie sur plusieurs années atteindrait le chiffre de 20 milliards.

C'est le moment pour la Bretagne de réclamer sa part légitime dans cet aménagement général du pays. Il faut qu'un plan d'ensemble soit établi, surtout en ce qui concerne nos routes. Déjà, nous l'avons dit, il ne s'agit pas de construire à grands frais des autostrades qui n'ont ni répondent à aucun inéluctable besoin, mais bien plutôt d'améliorer ce qui existe et de créer des raccourcis rationnels qui donneraient à l'ensemble du réseau routier breton la perfection vers laquelle il ne cesse de progresser depuis plusieurs années.

Aménager la voie centrale de Bretagne de Rennes à Brest est une dépense productrice et nullement égratante. Il suffit de modifier certains profils, de couper droit au milieu des sinuosités, tout particulièrement entre Rennes et St-Méen. De même la route nationale Rennes, Lamballe, Saint-Brieuc, Guingamp, Morlaix, Landerneau, Brest, pourrait, à peu de frais, devenir une voie parfaite à tous les points de vue. Déjà, en maints endroits, elle a été élargie. Le dangereux pont de Pacé ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Il ne reste plus,

d'ici, de là, que de rares virages qui n'ont pas été transformés. Mais certains passages à niveau, notamment celui de Broons, devraient être supprimés!

Il faudra ensuite s'attaquer à la construction de la route en courbe côtière, que réclament avec une insistance justifiée ceux qui veulent aller librement vers la beauté. Nous savons de bonne source que des études ont été faites, sont presque au point, dans chacun des départements du littoral breton, et qu'il suffira de les coordonner pour donner satisfaction pleine et entière aux intéressés. Cette route côtière, partant du Mont Saint-Michel, pour rejoindre les rives de la Loire, mettrait en valeur les sites et les monuments naturels de chez nous, aussi nombreux que variés, et constituerait le plus merveilleux boulevard qui se puisse rêver. Ce serait quelque chose comme un Tro-Breiz moderne, digne en tous points de son ancêtre, ce chemin vert et béni qui, si l'on en croit la tradition, conduisait au ciel en passant par les sept évêchés de Bretagne. Ce serait, en outre, la voie de la prospérité touristique bretonne, comme la route des Alpes qui elle traverse les départements et les départements.

Elle se grefferait tout naturellement à la route verte dont les régions allemandes et françaises demandent l'établissement pour diminuer, par une ligne droite, la distance entre la capitale et l'Armorique.

Ce n'est pas à nous d'indiquer comment le problème peut être résolu. La solution est entre les mains des techniciens et de ceux qui tiennent le « nerf de la guerre ».

Mais les Parlementaires, les Conseils généraux, les Municipalités, les Chambres de Commerce et d'Agriculture, les Groupements Touristiques, bref tous ceux qui ont charge de veiller au développement des forces économiques, de la fortune générale du pays, ont le devoir de se préparer, d'être prêts à l'heure H, pour obtenir ce à quoi la Bretagne a droit, empêcher qu'elle soit, une fois de plus, sacrifiée au bénéfice d'autres plus exigeants, plus audacieux.

Job Le Bihan.

SOUTENONS LES SYNDICATS D'INITIATIVES

Comme toutes les organisations bénévoles dans lesquelles le dévouement détermine de quelqu'un assure un fonctionnement souvent difficile, les Syndicats d'Initiatives se ressentent de la crise et des événements qui nous traversent. Ils cependant ne seraient en général tous ceux qui reconnaissent les bénéfices de leur action et se méritent, se rassemblent sans arrière-pensée autour d'un objectif commun, portant un appel moral et matériel, dévouement, les bénévoles personnels qui entraînent les efforts et réussissent.

Pour qu'ils puissent se maintenir dans la voie qu'ils suivent avec tant de ténacité, il faut les aider et les soutenir. Il faut que les commerçants, et tout ce qui vit de leur action, et se méritent, se rassemblent sans arrière-pensée autour d'un objectif commun, portant un appel moral et matériel, dévouement, les bénévoles personnels qui entraînent les efforts et réussissent.



Quimper.

BRETAGNE

Cette aide aux Syndicats d'Initiatives ne doit pas être le seul fait des autochtones... ceux qui s'adressent à eux, les touristes, ont également le devoir de les soutenir.

En soutenant les Syndicats d'Initiatives, en les défendant, c'est sa propre cause que chacun soutient, c'est l'intérêt général lié à l'intérêt particulier que chacun défend.

UNE OMISSION REGRETTABLE

Les trente et quelques ministères qui composent le Gouvernement actuel se sont répartis les portefeuilles et les sous-secrétariats les plus divers. Il serait difficile de spécifier quel sera le rôle exact de chacun.

Donnez-moi l'Indigo, je vous cède les Indigés a dû retentir, quelque peu modifié d'ailleurs, aux oreilles des ministres Indigés.

Il ne nous appartient pas ici d'élever une critique politique. La Bretagne n'a d'ailleurs pas trop à se plaindre puisqu'elle compte deux Ministres: M. Gasnier-Duparc et M. Blanchon.

Ce qui nous surprend un peu, c'est qu'il ne se soit trouvé personne pour demander à M. le Président du Conseil de le charger de s'occuper plus spécialement du tourisme. Car, enfin, puisque le Gouvernement entend redonner à la vie économique du pays le dynamisme qu'elle a perdu, puisqu'il a le désir sincère de ramener chez nous, non seulement les capitaux exportés, mais encore les devises étrangères qui constituent une utile importation invisible, la réorganisation du tourisme aurait dû se placer parmi ses principales préoccupations.

Tous les événements qui viennent de secouer la France ne sont pas de nature à attirer chez elle les visiteurs du dehors... à moins qu'ils ne soient rassurés, d'ici peu, ce que nous souhaitons d'ailleurs de tout cœur.

La situation risque de s'aggraver si l'on ne prend pas les mesures indispensables, la presse étrangère va continuer à représenter une France livrée au bolchevisme, à entretenir une ruvidité de terreur dont nos excellentes brochures ne sauraient profiter.

Ce seront des millions perdus pour nous, sans compter que les succès escomptés pour l'Exposition de 1937 risquent fort d'être compromis.

Ne désespérons pas. Souhaitons qu'apparaissent bientôt aux yeux de nos gouvernants, qui vont, par ailleurs, pour les mettre à la disposition du propagande étrangère qui, on l'a dit et redit, joue le rôle de parent pau-



Carantec et le château du Tausan.

vre, très pauvre même, auprès de l'Italie, de l'Allemagne et même de l'Autriche.

Et il faut que cette propagande soit faite au plus vite et par tous les moyens, afin que nos futurs visiteurs sachent bien qu'ils peuvent venir sans crainte chez nous, qu'ils ne verront pas l'émeute envahir la rue et s'étendre sur nos plages, nos stations thermales ou touristiques.

Peut-être que s'il y avait eu un Sous-Secrétaire d'Etat au tourisme?

TOMBOLA DES JOURNALISTES DE L'OUEST

Les loteries sont nombreuses; mais il en est une qui revient chaque année et à laquelle toute la population de l'Ouest fait le meilleur accueil: c'est la loterie des Journalistes de l'Ouest qui est la plus ancienne de toutes les loteries de presse et qui, depuis 15 ans, a toujours tenu ses engagements et ses promesses.

Tous les gagnants des gros lots de cette loterie sont prêts à en témoigner et ont adressé aux journalistes des lettres d'affectueux remerciements.

M. le Ministre de l'Intérieur a bien voulu, en 1936, comme les années précédentes, autoriser cette loterie.

Pour 2 francs, vous pouvez y gagner: une auto ou 50.000 francs, valeur de la voiture; un des nombreux lots, tous d'une valeur de 50 à 500 fr., répartis entre toutes les séries; et il y en a des centaines, ou encore un des gros lots de chaque série.

Le prix du billet est de 2 francs. Pour recevoir franco des billets, adresser à l'Association des Journalistes de l'Ouest, 11, rue Poullain-Duparc, à Rennes: 1° une enveloppe timbrée sur nom du destinataire; 2° le montant des billets demandés en mandat-poste (seul mode de paiement admis).

LA BAULE - Lors de la dernière réunion, le Conseil d'Administration du Syndicat d'Initiatives de la Côte d'Amour et de la Presqu'île Guérandaise a examiné la suggestion de M. le docteur Barot, président de la Fédération de la Vallée et Châteaux de la Loire, d'organiser chaque année une

fête régionaliste fédérale - genre des Flandres de Gand - dont la réalisation serait confiée tour à tour à un Syndicat d'Initiatives de la Fédération. Cette fête serait tenue sous la direction de la Fédération qui apporterait son concours financier.

GUINGAMP - Le Syndicat d'Initiatives, sous la présidence de M. Le-monnier, est particulièrement actif. Outre qu'il s'est attaché à réaliser le signalement et le classement de Guingamp par des cartes et des parcartes, il a, entre temps, organisé une excursion très réussie au lac de Durdérad, qui a permis de visiter Baudouin, Gilles, Pligeaux, Corlay, la Vallée de Poullanc, Mûr, Cauré, Bon Repos, la Vallée de Daoulas, Laniscat, Sainte-Tryphine, Lanrivain, Toull Goulé, Zérien en Bourbrice. Le Essi a organisé un autre ouvert un concours de dessin, un concours de photographies et un concours de balons d'air. Chacun de ces concours est doté de nombreux prix. Mais son gros effort a porté sur l'organisation des fêtes qui se sont déroulées le 4 juillet à l'occasion du Pardon de Guingamp, que présida M. Verdier, et dans nos rendons compte d'autre part. Dans nos dernières réunions, le Essi a émis une demande de classement de vieilles maisons de la place du Centre.

SAINT-BRIEUC - Nous rappelons que les grandes fêtes organisées à Saint-Brieuc les 18, 19 et 20 juillet par le 71^e régiment d'infanterie et le Comité des fêtes du Syndicat d'Initiatives constitueront une évocation du plus intéressant de nos fêtes de fin de saison. Le programme est en soi-même très riche et très varié. La présentation des fêtes, au parc de la Sport, égale en importance à celle de la tournée donnée à l'occasion des fêtes de Saint-Guilhem. Le défilé à travers la ville des compagnies combattantes, auquel prendront part les personnes costumées, conduites par le chef de régiment et ses vivandières, sera une manifestation entre toutes patriotique et belle.

Calendrier des Fêtes Bretonnes du 15 Juillet à fin Août

Du 15 juillet au 13 août. - Quimper (Finistère): Exposition des Beaux-Arts, peinture, sculpture, céramique.

Du 15 juillet au 15 septembre. - Quiberon (Morbihan): Fête des Plages; Carnac-Plage (Morbihan): Concours de plage chaque semaine.

19 juillet. - Saint-Brieuc: Fête du 71^e R. L., reconstitution des phases de la vie du régiment, grand défilé, 600 costumes, chars, etc.

19 juillet. - Landerneau (Finistère): Pardon de N.-D. de Bon-Voyage; Le Huelgoat (Finistère): Fêtes des Martilles.

21 juillet. - Roscoff (Finistère): Pardon.

26 juillet. - Saint-Jacut-de-la-Mer (Côtes-du-Nord): Grand Pardon de Saint-Christophe, bénédiction des voitures; Le Faouët (Morbihan): Pardon de Saint-Fiacre; Sainte-Anne-d'Auray (Morbihan): Grand Pardon; Fouesnant (Finistère): Pardon de Sainte-Anne.

25 au 28 juillet. - Guéméné-sur-Scorff: Congrès Celtique, Gorsedd des bardes de Bretagne.

11 juillet et août. - Yannes (Morbihan): Régates dans le golfe du Morbihan.

2 août. - Le Huelgoat (Finistère): Pardon N.-D. des Gloux; Guingamp (Côtes-du-Nord): Pardon Saint-Pierre.

3 août. - Belle-Île-en-Mer (Morbihan): Grande Kermesse de Le Palais.

6 et 9 août. - Dinard (Ille-et-Vilaine): Courses hippiques.

9 août. - Carnac (Morbihan): Fête de la commune de Rosière.

15 août. - Saint-Jacut-de-la-Mer (Côtes-du-Nord): Fête de N.-D. des Flots.

14 et 15 août. - Quimper (Finistère): Courses hippiques.

15 et 16 août. - Dinard (Ille-et-Vilaine): Pardon de la Mer, grande fête régionale, maritime et bretonne.

15 août. - Le Folgoët (Finistère): Pardon; Belle-Île-en-Mer (Morbihan): Kermesse des Combattants; Rochefort-en-Terre (Morbihan): N.-D. de la Tronchaye; Brasparts (Finistère): Pardon; Quimper (Finistère): Pardon; Carantec (Finistère):

Pardon; Plougastel-Daoulas (Finistère): Pardon; Brest (Finistère): Pardon breton avec luttes et chants bretons.

16 août. - Concarneau (Finistère): Fêtes des Filets bleus.

15 et 16 août. - Carnac-Plage; La Trinité-sur-Mer (Morbihan): Régates internationales.

16 août. - Melven (Finistère): Pardon de Bonne-Nouvelle.

7 au 23 août. - Belle-Île-en-Mer (Morbihan): Régates internationales, avec croisières pour yachts Belle-Île-Anglais.

22 août. - Blinac: Grande veillée celtique, organisée avec les concours des Cercles celtiques de Nantes, Saint-Brieuc, Saint-Nicolas-du-Pélem.

23 août. - Carnac-Plage (Morbihan): Fête des Menhirs, Démonstrations sportives sur la plage pour enfants, Concours d'élégance automobile, Bals.

25 août. - Rumenol (Finistère): Pardon; Belle-Île-en-Mer (Morbihan): Régates de Sauzun.

30 août. - Radeneu (Morbihan): Pardon Saint-Fiacre; Châteauneuf-du-Faon (Finistère): Pardon de N.-D. des Portes; Quiberon (Morbihan): Fête des Pécheurs à Port-Maria et Pardon Saint-Clément; Erdeven (Morbihan): Pardon des Sept Saints; Audierne (Finistère): Pardon; Sainte-Anne-la-Palme (Finistère): Pardon; Cancale (Ille-et-Vilaine): Régates.

23, 24, 25 août. - Roscoff: Congrès du Bleu-Brug.

29, 30, 31 août. - Grand-Fougeray: Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne.

Bleu-Brug 1936

Exposition de la Presse et du Livre bretons

A l'occasion du Congrès des Bleu-Brug, qui doit avoir lieu à Roscoff, les 23, 24 et 25 août prochain, une exposition de la Presse et du Livre bretons sera organisée à la salle de l'exposition d'art breton (Patronage Sainte-Barbe, 1^{er} étage).

Le Comité de l'Exposition se fait un plaisir d'inviter les éditeurs bretons à exposer les journaux et revues en langue bretonne, bilingue et d'action bretonne.

Seront en outre reçus tous ou-

vrages bretons ou français d'intérêt sur la Bretagne.

Les exposants devront se soumettre aux conditions exigées ci-dessous:

1° Les ouvrages, journaux, revues devront être ou rédigés exclusivement en breton ou en français, traitant de la Bretagne; 2° Il sera perçu un droit d'exposition;

3° Les démarches devront être effectuées avant le 1^{er} août 1936; 4° Ne seront acceptés que les publications et éditions des exposants inscrites avant la date précitée.

Le succès de cette exposition qui marquera une étape dans l'industrie de la Presse et du Livre bretons dépend du dévouement de jermou breton MM. les directeurs de journaux et éditeurs bretons à y apporter leur concours et de l'empressement avec lequel ils répondront à notre appel.

Pour tous détails et renseignements complémentaires s'adresser à l'Union des Écrivains Bretons, Pleyber-Christ (Finistère).

Allez les dimanches à la mer

Excursions à prix très réduits de Rennes à Saint-Malo

Elles ont lieu dès maintenant et sont prévues tous les dimanches et fêtes pendant l'été.

Le voyage a lieu par trains rapides circulant dans l'horaire suivant:

Aller: Rennes: départ, 7 h. 26 - Saint-Malo, arrivée, 8 h. 43.

Retour: Saint-Malo: départ, 19 h. 10 - Rennes, arrivée, 20 h. 25.

Les billets aller et retour sont en vente à la gare de Rennes plusieurs jours à l'avance au tarif extrêmement réduit de 15 francs en 3^e classe, 20 francs en 2^e classe pour les adultes et demi-place pour les enfants de 3 à 7 ans.

Cette excursion est également prévue aux mêmes dates au départ des gares de Vitré, Pontfougères à Pontorson et au départ des gares de Vitré, Pontfougères, Laval, Exvron, Saint-Guilhem et Le Mans. Se renseigner dans les gares sur les horaires des trains et prix des billets.

IMPRIMERIE BRETONNE - RENNES

Le Gerant: L. AUBERT

LA ROUTE DE BRETAGNE



Tantôt blottie au creux d'un vallon, tantôt surplombant la faible baïe par le grand vent de large, la « Route de Bretagne » serpente de Dinard à La Baule, parmi les plages, les forêts, les landes, les fermes, c'est le plus beau ruban de route et le plus pittoresque.

Un service d'autobus, en liaison directe avec les chemins de fer, le parcourt de bout en bout et à l'étape des-vient reconfortants et confortables, les hôtels on Phœnicien et la bonne chère sont proverbiales. Pouvez-vous souhaiter circuit plus passionnant pour vos vacances ?

Pour tous renseignements et pour louer ses places, s'adresser aux Etablissements B.E.A. D.R.E., 17, rue Kitchener à Dinard, concessionnaires des Services et dans toutes les agences de voyage.

NANTES. — La Société Archéologique de Nantes a entendu le 7 juillet, au cours de sa réunion au Manoir de la Touche, une intéressante causerie de M. l'abbé Russon sur la déviation de l'axe central dans certaines églises de la Loire-Inférieure, ainsi qu'une communication sur la Brière et les Briérons, par M. Dominique Barthelemy.

PARIS. — La Société Chateaubriand a tenu sa vingt-cinquième séance de travail le 26 juin, sous la présidence du docteur Le Savoureux, chez la comtesse de Durfort. M. Amédée Outrey communiqua une note sur la maison habitée par Chateaubriand à Athènes

en 1806; la comtesse de Durfort, des documents inédits sur Armand de Chateaubriand, cousin germain de l'écrivain, fusillé en 1804 comme espion des princes; Mlle Darenberg, une lettre inédite de Chateaubriand à Napoléon, datée du 29 mars 1809 et dans laquelle il demande la grâce de ce même cousin; Enfin, M. Maurice Levallant, résumant ses travaux sur les *Mémoires d'outre-tombe*, fit un historique entièrement nouveaux des manuscrits de cet ouvrage et cita de nombreux textes inédits.

RENNES. — Dix mille gymnastes, appartenant à plus de 200 sociétés, ont pris part, les 11 et 12 juillet, au cham-

plonnat de la F. G. S. P. F. Ce fut une belle manifestation au cours de laquelle un public aussi nombreux qu'enthousiaste applaudit les productions sportives des groupes, des équipes et des champions individuels, véritable criterium des résultats obtenus, du comportement des efforts que poursuivent les patronages en faveur de la gymnastique, forme supérieure de l'éducation physique.

SAINTE-ANNE-D'AURAY. — Sous la présidence du cardinal Liénart, archevêque de Lille, le pardon traditionnel de Sainte-Anne-d'Auray, les 25 et 26 juillet, sera particulièrement étourdissant.

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Part. Jour	Prix des repas	NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Part. Jour	Prix des repas
BERNEZ Grand Hôtel Deshayes et Terrien 1, place de la Gare 1, rue Langelais 1, rue de la Gare 1, rue de la Gare 1, rue de la Gare 1, rue de la Gare 1, rue de la Gare	27-61	60 ch. dep. 18	4, 16, 18	2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	3	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
BREST HOTEL MORLAIX HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	30-61 31-61 32-61 33-61 34-61 35-61 36-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	4	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
BREIZH HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	37-61 38-61 39-61 40-61 41-61 42-61 43-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	5	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
CHATEAUBRIANT HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	44-61 45-61 46-61 47-61 48-61 49-61 50-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	6	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
DINARD HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	51-61 52-61 53-61 54-61 55-61 56-61 57-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	7	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
LA BAULE HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	58-61 59-61 60-61 61-61 62-61 63-61 64-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	8	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
LA ROCHE-BEAUVAIS HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	65-61 66-61 67-61 68-61 69-61 70-61 71-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	9	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
LORIENT HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	72-61 73-61 74-61 75-61 76-61 77-61 78-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	10	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
MORLAIX HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	79-61 80-61 81-61 82-61 83-61 84-61 85-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	11	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
NANTES HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	86-61 87-61 88-61 89-61 90-61 91-61 92-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	12	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
RENNES HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	93-61 94-61 95-61 96-61 97-61 98-61 99-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	13	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
SAINT-BRIEUC HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	100-61 101-61 102-61 103-61 104-61 105-61 106-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	14	40 ch. 20/40	20/40	18, 18
VANNES HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL HOTEL BRUNEL	107-61 108-61 109-61 110-61 111-61 112-61 113-61	40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18 40 ch. dep. 18	4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18 4, 16, 18	2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12 2, 18, 12	PERROS-QUIBERN (Troisrivières, Trézel, Plozevet)	15	40 ch. 20/40	20/40	18, 18

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES

Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : **G. DURAND**

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route

REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

LA FONCIÈRE

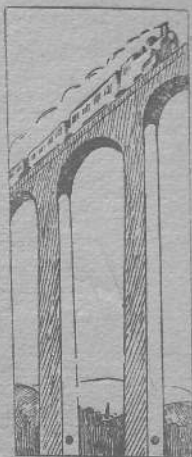
Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN, de l'A.-C. des COTES-DU-NORD, et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

conçoit des conditions particulièrement avantageuses ses Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol.

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétariats des Clubs ou aux Agents de La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest.....	M. SAVER	Rennes.....	M. A. DES BRUYERS
Chateaubriant.....	M. MICHEL	Quimper.....	M. JOURIN
Dinard.....	M. BABY	Rennes.....	M. PROUST
Donnaremes.....	M. QUELLEN	Saint-Brieuc.....	M. BARRAS
Lorient.....	M. FERREUX	Vannes.....	M. MARTEL
Morlaix.....	M. MICHEC	Vieux-Marché.....	M. LE GUENEC



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année. - N° 139

AOUT 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



O.-L. AUBERT
Dessinateur-Faustique

BRETAGNE

Revue Illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : **O.-L. AUBERT** (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 139 (Août 1936)

LE GUIDE LITTÉRAIRE DE LA BRETAGNE, O.-L. AUBERT. — LA BRETAGNE VUE DE HAUT, Jean SANNIER. — ECHOS, BREIZ. — LES PARDONS DE SAINTE-BARBEZ-DU-FAOUEU, Aline BARGAIN. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — LES TROIS MANÈS D'OR, conte de Guillemette MARRION. — TROIS POÈMES : PENSÉE, CHANT DE LA JEUNE FILLE, L'AUTOMNE AUX FRAICHES MAINS, Jeanne PERDRIEL-VAISSIÈRE. — LE HUITIÈME CENTENAIRE DE L'ABBAYE DE LANGONNET, Georges GOYAU. — A LA MÉMOIRE DE JOSEPH LOTH, Joh Le BIBAN. — QUINZE ANS DE ROMANTISME A RENNES, 1828-1843 : V. LA VARIÉTÉ; LOUIS DE LEON, Georges COLLAS. — UNE FÊTE MILITAIRE QUI FUT AUSSI UNE FÊTE D'HISTOIRE, N. D. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

LISTE DES SYNDICATS D'INITIATIVES " ESSIS " DE BRETAGNE

Fédération des Syndicats d'Initiatives de Bretagne
Siège : 1, Place de la Trinité, RENNES

AURAY (Morbihan).
BELLE-ILE-EN-MER (Morbihan).
BINIC (Côtes-du-Nord).
BENODET (Finistère).
BRÉHAT (Côtes-du-Nord).
BREST (Finistère).
CANCALE (Ille-et-Vilaine).
CARNAC (Morbihan).
CONCARNEAU (Finistère).
DINAN (Côtes-du-Nord).
DINARD (Ille-et-Vilaine).
DOL (Ille-et-Vilaine).
DOUARNENEZ (Finistère).
ERQUY (Côtes-du-Nord).
ETABLES (Côtes-du-Nord).
FOUGERES (Ille-et-Vilaine).
GUINCAMP (Côtes-du-Nord).
LAMBALLE (Côtes-du-Nord).
LANCIEUX (Côtes-du-Nord).
LANDERNEAU (Finistère).
LANNION (Côtes-du-Nord).
LAVAL (Mayenne).
LE HUELGOAT (Finistère).
LORIENT (Morbihan).
LE MONT SAINT-MICHEL (Manche).
LOCOQUIREC (Finistère).
LESNEVEN (Finistère).
LES ROSAIRES (Côtes-du-Nord).
MORGAT (Finistère).
MORLAIX (Finistère).
PAIMPOL (Côtes-du-Nord).
PARAMÉ (Ille-et-Vilaine).
PERROS-GUIREC (Côtes-du-Nord).
PLESTIN-LES-GRÈVES (Côtes-du-Nord).
PLOUESCAT (Finistère).
PONT-L'ABBÉ (Finistère).
PONTIVY (Morbihan).
QUIBERON (Morbihan).
QUIMPER (Finistère).
QUIMPERLÉ (Finistère).
RENNES (Ille-et-Vilaine).
SABLES-D'OR (Côtes-du-Nord).
SAINT-BRIAC (Ille-et-Vilaine).
SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord).
SAINT-CAST (Côtes-du-Nord).
ST-JACUT-DE-LA-MER (Côtes-du-Nord).
SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine).
SAINT-POL-DE-LEON (Finistère).
SAINT-QUAY-PORTRIEUX (Côtes-du-Nord).
TRÉBEURDEN (Côtes-du-Nord).
TRÉGASTEL (Côtes-du-Nord).
TRÉGUIER (Côtes-du-Nord).
VAL-ANDRÉ (Côtes-du-Nord).
VANNES (Morbihan).
VITRÉ (Ille-et-Vilaine).

P.O.-MIDI
POUR ALLER
EN ALGERIE
LA VOIE LA PLUS RAPIDE
comportant
LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de
PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-FORT-VEKDRES

DEPART DE PARIS A 19 h. 30
(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagon-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (Vill.)

ARRIVEE A PORT-VEKDRES A 9 h. 40
TRANSBORDÈMENT DIRECT
du train au paquebot de la C^e de Navigation mixte
DEPART DE PORT-VEKDRES

pour ALGER les mercredi et dimanche à 19 h. 30 arrivée le lendemain à 7 heures	pour ORAN les jeudi à 16 h. 30 arrivée le lendemain à 19 h. 30
--	--

Delivrance par les principales gares P. O. MIDI, de
de billets directs pour ALGER et ORAN :

- 1^{er} Billets simples (valables 15 jours).
- 2^{es} Billets d'Aller et Retour (valables de 30 à 90 jours).
- 3^{es} Billets circulaires (valables 90 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16 boulevard des Capucines, et 126, boulevard Haussmann; à la Maison de France, 191, avenue des Champs-Élysées; à Paris; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Antares; aux principales Agences de Voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...
des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE,	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe,	25 fr.	30 fr.
— 2 ^e classe,	25 fr.	30 fr.
— 3 ^e classe,	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères
RENNES

SYNDICATS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE
rattachés à la Fédération de la Vallée de la Loire
Siège : Place Royale, NANTES

GUÉRANDE LA BAULE	LE CROISIC LE POULIGUEN	NANTES PORNIC	PORNIC SAINT-NAZAIRE
----------------------	----------------------------	------------------	-------------------------

**UNION DÉPARTEMENTALE DES GROUPEMENTS
TOURISTIQUES DES COTES-DU-NORD**
Siège : Place du Champ-de-Mars, SAINT-BRIEUC

PARDONS

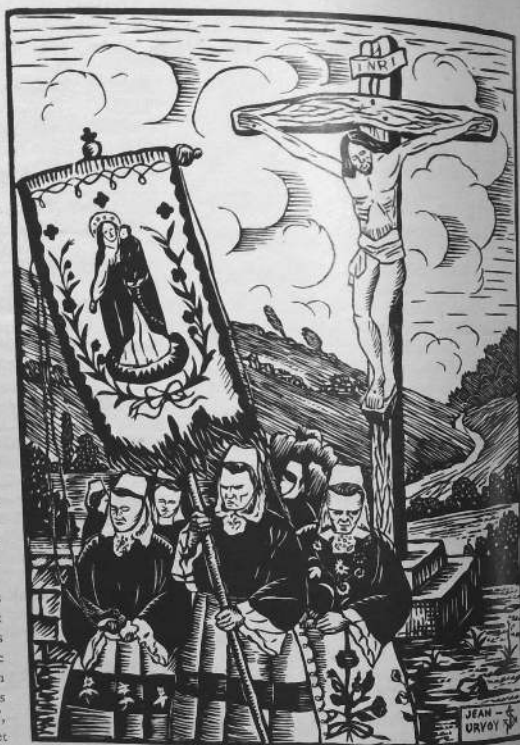
Douze
Bois Gravés
par
Jean URVOY
avec
une Préface
de
Roger VERCEL



Un ensemble très attachant de beaux bois gravés vient d'être édité à Rennes par L'Ouest-Eclair.

Douze grandes planches et deux grands bandeaux accompagnés de lettrines ornées constituent le nouvel Album de Jean Urvoy, le graveur des "Images de la Rance", l'illustrateur spirituel et fidèle des *Chansons du XVIII^e siècle*. Pour accom-

pagner ces émouvantes évocations de notre Bretagne, Roger Vercel, prix Goncourt, a écrit une préface pleine de sensibilité et d'aperçus nouveaux. Cette collaboration de deux talents indiscutés donne à cet album très soigneusement édité et présenté avec le goût moderne que réclame un pareil effort artistique, une indiscutable valeur, non seulement près des bibliophiles avertis mais aussi près de tous les Bretons qu'anime l'amour du Pays.



Spécimen d'un bois réduit de moitié.

15^e Année. - N° 139

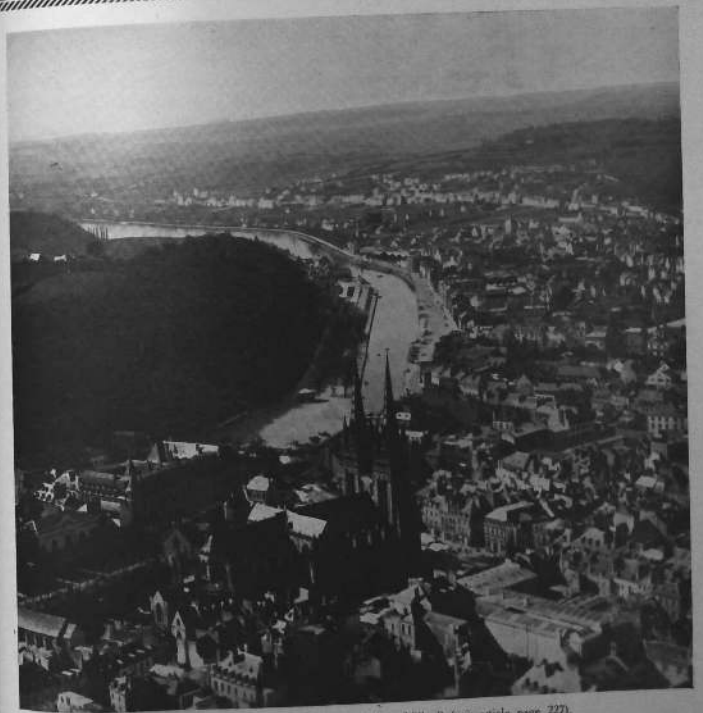
AOUT 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Séoligné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



La Bretagne vue de haut. — Quimper. (photo Villard) (voir article page 227).

Le Guide Littéraire de la Bretagne

Au moment où, dans le numéro de juillet de *Bretagne*, paraissait notre article sur *L'Empire bretonne*, nous recevions le tirage à part d'une étude de MM. Guy Lavaud et Pierre Morel, parue dans le *Mercure de France* sous le titre *Pour une Bibliothèque du Sol*.

N'est-ce pas comme une suite tout indiquée à la suggestion des excursions littéraires dont nous venions de parler? Mieux qu'une suite, c'est un complément. C'est, de plus, le rappel, l'aboutissement de quelques-unes des idées maintes fois développées par nous — et par d'autres bien entendu, parmi lesquels notre collaborateur et ami Auguste Dupouy — notamment au Congrès de la Fédération Régionaliste de Bretagne en 1925 et à l'Assemblée Générale de la F. S. I. B., à Morlaix, en 1931.

C'est presque énoncer un truisme que de dire, aujourd'hui, que le tourisme est né de la littérature, et plus particulièrement du romantisme. Ce sont les descriptions objectivement imprécises de Jean-Jacques Rousseau qui, les premières, ont appelé l'attention du lecteur sur la poésie des sites et des monuments naturels. C'est Chateaubriand qui a commencé à leur donner leur caractère exact, topographique, sans, d'ailleurs, trop tenir compte des réalités, puisque c'est en s'inspirant des aspects de son pays natal qu'il décrit les paysages canadiens, qu'à l'encontre de Marie Lefranc, il n'a jamais vus. Ce sont tous les écrivains formés à leur école qui, eux-mêmes, frappés par le pittoresque, par l'impressionnante beauté des sites, les ont dressés en décors pour y placer les personnages nés de leur imagination. Charles Chassé en a fourni, ici même, maintes justifications.

Voici de cela quarante ans bientôt, jeune Breton adoptif épris des charmes du pays qui l'avait accueilli, j'ai, personnellement, sous la forme d'une anthologie classique destinée aux enfants, mis sur pied un véritable guide littéraire, *Le Livre de la Bretagne*. Qu'il s'agisse des rivières, des montagnes, des villes, des campagnes, des mœurs, des coutumes, des traditions, chacune de ses parties était composée de pages empruntées à des écrivains, Bretons d'origine ou non. Comme le notait alors Anatole Le Braz dans sa préface, il y avait bien des cailloux de valeur discutables dans cette

mosaïque, mais, en maints endroits, brillaient des pierres précieuses.

Les erreurs du débutant, fort explicables, ont été, depuis, magistralement compensées par Anatole Le Braz lui-même quand, à la veille de sa mort, il a publié chez l'éditeur Laurens, à la suite d'une introduction qui tient autant du manifeste que du poème, cette super-sélection de morceaux choisis qu'est son admirable : *Bretagne*.

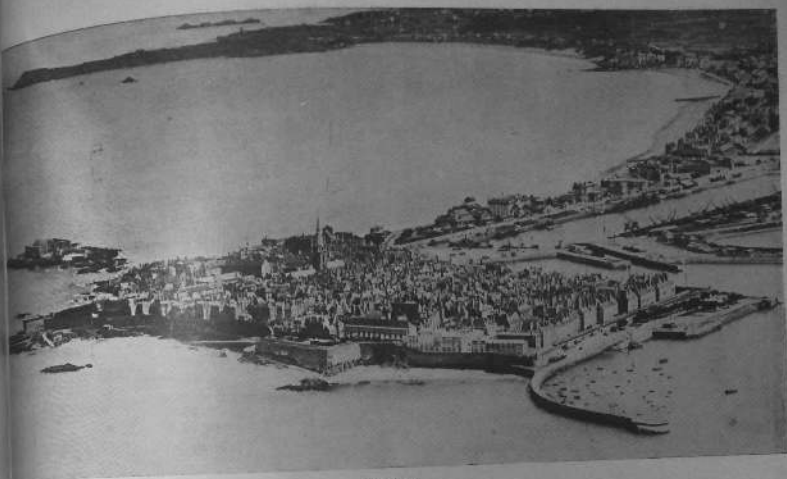
C'est à la réalisation d'une même pensée que tendent les conclusions de l'article de MM. Guy Lavaud et Pierre Morel, quand ils parlent de créer, pour l'Exposition de 1937, une bibliothèque régionaliste « qui grouperait dans un classement commode tout ce qui a été décrit, gravé ou peint en France, à la louange de la France ».

Mais ils ajoutent « à défaut de cette bibliothèque, un autre travail ne s'imposerait pas d'ailleurs, qui serait moins ambitieux, mais dont l'utilité n'est pas niable? Il s'agirait de dresser et de publier l'inventaire de nos richesses. »

Enfin, MM. Guy Lavaud et Pierre Morel ont encore précisé, depuis, leur programme. Ils ont, à cet effet, adressé à leurs confrères régionalistes une lettre-circulaire pour leur demander de les aider à réaliser un *Guide littéraire du Voyageur en France*. Ils prient qu'on leur indique les livres anciens ou modernes qui se rapportent à chaque région les articles épars jetés dans les journaux par les écrivains que les lieux de villégiature où ils séjournaient ont séduits, bref, de leur communiquer tout ce qui peut faciliter l'établissement d'une « géographie de la littérature française ».

C'est un devoir pour les érudits et chercheurs de chez nous d'apporter loyalement leur matériel à l'œuvre de MM. Guy Lavaud et Pierre Morel, de leur indiquer ce qu'ils savent, afin que leur guide soit vraiment une pure expression de la beauté et de l'esprit de la Bretagne. Les éléments ne manquent point, en parlant de Chateaubriand déjà nommé, pour arriver à nos auteurs modernes en passant par Hugo, Mérimée, Balzac, Flaubert, Michelet, Octave Feuillet, Alphonse Daudet et beaucoup d'autres.

O.-L. AUBERT.



Saint-Malo.

LA BRETAGNE VUE DE HAUT

Ce n'est plus « dans la barque d'un gueux vêtu de peau de bique » — un vers de Léon Berthaut qui me revient à la mémoire — que l'on fait maintenant le tour de la vieille Armorique.

Aujourd'hui, c'est le toujours plus vite qui l'emporte, le toujours plus vite qui n'a cessé de s'accélérer depuis le début du siècle, lequel a successivement connu — sans parler du « grand frère » le train, qui, lui, ne peut quitter ses rails droits et parallèles — la bicyclette, le bicyclette à pétrole, l'auto, et le dernier-né, devenu roi, l'aéroplane, tous modes de transports qui permirent, permettent et permettront à l'homme d'aller partout où il lui plaît, partout où se cache la beauté, le pittoresque, afin de les contempler sous leurs aspects les plus divers, de face ou de profil, de loin ou de près, de bas ou de haut.

Le pittoresque vu seulement du sol ne nous satisfait plus. Les panoramas grandioses, même quand leur horizon confine à l'infini, déçoivent. Quel que soit le vaste des espaces, ils donnent une impression de déjà vu, de toujours pareil. Même au sommet de la montagne,

il y a sans cesse une cime qui en cache une autre, une éminence qui forme écran devant la plaine. Du faite de la falaise, c'est une ligne de rochers qui, à quelques encablures, intercepte le regard, lui défend de suivre à son gré les sinuosités de la côte voisine ou l'ardente montée du flot dans la baie.

J'ai transcrit ces réflexions à la descente de l'avion qui m'a conduit de Dinan à Saint-Brieuc, en suivant la côte bretonne. Il est donc tout naturel qu'elles servent de préface à des notes succinctes, malhabilement crayonnées, que je retrouve sur mon carnet :

★
Nous décollons... en quelques secondes nous sommes au-dessus de Dinan. Une légère écharpe de brume diaphane plafonne la ville. Ce n'est pas le « coton » où l'on plonge et remonte à la recherche de la terre ou du ciel. D'ailleurs, voici que se précisent la gare et sa haute tour, la place du Marchix, le clocher de Saint-Sauveur et les parterres qui entourent le roman cenotaphe du cœur de Duguesclin, le



Erquy

donjon, les masses blanches du Celtic et de l'Hôtel des Postes qui, vues de haut, contrastent violemment avec cette autre masse plus sombre, le château, détaché en redan puissant parmi le fouillis des verdure, au-dessus de la coulée argentée de la Rance, qu'enjambe le viaduc, blanche et noire passerelle, jetée sur des pointes effilées de clochers...

...Nous remontons au nord. Que la vallée de la Rance est belle ! La rivière coule au fond de gorges escarpées, sauvages et luxuriantes. Après Port-Saint-Hubert le fleuve se déploie... des lacs se succèdent. Proche des rives, l'eau miroite entre les branches des arbres qui la couvrent. Tout s'éclaircit à mesure que l'on approche de l'estuaire... Devant Saint-Servan, la profondeur des ondes est insondable. La nappe d'eau devient gris-bleu, des transparences alternent avec des taches vertes, les unes foncées comme la chair des olives, les autres claires comme les pommes aux premiers jours de l'été...

Sur la mer, l'avion dessine une grande coque d'ombre qui joue avec les ombres des nuages. Saint-Malo, énorme et symbolique radeau à l'ancre dans la rade... la vie circule dans des artères étroites et capricieuses... La presqu'île s'étale à la façon d'une étoile de mer... Murailles et maisons sont de la couleur des rochers avec lesquels elles font corps. La digue de Paramé prolonge la ville, fait un trait d'union entre elle et Rochebonne. On la distingue à peine de la plage, toute blanche comme une chaussée de marbre.

Du Moulinet à la Malouine et au Gronin, Dinard noie ses villas, ses hôtels, ses palais dans les arbres et les fleurs. Ils s'espacent en cubes réguliers, distribués avec goût... Jouets géants d'un trolle fabuleux.

A mesure que le ciel s'élargit, on aperçoit au-delà d'une dernière pointe, celle des Etétes, Saint-Enogat, Saint-Lunaire et sa chaussée du Décollé, Saint-Briac et l'île d'Agot, le Balcon de la Côte d'Emeraude et son pont circulaire sur le Frémur, Lancieux, puis la digue naturelle de Saint-Jacut et, au fond, tout au fond, la borne énorme du Cap Fréhel.

De-ci, de-là, des îles flottent, telles des barques démantées. Le phare des Ebihens se penche. On croirait qu'il va s'abîmer dans la mer, y précipiter le stylette qui le doit garder. Mais voici qu'il se redresse, car je n'ai pas l'impression que c'est notre avion qui s'est incliné dans sa course rapide.

Nous avons tourné. Nous survolons la terre. Les champs se découpent en quadrilatères d'une netteté impressionnante. Leur variété de nuances est incroyable. Ils sont roux, ils sont gris, ils sont de toutes les sortes de vert, ils sont bruns, ils sont noirs, mais aucun d'eux ne ressemble à l'autre. L'attelage d'une charrette s'est arrêté. Le conducteur lève la tête vers nous; il salue de la main, comme s'il nous indiquait de suivre notre route vers des landes cuivrées de genêts fauves, ou vers ce champ de colza qui développe son tapis d'or pâle...

Plancoët, les maisons s'étagent en éminences grises... Sans jeu de mots.



La Val-André.

Que les arbres sont curieux de formes, constitués qu'ils sont par des plans superposés qui, du sommet, s'élargissent à mesure qu'ils s'approchent de leur base. Les conceptions normales sont détruites, du fait qu'on ne voit pas les troncs qui soutiennent leur masse... Celle-ci ondule avec des mouvements très doux, mais que l'on sent aussi pleins de force.

La forêt de la Hunaudaye donne plus largement encore cette sensation si particulière. De place en place, des trouées et des clairières forment des gouffres, des gouffres pleins de sortilèges qui attirent, et vers lesquels l'avion descend en chute droite, d'une hauteur qu'il est impossible d'estimer. Est-ce que l'air man-

mille effets de coquetterie avec les arbres, avec les prairies où ils s'attardent à plaisir, avant de s'élargir, de se gonfler aux baisers du flux...

Les plis de la falaise ont des courbes mollement harmonieuses dans la baie de Saint-Jacut. Les oppositions de teintes ne sont pas les mêmes que dans les campagnes. Nous longeons la côte. Le clocher de Saint-Cast est-il monté sur un pivot ? Il tourne sur lui-même, se penche à droite, se penche à gauche, comme s'il saluait et bénissait à la ronde l'ensemble du pays. Un son de cloche nous rejoint... Eh ! mais ! N'est-ce pas de ce petit îlot, qui perce de sa tête la plaine d'ardoise liquide et brillante, que s'élève cette sonnerie cristalline ?



Saint-Brieuc

que sous ses ailes, ne les soutient plus ? Sans oser l'avouer, comme dans la chanson bien connue... ça vous fait tout de même quelque chose !... Non pas qu'on aie peur, mais un peu d'apprehension entame — oh ! légèrement — votre foi dans la stabilité de l'appareil et la maîtrise du pilote. La confiance renaît d'eux aussitôt. L'hélice redouble de force, comme un être courageux capable par sa seule volonté de vaincre les pires défaillances imprévues...

Des rivières parallèles dessinent des filets bleus étirés au fond d'un fossé gris. C'est l'Arguenon, c'est le Frémur; sinueux et souples fluviols, ils font mille effets de grâces.

Cet îlot n'est-il pas lui-même — ô Renan — l'ultime sommet du fronton d'une église engloutie par les flots ? Non ! Is se trouvait sur la côte sud de Bretagne, du côté d'Audierne et les routes en mosaïque de Régimica à marée basse, aboutissent toujours à Erquy, vers où nous nous dirigeons, ayant repris de la hauteur, pour franchir d'un bond prodigieux l'étendue de la Fresnaye où l'eau monte, enveloppe l'une après l'autre chaque dent de la côte, la transforme en un cap minuscule suivi d'une baie alvéolaire, que l'écumé garnit d'un large bourrelet blanc, duveté comme du cygne au bord d'un surcoi moyenâgeux.

Le Fort Lalatte se silhouette en lignes géo-



Tréguier

métriques et massives. Sa cour déserte est austère, mélancolique. Fréhel nous révèle les secrets de ses riches coloris, de son élément vert sombre décoré d'un or très doux et d'un améthyste aux reflets rubescents, chaud ensemble qui va du gris-bleu au gris-rose, fascinant comme l'est une robe de soie changeante. Sur le menhir aux pans noirs, à la tête blanche de la Fauconnière, les mouettes d'argent se réfugient, effrayées par notre passage.

Une coulée bleue s'avance sur une paluc entre une côte verte, à l'extrémité d'une plage aux reflets métalliques, elle-même caressée par la lame; à l'arrière l'habile découpage d'un cyclopéen en pochoir a tracé des chemins qui convergent vers une avenue, large comme un fleuve, où, sur chaque rive, de petits arbres sont en faction, bedonnants ainsi que les Gardes Nationaux au temps de nos aïeux... une construction massive à trois faces, des routes bien dessinées au sein d'une sylve vossienne... J'ai reconnu Sables-d'Or-les-Pins comme j'avais reconnaître Erquy, sa falaise de Tu-es-Roc, sa jetée, son phare tout blanc et minuscule, sa plage du Bourg, l'agglomération pressée de ses maisons autour d'une vieille église au lourd clocher rose,

ses routes aux méandres étendus, son plateau rocheux à fleur d'eau, plat comme une raiç colossale, qui la sépare de Carroual...

Du haut des airs, le Val-André est ordonné en arrière de sa digue promenade, joli d'aspect et de lumière. Instantanément, sans trop savoir exactement pourquoi, on songe à ces dioramas qu'on voit dans les musées, sous d'immenses vitrines, où tout un port, toute une ville en miniature sont rassemblés avec un absolu respect des proportions et des accidents de terrain. Tout se découpe en ligne inamovible, absolue, d'une beauté régulière. Nous planons droit. Les maisons demeurent debout, pour nous regarder passer. Je note l'effet du Ver-delet, souvent îlot, aujourd'hui presque. Rien n'est plus remarquable que les petites péninsules qui, à Saint-Malo, Dinard, Saint-Briac, Saint-Jacut, Saint-Lunaire, Saint-Cast, se détachent et s'épanouissent à la pointe d'un isthme qui les relie à la terre. On dirait qu'elles ont le don d'attirer les constructeurs de maisons originales, entassées, serrées les unes contre les autres, les pieds dans la mer et sommées de feuillages; ce sont des visions dignes d'un Utrillo, d'un Wlaminck, que l'homme n'aurait jamais connues sans l'aviation.

Sur la plage, fourmillent des êtres vêtus de rouge, de bleu, de noir, de jaune. Les groupes ressemblent parfois à d'énormes touffes de fleurs, parfois encore à des animaux — que mes semblables me pardonnent — bariolés d'enluminares polychromes. Ils s'ébrouent en avant de tentes, évocatrices des camps qui forment le décor de fond des images d'Épinal, à la gloire des maréchaux, de Villars ou de Turenne.



Trébeurden



Morlaix

Mais le voyage tire à sa fin... Les falaises d'aspect plus rude, plus trapu, sont coupées de vallons ou de champs, avec des boqueteaux d'arbres. Il y a des maisons rurales, un étang ici, une église là, des routes qui se croisent ou se développent en étoiles, un village au fond d'une crique, un autre au sommet d'une côte, des grèves immenses en tous sens, dont l'une sera bientôt notre terrain d'atterrissage, puisque nous voici à l'embouchure du Gouët.

En face c'est le large, c'est l'immensité reculée aux limites de l'Infini.

On m'a prévenu qu'il y aurait peut-être des remous. C'était pour que je ne m'inquiète pas d'eux s'ils se produisaient. Tout est calme, c'est l'heure de la marée montante. Des bateaux de pêche sillonnent le chenal, bourdonnant comme de gros scarabées glissant sur un miroir. Il y a des yachts aussi, avec des voiles blanches qui s'opposent aux voiles sombres et tannées des pêcheurs.

Le spectacle est féérique, vibrant; l'hélice, coursier qui arrive au but dirait-on, vrombit plus fort.

Avant de quitter le ciel, nous survolons Saint-Briac à la hauteur réglementaire.

Les impressions qu'on a d'une ville que l'on connaît

foncièrement changent tout à coup. Certes, on repère les monuments, les rues, les places, mais on les trouve différents de ce qu'on les croyait? Les massifs des grandes promenades dessinent un gigantesque tapis d'arabesques aux nuances panachées. Entre les deux vallées du Gouët et de Gouédic, la cité serre ses maisons sur un éperon, que des ponts, franchissant des combes profondes, gorgées de verdure, relie aux plateaux voisins. Le Champ de Mars, la place du Théâtre, la place de la Préfecture, la nouvelle place de la Grille, devenue le parvis de la Cathédrale, aux tours carrées d'imprenable forteresse, sont les poumons d'air et de lumière d'un organisme bien établi, que l'on sent tout entier épris de vie saine et ardente. Tant dans ses quartiers anciens que dans ses quartiers nouveaux — oh! le mirage inimaginablement harmonieux de la Ville Ginglin! — la ville s'étend à perte de vue, soulignée par la ceinture des boulevards suspendus en jardins babyloniens.

C'est à regret que l'on se sent attaché à ce spectacle, que l'on passe de la densité des maisons, aux loits en pics aigus qui se succèdent comme les arêtes d'une montagne, à l'espace des champs cultivés...

A regret? Non... Car nous voici en pleine apothéose. Les nuances du prisme se jouent dans l'éblouissante atmosphère, pailletent la mer de phosphorescences et de fleurs, la transforment en une prairie de roses effeuillées qui ondulent avec les flots... La baie de Saint-Briac développe son étendue de Fréhel aux chausses de Bréhat et l'éventail de ses promontoires, les uns à contre jour, les autres frémissants de soleil...



Concarneau (photo Villard)



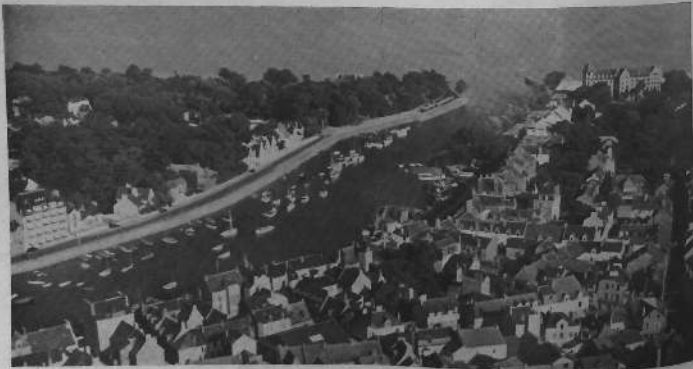
Vannes (Photo F. Decker.)

Une dernière boucle sur Saint-Laurent et nous plongeons en flèche vers la grève de Cesson.

Ces notes rapides montrent combien notre Bretagne est belle vue des airs. Les photos qui les illustrent nous sont venues de tous les coins de l'Armorique. Elles établissent mieux que les descriptions l'extraordinaire prestige des tableaux des côtes et du sol, car ce qui fut vrai, au cours de la route non tracée que nous venons de parcourir, l'est tout autant sur les

routes aériennes que l'aviateur suit au gré de sa fantaisie. Certes, dès qu'on s'élève vers le zénith ce sont les mêmes impressions que l'on éprouve, mais, bientôt, les jeux de la lumière, l'altitude, les mouvements de la nef volante où l'on se tient, créent pour le visionnaire aérien des formes et des aspects, que modifient sans cesse les perpétuels changements kaleidoscopiques des plans, entre la beauté du ciel et la beauté de la terre.

Jean SANNIER.



Le Pouldu

= ECHOS =

Affiches illustrées

La valeur morale de l'affiche illustrée n'est apparue ces jours derniers, en débarquant à Dieppe, retour de Londres et de New-Haven.

Les quelques jours que je venais de passer à Londres m'avaient déjà quelque peu anglicisé, et pour employer le terme d'un de mes compagnons de voyage, grand forgeron de néologismes, il me semblait qu'il s'en était fallu d'un iota pour que je m'habitue à des façons de vivre et de comprendre les choses, bien différentes de la vie et de la compréhension françaises. En fait, je subissais moins une emprise que l'originalité de certains aspects.

J'éprouvai donc, en posant le pied sur le continent, une satisfaction assez semblable, toutes proportions gardées, à celle d'un exilé qui revolt son pays après une longue absence.

C'est alors, durant la visite en douane, qu'agit sur moi, avec une fascinate intense, la vertu colorée des affiches évoquant, dans la gare de Dieppe, des lieux qui me sont familiers. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ces images que je reconnaissais, sans qu'il me fût nécessaire de lire le nom des pays.

Je repensais les rochers de Trégastel et de Perros-Guirec, les grottes de Morjat, les thonières de Concarneau, les fleches de Quimper, la cathédrale massive de Saint-Brieuc, le cône schisteux du Verdetel, le clocher et les remparts de Saint-Malo, les villas de Dinard... Comme si tout ce qui constitue la beauté bretonne s'était rassemblé là pour accueillir le voyageur, pour lui dire en souriant : Tu vois, c'est tout ce que tu aimes qui est venu au-devant de toi, tout ce que tu attends, tout ce que l'espère... comme s'expriment les gens simples et bons de Bretagne.

HOÏA.

Le baptême des navires au champagne

Le *Courrier Maritime de France* a recherché d'où venait la coutume de baptiser les navires en brisant sur leurs parois une bouteille de champagne.

Les avis qu'il a recueillis concordent peu. Les uns prétendent que la tradition n'est pas très ancienne, qu'elle remonterait tout au plus à la fin du XVIII^e siècle, sinon au début du XIX^e siècle.

D'autres assurent que l'origine du geste rituel qu'accomplit M^{re} Albert Lebrun, lors du lancement du super-paquebot *Normandie*, aurait été tout bonnement importé des Etats-Unis.

D'après un procès-verbal très complet du lancement aux chantiers d'Indret, en 1834, d'un des premiers bateaux à vapeur, aucun champagne ne coula sur sa coque, mais, depuis, l'usage est devenu courant, tant à Nantes qu'à Saint-Nazaire.

Dans son livre : *La Belle Eugénie*, Marc Elder

parle du baptême au champagne du navire négrier qui portait ce nom, dont il fixe le lancement à la fin du XVIII^e siècle.

Le *Courrier Maritime de France* publie à ce sujet une lettre du commandant Vieille, qui semble indiquer que la pratique en question est bien d'origine anglo-saxonne.

« Le lancement d'un navire du Roi ou de la Reine d'Angleterre, écrit-il, se faisait alors (fin du XV^e commencement du XVI^e) sans aucun tapage, mais aussitôt qu'il était à l'eau et amarré en sûreté, le lieutenant du Roi arrivait à bord avec sa suite. Les trompettes sonnaient en fanfare et il se dirigeait vers la poupe où était dressée une sorte d'autel sur lequel il y avait un gobelet à vin en argent. Il portait la santé du nouveau navire, versait un peu de vin sur le pont aux quatre caps du compas, et puis, après avoir bu lui-même une autre fois, il jetait à l'eau le gobelet et ce qui restait de vin, comme une offrande à Neptune.

« C'était une cérémonie très pittoresque, mais ce qui la gêna, ce fut la découverte de l'habitude qu'avaient prise les gens des chantiers de tendre un fillet sous l'eau, le long du navire, afin de repêcher le gobelet en argent s'il était représenté du Roi était parti. »

De nos jours, dans les chantiers nantais et nazairiens, on attache la bouteille à la proue des navires avec des rubans, afin de pouvoir la rattraper dans le cas où la maraine ne l'aurait pas lancée suffisamment fort, pour la briser du premier coup.

La fête de la Drague

Une coutume qui s'apparente à la fameuse fête méridionale de la Tarasque existait en Bretagne jusqu'à la fin du XVI^e siècle et son origine se perd dans la nuit des temps. C'est à Sérént (Morbihan), que se déroulait la fête nommée « feste de la Drague » ou du *dragon*. Le seigneur de l'endroit avait droit de faire courir une drague le jour de Saint-Pierre, patron de la paroisse, ainsi que le dimanche suivant. Ce dragon, d'assez grande dimension, était porté par douze personnes qui faisaient trois fois le tour du cimetière avant et après la grand'messe ainsi qu'à l'issue des vêpres. Le vassal qui était le chef des porteurs recevait pour le jour de Saint-Pierre le titre de seigneur pendant l'office. Il devait être botté, éperonné et porter manteau, précéder la drague, à cheval, ayant un sergent à ses côtés. Celui-ci en passant devant le cimetière devait crier : « Griez à Molac, se garde qui voudre qui voudre, qui va courir, griez à Molac, se garde qui voudre. » Le cri ou devise des Sérént-Molac est : En bon espoir, griez à Molac.

Une relique

Saint-Pol Roux, qui vient de regagner son ermitage de Camaret après avoir échappé à grand peine aux exigences de ses amis et admirateurs parisiens, a remporté sur lui une relique dont bien peu se sont avisés, car il n'en conte pas volontiers l'histoire : le premier monocle symboliste...

C'est, en effet, l'auteur de *La Dame à la Falx* qui, le premier, réagit contre le « bourgeoisisme » vestimentaire des Parnassiens. Il dut à l'élégance insolente de son habit autant qu'à son port de tête le surnom de Saint-Pol Roux le Magnifique que ses compagnons lui décernèrent. Et sa magnificence consistait au premier chef dans le port d'un monocle — un monocle qu'il n'a jamais égaré ni cassé et qu'il montrait encore fièrement l'autre dimanche, au retour du pèlerinage de Valvins.

« Sur ce point-là, disait-il, je suis le précurseur. Henri de Régnier et Jean Moréas, « monoclés » réputés, ne sont que mes disciples... »



Tina Lucia, soliste des Cercles Céliques des Côtes-du-Nord.

Mesureurs et porteurs de sel

Le commerce du sel et celui du vin étaient prospères au port de Redon dès le XIV^e siècle. Le trafic du sel avait même atteint une telle ampleur que les religieux Bénédictins de l'Abbaye Saint-Sauveur de Redon, seigneurs supérieurs du pays, percevaient à son sujet un impôt nommé *Ban* et *Etanche* et qu'une fratrie s'était formée entre les mesureurs et les porteurs de sel, avec privilèges et droits connus sous la dénomination archaïque de *Mines de l'Échelle*.

Les statuts de la fratrie des mesureurs et porteurs de sel sont un modèle parmi ceux des anciennes corporations bretonnes.

Tout est prévu pour prévenir les discussions et pour développer chez les frères l'amour du prochain. C'est ainsi que défense est faite de mesurer le sel, à la *celée*, c'est-à-dire en cachette, avant le lever du soleil ou après son coucher, à la *chandelle*; que le travail, qui commence à l'heure de prime, s'arrête pendant une heure dans la matinée à l'appel du *boursier* (trésorier) : « A boire! », et reprend à l'appel « A vous tous! »; que, l'après-midi, le travail n'est interrompu que facultativement pour la *raisonnée* (goûter); qu'en cas de surcroît de besogne, il y a obligation d'appeler les autres compagnons pour que tous aient leur part au gain; que le salaire est égal pour tous et que toute concurrence est interdite; que les frères sont tenus de porter eux-mêmes à l'église les corps de leurs frères.

Tous les ans avait lieu un grand repas corporatif dont le menu et les préparatifs sont minutieusement énumérés dans les statuts.

Ce repas ou *mes* est donné à tous les mesureurs, à leurs femmes et aux veuves des mesureurs décédés. Le jour en est fixé un mois et demi d'avance « afin que le nouveau membre puisse faire provision d'oies et de poulaillies et qu'il ait le temps de les engraisser ». Huit jours avant le festin, le prévôt, accompagné de plusieurs compagnons, va tâter les oies pour s'assurer qu'elles sont suffisamment grasses; si elles sont trouvées trop maigres encore, le repas est *rennué* (retardé). Le samedi précédent, le prévôt, toujours accompagné, s'en va faire un tour à la *cohu* (halle), afin d'y choisir un bœuf et prend le meilleur des étalages; son choix se porte également sur les moutons dont on ne prend que les *longes* et *surlonges*. Armé d'une mesure-étalon de bois d'un demi-pied et deux doigts, le prévôt coupe ensuite avec un couteau les parts de viande en ayant soin que les parts soient scrupuleusement égales. Vient alors le choix du vin (le cidre n'est pas encore connu). Le prévôt et ses compagnons visitent toutes les tavernes où l'on vend du vin blanc du pays et s'en font remettre, pour le goûter, une quart et du meilleur, toujours aux frais du nouveau mesureur. C'est à ce moment seulement qu'est fixé le lieu où le *mes* sera *honnêtement servi*.

Une chambre à 500 francs la nuit

M. Roland Dorgelés, qui part cette semaine pour le périple Berlin-Moscou-Rome afin de se faire une idée sur le bonheur des peuples, rencontre M. Tristan Bernard.

— Cela ne me déplaît pas, déclare le voyageur, de passer août à Berlin, j'aurai peut-être moins chaud qu'ailleurs... J'accepte tout sauf la chaleur.

— Que n'allez-vous en Norvège! C'est plus près du pôle.

— Il faudra que j'y songe. Vous connaissez de bons hôtels là-bas?

— Excellents, coquets, à cinq cents francs la nuit.

L'écrivain des *Croix de Bois* trahit quelque étonnement devant le tarif. Tristan Bernard reprend :

— ... mais la nuit dure six mois. On y retrouve son compte.

BABII.



La messe matinale à la chapelle Sainte-Barbe.

Les Pardons de Sainte-Barbe-du-Fauouët

VOYEZ-VOUS, je déteste la foule, le soleil, la poussière, le tapage des fêtes qui change en déplorable brouhaha la petite vie sereine de tous les jours. Je ne me suis donc pas mêlée aux groupes joyeux qui se pressaient, l'après-midi du dernier dimanche de juin, sur le plateau de la montagne de sainte Barbe.

Cependant, et pour essayer de redonner une nouvelle vie, un peu plus de célébrité à ce pèlerinage annuel de la patronne du Fauouët, et parce que je sais que les pardons qu'on essaie de ressusciter c'est toute la Bretagne qui meurt qu'on s'efforce de faire revivre, je voudrais encore qu'on rendit un pays, avec son costume et sa langue, quelque chose de son âme ancienne, je vais faire en sorte de vous conter tout ce que je sais, tout ce que j'aime, tout ce qu'on m'a confié des pardons de sainte Barbe tant aimés des gens de chez nous...

Vous m'excuserez certainement si je vous exprime maladroitement mes impressions, si

je vous dis les choses un peu confusément, sans grand ordre.

... A partir de 5 heures du matin, jusqu'à la grand-messe, le jour du pardon, des messes ont lieu dans la chapelle, parée de ses plus beaux atours, où la foule infiniment dense, s'entasse souvent à grand-peine. Rien n'est plus poétique que ce premier office, qui commençait autrefois à 4 heures, quand il n'y a pas encore beaucoup de monde et que le bruit du torrent tout proche mêle sa longue tristesse à la mélancolie poignante d'une aube d'été...

Je vous avouerai que je n'ai jamais assisté à cette messe matinale, mais je la devine intéressante, émouvante au possible, à cause de la paix mélancolique et tranquille de la montagne rocailleuse à cette heure divine où le jour filtre ses premières lueurs sur les grands sapins tortus qui pleurent au-dessus de l'Ellé. Je m'imagine aussi les groupes escadant de parlout, dans l'aube dorée, la montagne âpre et rude, aux pierres glissantes...



La voûte et la terrasse de Sainte-Barbe.

En fait, il y a, au Faouët, deux pardons de sainte Barbe, celui d'été et celui d'hiver. Celui-ci coïncide avec la fête de la jolie princesse asiatique, riche et distinguée, qu'Origène convertit au catholicisme et dont le culte de vierge et martyre fut exalté en France, et tout particulièrement en Bretagne, au retour des Croisades.

Ce pardon d'hiver est exclusivement religieux. C'est plutôt un pèlerinage, les amusements et les boutiques en sont bannis.

Le clair de lune illumine les pentes escarpées, donne un aspect quelque peu fantastique aux arbres de la route ainsi qu'aux silhouettes frileuses et encapuchonnées. Quelquefois le chemin est tout ouaté de neige. Les branches des sapins, les talus, les roches, sont fleuris de givre. Les pas des pèlerins chaussés de sabots ne s'entendent pas sur le blanc tapis, quand ils s'avancent dans un décor irréel et féérique, pareils à des fantômes.

... Tous ceux qui ont assisté à cette première messe d'hiver, sous tous les temps, avec de la boue, de la neige et de la nuit, s'accordent pour vanter la pittoresque beauté de la montée rude, à l'heure où toutes les choses sont encore endormies, au milieu des ombres qui prêtent une infinie douceur aux mille accidents de la route.

Des anciens m'on dit le charme des petites lanternes qui jaillissent de partout, qui viennent des villages les plus éloignés, à travers les landes... et qu'on aperçoit dans les lointains fabuleux, le long des chemins creux, dans les découpures des arbres, sur les pentes de la montagne, semblables à des étoiles en mouvement qui seraient tout à coup descendues du ciel pour guider les dévots...

A un endroit du trajet, le chemin domine de deux mètres tout au plus un lavoir abandonné dont l'eau verte et croupie passe pour avoir la propriété d'attirer les passants imprudents. Si bien que tous les ans, aux premières messes d'hiver, on enregistre la chute de quelque pèlerin, qui s'en tire fort heureusement avec plus de peur que de mal. Et même, s'il lui arrive de casser ses sabots ou de se tordre un pied, sa confiance en la patronne du Faouët n'en est pas troublée. Lan suivant on le retrouve grimpaient avec la même adresse, la même foi, le chemin tortueux de Roch' March' Bran.

... Que ce soit en hiver, que ce soit en été, l'allégresse est grande de tous ces gens qui ont quitté leur maison, leur foyer bien chaud, leurs petites habitudes ordinaires pour se rendre à la chapelle sainte Barbe. Ils ne pratiqueraient peut-être pas sans elle. Dieu est loin. Il est sans doute trop haut, trop majestueux, trop abstrait pour eux qui comprennent surtout les petites choses. Ils connaissent la légende de sainte Barbe, comment elle empêcha, certain jour d'orage, le seigneur Jehan de Toulboudou, d'être écrasé par un rocher, et comment celui-ci, par reconnaissance, fit construire cette chapelle, sur un emplacement tellement étroit, qu'elle est sans nef et n'a qu'un chœur et des transepts.

On leur a dit qu'en venant prier ici ils seraient préservés des accidents, du tonnerre, de l'incendie, qu'ils connaîtraient la tranquillité, la sécurité, le bien-être, la vie paisible, qu'ils seraient à l'abri de tout choc, de tout changement trop brusque, de tout ce qui aurait nécessité, pour eux, une initiative difficile, un remue-ménage de leurs facultés endormies. C'est tout cela qui explique leur dévotion.

Quel que soit leur âge, même à quatre-vingts ans et plus, ils seraient moralement malheureux et s'imagineraient que la sainte les punirait, s'ils ne gravissaient, comme en leurs premières années, la montagne au sommet duquel elle se tient. Il faut souvent les soutenir, les conduire par le bras, ces bons vieux qui s'appuient sur une canne pour ne pas chuter. Ils sont regaillardis, ils ont le visage heureux. Ils rient tout au long de la route, ils interpellent les passants d'une voix claire,

rajeunie. Ils ont l'air de dire aux autres : « Hein, je ne suis pas encore trop vieux, puisque je viens à sainte Barbe. »

Chaque fois que j'ai grimpé la côte, moi aussi, j'ai été surpris par la bonne humeur, l'enthousiasme des groupes que je rencontrais. Ils se parlaient à la façon de compatriotes qui se retrouvent en pays étranger, ou, encore, de gens qui s'apprentent à prendre une réserve de joie, qu'ils garderont longtemps dans leur cœur.

Pendant la guerre, et même depuis, bien des messes ont été dites à Sainte-Barbe pour les soldats en danger et pour ceux qui avaient pu lui échapper.

C'est en 1889 que fut célébré le quatrième centenaire de la fondation de Sainte-Barbe du Faouët. Le curé, Robin, avait fait restaurer l'édifice à cette occasion. Avant cette époque, la statue de sainte Barbe était ornée d'œufs d'autruche, que quelque marin avait, sans doute, rapportés d'un voyage et déposés dans le sanctuaire. Le curé les fit enlever et tout le monde, dans les villages environnants, en éprouva la plus vive contrariété. Les œufs représentaient pour les gens la marque du pouvoir qu'avait sainte Barbe, ils les appelaient « Boulaou gurun » — il est presque certain que mon orthographe n'est pas bonne — c'est-à-dire « boules du tonnerre ».

Sainte Barbe, sans ses œufs, sans ses boules, leur paraissait diminuée de prestige et de puissance. A leurs yeux, l'acte du curé constituait une sorte de sacrilège, une incompréhensible profanation. Il fallut, pour apaiser les craintes et rassurer leur foi, rendre à sainte Barbe les boules enlevées. On fit venir bien vite de nos colonies d'autres œufs d'autruche et les paysans, contents d'avoir enfin retrouvé leurs « boulaou gurun », retrouvèrent leur confiance de jadis.

Sainte Barbe possède aussi sa fontaine. On y parvient, derrière la chapelle, par un petit chemin ombragé qui serpente vers la vallée, pittoresque au flanc des pentes boisées. Elle est au milieu d'une prairie que l'été fleurit délicieusement de renoucles et de pâquerettes. Elle est surtout visitée par les amoureux qui sauront, par elle, s'ils doivent se marier dans le courant de l'année. Elle rend son oracle en acceptant ou non, dans un trou situé dans ses profondeurs et de diamètre réduit, les épingles qu'on lui jette la pointe en avant. Si l'épingle pénètre dans le petit ancre mystérieux c'est que le mariage est écrit au livre du Destin et par conséquent assuré. Mais les amoureux ne sont pas destinés l'un à l'autre ou, du moins, ne seront pas unis dans le courant de l'année, si l'épingle, mal

poussée par le courant, va se déposer au bord de la petite cavité noire. Le fond de la fontaine est tout parsemé de ces épingles. Je me suis amusée, un jour, à les repêcher toutes à l'aide d'un long bâton percé d'une fente. Il y en avait des centaines. Que d'espérances évanouies, que de désillusions, que d'amours en peine, représentaient ces pointes de laiton ou d'acier restées en panne...

Le pardon du dernier dimanche de juin est l'un des plus vivants du Morbihan. Il attire non seulement toutes les jeunes filles et tous les jeunes gens du voisinage, mais encore de nombreux curieux qui, avec leurs autos, y viennent souvent de fort loin.

Il n'a plus, au point de vue religieux, sa splendeur d'autrefois. Cela tient à ce que le port du Saint-Sacrement, sous le dais frangé d'or a été supprimé pour des raisons liturgiques.

La procession sort de la chapelle, gagne le plateau de la montagne, en passant serrée sous la grande arche, puis, après avoir suivi son chemin parmi la verdure et les rochers, dans le sauvage décor des sapins et des landes, se retrouve sur la terrasse, pour descendre les remarquables escaliers, construits à la fin du XVII^e siècle, aux larges rampes de granit que supportent d'élégants et riches balustres...



Les escaliers de Sainte-Barbe.

Le spectacle tient alors de la féerie. On dirait l'irruption soudaine d'une foule de jeunes et jolies dames et demoiselles, ayant conservé les vêtements de cour que portaient leurs aïeules, il y a trois ou quatre siècles...

... Je suis incapable de vous donner la plus petite idée de la souplesse de l'envol des coiffes blanches, de tous ces oiseaux de tempête et de calme aux formes différentes, selon qu'ils sont accourus de Baud, de Guéméné-sur-Scorff, de Carhaix et Corlay, des au-delà de l'Isle, vers Quimperlé, du sud morbihanais, aux approches de Lorient et d'Auray, ou encore des Iles du Golfe et de Sarzeau.

Mais je note parmi ces tournoisements d'albes ailes, de place en place, le disque noir de quelques vieux capots ribots, posés sur les crânes comme un toque de juge, avec des pèlerines aux revers rouges, bleus ou mauves, tombant en plis réguliers sur les épaules.

C'est la tradition qui semble dire à l'exu-

bérante jeunesse éprise de modernisme : Je ne suis pas encore tout à fait oubliée... ce qu'affirment par ailleurs les culottes et les vestes de toile, les larges pantalons noirs et les chupens blancs, liserés de velours, garnis de boutons d'or, des derniers « moutons » du pays.

Et le tout forme un remous merveilleux de vie, où les chants se mêlent aux couleurs, à l'éclat des rubans qui entourent les coiffettes des kizfouen, devenues de plus en plus faoutaines, la splendeur aussi des tabliers de soie, décorés de fleurs vives, ou de tulle finement brodé...

Puissent ces lignes prouver à qui les lira que les pardons du Faouët demeurent, en dépit du matérialisme présent, grandes et nobles fêtes pour les yeux, les esprits, les cœurs.

Aline BARGAIN.
(Photos Hamonic.)



Le Faouët — Le célèbre jubé de la chapelle Saint-Fiacre (XV^e siècle).

LES LIVRES ET LES REVUES

— *L'Ere Bretonne*, de Frédéric LE GUYADER, réédition, à l'Imprimerie Cornouaillaise de Quimper, 12 fr. — Cette troisième édition de l'œuvre maîtresse de Le Guyader, ornée d'un beau portrait de l'auteur, et préfacée par son ami Jean Bertot, ne se présente pas moins agréablement que les précédentes, au contraire ! La couverture celtique de Malo Benaud offre, sous les effigies de Dahut, d'Anne de Bretagne et de la Marie de Brizeux, le symbole des trois sources inspiratrices du poète : la Légende, la Littérature et l'Histoire. *L'Ere Bretonne*, c'est *La Légende des Siècles des Bretons*. C'est donc le livre classique que nous devrions trouver dans toutes nos maisons bretonnes.

— *Les Méditations Métaphysiques* de Louis BERANGER, alias *druide Tal-Honarn* (Librairie Heugel, Paris), est une étude d'une trentaine de pages (texte bilingue, revu par François Vallée), préfacée par Philéas Lebesgue, et qui ne s'adresse pas au vulgaire... Ce n'est pas le nombre, en effet, qui se soucie de ces problèmes, dont la préoccupation devrait être pourtant l'unique tourment valable de l'homme. Tal-Honarn ne craint pas toutefois de livrer au public des méditations passionnantes sur le *Temps et l'Espace*, comprises, seulement de ceux qui s'y passionnent. Et nous concluons, certes, avec lui, qu'« auprès de ces recherches, dont les limites ne sont pas perceptibles, les événements journaliers paraissent bien futiles ! »

— *Les Bédée et l'Ascendance Maternelle de Chateaubriand* (Imprimerie Galles, à Vannes). — Dans cette brochure de 65 pages, M. le capitaine du Boishamon, descendant direct de la famille de Bédée, héritier du château de Monchoix, près Plancoët (où Chateaubriand « passa les plus joyeuses vacances de sa vie »), a réuni la moisson de ses travaux personnels et de ses

hors-texte des 256 quartiers de noblesse d'Apolline de Bédée, mère de Chateaubriand, illustre et complète cette petite étude des plus intéressantes, qui se recommande d'elle-même à tous les chateaubriandistes consciencieux.

— *Kersaint en Hillion*, par Sullian COLLIN (Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc). — C'est encore les de Bédée que nous retrouvons ici, dans cet « extrait des Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord », mais les Bédée-Kernois et Bédée de Kersaint, c'est surtout cette noble et originale figure de Mlle Marie-Anne Le Loure, correspondante des Chouans, et de Cadoudal, amie et providence des frères de la Monnaie. Et ces 15 pages alertes, d'une aimable érudition, portent légèrement leurs *nota bene*, renvois et références, comme une jolie fille de Cornouaille porte lestement ses gros sabots...

— *Tro Breiz, ou Tour de Bretagne par deux jeunes gens* (Lafolye et de Lamarzelle, éditeurs, Vannes), par Marthe LE BAUX, 198 pages, abondamment illustrées par Pierre Galle, fait œuvre louable de vulgarisation pour les petits écoliers de Bretagne, à l'instar du *Tour de France de deux enfants*, qui fit la joie des écoles primaires, au temps où certains sentiments y étaient encore exaltés. Puissent donc Hervé et Corentin devenir aussi célèbres qu'André et Julien parmi les jeunes classes de chez nous ! Cartoné, ce petit livre, d'un prix modique, peut se joindre à la couronne de laurier en papier vert, qui fleurit à la mi-juillet, ou aux vœux de nouvel an qui s'offrent aux bons élèves.

— *Quelque part... au soleil*, par Viator (chez Figuière, avec 9 dessins originaux de Louise Salome) est encore, comme ce pseudonyme l'indique, l'œuvre d'un voyageur. Mais ces réflexions mordantes et spirituelles cachent une personnalité parisienne des plus appréciées. L'auteur de ces pensées à l'emporte-pièce connaît bien toutes les

tates de nos sœurs latines et semble au premier coup d'œil avoir voulu nous mettre en garde contre elles. Il n'en méconnaît pas, pour autant, les qualités : les ouvrages d'Histoire diplomatique et économique qu'il a publiés, d'autre part, en font foi. Divertissement agréable, sourire sans méchanceté, en marge d'une longue et grave apologie...

Et voici sept volumes de vers auxquels je déplore de ne pouvoir accorder qu'un rapide salut au passage... Car la poésie est marchandise précieuse : une balance moins sensible peut convenir, à la rigueur, à la vulgaire prose, mais, excellents, médiocres, ou détestables, les vers demanderaient à être toujours pesés comme de l'or...

— *L'Année Infinie*, de Jacques-G. KNAFF, « un presque Jagtin », c'est-à-dire un estivant de nos Côtes-du-Nord, nous offre, courageusement, 500 pages rimées dans un but philosophique, avec l'espoir, non moins courageux, que nous les lirons jusqu'au bout, un jour.

— *Le Bois Sacré*, de François FRANZOZI (chez Stock, 12 fr.) est un recueil de soixante-dix-sept sonnets, uniquement consacrés aux arbres, et qui nous surprennent de ne pas être monolèmes, dans leur forme impeccablement classique. D'étonnantes qualités de subtilité, de grâce et de fraîcheur imprègnent au contraire ces pages, très justement appréciées, du reste, de Guillemette Marier, notre compatriote.

— L'éditeur breton, René Debresse, publie, de Jean MAHMOUÏ, *Un jour après l'autre*, des poèmes dont la variété d'inspiration contraste avec les précédents...

— Les éditions de « La Caravelle » lancent sur les flots hasardeux : *Mon cœur au gré des vents*, d'Edmond ARNAUD, et *Au parc du passé proche*, de Jean BUCHELE. Le premier portant en prose un sonnet-préface de Rosemonde Gérard, et le second six belles pages d'Emmanuel Aegerter... Grées pareille-

ment selon les règles de Ronsard, ces deux caravelles, de jouvence chargées, abordent toutes deux les mêmes ports de la Nature et de l'Amour, non sans y cueillir, cependant, quelques corbeilles de fines pensées et d'aspirations généreuses.

— *L'Astre de Chair*, de Lucie GUILLET (Lemerre, 12 fr.), est un « cantique des sens », comme son titre le laisse prévoir, compliqué d'un symbolisme scientifique. Et je reprocherais volontiers ce mélange à l'auteur. Les sens doivent être servis « nature », sous peine de... contresens ! Ce qui n'est du reste qu'une appréciation toute personnelle, et n'enlève rien à la

souple écriture de Mme Lucie Guillet.

— Enfin les *Poèmes* de Pierre LAFENESTRE, tout simplement appelés par leur nom, « poèmes » (Editions Albert, Paris), n'en témoignent pas moins d'une recherche artiste et intelligente. Le « Cortège des Muses » qui le traverse joint la satire à l'éloge et le dialogue des amants de Brocéliande à celui de deux cœurs contemporains... Poèmes tout pleins d'idées, comme des prairies toutes pleines de boutons d'or... Pourquoi on préférerait, pourtant, peut-être, le parfum d'une fleur cachée, dont on ne saurait même pas le nom...

Marie-Paule SALOSSIE.

Villiers, illusionniste, personnage lunaire, informateur du réel en poésie et n'est lui-même que dans l'impression.

« De tous les hommes que j'ai connus, à dit Maeterlinck, pas un ne m'a donné aussi nettement l'impression du génie. »

— A l'exemple de Villiers de l'Isle-Adam, Chateaubriand est inoubliable. Chaque fois qu'on se penche sur lui c'est du nouveau que l'on découvre; on en trouve la preuve dans *Les Années du Vicomte de Chateaubriand* que M. Jacques DYSCARD présente, avec maintes exemples à l'appui de sa thèse, comme un « don Juan romantique » et que publient les *Nouvelles Littéraires*.

— De son côté, M. Maurice LEVAILLANT à qui l'on doit déjà plusieurs ouvrages sur Renan, publie un nouveau volume « Chateaubriand, Médecin, Écrivain et les Mémoires d'Outre-Tombe ».

— On annonce la publication prochaine d'un volume illustré de M. Tony Le Monnier, de Dinan : *Le Bar de Mont-Saint-Michel*.

Les *Nouvelles Littéraires* publient également des notes éparées de Maurice Barrès. Nous y relevons les lignes que voici :

« Renan était très vieux quand Bonnat fit son portrait. Les séances le fatiguaient; il ne venait plus. Taine alla le chercher et l'amusa. »

« Quel de nouveau dans le monde, Monsieur Renan, lui disait le peintre. — Les grands mangent toujours les petits. »

Puis il se tut et ce fut à peu près son dernier mot.

— Un nouveau confrère breton vient de nous envoyer la carte qui annonce sa naissance : *Le Goëland*, journal littéraire de la Côte d'Emeraude. Théophile BRIANT en est le directeur-gérant et M. René MARTINEAU l'un des principaux collaborateurs. D'un premier article, signé Jean-Marie de Saint-Idenec et consacré aux coquillages de la région, nous détachons ce début :

« Une tradition de la Haute-Bretagne, selon Paul Sébillot, veut qu'il y ait trois vers dans le corps humain. Quand un homme se noie, chacun d'eux s'incarne dans un ossement. Ces trois ossements se détachent du cadavre, et trois mois après, ils se réduisent en coquillages. D'où, le dicton des marins sur les noyés « un homme de moins, trois coquillages de plus ».

Tout en faisant la part de cette curieuse légende, on ne peut nier que le corps des péris en mer n'ait à subir de singuliers avatars. Les crabes, les crustacés ont la réputation d'aimer les humains... Et les humains vont manger à leur tour, chez tel traître célebre, « tout ce qui vient de la mer ». Serait-ce pour compenser l'horreur de ces étranges circonvolutions par la nature, que de tout temps, les peuples marins conservèrent un culte pour les coquillages, dont certains sont pareils à des os blanchis ?

— Signalons une intéressante brochure de M. Yves BRIAND : *Les ponts de Lannion au XVIII^e siècle*.



CONTES ET CONTEURS DE CHEZ NOUS

Les trois manés d'or

Un ménage de pêcheurs habitait une pauvre cabane en haut de la falaise.

Les cloches, qui semaient dans l'air le premier appel pour la messe de Pâques, semblaient frapper de menus coups joyeux contre la porte sombre et l'étroite fenêtre :

« Alléluia! Alléluia! le Seigneur est ressuscité, bons chrétiens, réjouissez-vous... »

En bas la mer était claire comme une bassine de lait doux. Sur la lande les ajoncs ouvraient des fleurs jaunes, si légères qu'elles semblaient vouloir s'envoler parmi les aubeilles.

— Hâte-toi! cria du fond du *péris* la femme du pêcheur, j'ai préparé ta vareuse neuve sur le coffre : le premier son vient de finir, tu seras en retard pour la grand'messe.

Il y avait, sur ce coffre-là, près des habits de plumes, des langes et des lisières solides, un bonnet à trois pièces, brodé de perles, et un fichu de mousseline. La femme du pêcheur attendait un enfant d'une heure à l'autre.

Le père regarda les hardes de fête, les sienes et celles du premier-né, et sa figure se durcit : la misère était grande dans la cabane de la falaise.

Avec quoi payer les cloches, les dragées d'un baptême de malheureux?

Il prit ses lignes, son filet, et descendit en sifflant vers la crique où sa barque était amarrée.

— Tu ne vas pas manquer l'office un jour de Pâques, mon homme? Dieu te punirait!

Le pêcheur n'écouta rien. Tirant sur ses rames, il nagea à mille brasses de là.

Le second coup de la grand'messe roula sur l'eau comme un reproche. Le pêcheur amorça ses lignes, tendit son filet et attendit... bercé par le chant d'une alouette de mer, il s'endormit, d'un petit somme.

Le dernier coup, au clocher, le réveilla. A moins que ce ne furent les carillons de l'île *missa est!*

Il sortit une ligne, brassa adroitement le filet. Rien encore ce matin. Les poissons vont-ils en pèlerinage au fond des mers, le Dimanche de Pâques?

Le pêcheur en grande colère jura par le diable. Alors il aperçut, assis à la crête d'une vague, un petit homme tout noir avec des pieds fourchus :

— Tu m'as appelé, me voici, dit le diable. Car c'était lui.

Le pêcheur tremblait si fort qu'il ne sut répondre.

— Mauvais chrétien, ricana Satan, les saints ne t'ont point écoutés! Aies donc confiance en moi. Jette tes filets, et



Dans les Lettres Bretonnes

— M. O.-L. Aubert, directeur de *Bretagne*, a obtenu un prix Montyon pour son ouvrage si documenté : *Les Costumes bretons*.

— *L'Ere bretonne*, merveilleuse et truculente épopée de la Bretagne, contée « à la bonne franquette » par le regretté Frédéric Le Guyader et dont nous avions annoncé la réédition, avec préface de M. Jean Bertot, est parue.

— M. André Chevrillon a publié dans la *Revue des Deux Mondes* le récit d'une Escalade à Québec, où nous relevons ces lignes :

« Sur le pont-promenade, une carte marine était affichée. J'y cherchais les invisibles terres qui nous entouraient. Partout des noms français : l'île de Bonne-Aventure, l'île de l'Entrée, l'île Madeline, que nous venions de passer. Sur le continent, dans l'ouest, la baie de Chaleurs, la baie de Gaspe, où Jacques Cartier, devant une troupe empuilée d'Indiens plantés, au nom du roi de France, une haute croix bisonnée de fleurs de lys. Au nord, de l'autre côté du Golfe, la baie des Sept-Îles, la pointe Mingan, dont le nom nous rappelle la grande roche du goulet de Brest, et là-bas, à 156 milles dans l'est, Saint-Pierre-Miquelon, Terre-Neuve, où déjà sous le règne de Louis XI péchaient des marins bretons. »

— M. Jean Grenier, agrégé de philosophie, a soutenu avec un grand succès sa thèse de doctorat, qui est consacrée au philosophe Le Quier, originaire de Saint-Brieuc — une rue de la ville porte son nom — et qui périt tragiquement en se baignant sur la plage de Martin.

— C'est avec un profond chagrin que nous avons appris la mort de Mme Mary Le Braz, la femme du grand écrivain breton, décédée en Amérique, au cours d'un voyage qu'elle effectuait dans son pays natal, avec Mme Robert Le Braz, sa belle-fille. Nous exprimons

à sa famille nos plus vives condoléances.

— La revue *Corymbe* a consacré son numéro mai-juin à Marie Lefranc, écrivain breton canadien. A la suite d'un important extrait du prochain roman, encore inédit, *Le Retour de Monticouzi*, par Marie Lefranc, mais qui paraîtra bientôt, *Corymbe* donne les appréciations des critiques les plus autorisées sur ses diverses œuvres de l'auteur de *Grand Louis l'Innocent*. Nous retranscrivons cette appréciation de M. Raymond Douville :

« Il semble que Marie Lefranc n'ait pas d'effort particulier à fournir pour chanter avec autant de fougue poétique les beautés du pays canadien. Pour qui la connaît, notre pays répond parfaitement à son tempérament. Elle s'y sent pleinement chez elle. Ame hyper-sensible, elle a, pour s'alimenter, l'inepuisable variété de nos paysages, l'éloquente vigueur de nos forêts, la croissance et la mort rapide des feuilles, l'aspect changeant de notre ciel. »

Ajoutons que des bœufs gravés de Claude Derveni et de Noël Santon illustrent les pages de *Corymbe*.

— A propos du livre de Max Daireux sur Villiers de l'Isle-Adam, M. Lucien Descaves écrit dans le *Journal* :

« Depuis sa mort, dans la nuit du 18 au 19 août 1896, à l'âge de cinquante ans passés, Jean-Marie-Mathias-Philippe-Agusté, comte de Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur des *Contes cruels*, de *L'Ere future* et d'*Azzé*, n'a jamais été oublié : des livres, des brochures, des études, des essais, des articles attestent la force du souvenir qu'il a laissé. »

« Il s'y mêle un peu de légende, mais, chose singulière, chaque fois qu'on a entrepris de l'extirper, elle a répondu, plus vivace. »

« Et je ne m'en offense pas, car



foi de diable, tu ramasseras des poissons, à te faire plus riche que les cabarettiers du bourg... à la seule condition que tu m'amèneras dans dix ans le premier qui entrera tantôt chez toi.

Le pêcheur était rusé : il eut tout de suite l'idée de pousser son chien devant lui quand il rentrerait tout à l'heure.

A ce moment l'Angélus coulait sur la mer. L'homme n'entendit pas ce dernier appel de l'église : il se leva dans sa barque, cracha dans l'eau pour jurer et jeta son filet.

Le diable avait plongé. Mais voilà que le filet devenait si lourd qu'on aurait pensé que le diable était dedans, et l'homme pouvait à peine le tirer dehors. Mais, dans le fond du pauvre bateau, sardines et maquereaux, dorades et soles, anguilles de mer et orphies, langoustes et rougets, sautaient bientôt comme grains de froment sous le fléau du batteur.

Le pêcheur, ivre de joie, lançait encore le filet, rejetant à chaque remontée le menu fretin pour faire place aux plus belles pièces de cette pêche miraculeuse.

Quand le doris fut plein à ras bord, il pagaya jusqu'à la grève. Le frais crépuscule d'avril embrumait déjà la falaise, mais les gars qui sortaient des vèpres avaient aperçu la barque chargée à couler. Malgré leurs habits du dimanche, ils donnèrent un coup de main au pêcheur, et le cuisinier de la cour acheta la marée vivante, d'un sac rempli de pièces d'or.

— Belle journée pour toi ! dit un voisin. Au dernier coup de l'Angélus ta femme a mis au monde un garçon, et le fils du roi qui passait par le bourg a voulu être son parrain. Il l'a nommé Godic.

Sa belle bourse neuve à la main, le père se

laisait : c'était son petit enfant, entré le premier dans la chaumière, qu'il avait, à cette heure même vendu au diable.

Depuis ces Pâques-là, le pêcheur fut trié, bien qu'il vit grandir un fils, filleul de roi, et savant en catéchisme, comme en toutes choses.

Godic demandait souvent à son cher père :

— Pourquoi pleurez-vous ?
Si bien que le pêcheur fut obligé de lui apprendre comment, sans le savoir, il avait promis son enfant au diable, il y aurait bientôt dix ans de cela. Et Godic répondit :

— Ne vous ennuyez pas pour moi. Dans sept jours, vous me conduirez au diable.

Et quand le septième jour fut venu, le garçon embrassa bien fort sa mère puis partit, sa main dans la main du pêcheur.

Arrivé au bord de la grève, le fils commanda :

— Laissez-moi seul.
Il garda seulement son livre de messe et il attendit le diable.

Un petit homme tout noir avec des pieds fourchus était devant lui. Il cria :

— Laisse ton livre !

Parce que, tant qu'on dit des prières, le malin ne peut rien contre vous.

Au bout de longtemps, Godic répondit :

— Je te permets de m'emmener dans ton pays des Trois Manès d'Or, mais, auparavant, signe un papier avec ton sang, par lequel tu engages à ne plus avoir de droits sur moi, ni sur aucun de ma famille, mort ou vil.

Le diable se griffa, et avec une goutte de sang, signa ce papier-là, tout en pestant, tout en criant, puis il prit Godic sur son dos, et, d'un seul coup de son aile de chauve-souris, le mena au Pays des Trois Manès d'Or. (En français, on dirait des Trois Montagnes d'Or, l'or étant fabriqué par le diable, comme chacun sait.)

Godic, qui était savant, avait appris l'histoire de ce pays dans les livres. S'il n'avait su lire, il aurait chassé le diable, tout comme sa mère, avec de l'eau bénite. Mais rien de ce que vous allez entendre ne serait arrivé.

Au Pays des Trois Manès d'Or, il y avait toutes choses, et le garçon s'y trouvait bien. Seulement, le temps lui durait, parce qu'il s'y croyait seul.

Or, il y vivait depuis encore dix ans, pensant que c'était dix jours, quand il découvrit une source inconnue. Il se pencha dessus et ne se reconnut pas dans ce miroir : il était devenu un jeune homme. Et, qu'est-ce qu'il vit, sortant de l'eau ? Un poisson doré, moitié femme et moitié poisson. Et, comme les yeux de la femme pleuraient, Godic revint chaque jour pour la distraire.

Il se penchait sur le bord, — car la fontaine était profonde, — et il l'appelait.

Il serait demeuré là, de la vesprée à la mi-nuit, à écouter parler, chanter et rire la jolie fille.

Car elle semblait toute consolée depuis que Godic venait la voir. C'était une princesse tourannée en sirène par le diable.

Jour par jour, elle apprenait à son ami ce qu'elle avait appris elle-même au-dessus de l'eau et aux sources profondes de la fontaine : comment les bêtes s'appellent entre elles, et le lan-

gage des animaux. Si Godic avait marché sur l'Herbe d'Or, il n'en aurait pas su davantage.

Un jour, cette belle jeune fille lui dit :

— Je vois que tu es vivant. Je crois que tu es brave. Tu peux me rendre heureuse, et, de retour, femme comme avant mon enchantement... Mais non ! Non. Si je parle, tu seras comme les autres hommes qui ont essayé avant toi : ils sont tous morts sans me tirer d'ici !

Et la voilà partie à pleurer plus fort.

Et Godic était Breton, donc entêté et brave. Et puis, il avait, comme on dit chez nous, son idée sur elle. Vous avez deviné qu'il l'aimait pour en faire sa femme ?

— Expliquez-moi, dit-il, et je verrai.

— Si tu peux dormir trois nuits dans les trois châteaux, une nuit dans chacun, et que tu en sortes vivant, moi aussi je sortirai d'ici et nous nous marierons ensemble.

Bien que filleul de roi, — et chacun sait qu'on ressemble toujours à son parrain, — Godic n'était que fils d'un pêcheur très pauvre. Mais la princesse avait appris beaucoup de choses sur le cœur des hommes, depuis qu'elle était sirène.

Le garçon se dressa aussitôt, et, comme la nuit tombait, il commença à courir vers la montagne.

— Donne garde de ne pas oublier ta prière avant d'entrer ! criait derrière lui la jeune fille.

Godic jeta ses sabots à la porte, et, montant à la grande salle, il s'endormit sur un lit, son chapelet autour du cou.

Il fut tiré de son sommeil par dix mains qui le griffaient de toutes manières. Il ne voyait personne, et continuait à égrener ses Ave.

Et, quand le matin fut venu, il n'avait plus de cheveux, ni d'oreilles. Ces diables-là les lui avaient arrachés.

Tout en courant, il fut à la fontaine, et la princesse pleura en le voyant :

— Encore deux nuits, Godic, et je serai délivrée... Mais cette nuit prochaine sera pire que la première. Je prierai pour toi.

Il passa la journée auprès d'elle et repartit coucher au deuxième château, qui était plus haut et plus riche que l'autre. Dans une salle vide, il s'étendit comme la veille.

Or voilà : pendant qu'il dormait, il pensa que plus de cent pieds dansaient sur lui, et des voix criaient vers lui. Il ne voyait rien, mais il sentait les coups : bing ! bing !

Au petit matin il était rouge de sang ; les ongles étaient arrachés de ses pieds et de ses mains.

La princesse pleura fort en le voyant ainsi blessé, et puis elle rit, car il n'était pas mort, et il n'avait plus qu'une nuit à passer !

Le troisième soir, Godic partit avant que le soleil ne tombât, pour être avant les ténèbres au troisième château qui était bâti sur la plus haute des montagnes d'Or.

Lassé de deux nuits sans repos, le jeune homme dormait déjà, quand il fut arraché de son lit. Ils étaient plus de mille à sauter sur lui, à le frapper avec des bâtons et des fourches.

Et quand arriva le matin, Godic ne le sut pas : il n'avait plus d'yeux et n'eût jamais retrouvé la

fontaine s'il n'avait entendu la douce voix de son amie qui l'appelait :

— Godic, dit-elle, je suis libre grâce à toi. Je n'ai pas le droit encore de l'accompagner, mais retourne bien vite dans ton pays demander le consentement de tes parents et de ton parrain. Voilà une bague pour mettre à ton doigt en signe de promesse, un mouchoir brodé de mes cheveux, avec mon nom, et une bouteille avec de l'eau pour guérir les yeux quand tu seras arrivé.

Le fils du pêcheur n'avait rien à offrir en échange. Il se fit conduire par sa promise près d'une touffe de genêts : il en cueillit un brin, qu'il attacha au doigt de la princesse, en attendant un anneau béni. Puis il partit, en demandant sa route et en cherchant son pain. Il en recevait toujours son content : qui n'aurait eu pitié d'une telle misère ?

Et voilà qu'il est arrivé chez lui. Vous pensez quelle fut la joie de ses parents, qui le pleuraient comme mort, alors qu'ils le voyaient vivant ? Et ne pensez pas qu'il fût aveugle ; cette eau-là l'avait guéri sitôt rentré dans sa paroisse. Mais, comme son cœur était resté autour de la fontaine, dès qu'il eut le consentement de ses parents, et de beaux cadeaux donnés par le roi (car le vieux roi était mort, et le parrain de Godic régnait à son tour), le garçon repartit pour le Pays des Trois Manès d'Or.

Mais il ne retrouvait plus le chemin : il n'avait pu le voir en venant, sans ses yeux...

Il marchait, sous le soleil et sous la pluie, par l'orage et le beau temps. Et chaque soir Godic se retrouvait à la place d'où il était parti le matin.

Une nuit, le voyageur lassé se coucha sur le bord de la route. Et, au soleil levant il vit près



de lui deux sabots, qui pesaient vingt livres chacun. Sur le dessus des sabots, il était écrit : « Tu m'useras avant d'arriver aux Trois Manés d'Or. »

Il pleura. Mais un mendiant passant sur la route, et auquel le jeune homme avait fait l'aumône la veille, lui dit :

— Il y a près d'ici un étranger qui possède tous les animaux de la terre. Un d'entre eux connaîtra bien ton pays des Trois Manés d'Or.

Oui, il y avait là de toutes les bêtes, de plume, et de poil, de toutes les sortes.

Godic a demandé à l'ours des forêts :

— Connais-tu le pays des Trois Manés d'Or?

Il a demandé au bouffon et au renard, et à toutes les bêtes à quatre pattes. Et elles disaient non.

Il y avait aussi les oiseaux : les hirondelles et les bécasses, les cigognes et les pluviers. Chacun sait que ces oiseaux voyagent, vont partout, savent tout. Mais aucun ne pouvait dire où restaient les Trois Manés d'Or.

Le garçon devenait de plus en plus triste. Il ne demeurait plus qu'un oiseau qui n'avait rien dit. L'étranger, espérant avoir beaucoup d'argent d'un filleul de roi, interrogea lui-même sa bête. Mais l'animal ne répondait pas.

Alors, Godic se souvenant que la princesse lui avait appris le parler des cygnes noirs, demanda dans ce langage :

— Roi des eaux et de la nuit, connais-tu les Trois Manés d'Or?

Dans cette langue-là, l'oiseau répondit :

— J'en viens. Il y vit une belle princesse qui va se marier.

Elle ne m'a pas oublié! songea Godic, elle m'attend!

Et, en riant il demanda au cygne :

— A quand sa noce?

— Dès demain.

— Alors, c'est avec un autre! pensa le malheureux garçon, et il dit à l'oiseau :

— Frère, si tu consens à m'emmener là-bas, je te donnerai tout ce que tu voudras.

En entendant cette promesse, l'étranger commença par vendre son cygne bien cher : le roi avait donné à son filleul tant d'écus d'or!

Quant au cygne, il dit d'emporter seulement une grande quantité de viande fraîche, parce qu'il lui faudrait manger beaucoup avant d'être arrivé.

Et les voilà partis. L'oiseau volait très haut et très vite, avec Godic sur son dos. Et, de temps en temps, il criait :

— J'ai faim!

Alors le garçon coupait un morceau sur la provision de viande et le lui passait.

Au milieu de la nuit, voilà que la viande a manqué et le cygne criait qu'il avait faim.

D'abord, Godic fit semblant de dormir et de ne pas entendre, mais le cygne finit par lui dire :

— Frère, j'ai fait mon métier, fais ton devoir. Donne-moi à manger, ou je m'arrête.

Alors, le jeune homme qui n'avait plus rien à donner a coupé un grand morceau de son bras et l'a tendu au cygne. Il souffrait et saignait, mais le cygne le trouvait bon et continuait à voler. Et toutes les heures il criait :

— J'ai faim!

Et toutes les fois le pauvre garçon lui donnait son corps à manger.

Au matin le cygne s'arrêta devant les trois châteaux, dressés sur les trois montagnes qui brillaient au soleil. Godic n'avait plus de chair sur les os, rien que son cœur qui saignait.

Tout de même, il courut, et, comme il arriva à l'église, le prêtre allait bénir les époux.

Vous avez deviné que le diable, pour se venger, avait pris la figure de Godic afin d'épouser la princesse à sa place? Mais la fiancée pleurait, sans savoir expliquer pourquoi... Avant que le recteur n'eût dit les paroles, le garçon cria :

— Arrêtez!

En voyant ce squelette qui parlait, tous les gens de la noce, invités ou parents, s'étaient levés, sauf la princesse, laquelle était devenue plus blanche que sa robe d'épousée, mais c'était de joie, car, fidèle, elle avait toujours eu foi en celui qui l'avait délivrée.

A grands coups de bec, le cygne noir ramenait le prêtre effrayé :

— J'ai fait mon métier, fais ton devoir!

— Voyez ce mouchoir, voyez cet anneau? dit Godic.

La jeune fille regarda et dit que c'était bien les cadeaux faits à son promis. Elle tendit son doigt blanc où le brin de genêt avait séché.

Alors le prêtre récitait les prières, et, comme il lançait l'eau bénite, le diable disparut, tandis que le fiancé redevenait beau, comme avant.

Le bon Dieu avait été si étonné de rencontrer un homme fidèle à son amour, qu'il avait décidé de faire le miracle, pour le bonheur des époux et l'exemple des autres garçons.

Le cygne, vieilli, plus tard, sifflait tout bas que la Providence n'eût jamais, depuis, à renouveler ce miracle, car si, par prodige, un fiancé parti longtemps, revient, fidèle, c'est la fille, alors, qui n'aime plus... L'oiseau noir n'était peut-être que l'écho du diable?

L'histoire de Godic finit ici. Et c'est très bien.

Guillemette MARRIEN.

(Illustrations de M. T. Maifol.)



TROIS POÈMES

PENSÉE

Campagne incessante qui fais
Courts mes chemins, brèves mes heures,
Mab légère qui tout effleures,
Ou tâcheron lourd sous le faix.

Flamme impérieuse, pressante,
Martelant un rythme emporté,
Ou berceuse aux voix innocentes,
Si suaves qu'il faut chanter!

En face d'un présent sans gloire,
Tu lances, sur un fil ténu,
Une antenne vers la mémoire,
L'autre au plus loin, dans l'inconnu.

O courses tièdes et divines,
Houle étroite dans les blés mûrs,
Quand un cortège d'aubépines
Fiance la terre à l'azur!

Repos touffus, haltes prodigieuses,
Jus qui suintes sur les figues,
Froment qui montes jusqu'au cou,
Vent qui n'es qu'un parfum dissous!

Forêt de cuivre, taillis d'ambre
Où, sur la piste du trésor,
Octobre que poursuit novembre
Soulève un envollement d'or!

Hiver lucide, fines branches,
Gaine de gel sur les buissons
Lorsque d'en-haut la poule blanche
Descend pour couvrir les sillons!

Cartes, feuilles d'images pleines :
Les Clefs, la Louve, les Faisceaux,
L'Orient dans sa grande laine,
La Vistule entre ses roseaux...

Soirs méditatifs, solitude,
Frôlement des âmes, sommeil
Que les harpes de l'interlude
Éclairent de leurs noirs soleils!

Qui soupçonne — exacte et secrète,
Présence que nul ne perçoit, —
L'enivrement d'un tête-à-tête
Qui ne finira qu'avec moi?

CHANT DE LA JEUNE FILLE

Je suis fiancée aux lys, aux beaux lys
Que l'azur éperdûment frôle!
Avec eux, l'été, dont ils sont les fils,
De son front, touche mon épaule.

Présence d'amour, leur influx est tel
Que tout l'être ploie et se pâme :
Sont-ils de la terre ou sont-ils du ciel?
Quel appel versent-ils à l'âme?

Ceux dont se répand le cœur consumé
En louanges vers l'Ineffable
Ont-ils appris d'eux ce transport d'aimer
Qui fait de l'or avec du sable?

Oh! quels tremblements par eux recueillis
Offre mon ardente ignorance!
Je ne comprends plus les mots que je lis
Sur le texte qui nous fiance,

Amour sans visage, ô lys, ô beaux lys!

L'AUTOMNE AUX FRAICHES MAINS

L'automne aux fraîches mains conduit les soirs
[plus courts
Sur des prés de tulle impalpable;
Elle emperle la tranche ouverte des labours
Et mouille la clef de l'étable.

Elle a mis en faisceaux le rouge sarrazin
Qu'on récolte à la mi-septembre,
Et la chauve-souris qui m'évente revient
Chaque jour plus tôt dans ma chambre.

Son aile en soie effleure, palpe, tourne en rond,
Frôlant tableaux, lampes, cymaise;
Quand la lune paraît, elle inscrit au plafond
Une ombre exquise et japonaise.

O saisons! Rythme pur, quadriges obéissant
Aux mains des Vertus messagères!
Quelle paix pour celui qui s'accorde, qui sent
Et qui s'ajuste à vos mystères!

Jeanne PERDRIU-VAISSIÈRE.

Le Huitième Centenaire de l'Abbaye de Langonnet

En pays d'Arvor, aux confins des actuels diocèses de Quimper, Vannes et Saint-Brieuc, l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet était fondée, il y a juste huit siècles, par Ermenegarde, duchesse de Bretagne, fille spirituelle de saint Bernard. Il y avait là des marais, des tourbières : les Cisterciens assainirent, cultivèrent.

Les trois premiers jours d'août, dix archevêques et évêques, six abbés de nos grandes abbayes ont solennisé ce centenaire ; ils se sont inclinés devant une gloire authentiquement bretonne, celle de ce saint Maurice qui fut, au douzième siècle, dès l'âge de trente ans, le second abbé de Langonnet. Près de cent ans avant saint François d'Assise, cet Armoricain témoignait à la gent animale, même aux loups, même aux rats, une amitié toujours indulgente et presque toujours souriante ; et, tout comme le *Poverello*, il était pour la famille humaine un prédicateur de paix.

Hélas ! au cours des siècles, les troubles civils vinrent souvent assourdir l'écho des prédications de saint Maurice. Ils sont néfastes pour les abbayes. La guerre de succession de Bretagne, à la fin du quatorzième siècle, et puis, au seizième, les guerres de la Ligue, promènerent dans Langonnet la dévastation et la ruine ; à deux reprises, Langonnet se releva ; et l'architecte qui, en 1688, reconstruisait les édifices claustraux, inscrivait sur l'aile du midi ces mots confiants et glorieux : *Aeternitati positum*, édifié pour l'éternité.

L'optimisme de ce bâtisseur fut en partie justifié, puisque la muraille qu'il osait dire éternelle est encore debout. Mais peu s'en fallut, au lendemain de la Révolution française, que cet optimisme fût démenti. Car depuis 1791, les moines étaient dispersés. Il en est des monuments comme des hommes : lorsqu'ils se sentent délaissés, abandonnés, on les dirait en proie à une sorte de détresse, qui pour les uns comme pour les autres avance l'heure de la mort. Douloureux était le spectacle, en 1806, de ce qui avait été Notre-Dame de Langonnet. Ni portes, ni fenêtres, ni boiseries ; toitures effondrées, charpentes pourries ! Il ne restait plus que les murs, et puis, quand même, la fière inscription !

Des hôtes imprévus furent amenés, et grâce à eux elle ne fut point menueuse : ces hôtes, c'étaient des chevaux ! On dut faire dans l'abbaye les réparations urgentes pour y installer un haras. La partie supérieure de la chapelle

fut aménagée en grenier à foin. Ce n'était pas là, certes, ce qu'avaient voulu les anciens moines ; mais du moins l'administration, soucieuse du bien-être des étalons, entretenait-elle sommairement les édifices.

Cela dura cinquante ans, jusqu'à ce qu'en 1856 elle s'ennuyât dans Langonnet. Alors le gouvernement du Second Empire trouva pour les chevaux une autre abbaye de jadis, acquise récemment par les Pères du Saint-Esprit : on fit un échange, et ceux-ci vinrent s'installer à Langonnet. Ils y sont toujours.

Pour ces Spiritains qui jusqu'au centre de l'Afrique portent le nom du Christ et le nom de la France, c'est une auguste maison que Notre-Dame de Langonnet : leur passé, leur avenir s'y coudoient. Là résident les vieux missionnaires, pour mettre un intervalle entre leur vie d'action et le suprême repos ; là se forment, dans une école apostolique, les enfants qui plus tard perpétueront la lignée. Spiritains d'avant-hier et Spiritains d'après-demain se mêleront aux foules bretonnes, le troisième jour des fêtes, pour entendre le P. Cabon, archiviste de la Congrégation du Saint-Esprit, retracer l'histoire de nos missions spiritaines françaises, sous la présidence de M. le maréchal Franchet d'Espèrey.

Au cœur de cette Bretagne bretonnante qui, en 1930, avait déjà donné à la France religieuse cent cinquante-trois Pères et Frères du Saint-Esprit, Notre-Dame de Langonnet est devenue comme une citadelle de l'esprit missionnaire. Les Cisterciens jadis aménageaient les terres voisines ; aujourd'hui, c'est dans la lointaine Afrique que les Spiritains défrichent le sol... et cette autre terre vierge, les âmes.

Georges GOVAU,
de l'Académie Française.

C'est le 20 juin 1136 que fut fondée, sur la rive droite de l'Elle, l'abbaye de Langonnet. Saint Duault, qui en devint le second abbé, naquit en 1114 ou 1115 au village de Crozhanec, près Noyal-Pontivy, mais c'est à Loudéac qu'il fut élevé, ses parents y étant venus s'établir. Ceci explique que saint Maurice soit regardé comme le protecteur des écoliers loudéaciens et que ses reliques soient conservées dans une chapelle élevée au xv^e siècle sur l'emplacement de la maison de ses parents. La tradition rapporte que ceux-ci le chargèrent un jour de garder un champ nouvellement emmené pour le préserver du ravage des cornelles. Il se vit tout à coup entouré d'un grand nombre d'oiseaux dont les croassements l'empêchèrent d'étudier. Impatient, Maurice se leva et leur ordonna de le suivre vers la grange de son père où il les enferma. Il apprit sa leçon tout à son aise et, quand il la sut, il rendit la liberté aux cornelles en leur faisant défense de revenir au village.

A la mémoire de Joseph Loth

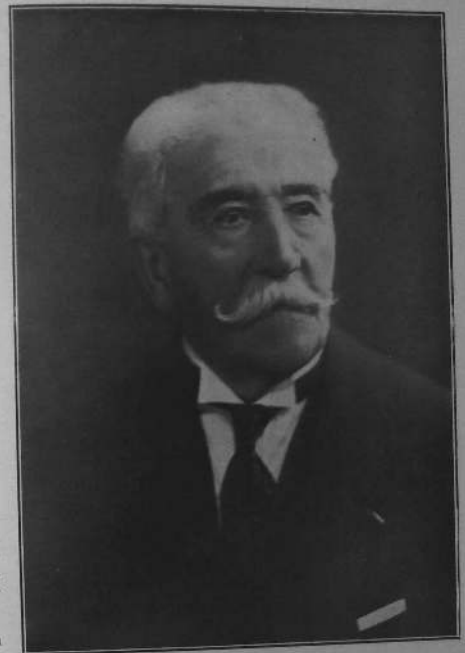
GUÉMÉNÉ-SUR-SCORFF, capitale du Pays Pourlet, a dignement fêté la mémoire de son glorieux fils : Joseph Loth. « Les Messieurs de Guéméné », Municipalité en tête, en accord avec les dirigeants du Collège des Bardes de Bretagne, que préside avec autorité M. Taldir-Jaffrenou, avaient bien fait les choses et de nombreuses personnalités s'étaient empressées de répondre à leur invitation, parmi lesquelles MM. William Loth, Davy, recteur de l'Académie de Rennes, Gallé, doyen de la Faculté des Lettres, Pierre Leroux, professeur de celtique, Pol Diverrès, professeur au Collège de Swansea, le marquis de l'Estourbeillon, etc., etc.

Au cours des diverses cérémonies, la vie et l'œuvre historique et philologique de Joseph Loth furent évoquées en d'éloquents discours, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire intégralement ici.

En recevant les invités, M. Raude, maire de Guéméné-sur-Scorff, résuma en des paroles concises le sens des manifestations qui allaient se dérouler.

« Nous sommes ici, dit-il, sur un sol dur, remontant aux premiers âges de la terre, au cœur de cette Bretagne rocheuse et sombre, dans une région riche d'histoire qui, au cours d'un passé de travail et de luttes, n'a rien abdiqué de sa culture, de son idéal et de sa foi. En vous le remémorant, je semble oublier que je m'adresse à des érudits universitaires, à des hommes pour qui le passé scientifique et artistique de notre province n'a plus de secrets, à des savants qui conservent comme un levain précieux, au sein d'un savoir immense, l'âme de leur race et de leur cœur, lourdes l'une et l'autre de richesses accumulées au cours des âges.

« Dans les fêtes qui nous réunissent aujourd'hui, il faut voir une manifestation traditionnelle de l'âme celtique faite de ténacité, de mysticisme et de poésie. Ne se déroulent-elles pas, d'ailleurs, sur cette terre que couvrait jadis la forêt de Brocéliande, où vivaient, dans les romans



M. Joseph Loth.

de la Table Ronde, l'enchanteur Merlin et la fée Viviane, Le Collège des Bardes et des Druides, héritiers de l'émigration bretonne du v^e siècle ont, de nos jours, repris avec Loth et Jaffrenou les traditions de culture poétique de la vieille classe sacerdotale de l'époque galloise.

C'est au chant « sauvage et aigrelet » de la cornemuse écossaise, que s'ouvre la cérémonie du mémorial.

M. Jaffrenou, après avoir évoqué les origines du petit Job « le fils du sabotier qui poussait si gaillardement son parois en secouant sa longue chevelure de philosophe rural », déclare qu'il entend payer sa dette de reconnaissance à celui dont les encouragements

influent si profondément sur sa vie, et qui, cependant, se réservait en face des manifestations bardiques dont le romanesque choquait quelque peu la pureté de ses conceptions celtiques. « Mais que les mânes de Joseph Loth nous pardonnent, à nous qui gardons pieusement le culte du grand disparu. »

M. Pol Diverrès indiqua les titres des principaux travaux d'histoire et de philologie de Joseph Loth et montra l'attitude favorable de celui-ci en faveur de l'enseignement du breton.

M. Pierre Leroux exposa l'importance des travaux du grand savant dans l'histoire de l'émigration bretonne. C'est grâce à lui que nous savons comment les Bretons insulaires sont venus par vagues successives, recueillir l'Armorique à partir du milieu du ^v siècle. M. Pierre Leroux, avec une dialectique aussi sûre que celle du savant dont il fait l'apologie, démontra ensuite comment la linguistique et la philologie travaillaient pour l'histoire. Et en Joseph Loth, le linguiste double l'historien. Puis il loua la rigueur de la méthode de travail de Joseph Loth qui, pour analyser le fond celtique des romans de la Table Ronde, s'astreignit à parcourir à pied le Cornwall. Il ne concevait d'ailleurs la vie que dans l'action.

M. Galletier parla surtout de Joseph Loth comme universitaire; il rappela son passage à la Faculté des Lettres de Rennes, dont il fut le doyen, puis évoqua ses cours au Collège de France et dit combien il dut batailler pour obtenir la création, à Rennes, d'une chaire de celtique.

M. Georges Davy, recteur de l'Académie de Rennes, résuma, pourrait-on dire, les précédentes conférences et ce fut une véritable apothéose. Comme recteur, déclara-t-il, de la seule Université de France où l'on ait conservé une chaire de celtique, Paris ayant supprimé la sienne, ce m'est une grande joie de rendre hommage à la valeur, au travail, à la science, à la haute mémoire de Joseph Loth et d'y associer la Bretagne tout entière. Joseph Loth, souligna-t-il, se recommande par une droiture totale et une loyauté absolue qui s'attestent dans la Chrestomathie bretonne, sans laquelle on ne pourrait aborder efficacement l'étude du fond celtique de notre pensée.

L'inauguration de la plaque commémorative et de la place Joseph-Loth, donna encore lieu, le dimanche, à une très belle manifestation, que présida M. Rio, sénateur. Du discours de M. Rio, retenons les passages qui suivent :

« En ce coin de terre bretonne, où il repose et où nous l'honorons aujourd'hui, Joseph Loth naquit il y a quatre-vingt-neuf ans. L'enfant avait appris le breton en même temps que le français;

l'homme consacra à la Bretagne tous les feux d'une vie studieuse, sans être un enfant chahuté par des honneurs qu'il n'avait pas recherchés. Professeur au Collège de France, académicien des Inscriptions et Belles Lettres, le savant ne cessa jamais d'être un homme de notre sol. Si nous savons, sans vanité, mais non sans fierté, nous bien notre race est forte, c'est que cette race nous a marqués d'une empreinte tenace, qu'elle est toujours présente en chacun de nous et que toujours notre vieux sang celtique reparait. »

« D'abord professeur de grec, Joseph Loth, à travers les horizons lumineux de l'Attique, songeait aux mers que les argonautes ne comptaient pas; il décida de consacrer à la terre de ses pères sa longue existence laborieuse: l'amour passionné de sa province fit tout naturellement l'unité de sa vie et de son œuvre. Tous les aspects de la vie celtique le captivèrent. Il se pencha avec la même tendresse lucide sur nos origines ethniques, sur l'évolution de notre langue et sur le beau torrent de notre histoire. Le même idéal l'animait comme historien, comme archéologue, comme linguiste érudit. Jamais satisfait, il fut surtout et toujours un chercheur ardent. Il mourut en se plaignant seulement de n'avoir pu achever son œuvre, et pourtant cette œuvre reste inégalée. »

« Camille Jullian disait de lui : « Cet homme « là est le plus grand découvreur des choses « occidentales que l'Occident possède. »

C'est au chant du *Bro goz ma zadou*, puisamment interprété par le barde Cuffé et repris en chœur par toute l'assistance, que fut découverte la plaque de bronze où est évoquée la glorieuse carrière de Joseph Loth et dont voici le texte :

« D'hi gwellañ difennour Breiz Izel anaonet. » Ici est né, le 27 décembre 1847, Joseph Loth, membre de l'Institut, professeur de langues et de littératures celtiques au Collège de France, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Rennes, docteur des Universités des pays de Galles, d'Ecosse, d'Irlande, de Genève; membre de la Videnskaps Akademi de Norvège, de la Société Philosophique de Londres, de l'Académie royale d'Irlande, de la Société Anthropologique et Ethnographique de Porto, de la Société des Antiquaires de France, officier de l'Instruction publique, commandeur de la Légion d'honneur, linguiste, philologue, historien, ethnographe, archéologue. Il fit la synthèse du monde celtique. »

Ainsi que l'a déclaré M. le Recteur d'Académie de Rennes : « Des fêtes comme celle qui s'est tenue à Guéméné-sur-Scorff, le 26 juillet, rénovent toute une race, toute une nation. »

La journée du lundi, entièrement consacrée au Gorsedd des Bardes de Bretagne, se déroula avec le cérémonial habituel et ne fut pas moins brillante que la journée du Memorial.

Job LE BIBAN.

Quinze ans de romantisme à Rennes - 1828-1843

LA VARIÉTÉ. - LOUIS DE LÉON

À l'automne de 1840 Leconte de Lisle trouva dans la *Variété* un champ plus largement ouvert à ses ambitions littéraires.

Peu à peu il s'était éloigné du cénacle Liger, que remplaçait dans ce petit monde d'étudiants-poètes le salon de l'horloger Edouard Alix, un ami de Turqueti. Comme Mlle Eugénie, Alix avait un album, où Leconte de Lisle avait laissé des vers. Tiercelin, qui les a vus, n'a pas voulu les publier, par respect pour la volonté explicitement exprimée du poète.

C'est chez Alix que naquit la *Variété*. Cette revue doit à la personnalité de l'auteur des *Poèmes Antiques* d'être plus connue que la *Revue de Bretagne*, bien qu'elle soit loin de la valoir. Annoncée dans l'*Anxiété Breton* du 9 mars 1840, elle parut le 1^{er} avril. On se mettait sous le patronage de Chateaubriand, qui répondit par une lettre d'encouragement un peu désenchantée, de Turqueti, qui envoya un petit poème, et de Charles Nodier, qui n'envoya rien. M. Alexandre Nicolas, professeur de rhétorique au Collège Royal, présenta la revue au public et dans une introduction, indiqua l'esprit de libéralisme chrétien qui devait l'inspirer. Mais ces tendances religieuses étaient celles du professeur Nicolas plus que celles des étudiants qu'il patronnait. La *Variété* professait un large éclectisme, faisant appel « à tous ceux qui se sentent tourmentés par ces voix intérieures qui révèlent à l'âme les mystères de la poésie ». Il y eut à la *Variété* de toutes les opinions, des esprits avancés et des fourrieristes.

Leconte de Lisle, n'a jamais été croyant; mais à cette époque il éprouva de la sympathie pour le catholicisme libéral qu'il trouvait chez quelques-uns de ses amis. Il entra après le premier numéro au comité de rédaction, en devint bientôt le président et finit par être, en octobre, le directeur de la revue, à laquelle, sous son nom ou sous divers pseudonymes, il fournissait une bonne part de la copie.

Ses collaborateurs sont demeurés obscurs : Mille, l'humoriste de la maison, auteur des

Mémoires d'une Puce de qualité, d'un dialogue rimé *Les Deux Fantômes* où Don Juan symbolise la débauche du cœur et Faust la débauche de l'esprit et d'une *Ode à Lamartine* en vers de mirliton; Alix, qui en une vingtaine de vers réunit tous les poncifs du romantisme; Langlois, P. M. Villeblanche, Paul Rival, Julien de la Gardière, Duval, Besnon, Udelez, et deux poétesses qui ne signent que d'initiales; Rouffet enfin, qui se fit tirer à l'oreille parce que Leconte de Lisle, gardien incorruptible des intérêts de la maison, avait refusé de lui faire un service gratuit. Leurs pièces

à tous, où âme rime avec femme et cœur avec douceur, à moins que ce ne soit avec douleur ou avec pleur, sont dans leur banalité incolore, leur phraséologie romanesque, leurs amplifications désordonnées et une fâcheuse prédilection pour les thèmes funéraires, bref dans leur romantisme désuet à peu près interchangeable. A voir à quoi aboutissaient dans ce cénacle de province, après vingt ans, le mouvement qui avait eu une si radieuse aurore, à quelles influences a dû s'arracher celui qui achèvera de balayer toute cette friperie, on comprend mieux la violence de ses imprécations contre une littérature qui avait failli le gêner.

Il a donné à la *Variété* à la fois des pièces de vers, des nouvelles et des articles de critique littéraire. Ce sont ceux-ci qui ont le plus d'intérêt.

Il s'y trouve des bizarreries, de graves erreurs; mais sur Hoffmann et la satire fantastique, sur Sheridan et l'art comique en Angleterre, sur André Chénier et la poésie lyrique à la fin du XVIII^e siècle, on est étonné de reconnaître au passage le germe et quelquefois l'expression presque définitive, en des formules pleines et fermes, de quelques-unes des idées qui s'épanouiront dans les fameuses préfaces de 1852 et de 1855 : le sentiment profond de l'importance du style, le goût sévère de l'exécution impeccable et une conception noble et élevée de la poésie; inspiration créatrice et dessus lui à Homère; inspiration créatrice et spontanée qui ne peut sortir que des « intelligences primitives », c'est-à-dire à qui le don générique a conservé la force et la fraîcheur des races originelles et l'instinctive fécondité de la jeunesse.

Malheureusement quand il s'agit de réaliser cette image de beauté que le génie, la belle nature



Par maints souvenirs l'hôtel de Blossac se rattache à la période romantique. C'est dans une de ses chambres que naquit, en 1816, le romancier Paul Féval.

de son pays et le rêve avaient mise en son esprit, l'écrivain, en dépit de progrès marqués, est encore loin d'être lui-même.

Des deux contes, l'un est proprement incohérent; l'autre, *Mon premier amour en prose*, où les amis du poète ont vu à tort comme une confiance relative à la blonde vision du *Manchy*, donne quelques promesses, mais reste un mélange composite d'exotisme à la Chateaubriand et de dandysme persiflé à la Musset.

Trois des six pièces de vers sortent inégalement de la banalité. *Issa ben Mariam*, description du Christ enfant, a plus de joliesse que de solidité; mais si quelque curieux en lut attentivement les huit strophes, ornées de la croix et des instruments de la Passion, il put s'apercevoir que de cette revue catholique le directeur et principal rédacteur ne croyait pas à la divinité de Jésus. *Lélia dans la solitude* en vers qui ne manquent ni de force ni de pittoresque traduit la durable impression que firent sur le poète les romans de George Sand, principalement *Lélia* et *Les Sept Cordes de la Lyre*, et montre, avec les blasphèmes en moins, comme une première esquisse de *Quin* dressé sur la monstrueuse Hénokhia. Enfin l'ode *A Lamennais*, avec un frémissant d'enthousiasme, salue le prisonnier de Sainte-Pélagie comme le prophète des temps nouveaux en des strophes éloquentes, où il y a du souffle, une belle langue, un large mouvement, la force d'une conviction fière de s'affirmer à la face de tous. Les lecteurs de la *Variété* n'avaient pas souvent la bonne fortune de lire de pareils vers. Mais que durent penser ceux qui, sur la foi du professeur Nicolas, avaient cru s'abonner à l'inoffensive revue de petits jeunes gens bien pensants? L'ode est de la dixième livraison.

La *Variété* mourut à la douzième, faute d'argent. Plus d'un abonné, en vérité, dut murmurer: Il était temps.

Après la *Variété* Leconte de Lisle resta encore deux ans à Rennes, luttant avec une sorte d'exaspération contre la mauvaise fortune, vendant ses hardes et ses livres et côtoyant la pire bohème. Agri de sa misère et de son obscurité, il voulait dans un journal satirique baptisé *Le Scorpion*, crier aux « imbéciles bourgeois » tout le mal qu'il pensait d'eux. Il trouva un bailleur de fonds. Mais l'imprimeur se déroba et le procès qui s'ensuivit causa un tel scandale que, pendant quelque temps, vaincu et humilié, le pamphlétaire n'osa plus se montrer.

Et puis, à bout de forces, tombé de ses rêves de gloire, l'âme meurtrie et le cœur ulcéré, il se résigna à n'être que l'enfant prodigue et s'embarqua à Nantes pour sa radieuse patrie.

Contraste étonnant: au même temps que le pauvre créole menait à Rennes sa lamentable vie, un autre poète, exactement du même âge, y trouvait toutes les joies d'une jeunesse brillante et les plus séduisantes promesses. Il s'appelait Louis de Léon, et, dans le salon de Mme de Lantivy, qui était pour l'aristocratie rennaise ce que la maison Liger et le salon Alix avaient été pour la petite bourgeoisie, il goûtait l'enivrement des succès que le beau monde d'alors prodiguait à

ceux qui savaient le charmer par leurs harmonieuses paroles. Auteur de pièces fugitives gracieuses et d'une satire *Le Théâtre du Monde*, dont les quatre mille vers témoignent, avec des formes conventionnelles et beaucoup de déclamation, d'une verve fougueuse et d'un tempérament véritablement poétique, il recevait les encouragements de Charles Labitte, de Théophile Gautier et d'Alfred de Vigny.

Mais des deux poètes à qui la vie s'offrait si différente, le gentilhomme qui voyait la bienvenue au monde lui sourire dans tous les yeux, mourait à vingt-quatre ans d'une fièvre typhoïde. Et c'était le pauvre étudiant honni et malmené qui devait, non sans de longues années d'efforts, de pauvreté stoïquement endurée et de lutte silencieuse, conquérir la gloire que son frère en poésie semblait n'avoir qu'à cueillir.

Et les autres?

Les autres ne m'appartiennent plus. C'est à Paris que Lucas et Boulay-Paty achevèrent de courir leur carrière. Quant à Turquet, confiné dans la poésie dévots, bientôt usé, incapable de mener à bout le grand poème sur saint Bruno que lui conseillaient Mme Swetchine et Chateaubriand, après la mort de ses parents et un mariage de raison, il quitta pour Paris sa ville natale, où son imagination malade et surexcitée par l'usage de la morphine, lui représentait des persécutions dont elle était bien innocente.

Et pendant un demi-siècle, à part d'éphémères révéils, comme la tentative de la *Jeunesse Bretonne* en 1868, Rennes retombe, littérairement parlant, à l'état de somnolence dont le romantisme l'avait un temps tirée. Jusqu'au jour où, avec le concours de Caillière, le « Lemerre rennais », Louis Tiercelin et ses amis, Guy Ropartz, Edouard Beaufils, Sullian Collin, Anatole Le Braz, ouvrirent dans le *Parnasse Breton Contemporain* et dans l'*Hermine* le puissant mouvement poétique si justement nommé « la Renaissance Bretonne ».

Belle revanche pour Leconte de Lisle!

Georges COLLAS.



Mgr Le Fer de la Motte, ancien évêque de Nantes, récemment décédé.



L'apothéose du 71^e Régiment d'Infanterie.

UNE FÊTE MILITAIRE qui fut aussi une Fête d'Histoire

Ce qui caractérisa la fête du 71^e R. I. le dimanche 19 juillet, à Saint-Brieuc, c'est que toute la ville y participa. Cette union résulta d'une collaboration étroite entre l'Etat-Major du régiment, la Municipalité, le Syndicat d'Initiative, la Chambre Syndicale du Commerce et de l'Industrie, et les divers groupes des Officiers de réserve, des Anciens des 71^e, 271^e et 74^e territorial. Ce fut un bel exemple d'entente et d'harmonie, en vue d'exalter les souvenirs du régiment glorieux qui tient garnison à Saint-Brieuc depuis plus d'un siècle.

Nous laisserons de côté tous les divertissements qui se groupaient autour de la partie principale du programme: retraite, concerts, notes artistiques et amusantes — bien que la reconstitution d'un concours hippique en 1836 les courses de chars romains, la corrida « grotesque » aient été accueillis par les éclats de rire de la foule qui se pressait à Beaufeuillage — pour parler surtout des évocations historiques qui, par leur caractère, leur présentation impeccable, dépassant le cadre d'une fête ordinaire, atteignirent aux splendeurs d'une apothéose, digne d'un passé entre tous sans tache.

Les spectateurs assistèrent à deux épisodes: le combat légendaire de Saint-Cast en 1758, où une armée anglaise, venant du Guillo, fut repoussée par les troupes françaises auxquelles s'étaient joints gardes-côtes volontaires, gentilshommes, bourgeois et paysans, et que commandait le duc d'Aiguillon en per-

sonne. La lutte dura deux heures et il y eut de nombreux morts et blessés; une colonne commémorative au sommet de laquelle le lévrier breton terrasse le léopard anglais, située, sur la falaise de Saint-Cast, le lieu où se déroula le combat.

Sur la pelouse de Beaufeuillage devenu champ de bataille où, malgré les coups de feu, paissent de blancs moutons, s'élève le Moulin-d'Anne, du haut duquel le duc d'Aiguillon observe le combat et donne des ordres. Il y a une accorte et jolie meunière, mais elle ne « couvre pas de farine » le vaillant officier, ce qui rétablit l'histoire à l'encontre de la légende qui, dit-on, fut créée par le procureur général La Chalotais et les envieux de l'époque.

L'attaque d'une corvée d'eau par les Kabyles, nous transporte au temps de la campagne d'Algérie; on assiste à l'arrivée sournoise des Arabes, rampant sur l'herbe dans leurs grands burnous blancs, pour s'abriter derrière des buissons. Puis c'est le réveil autour des tentes du camp, les tentatives d'un marchand arabe, à demi-sorcier, pour détourner l'attention des sentinelles de l'avant-poste et, enfin, la ruse de l'ennemi et sa dispersion par les soldats hâtivement alertés.

Mais le clou de la fête revient à l'apothéose finale. Napoléon s'avance, magnifique sur son cheval blanc, entouré d'un Etat-Major symbolique où se reconnaissent Murat, La Morbihan, Villars et le fidèle Roustan. Ils précèdent les hussards de la Garde. Devant eux

défilent successivement les détachements d'Albret, du Vivarais, les gars de Sambre et Meuse, les soldats de 1854, conduits par leurs officiers et accompagnés de jeunes et alertes vivandières. Les musiques règlent leurs pas sur des marches de l'époque et c'est très beau.

Mais l'émotion gagna l'assistance quand, derrière ceux de Jemmapes et de Valmy, on vit s'avancer les hommes de 1914, en culottes rouges, en capote bleu foncé, en képi, en épaulettes, le canon du fusil fleuri des fleurs d'espoir et marchant, d'un pas bien cadencé, aux accents du chant des Girondins : *Mourir pour la Patrie!*... Les survivants de la grande guerre les reconnurent, les acclamèrent, et, sur plus d'un visage, des larmes silencieuses coulèrent au souvenir des pères, des époux, des fils, des frères, des fiancés qui sont ainsi partis et ne sont, hélas! jamais revenus...

Le détachement des vainqueurs de 1918 se présenta, à son tour, en tenue bleu horizon, longuement salué de vivats, lui aussi! Et pour terminer ce défilé du passé, on vit s'avancer l'avenir, ceux de demain : une compagnie de 1936, précédant un détachement motorisé avec ses chenillettes et ses autos-cannons.

Toutes ces troupes s'alignèrent, formèrent un tableau d'ensemble, digne d'inspirer les pincesaux de Neuville ou de Detaille et même ceux de ce gars de Plérin, devenu grand peintre des batailles : Poilpot.

Alors, se plaçant sur le front, Napoléon lança sa proclamation. Elle était digne de

celles qu'il adressa aux soldats d'Italie ou d'Égypte. Il exalta la gloire des armes françaises, puis, s'adressant à ceux de 1936, il leur demanda :

— Et vous, qu'avez-vous fait?

— Rien.

— Que ferez-vous?

— Notre devoir...

La sonnerie *Aux Champs* retentit. Le drapeau du régiment parut au milieu du terrain et ce fut, dans un tonnerre d'acclamations, la présentation des armes — vieux fusils à pierre, chassepots, fusils gras, leblés — le salut magnifique des trois couleurs... que suivit la *Marseillaise*...

Le défilé passa devant les tribunes, gagna la ville, frissonnante d'oriflammes et de drapeaux, entre deux haies de spectateurs venus de tous les coins de Saint-Brieuc et du département. Ce fut une vision de force, de beauté, d'héroïsme même, une vision reconfortante encore pour tous ceux qui croient que la Patrie est toujours au-dessus des querelles qui, hélas, divisent des hommes lesquels devraient demeurer unis, comme leurs anciens l'étaient en face de l'étranger...

Et dans son char, la Madelon du régiment souriait au public et répondait aux acclamations par des baisers...

N. D.

(Photos Hamonic.)



Un épisode de la reconstitution du combat de Saint-Cast en 1758.

EN BRETAGNE

La Bretagne à l'Exposition de 1937

Le Comité de la Participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937 poursuit inlassablement son effort entraîné par son président qui, avec une ténacité, s'attaque à tous les obstacles pour arriver au but qu'il s'est fixé!

Les divergences qui s'étaient manifestées entre la Commission du Régionalisme, la Direction du Centre Régional et le Comité, au sujet de la présentation d'ensemble des nouvelles salles du pavillon sont maintenant réglées.

M. O.-L. Aubert a été appelé à défendre son programme devant la Commission Régionale du 31 juillet. Citons-nous de dire qu'il a triomphé des observations qui lui étaient opposées. Deux points surtout motivaient les objections de la Commission : la présentation synthétique du mobilier breton et la représentation de la langue bretonne.

Le Comité proposait le plan suivant pour le mobilier :

Sur la photo aérienne agrandie d'un quartier insalubre d'une ville bretonne, tracer un plan d'urbanisme et indiquer que l'appartement présenté est un élément d'un programme d'ensemble. Cet appartement est le logement d'une famille de Bretons moyens : le père, la mère, les deux enfants. Il doit être confortable, sans luxe inutile, gai et particulièrement pratique. Il comprend la salle commune en trois parties : l'une pour les repas, l'autre pour le repos, la troisième pour les réceptions; deux chambres à coucher; celle des parents, celle des enfants. Les meubles seraient réalisés par des artisans sélectionnés et de façon à rappeler les mobiliers des diverses régions de Bretagne.

Or, la Commission du Régionalisme faisait remarquer qu'une salle de bains et une cuisine de conceptions modernes n'avaient aucun rapport avec un mobilier de caractère régional, que, d'autre part, le projet d'urbanisme devait avoir sa place dans la classe même de l'urbanisme. Le président a fait observer qu'il s'agit ici d'un ensemble et que le plan préconisé par le Comité répondait pleinement au programme de l'Exposition, défini à plusieurs reprises par M. le Commissaire Général lui-même, et aux conclusions du rapport de M. Maurice Dufrène, lors du congrès de l'U. G. A. F., véritable charte de l'évolution moderne de l'art provincial, programme et rapport qui poussent à la recherche d'un harmonieux équilibre de présentation par l'association intime du matériel et de la forme, par l'appropriation de l'objet à son cadre rationnel.

En ce qui concerne la langue bretonne, la Commission craignait que sa manifestation ne fût considérée comme représentative d'un état d'esprit — disons le mot — bien que nous ne fassions pas ici de politique — réactionnaire, et ne soulevât des protestations.

Le Président a donné tous apaisements à la Commission. Après avoir affirmé qu'il est indispensable qu'une place revienne à la langue bretonne, que parlent plus de deux millions d'individus, il a fait remarquer justement que les cinq Conseils Généraux, les Chambres de Commerce, le Groupement Economique de la VI^e région, les Chambres d'Agriculture et plus de deux cents Municipalités se sont prononcés en faveur de l'enseignement du breton.



Sir Robert Moed.

Et la commission a donné son assentiment.

Comme conclusion d'un long et documenté rapport, présenté par le Comité de Bretagne, celui-ci a demandé et obtenu qu'il soit laissé à chaque région une liberté d'action, contrôlée sans doute, qui lui permette, en s'inspirant tout à la fois de la tradition et de la vie moderne, de présenter des ensembles qui répondent à l'esprit même de la manifestation des arts et des techniques qui se préparent.

LE MONUMENT DE SAINT GUIBEC A PLOUMANACH

Nous avons relaté dans notre dernier numéro la controverse qui s'est élevée entre M. Grosperin et M. André Roussel, à propos de l'histoire de Saint-Guibec à Ploumanach.

Un paroissien de Perros nous écrit qu'il lui semble possible de mettre d'accord les contradicteurs. En effet, dit-il, la partie essentielle du monument, formée par les colonnes en granit et le linteau qui repose en façade sur l'entablement, est de l'époque romaine et s'apparente au tombeau de Saint-Rémi (Bohages-du-Rhône).

Par contre, la partie supérieure est gothique. Les linteaux latéraux qui supportent la voûte sont en schiste de Saint-Esflaur.

On peut donc situer l'origine du monument au VI^e et sa reconstruction au XIII^e siècle.

On constate l'existence d'un socle, ou d'un seul monumental, qui porte peut-être une inscription?

Cette pierre taillée fait présumer l'existence d'une fontaine devant le monument.

Cet ouvrage a été détruit par suite des frémissements de la mer et le monument lui-même a été brusquement isolé de la terre ferme, à une époque indéterminée.

Le saint acmé qui est en pierre, a été substitué au saint magnifique, en bois, du XIII^e siècle, que tous les vœux Perrois ont vu sous la niche.

En résumé, le monument paraît bien du VI^e siècle, mais il a été relégué pour des causes diverses au XIII^e siècle.

Telle est notre modeste opinion, appuyée sur des observations vraisemblables.

Signé : Un Paroissien.

L'UNION REGIONALISTE BRETONNE

Le Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne se tiendra au Grand-Fougeray, du 25 au 31 août prochain, sous la présidence de M. le marquis de l'Estroff, président.

Le programme des six journées est copieux : exposition des arts bretons et des petites industries bretonnes; le



Saint-Briac. — L'île d'Agot.

26, conférence par M. Girard-Mangin, ancien bibliothécaire de la ville de Nantes, sur Fougeray, ses traditions, son glorieux passé; le 27, représentation de *Bertrand du Guesclin*, pièce bretonne de M. l'abbé Poulain; le 28, grande matinée populaire, concours de chansons populaires galloises, et vieilles chansons du pays; grande soirée bretonne avec le concours du barde Cuff et de Mme Cuff et représentation de *Bardé Inconnu*, comédie musicale en deux actes, paroles de Mireille Kernor, airs populaires harmonisés par G. Arnoux; le 29, remise solennelle à la Municipalité du drapeau de Fougeray puis grande soirée bretonne de gala donnée par le Cercle Celtique de Rennes: Une heure de la vie de saint Yves, pièce en un acte de Gwella; chants et danses bretonnes avec le concours des *Kanerien Breiz*, sous la direction de Mlle Simone Morand, 1^{er} prix du Conservatoire, des *Korollerien Rouzon*, dirigés par M. E. Castero, et des *Chaarerien*, par Mlle Annick Hulhery.

Le Congrès sera clôturé le dimanche 30 août par une grande fête historique avec cortège composé de quatre groupes évanouissant.

L'entrée solennelle à Fougeray de Nicole le Bouff, héritière des sires de Noyay, au lendemain de son mariage avec Geoffroy de Rieux en 1285; celle de Bertrand du Guesclin, après la prise du château en 1364; la visite de la Duchesse de Bretagne, de Paris et de l'île-de-France avec sa suite, la personification de la Bretagne; cortège des nombreux drapeaux des paroisses et des pays de Bretagne; délégations des paroisses et des associations bretonnes, chef de la Bretagne personnifiée.

Ensuite, au théâtre de verdure, au pied même du donjon de Fougeray, l'excellente troupe L'Essor Théâtral de Rennes, sous la direction de Maître Jean Guibrey, donnera une représentation du *Bas Valon*, la pièce si juste-

ment applaudie maintes fois, du regretté Louis Oublat.

Entre temps, chaque jour, il y aura d'intéressantes séances de travail.

LE CONGRÈS DES BLEUN-BRUG

Le XXVI^e Congrès annuel des Bleun-Brug se tiendra à Roscoff les 23, 24 et 25 août prochains. Le Congrès s'ouvrira le dimanche 23 par l'inauguration de l'exposition de la presse et de l'art bretons. Des cavaliers roscovites, à l'issue de la grand'messe, proclameront l'ouverture des fêtes.

Ce Congrès a mis son programme sous le signe de la commémoration du tri-centenaire de la publication de la *Vie des Saints de Bretagne et d'Armorique* du P. Albert Legrand, ce délinéaire, comme l'appelle A. Le Braz, qui fouillant dans tous les recueils des saints armoricains écrits au cours des siècles précédents par les moines lettrés, mit de l'ordre dans une bibliographie faite alors de pages éparpillées, pour en extraire les matériaux d'une histoire à laquelle, depuis, tous les chercheurs bretons ont fait appel.

Le cortège qui se déroulera le dimanche après-midi sera, lui aussi, sous l'égide des sept grands éponymes de la Bretagne: Corentin de Quimper, Pol de Saint-Pol-de-Léon, Brieuc de Saint-Brieuc, Patern de Vannes, Tugdual de Tréguier, Samson de Dinan, Malo de Saint-Malo, qui furent les fondateurs de nos vieilles évêchés.

Une grande représentation bretonne succédera au cortège avec danses et chorales par les groupements affiliés aux Bleun-Brug.

Le lundi, des conférences seront faites sur les saints bretons et il y aura excursion à l'île de Batz.

La matinée du mardi sera consacrée à des concours de chants, d'épigrammes, de déclamation et de lecture, puis, à nouveau, l'après-midi, on reverra un grand cortège. Les chorales et les groupes bretons précédant les chœurs de

saint Pol Aurélien, de saint Yves de sainte Anne, se rendront au théâtre de la nature où, face à la mer, sera donné un grand festival breton: saffois, gallois et bretons avec accompagnement de chants et de musiciens parlés et, pour clôturer ce festival, apothéose des saints fondateurs de la patrie bretonne.

Le théâtre breton a également une place très importante, comme tous les ans, dans ces journées de festivités antiques. Des soirées de gala sont prévues pour les 22, 23 et 24 août à la salle Sainte-Barbe.

D'un mois à l'autre

BINI. — Nous avons déjà, l'an dernier, signalé les Initiatives du Cercle du Gôrio, dont le siège est à Bini, et qui s'efforce, au cours de la saison estivale, d'organiser des séances et des fêtes qui ont pour but de donner aux villageois l'amour du pays où ils séjournent. Le samedi 25 juillet il y eut une première réunion qui eut un vif succès, au cours de laquelle la chorale interpréta des chants bretons de Duhamel, Loëz Herrier, G. An-dell, l'abbé Morellec, Jos Gréval-Cadic, Marc'heg Arvor, puis les groupes de danseurs en costumes somptueux révélèrent au public la grâce des gavottes, gymnaska, stoupig, jebado, pillerlan lann. Le dans des baguettes et l'all-van-deux, particulier à la région de Ploüha, obtinrent surtout un vif succès. Notre collaboratrice Mme Vefa de Bellang prêtait son concours à cette soirée où elle se montra violoniste de talent, et notre directeur M. O. L. Aubert, fit une causerie sur le rôle des Cercles celtiques, les chants, les danses et les costumes bretons.

Cette fête n'est que le prélude de celle qui se déroulera le dimanche 22 août, avec le concours des Cercles celtiques de Nantes, Saint-Nicolas-Pélem et Saint-Briac et dont le programme est prometteur de sensations d'art et de beauté.

DINARD. — Le Comité du Patrimoine du Musée de la Mer pour fêter la récente promotion de son président et bienfaiteur et l'attribution de la grande médaille d'honneur de la Society of Chemical Industries à offrir, le dimanche 9 août, à Sir Robert et Lady Mond, au dîner intime qui s'est donné au Musée de la Mer. Tous les amis et admirateurs de Sir Robert Mond étaient présents et ce fut une très belle manifestation de sympathie.

Le Pardon de la Mer sera célébré cette année le dimanche 16 août, sous la présidence du peintre Jean-Julien Lemordant qui prendra la parole. La bénédiction de la mer sera donnée par S. Ex. Mgr Mignen, archevêque de Rennes. On entendra le Cercle Celtique de Rennes et la Duchesse de Bretagne 1936 sera présente. Le détail des fêtes sera radio-diffusé par Rennes-Bretagne. Rien n'a été négligé pour que cette manifestation dont le double caractère breton et maritime a tant d'attrait pour les visiteurs, connaisse cette année un éclat encore plus grand que de coutume.

NANTES. — Le 11 juin dernier, le cave d'Herbauges fêtait solennellement le XI^e centenaire de la translation de Neirmouster au monastère de Déas, du corps de saint Philibert. Ce fut la manifestation émouvante d'une foule considérable accourue de toute cette région bretonne. Des processions, parcourues de cent bannières, parcourues de rues magnifiquement pavées de l'antique cité de Saint-Philibert de Grandien, manifestant leur foi profonde et leur reconnaissance envers le saint abbé.

L'admirable église carolingienne renvoya au culte pour un jour ne servait pas de haie certains jours de foires et de marchés; vit se dérouler sous ses voûtes d'inoubliables cérémonies pieuses de promesses.

En effet, moins d'un mois après, le 7 juillet, l'antique église abbatiale, devant la même affluente de fidèles, a été définitivement rendue au culte, après une fois séculaire, retrouvant sa destination sacrée.

Saint Philibert verra, de nouveau, sainte Agathe devant son tombeau, au milieu des multiples cierges, à flamme et de prière, la foule des pèlerins et des fidèles. Marquons d'une pierre blanche cet heureux événement.

QUIMPER. — L'Union artistique de Quimper a organisé une exposition de peinture et d'art qui se recommandait tout particulièrement par la qualité des œuvres présentées. Tous les grands artistes de la Finistère à inspirés avaient répondu à l'appel du Comité et, sur les cimaises, de remarquables tableaux provenaient aux visiteurs, non seulement les qualités pittoresques du pays mais surtout le talent des auteurs. M. Désiré Lucas avait envoyé la magnifique toile qui vient de lui valoir la médaille d'or du Salon des Artistes français. Elle avait, pour lui faire espérer et beaucoup d'autres, que nous regrettons de ne pouvoir nommer. Des bronzes de Quillivic, diverses autres œuvres sculpturales et de très réussies céramiques de Lacoste complétaient un ensemble qui fait le plus grand honneur au Comité de l'Union artistique.

Le président M. Villers et dont l'action fut entre toutes féconde. La Société des Amis des Arts, de Brest, conduite par son président, M. Chabal, est venue en groupe visiter le Salon Quimperois le samedi 1^{er} août. Ce fut une fête tout intime du bon goût et de l'esprit.

SAINT-BRIAC. — Armel Beaulieu qui a achevé, avant de quitter Paris, le bas-relief commémoratif du débarquement de Jean IV à Dinard, va exécuter, pour le futur Hôtel des Postes de Saint-Briac, deux motifs de décoration extérieure, dont les nouvelles armes de la commune et un quatre-mâts toutes voiles déployées.

SAINT-MALO. — Au cours d'une séance solennelle de distribution de récompenses qui s'est tenue à Paris dans l'Élysée de l'École Nationale des Beaux-Arts, le maître sculpteur Henri Bouchard, président de l'Académie des Beaux-Arts, a remis à M. Yves Hémar, la grande médaille de l'architecture privée qui lui a été décernée par le Jury de la Société Centrale des Architectes. Cette haute distinction confirme combien déjà l'an dernier, était mérité par M. Yves Hémar le grand prix de l'architecture régionale française, qui consacrait son œuvre de propagandiste et d'artiste fidèle à la beauté et aux traditions de l'art architectural breton. C'est pour nous un vi plaisir de lui adresser nos très sincères félicitations.

LA PAGE DU TOURISME

L'art de saccager des paysages qui ne peuvent pas se défendre

Avouez que c'est un fait; il suffit que, pendant ces jours de vacances, vous braquiez votre appareil photographique sur un virage pittoresque, une église de beau style, un pigeon amusant pour découvrir aussitôt que le décor est gâché par un réseau de fils électriques, un pylône importun ou un panneau de publicité!

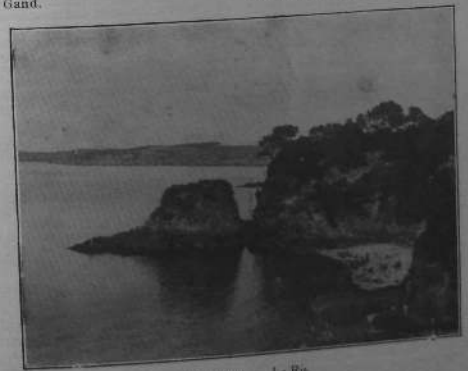
Ce serait à croire que l'on a fait exprès d'avilir tant de paysages de France de greffer une grappe d'isolateurs dans la glycine d'un vieux mur, de nous jeter en pleine figure l'adresse d'un fabricant de jarretelles quand nous ne songeons qu'à la nymphe du valon — heureux encore si une municipalité vandale n'a pas planté un édicule indiscipliné au chevet d'une adorable église romane, comme on l'a fait à Locmariaquer.

Nos amis belges, qui savent joindre un profond sens pratique à leur fierté d'être les citoyens d'un pays d'art et de beauté, nous donnent à cet égard un exemple à méditer et à suivre.

Vous pouvez errer et rêver à Bruges sur le lac d'Amour, ou les cygnes glissent entre les nénuphars, sans que votre œil soit attiré fâcheusement par un poteau télégraphique; nulle vermine ne vient rompre la merveilleuse harmonie de la « perspective » des clochers de Gand.

Des pylônes! On en voit, bien sûr, dans les villes et les campagnes belges, mais si judicieusement placés et dessinés qu'ils en deviennent presque ornementaux.

Chacun d'eux est constitué par une colonne métallique supportant une cage circulaire où viennent se fixer, comme autant de rayons, les



Douzenez. — Le Riv.



La Croix de Bréhat.

de tout un secteur; ainsi ce que vous voyez n'est pas laid, mais prend, de loin, une valeur quasi décorative.

Claude DERVENNE.

L'ACTIVITE DE LA F. S. I. B.

Assemblée générale 1936. — L'assemblée générale annuelle et le congrès du tourisme se tiendront à Perros-Guirec les samedi et dimanche 5 et 6 septembre. Les Essais sont invités à faire parvenir au bureau fédéral les rapports qu'ils désirent développer; selon les prescriptions statutaires, le Conseil devra être saisi au plus tard le 20 août des propositions concernant l'ordre du jour définitif.

La Fédération à la Foire de Paris. — La Fédération a obtenu le 1^{er} prix comportant l'attribution d'une somme de 300 francs et le diplôme de médaille d'or pour sa présentation à la Foire de Paris.

Tableau d'honneur. — A côté de l'Essai de Perros-Guirec, le Syndicat d'Initiative de Quiberon-Belle-Ile a obtenu un grand prix d'honneur à l'exposition internationale de Metz. Les plus chaudes félicitations sont dues ainsi à l'Essai de Quiberon-Belle-Ile et tout spécialement à son dévoué président, M. Bendouin.

Exposition 1937. — Le tourisme en Bretagne sera représenté officiellement dans le Centre régional, section Bretagne et à la classe 69 A. Une subvention de 10.000 francs a été allouée par la Fédération au Centre régional et une autre de 10.000 francs également a été allouée par le Comité régional de propagande en faveur de la Bretagne à la classe 69 A. La section « Bretagne » dans le Centre régional est confiée à M. Aubert, membre du Bureau fédéral et président de la Chambre de commerce de Saint-Brieuc; M. Audigier assurera la présentation de la classe 69 A. La participation matérielle de la Fédération au Centre régional n'est

pas encore précisée. Par contre, à la présente circulaire est jointe une note de M. P. Sardou, architecte de la classe 69 A. Les Essais sont par suite invités à se préoccuper d'ores et déjà de la présentation de 2 à 3 clichés à fournir avec chacun une épreuve à la Fédération à Rennes.

Le moment venu, le Bureau fédéral fera le choix de 20 clichés très représentatifs de la Bretagne et les soumettra au Comité de la classe 69 A.

Il y a bien lieu de noter qu'il ne s'agit pas de présenter des Syndicats d'Initiative, mais de donner les caractéristiques générales de l'ensemble de la Bretagne dans ses principaux sites et monuments.

L'INTERPELLATION SUR LE TOURISME

Au cours de son interpellation sur la crise du tourisme, M. Gaston Gérard a démontré que le tourisme faisait vivre plus de 500.000 personnes dans un cadre d'hôtels, d'établissements thermaux, de commerce spécialisés, d'une valeur de 8 milliards. L'apport annuel des touristes étrangers à l'ensemble de notre économie nationale atteint jusqu'à 15 milliards, certains années.

Or, le nombre de nos visiteurs étrangers, qui était de 2.125.000 en 1927, de 1.911.000 en 1929, est tombé à 931.000 en 1933, puis à 700.000 en 1934, et en 1935 et 1936 cette baisse s'est encore accentuée, on l'évalue, aujourd'hui à 75 % du chiffre donné par les statistiques de 1927 à 1930.

« Les dépenses des touristes, qui s'élevaient jusqu'à 12 milliards en 1927, sont tombées à moins d'un milliard l'an passé. Quelles sont les causes de cet effondrement? Nous ne les trouvons ni dans l'appauvrissement général du monde, ni dans les restrictions monétaires imposées par un grand nombre de pays, car, dans le même temps, le nombre des touristes étrangers visitant l'Italie passe de 320.000 en 1930 à 2.500.000 en 1934, soit onze fois le chiffre

de 1920, et le nombre des Français franchissant les frontières pour aller visiter à l'étranger passe de 300.000 en 1920 à 1.160.000 en 1935. Ce sont en grande partie les formations vexatoires, tracasseries de douanes et de passeports, les prix élevés de l'essence, les taxes et débarquement, etc., etc. qui sont à la base de cette décadence du nombre de nos visiteurs. C'est aussi le déséquilibre des monnaies... »

M. Gaston Gérard a conclu en demandant que le Gouvernement fasse de la propagande dans la presse étrangère, par le cinéma et par la radio, en faveur du tourisme français.

« Soyons prêts pour le jour prochain, où les peuples se réveilleront enfin d'un long cauchemar, représentés par eux, entre eux, et les échanges qui sont aussi nécessaires à la santé d'un peuple que la circulation du sang est indispensable à la vie humaine. »

Et comme pour tout débat qui n'est pas politique... l'ordre du jour pur et simple a été adopté.

♦♦♦

BREST. — Le président de la Chambre de Commerce de Brest, M. J.-B. Corré, étudie actuellement la possibilité de faire desservir la Bretagne par poste aérienne.

La liaison directe Paris-Le Mans-Rennes-Brest est envisagée par l'administration avec le concours de la Société « Air-Bleu ».

Il prie MM. les industriels et commerçants susceptibles de devenir les clients de la poste aérienne de lui faire connaître aussitôt que possible le très qu'ils pourraient être appelés à transporter.

SAINT-SERVAN. — Le Syndicat d'Initiative vient d'émettre les vœux suivants :

Tour Solidor. — Le Syndicat demande que la tour Solidor monument le plus ancien de Saint-Servan, dont la silhouette figure sur les armes de la ville, soit enfin dégagée des hangars établis à ses pieds; que les voitures des ponts d'accès et pont levés, encombrées par des vespasiennes et des bureaux, soient libérées; que la vue de la Rance vers le Sud soit ainsi récupérée et que les dépôts ne soient plus toités au pied de la tour et du petit square, et soient remplacés sur ce point, par une bande de gazon.

Immeuble des « 100.000 Bijoux ». — Le Syndicat demande que soit enfin dégagée la magnifique vue de mer qui offrirait l'ouverture des Basses-Belons, en supprimant la verrière constituée par l'immeuble dit des « 100.000 Bijoux ».

Que la démolition de l'immeuble des « 100.000 Bijoux », votée par les Municipalités de 1926, soit enfin exécutée.

Que la question du Fourneau, économique, intimement liée à celle de l'immeuble, trouve une solution pratique dans le choix d'autres locaux mieux situés pour l'usage auxquels ils sont destinés.

IMPRIMERIE BRETONNE. — RENNES
Le Gérant : L. AUBERT.

Calendrier des Fêtes Bretonnes du 15 Août à fin Septembre

15 août. — Saint-Jacut-de-la-Mer (Côtes-du-Nord) : Fête de N.-D. des Flots.

14 et 15 août. — Quimper (Finistère) : Courses hippiques.

15 et 16 août. — Dinard (Ille-et-Vilaine) : Pardon de la Mer, grande fête régionale, maritime et bretonne.

15 août. — Le Folgoët (Finistère) : Pardon; Kermesse des Combattants; Rochefort-en-Terre (Morbihan); N.-D. de la Tronçaye; Brasparts (Finistère); Pardon; Quimper (Finistère); Pardon; Carantec (Finistère); Pardon; Plougastel-Daoulas (Finistère); Pardon; Brest (Finistère); Pardon breton avec luttes et chants bretons.

16 août. — Concarneau (Finistère) : Fêtes des Filets bleus.

15 et 16 août. — Carnac-Plage; La Trinité-sur-Mer (Morbihan); Régates internationales.

16 août. — Melgven (Finistère) : Pardon de Bonne-Nouvelle.

7 au 23 août. — Belle-Ile-en-Mer (Morbihan) : Régates internationales, avec croisières pour yachts Belle-Ile-Angleterre.

22 août. — Binic : Grande veillée celtique, organisée avec le concours des Cercles celtiques de Nantes, Saint-Brieuc, Saint-Nicolas-du-Pélem. Fêtes des costumes, des chants et des danses.

23 août. — Carnac-Plage (Morbihan) : Fête des Menhirs. Démonstrations sportives sur la plage pour enfants. Concours d'élégance automobile. Bals.

25 août. — Rumengol (Finistère) : Pardon; Belle-Ile-en-Mer (Morbihan) : Régates de Saunon.

30 août. — Radenac (Morbihan) : Pardon Saint-Fiacre; Châteaufort-du-Faou (Finistère); Pardon de N.-D. des Portes; Quiberon (Morbihan) : Fête des Pêcheurs à Port-Maria et Pardon Saint-Clément; Erdeven (Morbihan) : Pardon des Sept Saints; Audierne (Finistère) : Pardon; Sainte-Anne-la-Palme (Finistère) : Pardon; Cancale (Ille-et-Vilaine) : Régates.

23, 24, 25 août. — Roscoff : Congrès du Bleu-Brug.

29, 30, 31 août. — Grand-Fougeray : Congrès de l'Union Régionaliste bretonne.

6 septembre. — Vannes (Morbihan) : Fête Saint-Vincent-Ferrier; Camaret (Finistère) : Pardon N.-D. de Rocamadour; Etel (Morbihan) : Assemblée; Bénodet (Finistère) : Pardon; Châteaulin (Finistère) : Pardon.

6 et 7 septembre. — Guingamp (Côtes-du-Nord) : Pardon de Saint-Loup.

6 septembre. — Plougastel-Daoulas (Finistère) : Pardon; Saint-Gilles-du-Vieux-Marché (Morbihan) : Pardon.

7 septembre. — Le Folgoët (Finistère) : Pardon.

8 septembre. — Josselin (Morbihan) : Pardon N.-D. du Roncier; Le Quillio (Morbihan) : Pardon N.-D. de Lorette; Penhors-en-Pouldreuzic (Morbihan) : Pardon de N.-D.; Le Folgoët (Finistère) : Pardon; Saint-Pierre-de-Quiberon (Morbihan) : Pardon de Lotivy; Rumengol (Finistère) : Pardon; Luneray-Morfan (Finistère) : Pardon.

12 septembre. — Kerlevot près Quimper (Finistère) : Pardon; Carnac (Morbihan) : Pardon de Saint-Cornely; Guingamp (Côtes-du-Nord) : Pardon du Bulat; Plougastel-Daoulas (Finistère) : Pardon.

12 septembre. — Vannes (Morbihan) : Foire-Exposition.

16 septembre. — Quémenèven (Finistère) : Pardon N.-D. de Kergoat.

20 septembre. — Penmarc'h (Finistère) : Pardon N.-D. de Tronoen.

20 septembre. — Carnac (Morbihan) : Pardon; Pont-Aven (Finistère) : Pardon.

25 septembre. — Saint-Cado (Finistère) : Pardon; Luttes bretonnes.

27 septembre. — Guarin (Morbihan) : Pardon Saint-Hervé; Senér (Finistère) : Pardon; Pontivy (Morbihan) : Pardon N.-D. de la Joie; Pont-Fabbé (Finistère) : Pardon de Trémou; Nèvez (Finistère) : Pardon de Saint-Nicolas; Rice-sur-Belon (Finistère) : Pardon Saint-Aégère. Premier dimanche d'octobre.

— Le Pouët (Morbihan) : Pardon N.-D. du Rosaire.

Bleu-Brug 1936

A l'occasion du Congrès des « Bleu-Brug », qui doit avoir lieu à Roscoff, les 23, 24 et 25 août prochain, une exposition

de la Presse et du Livre bretons sera organisée à la salle de l'exposition d'art breton (Patronage Sainte-Barbe, 1^{er} étage).

Le Comité de l'Exposition se fait un plaisir d'inviter les éditeurs bretons à exposer les journaux et revues en langue bretonne, bilingue et d'action bretonne.

Seront en outre regus tous ouvrages bretons ou français d'intérêt sur la Bretagne.

Les exposants devront se soumettre aux conditions exigées soit :

1^o Les ouvrages, journaux, revues devront être ou rédigés exclusivement en breton ou en français, traitant de la Bretagne; 2^o Il sera perçu un droit d'exposition;

3^o Les démarches devront être effectuées avant le 1^{er} août 1936; 4^o Ne seront acceptés que les publications et éditions des exposants inscrits avant la date précitée.

Le succès de cette exposition qui marquera une étape dans l'industrie de la Presse et du Livre bretons dépend du dévouement dont feront preuve MM. les directeurs de journaux et éditeurs bretons à y apporter leur concours et de l'empressément avec lequel ils répondront à notre appel.

Pour tous détails et renseignements complémentaires s'adresser à l'Union des Œuvres Bretonnes, Pleyher-Christ (Finistère).

Allez les dimanches à la mer

Excursions à prix très réduits de Rennes à Saint-Malo

Elles ont lieu dès maintenant et sont prévues tous les dimanches et fêtes pendant l'été.

Le voyage a lieu par trains rapides circulant dans l'horaire suivant :

Aller : Rennes : départ, 7 h. 36 — Saint-Malo, arrivée, 8 h. 43.

Retour : Saint-Malo : départ, 19 h. 10 — Rennes, arrivée, 20 h. 25.

Les billets aller et retour sont en vente à la gare de Rennes plusieurs jours à l'avance au tarif extrêmement réduit de 15 francs en 3^e classe, 20 francs en 2^e classe pour les adultes et demi-place pour les enfants de 3 à 7 ans.

LA ROUTE DE BRETAGNE



Tantôt brette au creux d'un val, tantôt en ladinant la falaise haute par le grand vent de Bretagne, la « Route de Bretagne » serpente de Dinard à La Baule, parmi les plages, les rochers, les landes, les forêts : c'est le plus beau ruban de route et le plus pittoresque.

Un service d'autobus, en liaison directe avec les chemins de fer, le bus et à l'épave s'aventure réconfortants et confortables, les hôtels ou l'hospitalité et la bonne chère sont recherchés. Pouvez-vous souhaiter circuit plus passionnant pour vos vacances ?

Pour tous renseignements et pour louer sa place, s'adresser aux Etablissements B.E.A.U.-D.R.E., 17, rue Richelieu à Dinard, concessionnaires des Services et dans toutes les agences de voyage.

PREPAREZ VOS VACANCES à l'aide du LIVRET-GUIDE OFFICIEL P. O. MIDI

Le livret-guide P.-O.-Midi 1936 est paru, il comprend deux tomes : tome I : De Paris à la Loire et à la Garonne; tome II : De la Garonne aux Pyrénées et à la Méditerranée.

Un indicateur complet des trains P.-O.-Midi, formant annexe, est vendu avec les deux tomes ou avec l'un ou l'autre des tomes.

Nous rappelons que le livret-guide officiel du réseau P.-O.-Midi est en vente dans les principales gares aux prix ci-après : tome I, avec horaire des trains, 5 fr.; tome II, avec horaire

des trains, 5 fr.; tomes I et II, avec horaire des trains, 7 fr. 50.

Envoi par le service de la Publicité du Réseau P.-O.-Midi, 1, place Valhubert, à Paris (13^e), contre mandats, chèques postaux (Paris 2325) ou timbres-poste français : tome I, avec horaire des trains, 6 fr. 25; tome II, avec horaire des trains, 6 fr. 25; tomes I et II, avec horaire des trains, 9 fr. 50.

VOULEZ-VOUS FAIRE UNE BONNE AFFAIRE ?

Vous avez la possibilité de gagner 50.000 francs sans aucun effort; vous pouvez gagner aussi un objet de valeur pris parmi des centaines de très belles choses.

Pourquoi hésitez-vous à le faire? Il vous est cependant facile de le faire! Il vous est procurer un billet de la Loterie des Journalistes de l'Ouest. Vous le connaissez bien cette Loterie qui, depuis tant d'années qu'elle existe, a toujours tenu scrupuleusement ses engagements. Les gagnants de tous ses lots, particulièrement de ses gros lots, sont connus.

Le prix du billet est de 2 francs.

Pour recevoir franco les billets, adresser à l'Association des Journalistes de l'Ouest, 11, rue Poulain-Dupont, à Rennes : 1^o une enveloppe timbrée au nom du destinataire; 2^o le montant des billets demandés en mandat postal (seul mode de paiement admis).

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS

Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	T.	Chambres	Prix	Prix des repas
BRISTOL Grand Hôtel (Dinard) et Touraine 1, place de la Gare 20-25 25-30 30-35 35-40 40-45 45-50 50-55 55-60 60-65 65-70 70-75 75-80 80-85 85-90 90-95 95-100 100-105 105-110 110-115 115-120 120-125 125-130 130-135 135-140 140-145 145-150 150-155 155-160 160-165 165-170 170-175 175-180 180-185 185-190 190-195 195-200 200-205 205-210 210-215 215-220 220-225 225-230 230-235 235-240 240-245 245-250 250-255 255-260 260-265 265-270 270-275 275-280 280-285 285-290 290-295 295-300 300-305 305-310 310-315 315-320 320-325 325-330 330-335 335-340 340-345 345-350 350-355 355-360 360-365 365-370 370-375 375-380 380-385 385-390 390-395 395-400 400-405 405-410 410-415 415-420 420-425 425-430 430-435 435-440 440-445 445-450 450-455 455-460 460-465 465-470 470-475 475-480 480-485 485-490 490-495 495-500 500-505 505-510 510-515 515-520 520-525 525-530 530-535 535-540 540-545 545-550 550-555 555-560 560-565 565-570 570-575 575-580 580-585 585-590 590-595 595-600 600-605 605-610 610-615 615-620 620-625 625-630 630-635 635-640 640-645 645-650 650-655 655-660 660-665 665-670 670-675 675-680 680-685 685-690 690-695 695-700 700-705 705-710 710-715 715-720 720-725 725-730 730-735 735-740 740-745 745-750 750-755 755-760 760-765 765-770 770-775 775-780 780-785 785-790 790-795 795-800 800-805 805-810 810-815 815-820 820-825 825-830 830-835 835-840 840-845 845-850 850-855 855-860 860-865 865-870 870-875 875-880 880-885 885-890 890-895 895-900 900-905 905-910 910-915 915-920 920-925 925-930 930-935 935-940 940-945 945-950 950-955 955-960 960-965 965-970 970-975 975-980 980-985 985-990 990-995 995-1000				

LA FONCIÈRE

Assurances Transports, Accidents et Vol

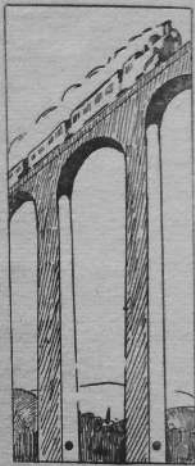
Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN, de l'A.-C. des COTES-DU-NORD, et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

consent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de

La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest.....	M. SAVIN.	Nantes.....	M. A. DES BEAUVAIS.
Chateaulin.....	M. MICHEL.	Quimper.....	M. JOURIN.
Dinard.....	M. BARRY.	Rennes.....	M. PRIOL.
Douarnenez.....	M. QUILLIN.	Saint-Brieuc.....	M. DALMAR.
Lorient.....	M. PAROUB.	Vannes.....	M. MAHIS.
Morlaix.....	M. MROZEC.	Vieux-Marobé.....	M. LE SIDANER.



TOURISME

Demandez le programme des voyages de
L'OFFICE DES VOYAGES
DE L'OUEST-ECLAIR

Téléph. 36-75

RENNES

Téléph. 36-75



15^e Année - N° 140

SEPTEMBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



G.-L. AUBERT
Directeur-Publiciste

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 140 (Septembre 1936)

VERS UNE SOCIÉTÉ DU FOLKLORE, O.-L. AUBERT. — VANNES, Claude DERVENN. — ECHOS, BREIZ. — LES FEMMES ET LE TOURISME, L. FERRY DE PIGNY. — FULGENCE BIENVENUE, PÈRE DU MÉTRO, N. D. — ALBERT LE GRAND, O. L. AUBERT. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — XAVIER HAAS, DIORAMISTE DE LA BRETAGNE, Louis DUMONT-WILDEN. — LA GIFLE, conte de Mathilde DELAPORTE. — Les ASSISES DU TOURISME BRETON, Job LE BIHAN. — OPINIONS : LES AMOURS DE CHATEAUBRIAND, Maurice LEVAILLANT ; SOUVENIRS D'UN AUTRE ÂGE, Emile HENRIOT ; CHANTENAY ET L'ASSEMBLÉE DES FOUCACES, Paul GUENHAËL ; DROIT DE RÉPONSE. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Étranger : 60 fr.

P.O.-MIDI
POUR ALLER
EN ALGERIE
LA VOIE LA PLUS RAPIDE
comportant
LA TRAVERSEE MARITIME LA PLUS COURTE
dans les eaux les mieux abritées
est celle de
PARIS-Quai d'Orsay, TOULOUSE-PORT-VENDRES
DEPART DE PARIS A 19 h. 20
(Voitures directes toutes classes, couchettes 1^{re} classe, wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, Paris-Port-Vendres (Ville)).
ARRIVER A PORT-VENDRES A 9 h. 40
TRANSBORDERMENT DIRECT
du train au paquebot de la C^o de Navigation mixte
DEPART DE PORT-VENDRES
pour ALGER les mercredis et dimanches à 10 h. 20
arrivée le lendemain à 7 heures
pour ORAN les jeudis à 10 h. 30
arrivée le lendemain à 19 h. 30

DÉPARTS par les principales gares P. O. MIDI de billets directs pour ALGER et ORAN :

- 1^o BILLETS simples (valables 15 jours).
- 2^o BILLETS d'Aller et Retour (valables de 30 à 90 jours).
- 3^o BILLETS circulaires (valables 60 jours), à l'aller via Port-Vendres et au retour via Marseille ou inversement.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

RENSEIGNEMENTS : aux Agences P.O.-MIDI, 16, boulevard des Capucines, et 126, boulevard Raspail ; à la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées à Paris ; aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et d'Austerlitz ; aux principales Agences de voyages.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...
des **lits-toilette** avec draps ou des **couchettes** vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU

	Du 6 Octobre au 30 Juin	Du 1 ^{er} Juillet au 5 Octobre
LITS-TOILETTE	55 fr.	75 fr.
COUCHETTES 1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

15^e Année. - N° 140

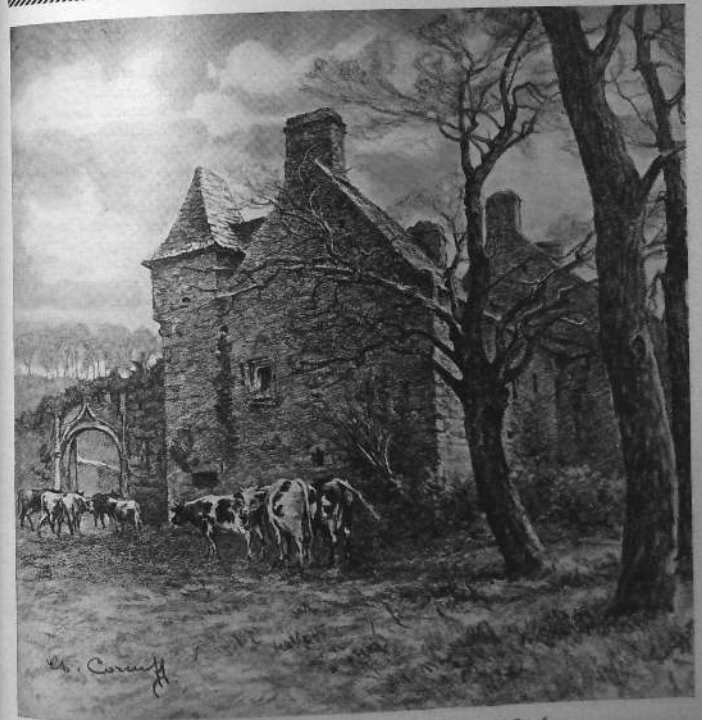
SEPTEMBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Vieux Manoir de La Forêt près Quimper. (Dessin de Charles Cosciff.)

Vers une société du folklore

À août et septembre sont, un peu partout, les mois des Congrès. Il s'en est tenu plusieurs en Bretagne. La plupart sont traditionnels à l'égal des pardons. Ils manifestent chaque année leur activité par des sessions régulières au programme desquelles s'inscrivent surtout des questions d'histoire, de littérature, de folklore et parfois d'économie politique dans le cadre régional. Mais, et c'est grand dommage vraiment, il n'y a souvent que les congressistes à savoir quelles ont été les conclusions des rapports présentés avec un luxe documentaire qui est, reconnaissons-le, l'indiscutable témoignage de longues heures de recherches et de travail. La presse d'information n'en donne que de courtes analyses et les textes intégraux sont entassés ensuite dans des cartons poudreux, qui remplacent pour eux « le lincoln de pourpre où dorment les dieux morts ! »

Cet ostracisme préjudiciable à la pensée comme à la race a frappé de bons esprits, fidèles amoureux de tout ce qui constitue l'essence la plus subtile de l'âme du pays, et les a incités à créer une société du folklore dont la mission serait de recueillir méthodiquement, de conserver pieusement tout ce qui peut-être encore sauvé de l'oubli parmi les vestiges du passé. On se doit d'applaudir une semblable initiative. Nul ne niera cependant que l'entreprise est vaste et que des obstacles de toute nature devront être franchis pour la mener à bien.

Ajoutons que le projet a reçu, non seulement en Bretagne, partout en France, un accueil encourageant, prometteur des meilleurs espoirs. Pourquoi, d'ailleurs, ne réussirait-il pas Chez Nous, comme il a réussi dans d'autres contrées? Le peuple aime, consciemment ou non, ce qui lui rappelle ses origines. Chaque fois que celles-ci sont évoquées devant lui par le récit, la musique, la danse, la production artisanale, il éprouve un frisson particulier, indéfinissable, qui fait vibrer les cordes les plus secrètes de son cœur. Mais c'est une émotion passagère, sans lendemain, parce qu'elle n'est pas suffisamment renouvelée, suffisamment soutenue. La plus belle flamme finit par mourir si elle n'est pas à temps alimentée. Et l'individu, sauf de rares exceptions, ne cherche

pas à l'entretenir si on ne l'y pousse pas, non point par indifférence réelle, mais parce que trop pris par les contingences de la vie.

Les êtres les plus frustes, les moins cultivés, conservent avec respect les plus humbles souvenirs familiaux. De modestes objets, des bibelots sans valeur intrinsèque sont élevés à la dignité d'une relique, à la noblesse mystique d'un symbole, par la piété des descendants qui les ont reçus de leurs anciens.

Est-ce que les traditions, qu'elles se rapportent à des usages locaux, à des coutumes, à des chants, à des danses, au théâtre, à des métiers populaires, au dialecte, au patois, aux costumes, à des jeux, à des croyances, ne constituent pas, dans leur ensemble, les plus magnifiques souvenirs communs de la grande famille qu'est le peuple entier d'un pays?

À l'époque où la masse ne savait ni lire ni écrire, ces traditions se perpétuaient par la voie orale, elles provoquaient dans une terre féconde, parce que non fatiguée, elles vivaient avec une force dont il faut regretter la décroissance. Il est navrant de songer qu'une telle richesse risque de disparaître, de dépasser faute de soins, alors que l'effort de quelques-uns peut assurer sa pérennité.

Le plus extraordinaire de cette aventure c'est que les docteurs *in partibus* qui pourraient aider au sauvetage ont, pour la plupart déjà, rassemblé les cordiaux nécessaires, mais ils les gardent jalousement par devers eux, au lieu de les apporter au chevet du malade. S'ils le voulaient, s'ils consentaient à livrer leurs secrets à ceux qui sont prêts à les guider, s'ils se débarrassaient de leur individualisme, de leur timidité aussi, de quel mouvement magnifique ne permettraient-ils pas la réalisation?

Souhaitons qu'une telle coordination soit l'œuvre de la Société du Folklore en gestation. Emettons ce vœu que, bientôt, grâce à elle, nous voyions se créer un peu partout des bibliothèques, des musées, des expositions aussi de folklore, qui engageront les archivistes officiels et amateurs à présenter au public intéressé ce qu'ils conservent en vase clos, comme un avaré ses trésors... Les parfums et les charmes du passé ne sont-ils pas à l'origine de l'éternelle beauté?

O.-L. AUDERT.



La pute Saint-Vincent-Ferrier.

Sur le Golfe du Morbihan.

Le cloître de la cathédrale.

VANNES

En breton, on la nomme Gwened, la blanche. Du plateau où elle est bâtie, ses ruelles coulent vers un faible vallon où un ruisseau baigne les anciennes douves de l'enceinte. Puis le vallon s'élargit, et le ruisseau devient chenal entre les arbres, avant d'aller se perdre dans les eaux du Golfe.

Comme la plupart des villes bretonnes, elle est un port dans un estuaire. La mer vient à elle deux fois le jour avec le remuement glauque de ses petites lames gonflant la rivière, avec ses odeurs puissantes, ses algues noires flottantes aux quais, ses bateaux et ses cris de mouettes, et ses hommes aux casquettes bleues, taciturnes et prodigues.

Mais, deux fois le jour, quand la mer est repartie au bout du jusan, elle appartient à la terre, aux ruisseaux venus des collines, aux paysannes à croqueton devant leurs pommes et leurs choux, à la campagne toute proche qui sent l'herbe verte et l'aïone fleurie et d'où descendent jusqu'à ses pavés des chevaux de labour et des gars en chapeau à boucle.

Ainsi, elle n'a pas l'allure hardie des villes offertes au vent du large comme Port-Louis ou Saint-Malo, mais elle laisse la tentation la pénétrer jusqu'au fond de l'âme et malgré la douceur

des bois, il faut bien qu'elle cède à l'attrait des « choses de la mer ».

J'aime Vannes. Je l'aime, un peu comme ces vieilles parentes, nées dans un autre âge, à qui l'on vient de temps à autre rendre visite, et dont une imagination d'enfant est restée à jamais frappée.

« Tu iras voir Vannes et sa femme! », me disait-on. Je n'avais pas six ans. Et l'on me conduisait à travers cette ville singulière où, en levant la tête, je voyais se toucher et découper le ciel de hants pigeons pointus et cuirassés d'ardoises. Il y avait dans ce ciel des vols de pigeons, et des sonneries de cloches, des odeurs de galette au beurre et de berlingots à la menthe. (Cette boutique basse, là, juste en face de la Cathédrale...) À l'angle d'un logis à pans de

bois, je redécouvrais avec la même joie le buste en bois d'un bourgeois et de son épouse, enluminés et de belle humeur, en qui, depuis le siècle quinzisième, les Vannetais ont vu le double portrait de leur cité.

À mesure que j'apprenais son histoire, cet aspect irréal persistait. Derrière Vannes et sa femme, tout se composait comme dans les cortèges anachroniques qu'on voit sinuer au fond d'un paysage, derrière un



Vannes et sa femme.

heureux s'ils savent capter la fine lumière dont s'irisent les lointains du ciel.

Puis mon chemin, flânant du vieil hôtel de ville à la place des Lices, va encore relire sur un pignon sculpté cette naïve dédicace : « Au nom de Dieu, Dieu soiet en mes affaires. Yves Le Kerme et Perrine Lebar sa compaigne ont fact faire se logit en luign 1565. »

A deux pas, ce mur de couvent, cette chapelle, c'est le collège des Jé-suites, le célèbre « Saint-François-Xavier » — où est passé tout le vieux Vannes aristocratique, le Morbihan soucieux de la tradition religieuse.

« Itinéraire sentimental » ? mais il a ses joies matérielles... Il sous-entend les galettes de blé noir, brûlantes et beur-rées, et les dentelles de fro-ment que je vais manger chez la crépière. Il n'ou-blie pas les hû-tres du Golfe qui gardent le goût de la mer montante ! Sur une place en demi-lune, de vieilles demeures enca-drent la porte Saint-Vincent qui ferme la ville vers le port. Un port ? Un chemin d'eau entre des arbres dont les feuillages penchent vers des voiles... Un port fermé, secret, beaudelairien :

*Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux...*

On lit sur une façade : « Café des Colonies ». Le long du quai, des hommes déchargent sans hâte un voilier de Nantes chargé de vins et d'épicerie; entre les piles de bois du Nord un « navigateur », son sac à l'épaule, s'en va rejoindre au Pont-Vert le « Courrier du Golfe ». Le soir vient, et il me semble que sous les beaux arbres de la Rabine, au bord du chenal, je doive rencontrer l'armateur à perruque poudrée dont

j'ai vu le portrait dans un logis à vitres vertes. Les touristes d'été, de plus en plus nombreux, s'exclament avec un enthousiasme charmé : « Vannes ? Que c'est amusant ! Pittoresque ! Délicieux ! »

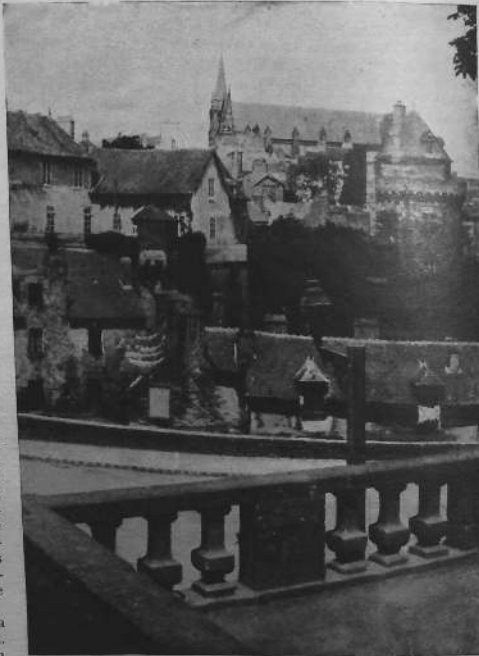
Les fonctionnaires débarqués du Midi sous le crachin de février se lamentent : « Que c'est mort ! Un trou ! Une ville à clans et à potins ! »

C'est ceci, et c'est cela. C'est cette vieille cité silencieuse des mois noirs où tout dort à huit heures dans les ruelles désertes. Et c'est cette ville fleurie, sonnante de klaxons, avec son va-et-vient d'étrangers et sa gare routière d'où partent vingt autobus sillonnant la province. Ce sont ces demeures grises à rideaux blancs d'où sortent à l'heure du salut des silhouettes noires et démodées, pieusement médian-tes ou active-ment charita-bles.

Et ce sont ces faubourgs crois-sants, maisons claires ou loge-ments ouvriers, usines, fabri-ques, une autre Vannes qui lutte et travaille...

C'est encore autre chose; c'est une dignité, un beau souci des traditions maintenues, malgré la vie médiocre, par d'anciennes familles qui ne consentent pas à déchoir; c'est une société qui se veut cultivée et de bonnes façons; c'est l'air d'honnêteté que la moindre ménagère, la crémière ou la ravandeuse, gardent sous leur coiffe à l'ancienne mode. C'est la ville, enfin, dont un touriste d'il y a trois cents ans, — Dubuisson-Aubeny, — écrivait : « ... étant vray que Vannes est la ville non-seulement de Bretagne mais même de France où l'on parle le mieux français, et où, jusques aux servantes et gens de basse-estoffe, ils parlent trop bien... »

Claude DEVIENS.



La cathédrale, la Tour du Connétable, les remparts.

= ECHOS =

Comment secourir l'esprit

Est-ce le simple fait des vacances payées, mais on ne peut nier qu'il y a eu sur nos plages, durant le mois d'août, une effervescence jusqu'ici inconnue de villégiateurs et de touristes. Les journaux de Paris, pour fixer à jamais le vide de la capitale en ces journées estivales, publiaient des photos où l'on voyait les places et les boulevards aussi vides que les déserts de la Nubie...

Les quelques rares passants qui se rencontraient encore au coin des rues étaient, assure-t-on, des intellectuels : écrivains, savants ou artistes qui, n'ayant pas de congés payés, de secours de chômage, ne pouvaient suivre le flot des employés et ouvriers, loin

des rives fleuries (?) qu'arrose la Seine...

La Confédération des Travailleurs Intellectuels s'est émue de cette situation et elle a adressé aux Pouvoirs Publics une requête pour réclamer de l'Etat, sur le futur budget des Grands Travaux, une part qui permettrait de venir en aide aux chômeurs de l'élite pensante.

Son programme est varié autant qu'ingénieur : établissement de studios cinématographiques nationaux; entretien et restauration de nos musées et monuments historiques; organisation de trains-exposition, de péniches-exposition, d'automobiles-exposition qui traitent partout dans nos provinces les chefs-d'œuvres de nos artistes; fourniture de machines modernes au Conservatoire des Arts et Métiers; création d'un musée national industriel et de musées industriels, agricoles et commerciaux régionaux; entreprise de fouilles archéologiques dans la Métropole et aux Colonies; enfin, formation de troupes théâtrales corporatives qui donneraient partout de beaux spectacles...

M. le Ministre de l'Education Nationale et M. le Ministre des Loisirs approuveront sans doute un tel projet, mais ils déclareront très certainement que les ressources dont ils disposent ne leur permettent pas d'envoyer sa réalisation. Et s'ils s'adressent à leurs collègues, voire au Parlement, pour que ceux-ci reconnaissent que la corporation des travailleurs de manuels, ils risquent malheureusement de n'être pas écoutés. On leur fera très probablement remarquer que le coefficient, comme nombre, des valeurs spiri-tuelles, est bien en-dessous de celui des masses ouvrières, agricoles ou administratives...

Et ceci, une fois de plus, prouvera que pour les Maîtres de l'Heure il n'y a que le nombre qui compte.

HOËL.

Loguivy-de-la-Mer

A l'estuaire du Trieux, le petit port de Loguivy attire par son pittoresque les visiteurs et les artistes. La côte est pleine de séductions et les homardiers, avec leurs bateaux de pêche échantés par Anatole Le Braz, mettent dans ce coin privilégié une animation pleine de vie et de couleur...

Mais Loguivy n'est pas commune; c'est un village rattaché à Ploubazlanec, le pays des Pêcheurs d'Islande, qu'aîma si compréhensivement Loti. De plus, Loguivy n'est pas seul de son nom dans les Côtes-du-Nord. Nous avons dit pourquoi dans notre numéro de juillet, en contant l'histoire de saint Ivi, et pour se distinguer les uns des autres, les trois Loguivy s'adjoignent le nom du bourg voisin ou de celui dont ils dépendent : Loguivy-lès-Lannion, Loguivy-Plou-gras...



Loguivy-de-la-Mer.

Le charmant petit port qui nous occupe s'appelait jusqu'à ce jour Loguivy-Ploubazlanec ou Loguivy-lès-Paimpol.

Nos pêcheurs, habitués aux longues courses en mer, sont par essence gens indépendants. Ils désirent un jour s'abstenir de toute tutelle et obtinrent de l'Administration qu'on nommât leur port : Loguivy-sur-Mer.

L'été dernier, l'auteur de Triplepatte, Tristan Bernard, fut séduit par la poésie du lieu, mais il fit remarquer aux pêcheurs qui l'écoutèrent que Loguivy-sur-Mer ne sonnait peut-être pas aux oreilles avec toute la distinction que méritaient le charme des rochers et la gentillesse des habitants, et il leur proposa ce nouveau nom, plus délicat, Loguivy-de-la-Mer.

Saisi de la requête de Tristan Bernard, le Conseil municipal de Ploubazlanec l'accepta. Les démarches furent très longues et c'est ainsi que depuis quelques semaines Loguivy-Ploubazlanec est devenu Loguivy-de-la-Mer.

La maison de Cadet-Rousselle

Sans doute va-t-il être nécessaire de modifier l'un des couplets de la chanson populaire. On devra désormais chanter :

*Cadet Rousselle n'a plus d'maison
Et les poutres et les chevrons
Ne log'ront plus les hirondelles...*

En effet, la vieille maison aux trois étages en galerie qui, à Rennes, en amont du Pont Saint-Martin, réfléchissait dans l'Ille ses murs lépreux et rapetassés, s'est écroulée ces jours derniers. Elle ne tenait plus debout que par miracle et méritait bien le nom de château branlant qu'on lui avait donné depuis



La maison de Cadet Rousselle.

qu'elle menaçait ruine. C'est plus sa vétusté que son intérêt archéologique qui la rendait chère au cœur des Rennais, comme une aïeule abandonnée, qui incitait les photographes à fixer ses traits pour les reproduire sur cartes postales et les peintres à commémorer son souvenir sur les toiles.

Un récent arrêté municipal l'avait frappée d'insalubrité et condamnée à être démolie. Les locaux qui l'habitaient en dernier lieu l'avaient quittée à temps. Elle les eut, autrement, ensevelis sous ses décombres.

On l'appelait jadis la Maison de Cadet Rousselle, non pas qu'elle eût servi de logement au héros de la chanson, qui n'a d'ailleurs jamais existé, mais simplement parce qu'elle avait appartenu au cadet d'une famille Rousselle.

Le chat du bord

Nous avons, dans notre dernier numéro, parlé de la coutume de baptiser les navires au champagne. Voici une note de M. Bernard Roy, conservateur du Musée des Salorges, à Nantes, qui complète notre écho :

« Je crois que la coutume de baptiser les navires au champagne ne remonte pas au delà de la fin du XVIII^e siècle. Je me base pour fixer approximativement cette époque sur une autre tradition de cette même fin du XVIII^e siècle, la présentation du « chat du bord ».

Autrefois, à Nantes, un prêtre venait baptiser un navire la veille de son lancement. Le lendemain, le parrain et de la marraine, en présence du bénédiction du navire.

Et, sitôt la cérémonie, la marraine offrait au capitaine et à l'équipage un superbe chat tout enrubanné pour la circonstance et qui devait devenir le « chat du bord ». La mission de ce chat était par la suite de détruire les rats qui pouvaient se trouver dans les cales du vaisseau. »

Découvreurs de trésors

Le livre de M. Max Daireau a de nouveau appelé l'attention sur la famille de Villiers de l'Isle-Adam. Le père de celui-ci, le comte Villiers de l'Isle-Adam, fut, il y a un siècle environ, l'une des plus curieuses figures de Saint-Brieuc. Dans l'ouvrage qu'il a consacré, M. du Pontavice a tracé de son père le portrait suivant :

« Un bonhomme maigre, aux pommettes saillantes, au nez busqué, aux yeux vifs et ronds et qui dansaient comme des feux follets sous des sourcils ravagés. Harnaché d'une longue pelisse de ratine qui flottait autour de ses côtes, d'un gilet à jabot et d'un pantalon à sous-pieds, il faisait la joie des gamins de Saint-Brieuc qui lui aboyaient aux jambes toutes les fois qu'il sortait de sa hiboulière. Il n'y prêtait pas attention et suivait son chemin tout en puisant dans une Bnc tabatière sortie d'or, de l'autre siècle, une prise de tabac d'Espagne, dont il secouait ensuite les grains fort galamment d'une chiquenaude sur la dentelle de son jabot. »

Le comte de Villiers — et son fils lui ressembla — ne connut jamais les avantages de la fortune, et souvent il lui arrivait d'imaginer que ses ancêtres avaient enfoui, au temps de leur splendeur, d'importants trésors dans quelques-uns des châteaux dont ils étaient propriétaires. Il entreprit des fouilles qui aboutirent de manger son modeste avoir et le réduisirent à une véritable misère.

L'idée lui vint alors que ce qui n'avait pas réussi pour lui pouvait être profitable à d'autres. Il s'établit, en conséquence, officiellement, à Saint-Brieuc, « découvreur de trésors », et fit des offres de services à tous les nobles qu'il supposait à même de recourir à ses services. Port de ses connaissances héraldiques, il lança des circulaires qui lui valurent une clientèle appréciable, car le mythe du trésor caché a toujours été opérant, et, par surcroît, on savait que le comte Villiers de l'Isle-Adam était honnête et loyal.

Son office, très achalandé à l'époque de la Restauration, ne tarda pas cependant à perdre la confiance du public, car, hélas, il ne trouva pas plus les trésors de ses clients, qu'il n'avait trouvé les siens. Il mourut en 1885 dans le plus complet dénuement, en déclarant qu'il partait heureux d'avoir réalisé le rêve de sa vie puisqu'il laissait à son fils Mathias « une fortune égale à celle des plus grandes familles princières du monde ! »

BREUX.



Les Femmes et le Tourisme

On peut se demander par quelles branches sous-jacentes la question du tourisme se rattache à l'introduction des femmes dans la vie publique. A quoi nous tâcherons de répondre qu'elle s'y rattache de façon directe, aussi bien, et par les mêmes fibres, que la question de l'enfance aux champs, à la montagne, à la mer, en tant qu'œuvre sanitaire ; elle s'y rattache par la question économique, en tant qu'œuvre commerciale et hôtelière ; elle s'y rattache enfin par la question sociale et internationale, en tant que pénétration régionaliste de province à province, et pénétration des races, de continent à continent.

La question du tourisme en France est une affaire de maternité, de famille, de santé au foyer. Elle est liée, mieux que liée, mêlée de façon intermoléculaire, à la période des vacances, à la date de sortie et de rentrée des classes qui a créé un schisme entre professeurs primaires et secondaires, entre directeurs d'établissements. Cette question portée à la Chambre des députés grâce à la courageuse intervention de M. Rupied, délégué de la Fédération des « Essi » de Bretagne, a fait en 1934 l'objet d'un vote, la Chambre ayant adopté la date du 1^{er} juillet comme fin d'année scolaire. Mais les lois votées font souvent antichambre dans d'autres couloirs, et si la vertu de

patience nous obtient un jour les droits civiques, nous aurons appris, précieuse expérience, la façon d'obtenir de même, dans le calme d'une obstination raisonnée, les mesures intéressantes à la vie au grand air, les exercices sportifs si déficients chez l'enfant français, quand on le compare aux enfants allemands, anglais ou italiens.

Quand doit-on conduire les enfants à la mer ou à la montagne ? Quand cessent-ils de travailler d'une façon efficace, assez pour que l'on ferme les portes des lycées ? Quand, au contraire, l'état de famine intellectuelle devient-il nocif, assez pour que l'on rouvre les établissements scolaires ? Les mères seules sont suffisamment près de leurs enfants pour en décider.

Et cette difficulté que beaucoup de familles étudent individuellement au moment où le surmenage est évident pour chacun, comment la résoudre quand elle doit s'adapter aux départs migrateurs des colonies de vacances, aux groupes locaux des Anbergues de la Jeunesse aux caravanes d'étudiants ? Les locaux sont remplis par fournaies, ou trop étroits pour le nombre d'occupants, ou mal connus, mal placés, mal organisés, à peu près partout objet d'une méfiance préconçue, conséquence de nos préjugés retardataires.

Les « refuges » de vacances doivent entrer

dans nos mœurs, comme le camping scout et au même titre. Ils y pénétreront mieux lorsque dans les communes de stations climatiques des conseillères municipales, officielles ou officieuses, veilleront au confort rustique des jeunes voyageurs. Peut-être alors verrons-nous aussi s'élever aux portes des villes pourvus d'internats trop étroits, des bâtiments pleins d'air et de lumière, véritables preventoria de banlieue où les pensionnaires vivront et d'où ils seront conduits aux cours par des services d'autocars. Ce système de l'internat hors des classes n'est pas une innovation : il existe près Paris, en Angleterre et dans de grandes villes d'outre-mer. Il ne demande qu'à vivre aux portes de nos stations. On y pensera lorsque les femmes seront agentes voyageuses des « Essi ». Nulle part leur sens de l'hygiène, leur expérience protectrice ne se donneront plus utilement cours, aussi bien que leur génie de tirer parti de tout, et de faire avec rien des installations saines, agréables et pratiques.

Nous avons assisté au Congrès des « Essi » de Bretagne en 1935; nous y avons constaté avec regret que parmi tant de problèmes agités, date des vacances françaises (en désaccord avec 80 % du monde entier), date des rentrées, des examens, distributions de prix reportées en octobre, éléments sportifs et touristiques, déplacements en dehors de la famille, pas une femme ne vint donner son avis.

Le point de vue commercial qui touche aux taxes de luxe, aux prix généraux relevés par les prix des loyers, joints à la nécessité pour les stations balnéaires de boucler en trois mois de saison le budget d'une année; enfin la question caléidoscopique de l'industrie hôtelière qui s'étend par delà les frontières et rejoint donc le problème des changes; l'abaissement du prix de pension des hôtels, urgent et incompatible, semble-t-il, avec les impôts levés dans les régions climatiques ou thermales pour leur embellissement, sont autant d'affaires dont l'élément féminin ne saurait se désintéresser, aussi longtemps qu'il y aura dans ces stations une femme responsable de son commerce, de sa pension de famille, de son hôtel, et même de son foyer, lequel subit le barème de la fièvre des prix, avec un budget souvent inextensible.

Dans de telles conditions, l'ingérence de la conseillère municipale dans l'organisation de certaines fêtes de produits ne serait-elle pas bien salutaire? (La Bretagne, par exemple, ne pourrait-elle ressusciter la Fête millénaire du Pommier, arbre bardique, comme la Tunisie a créé, en vue de la propagande touristique, la Fête du Dattier du Djerid, la Fête de l'Olivier, à Sfax)?

Et ne serait-il pas aussi opportun que certaines d'entre elles préparent des examens de guides, de gardiennes de sites, de musées et de châteaux? Nous avons trop souvent souri d'anachronismes, des explications abrégées, d'abréviations données par les mauvais bergers chargés de mener dans le maquis de l'histoire d'ignorants troupeaux. Certains syndicats d'initiative ont émis le vœu que les chauffeurs de taxi des régions touristiques passent un examen sommaire indiquant qu'ils connaissent au moins dans ses grandes lignes l'histoire du pays qu'ils font visiter. Mais le rôle d'un chauffeur est de conduire vite et bien. D'autre part, nous lisons dans les cars et les voitures de louage : « Ne parlez pas au conducteur. » Alors, à quoi lui servirait-il de connaître autre chose que le Code de la Route? Ne serait-il pas préférable de faire passer ces examens à des femmes polyglottes, et ajoutons que les études d'infirmières donneraient des points aux candidates, si l'Automobile-Club de France instaurait la *trousse de secours* dans le matériel de la voiture de tourisme. Celui des Protectorats Nord-Africains l'a décrétée obligatoire, et s'en trouve bien.

Nous laissons aux ingénieurs des Ponts et Chaussées et aux directeurs de Réseaux le soin de débrouiller l'écheveau inextricable du Rail et de la Route concurrents; nous n'effleurons qu'à peine ces mines de richesses mal exploitées sur nos côtes : le sport nautique qu'une Virginie Hériot menait vers des voies triomphales quand elle est morte; le sport aérien qu'Hélène Boucher nous apprit à aimer plus que la vie; mais nous les citons comme les deux ailes du tourisme à venir.

Ajoutons seulement un mot sur l'accueil qui doit être réservé à l'étranger. Une ville touristique est la cité du sourire commercial. Sachons donc soigner nos abcès limitrophes en secret, ne criions pas au secours quand nous souffrons de névralgies intestines. Nous croyons par exemple que la petite guerre des hôteliers pour la Bretagne Idéale, et non Idéale, fut aussi regrettable et funeste à la réputation hospitalière de toute la province que les querelles de comités sont affaiblissantes au sein des Assemblées politiques. Quand les conseillères municipales auront conseillé la paix, ou l'apparence de paix (elles ont l'expérience de ces sortes de concessions), elles auront déjà bien mérité de la petite patrie. Rien n'éloigne le visiteur qui vient vous demander de la joie, de l'oubli, de l'apaisement, comme le spectacle attristant de querelles de clocher dont il ne bénéficie pas, et dont il s'aperçoit vite qu'il pâtit.

Au point de vue social, l'influence de la femme dans le mouvement touristique est non

moins important. C'est elle la gardienne, et mieux que la gardienne, la productrice de la plupart des « spécialités » qui constituent le cachet, le caractère, d'une région. La brayaude, la velaissienne, la bigouden tournent au fuseau la velaissienne, la bigoudène tournent au fuseau avec une agilité vertigineuse, leurs dentelles; la velaissienne, la bigoudène tournent au fuseau à la main ces tapis d'Orient signés et ces tentures, ornements de nos salons et de nos ateliers.

La femme a le goût inné de l'affiche en couleur, de la maquette. Le « bonhomme » qui sortira de son pinceau ou de sa glaise, bien planté, avec la griffe de ses hérités, de ses luttes ou de ses paresseuses, sera dans tous les cas d'ici et non d'ailleurs, en raison d'un je ne sais quoi que l'œil féminin aura décelé et qui fera dire : c'est œuvre de femme, dans le bon sens du mot. Car le temps est loin où l'on réservait ce vocable ambigu aux efforts invertébrés.

Les draps, les velours, les soies rebrodées, elles les mettent sur elles : un beau costume régional est une enseigne de quelque beau coin de France. Quelle publicité, le corselet, le tablier, la coiffe d'une bigoudène! C'est un petit musée vivant, déambulante, un bibelot précieux, émouvant, irremplaçable, une parcelle de notre vérité pittoresque offerte aux yeux de nos visiteurs. Protégeons-le, gardons-le, mais, si paradoxal que cela puisse paraître, pour en faire échange. Quand nous serons enrichis par l'apport étranger, nous développerons le principe des réceptions, des missions; nous irons voir au loin comment on exploite les sites, comment les gares, les halcons, les pergolas, écroulants de fleurs, sont l'éclosion (ail-

leurs), de nos efforts velléitaires. Nous irons voir (ailleurs encore), comment s'opère la protection des arbres, des jardins publics, des rues, des parcs et des forêts.

Alors nous serons près, très près, d'être un peuple heureux. Car la France, terre de choix, climat éclectique, pays-frontière de montagnes et d'océans, est à elle seule le noyau d'une cellule essentiellement vitale. Elle peut se passer des importations étrangères et vivre avec des produits tirés presque exclusivement de son sol, du battement intense de sa vie continentale, coloniale, côtière. Il suffirait d'une exploitation rationnelle, du dédouanement général des frontières coloniales, du libre-échange entre ce qui nous appartient... et ce qui nous appartient. Mais cette aisance du commerce, ce glissement des rouages industriels ne suffiraient pas encore à notre essor. Nous serions, à ces conditions, une grande puissance indépendante, nous deviendrions une puissance immobile. Pour qu'un pays progresse, il faut qu'il soit visité par le va-et-vient des idées, conséquence du va-et-vient des hommes.

Une nation peut se passer de la morne, des pommes de terre du voisin, le Portugal et l'Angleterre l'ont prouvé; elle peut dominer un blocus, vaincre l'état de guerre économique, l'Italie en a fourni l'exemple. La seule conséquence meurtrière du protectionnisme et des sanctions, c'est l'isolement moral, le lazaret des esprits.

La richesse en puissance d'un pays ne devient une énergie potentielle que lorsqu'elle s'affronte dans le flux et le reflux des races.

L. FERRY DE PIGNY.



(Illustrations de R. Creston.)

Fulgence Bienvenue, Père du Métro

Le Père du Métro... nul qualificatif ne pouvait mieux souligner la reconnaissance de tout Paris pour l'homme qui, avec une inlassable et magnifique volonté, a eu le mérite de la doter d'un moyen de transport rapide et pratique, sans lequel la circulation, déjà difficile, serait impossible aujourd'hui.

La ténacité de Fulgence Bienvenue ne m'a pas surpris quand j'ai su qu'il était Breton et je me suis encore bien plus intéressé à lui quand j'ai appris qu'il était né le 12 janvier 1852, à Uzel, un petit chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord dont je connais bien le bourg au sommet d'un contrefort du Mené, vert et fertile, qui domine l'Oust, l'une des plus jolies rivières de Bretagne, puisque c'est dans ses eaux que se refléchit Josselin.

Les journaux ont, en détail, raconté sa vie, dit comment, au sortir de Pipu, alors qu'en sa qualité d'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du département de l'Orne, il dirigeait les travaux de la voie ferrée qui relie Alençon à Pré-en-Pail et à Mayenne, un terrible accident lui amputa le bras droit.

Pour tout autre que lui, c'eût été la fin d'une carrière qui s'annonçait brillante. Sa robuste constitution, son énergie bretonne lui permirent de résister au malheur qui l'avait frappé. Il éduqua la main qui lui restait pour lui communiquer la souple sûreté indispensable à la poursuite de la partie graphique de ses travaux. Nullement diminué, il entra dans les services municipaux parisiens, à sa place, celle d'un chef. C'était, en définitive, un cheminot né. Les questions ferroviaires le passionnaient. Il voyait dans leur solution celle des problèmes qui commençaient à se poser, en ce qui concerne la circulation parisienne. Son premier soin fut de supprimer le plus possible de passages à niveau sur la ligne de ceinture. Il construisit ensuite le funiculaire de Belleville. Je me rappelle ces wagons qu'enfant je regardais monter et descendre tout seuls le faubourg du Temple et qui me surprenaient tant, ne pouvant comprendre, sans qu'on me l'expliquât, quelle force inconnue les faisait rouler.

A cette époque, c'était vers 1890, on parlait déjà du « Métropolitain ». Les uns le voulaient aérien, les autres souterrain. A l'exposition de 1889 les gens discutaient longuement devant les plans présentés au pavillon de la ville de Paris; que d'avis soi-disant autorisés, que d'opinions contradictoires n'entendait-on pas?

Fulgence Bienvenue laissait parler. Il avait son opinion bien nette, et, finalement, ce fut son projet qui l'emporta.

Les travaux commencèrent, discrètement, pourrait-on dire; les gens s'attendaient à voir le sol parisien complètement bouleversé, défoncé,

et ils n'apercevaient que des puits, forés de distance en distance, d'où les ouvriers remontaient de la terre et où ils enfouissaient des matériaux. De temps à autre, un article de journal, accompagné d'un croquis explicatif, levait les doutes des incrédules et leur rappelait qu'un titanesque travail de termites se poursuivait sous leurs pas.

Ce fut une surprise heureuse qui devint de l'enthousiasme quand la ligne n° 1 — Vincennes-Porte Maillot — s'ouvrit au public. Cependant on se demandait dans les offices administratifs si les usagers seraient nombreux et fidèles? La réponse ne se fit pas attendre. Les wagons connurent tout de suite cet envahissement et cet empilage des voyageurs qui n'ont jamais cessé depuis. Le Métro devint même la grande attraction de l'exposition de 1900. Dire que tous ceux qui s'engouffraient alors sous les voûtes le faisaient sans une petite appréhension serait exagéré! On entendait des réflexions dont nos mininettes modernes feraient des gorges chaudes. Dès qu'il se produisait un « coup de lacet », une secousse un peu brusque, des cris s'élevaient; certains, faisaient leur signe de croix, d'autres se rapprochaient comme ils pouvaient du dossier d'une banquette, au bras d'un voyageur...

On raconta même l'histoire d'une dame qui, redoutant de tomber par suite d'un arrêt ou d'un démarrage intempestif, saisit pour se retenir l'oreille de son voisin, qu'elle arracha à demi.

Le préjugé anti-métro, tout en s'atténuant, subsista durant quelques années chez beaucoup. L'accident des Couronnes le renforça momentanément, en 1903. Il en fut de même des inondations en 1910. Mais les générations nouvelles ne connurent plus bientôt que les avantages qui résultent d'une sécurité complète et d'une régularité de marche qui approche vraiment la perfection.

C'est en 1927, à l'âge de 75 ans, que Fulgence Bienvenue prit sa retraite. Il était grand officier de la Légion d'honneur. Le Conseil municipal lui décerna la médaille d'or des « bons serveurs de Paris », donna d'abord son nom à une place, puis à une station de la ligne 5... tout proche de Pasteur...

Malgré son grand âge, puisqu'il mourut à 84 ans passés, Fulgence Bienvenue aimait faire des promenades à pied dans Paris. Il choisissait pour se reposer un banc proche d'une station. Son bonheur, a dit M. Brunessaux, était d'écouter de regarder entrer et sortir par la bouche béante ce flot humain qui, grâce à lui, circule désormais comme un liquide organique dans les artères de Paris.

N. D.



ALBERT LE GRAND



ES Bleun-Brug ont commémoré, dans le Congrès qu'ils ont tenu à Roscoff, à la fin du mois d'août, le tri-centenaire de la première publication de l'œuvre qui a rendu le nom d'Albert le Grand cher au cœur de tous les Bretons, lesquels, mieux que beaucoup, savent qu'il ne faut pas le confondre avec cet autre Albert, surnommé le Grand, d'origine allemande, mort en 1280 et béatifié au xvii^e siècle, l'un des plus illustres savants du Moyen Âge.

L'auteur de la *Vie des Saints de la Bretagne Armorique* est vraiment de chez nous. S'il est difficile de fixer très exactement les dates de sa naissance et de sa mort, on est cependant certain qu'il vit le jour, à Morlaix, vers la fin du xvi^e siècle et qu'il trépassa, à Rennes, entre 1640 et 1644.

Il était le descendant d'une famille noble du Léon, les Le Grand de Kergonval (ou Keri-gowal) qui, selon Guy Le Borgne, portaient pour armes : d'azur à trois feuilles d'argent, deux en chef et une en pointe.

Les renseignements sur sa vie font en général défaut. Tout au plus assure-t-on, d'après certains de ses biographes, que « la nature se montra à son égard avare de dons extérieurs ». En revanche, « elle le dota d'avantages plus solides, d'un esprit prompt à saisir, qu'ornèrent et fortifièrent de solides études ».

Il reçoit ses premières leçons de latin et de français au couvent des Dominicains de sa ville natale. Il les poursuit et les achève au couvent de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à Rennes, dont, plus tard, il écrira l'histoire. Après avoir prononcé ses vœux, il prend place dans les rangs des Frères Prédicateurs de Saint-Dominique. Ses naturelles qualités oratoires, qui étaient fort vives, se développent, sa foi impose son talent et, comme son condisciple Michel le Nobletz, il parcourt la Bretagne

Armorique pour l'exercice de son ministère.

Il va de bourg en bourg, de village en village, il interroge les uns et les autres, se fait conter, de ci, de là, les merveilleuses histoires conservées par les traditions orales. Il les transcrit telles qu'elles lui sont dites, avec ce mélange de piété et de superstition qui les enveloppe d'une réelle poésie, jaillie tout à la fois des âmes et du sol bretons.

L'idée lui vient alors de réunir ces simples récits en se réservant toutefois d'en contrôler, plus tard, le fond et l'esprit. Il trouve en eux une source vive, où il puisera des sujets de nature à intéresser ses auditeurs et des exemples pour appuyer les thèmes de ses prédications.

Nous avons l'aveu de ce souci dans l'avertissement au lecteur que le R. P. Albert le Grand a placé lui-même en tête de la *Vie des Saints de la Bretagne Armorique* : « Destiné, écrit-il, pour faire les quêtes ordinaires par les paroisses de l'Evêché de Léon, je fus curieux de m'enquérir des vies des saints patrons d'icelles, pendant le séjour que je faisais dans chacune, afin d'en pouvoir dire quelque chose en chaire et spécialement aux jours de leur fête. En cette recherche, j'eus avis de nombre d'églises dédiées à Dieu, sous l'invocation des patronages de plusieurs d'iceux dont les noms, bien qu'inscrits au livre de la vie, ne se trouvent pas dans nos martyrologes et calendriers. » Ajoutons, pour compléter cet aveu, qu'Albert le Grand avait peut-être été incité à poursuivre pareille entreprise par la communication que lui avait faite un de ses oncles, noble Vincent le Grand, sieur de Kerscao-Kerigoval, conseiller du Roi et Sénéchal de Carhaix, des *Mémoires* laissés par un autre de ses oncles, Yves le Grand, chanoine de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, recteur de Plouménéac et de Plouménéac, puis aumônier du Duc François II, en 1472, *mémoires* dans lesquels il découvrit d'utiles et nombreux matériaux qui facilitèrent sa tâche.



A curiosité s'éveille de plus en plus. Il se dit que des richesses, semblables à celles qu'il a recueillies dans son Léon natal, doivent se trouver dans les autres évêchés de Bretagne. Avec l'autorisation et les recommandations aussi de ses supérieurs, il part à la découverte, le bourdon de pèlerin à la main, dans son beau costume blanc, rappelant celui qu'il décrit en parlant des chevaliers de Saint-Dominique, lesquels « estoient vêtus d'une longue robe de damas blanc, au mantelet de même et portoit au col la croix de l'ordre pendue à un ruban noir ». Il parcourt le Trécor, la Cornouaille, le Vannetais, et aussi la Haute-Bretagne, questionnant toujours, aussi bien les gens du peuple que ceux de la noblesse, glanant, pour en composer sa gerbe, les plus belles fleurs et les plus modestes brins d'herbe.

Il entre dans les églises et les monastères, il consulte les chartriers et les beaux manuscrits que des clercs aussi habiles qu'instruits ont calligraphiés et enjolivés de miniatures, et dont le prix, à l'époque, pouvait atteindre un chiffre inflexible aujourd'hui de « boisseaux de froment ». Tout le monde favorise son entreprise. L'aide de son mieux, lui fournit les moyens de se renseigner, de compulser les matériaux qu'il rencontre avec ceux qu'il possède déjà.

Et cependant, il ne lui faut pas moins de huit années d'un labeur incessant pour réunir les éléments les plus indispensables, pour les classer, les expurger de ce qui ne doit pas demeurer; pour les rédiger finalement « par l'ordre du calendrier en un petit corps formé ». Dire que notre homme est pleinement inquiet de son œuvre serait le mal connaître. Il redoute fort, en effet, que quelques erreurs ne se soient glissées à son insu, non pas peut-être tant dans les faits qu'il a naïvement rapportés que dans leur orthodoxie et leur interprétation. Il soumet donc au préalable ses manuscrits aux théologiens pour l'esprit, aux savants pour l'histoire, aux poètes pour la forme.

Tous, en réponse, prodiguent au « Nourrisson de Morlaix », c'est ainsi qu'on l'appelle, les éloges les plus approbateurs et les plus enthousiastes, tous, unanimement, l'engagent à faire imprimer, pour le répandre, cet ouvrage de science et de vertu, entrepris à l'honneur et à la gloire des saints patriotes de l'Armorique.

Après l'approbation, en date du 19 janvier 1636, de la Faculté de Théologie de Nantes, c'est dans cette ville, chez Pierre Diriou, que paraît, sous forme de cahiers, entre 1636 et 1637,

la première édition des *Vies de Saints* avec ce titre complet : « La Vie, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne Armorique, ensemble, un ample catalogue chronologique et historique des évêques, des neuf évêchés d'icelle, accompagné d'un bref récit des plus remarquables événements arrivés de leur temps. »

L'ouvrage s'ouvrait par une dédicace à « Messieurs des Etats de Bretagne » qui se terminait ainsi :

« ...S'il se trouve des défauts à l'ornement du langage, c'est le déplaisir de l'auteur, et l'infortune de l'Ouvrage, de n'avoir rencontré quelque plume plus discrète et qui ressentit la polissure du siècle de sa naissance.

« En quelque effet qu'il soit, je vous le offre (Messieurs) et vous prie de l'accepter comme un témoignage public de mon humble service. Regardez-le, mais en pourfil (profil), non du côté de ses défauts mais des plus sincères affections que son Auteur a voué au service de son Pays. Lequel soit que vous lui fassiez l'honneur de le prendre en votre protection, soit que vous le jugiez indigne de vos faveurs; aura toujours satisfait au désir qu'il a de faire voir à tout le monde, qu'il vous a toujours esté et sera à jamais, Messieurs, très humble religieux et obéissant serviteur. F. Albert le Grand de Morlaix, religieux de l'Ordre des Frères P. du Couvent de Bonne-Nouvelle-lez-Remmes. »

Les Etats ordonnèrent le dépôt dans leurs archives de cette *Vie des Saints* « jettée sous les ailes de leur protection » et témoignèrent leur satisfaction à l'auteur, en remettant une bourse de mille livres d'or au couvent de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, où Albert le Grand était revenu après avoir, à Nantes, surveillé en personne l'impression de son livre.

Le succès de celui-ci est énorme. Non seulement on n'en discute pas le fond — cela viendra cent ans plus tard, quand l'esprit critique se sera développé et que bénédictins et chartristes auront en mains des éléments plus sûrs que ceux des traditions orales — mais qui conque à lu ces récits présentés avec verve, dans un français très pur, s'empresse d'en devenir l'apologiste, de les porter aux nues par la parole et l'écriture et tout autant envers qu'en prose.

Albert le Grand est l'objet des plus flatteuses comparaisons. Il est qualifié : « Perle de la Bretagne », « Mignon des Neuf Seigneurs ». Faisant allusion à la petite taille de l'auteur, quelqu'un déclare que c'est « miracle de voir des choses si grandes dans un si petit corps ».



D'AUTRES lui adressent des épigrammes et des anagrammes, lui tressent des couronnes, le mettent au plus haut rang des écrivains de son temps, parmi lesquels ils citent le fameux jésuite espagnol Ribadénéra, lui-même auteur d'une *Vie des Saints* très estimés dans les milieux ecclésiastiques :

Je sais que ce dernier a traité de plusieurs, Et vous tout seulement des saints de la Bretagne, Mais je sais qu'on cueillit de plus exquises fleurs Dans un petit jardin que dans une campagne.

Que tout vous soit égal, vos noms veulent ainsi, Car tel Ribadénéra fut l'éclat de son âge, Tel êtes à présent, l'homme de celui-ci, N'est-ce pas être égaux de Nom et d'Appanage ?

La première édition est épuisée en moins de trois ans. Albert le Grand en préparait une autre quand la mort le surprit, en 1644.

Messire Guy Autret, chevalier, Sieur de Missirien et de Lézergué — qui, dans son manoir d'Ergué-Gabarie, proche de Quimper « sans charge et sans occupation possédait en repos la plupart de son loisir et de sa solitude sans solitude, où sa vie se passait dans un calme continu, et, où, entre toutes les études, il avoit heureusement fait eslection de celle de l'histoire » — reprit bientôt la tâche d'Albert le Grand et publia, d'abord en 1659, puis en 1680, deux nouvelles éditions « accompagnées, elles aussi, d'un bref récit des choses les plus remarquables arrivées au temps des saints, mais, en plus, d'une « succincte topographie des lieux les plus remarquables y mentionnés ». Ces deux éditions parurent à Rennes, celle de 1659 chez Ferré, celle de 1680 chez la « veuve de Jean Vatar, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, à la Palme d'Or ».

Dans cette troisième édition, Missirien avoit corrigé certaines légendes, il en avoit ajouté d'autres aussi. Et, de plus, pour la grande satisfaction du lecteur, il avoit reproduit en tête quelques-unes des appréciations, anagrammes et épigrammes adressées à Albert le Grand, et dont voici des exemples :

Dessous le chevet de son lit, Alexandre, dormant la nuit, Du poète grec avoit le livre; Charlemagne, sachant mieux vivre, Priroit surtout saint Augustin; Mais le soir, la nuit, le matin,

J'aymeroy plus qu'aucune chose La Perle de Bretagne enclose Au champ des Saints que va l'offrant Le subtil Père Albert le Grand,

Qui de vous ou des saints eut le plus grand labeur, Ou vous en écrivant leur force et leur valeur Où eux dans les travaux s'acquérant la victoire : Je ne saurois à qui donner le premier rang, Puisqu'on voit votre plume aussi bien que leur sang Mériter le loyer de l'éternelle gloire.

En 1837, une quatrième édition de la *Vie des Saints* d'Albert le Grand parut chez Anner, à Brest, « avec des notes et observations historiques et critiques, par M. Daniel-Louis-Maurice de Kerdanel, de Lesneven, avocat et docteur en droit, revues par M. Graveran, chanoine honoraire, curé de Brest », qui devint par la suite évêque de Quimper et fut le constructeur des fleches magnifiques qui ornent maintenant la cathédrale de Saint-Corentin (1).

Depuis, entre la première et les dernières éditions de son œuvre, Albert le Grand a dû supporter quelques assauts. Les Bénédictins lui reprochaient d'avoir accepté trop facilement des faits impossibles à contrôler. Dom Lobineau, auteur d'une autre *Vie des Saints Bretons*, n'hésite pas à déclarer que l'ouvrage tant vanté était « bien moins propre à édifier les fidèles qu'à réjouir les libertins ». Dom Morice lui répliqua fort judicieusement qu'une telle appréciation ne pouvait être retenue, car Albert était honnête et pieux et que c'est précisément son honnêteté qui l'a si souvent rendu crédule et l'a empêché « de discerner le vrai du faux ».

M. de la Borderie, plus sévère d'ordinaire dans ses jugements, tout en appelant Albert le Grand le Lafontaine de la Légende, tout en le montrant dédaigneux de la chronologie et capable de raconter « les belles actions de Conan Méridée et de saint Riathime, qui n'ont pas plus existé l'un que l'autre », reconnaît tout le charme des récits et la grâce savoureuse et séduisante de son style. Il va même plus loin en assurant que l'on doit louer sa science et honorer sa conscience, et pour appuyer son jugement, il fait état d'une lettre d'Albert le Grand, à Sébastien, marquis de Rosmadec, qui prouve « le soin qu'il mettoit à rechercher la vérité, même dans les petites choses et avec quel zèle il chassait les vieilles chartes et les vieilles chroniques ».

(1) Nous ne passerons que pour mémoire de la *Vie des Saints* d'Albert le Grand qui a été publiée à la fin du xix^e siècle, chez J. Saladin à Quimper, avec annotations de MM. A. Thomas et J.-M. Abgrail, chanoines honoraire. Les catalogues généalogiques et chronologiques ont été annotés d'autre part, par M. Perron, chevalier archiviste à Ploëzelec de Quimper. C'est une œuvre très complète et qui méritait les plus érudits.



SVR L'HISTOIRE
DES SAINTS DE BRETAGNE
DV VÉNÉRABLE P. ALBERT LE GRAND.
STANCES.



C'EST à ce coup, Bretons Armoriques Gaulois,
Peuple chery du Ciel, de Theruis de Bellonne,
Royaume, le premier qui ait mis aux abois
Dans ce Climat celtic, la Romaine Couronne.

SVS sus, c'est à ce coup que le dernier honneur
Si long-temps différé, se paye à tes merites:
Ton Char tous triomphant, tes Pompes, ta Grandeur
Se voyent maintenant à leur comble réduites.

CE docte d'Argenté, & tous ses devanciers
Qui ont fait des merveilles à tracer ton Histoire,
Triompher tes Rois, leurs Combats leurs Lauriers,
Leurs Noms, & leurs Vertus au Temple de memoire.

VOIENT de vray donné, quelques traits de Labeur
A ce Cercle Royal, marque de tes Conquistes,
Que Conan, & Grallon, source de ton bon heur,
Archerens du Chef de cet Aigle à deux Testes.

MAIS ce n'estoit assez, pour rendre entiersmens
La grace, & la beauté de son Globe parfait:
Il manquoit un fleuron, lustre de l'Ornement,
Et qui seul restoit sa renommée incomplète.

CEST L'HISTOIRE DES SAINTS, que ton País à produit
Pour si beau de ses pieds en cet Ombre mortelle,
Où cyant repourpré les pas de IESVS-CHRIST
De leur sang, s'ont sauz à la vie éternelle.

CE fleuron, mille fois plus beau que l'Or Indoit,
Plus luisant, plus parfais que n'est le Soleil mesme,
Fleur qui plus que l'Art & les Armes, & les Loix,
Fait exceller un País sur tous les Diademes.

RESTOIT à ta Couronne & pour l'y adjoûter,
Aucun de ceux qui sont obligez de te rendre
Tels naturels devoirs, n'osent se presenter:
Aussi n'estoient-ils pas propre à l'entreprendre.

STANCES.

CAR le sujet, qui n'a rien en soy que Divin,
De ces mondaines mains le travail il desiste;
D'autre part, employer Mercure a ce dessein,
Scens esté profaner un Ouvrage Celsite.

SAINT Paul vid les secrets du troisieme Ciel,
Il est vray; mais falloit passer dans l'Empirée,
Où logent ces Heros, possédans a plein ail
L'objet delicieux de la Gloire Aierée.

AINSI, jusqu'à present, ce Fleuron a toujours
Fait languir ton bonneur sous le foy de l'attente,
Mais, mais voyez enfin, arrivé de nos jours,
Un de ces demy Dieux, qui tes desirs contente.

C'EST ton ALBERT le GRAND, nourrisson de Morlaix,
Digne fruis de tes flancs, la Perle de nostre âge:
Grand de Nom, mais plus grand d'effit, & qu'a jamais
Tu te dois conserver comme un précieux gage.

CELVY - là ce tien fils, ce mignon de neuf Sœurs,
Ne trouvant pour le faire icy bas de matiere;
En est porté du vent de ses saintes servours,
Allé chercher la haut dans la source premiere.

LA perché sur le sein comme un autre Sain Jean
De la Divinité à sa dextre il contemple
Une troupe d'Esprits du Pays Armorican,
Qui tous brillans d'éclat, illustrent ce grand Temple.

DONATIEN, Gobard, se presente à l'abord,
Melaine & mille après, dont la memoire éternite
Se seroit pour le temps, sans le fidel rapport
Que s'en fait le discours de son Histoire Sainte.

A luy seul donc, tu as cette obligation,
Royaume fortuné, tres-heureuse Patrie:
Es en suite le bien de la devotion
Que s'influeroit ces Saints, leurs Gestes, & leurs Vies.

FAIS luy en maintenant mille remerciemens,
Rends luy de mains, de voix, mille actions de grace,
Charge son Chef de fleurs, & de Couronnemens,
Qu'à toujours le Printemps reluse sur sa face.

ET vous, Princes sacrez du Monarque des Cieux,
Tutélaires Patrons de la Gent Britannique;
Son cours mortel finy, procurez à ses yeux
L'aspect qui vous ravit, de cette essence unique.

Par le Sr. de LAUNAY PADIOLEAU,
Conseiller du Roy, & Auditeur en la
Chambre des Comptes de ceulx Pays.



MAIS il faut insister, parce que cela est vrai, sur le fait qu'Albert le Grand a su présenter les premiers apôtres de l'Armorique dans le cadre où ils ont vécu. Il les a montrés mêlés aux événements historiques qu'ils ont souvent dirigés. Il a indiqué l'influence qu'ils ont eue sur leurs contemporains. Et, de ce fait, ses récits constituent des indications précieuses sur les origines nationales de l'Armorique et la source à laquelle il faut revenir pour bien préciser celles-ci.

Sans contester, au demeurant, qu'il aurait dû accueillir avec moins de foi docile les croyances qui avaient cours en son temps, il serait trop sévère, dit Levot, de proscrire son livre à cause de ces taches, car, « pour qui-conque saura dégager le diamant de sa gangue, il y restera toujours assez de faits acceptables ». Et il sera facile même de s'en servir « comme d'un moyen accessoire d'apprécier l'esprit général du peuple breton, à l'aide des caractères individuels si énergiquement tracés par le Froissard de l'église armoricaine. »

Albert le Grand a laissé d'autres écrits. L'un d'eux forme d'ailleurs un conte agréable qui s'apparente par plus d'un côté à celui de Genevieve de Brabant. Il porte comme premier titre : « La Providence de Dieu sur les justes » et relate « l'Histoire de saint Budoc, arche-

vesque de Dol, et de la princesse Azénor de Léon, sa mère, comtesse de Tréguier et de Goëlo ».

Accusée d'adultère par sa marâtre, Azénor fut placée dans un tonneau et jetée à la mer. Un ange assura quotidiennement sa nourriture pendant tout le temps que les flots la portèrent. Elle aborda sur les côtes d'Irlande pour mettre au monde un fils auquel elle donna le nom de Budoc (sauvé des eaux). C'est alors que son époux, ayant reconnu qu'elle avait été faussement accusée, la fit chercher et lui rendit sa place à son foyer.

Albert le Grand fut sans conteste le précurseur de nos folkloristes contemporains. Jean-Marie Luzel et Anatole Le Braz n'ont pas agi autrement qu'il le fit, quand ils allaient de hameau en hameau interroger les pèlerins, les fileuses, les marins, les sabotiers, et qu'ils écrivaient sous leur dictée les strophes des gwerz et des sônes, le détail des contes et des récits où les saints eux-mêmes jouent un rôle souvent peu orthodoxe parmi les ordales et les intersignes. Les narrations qu'ils ont recueillies, puis traduites dans un langage accessible à tous, courraient peut-être encore plus de risques que celles du « délicieux dominicain » si elles devaient subir la pierre de touche de la critique historique.

O.-L. AUBERT.

Bandeau, lettrines, cul-de-lampe extraits de la « Vie des Saints » de Albert Le Grand, édition V^e, Jean Vatar, Rouen, 1680.



Blason des Chevaliers de saint Dominique.

LES LIVRES ET LES REVUES

— *Mes Mémoires*, par Jeanne BOUVIER, ancien membre du Conseil Supérieur du Travail (Éditions de l'Action Intellectuelle, 15 francs). Ce livre, sous-titré : « ou 50 années d'activité industrielle, sociale et intellectuelle d'une ouvrière » n'a rien d'une œuvre littéraire. Mais c'est un document émouvant. L'analyse complète en serait trop longue, comme aussi l'exposé de toutes les idées, de toutes les discussions, que nous suggèrent ces 200 pages d'un texte serré... Elles nous prouvent, entre autres choses déjà prouvées, que le problème social n'est pas tout simple, et que le Socialisme n'est pas tout un. De sérieuses divergences de vue paraissent exister, même, entre Jeanne Bouvier et quelques camarades des plus notables, membres du gouvernement actuel. Mais l'essentiel de cette vie et de ce livre réside dans l'aitrisme, le désir d'amélioration de l'état de choses contemporain. A ce titre, l'une et l'autre ne peuvent nous laisser indifférents. Féministe convaincue, Jeanne Bouvier est avant tout femme d'action. Quant au chapitre « comment je suis devenue écrivain », nous nous permettons de faire des réserves, et de penser que cinq livres publiés n'impliquent pas toujours, forcément, qu'on sache « écrire ». Autre chose à une époque où toutes les intelligences, penchées sur le grand mal universel, abandonnent volontiers les voluptés de l'Art pour ne plus écouter que l'appel du devoir social, ce n'est pas nous qui chicane-rions Jeanne Bouvier sur ce point.

L'heure de la Littérature est passée... L'heure de la Vérité lui succède... Si l'on a pu nous reprocher de faire abstraction de la valeur littéraire d'un livre pour n'en retenir que sa valeur morale, lorsqu'il s'agissait de la Vérité en laquelle nous croyons, du moins serons-nous aussi bienveillants à l'égard d'une œuvre sincère, qui cherche le Bonheur humain, uniquement dans les réalités matérielles, mais qui le cherche d'un cœur géné-

reux... Cette impossibilité à le procurer sur terre, en dépit des efforts les plus courageusement obstinés, est, en soi, un argument de plus pour ceux qui ont placé dans l'im-périssable, le but et la récompense de leur vie.

En attendant, sur la longue route brûlante et dure de l'apostolat, les disciples, qui n'ont point le même Maître, mais qui ont la même patrie, ne sauraient se croiser sans un saint fraternel...

— *L'Étoile rouge*, voyage au pays des Soviets, par FLORIAN-PARMENTIER (éditions Le Fauconnier, Paris, 15 francs). Tandis que les uns fixent avec ferveur leurs regards sur l'étoile sainte de Bethléem, les autres suivent « l'étoile rouge », qui a fasciné de nouveaux bergers et de nouveaux mages... Et c'est au nom de l'Idéal que de part et d'autre on se massacre en Espagne! Et c'est au nom des étoiles que tant d'atrocités sont commises! Ah! puisse la France être à jamais préservée de toutes ces dictatures de terrorisme, de quelque côté qu'elles viennent! Et puisse la liberté, dont on parle tant chez nous, ne jamais s'affirmer par le crime!

On a beaucoup écrit, déjà, au sujet de l'U. R. S. S. et de la manière dont la liberté, justement, y est conçue... On a écrit pour et contre avec autant de « preuves » et de passion. On a tant écrit, que le lecteur se décourage, et finit par penser que tout est mensonge, le bien qu'on en dit, tout comme le mal.

Et pourtant, quels que soient les livres déjà lus sur la Russie soviétique lisez encore *L'Étoile rouge*, parce qu'elle constitue un « reportage » de bonne foi, un témoignage vécu, et que le poète Florian-Parmentier, n'est pas seulement un romancier, ni un sociologue, apprécié, mais une profonde intelligence, éprise de sagesse autant que de beauté.

— *L'Abbé Dyscole*, par L. BOIS (aux éditions Orphèyx, Paris, 12 fr.) est encore un livre de pensée, un « roman allégorique », ainsi que

l'intitule l'auteur : un roman social... Il faut le situer en marge de ce livre magnifique, le « Journal d'un curé de campagne » de Bernanos. Entre les deux, il n'y a peut-être qu'une différence de talents?... Tandis que celui de Bernanos nous transporte, celui de M. L. Bois ne nous apparaît pas sans faiblesses...

Cependant *L'Abbé Dyscole* a bien quelques points de ressemblance avec ce « curé de campagne » très indépendant, très socialiste, au meilleur sens du mot, uniquement attaché à l'Évangile, et jugeant courageusement les grands de ce monde... L'un et l'autre brûlent du même désir, de la même soif de perfection chrétienne... L'un et l'autre, rongés par la maladie, expirent au dernier chapitre, au milieu d'une société infectée de tous les péchés capitaux, et qu'ils n'ont pas réussi à guérir... « Dyscole » est le surnom récolté au séminaire par un abbé qui se montre, évidemment, quelque peu « original » parce que farouchement dressé contre toutes les faiblesses humaines et contre toutes les erreurs sociales... Mais tandis que le héros de Bernanos nous amène à travers les épreuves, sur la mousse d'une conclusion baignée d'indulgence et de lumière, celui de M. L. Bois ne nous enseigne peut-être pas tout ce qu'il devrait... Le roman manque de plan, d'intention claire, d'obscurité, il ment égarer, tout en conduisant le lecteur par des sentiers droits... Car il ne suffit pas d'aimer la Justice pour être juste, pas plus qu'il ne suffit d'admirer, de loin, un beau site, pour y atteindre : en toutes choses, il faut savoir où l'on va... et par où on y arrive!

— *Leuciers du Rêve colonial*, par Lina Leroux (Figuère, 15 francs) est un roman conçu dans le même esprit, ou plutôt le même sentiment... Car c'est le sentiment, chez nous, qui souffre des laideurs et des mesquineries, où qu'elles soient, et surtout lorsque nous les découvrons à où nous avons logé nos plus beaux rêves... Mme Lina Leroux,

femme d'un colonial, s'était fait un idéal du colon et de la colonie. L'expérience lui a montré comme tout est petit, même dans le plus grand idéal... A-t-elle eu raison de nous confier son amertume?... Oui, si nous savons en profiter. Non, si des malveillants en profitent. Le problème colonial n'est pas le moindre chapitre du problème social. Il n'est pas davantage le plus facile à résoudre.

Mais si nombreux que soient les pucerons sur la rose, les lâchetés de quelques-uns ne détruiraient pas l'héroïsme des autres : et ce livre émouvant comme un journal intime ne réussit pas, pourtant, malgré certains aveux, à détourner notre sympathie admirative, de la vie de ces exilés volontaires, qui, loin du sol natal, construisent, chaque jour, la Patrie...

Marie-Paule SALONNE.

Dans les Lettres Bretonnes

— *Synthèse*, revue mensuelle réservée au corps médical, magnifiquement illustrée par Mathurin Méheut, Maryvonne Méheut, A. L. Mancaux, Henri Royer, a consacré son numéro de juillet à la Bretagne. Les études présentées sont dignes des illustrateurs. MM. le professeur Gégéon, de l'École de Médecine de Nantes, parle des algues marines avec autant de science que de poésie; R. Legendre, directeur du Laboratoire de Physiologie comparée à l'École Pratique des Hautes Etudes, expose tout l'intérêt scientifique de la pêche du germon « aux grandes nageoires pectorales ressemblant à des sabres »; André Savignon conte de savoureuses histoires sur les mœurs des homards et des congres; Yves Caër décrit les côtes bretonnes et montre comment chacune a son aspect, son caractère, sa vie; Auguste Dupouy disserte longuement et avec l'autorité que l'on pense de la vie actuelle de l'art breton; O. L. Aubert donne une vue d'ensemble de l'évolution de la coiffe bretonne dont la disparition ferait perdre à la Bretagne « une grosse part de son attrait pittoresque et original »; Henri Clouzet étudie en grand connaisseur l'art du livre chez Mathurin Méheut qui a enrichi tant et tant de croquis dans les plus nobles éditions; Jean-Claude Gabriel passe en revue l'œuvre des musiciens qu'inspira le folklore breton; Pierre Michaud signale combien le cadre breton a rendu de services aux écrivains; Maryvonne Méheut se révèle poète autant qu'artiste en exaltant par la plume et par l'image « la vie intérieure intense et secrète que chaque Breton vit en lui, au mépris de toute réalité et selon la plus extraordinaire fantaisie ». Bernard Roy présente le musée des Selorges dont il est le conservateur; les Architectes de la Maison de Bretagne à l'Exposition de 1937 indiquent comment ils entendent traduire la synthèse de l'Armor et de l'Argant; enfin des pages de Tristan Derème, un poème breton de Xavier de Langlais, etc., complètent cet ensemble qui constitue un monument digne, vraiment, à tous points de vue, de la Bretagne.

— La Revue du Touring Club de France, numéro d'août, contient un intéressant récit de M. Jean Desvires :

En Argot à bicyclette de Quimper à travers la Bretagne intérieure.

« La Bretagne, on l'oublie trop souvent, écrit M. Jean Desvires, n'est pas seulement le promontoire granitique qu'Anatole Le Braz désigne, d'un mot qui fait image comme « le grand bris-eau français », ce n'est pas seulement cette côte découpée où, des grèves du Mont-Saint-Michel aux marais salants du pays de Batz, se succèdent plages et ports; ce n'est pas seulement l'Armor, pays de la mer, c'est aussi l'Argot, le pays des bois, le pays où subsistent accrochés aux flancs des deux massifs montagneux qui sont comme l'ossature de la péninsule armoricaine, les Monts d'Arree et la Montagne Noire, les restes de l'antique forêt de Brocéliande. »

— Le numéro du troisième trimestre de 1936 de la revue *An Oaled* est en grande partie consacré à la commémoration de Joseph Loth. D'ans à ce propos que le portrait de Joseph Loth que nous avons reproduit dans *Bretagne* d'août nous a été gracieusement prêté par An Oaled.

— Parlant de la « douceur fous-nantaise » Auguste Dupouy écrit dans la *Dépêche de Brest* :

« Il y a des rivières bretonnes, dont la plus douce doit être celle qui s'étend, avec quelques intervalles de rudesse, entre Le Pouldu et Loctudy. Même en cet été instable, la côte de Fouesnant, pour ne citer qu'elle, est étonnamment accueillante et apaisante. Le Braz, qui venait parfois y faire des retraites, lui reprochait de sentir l'étrive. C'est peut-être pourquoi le paysan fousnantais, si l'on en croit les mauvaises langues, aime à se laisser vivre, pendant que ses foins poussent ou que ses pommes mûrissent. »

— M^{me} Juliette Lambert-Adam est décédée le 24 août. Elle allait avoir cent ans le 4 octobre prochain. Elle a tenu, durant de nombreuses années, notamment après la guerre de 1870 et jusqu'en 1910, une place prépondérante dans la littérature française et la politique extérieure. Elle fonda en 1879 la *Nouvelle Revue*. Ce fut elle qui révéla Pierre Loti, qui lui garda toute sa vie une profonde vénération.

— Voici un joli souvenir de M^{me} Juliette-Adam : Toute jeune elle s'était liée à un bal, costumée en valseuse Meyerbeer.

Le grand compositeur conçut aussitôt pour elle une grande et respectueuse affection. Longtemps, il lui fit porter chaque matin un bouquet de violettes et il lui fit tenir une lettre pour la première de son opéra-comique « Le Pardon de Ploërmel ».

— Nous avons reçu « Les Châteaux de Bretagne » de Florian Le Roy, qui préface M. Alphonse de Chateaubriant et magnifiquement illustré de 26 hors-texte de M. Pierre Le Trivide. C'est un véritable album d'images d'art auquel nous consacrerons dans le prochain numéro l'une de nos chroniques.

— Ouvrons, le très beau livre de M^{me} Yvonne Pagniez, prix Montyon, préface par Mgr Baudrillard, prendra place, dit l'éminent académicien, parmi ceux qui nous éveillent et qu'il est « le livre du vent et de la mer ».

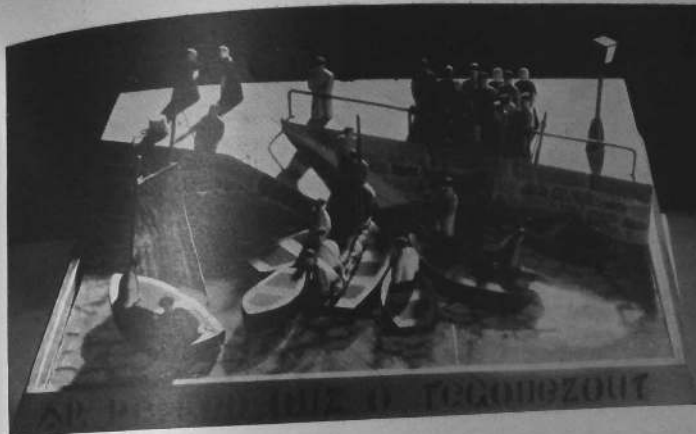
— Signalons la publication, par la maison Gaudou, de *Esquisses bretonnes* (Stenennou Brezonnec), 22 pièces de piano, par M. H. Corbes, qui est non seulement un remarquable prospecteur de folklore musical de la Bretagne, mais encore un compositeur de grand talent. Ces pièces, inspirées par les paysages de la région de Saint-Brieuc, notamment : *Le Vent sifflait sur Jzouana, Glas, Soir de marée montante* sont d'un charme profondément émouvant.

— M. Georges Hulmans, directeur général des Beaux-Arts, vient de charger M. Prieur, architecte en chef des monuments historiques, d'une mission dans les pays de Lannion et de Tréguier dont l'intérêt mérite d'être souligné.

La mission confiée à M. Prieur sur l'initiative de M. le docteur Pierre Even, sénateur, et M. Edgar de Kergariou, maire de Lannion, a pour but d'étudier sur place, au cours d'un voyage actuellement en cours, la création d'un musée où seraient rassemblés les meubles bretons menacés dans des chapelles humides ou à demi-abandonnées, d'une rapide désagrégation.

En effet, qui n'a été frappé par le délabrement, l'état de ruine qui menace, à bref délai, si l'on n'y porte remède, nombre de vieilles statues de saints, de coffres, de bahuts, de vieux autels, etc., qui existent dans certaines chapelles bretonnes isolées ou dépendant de communes trop pauvres pour qu'il soit possible de leur entretenir.

Les artisans d'aujourd'hui pourraient trouver là des modèles ou des sujets d'inspiration pour la rénovation déirable du meuble breton. Le musée éventuel, pourrait être, nous n'en dit, établi dans la vieille chapelle désaffectée du monastère de Sainte-Anne, à Lannion, et dans une pièce aménagée à cet effet, du nouvel hôtel de ville de Perral-Guire où existe déjà un premier ensemble intéressant d'œuvres sculpturales offertes par des artistes bretons renommés.



XAVIER HAAS DIORAMISTE DE LA BRETAGNE

Pasque tous les enfants sont plus ou moins poètes, J'en ai connu un qui se racontait à lui-même des histoires qui devaient être incomparables tant il avait le visage émerveillé quand on le surprenait dans ses rêves. Mais pour que sa joie fut complète, il lui fallait rattacher ses plus belles imaginations à des images précises, à des objets matériels. Ses poupées étaient des princesses ou des fées, un petit bateau de bazar, sur une mare du jardin : la felouque de Simbad le Marin dont on lui avait lu le conte. Il rangeait les animaux de bois d'une vieille arche de Noé dans un coin de la pelouse et c'était la jungle au matin du monde.

J'ai songé à cet enfant en voyant, par hasard, exposés l'an dernier au club nautique de Bréhat, les bibelots de Xavier Haas. Ne sont-ce pas un peu des joujoux, en effet, que ces bateaux, ces maisonnettes faites de cubes de liège colorés, ces petits bonshommes? Oui, mais ce sont des joujoux pour les hommes qui ont conservé le don d'enfance, des joujoux qui, mieux que certaines grandes toiles prétentieuses évoquent la grâce silencieuse de la Bretagne.

Le paysage moderne cherche bien plus à suggérer, à évoquer un souvenir, une sensation, qu'à représenter plus ou moins exactement un site : la photographie a tué le réalisme pictural et le dernier mot de l'art du paysagiste est peut-être de réaliser la synthèse d'un pays, d'une ville. Un palais rose et noir, des reflets dans l'eau : c'est Venise. Une blanche cathédrale aérienne se dresse au-dessus de maisons noires : c'est Montmartre et c'est Paris; de hautes tours, un pont gigantesque, des mâts et des cheminées se profilant dans la brume : c'est Londres; un canal rectiligne, bordé de peupliers qui accrochent de lourds nuages : c'est la Flandre. Eh bien! ces bibelots, les joujoux de Xavier Haas, sont de véritables synthèses de la Bretagne maritime, des paysages en relief qui, comme les bêtes de l'arche de Noé de l'enfant dont je parlais quelques lignes plus haut, invitent ceux qui les regardent à se raconter de belles histoires, des histoires bretonnes.

Il y a, en vérité, quelque chose de très original dans ces paysages animés de Xavier Haas. Art du bibelot, art mineur si vous voulez, mais où l'on trouve sous une forme très

nouvelle ce sens de la synthèse qui caractérise le paysage d'aujourd'hui.

Une plaque de verre imprimé et colorié donne le fond d'eau et la lumière y joue de telle façon que cette eau semble vivante. Des bateaux, de jolis bateaux de pêche aux voiles brunes, blanches ou bleues, traités avec une précision simplifiée, s'y posent avec un naturel parfait. Parfois ils s'alignent le long d'un quai où se dressent des maisonnettes de pêcheurs et où des petits personnages, délicieusement stylisés, mettent une vie lilliputienne. Il n'en faut pas davantage à Xavier Haas pour créer une atmosphère. En peintre raffiné il donne du reste, au port, à la scène populaire, au coin du pays breton qu'il veut évoquer, sa couleur dominante. Voici les gris froids du retour d'Islande; puis c'est Camaret qu'évoquent des tons soutenus et gais; c'est la chaude bigarrure de Douarnenez.

Pas une scène de la vie maritime bretonne que les paysages en relief de Xavier Haas n'aient évoquée. C'est le marin accostant la vedette, le retour de la messe dans la marée, la gaieté toujours un peu anxieuse de l'appareillage. Pas une de ces minuscules figurines qui ne soit expressive, qui ne fixe une attitude familière aux gens de mer et qui ne dénote chez l'artiste qui les a sculptées, une observation très fine et un sens très profond, non seulement du pittoresque breton, mais aussi de l'âme bretonne.

Alsacien d'origine, Xavier Haas comprend

admirablement la Bretagne maritime parce qu'il a éprouvé dès l'enfance cette hantise de la mer qui impose parfois si puissamment ses prestiges aux terriens imaginatifs. Il a d'ailleurs été élevé sur cette étrange côte vannetaise qui est si profondément pénétrée du génie armoricain et que le souffle du large vivifie. Ces impressions de son enfance bretonne ne l'ont jamais quitté. Elles l'ont suivi à Paris où il a fréquenté l'École des Beaux-Arts : « Pour y apprendre, dit-il, ce qu'il faut ensuite oublier. » Elles l'ont toujours obsédé. On les retrouve dans ses toiles de jeune peintre qui se cherche encore, mais qui a déjà montré les dons les plus rares. Mais, jusqu'à présent, c'est peut-être dans ces « bibelots » de haut goût, dans ces curieux paysages en relief où la peinture et la sculpture unissent leurs moyens d'expression, qu'il a exprimé avec le plus d'originalité cette poésie de la mer bretonne qui remplit toute son âme rêveuse et passionnée.

Il y a là un moyen d'expression un peu limité, mais charmant et réellement nouveau. Xavier Haas y a mis en lumière sa compréhension très particulière du pathétique et du pittoresque breton. Cette compréhension s'exprimera sans doute un jour dans de grandes œuvres, mais ces bibelots, ces petits paysages en reliefs, qui ont l'air de joujoux, en indiquent le sens. Ils montrent que Xavier Haas a l'instinct de la synthèse et le don du style.

LOUIS DUMONT-WILDEN.



Contes et Conteurs de Bretagne

LA GIFLE

A la mémoire
de Sébastien-Charles Leconte.

NOTRE population de cette terre septentrionale du Finistère, appelée « le Léon », celle-là surtout qui vit sur les côtes sauvages du Pays des Pagans (païens) fut, nous dit l'histoire bretonne, plus difficilement christianisée que le reste de l'Armorique; mais lorsqu'elle le devint, elle le fut le plus complètement, le plus profondément, le plus étroitement...

Sauf que dans les tréfonds de cette dure et presque immuable race, si fermée et froide en apparence, en réalité si ardente, sauf que dans le tréfonds de ces Léonards subsiste souvent quelque vieux levain du peu miséricordieux paganisme; levain presque toujours ignoré d'eux-mêmes, mais qui dans une fermentation soudaine fait parfois gonfler en leur cœur quelque vengeance crue oubliée ou quelque haine qui leur semblait réfrénée pour toujours.

— Bonjour Marc'harit. Comment va votre mari? Est-il mieux?

— Na, Introu; Gvell clan aè!

Les paysans de ces régions ne répondent en français que lorsque cela devient indispensable. Cette femme que je rencontrais là savait que je savais assez bien notre vieille langue :

— Trist eo, Marc'harit, Guillaume le Pennoù neket coz, youank zo, fis-je en fort mauvais breton.

Et je la quittai pour m'en revenir vers l'Aber-vrac'h où je séjournais et qui en était distant d'environ une heure et demie ou deux de marche car il fallait contourner les grèves.

Elle, haute et digne et droite, portant en équilibre sur la tête une cruche d'eau qu'elle avait été chercher à la fontaine, rentra dans sa petite ferme toute proche et qui bordait la mer.

J'avais remarqué, une fois de plus, car je la connaissais bien, sa face régulière et douce, d'une douceur singulière, deux rides volontaires creusaient si durement un front surplombant que serrait la coiffe blanche.

Je ne sais quoi de mystérieux transparaissait en cette figure et retenait l'attention. L'expression dominante en restait celle de notre vertu

bretonne; la résignation; non point celle-là qui n'est que passive et molle mais l'autre, qui est faite, au contraire, de noble et ferme acceptation...

Pourtant deux rides volontaires et dures, verticalement, barraient son front.

Je ne connaissais donc de longue date Marc'harit; et je savais le mal de sa vie difficile. Mariece, jeune à un homme de cette région (la sienne), le beau et dur Guillaume le Pennoù, dont elle s'était éprise et que malgré le vouloir de ses parents, malgré son vice connu, car il était livré déjà à sa passion pour le fatal « gwinn ardent » (l'eau-de-vie), presque malgré elle et contre sa raison, n'écoulant que son cœur, elle l'avait épousé.

Ses habitudes d'ivresse l'avaient rendu mauvais...

Et les yeux gris de cette jolie Marc'harit, les yeux gris et doux comme son ciel d'Armorique, paraissaient maintenant toujours embrumés.

Pourtant, ce mal de sa vie difficile, elle semblait l'accepter; elle n'en parlait point; on n'avait connu cela que par les propos du valet de leur petite ferme. Elle avait reçu, sans broncher, les reproches injustes, les injures, même les coups; sans broncher, droite et impassible, et les lèvres fermées, scellées. Elle qui était une femme sans tache elle n'avait point répondu; elle ne pleurait pas; elle ne se plaignait pas.

Elle travaillait seulement plus fort, et pour deux et, n'ayant point eu d'enfant qui la pût aider, dirigeait seule les travaux des champs. Elle s'en allait entre temps vers la mer pour faire avec son mari la récolte du goémon, puis l'étendre sur la grève... ou pour achever cette moisson marine sans lui, quand il le fallait.

Elle était bonne, charitable aussi; à nul mendiant qui passait elle n'avait refusé l'aumône, à nul pauvre qui lui avait dit, tendant la main : « Barz Mireplisch » elle n'avait répondu : « Nan! ».

Elle était pieuse aussi et j'avais remarqué, à la grand-messe de Landéda, quand j'y assistais aux vacances, la ferveur intime et spiritualisée qui passait de sa prière sur sa figure...

Cependant, les deux rides volontaires qui

creusaient son visage s'y incrustaient de plus en plus.

Sa face m'apparaissait dans ce contraste comme une image très caractéristique de l'âme bretonne, de l'âme particulière de notre Léon surtout, si douce et sauvage, si rude et tendre; âmes assorties si bien à cette région en noir et or : noir des rochers, blond des ajoncs, des gémons et des sables; pays marins où volètent au bord des grèves les bandes de mouettes aux ailes gris perlé, et que hante toujours de-ci, de-là, et plus vers le fond, quelque vol lugubre de cormoran solitaire.

Et je m'intéressais à Marguerite le Pennù mais je ne la revis plus, après cette rencontre sur la grève...

Et ce fut par une vieille « Sœur Blanche » de Landéda, que j'appris ce que je vais dire.

Voici, ce que par humilité très chrétienne et pour que je ne crusse point d'elle plus de bien qu'il n'en fallait, voici en substance le récit que Marc'harit avait prié cette religieuse de me faire, avant de s'éloigner pour toujours de son pays natal.

Depuis ce dernier jour qu'elle m'avait vue, Guillaume s'était toujours enivré davantage. Guéri de sa maladie, mais non point de sa passion nouvelle, pour le funeste « gwin ardent » de plus en plus, il était devenu la proie.

Resté beau, malgré tout, il demeurait fidèle à l'épouse qu'il aimait, et celle-ci aussi l'aimait... malgré tout!

Dans les crises devenues plus fréquentes, elle était encore cependant plus injuriée, plus frappée.

Alors Marc'harit ne répondait toujours pas. Elle ne bougeait pas. Elle ne criait pas; et lorsqu'il avait fini par s'endormir, elle allait s'asseoir près de l'âtre, silencieusement se dévêtait puis allait s'étendre dans son lit clos...

Et elle sentait que les deux rides de son front se faisaient profondes de plus en plus.

La grande expression de tristesse qui depuis son mariage avait voilé sa face s'était étendue sur elle davantage.

Sur quoi l'homme avait rechuté dans la maladie et pour de bon cette fois-là.

Marc'harit l'avait soigné tendrement, s'était exténué pour essayer de le reprendre à la mort, avec l'entêtement farouche que l'arracheuse de géomon devait à sa race et à son dur métier. La rude pêcheuse qu'elle était avait lutté désespérément contre la grande naufrageuse avec la force et l'adresse qu'elle avait acquises à gouverner seule sa lourde barque à travers les récifs, les rochers et dans les tempêtes...

Elle avait eu le dessous : Guillaume mourut! Voyant la fin arriver, sa femme avait fait venir un prêtre. L'homme, malgré son vice, cou-

rageux et chrétien comme un Léonard, s'était accusé, repenti, avait accepté la mort après avoir pleinement alors, croyait-elle, le lui avoir donné aussi.

Brizeux a dit : « Le Léonard est beau et fort dans la douleur et c'est là qu'il se montre un maître. »

Marc'harit lui avait fermé les yeux et fait tout ce qu'il est d'usage en ce cas, de faire en notre pays breton. Les prières commencèrent, le voisinage étant arrivé...

Mais, pour l'heure du repas, tous se retirèrent, et la femme de Guillaume le Pennù, auprès du mort, demeura seule.

Alors, en elle, que se passa-t-il? Dans quelle profondeur sauvage de son être s'était formée cette vague de vengeance qui vint déferler sur elle, tout à coup?

Marc'harit avait affirmé à cette « Sœur Blanche », laquelle avait priée de me conter cela, qu'elle ne comprit jamais rien à son acte; mais enfin cet acte se fit.

Elle était donc restée seule avec le mort. Sans doute, de tous les sursauts réfrénés de cette âme fière et libre de Celte, s'était élevée cette lame de fond, semblable à celles-là qui se dressent soudain sur une mer d'apparence apaisée, qui se dressent furieusement tout à coup, et sans que la mer elle-même semble savoir pourquoi.

Sans doute, sous le flot des rançunes amassées jour à jour au fond d'elle, malgré elle, avait grossi et monté cette vague de révolte? Venue de l'horizon de ses pensées amères, formée du flot lourd de ses larmes non tombées, et de ses dignités souffletées, de ses muettes résignations, tout à coup grondante elle se souleva dans la tempête inattendue de ce cour primitif, avec la puissance que ne peuvent posséder que les forces naturelles?

Peut-être?

En tous cas se passa ceci :

Marc'harit le Pennù étant toujours seule et agenouillée près du mort, subitement s'était levée droite et s'approchait du lit.

Inerte, impuissant et froid, Guillaume le Pennù, pardonné par Dieu et par elle-même, reposait.

Quelque chose de plus sauvage qu'elle frémit en la fille des anciens Pagans... La moissonneuse des récifs, leva son bras droit. Sa main retomba droite aussi, paume ouverte, sur la face blafarde et sans souffler : elle gilla le mort, et si fortement que, sur l'oreiller du lit clos, la tête se retourna de l'autre côté et après un sursaut, s'y posa.

Elle fit cet acte affreux : elle gilla le mort! Alors Forage de ses colères inconnues, après s'être levé si soudainement et si soudainement

sonné, ne fut plus qu'un nuage qui crève et qui se dissipe.

Elle eut seulement à cette minute, confiait-elle à la « Sœur Blanche », sa parente, la conscience de son acte brutal.

Et ses larmes, encore non coulées, coulèrent en ruissaux sur ses deux joues! Comme elle était seule pour une heure, elle pleura, pleura.

Puis elle s'en alla vers le lit clos; elle reprit doucement la tête inerte, la reposa selon le rite, et jurant au mort qu'il serait vengé d'elle par elle-même, elle ne s'occupa plus qu'à prier.

Et il ne demeurait plus en elle que l'amour entêté et continu qu'elle avait toujours éprouvé pour ce mari difficile.

En priant, elle considérait longuement cette face restée belle, et qui avait repris dans le grand repos toute la noblesse léonarde.

Elle qui avait si péniblement vécu avec lui, elle sentait aussi qu'elle ne pourrait plus vivre sans lui...

Une résolution germaît en son esprit.

Au petit cimetière marin, avec toutes les formalités et les prières d'usage, Guillaume le Pennù fut le lendemain déposé... Au petit cimetière très calme, mais tourné vers la mer, afin que les morts, plus directement puissent encore sentir passer sur eux les grands souffles.

Marc'harit le Pennù, les épaules courbées maintenant, dans sa grande cape noire avait suivi la bière et pria. Et la « Sœur Blanche », en achevant ce récit, m'apprit que la jeune femme allait prochainement entrer en religion, dans un ordre de sœurs missionnaires.

Les religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition chez lesquelles la veuve de Guillaume avait pris le voile sous le nom de sœur Sainte-Marguerite ont plusieurs communautés au Levant, là-bas en Syrie, vers Alep, Damas, Jérusalem.

Leur dévouement est extrême. Elles ont beaucoup d'élèves parmi les jeunes Turques, qu'elles instruisent, et on les trouve dans les lazarets de ces pays où elles soignent les malades et ensevelissent les morts. Elles recrutent beaucoup d'adeptes en Bretagne.

Les Bretons, toujours en contraste avec eux-mêmes, sont à la fois sédentaires et voyageurs. Tantôt, ils ne quittent, suivant le conseil de Brizeux « le seuil de leur porte »; tantôt ils s'en vont aux confins du monde, comme pour y chercher les extrêmes limites de la terre, là où il leur semble peut-être qu'avec le ciel elle se réunit enfin...

Marc'harit le Pennù était désormais sous un voile, devenue la sœur Sainte-Marguerite.

Ce fut par cette même religieuse, celle-là qui m'avait l'année précédente conté, sur son ordre,

sa faute brutale, que j'appris aussi la suite et la fin de cette histoire, qu'elle-même venait de savoir par une lettre d'une religieuse du Levant et qu'elle connaissait aussi.

Marc'harit au milieu de toutes ces dévouées qui se sacrifient là-bas, se distinguait par l'entêtement de son dévouement et par une abnégation absolue. Elle recherchait les tâches difficiles, soignait avec douceur les malades; bravant les pires contagions, essayait d'arracher des hommes à la mort, l'ancienne moissonneuse de récifs du pays léonard.

Advint là-bas, une de ces pestes, comme il en éclôt en Orient.

On la vit alors se livrer tout entière aux soins des pestiférés, en sauver quelques-uns; et toujours réclamant aussi qu'on lui donnât plus spécialement et tel que son propre lot, le soin d'ensevelir les morts, parce que c'était là une des tâches les plus dangereuses.

L'épidémie s'enrayait pourtant, mais ne se terminait qu'avec lenteur.

Il arriva qu'un soir on conduisit au lazaret de Marc'harit un matelot de la marine française et que l'on disait tout près de rendre le dernier soupir. Malgré son épouement, Marc'harit sollicita la tâche de soigner ce compatriote.

Son livret militaire lui avait appris, en effet, qu'il était Breton, et de sa propre région finistérienne.

Cet homme, atteint d'une fièvre ardente et d'un violent délire, réclamait obstinément que l'on allât chercher sa femme, parce qu'il voulait encore l'embrasser, disait-il. Il répétait dans son inconscience qu'il ne mourrait pas avant cela : « Neket content a maro »; « Bédimé pobet et di me! » criait-il sans cesse en son breton.

Marc'harit le Pennù, un instant réfléchi. Ces mots dits avec cet accent de chez elle lui avaient bouleversé le cœur... Elle se rappela.

Se penchant sur l'homme et lui donnant le nom de son livret : « Jean-Louis le Droff, lui dit-elle, je suis ta femme et je viens pour t'embrasser avant que tu ne meures. » Il crut aux paroles prononcées dans sa langue natale, et qu'il entendit à travers son délire. Alors, hurlant de plus près l'approche de la contagion terrible, elle se pencha davantage pour poser sur son front le baiser qu'elle crut enfin tout à fait réparateur.

Elle y gagna la peste dont le lendemain elle mourut.

Au moment de trépasser, elle dit à la sœur bretonne qui l'assistait et l'avait écrit à cette autre « Sœur Blanche » qui me le racontait à son tour, ces mots bretons dont la première n'avait point compris le sens :

« Après ça je crois que j'ai effacé la gille! »
« Brema neushët mi é c'hlad aé. »

Mathilde DELAPORTE.

LES ASSISES DU TOURISME BRETON

L'Assemblée Générale de la F.S.I.B., qui s'est tenue à Perros-Guirec, les 5 et 6 septembre dernier, a revêtu une importance particulièrement grande, du fait de la présence de M. Rolland Marcel, Commissaire général du Tourisme.

Le temps et la place nous font défaut pour traiter des nombreuses questions inscrites à l'ordre du jour et qui toutes ont été l'objet de discussions aussi serrées qu'intéressantes de la part des congressistes.

Qu'il s'agisse du concours des chauffeurs-guides, du bulletin fédéral, des prix réduits à taux dégressif pour longue distance à des voyageurs isolés, du tarif des bagages, de la protection des sites, de la réorganisation du tourisme français, des grands travaux et des besoins routiers bretons, de la participation du tourisme breton à l'Exposition de 1937, tant au pavillon du Tourisme que dans la Maison de la Bretagne, de la propagande bretonne en 1937, des congés payés et du tourisme, des vacances administratives, de la protection de la langue bretonne et de la défense de nos pardons, chacun de ces chapitres doit être le sujet d'une étude approfondie, car ce serait une erreur malheureuse de ne pas leur accorder toute l'attention qu'ils méritent. Nous y reviendrons donc dans nos prochains numéros.

Cependant, dès aujourd'hui, nous tenons à dire qu'il y a quelque chose de changé dans l'activité du tourisme français et que ce changement se présente sous les meilleures augures, dans la forme et dans le fond, comme une conséquence des déclarations rassurantes et prometteuses de M. Rolland Marcel.

Il y a quelques mois, ici même, nous avions marqué quelques craintes au sujet du programme d'action que l'on prêtait au Commissaire général du Tourisme. Certains projets, disait-on, ne tendaient rien moins qu'à fonctionnariser les organisations touristiques et à porter atteinte à l'indépendance même des Syndicats d'Initiative et de leurs Fédérations.

A la suite de l'exposé clair et précis de M. Rolland Marcel, de ses déclarations qui

maintenant ne laissent subsister aucun doute dans les esprits, eussent-ils été les plus prévenus, de ses réponses nettes et formelles, dont la substance est bien différente de celle des mois derniers, une atmosphère toute nouvelle est née, propice à la réalisation des idées les plus larges, les plus généreuses, les plus fécondes aussi, et nous ne saurions trop nous en réjouir.

Source productrice de richesse et de beauté, le tourisme français va enfin connaître de la part des Pouvoirs Publics l'aide qui lui est légitimement due. Il ne sera plus entravé dans sa marche par les errements administratifs ou par l'individualisme des groupements, il ne dispensera plus ses efforts à tort et à travers du fait des décisions et des actions contradictoires. Au contraire, par l'harmonie des volontés, dans une marche méthodique vers un but déterminé, visible pour tous, il sera son seul maître, il ira de l'avant tout en conservant son magnifique idéal de dévouement, tout en laissant également à chacune de ses cellules son autonomie et sa complète liberté.

Un plan d'ensemble d'action sera, chaque année, arrêté en accord total entre le haut commissaire et les organismes militants. Ceux-ci auront alors l'étroit devoir de travailler sans arrière-pensée à sa réussite.

Ainsi, au lieu d'être fragmentées, les énergies seront coordonnées et, avec une souplesse de bon aloi, indispensables pour les uns et les autres, adaptées dans les divers domaines aux besoins d'une politique unique d'organisation et de propagande en faveur de ce tout en trois firmes — l'allais écrire trois hypostases — la France, la Région, la Localité.

Telles sont les clartés que M. Rolland Marcel a fait luire aux yeux et dans les cœurs des congressistes de Perros-Guirec, représentant les quarante et quelques Syndicats d'Initiative de Bretagne. Il s'est exprimé avec tant de force, tant de conviction et d'enthousiasme que ceux-ci lui ont aussitôt donné toute leur confiance.

Job Le Bihan.



M. Rolland Marcel
Commissaire général du Tourisme

OPINIONS

Les amours de Chateaubriand

Nous avons succinctement annoncé dans notre dernier numéro la publication de la thèse de M. Maurice Levallant sur Chateaubriand, M^{me} Récamière et les Mémoires d'Outre-Tombe. Dans cet ouvrage récrit d'histoire littéraire, où il a pu utiliser un grand nombre de documents inédits particulièrement précieux, M. Maurice Levallant répond à cette question capitale : « Comment Chateaubriand, pendant les dix-huit dernières années de sa vie, soutenu par la tendresse patiente de M^{me} Récamière, fut-il amené à concentrer magnifiquement tout son esprit d'écrivain, tout son effort d'artiste, sur l'œuvre définitive qui devait lui assurer une revanche contre ses contemporains en le léguant avec sa Muse à la postérité ? »

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner un extrait du chapitre où M. Levallant fait passer par Chateaubriand la douloureuse revue des femmes qui l'ont aimé.

Avec la gloire, avant la gloire, il eut l'amour. Dans son passé sexagenaire, que de figures de femmes !

Il les évoque, l'une après l'autre, en une mélancolique et suprême revue, au fond de son jardin, sous ces lourds ombrages semblables au « grand bois » de Combourg. De certaines, qui traversèrent seulement sa vie, déesses, nymphes ou fées, à peine s'il se rappelle le nom et le visage. Cette jeune femme « fort jolie » qui « involontairement », le « pressa entre elle et la fenêtre » de la grande salle à Combourg, cette étrangère par qui, subitement, il comprit « que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui lui était inconnue, devait être la félicité suprême ». — qu'était-elle devenue ? Et « l'agréable laide » qui « attira ses admirations » lorsqu'en 1787 il revint « en semestre » à Pougères ? Mais aussi bien qu'étaient devenues « madame Rose », la marchande de frivolités qui emmena le jeune sauvage de

Rennes à Paris, dans sa chaise de poste, et qui prit congé, en riant du « nigaud » ? Madame de Chastanay qui, de son lit, lui tendit à baiser, sans qu'il l'effleurât des lèvres, « la plus belle main du monde » ? Et les deux Floridiennes, la triste et la fière, Atala, Céluta, qui, jalouses, le regardaient dormir sous les fleurs roses du magnolia ? Images effacées, que sont-elles aujourd'hui ? Rides ou cendres ? Mortes ou vieillissantes ? Oubliées, en tout cas.

D'autres ont fui à « l'infidélité éternelle » ; mais leurs visages, certains jours, obsèdent celui qui leur donna l'exemple de l'infidélité. Il les nomme doucement dans le silence ; funèbre appel ! — Lucile, sœur jadis tant chérie, sœur trop amèrement aimante, à qui, en même temps, il fut la révélation de son génie et de son cœur ? Morte ; et dans le cimetière où le mena en vain le « rampeleur » des ombres, il n'a pas su lui assurer un tombeau ! — Pauline de Beaumont, légèreté « hirondelle », qui tendit vers lui son dernier vol ? Morte ; à Rome, grâce à lui, un monument

la garde ; mais sous le faste de ce sépulchre, il a couché plus d'un repêché. — Delphine de Custine, « reine des roses » aux cheveux d'or, qui dans son château de Ferrières, se jetait, vaine esclave, aux genoux de cet inamovible ? Morte ; et par une nuit d'été, dans une ville suisse, il entendit sous sa fenêtre cahoter le cerceau ! — Claire de Kersaint, duchesse et bienfaitrice « sœur » aimante et bienfaitrice qui souffrit de n'être pour lui qu'une sœur ? Morte ; et, dans son cabinet, il a sous les yeux le tableau de Mignard qu'elle lui a légué. — Natalie de Noailles, qui dans le chantait comme Bianca, Natalie dont il cherchait le sourire au ciel d'Athènes et de Jérusalem, en attendant de le retrouver sous le soleil de Grunade ? Pis que morte : enfermée vivante au tombeau d'une démente incurable ; et en échange de tant de honneur, il ne peut rien pour elle.

Détourné de cette ronde de fantômes, il songe à d'autres folles qui lui survivront, mais qui l'ont quitté. A Londres, ambassadeur, puis à Paris ministre, il a revu la fille du pasteur anglais qui, jadis, consolait son exil ; tandis qu'à cette Charlotte Ives, devenue la respectable lady Sutton, il lançait un regard assombri par la rage d'une sorte de désespoir, elle avait la candeur de se croire importante ; elle sentait « une amertume inexplicable » à se trouver « étrangère non conviée » sous son toit ; à peine sortie, elle lui écrivait qu'il avait « traversé l'humble sentier de sa vie, semblable à un météore » ; lui parlait, elle avait erré « dans les ténébreux... » Et maintenant, que faisait lady Sutton dans sa morose résidence de Ditchingham Lodge, près de Bungay, non loin de la maison où tous deux avaient fauché le rêve de s'unir ? Celle qui fut le modèle d'Atala, la vierge des premiers amours, que pouvait-elle pour lui ?

Maurice LEVALLANT.

Souvenirs d'un autre âge

M. Emile Henriot a, dans le Temps, récemment parlé de la nouvelle série de Mémoires d'un éditeur que vient de publier M. P. V. Stock, l'ancien libraire-éditeur de la place du Théâtre Français. Nous détachons de cet article le passage suivant qui montre avec quelle magnificence « une magnificence qui s'appartient qu'aux pauvres » Villiers de l'Isle-Adam se comporta certain jour avec son éditeur :

En 1878, par l'entremise de Coquelin esot, Villiers cédait à la librairie Stock, pour le prix de quarante francs, en toute propriété et pour le vendre « à autant d'exemplaires qu'elle le voudra », un cent de sa composition. Le Secret de l'ancienne musique, réimprimé depuis dans les Contes cruels, mais d'abord destiné à être édité en monologue par Coquelin esot, spécialiste du genre. Or, au lieu de courir les épreuves inamovibles de Coquelin esot, il se contenta de faire

de cet assez burlesque récit, Villiers s'aperçut avec stupeur que le comédien en avait modifié le texte et changé le titre, pour celui de *Chapeau chinois*. Sur quoi l'auteur d'Azet et de l'Éve future entra dans une colère poétique, et dit allègrement son fait à l'éditeur : « Travailant depuis vingt-deux ans pour l'exclusif amour de cette absurdité qu'on appelle l'Art littéraire, il ne me convient pas, d'abord, qu'on se permette de demander des conseils à des gens de métier pour contrôler ce que j'écris, même quand il me plaît d'écrire des babioles... Je n'écris pas des dictées ; je n'accepte les conseils de personne. Tant pis pour moi, soit ! Mais c'est ainsi. Ce que je fais est définitif, et on doit le lire comme je l'écris. » Sur quoi l'admirable Villiers annonça qu'il renverrait incessamment à l'auteur ses deux louis percus et déjà réduits en fumées ; et, saisi d'un accès de générosité lyrique, il s'offrit même à rembourser le prix des corrections d'imprimerie, parce que, disait-il, « il ne me semble pas juste que vous en supportiez tous les frais. »

Or, il se trouva qu'entre temps le volume où devait figurer ce malencontreux *Chapeau chinois*, remanié par Coquelin, était imprimé et prêt à sortir. Il eût fallu recomposer une partie du livre pour supprimer le texte insatisfaisant. L'éditeur revint à la charge, excipia de sa bonne volonté, et pour preuve offrit à l'auteur un supplément d'honoraires de trois louis en dédommagement. Que fit Villiers ? Assuré qu'on n'en avait pas voulu à sa dignité littéraire, il consentit à la publication de son ouvrage mutilé et défiguré dans son titre. Mais il ajoutait : « Quant au dédommagement que vous me proposez, il serait absolument injuste et indélicat de ma part de l'accepter. J'ai traité avec vous pour quarante francs. Je n'ai pas abusé d'un contretemps qui n'a aucun rapport avec l'affaire matérielle pour vous en prendre soixante autres. Vous m'en offririez mille que ce serait exactement la même chose, parce que ce serait injuste... Quand j'ai fait mon devoir et que ma conscience est tranquille, quelque misère qu'il puisse m'en advenir, je suis si durement bâti que je suis toujours satisfait, et que je sou-

haite même du fond du cœur, ceux qui m'ont nul le soient autant que moi. » Ajoutons que ce grand seigneur de Villiers de l'Isle-Adam, si fastueux avec son éditeur, sut punir comme il convenait le misérable Coquelin cadet, qui avait porté une main de pirate sur une prose irréprochable : Villiers avait dédié le *Secret de l'ancienne musique* à ce Coquelin, qu'il avait jusque-là pris pour un ami. Il biffa son nom sur le manuscrit, et le remplaça par celui de Richard Wagner. Ainsi se vengeaient les poètes irrités, aux temps héroïques, trouvant encore de l'honneur à mourir noblement de faim.

Emile HENRIOT.

Chantenay et l'Assemblée des Fouaces

C'est en ces termes que, récemment, au poste de Rennes-Bretagne, M. Paul Guenhat a conté l'origine légendaire de Chantenay et de son assemblée des Fouaces :

Reprennez donc, je vous prie, votre Babelais, livre de haute sagesse pour tous les honnêtes gens :

« En ce temps-là — c'était la saison des vendanges — les fouaceurs de Léré passaient sur la grand-route, menant dix ou douze charges de fouaces à la ville. »

Vous savez qu'une querelle s'ensuivit entre les vieillards de vignes de Grandgousier et les fouaceurs qui appartenaient au roi Picrocholo, troisième de nom. Au milieu du tumulte, les fouaceurs proclamèrent qu'il n'appartenait pas aux gens de Grandgousier de manger de ces belles fouaces et qu'ils devaient se contenter de gros pain rassis et de tourte ». Ce à quoi un berger nommé Forger, bien honnête homme et notable bachelier, répondit doucement : « Depuis quand avez-vous pris des cornes pour dire si rogues ? »

« Cornes », vous entendez bien... Grandgousier, à qui il déplaisait d'entrer en guerre pour des fouaces, en envoya au vindicatif Picrocholo cinq charretées « faites avec du beau beurre, de beaux jaunes d'œufs, du beau safran et de bonnes épices ».

J'incline à penser que les pacifiques messagers de Grandgousier, plus confiants dans leurs provisions que dans la courtoisie du susdit

monarque, franchirent la Loire et foncèrent vers l'Ouest. Ils s'arrêtèrent en un lieu joustant les murs de la vieille cité nantaise, qu'ils appelèrent, en souvenir de la déconflure des fouaceurs de Léré : « Champtenail », et dont l'église fut placée sous le vocable du grand saint Martin de Tours.

Et voilà quelles seraient les origines de la célèbre et traditionnelle assemblée qui, chaque automne, au moment des châtaignes, autre mets de haut goût, se tient à Chantenay, qui est de Nantes depuis 1908. Un clocher jusqu'au boulevard proche s'ouvre des éventaires surchargés de « cornes » petites, moyennes, grandes ou énormes.

Et les Nantais, riant des brocards trop faciles, font — en famille — fête à la Fouace dont la belle chair de pâte bien blanche se revêt de croûte dorée ! Les gourmets, eux, partagent horizontalement la « Corne », en marient les deux faces internes avec un morceau de beurre. Ils font chauffer le tout un jour avant de procéder au repas traditionnel, qu'arrose le muscadet déjà moins trouble des récentes vendanges, ce muscadet dont le poète a joyeusement dit :

Quand septembre revient gonflé de vin nouveau,
De Nantes à Vallet, en passant
Du Pont-Nausseau,
Paille au fût, ce postpart est bruyant
[dans son langage,
Si l'on entend un heart de verres et
De vives haut sonnants et de joyeux
[de pots,
C'est le pays nantais qui lance sa
[vendange.

Bretons, visitez le Pays Nantais !
Paul GUENHAT.

Droit de Réponse

De l'Ouest-Eclair :
Le regretté critique Albert Thébaudet ayant, rapporte M. Lagarde, écrit quelque chose dans ce genre : « Un livre d'ailleurs médiocre de M. Max Jacob avait un titre qui illustra assez bien ma pensée. *L'Homme de Chair et l'Homme de Let* » Max Jacob lui écrivit :

« Monsieur et admiré Maître,
« Pourriez-vous me citer le titre d'un de vos livres ?
« Croyez tout de même à mon admiration. — Max JACOB. »

EN BRETAGNE

DANS LES CONGRÈS

Ce n'est pas sans intérêt que nous avons lu les comptes rendus des divers Congrès tenus, entre fin août et début septembre, par l'Union de Arvor (Fédération Régionaliste) à Quimper, par les Bleu-Brug, à Roscoff, par les Bleu-Argentan, au Grand-Pougey, qui ont obtenu, surtout les uns et les autres, un vif succès. Tous trois ont traité des questions indissolublement liées, si bien qu'on a pu discuter de l'utilité qu'il y a à former des groupes multiples, tribunaux d'un même programme, sur un même terrain.

Cette réserve faite, glanons, de ci de là, quelques détails qui ont leur intérêt.

QUIMPER. — Le rapporteur, à Quimper, de la Commission du Follore, M. Chiron, directeur du Cercle Celtique de Rennes, a présenté de judicieuses réflexions sur les danses bretonnes. Il pense que c'est surtout la peur du ridicule qui fait que les jeunes Bas-Bretons abandonnent les danses de leurs pères au profit des rumbas, des fox-trot et des tangos. Il a recherché les remèdes appropriés et il les voit dans des danses agréables, spectaculaires, mises en valeur par des ballets bretons ; certains pas doivent être méthodiquement réglés et il est nécessaire d'en créer de nouveaux, pour montrer ce qu'on peut attendre d'une évolution bien comprise. Les ballets qu'il a lui-même composés enthousiasmèrent les spectateurs et plurent aux danseurs, car ils apportèrent à tous une note à la fois élégante et gaie.

M. Le Meun, rapporteur à la Commission des instruments de musique, s'est occupé de la bombarde, du grand et du petit binioù et, enfin, du tambour.

L'origine du binioù est mal définie ; mais des instruments similaires ont existé et existent dans la plupart des pays qui constituent l'empire romain. Il en est de même pour la bombarde qui existe dans nombreux pays.

Il est difficile de dire depuis quelle époque ces instruments sont en usage chez les Bretons. Les lois de Hoël, au 10^e siècle, n'en font aucune mention. Les bardes employaient la harpe et le cruch, mais à la fin du 13^e siècle, le binioù et la bombarde accompagnés du tambour étaient très communs en Bretagne-Armorique.

Ces instruments ont disparu en nombreux endroits, disparition constatée en même temps que celle des costumes, des coutumes, de la disparition du breton en Basse-Bretagne, à tous ces effets, une même cause : la déchristianisation.

Les luthiers semblent aussi s'être déintéressés de ces instruments tou-

jours plus ou moins bien accordés. Il n'existe pas de méthodes pour s'en servir, aucun morceau de musique écrit spécialement pour ces instruments. Là encore il y a beaucoup à faire.

La K. A. V., que dirige M. Le Meun, publiera des méthodes dès que ses moyens financiers le lui permettront. La collaboration de compositeurs bretons sera donc bien utile.

ROSCOFF. — Les Bleu-Brug sont plus spécialement les défenseurs de la langue bretonne dans ses manifestations diverses : enseignement, chant, théâtre. C'est ainsi que toutes les représentations qu'ils ont données ne comportaient à leur programme que des pièces en langue bretonne, les unes des pièces en langue bretonne, les autres graves, les autres comiques. Il est incontestable qu'il se dégage de ces pièces une force morale et des éléments de gaîté que goûtent les spectateurs, qui admettent des nuances souvent fines et toujours amusantes.

Une exposition de la Presse, du Livre et des Arts Bretons était inscrite au programme. Elle a été fort réussie. Tous les journaux, revues de langue bretonne et de langue française étaient représentés. Il y avait, comme livres, un peu de tout, depuis les œuvres littéraires et d'uns récents auteurs littéraires, jusqu'aux livres classiques et aux albums pour enfants.

Les Arts Bretons offraient quelques œuvres remarquables, qui font le plus grand honneur, pour la peinture, à Xavier de Lanzius ; pour l'architecture, à M. James Boullé ; à MM. Lachaud et Legrand ; pour les vitraux, à M. Job Guivé ; pour l'art religieux, à Fauch Abriaux ; pour l'ébénisterie, à Fauch Rozpat. Il y avait aussi de jolies gravures de Jeanne Mellevet et Marguerite Villard.

On sait que ce Congrès avait pour motif principal de fêter le tri-centenaire de la publication de la première édition de la Vie des Saints de la Bretagne Armorique (voir à ce sujet l'article Albert Le Grand). Les sept saints synonymes ont donc été tout particulièrement fêtés. Le dimanche, un grand cortège s'est déroulé dans « ce nid de corsaires » qu'est la cité roulez. Il se fit une belle vision de couleurs et de lumières qu'admirèrent une foule nombreuse autant qu'émerveillée. On vit passer tour à tour : saint Pol Aurélian, évêque de Tréguier, saint Bréac, évêque de Cluses, protégé par ses loups ; saint Malo, évêque d'Aleth, dans sa barque ; saint Tugdual, évêque de Yverdon, bénissant la moisson ; saint Samson, archevêque de Dol, suivi du char de la Bretagne dans sa magni-

fiance chantée par saint Hervé, protégé par saint Yves et béni par sainte Anne.

Les chœurs précédant les chars ajoutaient au cortège une note harmonieuse. Les costumes exécutés par l'atelier liturgique de Saint-Breac étaient d'une authenticité respectée avec la plus grande fidélité.

Le lundi fut la grande journée de travail puisque les séances commencèrent à 9 heures du matin pour se terminer à l'heure du dîner. Que de rapports substantiels furent fournis et développés, à la suite de l'exposé présenté par M. A. Dieuleveult, sur l'activité des Bleu-Brug durant l'année 1935-1936.

M. le chanoine Frenais, de Quimper, célébra le septième centenaire de la fondation de l'abbaye des Dominicains de Morlaix ; M. l'abbé Kerbrin, docteur es-lettres, de Lambézellec, donna maints détails intéressants sur l'hagiographie bretonne, science dans laquelle il est passé maître ; M. Néjaud, professeur au grand séminaire de Quimper, intéressa fort son auditoire en indiquant ses deux livres encore en gestation, concernant le portrait de nos saints bretons, 300 ans de légendes de nos saints bretons, 300 ans après la mort d'Albert Le Grand. L'après-midi, on entendit notre collaborateur, M. André Renaud, parler avec l'autorité qui est sienne de rélat avec l'autorité qui est sienne de rélat. Voyer exalta la renaissance des instruments de musique celtique, montrant l'intérêt de l'emploi des binioùs, bombarde, lug-pip dans les œuvres de la jeunesse.

La question de l'enseignement de la langue bretonne fut alors abordée. Le rapport sur les résultats des cours de breton de M. Delaporte fut suivi d'une réunion publique animée, organisée par le bureau de l'association, sur l'enseignement du breton à l'école.

Le Congrès a été clos par le mardi, sous la présidence de Mgr Duparc, évêque de Quimper et du Léon. On entendit l'éloge d'Albert Le Grand, puis on vit, de nouveau, le cortège alpin de chœurs bretons, danses et ballets. Et fut encore une journée d'enthousiasme et de foi dans l'avenir serein de la Bretagne.

LE GRAND-POUGEY. — C'est en Haute-Bretagne, au Grand-Pougey, que la vaillante association bretonne M. J. marquis de l'Estourbelle, précédé M. J. marquis de l'Estourbelle, en l'Y. R. B. a tenu ses Cortèses. Là, un 11^e et une exposition des Arts Bretons et des petites industries bretonnes.

La semaine débute par une conférence de M. Giffaud-Marin, bibliothécaire-archiviste de la Ville de Nantes, sur l'histoire même du Grand-Pougey.

La Ville de Pougey (Fêtes conduites

de Fulkier) est citée au cartulaire de Redon dès le IX^e siècle sous le règne du roi Eticpoc. Pendant près de trois siècles elle fut la possession de la famille Briant Lebeuf, issue des barons de Chateaubriant, puis elle passa avec son château, véritable forteresse, dont l'imposant donjon est toujours debout, dans la puissante maison de Rieux.

De nombreux souvenirs historiques se rapportent à l'imposant Marquisat de Fougeray (1644) et à son château. Le plus célèbre est celui qui rappelle la pièce bretonne de M. l'abbé Poulain, représentée sur les lieux mêmes où les faits se déroulèrent.

Le château de Fougeray était, en 1356, sous la garde de deux cents hommes de troupes, commandées par le capitaine Bembro. Bertrand Duguesclin entreprit de le surprendre et de s'en emparer. Un jour que Bembro était sorti, Duguesclin posta ses soldats en embuscade, et se déguisa en lâcheron avec trois des plus braves des siens, qui mirent chacun un fagot sur leurs épaules. Aïné chargé de se présenter devant le château pour vendre leur bois; le portier descendit avec deux autres soldats pour leur ouvrir la porte. Duguesclin avait eu soin de capoter une hache avec laquelle il assumait le portier, tandis que ses compagnons se jetaient sur les deux autres. Ceux qui avait mis en embuscade accoururent au premier signal, et entrèrent dans le château, dont ils levèrent le pont-levis, dans la crainte que le capitaine ne fût revenu avec sa troupe; la garnison succomba au bruit, et Duguesclin, armé seulement d'une hache, eut à combattre sept des plus vigoureux Anglais. Après bien de la résistance les Anglais cédèrent, et la place fut prise par les Bretons, qui y trouvèrent un bon diner que les vaincus avaient fait préparer. Sur le soir, Duguesclin sortit avec cinquante cavaliers, et se mit en embuscade sur le chemin que devait prendre Bembro, qui arriva effectivement à la nuit, et donna dans le piège. Les Anglais perdirent leurs chevaux et un grand nombre de leurs. Les autres furent faits prisonniers et conduits à Fougeray. Le butin qu'ils apportèrent et les meubles du château furent distribués aux soldats par Duguesclin, qui ne se réservait jamais que la gloire de ses expéditions.

Le congrès a été clôturé le 30 août par un cortège historique où l'on vit Nicolas le Bouif et Geoffroy de Bieux, Duguesclin et ses gens, entourés d'une brillante escorte de soldats porteurs des drapeaux des divers pays de Bretagne.

MORT DE M. EUGÈNE D'HERBAIS

La nouvelle de sa mort affligea tous les coeurs », disait M. Rochet-Ar Yeoudal, en juin, dans *Événements*.

Un des meilleurs artisans du renouveau artistique breton, le barde Marc'heg Arvor venait de disparaître, mais laissant derrière lui des œuvres inoubliables, telles que *Noz Kalanna*, *Prozed Rosko*, et de nombreux poèmes et articles parus dans les revues bretonnes.

Déjà, sur les programmes de nos fêtes celtiques, s'inscrivent ses chants,



Eugène d'Herbais (cliché An Oaled).

et c'est non seulement une justice, mais encore un hommage émerveillé rendu à la mémoire d'un homme dont la bonté discrète avait aidé si souvent les lettres et l'art breton.

A PROPOS DE L'EXPOSITION 1937

Divers journaux ayant publié une note émanant du Groupe des Peintres de Concarneau, dans laquelle ceux-ci reprochaient au Comité de Bretagne de ne pas leur faire une part assez belle dans la décoration du pavillon breton, de l'Exposition de 1937, M. O. L. Aubert, président, a répondu par la lettre suivante :

Monsieur le Directeur, Je viens de prendre connaissance du communiqué, que vous avez publié dans votre estimable journal, en date du 22 août, et par lequel, un certain nombre d'artistes protestent auprès de M. le Préfet, de MM. les Sénateurs, Députés et Maires du Finistère, contre le refus « catégorique (?) » qui leur aurait été opposé de participer aux travaux de décoration du pavillon de la Bretagne à l'Exposition de 1937.

Je tiens, à mon tour, à protester contre cette note qui a un caractère nettement tendancieux. Il n'a jamais été refusé à qui que ce soit des signataires de ce communiqué leur collaboration, pour la raison qu'ils n'ont jamais rien demandé. D'autres part, ce n'est pas le Comité de Bretagne qui a proposé que, seuls, les artistes nés Bretons soient appelés à collaborer à la décoration du pavillon de Bretagne.

Le vœu manifestant cet ostracisme a été formulé par le groupement « La Bretagne Artistique » et transmis par lui à la Commission.

Au cours d'une réunion qui s'est tenue à Quimper, le 21 août — soit 24 heures avant que ne paraisse l'article auquel répond cette lettre — cette Commission, qui, précisément, avait à se prononcer sur le désir exprimé par

« La Bretagne Artistique », a décidé que, conformément aux conditions imposées pour le concours architectural, tous les artistes nés en Bretagne, originaires bretons, ou ayant résidé quelque temps en Bretagne, seraient appelés à présenter des projets sur les thèmes suivants arrêtés pour les thèmes du pavillon : activité bretonne, pensée synthétique, art religieux, appartement synthétique, artisanat, agriculture, marine marchande, tourisme, industrie, commerce, comptoirs de vente ou de députation.

Voici notamment la partie de la délibération qui a été prise à ce sujet :

« Le programme de la décoration d'ensemble sera adressé à tous les peintres originaires de Bretagne, ou résidant en Bretagne, qui se sont fait inscrire ou qui le demanderont.

« A ce propos, la Commission estime qu'elle se doit d'attirer l'attention des artistes sur ce fait qu'il s'agit uniquement de décoration et non de peinture de chevalet, laquelle aura sa place dans le pavillon des Beaux-Arts.

« La Commission est en conséquence obligée de demander à ceux qui voudront collaborer à la décoration, de répondre avec précision à la question suivante :

« Avez-vous fait de la peinture décorative? Si oui, quelles sont vos références? Indication des œuvres déjà exécutées. Adresser si possible à l'appui de la demande photos de ces œuvres.

« Le Comité ajoute que ce n'est pas lui, mais le jury de la classe 37 — article 8 du règlement général de l'Exposition — qui choisira les projets à retenir. »

La Commission n'a donc jamais, par délibération, prononcé l'exclusion contre qui que ce soit, et même l'un des signataires de la lettre que vous avez reproduite fait partie du Comité depuis le premier jour de sa formation, et cela malgré les protestations qui se sont élevées contre cette présence et celle de quelques autres, au cours de diverses réunions qui se sont tenues à Rennes, Nantes et Paris.

Les signataires devraient admettre que s'ils ont le droit de travailler, les artistes bretons ont également ce droit et qu'il est très compréhensible que ceux-ci demandent, à talent égal, à bénéficier dans une certaine limite, d'une bienveillance qui ne constitue nullement un privilège ou une faveur.

Les signataires de la lettre exagèrent, et cela, dans une certaine mesure, leur pensée, ne serait-ce qu'en indiquant, confidentiellement au Comité, qui les ignore, quels sont ces fonctionnaires, ces industriels ou ces commerçants.

L'erreur de beaucoup d'artistes vient de ce qu'ils ignorent l'esprit qui a présidé, conformément au programme de l'Exposition, à la conception de la Maison de la Bretagne.

Celle-ci ne doit pas être un salon des Beaux-Arts, où seraient exposés sculptures, peintures, gravures, mais

une synthèse de toutes les activités de la Bretagne d'aujourd'hui — industrie, agriculture, maritime, scientifique, artisanale, intellectuelle, sociale — synthèses qui s'exprimeront par la présence en Bretagne, seraient appelés à présenter des projets sur les thèmes du pavillon : activité bretonne, pensée synthétique, art religieux, appartement synthétique, artisanat, agriculture, marine marchande, tourisme, industrie, commerce, comptoirs de vente ou de députation.

« C'est pourquoi encore, il est indispensable d'imposer une discipline générale à tous ceux qui seront choisis par le jury, pour collaborer avec les architectes à cet ensemble décoratif, qui s'agisse de sculpture ou de peinture.

« La Commission ne méconnaît pas que la diffusion des œuvres imprimées par la Bretagne à grandement servi la cause de celle-ci, mais elle a par ailleurs une tâche et une responsabilité de la musique populaire bretonne; elle ne peut avoir l'idée — ceux qui l'ont légitimement d'ailleurs — de présenter d'abord à leurs intérêts per-

sonnels sans voir l'intérêt plus élevé du pays tout entier.

Je vous demande, Monsieur le Directeur, de bien vouloir reproduire cette lettre, dont je m'excuse, et je vous prie d'agréer, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Le président du Comité de Bretagne : O. L. AUBERT.

D'un mois à l'autre

SAINT-MALO. — La société historique et archéologique de Saint-Malo a commencé, le 24 août, Chateaubriant et Duguay-Trouin. Un médaillon de bronze, offert par M. Desarrols, conservateur des musées nationaux, a été apposée sur la maison de la place Chateaubriant, où l'illustre écrivain passa ses années d'enfance. Puis, dans la cour du château, une gerbe de fleurs

a été déposée au pied de la statue de Duguay-Trouin pour le deuxième centenaire anniversaire de sa mort. L'après-midi deux conférences ont été faites, l'une par M. Théophile Briant, l'autre par M. l'abbé Descoptes sur Duguay-Trouin, gentilhomme de la Mer, et Duguay-Trouin corsaire malouin.

Le Conseil municipal de St-Malo a décidé de donner le nom de Joseph Loth à l'une des rues de la ville. Vannes et Lorient ont fait le même geste. Il est d'autre part question d'élever une statue à Rennes au grand celtisant, par une souscription internationale, dans les pays celtiques.

VITRE. — De grandes fêtes qui se dérouleront fin septembre dans le château de Vitre sont en voie d'organisation. Le but de ces fêtes sera une grande exposition d'art catholique et d'esprit social, la première qui aura été réalisée dans l'ouest de la France.

LA PAGE DU TOURISME L'ŒUVRE DES CERCLES CELTIQUES

« Je maintiendrai » (Me a sa'cho), telle est la fière devise des Cercles Celtiques. Maintenir quoi? dira-t-on, eh! mais la langue, les costumes, les traditions, les danses, les chants, le théâtre, tout ce qui constitue et perpétue les manifestations diverses de cette âme bretonne si pure, si sincère, si noble en dépit de ses contradictions parfois apparentes.

Le nombre des Cercles Celtiques ne cesse de s'accroître, tant dans les villes de Haute et Basse-Bretagne, que dans les côtes où, entrainés par les courants de la vie, habitent les originaux de Bretagne. Le mouvement est d'ailleurs parti, croyons-nous, de Paris.

Ru ces mois estivaux, alors que les villegiateurs, curieux du pittoresque, de la mer et des bois, abondent sur les plages ou dans les centres touristiques, il est bon que des troupes régulières d'artistes de halles-brocs, montent par des fêtes, simples parce que populaires, et cependant d'un caractère élevé, que notre pays demeure fidèle à l'idéal de poésie et de beauté, qui tient de son long passé.

Saint-Nicolas et Bizio, pour la joie et l'édification aussi de leurs visiteurs, ont organisé, les 22 et 23 août, des fêtes celtiques. A l'appel des dirigeants, les Cercles de Nantes, de St-Nicolas-du-Péleu, de Saint-Brieuc, du Goëlo et du Trégor ont accouru. Leurs délégués avaient revêtu leurs plus somptueux costumes pour faire honneur à leurs hôtes. Et à la façon dont ils les portaient on voyait sous de suite qu'ils n'étaient pas des Bretons de passage. Ils ont arrivé conduits par leurs

chefs, M. Taldir-Jaffrenou, grand-druid de Bretagne; le professeur Guédriguen, de Nantes, animateur convaincu de la musique populaire bretonne; M^{lle} Galbrun, à qui l'on doit une grande partie de la reconstitution méthodique des danses bretonnes; M^{lle} Rivoallan qui, à Saint-Nicolas-du-Péleu, a su grouper, à travers l'un des plus admirables chanteurs qu'il soit possible d'entendre; M^{lle} Brelet, directrice du Cercle Nantais, aux merveilleuses qualités d'accomplissement; M^{lle} E. et M^{lle} Autray, à l'initiative de qui est due la fête de Bizio.

Le celtisme est encore regardé par beaucoup comme la dernière survivance d'un passé qui n'est au contraire depuis peu qu'un art au contraire l'expression d'un renouveau. Les Cercles qui en sont l'émulation et qui passent même les lois politiques, et ce n'est pas sans raison que Taldir-Jaffrenou a fait remarquer que le triomphe du celtisme sera peut-être aussi celui du féminisme. Les Cercles sont, en effet, généralement conduits par des femmes dont l'inspiration égale la foi. Quelle discipline, quelle harmonie, quelle cohésion, toutes choses dont nos assemblées d'aujourd'hui manquent malheureusement pas toujours d'obtenir de leurs choristes et de leurs coristes. Et comme, dans les troupes que elles dirigent, elles savent mettre au premier plan les qualités plus particulières, les talents de certains de leurs, qui se sont à Nantes MM. Kergrist et Lejal, à Saint-Nicolas-du-Péleu M^{lle} Médéville et Lucia L.

Et les interprètes sont intelligents! Ils chantent et dansent sans arrêt. Les voix s'unissent, s'harmonisent et font de ces ensembles polyphoniques qui ont tant de charme et de poésie, un mouvement par la diversité qui les anime, même lorsque les profanes ne saisissent pas très bien le sens des paroles, bien que celles-ci leur aient été expliquées au préalable.

Les danses, qu'elles soient exécutées au son des tinoues et des bombarde ou rythmées et cadencées par les chants des danseurs eux-mêmes, monnaies de joyeux diables et qu'on ne peut pas dire que les profanes ne soient très intéressés par la variété et la nouveauté de ces danses, constituent l'attrait principal de ces fêtes. Elles ont lieu dans un cadre très agréable, qui les a vu se dérouler très récemment. On y a vu de belles choses, par le charme de ses costumes, par l'harmonie des voix et des instruments, par la variété des danses, tout songer à un véritable art-à-art humain.

LA ROUTE DE BRETAGNE



Tantôt blottie au creux d'un vallon, tantôt escaladant la falaise baignée par le grand vent du large, la « Route de Bretagne » serpente de Dinard à La Baule, parmi les plages, les rochers, les landes, les forêts : c'est le plus beau ruban de route et le plus pittoresque.

Un service d'autocars, en liaison directe avec les chemins de fer, la parcourt de bout en bout et à l'étape s'ouvrent reconfortants et confortables, les hôtels où l'hospitalité et la bonne chère sont possibles. Pouvez-vous souhaiter circuit plus passionnant pour vos vacances ?

Pour tous renseignements et pour louer ses véhicules, s'adresser aux Etablissements BEAUGRES, 11, rue Kitchener à Dinard, correspondant des Services et dans toutes les agences de voyage.



SUPER-LUMEN

L 65^m toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant, crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE



SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES

Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : **G. DURAND**

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

BRETAGNE

NUMÉRO SPÉCIAL

Le " POURQUOI-PAS ? " et le Docteur CHARCOT



O.-L. AUBERT
Directeur-Tondeur

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne

PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 141 (Octobre 1936)

LE SENS DE L'ACCUEIL, O.-L. AUBERT. — LE « POURQUOI-PAS ? » ET LE DOCTEUR CHARCOT, XXX. — ECHOS, BREIZ. — AU SECOURS DES VIEUX CALVAIRES, Marie-Paule SALONNE. — OPINIONS : AR EN DEULIN, Yves-Gérard Le DANTEC; CHATEAUBRIAND, MADAME RECAMIER ET LES MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE, Jean DES COGNETS. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — LA PAGE DU TOURISME : LE CONGRES DU TOURISME BRETON. — EN BRETAGNE.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

LE BRILLANT BUHLER L'AMI DE LA MÉNAGÈRE



... en bidon

Vous le connaissiez en poudre ; le voici également en crème liquide. La "Crème Buhler" vous rendra, pour l'argenterie, les objets nickelés et chromés, les mêmes services que la poudre ; mais elle fait surtout merveille pour le nettoyage des glaces et des vitres qu'elle rend magnifiquement brillantes et limpides.

BRILLANT BUHLER

FAIT TOUT BRILLER

EN CRÈME EN POUVRE

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit...

des lits-toilette avec draps ou des couchettes vous permettent de voyager confortablement aux prix suivants :

ENSEMBLE DU RÉSEAU		Du 6 Octobre au 30 Octobre	Du 1 ^{er} Juillet au 6 Octobre
LITS-TOILETTE		55 fr.	75 fr.
COUCHETTES	1 ^{re} classe	25 fr.	30 fr.
	2 ^e classe	25 fr.	30 fr.
	3 ^e classe	20 fr.	25 fr.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

15^e Année. - N° 141

OCTOBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



Le comité « Pourquoi-Pas ? » pendant la campagne de l'Année Pélerine 1932-1933. Debout, au centre, le D^r Charcot ; à gauche, 1^{er} plan, le commandant Chastan. (Donné de R. Y. Goussier.)

Le sens de l'accueil

L'ATMOSPHÈRE morale de la France, qui, durant de longs siècles, s'imprégna de bonnes mœurs et de traditionnelle politesse, est-elle à la veille de disparaître ?

D'aucuns l'admettent sans s'en montrer autrement inquiets, quand ils n'affirment pas que c'est un aboutissement logique de l'évolution naturelle de la vie soi-disant moderne. D'autres, au contraire, constatent ces changements avec mélancolie. Ils y voient la fin prochaine de l'ensemble des qualités qui présidaient, il n'y a pas si longtemps déjà, aux relations courantes entre individus, alors que ne s'étaient pas encore produits les hétérocytes mélangés d'aujourd'hui.

Nombreuses et diverses sont les causes de ces transformations, de ces bouleversements. Dans les milieux considérés jusqu'alors comme « bien élevés », le snobisme de vouloir paraître « être à la page » a conduit beaucoup de personnes à un laisser-aller regrettable. Au lieu de donner l'exemple, elles ont glissé à une amoralité — pour ne pas employer un terme plus dur — où la société présente, si elle ne réagit pas, court grand risque de sombrer.

On a cité le cas d'une tenancière d'auberge mondaine (?) de la Côte d'Azur, qui a découvert que le meilleur moyen d'attirer chez elle la clientèle riche est de la traiter, comme, il y a cinquante ans, le faisaient Rodolphe Salis au *Chat Noir* ou Aristide Bruand au *Mirliton*, en l'insultant, avant de lui servir un repas copieux, qu'accompagneront les meilleurs vins, taxés au tarif fort sur la « douloureuse ».

Et les « ventres dorés » sont accourus, trouvant « épatantes » les épithètes grossières qui leur sont prodiguées et tout à fait « torquante » la fréquentation assurée des souteneurs authentiques et des nerfis.

Les gens qui affectent des allures débraillées et canailles sur nos plages : hommes à la chemise sans col, femmes aux trois quarts dévêtues, pour qui le short, le slip, le paréo représentent le dernier cri du bon ton... sont de la même famille que les chalands de l'auberge en question.

De tels fermentations sont les destructeurs nés de la bonne éducation, de la civilité puérile et honnête qui faisaient jadis la fierté de nos familles, qu'elles fussent nobles, bourgeoises ou roturières.

Le manque de tenue appelle les irrespects. La correction, la politesse, l'attention déférente, bases des louables rapports familiaux, mondains ou sociaux, qu'on le veuille ou non, font place à l'indifférence du commerçant, au dédain de l'employé, à l'hostilité sourde du travailleur, quand ce n'est pas au mépris de ce juge souverain et toujours un peu partial : l'opinion publique ?

Ainsi, sans qu'on s'en rende exactement compte, la France, notre cher pays, risque de perdre aux yeux du reste du monde son bon renom et même une partie du rayonnement de sa gloire passée. On oublierait sa beauté, la douceur de son climat, la poésie de ses côtes, le charme reposant de ses campagnes, pour ne se souvenir que de ses erreurs ? Et l'on ira à l'étranger chercher les prévenances que l'on redoute de ne pas trouver chez elle.

Sera-t-il nécessaire de faire appel à l'autorité du bon tyran souhaité par Rensu pour remédier à un pareil état de choses ? Nous ne le pensons pas sérieusement. La tyrannie, fût-elle débonnaire, ne convient pas au tempérament français.

Par contre, nous souscrivons pleinement aux sages suggestions de M. Rolland Marcel, lors du Congrès du Tourisme Breton à Perros-Guirec, sur l'utilité d'une discipline librement consentie, sur l'harmonie des efforts dans l'intérêt du pays tout entier, sur l'indispensable nécessité de renouveler, chez nous, de toutes les façons et dans tous les milieux, le sens de l'accueil.

C'est en faisant toujours preuve de courtoisie et de politesse dans les rapports entre les uns et les autres, ce qui n'exclut pas, bien entendu, la gaieté de bon aloi, inhérente à notre race ; c'est en observant une parfaite loyauté commerciale, exemple des suppléments vexatoires ; c'est en prêtant une attention soutenue à la tenue vestimentaire comme aux paroles que l'on prononce ; c'est en faisant montre de sang-froid et de sérénité devant la diffusion des nouvelles faussement catastrophiques ; c'est, en un mot, en revigorant leurs qualités nationales et traditionnelles que les Français redonneront à leur pays tout son prestige, lui assureront une influence et une séduction toujours plus fortes et toujours plus actives.

O.-L. AUBREY.

Le "Pourquoi-Pas?" et le Docteur Charcot

Tout a été dit sur le naufrage tragique du Pourquoi-Pas? Nous considérons cependant qu'il est de notre devoir de résumer ici, non seulement les phases diverses d'une catastrophe qui a tout particulièrement frappé la Bretagne et dont l'annonce a consterné le monde entier, mais encore ce que fut l'odyssée du « trois-mâts blanc » et la vie héroïque de son équipage.

LE NAVIRE

Ah ! combien de marins, combien de capitaines, qui sont partis joyeux pour des courses lointaines, dans ce morne horizon se sont évanouis...
Victor Hugo.

La silhouette gracieuse et blanche du *Pourquoi-Pas?*, avec ses mâts effilés, ses vergues légères, son pavillon noir et blanc, écussonné d'un point d'interrogation, était familière. Chaque année, au moment de son appareillage ou à l'époque de son retour, les journaux la reproduisaient avec, comme fond, Saint-Servan, Brest, Saint-Nazaire et même Paris. Sa forme, sa longueur, l'aspect de ses mâts, l'appareillage aux goélettes de la grande pêche, mais sa cheminée, « courte et discrète », l'en différenciant sensiblement.

Le *Pourquoi-Pas?* avait été lancé, le 26 mai 1908, à Saint-Servan, par les Chantiers Gautier.

François Gautier, le père, que Gaston Leroux surnomma, si justement, jadis, l'*architecte des mers*, à l'âge de 77 ans, en avait tracé les plans, d'après les propres indications du docteur Charcot. Ses fils Jacques et Edmond, sous sa direction, avaient surveillé la construction.

Gaston Leroux a donné de François Gautier le portrait suivant :

« Quand il parle de ses bateaux, son œil s'éclaire, son front rayonne, son geste ca-

resse : une mère quand elle fait admirer son nouveau-né ne marque pas plus d'allégresse que le père de cinq cents navires (qui varient de 500 à 1.500 tonneaux), quand il rappelle les formes délicates et fortes, élégantes ou solides de ses cinq cents enfants. Il n'oublie aucun de leurs noms, aucune de leurs qualités. Ils ont rempli tous ses espoirs. Ils se sont bravement comportés à travers le monde. Son cœur les a suivis sur les plus lointains océans. Il a tressailli d'orgueil quand il les a vu triompher de la tempête. Et, quand on a vu du chagrin au front du père Gautier, c'est qu'il souffrait de leurs blessures. »

Le *Pourquoi-Pas?* couronnait l'œuvre de François Gautier. Il l'avait conçu et réalisé en fonction des missions qu'il accomplirait, pour la découverte des terres hostiles et glacées, avec une étrave armée de fortes ferrures qui lui permettait de buter hors de sa route les icebergs errants, une coque double, capable de résister aux furieux assauts des vagues, comme à l'emprise des glaces qui ne manqueraient pas d'enserrer ses robustes flancs...

Le docteur Charcot avait lui-même choisi le nom de son bateau.

— Quand j'étais enfant, a-t-il conté, j'étais raisonneur et rebelle. Toutes les fois qu'on me disait de ne pas faire quelque chose, je me dressais sur mes petits ergots et je demandais audacieusement : « Pourquoi pas ? » Bientôt, je ne fus plus connu dans la famille que sous le



Le « Pourquoi-Pas ? » quitte Saint-Servan pour son dernier voyage.



Le Commandant Le Coniat.
(Photo Journal de Rouen.)

nom ironique de « Monsieur Pourquoi Pas ? » et c'est l'origine du nom de mon bateau.

..

Le premier voyage du *Pourquoi Pas ?* eut pour but les mers antarctiques. Le docteur Charcot voulait achever la reconnaissance qu'il avait commencée, en 1903, avec son premier bateau le *Français*, explorer les bords du continent austral, sans d'ailleurs chercher, comme le désirait Shackleton, à atteindre le Pôle Sud.

Il mouilla, le 22 décembre 1908, dans la cuvette qui forme le centre de la plus singulière des terres, l'île de la Désolation.

Après un court repos, il vogue vers la Terre Loubet, que Charcot a découverte et baptisée en 1903, puis, au fil des jours, il longe la Terre Adélaïde et atteint la mystérieuse Terre Alexandre I^{er}. La mission opère de nombreux levés topographiques, qui permettront sur le blanc des cartes d'alors de fixer en traits précis les sinuosités des terres découvertes.

Mais que d'efforts patients et périlleux s'imposent aux explorateurs. Les fonds sont inconnus. La navigation est difficile. Le *Pourquoi Pas ?* touche une roche que la brume n'a pas

permis de déceler. Pendant de longues heures, c'est un travail acharné pour réparer l'avarie. Les lieux méritent bien leur nom, tant le paysage est désolé. Ce ne sont que falaises glacées, récifs que doublent les icebergs et qu'enveloppent de lourdes vapeurs opaques. Les eaux immobiles et profondes, pleines de mauvais reflets, baignent la banquise et le chaos des glaces branlantes. Au retour de l'hiver, celles-ci se souderont, formeront une infranchissable barrière qui, durant dix mois, immobilisera le navire, le livrant presque sans défense à la bourrasque, à l'ensevelissement sous la neige.

Charcot et ses hommes, obligés d'abandonner le *Pourquoi Pas ?*, gagnent les baraques qu'ils ont pris soin d'établir à l'île Péterman, en prévision d'un hivernage. Malgré l'intensité du froid, la violence des tempêtes, la longueur des nuits, ils mettent au point leurs observations géographiques, classent les nombreux échantillons d'algues, de mousses, de minéraux qu'ils ont rapportés.

Quand, avec la débâcle, la tenaille des glaces desserre son étreinte, le *Pourquoi Pas ?* se remet en marche. Il tourne le plus proche possible du Pôle, bourlingue hardiment sur des mers jusqu'alors inexplorées. Les levés topographiques de 1903 et ceux de l'année précédente sont contrôlés, d'autres sont établis qui confirment la continuité des terres entre la Terre de Graham et la Terre du Roi Edouard VII, entre les longitudes de l'Amérique du Sud et celles du Cap Horn.

L'hiver va revenir. Le charbon s'épuise. Le scorbout est à bord. Il faut rentrer. Après vingt-deux mois d'absence, le *Pourquoi Pas ?* regagne la France. Il remonte la Seine jusqu'à Rouen, où les hardis explorateurs sont l'objet d'un enthousiaste accueil.

..

Sauf pendant la durée de la guerre, au cours de laquelle, en raison de son aptitude au tangage et au roulis, il est affecté à Lorient, comme bâtiment-école des quartiers-maîtres, chefs de quart des patrouilleurs, le « trois mâts blanc » a accompli, chaque année, les plus utiles missions géographiques et océaniques, les plus dangereuses aussi, pour le compte des Ministères de la Marine et de l'Instruction Publique, ainsi que pour diverses sociétés savantes, continuant à servir glorieusement tout à la fois la science et la France.

La Manche, l'Atlantique, les îles Ferroé, la Terre Jan Mayen, le Scoresby-Sund, au Groënland oriental, l'Islande, ont, depuis

(1) Christian Mégret.

maintes fois reçu la visite du *Pourquoi Pas ?* et du docteur Charcot ?

Celui-ci abordait en 1921 le rocher de Rockall, à mi-chemin entre l'Islande et l'Irlande, où quelques années plus tôt un navire norvégien, portant six cents hommes, s'était perdu.

Le Rockall est bien le plus mystérieux des écueils marins. On dirait un cône dont la tête, haute de vingt mètres, blanchie par le guano, jaillit au milieu de l'océan solitaire. C'est le lieu de relai des oiseaux aquatiques. Rien n'y pousse, pas même l'herbe. Certains ont cru voir en lui le dernier vestige d'un continent disparu. Il n'a pas d'histoire, mais les vieilles sagas nordiques assurent que le moine navigateur Brennin Mac Finlonga, au VI^e siècle, rencontra là l'ermite Paul.

Seuls deux navires anglais ont, au cours du XIX^e siècle, touché le Rockall. Ils en ont rapporté des cailloux étranges, d'un granit spécial, que les minéralogistes, faute de pouvoir l'identifier, ont baptisé rockallite. Mais le docteur Charcot a résolu d'arracher au Rockall son secret. Le *Pourquoi Pas ?* mouille au plus près, détache une baleinière montée par trois hommes qui débarquent en s'agrippant aux falaises, chassent les oiseaux, ramassent des pierres, laissent une bouteille qui contient leurs noms sur un papier, puis, en se livrant à de véritables acrobaties, regagnent leur canot. Et l'année suivante les laboratoires français peuvent fixer les caractères exacts de la rockallite et résoudre au bénéfice du monde scientifique un important problème géologique.

..

Comme tous les grands navants, le docteur Charcot n'est jamais insensible au pittoresque et à la poésie des lieux qu'il découvre ou visite. Il sent intensément ce qu'il voit et donne sans compter son affection aux rivages qu'il explore. Les quelques lignes qui suivent ne semblent-elles pas les premières strophes d'un magnifique poème sur les îles Ferroé :

« Les dix-sept îles vertes et noires, tantôt sinistres et sombres, tantôt merveilleusement éclairées de teintes créées ou embrasées de pourpre. Elles sont séparées par des couloirs étroits où la mer glisse en torrent et qui dressent les plus hautes et fantastiques

falaises qui soient, en murs verticaux de six cents mètres. Autour des sommets déchiquetés chevauchent, en se poursuivant, les neiges qui ont fait naître les sages des Walkyries, tandis que tombent des rafales inouïes, soursifs de Thor qui passent en sifflant et dans une violence insoupçonnée, aplatissent la mer tourmentée et houleuse en soulevant des trombes d'eau de plus de trente mètres de haut. »

Et quel enthousiasme dans cette courte évocation :

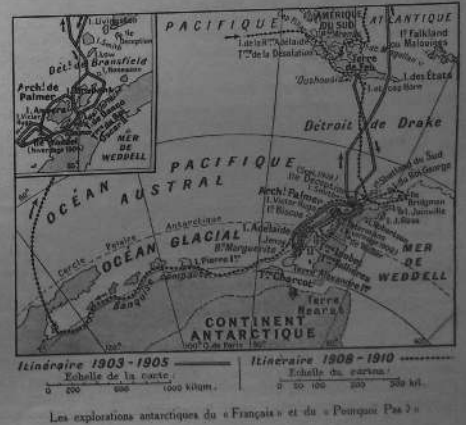
« Vous pouvez bien difficilement vous imaginer la hantise que ces contrées, pourtant glacées et désertiques, exercent sur l'esprit de tous ceux qui, déjà, y ont vécu ! Certes, l'existence qu'on y mène est tout à fait dure, terrible même. Mais on trouve une juste compensation par les magnifiques moissons qu'on fait à chaque pas ! »

..

En 1928, après l'aventure du général Nobille, après la perte aussi du Latham piloté par Amundsen, Guilbaud et de Cuverville, c'est au *Pourquoi Pas ?* que le gouvernement français demande d'aller à la recherche des disparus.

— Je pars, dit Charcot, à la recherche de ce que je suis sûr de ne pas trouver, mais c'est mon devoir.

Ainsi qu'il le prévoyait, il ne découvrit pas la plus petite épave du grand hydravion inapte à se poser sur un champ de glace, bien



Les explorations antarctiques du « Français » et du « Pourquoi Pas ? »

répond... « et le geste de sa main, a noté Roger Verceel, semble plus un adieu qu'un signe d'accueil ».

Le 1^{er} septembre, le *Pourquoi Pas ?*, retour de son dernier voyage au Scoresby-Sund et sur la côte groenlandaise, se trouve en avarie de chaudière à deux cent trente-cinq lieues marines, dans le nord-ouest de l'Islande.

La tempête s'élève, grandit; le navire qui escompte gagner Reykjavik à la voile doit finalement demander le secours d'un remorqueur. Le garde-côte *Hvidbjørninn* le conduit au port où, après une traversée très dure, il arrive le 3 septembre.

Le Coniat dut croire que c'était une tradition pour son navire de rencontrer le mauvais temps au retour du Scoresby-Sund. L'année

Le mardi 15 septembre, à 13 heures, après avoir été durant deux jours retardé par la brume, le *Pourquoi Pas ?* part pour Copenhague, où le docteur Charcot et sa mission doivent être reçus solennellement par la Société danoise de Géographie.

Il se trouvait « dans une des mers les plus farouches du globe, au centre de cette baie de Flaxa-Floj que borde au sud la sinistre pointe de Reykjanes, un cap chaotique de basalte noir » avec « au nord, la presqu'île du Snaelfells, le volcan brumeux par où l'on descend « au centre de la terre »... la baie est pavée de roches magnétiques qui affolent les boussoles, les brisants y affleurent partout, les tornades qui descendent des volcans à cent kilomètres à l'heure y tombent dans la mer comme des écroulements de montagnes et le retourment en une seconde » (1).

★

Maintenant, c'est à Eugène Le Gonidec, de Tréboul, maître-timonier, et le seul rescapé de l'effroyable catastrophe, qu'il faut laisser la parole :

« Il faisait beau quand nous sommes partis, le ciel était clair et la mer calme. Vers 16 heures le vent fraîchit et le temps commença à se « boucher ». Tout à coup le baromètre « tombe à pic ». Le commandant Le Coniat ne s'y trompe pas. C'est un cyclone qui approche. Mieux vaut essayer de l'éviter que de le braver. Non pas que le commandant aie peur, mais que servait de jouer sans raison avec la tempête ? Ordre est donné de faire demi-tour et de mettre le cap sur Reykjavik.

« À la hauteur de Gardakaja, dans la région du Borgarfloj, plateau rocheux d'une étendue de plusieurs milles, hérissé de pics aigus qui ne découvrent même pas aux plus basses mers, vers six heures du soir, l'ouragan fatal éclate.

« Le vent terrible dépasse tout de suite vingt-cinq mètres à la seconde. Les vagues en démenée s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Soulevé par elles, le *Pourquoi Pas ?* monte, pour retomber aussitôt dans de véritables abîmes. La coque de bois du navire fatigue et craque douloureusement. L'eau balait le pont

(1) Roger Verceel.



L'état-major du « Pourquoi-Pas ? » photographié à bord, au Groënland, avant le tragique retour. — De gauche à droite : l'unique rescapé, M. Le Gonidec, maître-timonier ; le premier maître mécanicien Bastien ; le premier maître de manœuvre Le Gien ; le commandant Le Coniat ; le maître timonier Cabon ; le maître principal pilote Flouy.

précédente, il avait déjà été assailli dans ces parages par un épouvantable cyclone. Seules les hautes qualités manoeuvrières du commandant et le dévouement de l'équipage l'avaient sauvé du danger.

Le texte élogieux du témoignage de satisfaction que le Ministre de la Marine, mis au courant de l'événement, adressait à Le Coniat, dit, mieux que toutes les paroles, ce que valait l'officier :

« Remerciements du Ministre pour le magnifique exemple d'endurance physique, les connaissances professionnelles hors pair, la haute conception de son devoir qu'il a montrés lors de la dernière campagne du *Pourquoi Pas ?*

Les réparations ont nécessité une semaine.



Station Paul-Doumer et l'entrée du Scoresby-Sund (croquis de R.-Y. Creston).

avec une violence inouïe, enlevant sur son passage tout ce qui n'est pas solidement amarré. De temps à autre, la sirène domine de son hurlement le fracas de la tempête. Des appels de détresse sont lancés. Hélas ! presque aussitôt, l'appareil de T.S.F. est mis hors d'usage, par le bris de l'antenne. D'heure en heure, le vent s'accroît et la mer se démonte davantage. On aperçoit, à 14 milles dans l'est, le feu de l'entrée de Reykjavik ; encore une heure et demie ou deux d'efforts et l'on sera à l'abri. Nous croisons un chaletier, lui aussi en dérive et luttant de toutes ses forces contre le danger.

★

« Toute la nuit, a déclaré, en réponse aux questions des enquêteurs, Eugène Le Gonidec, je suis resté sur la passerelle avec le docteur Charcot et le commandant Le Coniat. Je n'ai interrompu ma veille épuisante qu'à quatre heures du matin, pour descendre dormir pendant une heure.

« Quand je suis remonté sur la passerelle, j'ai vu le bateau entouré de brisants. Le vent était tellement fort, qu'il était impossible d'utiliser les cartes.

« La lutte a continué pendant un quart d'heure encore. La machine s'avérait impuissante à vaincre les éléments déchainés qui nous assailaient. A ce moment, nous avons heurté un premier écueil. Une voie d'eau s'est déclarée.

« On se précipite aux pompes, elles ne fonctionnent plus. Le commandant jette l'ordre : « Tout le monde sur le pont ! » Chacun se munir d'une cein-

ture de sauvetage. La proue commence à couler. L'eau envahit les chaudières qui éclatent. Le commandant donne l'ordre de recourir aux voiles. L'équipage obéit, comme au port, sans un mot, sans un cri. On n'entend que la voix du commandant. Une rafale encore plus épouvantable que les autres emporte le grand mât. Au même moment, le *Pourquoi Pas ?* heurte un nouvel écueil. Cette fois, c'est la fin de tout espoir. C'est la perte définitive. Un peu avant six heures, l'étrave casse. On essaie de mettre les embarcations à la mer. Elle chavirent, sont broyées contre les rochers, fracassées contre les parois du navire.

★

« Le docteur Charcot, voyant bien que tout est perdu, descend rapidement dans sa cabine pour rendre la liberté à une mouette qu'il avait prise au Groënland. Il aimait les bêtes. Il nous défendait de les tuer. Il ne voulait même pas qu'on tire sur les ours blancs.

« Nous sautons dans un doris, trois de mes camarades et moi. Celui-ci se retourne une minute après. La nage est notre dernière chance de salut. L'un de mes compagnons coule à côté de moi ; je suis impuissant à lui porter secours. Je saisis l'échelle de coupée, mais une vague me rejette à la mer. Je puis encore m'accrocher à une pièce de bois qui flotte...

« A ce moment, j'aperçois trois hommes sur la passerelle, debout, aussi tranquilles que si la mer eut été calme. Ce sont le commandant



Store Bis au Groënland (croquis de R.-Y. Creston).

Charcot, le commandant Le Coniat et le chef pilote Floury, de Pontrioux. A leur poste, ils méprisent le danger. Les marins ne quittent pas leur bord lorsque le bateau coule... Ils ne l'ont pas quitté.

« Tout autour de moi, mes compagnons sont emportés par les vagues. Je me suis rapproché du navire qui coule de plus en plus. C'est alors que le vent m'apporte un dernier écho de la voix du docteur Charcot :

« — Oh ! les pauvres enfants !

« Ainsi, au seuil de la mort, c'est à nous qu'il pensait.

« Que s'est-il passé ensuite ? Exténué, j'ai perdu connaissance et je suis parti à la dérive, cramponné à ma pièce de bois, vers la côte,



Le « Pourquoi Pas ? » dans les glaces à Rosenviget-Bay.

où j'ai été recueilli par un jeune Islandais, Kristian Thorolfsson... »

C'est les yeux pleins de larmes que Le Gonidec achève son récit, chez le Consul de France qui l'a fait transporter chez lui et lui prodigue les soins les plus affectueux.

Mais, comme on lui rapporte les bruits qui courent au sujet de la perte du navire et notamment le texte d'une dépêche anglaise, Le Gonidec réplique vivement :

— Non, ce n'est pas vrai qu'une erreur à propos des deux phares qui se trouvent en avant de Borgford ait été commise par le commandant, ni que l'explosion de la chaudière ait été la cause du naufrage. L'explosion ne s'est produite qu'au moment où le bateau coulait.

Au lever du jour, les habitants d'Akranes apercevaient des épaves sur le rivage. Ils com-

prenaient qu'un naufrage s'était produit dans la nuit, à une faible distance de la côte. A peine avaient-ils commencé leurs recherches qu'ils découvraient Eugène Le Gonidec, évanoui, à demi gelé. Ils le transportaient dans une ferme voisine, le ranimaient avec du café et des couvertures chaudes. Le naufragé s'endormait n'ayant prononcé qu'un mot, qu'il répéta à plusieurs reprises durant son sommeil agité : Charcot ! Charcot !

Il s'éveillait vers cinq heures du soir, ses yeux s'ouvraient, de grands yeux interrogateurs qui semblaient encore frappés d'épouvante. A ce moment, en voyant se pencher sur lui des visages où se reflétaient la confiance et la bonté, il comprenait que la mort, cette fois, n'avait pas voulu de lui. Mais l'angoisse le resaisissait et il pensait aussitôt à ses camarades :

— Et les autres ? demanda-t-il... Le docteur Charcot est-il sauvé ?

Avant de donner des précisions sur la catastrophe, il désirait en connaître le lugubre bilan.

On lui révéla avec d'innombrables précautions ce que l'on savait. Le navire expéditionnaire danois *Hiddjoerninn* et la canonnière islandaise *Aegir* s'étaient dès la première heure portés sur les lieux du sinistre. L'ouragan continuait à sévir. Ils n'avaient pu approcher du *Pourquoi Pas ?* dont les mâts seuls émergeaient encore au-dessus de la mer, disparaissant

et réapparaissaient selon le mouvement des vagues hautes comme des maisons et qui se ruaient en hurlant sans arrêt au-dessus des récifs... Mais vingt-deux cadavres étaient à présent alignés, parmi des amas d'épaves, couchés sur l'herbe rase, en face du navire blanc qui achevait de couler et de se démanteler, car la tempête, si elle diminuait d'intensité, n'avait pas encore cessé.

Alors seulement, pressé de questions, Le Gonidec, en mots hachés, la voix coupée par les sanglots, commençait le récit de l'atroce nuit qu'il était maintenant le seul au monde à avoir vécue.

L'*Aegir* amenait le lendemain les cadavres à Akranes, où les attendait le *Hiddjoerninn*, qui avait mission de les prendre à son bord, pour les conduire à Reykjavik. On aurait dit que la mer ne voulait pas lâcher sa proie. C'est



Dans la banquette (croquis R.-Y. Creston, à bord du « Pourquoi Pas ? »).

à l'abri de l'île Videy, qu'en raison du mauvais temps persistant s'effectuait l'émouvant transbordement.

Sur le *Hiddjoerninn*, Le Gonidec aidait à l'identification. Il reconnaissait tour à tour le docteur Charcot, puis les membres de la mission : Parat, Devaux, Badeuil, et dix-sept de ses camarades, mais, ni le commandant Le Coniat, ni le premier-mâtre Floury, ni aucun des officiers, ni Demours-Laroncle n'étaient là.

Le vendredi soir, en présence d'une foule énorme accourue de la ville et des villages voisins, le *Hiddjoerninn* accostait à Reykjavik. Les corps des grands morts, enveloppés dans des drapaux, étaient déposés sur des camions transformés en chars funéraires puis, à travers les rues de la cité en deuil, transportés à la cathédrale catholique et, de là, à l'hôpital, pour attendre, dans le pieux silence des cœurs et l'hommage des muettes prières, l'instant du retour dernier dans leur pays.

Et voici les étapes de ce retour :

Reykjavik. — Le transport *Aude* et le contre-torpilleur *Audacieux*, qui avaient reçu l'ordre d'aller chercher en Islande le « Commandant » et ses compagnons, sont arrivés à Reykjavik.

Les corps ont été transportés de la chapelle de l'hôpital à la cathédrale, pour la célébration d'un service solennel, en présence des autorités et des fidèles recueillis. S. E. l'Evêque de Reykjavik a donné l'absoute.

La foule, à l'issue de la cérémonie, se retrouva sur le parvis de la Métropole et forma deux haies mouvantes pour encadrer, jusqu'au port, l'impressionnant défilé des cercueils, portés à bras par des marins. Tout aussitôt, commença l'embarquement des corps dans la cale d'entrepont du transport, transformée en chapelle mortuaire.

Puis, comme des pierres tombales, les panneaux se refermèrent et, doucement, l'*Aude* s'engagea sur le grand chemin non tracé qui, du *Bro ar riou*, le pays du froid, conduit aux côtes de Bretagne.

Saint-Malo. — Les dix et onze octobre furent deux journées de profonde douleur, mais aussi deux journées de gloire pure et rayonnante. Le ciel de Bretagne, pour accueillir ses fils, s'était paré d'azur et irradié de sa plus douce lumière. Au deuil général le soleil oppo-



Le bateau danois « Hiddjoerninn » ramené à Reykjavik, drapés dans les plus doux drapaux français, les corps du Docteur Charcot et de ses infortunés et glorieux compagnons.



Reykjavik. — Le transfert des corps, de la cathédrale au port, où ils seront embarqués à bord de l' « Aude ».

sait une atmosphère de résurrection et semblait dire :

— Pleurez vos disparus, mais laissez-moi les aérer, car leur mort, grande entre toutes, a été telle qu'ils l'auraient désirée, si on leur avait demandé de la choisir...

Sur les remparts, sur les quais, hommes, femmes et enfants s'entassaient, le visage tendu, les yeux agrandis, le cœur angoissé. Ils veulent saluer ceux qui, semblables à leurs ancêtres découvreurs de terres lointaines, sont partis, il y a quatre mois à peine, pleins de santé, d'enthousiasme et de foi, pour accomplir leur mission, et reviennent aujourd'hui dormir sur la côte d'Emeraude, sur la terre d'Armor, l'éternel sommeil qui les a frappés au sein d'une mer sauvage et froide, dont ils avaient, jusqu'à présent, toujours vaincu les assauts et les traîtrises.

L'*Aude* prend place à quai, devant la gare maritime. Des sanglots douloureux s'élèvent du groupe des familles. Encore, ceux qui sont là ont-ils la suprême consolation de pleurer devant le cercueil qui contient la dépouille des êtres qu'ils aimaient... Mais il en est d'autres qui ne reviendront jamais des abysses insondables de Faxa-Fjord.

...Un laconique commandement se fait entendre. Les équipages et les soldats présentent les armes. Les drapeaux s'inclinent. Les échos d'une marche funèbre scandent les pas des marins qui portent les cercueils jusqu'au palan qui doit les soulever. Ceux-ci apparaissent tour à tour dans l'espace puis redescendent, pour gagner la place qui leur est réservée dans la chapelle ardente et fleurie.

Parmi les fleurs, il en est qui viennent d'Islande et qui ont conservé leur fraîcheur... Il en est aussi qui tombent du ciel, jetées d'un avion. ...Des mouettes tournent autour du transport. Leurs ailes d'argent se détachent sur les tentures du cénotaphe.

Vingt-deux fois, commandés par un coup de sifflet, bref et strident comme un cri de courlis, les mêmes gestes, les mêmes mouvements se reproduisent. L'émotion taraude les âmes. Les assistants sont impuissants à maîtriser leurs larmes. Devant chaque cercueil, les familles s'abandonnent à leur désespoir.

L'*Aude*, avec les corps, a ramené des épaves ramassées sur les grèves d'Akranes ou rapportées par le scaphandrier islandais qui a pu explorer les restes disloqués de l'épave du *Pourquoi Pas ?* La barre, en deux tronçons, voisine avec le panneau de la passerelle où

se lit l'inscription : *Honneur et Patrie*, avec des bouées, un compas et deux avirons.

M. Gasnier-Duparc, ministre de la Marine, maire de Saint-Malo, est arrivé le samedi soir. Son premier acte a été de venir s'incliner devant les victimes et de présenter ses condoléances aux familles éplorées. Il est vingt heures. La veillée funèbre commence et jusqu'à une heure très avancée de la nuit, accouru de tous les coins de Bretagne, la foule défile lente et silencieuse.

Au cours de cette nuit de piété fervente, M^{me} Martine Charcot s'est trouvée face à face avec le rescapé et Le Gonidec lui a dit, avec des sanglots dans la voix et des larmes plein les yeux :

— Pourquoi ne suis-je pas mort avec eux ?

Admirable de courage, la fille du Commandant l'a fixement regardé, comme pour retrouver dans ses prunelles l'image de son père, et lui a répondu :

— La Providence vous a protégé. Soyez heureux !...

Dès la première heure, dimanche, la foule est revenue. Les cercueils ont été conduits au cénotaphe, dressé sur l'esplanade, devant la porte Saint-Vincent, et au fronton duquel sont inscrits les noms de ceux que l'océan polaire

semble désormais vouloir éternellement garder dans le linceul de ses flots mouvants.

Mgr Mignen, archevêque de Rennes, s'avance entouré du clergé. Près de M. Gasnier-Duparc sont groupés les officiers, les personnalités et les délégations de terre-neuvas. Les glas de tous les clochers de la côte d'Aleth mêlent leurs lamentations aux chants funèbres. Les déchirants accents du *libera* font renaitre les pleurs. Un à un les cercueils sont béniés. La cérémonie religieuse prend fin. L'appel des morts commence. A chaque nom une voix répond : « Mort pour la France ! » ou « Disparu en mer ! »

M. Gasnier-Duparc prend alors la parole, retrace en expressions magnifiques la vie ardente du *Pourquoi Pas ?* et exalte l'héroïsme du Commandant Charcot et de son équipe glorieux. Les troupes défilent puis les lourdes conduites à la gare.

Paris. — Les obsèques nationales, sous les hautes voûtes de Notre-Dame, ont, le lundi 12 octobre, permis à la Ville de Paris de s'associer de toute son âme au deuil qui frappe la France entière...

Telle a été l'épopée du *Pourquoi Pas ?*



Saint-Malo. — Le cercueil du D^r Charcot est descendu du transport « Aude », en présence des officiers et des familles en deuil.

II LE DOCTEUR CHARCOT

*Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis,
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.*
Tristan Corbière.

Nous ne pouvons songer à étudier ici ce que fut l'œuvre du docteur Charcot. Ce sera, demain, la mission des savants, ses pairs, qui connaissent à fond ses travaux et en ont bénéficié. Par contre, il nous est impossible de ne



Le Docteur Jean Charcot.

pas parler de l'homme dans ce pays de Bretagne qu'il avait fait sien, qu'il aimait profondément, où il recrutait chaque année, pour l'accompagner dans ses périlleuses chevauchées maritimes, les hommes hardis, les matelots résolus, précieux et indispensables auxiliaires de son activité, qu'il regardait comme des amis, comme des frères de combat, et dont 29 ont trouvé une mort héroïque à ses côtés.

Quelques notes biographiques s'imposent cependant : Fils de l'illustre professeur Jean-Martin Charcot, créateur de la pathologie nerveuse, Jean Charcot est né à Neuilly-sur-Seine en 1867. Mais il avait du sang breton dans les

veines, de par son ascendance maternelle. Sa grand-mère, née Richard, était originaire de Plénée-Jugon. Dès son plus jeune âge il rêvait de naviguer. Sa famille parvint à le détourner momentanément de réaliser son rêve. Reçu docteur en médecine, interne des hôpitaux, chef de clinique à la Faculté de Paris, son ardente passion maritime prit le dessus et fit de lui le chef des grandes expéditions polaires et océanographiques modernes, le renovateur des vieilles et brillantes traditions d'exploration scientifique de la Marine française.

Charcot fut un véritable chevalier, un magnifique seigneur de la mer, et sa gloire, dans l'avenir, rejoindra celle des plus fameux conquérants.

Tous ceux qui l'ont connu le pleurent parce qu'ils l'aimaient, parce qu'ils l'estimaient, mais aucun d'eux ne le plaint. Tous pensent qu'il a eu la mort qui lui convenait le mieux.

— Quand on s'appelle Charcot, assure Paul Pléneau, son compagnon d'expédition sur le *Français* en 1903, sur le *Pourquoi Pas ?* en 1928, pour la recherche d'Amundsen et de Guilbaud, quand on s'appelle Charcot, quand on s'appelle Guynemer, on ne meurt pas dans un lit. Les hommes qui, leur vie durant, ont eu tous les jours rendez-vous avec la Mort derrière un rideau de brume ou dans le dessin d'un nuage, ne peuvent disparaître que dans l'Action. Charcot, debout sur la passerelle du *Pourquoi Pas ?* s'engouffrant dans les flots : c'est la fin qu'il voulait, il est, ce soir, encore plus grand (1).

Et Paul Pléneau d'ajouter :

— Pourquoi n'étais-je pas près de lui ?

Quand on regarde les photographies du docteur Charcot, sa physionomie apparaît résolue et douce. C'est celle de l'homme qui, sans bruit, sans éclat, mais avec une opiniâtreté invincible, poursuit inlassablement le but lointain qu'il s'est assigné, quels que soient les obstacles dressés par les circonstances entre l'idéal et l'action.

On sent que ses yeux clairs devaient se poser sur l'interlocuteur, non pas pour le questionner, mais comme pour deviner à l'avance ce qu'il allait dire et ces yeux, cependant, paraissaient tout à la fois interroger et convaincre.

Il était d'un abord ferme et courtis, se montrait toujours calme, toujours maître de lui. Les événements les plus marquants, les dangers les plus pertinents, le laissaient impassible, en apparence tout au moins, car, au fond, c'était un sensible et un tendre.

(1) Cité par Philippe Roland.



Le Docteur Charcot dans son cabinet de travail.

sible, en apparence tout au moins, car, au fond, c'était un sensible et un tendre.

Ce n'était jamais sur un ton de commandement qu'il donnait un ordre. Sa voix au timbre adouci exprimait bien plus une suggestion, un désir. On lui obéissait sans discuter, sachant que tout ce qu'il disait avait été pesé et réfléchi, qu'à l'avance il en avait calculé les conséquences, que cela faisait partie de tout un plan d'action mûrement arrêté.

Quand il s'agissait, pour lui, de prendre des décisions très graves, où l'avenir et les intérêts de ceux qui l'accompagnaient étaient tout particulièrement en jeu, il les réunissait, leur exposait ce qu'il avait l'intention de faire, en énonçait devant eux les périls, en supputait les ennuis, mettait chacun à l'aise, lui facilitait de se dégager, lui offrait même de reprendre sa liberté, s'inclinant sans discuter devant ses raisons. Mais tous avaient une telle confiance en lui, une telle admiration pour son caractère, que jamais personne ne voulait envisager de le quitter, consentir à ne pas le suivre jusqu'au bout, fût-ce jusqu'à la mort.

Il était à la fois grand et simple, sévère et tolérant, rude et bon. Cette bonté, on l'a dit

et répété, s'étendait non seulement aux plus humbles dont il appréciait hautement les vertus franches et saines, mais aux animaux eux-mêmes.

L'histoire de la mouette du Groënland, à laquelle il a voulu rendre la liberté pour que sa cabine ne devint point sa tombe, est un exemple entre mille de cette pitié naturelle pour les bêtes, qu'il exigeait de quiconque se trouvait sous ses ordres.

Voici un trait, qu'il a lui-même conté, et qui illustre bien la générosité de son cœur :

— Vers 7 heures nous aperçûmes près du bord la tête d'un ours blanc qui se dirigeait à la nage vers le point de débarquement. Considérant qu'il était totalement inutile de tuer cette bête, nous nous contentâmes d'effectuer un tir de barrage pour tenter de la détourner de sa route. Devant l'insuccès de ce procédé nous l'encadrâmes entre nos deux vedettes et la conduisîmes ainsi, souvent assez près pour pouvoir la toucher, jusqu'à un point de la côte choisi d'avance. Nageur excellent comme tous ses semblables, l'énorme animal atterrit faci-



Le Docteur Charcot sur le pont du « Pourquoi Pas ? ».

lement malgré les brisants. Arrivé à terre, et sans se soucier de notre présence, après s'être roulé comme un chien, il se mit tranquillement à brouter l'herbe et les bouleaux, comme une simple vache. Par précaution, j'envoyais porter un fusil à nos camarades, mais avec ordre de ne pas tirer sans nécessité.

Un des chasseurs, déçu, lui avait fait observer qu'en la circonstance sa bonté avait des incidences désastreuses :

— En m'interdisant de tuer un ours, vous êtes responsable de la mort d'une douzaine de phoques au moins !

Et Charcot de répondre avec bonne humeur :
— Possible, mais à ce compte-là, en vous laissant vivre, vous, je suis responsable aussi de la mort de plusieurs dizaines de poulets !

* *

Charcot n'était pas un orateur au sens propre du mot, mais c'était un causeur délicieux, tout à la fois profond et spirituel, parce que surtout homme de pensée et homme d'action.

Malgré son passé d'héroïsme et de science, il apparaissait en toutes circonstances d'une modestie charmante et encore plus quand il était dans l'obligation de parler de ce qu'il avait fait. Mais, dans ses paroles comme dans ses écrits, il s'exprimait toujours avec clarté et précision, montrant un souci constant d'être vrai, d'être sincère et juste, sans chercher à briller ni à éclipser qui que ce soit.

Il avait parfois des boutades et des mots qui révélaient la vivacité de son esprit :

Un jour, un jeune et pétulant fonctionnaire du Ministère de l'Agriculture rencontre le docteur Charcot dans un salon et lui dit :

— Savez-vous, commandant, ce qui manque à la brochette de vos décorations ? Le Mérite Agricole.

— Vous voulez vous moquer de moi. Je n'ai jamais rien fait en agriculture et vous seriez joliment en peine de trouver un motif.

— Vous croyez, reprend l'autre, mais bien sûr que si... et, très sérieusement, il ajoute : « avoir labouré les mers ».

— Pour y faire pousser des raves, réplique Charcot... charmé, croyez-moi, de vous avoir connu.

Quand, il y a dix ans, il fut cambriolé — on lui avait volé 4.000 francs et deux paires de chaussures — il refusa de porter plainte; il répondit au commissaire qui lui demandait de le faire :

— Pensez donc, mes voleurs doivent être de pauvres bougres qui n'avaient pas de souliers. Et ils ont fait montre d'une certaine délicatesse, ils ne m'ont pris que des chaussures usagées... (1)

Avant de devenir un « gentilhomme polaire », il professait à la Salpêtrière et, chargé des cours aux infirmières, il présidait à leurs examens.

— Je reçois toutes les jolies sans leur poser de questions, disait-il. Quant aux laides, je ne leur donne de bonnes notes que si elles sont vraiment très calées.

Quand, avec l'humour qu'il avait gardé du temps de ses études, il énonçait une telle disposition d'esprit, son entourage protestait, sachant bien qu'il ne s'agissait que d'une bravade.

— Mais si, mais si, répondait-il, ne savez-vous pas qu'un malade guérit beaucoup plus vite quand il est soigné par une jolie femme.

Sur les instances de ses amis, il avait, un moment, essayé de la politique. Il s'était fait successivement être conseiller municipal de Saint-Servan, puis conseiller général de ce canton. Il avait été bien vite excédé par les dis-

(1) Anecdotes rapportées par notre collaborateur R.-Y. Creston qui accompagne Charcot au cours de l'expédition de l'Année Polaire 1932-1933.

*Mercredi prochain si vous pouvez
La Postoffice à St-Servan; j'espère
y trouver un certain relatif bon
ici en rapport*

*Vendredi si vous avez des
amis bretons ou normands
repecheurs à Lézardou Creston
et me croirez volé bien
affectueusement*

R. Clevercap.

Autographe du Docteur Charcot.

cussions stériles, les irritantes questions sonnantes, les compromissions mêmes dont il était le témoin navré et impuissant et, ne pouvant, d'autre part, apporter à l'exécution de ses mandats tout le temps qu'il souhaitait, il n'en avait pas sollicité le renouvellement.

* *

C'est encore M. Paul Pléneau qui rapporte le fait suivant :

« Assaillis par une terrible tempête dans le voisinage du cap Horn, au cours de laquelle le Français déchira sa coque sur un fond de roche, nous arrivâmes, tant bien que mal, en Patagonie. Après deux ans d'absence, nous reprîmes contact avec la terre civilisée. Charcot me dit :

« — Tu vas partir. Il y a une station de télégraphie à 80 kilomètres. Prends un cheval et annonce en France notre retour.

« Il me donna une liste de télégrammes à envoyer et me recommanda de ne pas revenir sans les réponses. Trois jours plus tard, je rapportais trois dépêches, qui ne lui apprirent que deuils et ruines de secrètes espérances.

« — Quel malheur qu'on ne puisse pas se passer de rentrer en France! me dit-il avec stoïcisme (1). »

Cependant, les déceptions ne l'acablaient aucunement. On lui prête même ce mot :

— Je suis optimiste par hygiène !

Mot qu'il précisait ainsi :

— Depuis que notre vie est devenue une bataille quotidienne, l'optimisme nous est aussi indispensable que le tub. Que dirions-nous d'un général qui livrerait une bataille avec la certitude de la perdre ?

* *

Jean Charcot était un marin né. Tout enfant, il courait dans les rochers et partait sur des barques de pêche avec les moussaillons de son âge. Devenu jeune homme, à bord de son yacht, il n'hésitait pas à faire de longues randonnées sur les rivages bretons qu'il connaissait à fond.

Mais il n'entendait pas demeurer un amateur. Il voulait être un vrai marin et, puisqu'il ne lui était pas possible de « sortir de Navale », il serait tout au moins un officier de mer, un « capitaine ». Il s'astreignit à suivre les cours — pratique et théorie — d'une école de navigation et obtint le brevet qui lui donnait le droit d'être maître à bord d'une unité.

Ses connaissances en matière de navigation

(1) Cité par Philippe Roiland.

lui permirent, dès 1898, de publier en collaboration avec M. C. Clerc Rampal un *Manuel pratique de navigation estimée et observée*.

Pour répondre de toute sa volonté à l'irrésistible appel de la mer et de l'aventure, pour se familiariser aussi aux levers rapides des côtes et des fonds, il arme une goélette à ses frais et, en 1901, il croise aux Schetland, aux Hébrides et aux Féroé. Il pousse, l'année suivante, jusqu'en Islande et à l'île Jan Mayen,



Femmes esquimaudes (croquis de R.-Y. Creston).

en plein océan glacial, bien au delà du cercle arctique, où il est retourné huit fois depuis.

Avec le Français, il quitte Le Havre, le 15 août 1903, et c'est son premier voyage au Pôle Sud, le long hivernage à l'île Wandel, du 4 mars au 25 décembre 1904, l'établissement de mille kilomètres de tracé nouveau sur les côtes de l'Archipel de Palmer, de la Terre de Graham et des îles Biscoe.

Ah! Quelles sont émouvantes ces successives tentatives des grands navigateurs, à quelque nation qu'ils appartiennent, qui, par un travail tenace, arrachent ainsi, lambeau par lam-



Le « Pourquoi-Pas ? » par gros temps en mer d'Islande.
(Photo prise à bord par R.-Y. Creston.)

de Géographie en faisait le premier de ses vice-présidents et que l'Académie de Marine l'appelaient en 1929 à la présider. D'autre part, le gouvernement français, non content de promouvoir l'explorateur au grade de capitaine de frégate, lui octroyait successivement, dans l'ordre national de la Légion d'Honneur, les grades jusqu'à celui de grand officier, qu'il lui a conféré au début de 1934; il l'a en outre appelé à siéger aux Conseils de la marine marchande, des pêches, etc... (1)

Il n'est pas nécessaire de souligner ici la valeur des documents scientifiques rapportés par le docteur Charcot et qui ont permis l'établissement de nombreux ouvrages et mémoires. Quelques chiffres, toutefois, en montreront l'étendue : dix-neuf volumes ont été consacrés à l'expédition du Français en 1903; sept volumes se rapportent aux sciences physiques et 21 aux sciences naturelles pour la campagne du Pourquoi-Pas? en 1908-1910. C'est, on le voit, une véritable bibliothèque.

Mais, à côté de ces ouvrages, le docteur Charcot a publié bien d'autres livres, notamment les relations pittoresques des deux voyages du Français et du Pourquoi-Pas? dans l'Antarctique, la Mer du Groënland et Christophe Colomb vu par un marin, où l'auteur tire parti de son propre passé, de sa propre expérience, pour expliquer et commenter l'œuvre du grand Génois, en lui faisant peut-être même une part plus belle que la réalité... Arrêtons-nous sur une dernière anecdote.

(1) Henri Frédeux.

De même que les menus faits de la petite histoire aident si souvent à comprendre certains événements dont les causes secrètes échappent, le mot, l'anecdote illustrent par l'exemple et l'image la vie et le caractère des individus. C'était en 1917, au moment où, par toutes les voix de ceux qui ne voulaient pas que la France succombât, l'Etat demandait aux Français d'apporter dans ses caisses l'or dont ils disposaient.

Le docteur Charcot n'était riche que de gloire et, depuis longtemps, les « louis » qu'il avait possédés avaient été, par les siens, patriotiquement versés.

Un jour, en regardant l'impressionnante affiche d'Abel Faivre, le coq au louis d'or, il se demanda comment il pourrait, une fois de plus, répondre à son appel.

Quelques heures plus tard, en présence de Paul Pléneau, à l'un des guichets de la Banque de France, il déposait toutes les médailles d'or que les Sociétés de Géographie de Paris, de Londres, de New York, de Bruxelles, d'Anvers lui avaient solennellement décernées en reconnaissance de ses découvertes et de ses travaux.

C'est toute cette vie de dévouement à la science, cette vie de recherches inlassables et toujours désintéressées, cette vie vécue dans le devoir et qui demeurerait simple dans son auguste grandeur, cette vie dont la bonté a été la perpétuelle atmosphère, cette vie rude de marin que termina — entrée, de plain-pied, de l'action dans l'Eternité — la plus glorieuse des morts, au sein d'une mer farouche qu'il connaissait et qu'il aimait de toute son âme... c'est tout cela qui fait que le docteur Charcot demeurera pour les générations à venir l'un des hommes les plus nobles et les plus magnifiques de notre époque.

XXX.



Le dernier portrait du Docteur Charcot, pris à bord du « Pourquoi-Pas ? », alors qu'il donne à manger à la mouette qu'il avait rapportée du Groënland. A sa gauche, le naturaliste Jacques.

= ECHOS =

Souvenirs de voyage

J'ai été désagréablement frappé, au cours de la saison dernière, du mauvais goût de certains « souvenirs » offerts par les magasins à la clientèle touristique. J'en ai même fait l'observation à des commerçants de ma connaissance, qui m'ont répondu :

— Que voulez-vous, c'est la clientèle qui veut cela et pas autre chose. Commerçants avant tout, nous sommes bien obligés de lui fournir ce qu'elle désire.

Je me suis incliné devant une raison aussi péremptoire, tout en regrettant d'ailleurs qu'il en soit ainsi.

A la réflexion, je me suis demandé si ces objets ne devraient pas être soumis à un certain contrôle, si, par exemple, une commission composée de délégués des Beaux-Arts, de l'artisanat et des négociants eux-mêmes, ne pourrait pas obliger les industriels qui travaillent à la fabrication des souvenirs de voyage, à lui transmettre leurs projets, afin qu'elle les conseille, leur indique ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire dans ce genre.

Tout le monde y trouverait son avantage, le fabricant le premier. Ce serait l'élimination certaine de la camelote étrangère qui concurrence honteusement l'industrie régionale et dont, à part quelques inévitables erreurs qu'il est facile de corriger, la production demeure à l'abri des critiques qui s'adressent à maints objets que des touristes, dépourvus de sens artistique, croient être d'origine locale.

La lutte contre le mauvais goût des souvenirs de voyage ne peut que servir la cause de l'art et la cause du tourisme.

HOÛT.

Encore le baptême des navires

M. Bernard Roy, infatigable chercheur, a encore retrouvé une tradition nantaise relative au baptême des navires.

Il y a une dizaine d'années, conte-t-il, un vieil antiquaire de Nantes me présenta une superbe coupe en argent ciselé, trouvée dans le sable du milieu même du port par le personnel d'une drague.

Il s'agissait d'une coupe de mariage du xvii^e siècle, une petite merveille.

A cette époque, les protestants de Nantes se mariaient toujours à bord de navires, dans le port. Pourquoi? Pour qu'il n'y eût pas de compromission sur un territoire alors essentiellement catholique. Quelques instants avant la cérémonie nuptiale les fiancés répandaient le contenu de deux coupes de vin fin sur le pont du navire, puis jetaient les coupes par dessus bord, dans le fleuve.

Ce geste ne faisait que rappeler celui du doge de Venise qui, chaque année, à bord du Buccenture, brisait sa coupe et en jetait les morceaux à la mer.

Spartiates bretons

La vaillance des chefs mourant à leur poste sur la passerelle du Pourquoi-Pas? illustre d'un nouvel exemple le stoïcisme des marins bretons.

On n'a pas oublié, à Paimpol, l'histoire de ce capitaine Hamon, demeuré, lui aussi, à son poste de commandement, malgré la maladie qui devait l'emporter.



La Croix des Veaux à Ploubarlanec. (Photo Hamonic.)

Déjà souffrant au moment où sa goëlette, la Marie-Léopoldine était partie pour l'Islande, il n'avait pas voulu résilier son engagement. Au cours de la traversée, le mal s'aggrava et à peine arrivé sur les lieux de pêche il dut s'aliter. Ses matelots lui proposèrent de le débarquer à Reykjavik, où il sut, du moins, trouver les soins et les secours les plus indispensables. Il refusa, non sans hauteur :

— La place d'un capitaine, dit-il, c'est à bord de son navire... Et d'ailleurs, vous autres, vous n'avez pas à savoir si je suis malade ou bien portant...

Et il fit toute sa campagne de pêche, passant la plus grande partie des jours étendu, quasi-mourant sur un matelas, au pied du grand mât, la tête appuyée à un rouleau de cordages.

La *Marie-Léopoldine*, sa pêche terminée, revint à Paimpol. Le capitaine était à bout de vie ; il prit congé, avec une simplicité toute spartiate, de son navire et de ses hommes. On le transporta du navire dans un canot et du canot dans un char-à-bancs du pays qui l'attendait. Il rendit à l'armateur ses comptes, reçut ses félicitations pour les beaux résultats de sa pêche, puis s'achemina vers sa demeure.

Huit jours après, dit Anatole Le Braz, qui a conté le fait, le capitaine Hamon expirait, avec une belle tranquillité stoïque, louant la destinée d'avoir permis qu'il revît encore une fois la terre natale et s'estimant assez heureux, puisqu'il avait pu accomplir jusqu'au bout son devoir.

Un député qui sait nager

Alors qu'il gagnait le port côtier d'Étel, à bord d'une pinasse, le député de la 2^e circonscription de Lorient, M. Firmin Tristan, capitaine au long cours, maire et conseiller général de l'île de Groix et président de la Fédération des Pêcheurs de l'Atlantique, fit un faux pas et tomba à la mer.

L'accident se passait dans le dangereux chenal de la citadelle de Port-Louis, à l'entrée de Lorient, où les courants sont violents.

Une embarcation se précipita, mais d'un geste amical le parlementaire remercia ses sauveteurs. D'une nage puissante et souple, il regagna sa pinasse distante de cinq cents mètres et dignement il reprit la barre de son bateau devant les marins enthousiasmés de la belle performance de leur représentant au Parlement.

La vierge au nid de merle

Au cœur de la forêt de Rennes se trouve, au centre d'une clairière, une humble croix de bois mutilée par les ans, mais toujours honorée; chaque année de nombreux pèlerins viennent y déposer fleurs et couronnes. À côté s'étend, parmi des roches grises, une nappe d'eau assez profonde où se reflète la verdure des chênes séculaires.

Une légende, qui a pourtant son fonds de vérité, veut que l'eau de ce petit étang guérisse les fièvres les plus pernicieuses. On l'appelle la Fontaine de Saint-Raou ou Saint-Ion. Toujours, d'après la légende, Raou était un chasseur fameux. Or, il arriva que dans une lutte contre une horde de sangliers, son cheval prit peur, s'emballa et vint se précipiter dans cette nappe profonde où il se noya ainsi que son cavalier. L'eau est limpide et au fond le sabot du cheval s'est marqué sur la pierre et on aperçoit l'empreinte. Le cavalier était noble Raoul de la Fustaye, disciple du célèbre Robert d'Arbrissel qui évangélisait le pays par des prédications merveilleuses. Raoul devint lui-même un apôtre, tout en conservant son rang et l'amour de la chasse.

Il fonda dans la forêt de Rennes une abbaye, à Saint-Sulpice, et mourut le 6 août 1129. Il y fut inhumé et fut canonisé par la foi populaire.

Les ruines admirables de l'église existent toujours, le lierre leur sert de ciment; la chapelle gothique, aux fines nervures paraît défier l'injure du temps. Elle fut consacrée à la Vierge « au nid de merle » et voici pourquoi : « Un petit pâtre, voulant dénicher des merles, trouva, dans un nid, une minuscule statue de la Vierge que tous les oiseaux venaient, à l'heure de l'Angelus, saluer par leurs chants joyeux. Le petit pâtre porta la statuette dans un lieu plus digne d'elle, mais elle revenait toujours au lieu plus digne de mousse, et pour éterniser ce miracle, les ciseleurs de granit breton érigèrent la chapelle dont les ruines admirables devraient attirer les touristes.

Le désintéressement d'un héros breton

Urbain-Mathurin Bouvier-Destouches, lieutenant en premier dans les grenadiers à cheval de la vieille garde était né à Rennes. Trois jours après l'entrée des Français à Moscou, le 16 septembre 1812, l'incendie ayant éclaté pendant la nuit, Napoléon envoya des détachements dans les différents quartiers de la ville pour enrayer les progrès du feu et secourir les habitants. Bouvier-Destouches, accompagné de quelques grenadiers de la Garde se rendit en hâte, au palais du prince G., dont il parvint à éteindre l'incendie et à sauver d'immenses richesses. En reconnaissance de cette action, le prince vint lui offrir un plateau de vermeil magnifique chargé de vaisselle d'or. « Acceptez ce présent, lui dit-il, mon ser, enfouissez-le et, lorsque tout danger d'incendie sera écarté, nous le retrouverez. »

« Non, répondit notre Breton, je n'accepte rien, la seule récompense d'un soldat français est d'avoir accompli son devoir. » Le prince insiste en lui exprimant sa gratitude. Bouvier, alors, saisit le plateau, le jette dans la Moskova en lui disant : « Remarquez bien l'endroit, prince, quand l'ordre et la tranquillité seront rétablis vous le ferez repêcher. »

Ce brave officier breton n'a rapporté de ses nombreuses campagnes que la gloire d'avoir combattu loyalement et d'avoir versé son sang pour la France. Il prit sa retraite après avoir eu les dix doigts amputés à la suite de la désastreuse campagne de Russie.

C. L.

Pour chasser les lousp-garous

Voici ce qu'écrivait en 1886, dans la Revue des traditions populaires, M. H. du Cleuzion :

« J'ai relevé, il y a quelques années, sur une vieille poutre provenant de l'Abbaye de Bon-Repos, en Cornouaille, l'inscription ci-dessous. Elle est écrite en caractères du XV^e siècle, près d'un écusson losangé, avec bordure pleine, sans indication de couleurs.

AN MATERI AN TUD IAH IHS
EPEFRED ER AT. AT. AT. GARU
GOUDE HOU HOU TET EN VET MAN
DIVEZ PEP, ON AN. EN AN MARU

Cette poutre est actuellement placée dans une pauvre chaumière du village de Saint-Triphine, non loin de Saint-Nicolas-du-Pélem.

On ne connaît pas exactement le sens du mot : « MATERI » ; il semble, ici, vouloir dire quelque chose comme la « formule ». C'est peut-être l'expression particulière de ce genre d'inscription. Voici la traduction de cette prière : *La formule de l'homme bien portant en Jésus-Christ, est toujours : At at at bien portant en Garou, après hou hou sortez de ce monde et contre le Garou, on an en an, il est mort !* Ce qui semblerait vouloir dire que pour chasser le lousp-garou, il faut dire quatre fois la syllabe at, deux fois le son hou, hou, et quatre fois : on an en an, pour obtenir la disparition du malin esprit.

Le mot de Cambronne

C'est le titre de la nouvelle pièce de Sacha Guitry. Le hasard, qui est un dieu malicieux, a voulu que la première de cette comédie coïncide avec le vingt-cinquième anniversaire d'Henry Houssaye qui consacra tout un livre au mot fameux, livre dont les conclusions prudentes sont que Cambronne a



Le général Camborne (gravure dant de 1834.)

toujours nié avoir prononcé la phrase qu'on lui prête : « La garde meurt et ne se rend pas ! » et le mot, sur la beauté (?) duquel Victor Hugo a écrit dans les *Misérables* plusieurs pages tricolores et romantiques.

À ce propos, la réplique d'un « liti » nous revient à la mémoire :

— Comment, disait l'enfant du faubourg, Cambronne aurait-il dit : « La gare demeure... » puisqu'à cette époque les chemins de fer n'existaient pas encore ?

Ainsi que nous l'avons déjà écrit, ici même, Camborne, retiré à Nantes, avait épousé une Anglaise, Mary Osburn, personne aussi vertueuse que puritaine.

Or, il y a quelques années, à une exposition de souvenirs de 1815, parmi les objets exposés, figurait une montre ayant appartenu à Camborne et qui portait gravée cette mention : « Montre offerte par la Vicomtesse Camborne à son mari le jour où celui-ci lui jura n'avoir pas dit le mot. »

Ce serment conjugal, qui n'était probablement qu'un pieux mensonge, n'empêcha pas Camborne, à la fin d'un banquet qui lui était offert, en 1830, à Nantes, de risquer un demi-aveu :

— Non, je n'ai pas dit : « La garde meurt et ne se rend pas » ; sommé de déposer les armes j'ai répondu quelques mots, moins brillants, certes, mais d'une énergie plus naturelle.

Ceci n'empêcha pas de graver, en 1845, sur la statue élevée à Nantes au vieux grugnard, la phrase désormais historique. Un procès en résulta. Les héritiers d'un camarade de Camborne, le général Michel, la revendiquèrent pour leur père et allèrent même demander au Conseil d'État que l'inscription fût effacée. Le Conseil, réservant sagement le fond de l'affaire, n'admit pas leur réclamation.

Les choses en sont là !

Vieux dicton malouin

Autrefois à Saint-Malo, il y avait une expression employée pour ralloter les personnes orgueilleuses aimant à ce qu'on vantât leurs mérites. On disait d'elles :

Il faudrait l'encenser comme saint Jean de la Grille.

Voici l'origine de cette expression : Avant la Révolution, à chaque office de la cathédrale où brailait l'encens au chœur, le prêtre célébrant donnait trois coups d'encensoir en se tournant vers le tombeau de saint Jean de la Grille. Sous le règne de Louis XV, vers 1751, l'abbé Manet raconte dans ses *Grandes recherches inédites* qu'une dame de Rennes placée près du tombeau s'imagina que les trois coups d'encensoir lui étaient destinés. Se levant aussitôt, elle exécuta vers l'officiant trois belles révérences et s'exclama ensuite de la politesse du clergé malouin envers les dames.

Rendons à César...

Dernièrement, M. Jeannoty, le président du Sénat, évoquait le mot prononcé, il y a quelques mois, par lui : « L'autorité ne se demande pas ; elle se prend ! »

Et il confessait que c'est un autre mot de Villiers de l'Isle-Adam qui le lui inspira.

Quand l'auteur d'« Axel » fut candidat au trône de Grèce, il écrivit : « Un trône ne se demande pas ; il se prend. »

BIBIZ.



L'Islande : la croix indique les lieux de la catastrophe du « Parnok-Pax 2 ».



Les Sept Croix, en Plélan-Péit, sur la route de Dinan à Jogan.

Au secours des vieux calvaires

Joyaux de pierre, parures de granit, dont se constelle notre chère Bretagne, les vieux calvaires ne sont pas aimés seulement de ceux qui prient... Les artistes les moins croyants, les littérateurs les plus impies, les passants qui ne songent point à se signer devant eux, les saluent cependant, à leur manière, comme le témoignage artistique le plus original et le plus précieux de l'âme bretonne éternelle...

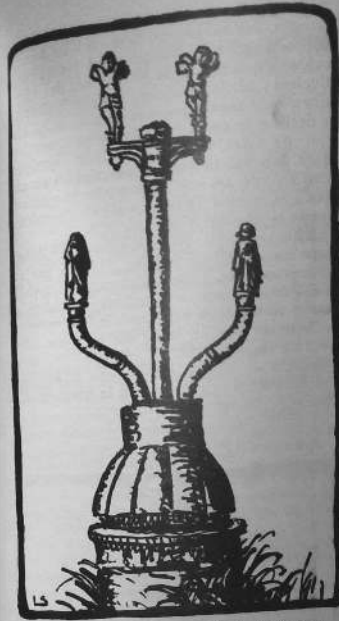
Quand on quitte la terre armoricaine, pour s'enfoncer au cœur du pays de France, on s'aperçoit que l'on change d'atmosphère, à quantité d'indices, certes, mais le premier, et le plus frappant, c'est la disparition progressive des calvaires.

La route, jalonnée de poteaux indicateurs, de poteaux électriques et de poteaux-réclames, n'est plus marquée du poteau de la Croix, et ne connaît plus que les emblèmes de la vie matérielle... Et le dilettante le moins religieux, le touriste le plus éloigné de toute pratique, ne peut s'empêcher de constater que quelque chose de grand a disparu... C'était beau, ce pays breton, où presque tous les carrefours étaient plantés du signe de la prière, prolongeant ainsi le mystère du chemin inconnu du mystère de la route infinie! C'était curieux, ce pays breton, où la région la plus déserte, habitée par un calvaire ancien, faisait, du moindre talus d'herbe rase, le socle d'un chef-d'œuvre de sculpture!... Dans toute la France nous retrouverons à présent les mêmes bornes-fontaines et les mêmes distributeurs d'essence, les mêmes dispensateurs de lumière et de renseignements pratiques... mais, nulle part, nous ne reverrons les mêmes calvaires! Nulle part ils ne sont aussi beaux, ni aussi nombreux!

Nulle part, autant d'imagiers habiles n'ont taillé dans le roc de pareilles figures, et n'ont déployé autant de fervente imagination, — disons tout bonnement de génie — pour reproduire, de façons si variées, ce thème, entre tous simple, entre tous monotone, du Crucifié sur son poteau de supplice!

Les plus célèbres de ces calvaires sont de véritables arcs de triomphe de la foi... Ce sont des monuments qui grouperont des scènes entières... Mais ceux-là, devenus monuments « historiques », ne sont pas ceux qui nous préoccupent aujourd'hui.

Les autres, plus ignorés, disséminés dans les régions les plus obscures, moins importants aussi, quant à la taille, ne laissent pas pourtant que d'être tout ensemble des bijoux de candeur et de recherches compliquées... Sur une seule croix, souvent, l'artiste a voulu faire figurer tous les attributs du culte et de l'Évangile... Les anges et les larrons n'ont pas suffi à son ciseau : il lui a fallu ajouter les saintes femmes et les apôtres, la vigne et le blé, l'hermine et le Sacré-Cœur, les clous et la couronne d'épines, l'agneau pascal et le ciboire, les grimaces de Satan et l'hermétique dessin des anneaux celtiques... On sent qu'il ne s'est arrêté que faute de place! Et, malgré tout, cette profusion d'emblèmes est généralement harmonieuse... On ne retrouve pas, dans les vieux calvaires, les fautes de goût qui déparent certains des plus nouveaux... Le sens de l'équilibre était-il inné chez nos ancêtres?... Certaines croix anciennes (comme celle d'Irvillac, par exemple), sont des coups d'audace merveilleux, des chefs-d'œuvres de grâce pure! Certaines croix « mérovingiennes », mono-



Calvaire de N.-D. de Lorette, à Irvillac (XVII^e siècle)

lithes, sont émouvantes autant que les plus vieux dolmens...

Toutes ces croix, tous ces calvaires, ne sont pas seulement le témoignage d'une vie religieuse intense : ils sont les témoins, si riches et si sûrs, des civilisations défuntées...

Un pays, qui en possède de tels, se doit de jalousement les conserver... Or, ils tombent : on ne les relève pas!

La foudre, ou le vent, abat le fût de l'un, ou découronne l'autre de ses anges, et l'homme, au lieu de réparer le sacrilège des éléments, ne fait qu'y ajouter de nouveaux sacrilèges...

Un paysan prend la pierre du socle pour consolider une barrière...; un nouveau riche s'en autorise pour se saisir sans façons d'une figure sainte à demi-brisée qui ornera la rocaille de son jardin...; un Américain achètera, pêle-mêle, ce qui reste, pour compléter, dans son hall de Boston, ou de Chicago, sa collection de vieilles pierres...

Ecartelée, dépecée, morcelée, l'image sacrée disparaît du carrefour breton. Le chevron de

Citroën, ou la silhouette de Bibendum, le remplace, quand ce n'est pas l'horrible pergola en zinc d'un apéritif connu! Le croyant et l'artiste se désolent. Le touriste aussi. Et c'est un libre-penseur qui m'a dit, l'autre jour :

« Ne croyez-vous pas qu'une Société des Amis des vieux calvaires serait, pour le moins, aussi utile que celle des Amis des vieux moulins?... Je reviens d'Auray... J'ai rencontré, sur ma route, entre Baud et Pontivy, le calvaire de Port-Arthur. Si l'on n'y veille, il va, lui aussi, disparaître. Le Père Éternel et le Saint-Esprit, dont il était surmonté jadis, comme la plupart des calvaires du Morbihan, se sont écroulés et brisés en partie... Il vaudrait d'être réparé! Ne pourrait-on le faire classer?... Et n'êtes-vous pas plus désignée que moi pour en lancer l'idée... »

(Le même nous faisait remarquer qu'il ne serait pas moins opportun de s'intéresser, du point de vue artistique, aux calvaires neufs, et de fournir aux tailleurs de pierre des modèles nouveaux, inspirés par exemple de l'art celtique ou de l'art catholique moderne, afin d'arrêter la désastreuse production de calvaires « en série », dont un modèle unique, tiré déjà à trop de centaines d'exemplaires, menace de hanabiser bientôt toute la Bretagne... Mais ceci est une autre question!)

Si, de tout cœur, je fais mienne cette idée, du moins m'en voudrais-je d'en usurper l'inspiration à cet « ami » des vieux calvaires, que ne poussait aucun souci de religion... A l'heure où la violence des convictions politiques est en train d'annihiler le passé religieux et artistique de l'Espagne, il est réconfortant de constater qu'en France il est des « mécréants » suffisamment libéraux pour séparer leur cause de celle des Béotiens et des Vandales!

C'est pourquoi j'ai immédiatement transmis ce vœu au directeur dévoué de Bretagne, homme impartial s'il en est, et désireux de grouper autour de son effort généreux les Bretons de tous les clans, pourvu qu'ils soient épris de la beauté de leur Bretagne... M. O.-L. Aubert, acquis d'avance à toutes les initiatives de ce genre, a chaudement approuvé celle-ci. Mais ce n'est pas assez : il faudrait qu'elle prit corps et devint action... C'est pourquoi j'en appelle, aujourd'hui, à tous ceux qui peuvent et doivent collaborer à cette tâche...

J'en appelle d'abord aux érudits, et, en particulier, à M. de la Messelière, qui possède de si riches documents, ayant dessiné toute la Bretagne de jadis, et à Fanch Gourvill, qui prépare, déjà, je le sais, une très intéressante anthologie de nos vieux calvaires...



Calvaire de Port-Arthur, tel qu'il était autrefois.

J'en appelle à nos grands artistes, Maurice Denis, Armel Beaufils, Lemordant, Quillivic, Renaud, Mathurin Méheut, Xavier de Langlais, — pour n'en nommer que quelques-uns — qui sont incapables de rester indifférents à notre geste.

J'en appelle à tous nos écrivains, et principalement, à ceux que je crois deviner d'accord avec nous sur ce point : Jean des Cognets, Auguste Dupouy, Jeanne Perdriel-Vaissière, Florian Le Roy, François Ménez, Claude Der-venn, Pierre Guéguen, Madeleine Desrozeaux, et tant d'autres !

J'en appelle encore à nos hommes politiques, dont certains, j'en suis persuadée, soutiendront notre idée ne fût-ce que dans l'intérêt touristique de leur région.

J'en appelle à la Presse et aux Mécènes fortunés, capables de nous aider à parvenir à notre but, sans oublier, bien entendu le clergé breton, et bien qu'il ne soit pas question ici de faire œuvre « cléricale », mais avant tout bretonne.

J'en appelle, enfin, à tous les lecteurs de Bretagne, catholiques ou non, en leur demandant de m'adresser directement tout ce qui peut se rapporter à la protection des vieux calvaires : photos ou dessins de calvaires en ruines, qu'il serait possible de relever, photos ou dessins de calvaires intacts, qu'il conviendrait de faire classer. A défaut, quelques lignes donnant le nom, la description du calvaire en vue, les critiques ou les suggestions nées à la lecture de cet appel : tout servira à grossir le dossier nécessaire...

L'effort collectif, du reste, ne doit pas décourager les initiatives privées. Tel qui, par ses propres moyens, s'étant souvenu qu'un vieux Christ mutilé sert de montant d'échafier au champ voisin de sa propriété, le fera remettre en honneur sur le bord de la route, sans attendre la constitution officielle de notre « Société », celui-là, certes, sera le meilleur ami de nos vieux calvaires et le premier et le plus actif de tous nos adhérents !

Marie-Paule SALONNE.

(Illustrations de Louise Salone.)



Calvaire de Port-Arthur (état actuel).

OPINIONS

Ar en Deulin

Dibunanab vient de rééditer *Ar en Deulin (à genoux)*, le livre admirable qui contient les poèmes de Jean-Pierre Calloc'h. A propos de cette réédition, le poète Yves-Gérard Le Dantec écrit dans la Revue des Deux Mondes :

Il y a dans le sacrifice de Jean-Pierre Calloc'h un saisissant alliage d'abnégation, de foi et de désespérance ; mais surtout on y sent vivre l'âme d'un vieux pays de France dont nulle épreuve ne peut entamer la vigueur têtue, non plus que la démenée des flots n'est capable d'effriter sensiblement le granit de ses côtes. Car, je le répète, c'est pour la Bretagne éternelle en même temps que pour la grande patrie que cette poitrine immaculée s'est offerte à l'envahisseur. Le beau géant vannetais, le chaste paradis qu'en une autre ère sa double foi eût rendu invulnérable (en somme, ne reste-t-il pas invincible comme la race qu'il incarnait?), ce loup de mer, qui montait à l'attaque en brandissant une hache d'abordage, laisse, en guise d'exemple et de testament, un chef-d'œuvre sans analogue, le *Quart de nuit aux tranchées*. Hymne d'orgueil et d'humilité tout ensemble, veillée d'armes et prière, ce chant ne peut être rapproché que de la tragédie grecque et des liturgies grégoriennes ; et sa noblesse s'impose despotiquement à quiconque est digne de saluer l'ascension d'une idée transfigurée par l'action et par l'amour. Ici encore, comme partout, le texte français garde sa valeur d'envoûtement physique :

— Je suis le matelot au bossoir, le guetteur — qui va, vient, qui voit tout, qui entend tout. La France — m'a appelé ce soir pour garder son honneur — Elle m'a ordonné de continuer sa vengeance.

— Je suis le grand veilleur debout sur la tranchée. — Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais : — L'âme de l'Océan, sa terre, ses filles et ses fleurs. — C'est toute

la beauté du monde que je garde cette nuit.

— J'en paierai cher la gloire peut-être ? Et qu'importe ? — Les noms des tombés, la terre d'Armor les gardera. — Je suis une étoile claire brillant au front de la France. — Je suis le grand guetteur debout pour mon pays.

Ainsi transcrites littéralement, mais par un lettré pourvu d'une double culture, les rudes harmonies de l'alexandrin breton conservent une structure hexamétrique, laquelle admet l'usage intermittent d'une sorte d'hypermètre, de prolongement syllabique. On croit entendre ici les inflexions graves de l'accent que conservent presque toujours les Bretons dans l'élocution du français ; sans doute est-ce pour cela que cette prose rythmée garde le prestige des vers et se lit comme un cantique dont la psalmodie ne serait pas monotone. A l'inverse de Mistral, qui s'appliquait, dans sa version française, à sacrifier la littéralité à une correspondance trop facile des sons dans deux langues jumelles, Calloc'h paraît s'être efforcé, à cause de la dissemblance entre son idiome local et la langue nationale, de recréer une musique accessible aux oreilles latines. Grâce à cette réussite exceptionnelle, l'auteur de *Ar en Deulin* n'est plus seulement notre premier poète celtique contemporain ; il a conquis le rang de vrai poète français.

Yves-Gérard LE DANTEC.

Chateaubriand, Madame Récamier et les mémoires d'Outre-Tombe

Parlant du très beau livre de M. Maurice Levallant dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, M. Jean des Cognets écrit dans la page littéraire de l'Ouest-Eclair :

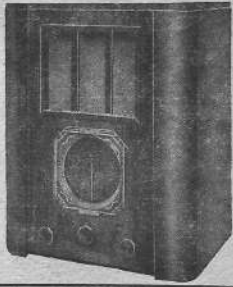
Ah, que faire, qu'entreprendre, où chercher le refuge et l'espérance d'une décevante revanche sur la disgrâce et l'oubli ? Une seule

chance lui reste : achever ses *Mémoires* dont il n'a composé encore que des morceaux détachés, et au feu de son génie que les années n'ont pas refroidi, avec ses souvenirs, ses passions, ses rêves, ses divinations, fandre l'airain de sa propre statue, indestructible aux siècles !

Mais comment trouver la force de mener à bien, dévoué, délaissé, sans appui, cette tâche surhumaine ?... Il releva sa tête accablée par les coups du malheur, et « il vit debout, à son côté, son ange » inspirateur et consolateur : Juliette Récamier, — la divine Juliette.

Elle l'avait aimé d'amour — à lui seul elle avait consenti, « la tête perdue », éblouie de son prestige souverain, le sacrifice complet de ses pudeurs de femme, si jalousement défendues à travers tant d'orages. Elle lui avait accordé ce don d'elle-même qu'elle avait refusé d'échanger contre la couronne de reine de Prusse, et qu'elle s'était interdite de consentir à ceux même qui avait conquis son cœur. S'avait-elle pas écrit à Chateaubriand, un jour du printemps de 1819 : « Mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous » ? Elle avait cruellement souffert par lui, comme toutes celles qui lui ont ouvert leurs bras. Après Pauline, Delphine, Natalie, Cordélia, à la suite de toute cette théorie d'amantes sombrées dans la tombe ou le délire, elle manqua de périr de chagrin et la dernière et la plus malheureuse ». Et cependant Chateaubriand était bon, mais inconstant, et il portait en lui ce terrible égocisme du génie, pour qui tous les êtres sont des proies.

« Mais quoi ! Il faut l'aimer quand même ! » Avec cette douceur patiente, cette adresse et flexible ténacité des femmes, elle s'ingénia à élever jusqu'aux plus sombres hauteurs de l'immolation parfaite et de l'amitié égarée, son amour pour l'instinct égaré, et qu'elle voulait unique. Elle ne vécut plus que pour Chateaubriand, elle ne voulait plus être belle, et bonne, et sage que pour lui, elle oublia le reste du



SUPER-LUMEN

L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant, crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »

DEUX FOIS MOINS DE TRAVAIL GRÂCE À CURÉMAIL



...ET QUELLE ÉCONOMIE !

Économie de temps, économie d'argent.
Il faut très peu de **Curémail** pour faire
briller baignoires, lavabos, ustensiles d'émail
et d'aluminium, et quelques minutes seule-
ment pour obtenir un éclat éblouissant.
Une boîte dure très longtemps, même en
l'employant chaque jour. Et son prix est
tout à fait modeste comparé aux services
rendus.

CURÉMAIL
PRODUIT BUHLER

LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE À COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : **G. DURAND**

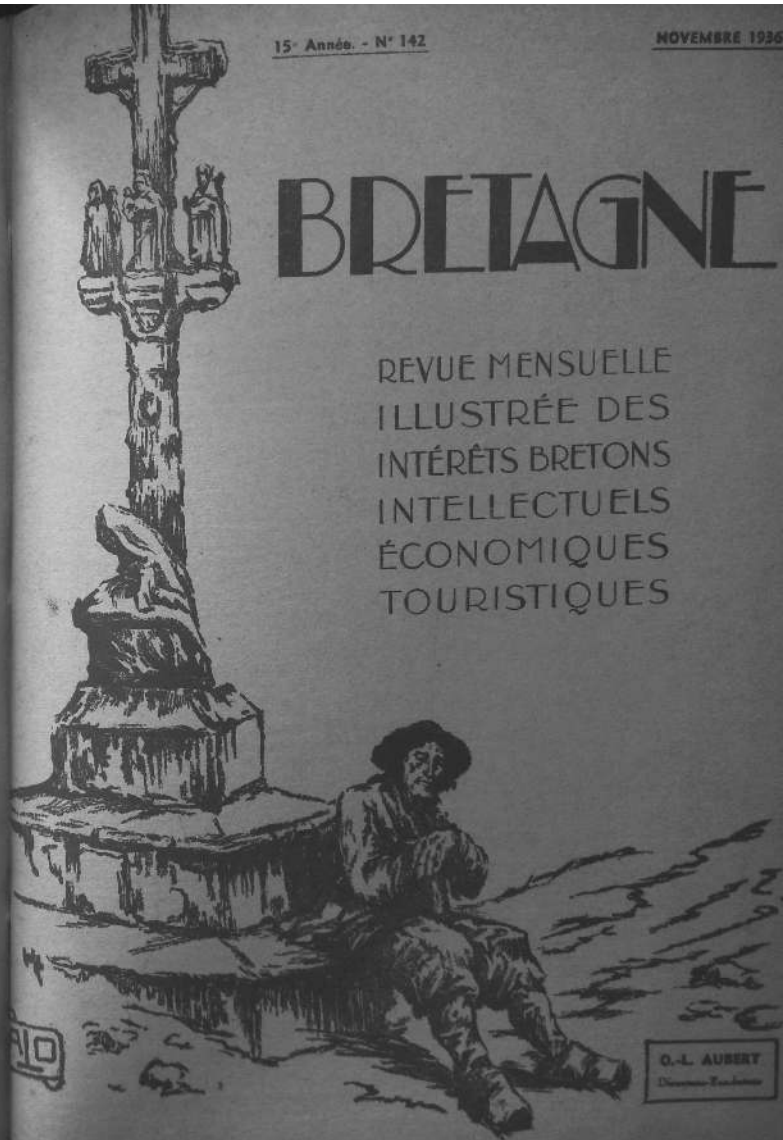
Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRESENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

15^e Année - N° 142

NOVEMBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE DES
INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS
ÉCONOMIQUES
TOURISTIQUES



G.-L. AUBERT

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne

PARAISANT TOUS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 142 (Novembre 1936)

LE PROLONGEMENT DE L'EFFORT, O.-L. AUBERT. — LES CHATEAUX EN BRETAGNE, Auguste DUPOUY. — LE PAVILLON DE LA BRETAGNE, Etienne BOTRAGEZ. — ECHOS, BREIZ. — LE PEINTRE DE RAVETON, L. VAUGARNI. — DUGUAY-TROUIN, ROI DES CORSAIRES, H. P. — DINARD, STATION HYDROMINERALE, Paul LE JAMTEL. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — DANS LES LETTRES BRETONNES. — L'ARTISANAT DANS LE NORD ET NORD-OUEST DE LA BRETAGNE, J. MOTTHEAU. — ERWENING PLOUILIO, conte de André ROUAULT. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

DEUX FOIS MOINS DE TRAVAIL GRÂCE À CURÉMAIL



...ET QUELLE EFFICACITÉ!

L'action de Curémail est immédiate et radicale. Grâce à lui l'émail de votre évier, de votre lavabo et de votre baignoire devient éblouissant. Curémail permet aussi le nettoyage parfait de l'aluminium et de tous objets émaillés : casseroles, cuisinières, etc... Il ne contient aucun acide, n'abîme pas les mains et ne laisse aucune odeur.

CURÉMAIL
PRODUIT BUHLER

ce doit Prenez ou couchez une infusion de



THÉ CHAMBARD
Purgatif Dépuratif laxatif

Composé de feuilles et de fleurs médicinales sélectionnées le **THÉ CHAMBARD** favorise l'évacuation de la bile, entretient le fonctionnement régulier de l'intestin, purifie le sang.

Pharmacies et Drogueries

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

15^e Année. - N° 142

NOVEMBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 231-20



De Rennes. Vieille Bretonne (photo Vézinaux). Voir l'article page 331.

Le prolongement de l'effort

L'EFFORT accompli par les provinces françaises pour participer à l'Exposition de 1937 aura-t-il un lendemain qui le prolongera ? La question s'est posée sérieusement dans les milieux régionalistes qui souhaitent ardemment que de cette fête grandiose de la technique et des arts — des lettres aussi — se dégage autre chose qu'un beau souvenir.

Nous avons, maintes fois déjà, indiqué ici que le but de l'Exposition n'est pas de distraire mais d'instruire, de montrer par des présentations appropriées ce que les différents peuples et pays ont réalisé dans le domaine de l'art, de la science, de l'industrie, depuis le début du siècle, et, plus particulièrement, depuis 1925.

Ce programme a permis à nos provinces de prendre une juste conscience de leur valeur, de procéder à l'inventaire de leurs possibilités. Et leurs richesses, comme leurs espérances, leur sont apparues plus grandes encore qu'elles ne les supposaient.

Ces provinces se rendent compte aujourd'hui que l'élan qui les a entraînées dans cette voie nouvelle doit se poursuivre, et qu'il importe pour elles de déterminer au plus tôt les conditions et moyens du prolongement désiré. Le problème, quelle que soit sa complexité, est de ceux qui méritent de retenir l'attention. On comprendrait mal que l'opinion l'accueillît avec indifférence.

Le moment présent, où les conditions de vie changent pour ainsi dire quotidiennement, où le monde entier se modifie économiquement, se transforme socialement, favorise peut-être mieux que tout autre la conception d'une évolution traditionnelle, que seconderaient les bonnes volontés, que dirigeraient les esprits éclairés, pour lui conserver un caractère original, conforme, chez nous surtout, à l'idéal et au tempérament des individus. C'est en agissant avec sagesse, en abandonnant ce qui, sans inconvénient, peut disparaître du passé, — comme on élague des branches mortes — que jailliront des sèves fécondes, que naîtront des forces nouvelles, sèves et forces indispensables à la lutte efficace contre les outrances d'un internationalisme qui n'a que déjà trop contaminé cette noble et fière beauté française, que nous aimons pour elle-même, pour sa

variété, faite de tous les reflets intimes de nos pays, si divers d'âmes et d'aspects.

C'est en réfléchissant à cela que de nombreuses régions, au lieu de l'édifier en décor, avaient envisagé de construire leur pavillon en dur. Elles espéraient alors créer au cœur de Paris une maison solide, où leurs originaux se seraient trouvés dans un cadre de chez eux, où leurs artistes, leurs industriels, leurs artisans, leurs penseurs aussi, se seraient groupés pour exposer en permanence leurs œuvres, leurs productions, en entretenant, par une sorte de mouvement perpétuel, un véritable et agissant foyer de moderne activité et de préparation pour l'avenir.

Depuis, la suggestion a pris corps sur un autre plan. Un groupe s'est en effet formé pour édifier dans la capitale une Maison des Nations et des Provinces, qui offrirait à chaque Etat ou Région des salles où seraient présentés les progrès accomplis sur leur territoire, dans l'ordre économique et dans l'ordre social.

En attendant, ne serait-il pas utile de conserver ces comités où, pour une œuvre déterminée, sans arrière-pensée, se sont associés les meilleurs représentants des élites spirituelles et laborieuses de chacune des régions.

Ils poursuivraient leur mission en organisant régulièrement, à des époques fixes, des manifestations de caractère régional, d'où serait exclu, comme il l'est de l'Exposition de 1937, le pittoresque inutile, c'est-à-dire tout ce qui ne porterait pas la marque d'une évolution rationnelle en rapport avec l'esthétique moderne.

Ces Comités auraient, pour première tâche, l'impérieuse obligation de préparer par la parole et par l'action toutes les éducations qui peuvent épurer le goût des masses, toutes les activités appelées à répondre aux aspirations de celles-ci. Par l'étroite collaboration de la pensée et de la matière, de l'art et de la main-d'œuvre spécialisée, serait ainsi assurée, partout, la pérennité de l'amour du beau.

La vie apparaîtrait de la sorte aux générations futures comme une suite logique où les valeurs et les vertus traditionnelles de la race deviendraient les bases indiscutables du progrès dans les possibilités régionales.

O.-L. AUBERT.



Château de la Roche-Cayon, depuis Fort-Lalate

Les Châteaux en Bretagne

ILS ne sont pas de ceux que des têtes de beaucoup de foi bâtissent en Espagne : ce sont des châteaux réels, d'une réalité solide et le plus souvent massive — notre bon granit aidant, voire notre schiste. Oui, même quand ils se présentent sous forme de ruines. Car une ruine bretonne a la vie dure, à moins de quelque intervention lapicide : voyez Trémazan, Tonquédec, Kergournaedec'h, Sucinio. Le vent d'Ouest a beau souffler en tempête sur leurs vieilles pierres en partie disjointes, elles tiennent, et c'est merveille de voir, parfois, en quel audacieux équilibre. Les gelées peuvent écailler le tuffeau, mais, sauf exception, les châteaux de Bretagne ignorent le tuffeau. Et puis, il ne gèle pas beaucoup sous notre climat. Il pleut davantage : mais la pluie, funeste aux charpentes, est sans action sur ces dures murailles. Du moins ne leur nuit-elle que par la végétation dont elle les enveloppe et les pénètre. Mais qui regretterait ces fourrures de lierre ?

Ruineux ou restaurés, ils étaient dignes, ces châteaux, d'intéresser au écrivain et un artiste. C'est fait — non pas absolument pour la première fois. L'écrivain est M. Florian Le Roy, et

l'artiste M. Pierre Le Trévidic. Ils ont droit à nos meilleures félicitations. M. Le Trévidic nous donne la vingt-cinq gravures sépia de haut style, pleines de vigueur et d'expression, où les ombres, généreusement distribuées, font chanter à point les lumières, à moins qu'elles n'accaparent toute la masse architecturale, par un de ces effets de contre-jour qui donnent au squelette des bâtisses anciennes — maisons de plaisance ou de défense — tant d'accent. Voyez, par exemple, son Sucinio. Si l'on avait à exprimer un regret, ce serait celui qu'une technique aussi large ne puisse guère donner l'impression du matériau. Granit ou pierre blanche, c'est tout un pour elle. Qu'il s'agisse du château de Brest — pur granit — ou de celui du Besso, construit en calcaire coquillier, elle ne fait pas la différence. Or, dans la réalité, notre œil ne réagit pas devant une masse calcaire, devant la falaise de Dinant comme devant celle d'Étretat, devant la pierre de Notre-Dame du Folgoët comme devant celle de Saint-Etienne, à Caen. On peut dire que la pierre bretonne a plus de couleur et, à volume égal, de profondeur. Mais comment le burin rendrait-il cela ? Il faudrait recourir au pinceau.

Château de Kérourzé, XV^e siècle, en Sibin (Finistère)

A ces images de logis vétustes, dont plusieurs ne sont plus que des cadavres, M. Florian Le Roy associe un texte des plus vivants, et qui les ressuscite au besoin. On lui reprochera peut-être d'avoir, çà et là, un peu joué de sa propre verve, abusé de son ingéniosité d'écrivain. Il a, surtout au début (mais l'avant-propos d'Alphonse de Châteaubriant donne le *la*), des pages presque trop scintillantes pour nous introduire dans la *genry* assez rugueuse de l'ancienne Bretagne, où la galanterie d'un d'Espinay était tout de même l'exception. Mais M. Florian Le Roy trouverait sans doute de quoi répondre. Il dirait, notamment, que son dessin n'était pas de nous donner un Guide analytique, mais de traduire, pour lui comme pour nous, dans sa complexité d'origine, la méditation d'un homme cultivé, sachant voir et sentir, particulièrement instruit des annales de sa province et capable de reporter son impression présente sur le passé, pour mieux en secouer la poussière, pour le délivrer de sa moisissure. Bref, une injection de sève dans l'histoire régionale, et dans l'intérêt même de cette histoire. Car l'histoire gagne toujours, quoiqu'en paraissent penser de trop nombreux professionnels de l'histoire, à n'être pas figée.

En ont-ils vu, des tragédies, les sombres murs de quelques-uns de ces châteaux! M. Florian Le Roy en a rappelé quelques-unes, à commencer par celle de Gilles de Bretagne, nouée au Guildo et dénouée, par la mort atroce du héros princé-

pal, dans un réduit de la Hardouinaye. Il a rappelé les pires heures de Sucinio, ce château bâti pour la joie ducal — *Souci n'y oi* — sur la « bonne terre de Ruy », comme écrivait en 1636 Dubuisson-Aubenay, qui ajoute : « Il a deux beaux parcs de haute futaie; au Nord, il a un étang d'eau douce et, entre cette eau et le petit parc occidental, un beau jardin; à allées de lauriers. » Mais déjà ses « grosses tours » étaient « en mauvaise réparation de couverture ». C'est par là, on le sait, que commence quatre fois sur cinq la décadence.

Le livre de MM. Florian Le Roy et Pierre Le Trévidic ne prétend pas, et ne pouvait prétendre tout dire. Il y a beaucoup de châteaux bretons, beaucoup de maisons nobles dont il n'enregistre ni l'aspect ni l'histoire. Mais l'exemple est donné, dans son secteur. Moi qui opère surtout en pays bigouden, quels vénérables vestiges j'ai vus ou revus l'été dernier! Manergo, Lestiala, Kerfllen, Trévily, Trévinou, Lesnarvor, et l'imposant Penquellenec, si bien caché, au bout de pistes raboteuses, dans le bocage de Peumeril, autant de gentilhomnières converties en fermes ou doublées, quand elles ne sont plus habitables, de logis paysans. On pourrait décupler cette liste, et multiplier le total en allant de canton en canton. Depuis Frémerville, d'ailleurs, les éléments

de l'inventaire ont été à nouveau étudiés, notamment par notre si regretté Louis Le Guennec, qui, pour en écrire, savait joindre à tant d'érudition tant de cœur. Qui ressentait plus vivement l'injure faite à de vieilles pierres belles à regarder et pleines de souvenirs? Un jour il me conduisit à Lesergué, qui fut l'abri d'Autret de Missrien, notre généalogiste du grand siècle, et le berceau de Mgr de La Marche, le dernier des évêques de Léon; je le vis tout navré devant le progrès du délabrement. S'il avait pu m'accompagner, en septembre, jusqu'à Guernévez, compagnon, qui n'a jamais été aussi illustre et en Plomeur, qui n'a jamais été aussi fâcheuse que la dernière châtelaine avait assez fâcheusement embelli, nous nous serions désolés à deux en constatant la rapidité de certaines décadences. Toits crevés, exhibant leurs chevrons dénudés, pourris, ferrailles rongées de rouille, vitres brisées, persiennes battantes, et tout un parc détruit, avec sa fraîcheur, ses secrets, sa beauté, et sept ans seulement, pas un de plus.

pour ce désastre! J'avise deux paysans désolés — c'est dimanche — et je les prends à témoin d'un abandon si blâmable. Hé! ce sont les nouveaux propriétaires. Réparer? Entretien? « Les sous manquent », me dit l'un d'eux. Je n'insiste pas, sachant la crise qui sévit sur nos paysans, et soupçonnant que l'achat n'a peut-être pas été pour eux une fameuse affaire, mais je me dis que les acquéreurs de biens nobles ne traitent pas toujours en pères de famille leur acquisition, et qu'après tout il leur est bien difficile de la traiter ainsi; ce n'est ni dans leurs moyens ni dans leurs goûts.

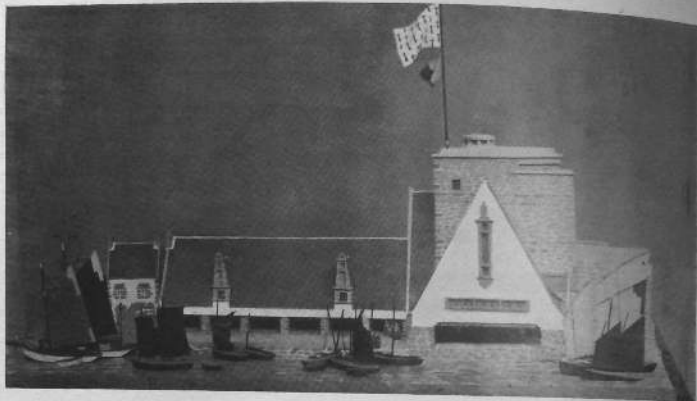
Acceptons l'inévitable et consolons-nous autant que possible de la décripitude d'un logis coté en feuilletant son mémorial.

Auguste DEPOUY.

Illustrations de Pierre Le Trévidic, extraites du livre de Florian Le Roy « Châteaux de Bretagne » (Editions Henri Defontaine, Rouen).



Château de Josselin



Façade sur la Seine du pavillon de la Bretagne à l'Exposition de 1937 ;
Architectes : MM. Ch. Couasson, Penher, Liberge et Ferré. (Maquette G. Garnier, décor Xavier Haas.)

LE PAVILLON DE LA BRETAGNE

L'art de nous reproduisons en fête de cet article représente la façade de la Maison de la Bretagne qui donne sur la Seine.

Le développement de cet ensemble mesure au total 75 mètres de longueur. A droite de la tour, des escaliers extérieurs permettent d'accéder à la plate-forme qui couvre la voie de Versailles à la berge même. Ces escaliers séparent la Bretagne de la Vendée-Annis et Saintonge.

La tour carrée, aux allures de bastion, mesure une hauteur de 23 mètres, le pignon qui se détache blanc sur le mur de fond atteint 17 m. 50.

C'est dans la salle de rez-de-chaussée qui s'ouvre sur la Seine et qui mesure 20 mètres de longueur sur 7 de profondeur, que se trouveront d'un côté la présentation de l'agriculture et, de l'autre, celle de la marine marchande et de la pêche. L'estacade en avant de la berge permettra d'amarrer bisquine, sinago, thonier et barques de pêche, pour former un véritable petit port.

Les portiques qui suivent abritent un vaste hall de 32 mètres de longueur. C'est là que se trouveront l'artisanat vivant et le comptoir, où seront mis en vente les répliques des meubles et objets exposés par les artisans et les industriels.

A l'extrémité des portiques, c'est la note pittoresque du débit breton, de la boîte à matelots, composé d'une maison à deux étages et d'un appentis, le tout au fond d'une courrette surélevée et bordée par un muret semblable à ceux qui entourent les levées sur certaines places des villages bretons. C'est dans ce bar que sera établi le comptoir de dégustation où l'on pourra boire le muscadet, les cidres et les eaux-de-vie du pays et déguster en même temps les fruits de la

mer, les galettes bretonnes et les crêpes dentelle.

La tour principale que prolonge, pour rejoindre le quai d'Orsay, la galerie qui a pour assises la dalle de la voie de Versailles, forme, sur la Seine, le fond de la salle d'honneur qui ne mesure pas moins de 33 mètres de longueur et 12 m. 50 de largeur. Elle se divise en quatre parties : le péristyle, la salle des activités, la salle de la pensée et la salle de l'art religieux.

L'étage intermédiaire est affecté au tourisme, aux appartements synthétiques : appartement familial de quatre pièces modernes (Haute et Basse-Bretagne), salle briéronne, cabine de capitaine à bord d'un paquebot. Cette salle se prolongera par un galerie de 33 mètres sous les hauts combles du portique, qui est réservée à l'artisanat : meubles, bois tournés, poteries, faïences, dentelles, produits bretons de toutes sortes, alimentaires et autres, etc., etc.

De l'avis des services d'architecture du centre régional, le pavillon de la Bretagne, tout à la fois régional et moderne, est certainement l'un des plus originaux qui aient été établis. Tout l'honneur de cette réussite revient à nos architectes qui ont su triompher des difficultés d'un terrain particulièrement accidenté, et plus spécialement au jeune chef de cette vaillante équipe, M. Charles Couasson, qui a su trouver en MM. Penher, Liberge et Ferré des collaborateurs compréhensifs et dévoués. Tous quatre ont donné l'exemple, que suivront demain les sculpteurs et les peintres, de cet esprit de discipline et d'abnégation qui permet seul de réaliser en commun de belles choses. Il faut les en féliciter.

Etienne BOURGEOIS.

= ECHOS =

Le rôle social de l'écrivain

Les Jeunesses Littéraires, dont le siège est à Ancenis, se proposent de réunir, en vue d'une action positive, l'élite de la jeunesse lettrée, avec, comme moyens de propagande, les réunions périodiques, les conférences, les concours littéraires.

La présence de notre collaborateur et ami, Jacques Pöhler, à la tête de ce groupe, en garantit le sérieux et lui vaut de notre part un surcroît de sympathie.

Des sections existent d'ailleurs à Nantes, Saumur, Lorient, Lille, car les Jeunesses Littéraires, nées aux confins de la Bretagne et de l'Anjou, dans la patrie même de Joachim du Bellay, n'entendent pas demeurer dans les limites étroites d'une région déterminée. Elles n'auraient pas le droit de se dire jeunes si l'euthoustaïsme et l'indolence leur faisaient défaut.

Le bulletin de l'association nouvelle a, comme premier manifeste, ouvert une enquête sur le rôle social de l'écrivain, plus particulièrement à l'égard de la jeunesse. Le sujet est varié, mais, sans doute afin d'éviter qu'il ne déborde le cadre que lui assignent les dirigeants, ceux-ci ont pris la sage précaution de le fixer, en donnant comme exemple un passage de la préface que Paul Bourget a placée en tête du Disciple :

A UN JEUNE HOMME

« C'est à toi que je veux dédier ce livre, jeune homme de mon pays, à toi que je connais si bien quoique je ne sache de toi ni ta ville natale, ni ton nom, ni tes parents, ni la fortune, ni tes ambitions, — rien sinon que tu as plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, et que tu vas, cherchant dans nos volumes, à nous les aînés, des réponses aux questions qui te tourmentent. Et des réponses ainsi rencontrées dans ces volumes dépend un peu de ta vie morale, un peu de ton âme, — et ta vie morale, c'est la vie morale de la France même; ton âme, c'est son âme. Dans vingt ans d'ici, toi et tes frères, vous aurez en main la fortune de cette vieille patrie, notre mère commune. Vous serez cette patrie elle-même. Qu'auras-tu recueilli, qu'auras-tu recueilli dans nos ouvrages? Pensez à cela, il n'est pas d'honnête homme de lettres, si chétif soit-il, qui ne doive trembler de responsabilité... »

À notre avis, il n'y a pas grand chose à ajouter à ces lignes. Elles apportent au problème posé une solution toute trouvée. Elles sont bien plus une conclusion qu'un thème d'enquête. Ce n'est donc pas tant le sujet à traiter qui est intéressant ici que le fait qu'il a été choisi par des jeunes qui se rendent compte que, de nos jours, la littérature tend de plus en plus à s'écarter de son triple rôle : distraire, éduquer, entretenir au fond du cœur la part d'idéal qui est indispensable à sa vie morale.

HOBL.

La légende de l'île Calot

L'île Calot est située à un kilomètre environ au nord de Carantec. Elle possède sur sa partie orientale de gros blocs erratiques à profondes rainures dont les archéologues n'ont encore pu déterminer l'origine ni la destination. Ces blocs offrent l'aspect de grosses têtes échevelées. On s'est demandé si ce ne sont pas des pierres à sacrifices, car sur la plupart d'entre elles ces rainures profondes partent d'une sorte de cuvette centrale. Ceci est de l'archéologie.

Voici la légende : « Certain jour, les habitants de l'île (c'était au temps des premières incursions des Northmen) virent une flotte de bateaux danois qui cinglait vers leur petit pla. Se prosternant, ils supplèrent la Sainte Vierge de les protéger « a furore Normannorum ».



Carantec : au loin le château du Taurou et l'île Calot

En débarquant, les pirates furent saisis de stupeur. L'île était hérissée de soldats résolus à se défendre. Au plus vite, ils regagnèrent leurs bateaux et s'enfuirent à toutes voiles.

La Vierge Marie avait miraculeusement changé en guerriers les innombrables fougères qui recouvrent le sable des falaises.

Une chapelle fut alors construite pour commémorer cet heureux événement. Au xv^e siècle, on édifia la jolie petite église gothique qui remplaça l'oratoire précédent.

Sous la vieille statue de Notre-Dame de Calot est inscrit ce distique breton qui, sur trois prières, doit en exaucer une si on les récite avec foi :

Iron Varia Calot
Dilivrit omp a Danot.

En français : « Madame Marie de Calot, délivrez-nous du Danois. »

Laënnec, inventeur du vers libre

Le docteur Pierre Lemay présente dans *Les Nouvelles Littéraires* le père de l'auscultation comme un « poète libre inattendu ».

Déjà, dans ce même sujet, publié une étude de M. Auguste Dupouy où celui-ci rappelait que Laënnec s'était adonné à la poésie, suivant en cela l'exemple de son père, grand amateur de bouts-rimés et de madrigaux. Mais les notes de M. Pierre Lemay ne font aucunement double emploi avec l'étude de notre collaborateur et voici l'une des fables qu'il cite :

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Le vieillard étant mis en terre,
Chaque frère suit son inclination :
Le cadet obéit aux conseils de son père,
L'aîné remplit d'ambition,
De ses Lares fuyant la présence importune,
Veut aller à la cour essayer la fortune.
Le nouveau courtisan, d'abord, est accueilli,
Il se voit de chacun fêté, aimé, chéri,
L'on s'entend bien, le tout en apparence,
Par des soumissions, il marche à la puissance,
Pour réussir, il n'a plus qu'à vouloir,
La fortune bientôt se fixe en son manoir.
Mais, malgré ce destin prospère,
Le parent se souvient de son frère.
A son village il court le chercher :
De son pouvoir, dit-il, tu n'as qu'à disposer,
Change cette vile chumière
Contre un hôtel dont le luxe brillant
Te fasse oublier la misère,
Viens! — Ami, dit le manant,
Content de son modeste asile,
Je laisse aux ambitieux
Les palais somptueux
Qui décorent la ville.
Ici, je goûte en paix de tranquilles plaisirs,
Ces bûches, ces prés, cette verdure,
Ce clair ruisseau, son doux murmure
Suffisent à tous mes desirs.
Je suis heureux et je préfère
De vivre libre en travaillant
Que d'être Crésus en rumpant.

Sans doute si Laënnec n'avait compté que sur son œuvre poétique pour que son nom ne fût pas oublié...

Une chapelle qu'il faut sauver

A l'une des dernières réunions de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, M. Bourde de la Rogerie a attiré l'attention de ses collègues sur le couvent de Bonne Nouvelle, actuellement occupé par l'autorité militaire. Il y a là des choses délicieuses que nul n'est admis à visiter, tel le corps de logis prioral, avec sa tourelle en encorbellement, que coiffe une poivrière, ses fenêtres tantôt cintrées, tantôt à pilastres. Les fenêtres en arcades du réfectoire ne sont pas moins remarquables. Entre les seconde et la troisième, une baie murée remplace l'escalier donnant accès dans la chaire élégante du lecteur, sous son archivolte surbaissée.

Partout, des piliers soutiennent des arcades bouchées, le cloître est entier mais morcelé. Entièrement également est la chapelle dite du vœu ou se fiancèrent Anne de Bretagne et Charles VIII.

Les militaires n'ont-ils pas à Rennes des bâtiments importants, aux trois quarts vides, où ils pourraient transporter leur magasin d'habillement, pour rendre libres ces beaux vestiges, témoins d'un passé qui ne manque pas de grandeur historique.

Au moment où des sommes importantes sont, au titre des grands travaux, inscrites au budget des monuments historiques, peut-être serait-il possible d'obtenir l'argent nécessaire pour rendre au couvent de Bonne Nouvelle son aspect originaire et la Ville trouverait là le cadre désirable pour un musée d'histoire de Rennes et de la Bretagne.

Encore le serpent de mer

(On en a reparlé ces temps derniers, ainsi qu'on le fait tous les ans. Mais après avoir mis tout un pays en émoi à son sujet, on s'est aperçu qu'on avait pris pour un monstre plus ou moins antédiluvien, une jeune fille qui, surprise à se débattre dans le creux d'une falaise, s'était sauvée en ne voyant découverte.

A vrai dire, les serpents de mer et les monstres de la famille de celui du Loch-Ness, ont maintes fois défrayé la chronique. Voici par exemple ce qu'on pouvait lire dans les *Affiches du Maine* du 16 juin 1788. Et l'auteur de cette réduction, on le verra, ne manquait ni d'imagination, ni de fantaisie.

DESCRIPTION D'UN MONSTRE MARIN
TROUVÉ A LA FIN DU MOIS D'AVRIL DERNIER
DANS

LES ROCHERS DE LA BAYE DU DOULGUEUN,
PRÈS DE LA POINTE DE CHEF-MOULIN,
A L'ENTRÉE DE LA RIVIÈRE DE LOIRE,
PAR DES GENS QUI TIRAIENT DU VAIRICH.

« Ce monstre épouvantable et curieux est de neuf pieds de longueur et de la grosseur environ d'un hiérion. Sa tête, beaucoup plus grosse que celle d'un taureau, en a la forme et les oreilles, et porte deux cornes énormes, dont l'une est droite et l'autre recourbée comme celle des bœufs. Entre ces deux cornes est une excroissance charnue et découpée, imitant une couronne, assez semblable à la crête d'un coq; et au-dessous, un seul œil, d'une grandeur prodigieuse. Sa queue, extraordinairement fendue, est armée d'un triple rang de dents et de deux défenses de sanglier. Son cou est garni d'une longue et épaisse crinière de lion. Son corps, tout couvert d'une peau aussi dure que celle du chien de mer, est percé sur deux pattes avec des griffes, et se termine en queue de poisson, avec deux nageoires en pattes d'oie.

« Cet animal singulier a été trouvé expirant et déchiré en différents endroits; ce qui fait croire que la mer l'a ballotté sur les rochers, ou qu'il s'est battu contre quelque autre monstre. On avait entendu pendant la nuit, sur la côte, d'affreux mugissements. Un bateau pêcheur qui s'en est emparé l'a vendu à un capitaine du Nord, qui sortait de la rivière de Nantes. »

Les gardes-côtes en Bretagne

Au XVIII^e siècle, les gardes-côtes de Bretagne comptaient vingt capitaineries. Une ordonnance de Louis XVI, en date du 13 décembre 1778, les supprima et les remplaça par cent compagnies de canoniers, commandées par un capitaine et un lieutenant et composées chacune de deux sergents, quatre caporaux, quatre apocintés, trente-neuf canoniers et un tambour, en tout cinquante hommes. Ces cent compagnies formaient vingt divisions, chacune sous les ordres d'un capitaine, chef de division.

Ces divisions étaient ainsi réparties : Dol, Matignon, Saint-Brieuc, Lanvollon, Tréguier, Lannion, Pleslin, Saint-Pol-de-Léon, Lesaevren, Saint-Renan, Landerneau, Châteaulin, Pont-Croix, Quimper, Quimperlé, Hennebont, Vannes, La Roche-Bernard, Saint-Nazaire, Pornic.

L'inspecteur général était le comte de Saint-Pern, lieutenant-général des armées du roi, à Quimperlé, et les commissaires M. Petiet, à Rennes, et M. de Kerliviot, à Lorient.

On trouve encore en maints endroits sur nos côtes les vestiges des casernes où logeaient les gardes-côtes canoniers. Ceux-ci s'élevaient à côté des fours à boulets qui, solidement construits, ont mieux résisté aux atteintes du temps et des intempéries. Quelques-uns, comme celui d'Erquy, sont particulièrement bien conservés.

La culture du pommier en Bretagne

Pourquoi la Bretagne, qui cultive de la pomme à cidre renommée, produit-elle si peu des pommes à couteau? Quand on voit sur les marchés des grandes villes les fruits qui nous viennent du Canada, plus jolis que bons d'ailleurs, on se rend compte des sommes énormes — elles se chiffrent par millions — que pourraient, chaque année, encaisser nos cultivateurs, s'ils voulaient s'en donner la peine. Il y a de ce côté toute une croisade à entreprendre, toute une éducation à faire. Cette action devrait en outre pousser à la plantation des pommiers dans certaines régions de Bretagne, notamment sur les flancs de l'Arrbéc.

Jusqu'à 250 mètres d'altitude, qui est la moyenne hauteur de Pêchins bretonne, le froid n'est pas assez rigoureux pour interdire la constitution de vergers qui donneraient d'excellents résultats.

Les espèces, dites tardives, ont le grand avantage d'échapper à l'action des dernières gelées de mai, préjudiciables à la floraison, et mûrissent en octobre. Elles prospéreraient très certainement dans les terrains laissés jusqu'alors à l'abandon. Il y aurait sans doute quelques précautions à prendre, mais elles-ci n'imposeraient pas un effort très grand et les cultivateurs de nos campagnes retrouveraient largement, avec ces pommiers de deuxième saison, la rémunération de leur labeur.

Nous croyons d'ailleurs savoir que les Chantiers d'Agriculture de Bretagne se préoccupent de cette importante question et que des essais vont être tentés sous peu.

Vous qui partez pour Saint-Pol

Au cours des concerts que le Cercle Celtique de Nantes a donnés en Bretagne, ces temps derniers, l'un de ses membres, M. J. Kergrist, a révélé au public une chanson qu'il a recueillie en Léon, et dont le caractère populaire est plein de saveur et de charme.

Bien marqué

1er Ct

Vous qui partez pour Saint-Pol,
Rappor-tez m'en quel-que ga-ge. Un oi-seau pris au pas-sa-ge. U-ne bru-yè-re du sol.
Au ver-sant de la mon-tagne se-ront fleu-ri-s tous les houx. Ah! quand pour-rai-je en Bre-ta-gne, danser au son des bi-nious.

I

Vous qui partez pour Saint-Pol
Rappor-tez-m'en quel-que ga-ge :
Un oi-seau pris au pas-sage,
Une bruyère du sol,
Au ver-sant de la mon-tagne
Se-ront fleu-ri-s tous les houx,
Ah! Quand pour-rai-je, en Bre-tagne,
Danser au son des bi-nious!

II

Et dans le bourg où jadis,
On me vit enfant et père,
A celle que j'adorais,
Portez ces présents chéris.
Au retour de la campagne,
Nous lirons des liens bien doux.
Ah! Quand pourrai-je, en Bretagne,
Danser au son des binious!

III

*On est heureux au foyer
Que nous laissa notre père :
Les contes de la grand'mère
Suffisent pour l'épayer.
Puis, une tendre compagne,
Des enfants sur les genoux.
Ah! Quand pourrai-je, en Bretagne,
Danser au son des blinoux!*

A quelques détails près

Dans un précédent numéro de *Bretagne*, Charles Chassé, infatigable chercheur, a montré la part que tient la Bretagne dans l'œuvre d'Alexandre Dumas père. Il a notamment rappelé le séjour que l'auteur des *Trois Mousquetaires* fit à Roscoff, où il s'était rendu sur les conseils de son docteur.

On sait que le grand écrivain n'était pas très regardant sur le bien fondé de ses affirmations historiques. Ne fait-il pas l'un des principaux personnages de la *Reine Margot* se promener sous les arcades du Louvre, qui ne furent construites qu'un siècle plus tard.

Charles Chassé nous signale aujourd'hui que dans une lettre adressée à Jules Janin et qui figure en tête du *Dictionnaire de cuisine*, que Dumas composa à Roscoff, celui-ci écrit que d'une fenêtre de l'Hôtel de Provence où il logeait, il contemplant le « viaduc de Morlaix à Brest » et d'autre part « un merveilleux

fouillis de maisons avec des balcons, des arbres poussant dans les gerçures de la muraille, des raveselles se balançant au-dessus d'une mare où venaient se baigner les chevaux ».

Mais que servirait d'en discuter et de chicaner.

Le centenaire de l'asile de Léhon

C'est en quelque sorte dans l'intimité qu'a été fêté, le 18 octobre dernier, le centenaire de la fondation de l'Asile de Léhon, des Bas foins, comme on dit le plus couramment à Dinan.

On sait que cet établissement, l'un des plus importants de Bretagne, tenu par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, est affecté aux aliénés. Ce n'était, au début, en 1836, qu'une modeste maison voisine de la non moins modeste chapelle des Sacrés-Cœurs, édifiée à peu de distance du village du Saint-Esprit, à un kilomètre de Dinan, où s'élève une jolie croix en granit du XIV^e siècle, très ornée à son sommet de sculptures et de statuettes, malheureusement mutilées sous la révolution.

Mais la petite maison a prospéré et est devenue, avec ses vastes bâtiments, son parc magnifique, sa remarquable chapelle dont les fins et élégants clochetons attirent les regards des passants, un asile qui compte près de 700 pensionnaires, auxquels se consacrent, avec un admirable dévouement, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

BREIZ.



L'église et l'entrée principale de l'Asile de Léhon, à Dinan, dont on vient de fêter le centenaire de la Fondation par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.



Dr Raveton : Le Berceau ; Salon de 1935

LE PEINTRE DE RAVETON

*O primavera, gioventù dell'anno!
O Gioventù, primavera della vita!*

D'abord il est jeune, très jeune. C'est banal, dira-t-on; d'accord, mais la jeunesse possède un charme souverain. Et tout le monde s'incline devant elle, et tout le monde la fête. Le vieillard morose et grognon lui-même la salue avec un sourire non équivoque, et si plein de choses, ce sourire! regrets, envie, admiration, confiance et espoir aussi en celui auquel les maîtres ont passé le flambeau.

Il s'appelle de Raveton. Normand de naissance et d'origine, les hasards d'une villégiature l'amènèrent à Cesson, après la guerre. Cesson, un cadre pour une idylle: la Tour et son magnifique paysage; les courbes gracieuses des côtes, la baie et la magie de ses aspects changeants. Et c'est là qu'il rencontre une compagne en tous points digne de lui. Je n'offenserai pas, j'espère, la modestie de M^{me} de Raveton en disant que ses rares qualités d'esprit et de cœur la prédestinaient à

cette union; âme vibrant à toutes les beautés, sensibilité profonde; accord merveilleux à une âme d'artiste. Et ce bonheur ne fut qu'un élan redoublé vers l'avenir, l'avenir toujours plein de promesses.

Destin affirmé de bonne heure. Remarqué presque au sortir de l'enfance par le bon maître humoriste Léandre (un compatriote), il est présenté par celui-ci à Pierre Laurens. Pierre Laurens! une des plus pures et des plus belles figures contemporaines; le peintre dont les chefs-d'œuvres ont marqué la période d'après-guerre. Qui ne se souvient de la toile: « Le fils », gloire du Salon de 1927 et qui fut l'objet d'une admiration universelle? du portrait de son père, Jean-Paul Laurens (aujourd'hui au Petit Palais)? de celui de M^{me} Charles Péguy, digne des plus grands primitifs?

Que l'exemple et les enseignements d'un tel maître aient fortement marqué au début l'art de Pierre de Raveton, il ne saurait en être autrement. Mais une forte personnalité

perce vite. Etre soi-même, être original n'est-ce pas la condition primordiale de toute valeur artistique? Pierre de Raveton n'y manque pas. A travers la distinction sereine, la haute spiritualité léguée par son maître, il est facile d'apercevoir dans ses œuvres la recherche profonde de la vie, la transcription incisive et puissante du réel.

Comment, dès lors, ne serait-il pas portraitiste? Il l'est donc et possède cette pierre de touche du talent, sommet de l'art : faire resplendir une âme sur une simple toile, une humble feuille de papier. Citons au hasard de son œuvre : une Cessonnaise; — Bretonne en prière (Salon de 1931) qui lui valut une médaille d'argent et le prix Théodore Ralli; — l'Adieu (Salon de 1932), récompensé par bourse de voyage, et enfin première médaille d'or au Salon de 1935 : le Berceau, vaste toile achetée par l'Etat pour le musée de Rennes; — puis encore un délicieux portrait de jeune homme en costume de Pontivy.



Portrait de jeune femme

Ajoutons que pour ce puissant peintre de la figure humaine, le paysage n'a pas de secrets.

Séduit, comme tant de maîtres, par les prestiges de la terre bretonne, il s'est épris pour elle d'un grand amour. Atmosphère marine : prisme toujours changeant aux nuances sans nombre; lichens revêtant toutes les pierres; gris savoureux et aux finesses déconcertantes; fortes, somptueuses, tendres ou sombres verdures, suivant les saisons; de cette gamme infinie Pierre de Raveton tire de vigoureux tableaux qui le classent au premier rang des paysagistes. En voyant certaines études de la baie de Saint-Brieuc, c'est avec grande justesse qu'on lui applique ces paroles du poète :

Et fixant l'eau, l'air, l'ombre et l'heure insaisissable
Sur une toile étroite, il a fait réfléchir
Le ciel occidental dans le miroir des sables.

Arrêtons-nous un instant devant « Le Berceau », toile qui tient une place fort honorable parmi toutes les grandes œuvres, gloire du musée de Rennes. Peinture superbe où les gens du pays, les gens de chez nous, les bons gens de Cesson, montrent si bien leur rustique noblesse et leur dignité de terriens. Enumérer toutes les qualités techniques de l'œuvre sortirait de notre cadre. Mais, après avoir admiré la grâce rayonnante de l'enfant centre du tableau, observons la physionomie du père de famille, l'homme qui est à gauche et en haut dans la composition. C'est un marin comme il en est à Cesson et sur la côte. Or, il m'a été permis de voir le dessin, l'étude qui a servi pour cette figure. Elle est d'une inexprimable beauté. De cette tête à la construction d'ailleurs puissante, l'artiste a su faire jaillir et rendre visible à tous les yeux une splendeur mystérieuse; c'est la joie, la fierté de la paternité et c'est autre chose encore qu'on ne sait dire : l'ineffable de l'art qui ramène l'esprit vers Dieu. Parlerai-je des qualités techniques de son métier? de la science et de la sûreté de son dessin? Je laisse ce soin à des compétences plus autorisées, mais je pense que lui seul pourrait dire ce qu'il doit au maître illustre qui guida ses premières études à l'Ecole des Beaux-Arts, j'ai nommé Louis Roger.

Sincérité intransigeante, sens aigu du réel, mais vol impétueux d'un esprit tendu éperdument vers l'idéal, voilà sans doute les caractéristiques de cet art. Avec M. de Raveton, que nous sommes loin de la fadeur, de la mièvrerie,

du joli conventionnel! La voilà bien résolue l'ère des peintres pour confiseurs, affectant de voir la vie exclusivement sous l'aspect d'une espèce d'Eden où Cydalise passait du bosquet au boudoir entre deux embarquements pour une Cythère de théâtre. Les jeunes s'en rendent compte : la vie n'est pas une fête. C'est un laboratoire et une arène.

Souffrance et joie, certitude et énergie, foi et pitié, voilà ce que proclame et proclamera notre artiste, de plus en plus haut, de plus en plus fort à mesure qu'il sera en possession plus complète d'un métier qui ne peut que s'affirmer encore.

Donc, sachez, Bretons et vous surtout, citoyens de cette bonne ville de Saint-Brieuc; sachez donc bien que parmi vous vit un artiste dont le jeune destin s'annonce très grand. Un artiste, il s'en rencontre assez facilement, des vrais, certes; mais un pur, un vrai de vrai, un cent pour cent, croyez-le : c'est rarissime.

L. VAUGARNI.

(Photos Vizavona.)



Breton de Pontivy

Les Bretons en Allemagne

Nous avons fait un beau voyage, tel est le sentiment des jeunes Bretons et Bretonnes que j'ai eu l'honneur de conduire cet été à travers l'Allemagne et la Hollande, si j'en crois les lettres aimables et vraiment enthousiastes qu'ils ont bien voulu m'envoyer après notre séparation.

Il est vrai qu'on n'avait pas encore fait un voyage de folklore de cette sorte. Pendant vingt-cinq jours nous avons été fêtés, hébergés, proménés, accomplissant à travers le Reich une étonnante randonnée, sans compter cette échappée de trois jours en Hollande.

Vingt Bretons ont participé à cette belle aventure, quinze Normands, quinze « Ile-de-France, neuf Basques, neuf Vendéens, six Bourbonnais. Nos compatriotes (est-ce un faible de ma part?) avaient donc la prédominance.

Vous dirai-je ma joie, moi qui étais en dehors du cortège, de les voir défilier si fièrement : les hommes en avant, têtes droites, garde orgueilleuse du drapeau à hermines, faisant sonner sur le pavé de Rhénanie, de Prusse ou de Bavière leurs solides peu-baz-

Venaient ensuite les filles de Bretagne dont les coiffes vogaient au rythme du cortège. Elles représentaient tous les clans d'Armor. Marie Fournis portait le costume seyant de Quimperlé, Rosen Jaffrenou celui de Carhaix, Marie Le Chauff celui de Vannes, René-Anne Le Floch celui de Quimper, Berthe Le Floch celui de Pont-L'Abbé et j'en passe...

En traversant les villes les groupes chantaient alternativement et soudain les gars de Bretagne reprenaient en chœur de vieux airs celtiques. Il y avait là Yann Morvan et Yves Le Bris, les deux lutteurs aux muscles d'acier, et les deux frères Le Yoyer à la solide carrure, et Limbourg taillé comme un chêne, et d'autres... d'autres encore.

Les Allemands disaient : « Les Bretons, race forte ! » Brizeux dut être content dans le cimetière d'Arzano !

A Hambourg, l'accueil fut inoubliable. Nous descendons de train. Un seul officiel sur le quai... Nous montons un escalier et soudain dans le grand hall, nous voilà entre deux haies de nazis en chemises brunes criant avec ensemble : Heil! Heil! et tendant le bras à la

romaine. Ils étaient quinze cents ! A la sortie de la gare, le peuple s'écrasait pour voir les Français. On nous arrêta devant un orchestre qui nous joua la *Marseillaise* après qu'un officiel nous eut souhaité la bienvenue.

En avant de notre drapeau national, que tenait un Basque dont sa race aussi peut être fière, j'eus l'honneur de répondre au nom de mes compatriotes.

Ce fut la première de cette quarantaine d'allocutions germano-françaises qui se succédèrent pendant notre séjour.

Le thème était toujours le même de part et d'autre : Nous voulons la paix. Nous la réaliserons par l'Union de la jeunesse des deux pays. Inutile de dire que nous avons soigneusement évité toute allusion politique. Je démens donc formellement que certains d'entre nous aient manifesté des sentiments autonomistes comme un journal breton l'a rapporté.

Nous avons constaté que, malgré sa politique unitaire, le Reich hitlérien attachait une très grande importance au folklore. Dans chaque ville « La force par la joie », organisation d'Etat qui peut correspondre à notre Ministère des Loisirs, mais avec d'autres

moyens d'action, étend la pratique des danses et des chants traditionnels aux ouvriers d'usine.

A Hambourg, toutes les nations étaient représentées. Devant nos yeux, des sociétés de folklore du monde entier se sont manifestées.

Nous avons certes à apprendre ! Qu'on me permette de faire connaître ma pensée sans fard : Nous avons perdu dans nos sociétés le vrai sens populaire, celui du rythme, celui du mystère. Les qualités que nous n'avons plus, d'autres peuples les possèdent encore : tels que les Autrichiens, les Bulgares, les Roumains ou les peuples baltes.

C'est une science et un instinct qui nous font défaut, mais certes cette condamnation n'est pas définitive. Nous pouvons progresser.

A Hambourg il y avait devant nous 60.000 spectateurs ! A Berlin, aux Jeux Olympiques, deux cent mille spectateurs !

A Berlin, les Bretons ont dansé seuls sous le feu des projecteurs : Ils ont mené la gavotte à une extrémité du stade où campaient quatre mille danseurs populaires de toutes les nations qui se produisirent tour à tour.

Guy LE FLOCH.



Hambourg : la délégation bretonne devant le monument aux morts. (Photo Colm, Hambourg.)



La ville de Saint-Malo, d'après une gravure de 1693.

Duguay-Trouin, roi des Corsaires

Après le désastre de la Hougue, la guerre de course se substitue peu à peu à la guerre d'escadre. Encouragés par l'exemple du roi et des ministres, les courtisans s'intéressent à l'armement des corsaires, mais le premier rang appartient sans conteste aux Malouins. L'évêque de Guémeuc fait porter à la Monnaie en 1693 le

trésor des Eglises et le chanoine Dupare, docteur en Sorbonne, rédige une consultation pour démontrer la légitimité de la course, quand elle a pour objet « le bien de l'Etat ». Organisée scientifiquement par Vauban, qui fait prêter aux corsaires les navires du roi, cette guerre, économique pour le trésor, cause à l'ennemi des pertes énormes. Dans le seul automne 1692 plus de cent prises sont conduites dans le seul port de Saint-Malo.

Le virtuose et l'animateur de cette guerre fut un ancien clerc tonsuré, moins sensible à la grâce qu'aux « premiers aiguillons de Mars et de Vénus », comme il le confesse lui-même ingénument dans ses Mémoires : René Trouin, sieur du Gué, qui immortalisera le nom de Duguay-Trouin.

Né à Saint-Malo le 10 juin 1673 d'un armateur et capitaine marchand qui le destinait à l'état ecclésiastique, il fit

ses humanités chez les jésuites de Rennes, puis à l'Université de Caen où il se signala surtout par son humeur batailleuse. La mort de son père lui permit de renoncer à une carrière embrassée par contrainte et sans attrait et de répondre à l'appel du large, entendu dès l'enfance, lorsqu'avec les gamins de son âge il prenait ses chats sur les embarcations du port. A seize ans il embarqua comme volontaire sur le corsaire la *Trinité*, dans lequel sa famille avait de forts intérêts.

Ses débuts furent pénibles et pendant presque toute la campagne il fut incommodé par le mal de mer. Courageux, têtue comme un Breton, il triompha de cette infirmité, de même qu'il sut vaincre l'impression d'effroi que lui causa, lors de son second abordage, la mort d'un camarade broyé sous ses yeux entre les deux vaisseaux.

A dix-huit ans il décide par son coup d'œil du sort d'un combat. Volontaire à bord du *Gréonéan*, frégate de trois cents tonneaux, portant vingt-huit canons, il suggère l'attaque d'une flotte de quatorze voiles, aperçue le 21 août 1691 au nord de la baie de Bantry et portant en batterie depuis quatorze jusqu'à quarante canons. « Ce ne sont que des marchands camouflés, dit-il, après les avoir



Duguay-Trouin



Monsieur Duguay-Trouin commandant le vaisseau le « Jason », environné pendant le calme par l'escadre anglaise, le 31 juillet 1705. La Fleur de Lys marque le vaisseau le « Jason » ; tous les autres sont anglais.

examinés avec ses lunettes d'approche. Ils ont beaucoup moins de pièces que de sabords. »

Sur ses instances le capitaine Le Goux attaque hardiment le navire commandant, le *Francis*, qui en un tournemain est conquis. Au moment de monter à l'abordage de l'*Europe* qui le suit, René Trouin tombe à la mer sans lâcher la manœuvre qu'il tient à la main. Repêché par les pieds, encore étourdi de sa chute et tout mouillé, il saute sur le pont ennemi, reçoit un coup de pistolet du capitaine qu'il abat d'un coup de sabre. Un troisième navire, les *Seven-Stars*, est enlevé de même ainsi que deux navires de charge. La nuit survint à point pour sauver le reste de la flottille anglaise.

A la suite de cet exploit René Trouin, à dix-huit ans, est nommé capitaine du *Danycan*, petit corsaire de quatorze canons et inaugure son commandement en s'emparant du château du comte de Clare et en brûlant, malgré la garnison de Limerick, deux vaisseaux échoués sur les vases. Désormais, malgré son jeune âge, il est classé parmi les meilleurs capitaines malouins et ses croisières fructueuses lui valent des commandements de plus en plus importants. En 1694, il obtient la *Diligente*, frégate de trente-six canons, avec laquelle, négligeant d'arborer son pavillon et portant en berne par dérision le pavillon britannique, il s'amuse par bravade à envoyer sa bordée au *Prince-d'Orange*, vaisseau de guerre escortant un convoi anglais, gasconnade qui devait lui coûter cher.

Quelques semaines plus tard, au large des Serlingues, il allait donner par un temps bouché, dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais et cinquante à soixante-dix canons ; blessé et mal secondé par son équipage, il succombait au nombre. Conduit à Plymouth, il eut d'abord la ville pour prison, mais le capitaine du *Prince-d'Orange* reconnut la *Diligente* et porta plainte contre la fanfaronnade des bordées tirées sans pavillon.

L'Amirauté, impitoyable pour ces délits contre les lois de la guerre, le fit mettre au secret dans un cachot gardé par une sentinelle. Une acoorte marchande, qui tenait un cabaret en face de la prison et à qui il avait su plaire, facilita son

évasion. Avec l'aide de son chirurgien et de son valet de chambre, libérés de circuler en ville, et la complicité d'un capitaine suédois qui fournit une chaloupe et des armes, il prenait le large le 18 juin et vingt-quatre heures après il abordait auprès de Tréguier.

Promu au commandement du *François*, vaisseau royal de quarante-huit canons armé en course, car il n'est pas de ceux que les armateurs laissent sans emploi, il prenait sa revanche en capturant en deux mois cinq navires chargés de sucre et de tabac. Le 3 janvier 1695, il attaque et enlève à l'abordage deux vaisseaux de guerre : le *Boston*, percé de soixante-douze sabords, mais portant seulement trente-huit pièces, et le *Non-Such* de quarante canons, ce dernier commandé par un des plus braves marins de l'Angleterre, Thomas Taylor, qui a fait prisonnier Jean Bart et Forbin, et a tapissé sa cabine de leurs brevets. Au prix de la moitié de son équipage il les a vengés.

Gratifié d'une épée d'honneur, présenté à la cour, René Trouin pendant toute la guerre de la Ligue d'Augsbourg, continue à courir sus aux ennemis : Anglais, Hollandais, Espagnols, multipliant les coups de mains heureux, rapportant à chaque campagne des prises considérables. Le 25 mars 1697, à l'ouverture de la Manche, avec le *Saint-Jacques-des-Victoires*, qu'il commande, amateleté de l'ex *Non-Such*, devenu le *Sans-Pareil*, et assisté de deux autres corsaires malouins qu'il décide à le suivre, il tombe sur un immense convoi anglo-batave, escorté par trois navires de guerre hollandais, et il enlève les trois vaisseaux de guerre et douze bâtiments marchands.

Le roi lui témoigna sa satisfaction en le nommant capitaine de frégate, mais la paix de Ryswick, signée le 20 septembre, l'arrêta au moment où il allait sortir du goulet de Brest avec six vaisseaux pour balayer les croiseurs britanniques qui infestaient la Manche.

Bretteur et querelleur, grand amateur du beau sexe, l'officier royal passa à terre quatre années oisives, dont l'événement le plus marquant fut un duel avec un de ses camarades qui l'avait frappé au jeu. La guerre de Succession d'Espagne,

l'arrachant à cette vie facile dans laquelle il risquait de s'enliser, lui permettra de donner toute sa mesure.

De l'Océan glacial aux Tropiques, l'impétueux Duguay-Trouin, aussi bon manœuvrier qu'intrépide soldat, promène victorieusement son pavillon. Commandant des vaisseaux de la marine de l'Etat, comme capitaine de frégate, puis de vaisseau en 1706, il continue à jouer de la liberté d'un corsaire et se trouve parfois à la tête de véritables divisions navales. Chacune de ses campagnes est soulignée par des actions d'éclat dont une seule suffirait à illustrer la carrière d'un amiral.

Sur le *Jason*, vaisseau de cinquante-quatre canons, construit sur ses plans dans l'arsenal de Brest, il fait la police de la Manche, où il enlève deux grands croiseurs anglais : le *Conventry* et l'*Elisabeth*. Surpris par le calme dans la soirée du 31 juillet 1705, au milieu d'une flotte anglaise de quinze vaisseaux, Duguay-Trouin prend le parti désespéré d'aborder le vaisseau amiral et de lui faire baisser pavillon avant d'être contraint à amener le sien. Mais sur la fin de la nuit il découvre à l'horizon un nuage annonciateur du vent au lever du jour. A l'aide de ses avirons de galère il évite son navire et appareille silencieusement ses voiles pour recevoir la fraîcheur dès qu'elle se fera sentir. Le *Jason* prend son aire avant que les Anglais se soient aperçus de la manœuvre, et grâce à ses qualités de marche il laisse derrière lui la flotte ennemie.

Toujours sur le *Jason*, avec ses matelots l'*Hercule* et le *Paon*, il contribue à la défense de Cadix en 1706 et capture en revenant à Brest un convoi de munitions pour les colonies anglaises avec sa frégate d'escorte.

C'est encore à Duguay-Trouin, car le chef d'escadre de Forbin, qui a voulu s'en attribuer la gloire, intervint à peine dans le combat, qu'est

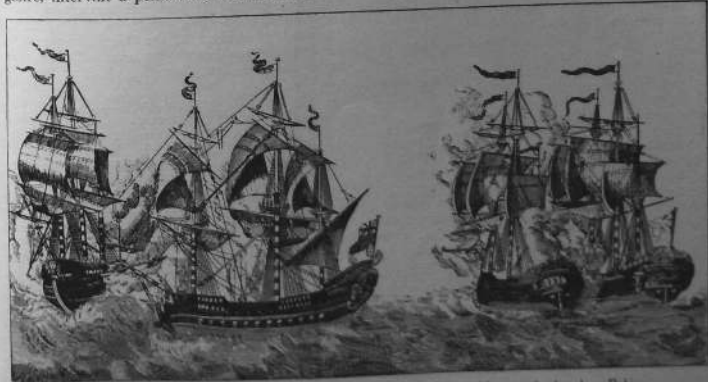
due la destruction, le 22 octobre 1707, d'un important convoi anglais envoyé au Portugal, sous l'escorte de cinq vaisseaux de ligne, dont les plus grands, le *Devonshire*, le *Cumberland*, sont armés de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-deux canons.

Trois vaisseaux de ligne : le *Cumberland*, le *Rubis* et le *Chester* pris, le *Devonshire* incendié et détruit, quinze transports, six cents officiers, un millier de chevaux capturés, tel est le tableau de chasse qu'il peut présenter au roi.

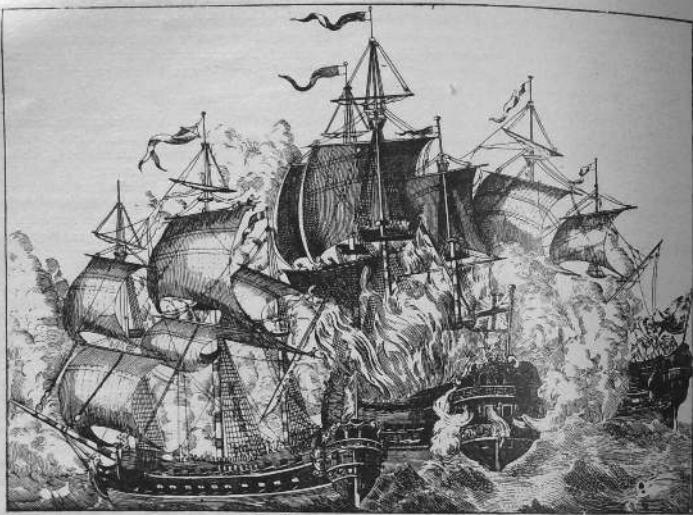
Son fait d'arme le plus éclatant fut la prise de Rio-de-Janeiro. L'année 1709 a été désastreuse pour la France, par surcroît ruineuse pour Duguay-Trouin et ses armateurs, mais il n'est pas de ceux qui se laissent abattre par les insuccès. Puisqu'il ne peut plus en Europe faire beaucoup de tort aux Anglais, il ira l'autre côté de l'Atlantique frapper le Portugal aux sources de sa richesse, à Rio-de-Janeiro, leur grand entrepôt et venger en même temps le corsaire du Clerc, dont l'équipée au Brésil a abouti à un désastre.

Louis XVI approuve son projet, fournit deux mille cinq cents hommes de troupes et les vaisseaux, se réservant un cinquième des prises ; sept armateurs malouins, le contrôleur général de Coulanges, le comte de Toulouze, amiral de France, financent l'expédition.

Simple capitaine de vaisseau, Duguay-Trouin est à la tête d'une escadre de dix-sept navires, dont se confierait un amiral. Parti de Brest le 3 juin 1711, il est le 11 septembre par le travers de Rio et le lendemain, profitant d'une brise d'est, et d'une brume qui gêne le tir ennemi, il s'engage hardiment dans la passe, défile sous le feu croisé des forts qui lui tuent deux cents hommes et se met à l'abri de leurs canons dans le fond de la baie, une des plus vastes et des plus pittoresques du monde.



L' « Achille » combattant le « Rival-oak » et le « Maure » abordant le « Rubis »
Combat naval du 22 Octobre 1707



Embarquement du Devonshire Combat naval du 22 Octobre 1707

Les Portugais disposent de treize mille soldats, renforcés par des bandes de noirs disciplinés, auxquels il ne peut opposer que trois mille cinq cents combattants. Trop faible pour cerner la ville, il en prépare l'assaut. Un corps de débarquement l'attaquera du côté de la terre, tandis que la flotte la foudroiera du côté de la mer. Le 20, après un effroyable bombardement, le gouverneur, désespérant de la défense de la ville, l'évacue avec ses troupes et une partie de la baie tout entière, mais il sera difficile de s'y maintenir car une armée de renfort est à quelques jours de marche.

Duguay-Trouin menace de brûler Rio, comme il a brûlé les maisons de campagne des faubourgs si le gouverneur ne lui verse pas une rançon. Après avoir longtemps tergiversé, il finit par capituler le 10 octobre. La mort de du Clerc, assassiné après sa reddition, l'inhumaine captivité de ses compagnons sont punis. Il en coûtait aux Portugais vingt millions et toute une escadre, à nous cinq cents hommes. L'opération rapportait quatre-vingt-douze pour cent aux armateurs.

La prise de Rio eut un retentissement énorme, elle terrorisa les Portugais, alarma les Hollandais et les Anglais qui dépêchèrent vers leurs colonies leurs vaisseaux de guerre. La reine Anne retira de la Flandre six mille hommes de troupes d'élite pour la défense des Îles britanniques. Elle éleva Duguay-Trouin au niveau de Jean Bart et de Duquesne, mais ne lui valut que des lettres

d'annoblissement, une pension de deux mille livres, et, seulement deux ans plus tard, le brevet de chef d'escadre. Désintéressé et modeste il s'emploie suivant son habitude à faire récompenser tous ceux qui ont combattu sous ses ordres. « Je n'emporterai de tous mes services aucune consolation », écrit-il au comte de Toulouse, le 22 avril 1712, si votre Altesse Sérénissime ne fait pas rejaillir ses bontés sur mes officiers qui m'ont secondé avec honneur et désintéressement. »

Ni la Régence, pendant laquelle la ruine de notre marine acheva de se consommer, ni le pacifique cardinal de Fleury, ne se souciaient de porter ombrage à l'Angleterre, ils ne refusèrent cependant pas au glorieux marin du dernier règne les titres honorifiques et les fonctions utiles. Il fut membre du Conseil des Indes, commandeur de Saint-Louis, lieutenant-général et inspecteur de la marine à Brest, ce qui lui permit de se montrer aussi bon organisateur que vaillant officier. Mais le vieux corsaire avait gardé la nostalgie du combat, deux fois il crut tenir cette suprême joie, et deux fois elle lui échappa. En 1731, il reçut le commandement d'une escadre chargée de protéger notre commerce dans la Méditerranée, mais le dey d'Alger, comme le bey de Tunis, lui accordèrent à la première sommation les réparations exigées. En 1733, lors de la guerre de Succession de Pologne, il obtint encore une escadre de dix vaisseaux, la paix survint avant l'ordre de prendre la mer.

C'est pendant cette longue période de paix qu'il écrivit ses *Mémoires*, dans lesquels son caractère, fait de contrastes, se révèle avec ses grandeurs et ses faiblesses. Violent et emporté, prompt à tirer l'épée, il était aussi sensible, fidèle et plein de délicatesse dans ses amitiés; modeste, généreux pour ceux qui avaient servi sous ses ordres, il ne demandait rien pour lui-même, beaucoup eux. Sa courtoisie pour l'ennemi vaincu était légendaire, son dévouement pour le service du roi ne connaissait aucune limite. Il était d'un tel désintéressement, qu'à la fin de sa vie, malgré la capture de plus de trois cents navires marchands et de vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis, et la modestie de son train de maison, il était embarrassé dans ses affaires.

Venu à Paris pour consulter les médecins, qui durent lui avouer leur impuissance, il y rendit l'âme le 27 septembre 1736 et était enterré le lendemain dans l'église Saint-Roch, où rien, pas même une humble plaque, ne rappelle le lieu de sa sépulture. La communauté de ville de Saint-Malo fit célébrer à sa mémoire un service solennel. Si dans sa ville natale on ne chante plus pour bercer les enfants la chanson populaire composée après la prise de Rio :

*Duguay a zenooyé
Un tambour de la Chila (bis)
Pour demander à ces braves guerriers
S'ils voulaient capituler,*

le souvenir du grand corsaire y reste toujours vivant. A l'Hôtel de Ville son portrait décore la salle des Grands Hommes et depuis 1829 son image se dresse sur l'ancienne place d'armes, baptisée depuis de son nom, tout récemment enfin ses compatriotes ont célébré le deuxième centenaire de sa mort.

Plusieurs de nos unités navales ont porté son nom et, depuis quelques mois, sa statue par Dupasquier, après avoir orné longtemps la cour du château de Versailles, a été placée à Brest, devant la nouvelle Ecole navale. Dans ce port où jadis il arborait sa cornette, le héros malouin continue à rappeler à ses cadets, aux fistots et aux aspirants, les maximes qu'il a si bien mises en pratique pendant toute sa carrière avant de les consigner dans ses *Mémoires* : « Bien servir le roi et l'Etat. Ne compter pour rien la vie quand l'honneur parle. Etre désintéressé et fidèle. »

H. P.

*Monsieur, j'ay l'honneur de vous
rendre compte de mon arrivée en
de Brest, avec les vaisseaux le Gascon,
le Hercule, nous y avons conduit sept
prisés, cinq basis et une hollandaise,
partie chargée de soies, vous me
escadre anglaise qui doit être à la
Yamargue, et j'attends par une frégate
Gimie le tout esorte par une frégate
de quatre-vingt-cinq de tonne de canon,
que j'ay enlevé à l'anglais, et dont
plus de moitié de la cargaison a été
rachée par la resistance qu'ils ont fait
nous avons eu dans ce combat sept
et cinq hommes tués, ou blessés entre les
quels le sieur Favier-patruille.*
Duguay-Trouin

Lettre autographe de Duguay-Trouin écrite à son retour de Portugal, à Brest, en 1706.

DINARD STATION HYDROMINÉRALE

Dinard va-t-elle devenir bientôt une station hydrominérale?

Il ne s'agit aucunement d'une plaisanterie, d'une incitation lancée à la légère. Non, c'est, au contraire, une suggestion qui mérite de retenir l'attention des personnalités et des collectivités publiques ou privées que préoccupent l'avenir de la « Perle de la Côte d'Emeraude ».

C'est un des hôtes d'été habituels de Dinard, notre ami M. Paul Le Jamtel, négociant à Guingamp, qui a lancé l'idée. Et, à l'exemple de notre excellent confrère La Côte d'Emeraude, nous sommes heureux de lui donner la plus large publicité, avec l'espoir qu'elle sera prise sérieusement en considération par les milieux compétents.



Dinard, vu du Prieuré

Pendant près de dix ans, j'ai fréquenté Aix-les-Bains, Evian et particulièrement Vittel. Dans cette dernière station, sur cent clients, quatre-vingt-dix suivent exactement le même traitement :

On se confie généralement à un docteur, qui vous ordonne :

Prise de la tension artérielle (à l'arrivée), au milieu de la cure et à la fin).

Selon les cas, prise de sang (urée, glucose, cholestérine, etc.).

Le matin, à jeun, la cure d'eau consiste en quatre verres d'eau de cent cinquante à deux cents grammes, les premiers jours, pris de demi-heure en demi-heure, pour arriver, vers le milieu du traitement, à six verres et redescendre ensuite à trois verres.

Puis on vous conseille des promenades à pied pendant la journée et, vers cinq heures du soir, vous reprenez deux verres d'eau.

Habitué à ce traitement qui ne variait jamais, pas plus pour moi que pour mes voisins, que l'on ne manquait jamais d'interroger après la visite du docteur, je me suis dit que je pourrais faire cette cure aussi bien et bien plus avantageusement à Dinard.

Depuis cinq ans, je fais régulièrement ma cure de Vittel à Dinard, et je m'en trouve très bien. Je fais venir de l'eau de Vittel fraîche (malgré que l'on prétende que l'eau qui n'est pas prise à la source perd de sa valeur, ce qui peut être vrai pour les eaux chaudes de Vichy ou d'ailleurs, mais pas pour les eaux froides) et je suis ma cure telle que je viens de l'indiquer plus haut.

Passant ensuite la saison d'été à Dinard, je constate que ce que l'on peut appeler réellement « la Saison » dure à peine six semaines et tous

les hôteliers et commerçants se plaignent à juste titre qu'ils ne font pas leurs frais.

Emu de cette situation, j'ai lancé à diverses reprises près de certains docteurs et de certaines notabilités locales, l'idée de « Dinard-Station Hydrominérale ».

Rien de plus facile. Nous avons, à quelques kilomètres, à Plancoët, l'eau de Sassay, dont l'analyse est, à quelque chose près, celle de Vittel. Quelques personnes prétendent même qu'elle est supérieure et plus efficace. Pourquoi, dans ces conditions, ne ferait-on pas venir par une canalisation l'eau de Sassay à Dinard. La Grande Source de Vittel se trouve bien à plusieurs kilomètres de l'usine.

Une publicité bien comprise ferait connaître la Station Hydrominérale de Dinard, qui, par ailleurs, possède l'établissement de bains nécessaire que l'on pourrait aménager selon les besoins.

Ce serait une des premières Stations Hydrominérales au bord de la mer, dans un pays idéal, où les promenades, aussi bien sous bois qu'au bord de la mer, ne manquent pas.

L'idée doit être réalisable avec le concours, bien entendu, de la Compagnie des Eaux de Sassay, qui trouverait là un débouché certain et une excellente publicité pour ses expéditions.

Un Comité pourrait être formé, sous les auspices de la Municipalité, pour étudier cette question, et je ne doute pas que, dans un avenir prochain, et je ne doute pas que, dans un avenir prochain, si la Station Hydrominérale de Dinard était organisée, l'on verrait affluer dès juin, comme dans les villes d'eaux, un nombre considérable de clients, qui permettrait à la Station d'avoir une saison de quatre mois au lieu de six semaines à peine qu'elle dure actuellement.

Paul LE JAMTEL.

LES LIVRES ET LES REVUES

Au moment où nos pompiers colorent la campagne de fruits mûrs et de feuilles confites, et font du moindre verger une vaste colimaube, les beaux livres, tout brodés d'images, égayent aussi les librairies.

Le poète Auguste Dupouy, par sa chronique précédente, me prive du plaisir de vous parler du poète Florian Le Roy, dont les *Châteaux de Bretagne*, hauts en couleurs et parfumés comme un octobre de chez nous, rachètent telle ou telle morbidesse romanesque, du même auteur, et nous font mieux apprécier le peintre si vivant des « sites et monuments de Bretagne ».

Mais voici, pour se joindre à ces volumes de choix, véritables reliquaires touristiques, *Le Morbihan*, que nous présente Claude Dervenn, chez de Gigord (Paris) dans la collection très prisée des « Gens et pays de chez nous ».

Cette heureuse collection, qui confia la Cornouaille au talent savoureux d'Auguste Dupouy, ne pouvait mieux faire que de solliciter de Claude Dervenn l'évocation du Morbihan... N'est-ce pas Mamm-bihan, qu'elle peut le nommer dans son cœur?... « Petite mer » pour les autres, mais, pour elle, « petite-mère »?... Elle en est la fille passionnée, et porte bien en elle tous les charmes de sa race! Race bigarrée, aux visages innombrables et changeants, aux qualités multiples et fortes... A la fois poète, dessinateur et journaliste, Claude Dervenn a su faire jouer ses trois dons très différents entre les pages de ce livre... Poète, elle s'attendrit sur le passé, en exhume les fleurs mystiques, chante les griseries de l'Armor éternelle, nous fait aimer son pays de Vannes en coiffe de neige, depuis les rivages de Sarzeau jusqu'aux murailles de Josselyn... Dessinateur, elle saisit le moindre détail pittoresque du présent, « croque » des silhouettes, sur le vif, avec un humour bienveillant mais lucide... Journaliste, enfin, elle documente son lecteur avec un égal souci de la Bretagne d'hier et de

celle d'aujourd'hui, avec une impartialité intelligente et avertie, et ne dédaigne pas de se servir elle-même de l'objectif photographique pour enrichir de saisissantes clichés de son cru l'illustration abondante de ce *Morbihan*, qui est un des meilleurs livres bretons de l'année.



Mlle Claude Dervenn

Rennes, il y a cent ans, tome III, par Henry Louis, 13 francs (en vente chez l'auteur, à Rennes) ne possède pas les qualités littéraires du livre de Claude Dervenn. Mais ce troisième recueil de causeries radiophoniques n'en constitue pas moins un ouvrage documentaire appréciable. C'est une mine de renseignements creusée avec autant de conscience que de bonne humeur. Comme dans bien des mines de ce genre le minerai rare se trouve souvent enveloppé d'une gangue de vérités connues. Mais l'auteur, en tant que « rédacteur principal aux Archives d'Ile-et-Vilaine » est mieux placé que quiconque pour ne nous offrir que des documents sûrs et contrôlés. C'est une référence. La sympathique candeur de sa préface nous assure également que le Prix Monthyon et la Société d'Encouragement au Bien ne pouvaient trouver de plus digne lauréat... Ajoutons que Louis Garnit et H. Van der Zee

ont agrémenté de dessins pleins de verve cette curieuse rétrospective.

— *Stévenot, le forçat-colonel* (Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc) est encore une évocation des temps passés, des temps troubles de la Révolution et de la Restauration, et qui unit en une collaboration étroite deux des membres les plus éminents de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord : le chanoine A. Lemasson, de Lancelieux, et le chanoine H. Pommeret, de Saint-Brieuc. Est-ce là un roman, ou de l'histoire?... C'est de l'histoire la plus scrupuleusement vérifiée, mais qui, dans son impitoyable exactitude nous révèle les dessous les plus romanesques de la Chouannerie. Il faut en rabattre au sujet du « héros » de Cholet, décoré par Charrette de l'Ordre de Saint-Louis, sur le champ de bataille... Ce fameux « Richard » au cœur de lion était aussi un aventurier. Doit-on le considérer, finalement, comme une des gloires, ou bien une des hontes de son parti?... Ni l'une, ni l'autre peut-être... ou, peut-être, l'une et l'autre! La guerre, en général, et la guerre civile, en particulier, excellent à exacerber, en même temps, et chez le même individu, les tendances les plus viles et les plus nobles de l'homme. Et que les auteurs de cette brochure aient encore trouvé du nouveau à découvrir parmi les faits censément établis de 1795, cela nous assure que les historiens de l'an 2000 auront encore matière à discuter sur les événements de notre époque!

— *Le château de la Hunaudière et l'abbaye de Saint-Aubin en Pléhellic*, par P. GARNIER, 6 fr. 50, franco, chez le recteur de Pléhellic (Côtes-du-Nord), est également écrit en collaboration avec le chanoine Lemasson, ce qui est une garantie. Mais il y manque plus d'un guillemet, pour l'attester, ce qui est assez regrettable... « Les guillemets n'ont jamais déshonoré personne! » disait, à propos de Chateaubriand, un historien connu, qui avait à se plaindre d'un emprunt semblable. A vrai dire, les guillemets, même,

sont les crans de sûreté des travaux d'histoire. Mais, avec ou sans eux, cette brochure touristique, éditée au profit d'un monument historique important de notre région, mérite qu'on se la procure, en dépit de cette petite erreur de typographie.

— *Feli* (roman, par Mathilde ALANIC, chez Flammarion, 12 francs). — En lisant ce nouveau roman de Mathilde Alanic, le sombre *Genitrix* de Mauriac me revient en mémoire. Entre les deux il y a pourtant toute la différence qui sépare l'âpre et malsain psychologue du « Désert de l'Amour » du charmant ouvrier des familles qui fit la série des « Nicole ». C'est pourquoi, l'un ne remplace pas l'autre. Si Mauriac est plus artiste, sa morale se dégage peut-être avec moins de... moralité. La simple phrase qui conclut et résume *Feli* n'est pas un vain écho de M. de la Palisse : « Une mère doit être une mère... » Et sans doute faut-il louer Mathilde Alanic de nous l'avoir rappelé, à nouveau, avec tant de souriant et courageux optimisme.

— *Les Flammes intérieures* (poèmes), par Albert LUCAS DE LONGPREY, nous révèlent un jeune poète dinannais, intimement brûlé, au physique et au moral, par la double flamme de la souffrance et de l'amour. L'ardent désespoir de sa jeunesse perdue s'exhale en vers classiques, non dépourvus de souffrance et d'harmonie, mais peut-être trop exclusivement aimantés par certaine rhétorique sensuelle et imaginative. La personnalité, fort sympathique, de M. de Longprey, gagnerait beaucoup à s'éloigner des flammes... extérieures de certaines écoles poétiques pour se concentrer davantage en elle-même, dût-elle n'y trouver que tisons noircis ! Car il est des beautés intérieures qui veulent moins d'éclats, et se cachent sous la cendre...

— *L'année sentimentale*, de Jeanne SANDILLON, qui représente le Prix Gorymbé 1936 décerné par notre confrère et compatriote Noël Santon, nous prouve, du reste, en une vingtaine de poèmes très sobres, et d'une sincérité déclinante, que l'amour, même comblé, ne fait pas le bonheur, quand tout spiritualisme en est absent.

— Enfin, *Le mouvement des idées et des faits*, périodique de philosophie sociale et internationale, que dirige à Dinan, rue de la Garaye,

notre confrère Guy de Ferron, est une des revues que nous recevons et lisons toujours avec plaisir pour son éclectisme et son esprit critique de bonne foi. On pourrait lui reprocher de n'être l'organe d'aucun parti... s'il n'était reposant en cette époque de polémiques violentes,

de rencontrer un esprit clairvoyant et désintéressé, qui se tient, non pas avec le sectarisme d'un Romain Rolland, mais plutôt avec l'aimable tolérance d'un Lamartine au-dessus de toutes les mêlées...

Marie-Paule SALONNE.

Dans les Lettres Bretonnes

— Parlant de l'ouvrage de M. Henri MASSIS *Notre ami Faichari* qui vient de paraître dans la collection « Chefs de File », M. François PORCÉ écrit dans *Le Jour* :

« Voilà un très beau livre qui offre le vif intérêt d'être l'histoire d'une conversion, avec cette particularité émouvante que le développement historique, ici, n'est pas une construction abstraite, un système échafaudé du dehors par un assemblage de documents extrinsèques mais une analyse qui comporte une grande part de souvenirs personnels, de choses vues et vécues, un témoignage enfin, qui a pour fondement une communion intime avec le héros sur ce qui fait l'objet même du débat : l'ingratitude religieuse, le tourment, d'une âme qui dépouille par degrés le vieil homme et, péniblement, doucement, au prix d'une lutte violente, progresse vers la foi. »

M. Le Montréer, de Dinan, fait paraître *La Bate du Mont-Saint-Michel*, c'est, préfacée par Roger VERCEL et illustrée de six vues hors-texte et d'une carte détaillée de la région, l'histoire et la géographie de la baie et du pays à dix lieues à la ronde : Avranchin, Mortinais, pays de Dol, pays de Fougeres, pays d'Ernée (curiosités et célébrités de vingt-cinq communes).

Les dernières souscriptions (chaque figure dans le livre) sont enregistrées chez l'auteur : M. Le Montréer, à Dinan, place du Champ, n° 3. Prix réduit pour les souscripteurs : broché, 12 francs au lieu de 18 francs; reliure simple, 25 francs; reliure meilleure, 30 francs (réglement après réception). De nombreux exemplaires sont retenus dans toute la France.

— Depuis qu'il a quitté l'enseignement officiel, M. Arthur Le Moy, dont les ouvrages sur les Etats et le Parlement de Bretagne font autorité, poursuit inlassablement la publication de curieux documents sur le XVIII^e siècle breton. Cette fois, il nous restitue de « nouvelles correspondances » entre M. de la Bellangerais et son ami M. Pelage de Coniac, important parlementaire breton.

M. de la Bellangerais est volontiers gaillard et fait écho de sa verdure : « A cinquante et un ans, écrit-il, on n'est pas vieux. A soixante ans je n'étais qu'une jeunesse, j'étais la terre des maris et l'épouvantail des mères. » On gémissait déjà, en 1785, sur les banqueroutes, les excès du fisc,

et la cherté de la vie : « Tout renchérit horriblement, le beurre cote 50 sols la livre et la viande 15 sols... Au reste il faut prendre patience puisque la fin du monde nous a été prédite pour 1788. » Ce n'est pas si mal prédit : les astrologues ne se trompaient que d'un an pour la fin de ce monde d'ancien régime.

— M. Edouard GAUCHE, historiographe fervent de Frédéric Chopin, vient de consacrer des pages émaillées à la mémoire de son père dans un petit livre intitulé : *Mon début dans la médecine*. Avec une simplicité grave mais une profonde vérité d'observation et de commémoration, l'auteur évoque ses souvenirs d'enfance. En ce temps-là, et encore aujourd'hui, — mais l'autonomie a grandement facilité leur tâche, — l'existence des médecins de campagne appartenait tout entière aux malades à toutes les heures du jour et de la nuit. Le docteur Gauche exerçait son art — plus exactement sa mission sociale — vers 1889 à Baulon, dans l'Ille-et-Vilaine. Il était né à Rennes de famille rennaise en 1853. Il mourut à Baulon sur son champ de bataille, vaincu par la fatigue et par une maladie qu'il avait lui-même diagnostiquée, en 1893. L'épilage que son fils trace de lui lui présente les traits d'une sorte de saint laïque qui se donna pour maîtres Esculape et Esculapette.

— *Le Chant du Scorf*, c'est le titre d'une plaquette publiée par la collection des Echos Littéraires. L'auteur, sous le pseudonyme Helle, a groupé une jolie suite de tableaux en prose cadencée et rythmée qui forment un ensemble vraiment évocateur des charmes et de l'atmosphère si douce des rives du Scorf et du pays du Faouët.

— Marie LeFranc a publié dans *Canada* (24 septembre) une remarquable et passionnante nouvelle : *Le Curt Chnoek*.

— Parlant dans les *Nouvelles Littéraires* du livre de Florian Le Roy, dont M. Auguste Dapouy rend compte longuement d'autre part, M. Henri Pourcel écrit : « Florian Le Roy a montré à la fois le caractère de Bretonne comme à la minute où ils vont s'évanouir sous l'effet de quelque enchantement celtique. On voit tout dans une lieue d'azur : le blason à la clef de voûte du port, et chaque paille de millet aux murailles rongées et chaque plant de girouée aux tentes des tours. Mais déjà cela semble prêt à passer par le milieu de l'air, dans ce ne sait quel monde... »



Les sabotiers

L'ARTISANAT DANS LE NORD ET NORD-OUEST DE LA BRETAGNE

Il est fort difficile de se faire une opinion exacte de l'état actuel des petites industries rurales et régionales; on ne peut guère se fier, en effet, aux renseignements recueillis sur place; il faudrait quelquefois plusieurs heures pour expliquer à son interlocuteur ce que l'on recherche, sans arriver toujours à un résultat satisfaisant.

Il semble utile de différencier, tout d'abord, l'artisanat « vivant » d'avec certains métiers appelés inexorablement à disparaître bientôt.

À notre avis, ces derniers ne sauraient subsister que d'une manière artificielle, un peu comme des attractions pour touristes, l'artisan n'étant plus qu'un figurant, presque un guignol. Il s'agit en général de métiers exercés par de bons vœux, demeurés attachés à leur profession, mais totalement délaissés par les jeunes générations.

Laissons travailler en paix ces derniers potiers, ces fileuses, ces fabricants de moulin à blé noir, ces brodeurs de gilet même; essayons de ne pas nous attendre outre mesure à l'entrée de ces ateliers d'un machronisme désuet et charmant. Ayons le courage de ne pas tricher avec nous-mêmes, mais de considérer objectivement les choses.

Pour ces métiers il serait urgent d'organiser dans chaque musée de nos grandes villes bretonnes une salle particulière consacrée à l'artisanat; non pas de ces « cimetières » où l'on dispose des objets disparates en s'efforçant de reconstituer des « intérieurs bretons », de ces décors de théâtre poussiéreux qui amusent peut-être les Américains qui n'ont jamais vu semblable chose, mais des pièces claires, peintes à la chaux faite de mieux, où l'on disposera les objets d'une manière instructive. Supposons par exemple le sabot. Sur des panneaux muraux, tous d'égales dimensions, fixés à bonne hauteur, bien éclairés, seraient attachés des modèles des différentes époques et régions de la Bretagne. À côté de chaque sabot figurerait en gros caractères une date, l'indication d'une contrée. Sur un panneau voisin seraient présentés les outils employés à la fabrication des sabots, avec les mêmes renseignements. Enfin sur un troisième panneau on pourrait présenter des sabots pendant les différents stades de leur réalisation, depuis le bois à peine dégrossi, jusqu'à la pièce achevée.

Aucun règlement ne s'opposerait, semble-t-il, à ce que les enfants des écoles puissent visiter plus souvent des musées devenus vraiment édu-

catifs; ces méthodes d'organisation logiques ne demandent guère des dépenses somptueuses, et plus d'un de nos musées gagnerait à être entièrement remanié.

Parmi les métiers demeurés bien « vivants » en Bretagne, la fabrication du meuble occupe sans doute une des premières places. Nous avons visité les centres principaux de Rennes, Dinan, Saint-Malo, et à peu près toutes les Côtes-du-Nord. Dans les grandes villes comme Rennes on sent très nettement l'influence de Paris. Ce n'est pas là une constatation nouvelle; la Haute-Bretagne, chacun le sait, a toujours produit des meubles légers et élégants, aux corniches arrondies, différant beaucoup du mobilier autochtone breton. Malheureusement cette influence de la capitale ne donne pas les mêmes résultats qu'au XVII^e siècle; les artisans actuels, mal conseillés, interprètent le style moderne assez fâcheusement; et c'est une impression pénible que de rencontrer presque dans chaque atelier ce faux luxe, cet emploi abusif des constructions illogiques, ce mauvais goût parfois, que des grandes firmes de Paris ont répandé dans toute la France, et que nos ébénistes s'efforcent, hélas! de reproduire. D'autres ateliers, un peu partout en Ille-et-Vilaine et dans la partie limitrophe des Côtes-du-Nord, exécutent aussi (selon un rythme très ralenti) des meubles baptisés bretons; il s'agit de cette conception fautive qui sévit chez nous depuis plus de quatre-vingts ans, de cet affreux mélange de mauvais fuseaux et de sculpture faussement naïve, de ces « intérieurs de chaumières » ou « noces bretonnes » contre lesquels toute la Bretagne cultivée proteste depuis longtemps. Enfin un autre goût est fort répandu, qui sera plus difficile à vaincre, parce qu'il existe même chez les personnes d'un niveau artistique plus élevé. Nous voulons parler de cette déformation de l'esprit qui admet ce truquage, ce bricolage de l'ancien et du neuf, ce fétichisme du bois pourri, ce besoin de la patine, et qui nous vaut la mutilation de lits clos transformés en armoires à livres, des cosy-corners fabriqués avec d'authentiques panneaux anciens, et bien d'autres anomalies.

Par contre il est réconfortant d'ajouter que la majorité des artisans en meubles de la région se rendent parfaitement compte qu'ils « prostituent » leur métier; ils savent fort bien qu'ils ont perdu la bonne tradition, mais ces ouvriers habiles et pleins de bon sens ne veulent tout de même pas mourir de faim pour l'amour de l'Art. Nous avons vu, par exemple, non loin des gorges du Blavet, dans un gros bourg, un fabricant de meubles possédant une petite boutique sur la place principale de la localité; sa vitrine est encombrée de meubles soi-disant modernes, exécutés certainement à Paris; dans son atelier il termine sa dernière commande: une douzaine de tables, très quelconques, pour un café-restaurant. Malgré ces apparences défavorables, après cinq minutes d'entretien, cet artisan, jeune encore, nous expose de la façon la plus sensée qu'il vend ce qu'il n'aime pas, car ce qu'il aime ne se vend pas.

A Dinan il existe un bon nombre de fabricants de meubles; presque tous tiennent le même raisonnement, et comme eux ceux de la région de Loudéac, de Plancoët, de Saint-Brieuc, et de tous les pays parcourus.

Autant qu'il est possible de le juger d'après ce rapide périple, la revalorisation du mobilier régional n'est pas impossible, à condition de mettre à la disposition des intéressés les moyens d'y arriver; ceux-ci sont de deux sortes, d'abord des conseils, des directives, ensuite des débouchés.

Cela ne peut se faire qu'en organisant des groupements corporatifs, des coopératives qu'il serait aisé ensuite de mettre en rapport avec la clientèle par l'intermédiaire des grossistes des grandes villes.

Il y a là tout un programme de rééducation artistique à mettre au point, parallèlement avec la transformation et la multiplication des écoles régionales des Beaux-Arts, dont le but doit être de former des artisans de goût, bien plus que des artistes.

Nous nous sommes un peu étendu sur le mobilier, car non seulement il représente la partie la plus vivante de l'artisanat breton, mais aussi parce que plusieurs métiers gravitent autour, et en sont le complément.

Nous avons trouvé plusieurs chaisiers intéressants. La technique du siège est tout à fait particulière, si bien qu'il n'existe pour ainsi dire pas de fabricant de meubles sachant construire une chaise. Ici l'emploi d'éléments traditionnels bretons peut trouver une place justifiée; les fuseaux par exemple, ne sont guère rationnels pour un meuble moderne et pratique, par contre rien ne s'oppose aux barreaux de chaises en bois tourné, dont le dessin peut varier à l'infini. Le paillage qui n'est utilisé le plus souvent que pour des sièges ordinaires, se prête admirablement à des combinaisons multiples fort sympathiques.

La céramique, et c'est bien dommage, a presque totalement disparu de la péninsule, et se résume dans les fabriques de Quimper. Cependant il subsiste encore un assez grand nombre de fours susceptibles d'être remis en état; il serait sans doute plus compliqué d'y amener des artisans, néanmoins il n'y a là rien d'impossible, si l'on se donne la peine d'intéresser des éléments jeunes. Dans la vallée de la Rance un céramiste a eu la bonne idée de faire venir un contremaître de Malicorne, en Sarthe, où cette industrie est assez prospère encore, et il est probable qu'il réussira à rénover son atelier et sa production.

Le fer forgé est travaillé un peu partout, mais vraiment de la façon la plus banale, on s'emploie en général à lui donner un aspect grossier, et on ne réussit qu'à le rendre vraiment antipathique.

Le sabotier, que l'on rencontre en bien des coins de France, existe en Bretagne dans toutes les forêts; il est curieux de remarquer qu'il lutte sans trop de désavantage, malgré un outillage rudimentaire avec d'importantes fabriques; cependant cette profession tend à disparaître aussi. Les sabots sculptés, parfois de la façon la plus savoureuse, seront bientôt exclusivement des objets de musée, les plus curieux proviennent des



L'atelier...



...du potier

environs de Rosecoff et de Saint-Pol-de-Léon, ils sont agrémentés de clous en cuivre.

Il est encore bien d'autres petites industries locales que nous n'avons pas eu le temps, malheureusement, d'étudier toutes d'assez près, comme la vannerie, ainsi que des métiers un peu en dehors de l'artisanat d'art, mais cependant bien intéressants, voiliers, cordiers, fabricants de filets, de manches de fouets et de harnachements.

Enfin nous ne terminerons pas sans dire un mot des sculpteurs sur bois, très nombreux en Bretagne.

S'il est facile de « s'expliquer » avec l'artisan en meuble, il faut assez de subtilité et de psychologie pour se faire comprendre du sculpteur sur bois sans le vexer outrageusement. Le plus souvent c'est un brave homme « qui s'y connaît » et n'admettra pas des critiques dont il peut difficilement saisir le sens. Pour lui, plus une œuvre est fouillée, plus elle est réussie; or il arrive invariablement qu'un sujet ainsi traité perde toute proportion, tout équilibre, non seulement le résultat artistique est mauvais, mais le sculpteur qui s'est noyé dans les détails d'une tête de vieux Breton couvert de rides, passe un temps considérable et ne s'y « retrouve » jamais lorsqu'il établit son prix de revient et son prix de vente; à dire vrai il ne calcule pas le temps passé, mais cherche à savoir combien il pourra tirer au maximum de son œuvre, et vous dira toujours « que ce n'est pas marchand », c'est dire qu'il se vend compte que le mal donné est trop grand pour le bénéfice obtenu.

Peu après l'Exposition de 1925, on mit à la mode des bibelots taillés à coup de serpe, et cer-

taines petits sujets en céramique, maris, Bretonnes en coiffes, groupes de Bretons, eurent un réel succès; il ne semble pas que cette formule soit très satisfaisante. Selon nous, la sculpture sur bois réalisée par des artisans, qui n'a qu'un rapport éloigné avec la statuaire, peut être considérée de deux façons: ou il s'agit d'un travail pratiqué pendant la morte-saison, comme peut le faire un marin entre deux campagnes; ou c'est une petite industrie destinée à « nourrir » son homme » toute l'année.

Dans le premier cas le prix de revient est assez secondaire, le sculpteur doit agir à sa guise, s'il est adroit et sincère il réalisera parfois des choses délicieuses, à condition qu'il ne subisse aucune influence extérieure.

Dans le second cas, une rééducation est indispensable, il faut inculquer à l'artisan la proportion exacte, la silhouette juste, éviter les détails; parfois une collaboration avec un tourneur sur bois qui dégrosserait les formes et le sculpteur qui monterait les morceaux pourrait donner un heureux résultat. C'est un peu le principe des jouets de Nuremberg.

De toutes façons il est inconcevable que les touristes et les baigneurs villégiaturant en Bretagne ne trouvent le plus souvent en fait de « souvenirs locaux » que d'affreux objets fabriqués ailleurs, des boîtes à cigarettes-lits-clos et autres misères, alors que nous avons sur place les artisans de chez nous qui se plaignent de la crise.

J. MOTTREAU.

(Illustrations de M. Méhou.)

ERWANIG PLOUILLIO

CONTE POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

DEPUIS près de soixante ans, Yann Bonnick, le pillauer, circule à travers le pays, tirant péniblement sa carriole branlante. Il va de ferme en ferme, achetant au long de ses courses journalières, les chiffons, le crin, les peaux de lapins. Bonnick est partout bien accueilli, car il est le messager officieux de ce coin du Trégor qui s'étend de Plounevez à Loguivy, de Plougras à Plounérin. Notre homme ne sait ni lire, ni écrire; mais il sait compter et cela lui suffit bien.

Il habite, dit-on, Plounevez-Moëdec, mais nul ne sait exactement le lieu de son domicile. Paotr Yann est si souvent sur les routes qu'il ne lui reste que peu de temps à passer chez lui. Aussi, qu'importe que sa demeure soit ici ou là, qu'importe que sa maison soit grande ou petite, l'essentiel est qu'on le voit, qu'il apporte les nouvelles et conte les amusantes histoires qu'il a recueillies en un demi-siècle de pérégrinations.

« — Paotr Yann, lui ai-je dit ce matin, viens prendre un verre de cidre. »

C'est une invitation qu'il ne décline jamais. Le cidre et lui sont solidaires. Yann Bonnick aime le cidre, chante les mérites de cette boisson d'or et le cidre, en échange, le soutient de son mieux quand, harassé par une journée laborieuse, le chiffonnier gravit la côte si rude de Beg-ar-chra.

« — Eh! bien, Bonnick, travailleras-tu donc toute ta vie? Tu vieillis et ton métier est pénible; il faudra bientôt te reposer », lui ai-je conseillé, en guise de préambule.

« — Non, non, fait farouchement le bonhomme, comme Fulup-ar-zaout, je ne me

reposerai qu'après avoir trouvé l'Homme Juste. »

« — Que me chantes-tu là? L'Homme Juste, Fulup-ar-zaout? Quels sont ces personnages? »

« — Verse-moi encore une bolée et je te raconterai leur histoire! »

Yann Bonnick approcha, sans façon, sa chaise de la table, bourra nonchalamment sa courte pipe de terre et, lentement, mesurant ses effets, mais sans aucune prétention, commença :

Ce n'est pas une histoire d'aujourd'hui. Elle me fut contée lorsque j'étais enfant et j'en ai conservé le souvenir précis, tant elle impressionna mon jeune cerveau.

Fulup-ar-zaout habitait Plounérin, là-bas, derrière le Méné-C'hluz. Durant toute sa vie il avait fuit la compagnie des hommes qu'il qualifiait, sans indulgence, d'hypocrites et de méchants. Il ne tolérait, près de lui, que sa femme et sa belle-mère, dont les énergies conjuguées mettaient en échec sa philosophie. Le seul être sur terre pour lequel il se sentait quelque attachement était sa vache, une bête étiqne, noire et blanche, qu'il traînait, du matin au soir, le long des chemins.

Un jour, empoigné par ses considérations habituelles sur l'indignité humaine, il s'éloigna tant de sa demeure qu'il dut prier un voyageur de lui indiquer sa route, pour revenir au logis. L'inconnu le renseigna fort aimablement, puis l'interrogea en le fixant étrangement :

« — N'est-tu pas Fulup-ar-zaout, de Ker-veur? »

Fulup en resta stupéfait et dévisagea son interlocuteur. Il ne le connaissait pas.

L'inconnu reprit :
« N'est-ce pas toi, Fulup, qui as cherché, toute la vie, un homme qui fut juste et ne l'as point trouvé? »

« — Oui, répond notre paysan, subitement tremblant. L'injustice règne en maîtresse sur la terre. Je n'ai vu nulle part l'égalité. »

« — Je regrette de te contredire, répartit le voyageur, mais l'Homme Juste existe et je le ferai connaître si cela te plaît. Sois demain à Loguivy. Je t'attendrai dans la chapelle Saint-Emilion, dès le premier coup de midi. J'ai l'habitude de me placer à droite, près du porche. Si tu es à l'heure je te présenterai l'Homme Juste. »

« — Eh! bien, j'y serai, affirma Fulup; mais, dis-moi donc qui tu es, toi qui me connais si bien? »

« — Je suis Erwanig Plouillio. »
Fulup regagna sa ferme, mais se garda bien de parler chez lui de l'ahurissante rencontre. Le lendemain, en cachette, il s'en alla vers Saint-Emilion, où il devait rencontrer l'objet de ses pensées intimes.

Le premier coup de midi sonna quand il pénétra dans l'église.

« — Je suis à l'heure, pensa-t-il, Erwanig Plouillio doit m'attendre. »

Mais c'est en vain qu'il chercha.

« — A droite, répétait Fulup, à droite! Son homme n'était pas là. Il n'y avait, dans ce coin de droite que la catafalque peint en noir et blanc, sur lequel Fulup-ar-zaout lut, non sans un frisson, cette inscription funèbre encadrée de larmes :

Hirie 'man ma zro,
Ware'hoaz hon hini (1).

Il n'eut pas le temps d'une réflexion. Erwanig Plouillio arrivait, se confondant en excuses. Une besogne urgente l'avait retenu, mais il allait rattraper le temps perdu et satisfaire sans plus attendre la curiosité de son nouvel ami.

Erwanig se mit en route d'un pas décidé suivi de Fulup, boitillant et grognant. Ils marchèrent un long moment sans se parler; quand de grands arbres se dressèrent devant eux, cela fit dire à Fulup :

« — Je croyais que nous allions vers Plou-

nevez et nous voici près de la forêt de Beffou. Quel chemin m'as-tu donc fait prendre? »

« — Celui qui mène dans la vraie direction, fit sèchement Erwanig. »

Ils marchaient maintenant sur une allée bordée et couverte de chênes qui devaient, à en juger par la grosseur de leurs troncs, totaliser sur leurs têtes, plusieurs centaines d'années. Enfin, une porte monumentale apparut au bout de l'avenue.

« Oh! ne put s'empêcher de dire Fulup-ar-zaout, l'Homme Juste a une bien belle demeure. »

Et de fait, c'était un château aux proportions fantastiques, mais sans la moindre décoration. Une sorte de forteresse aux murs infinis.

Erwanig poussa la porte et aussitôt montra du doigt, à Fulup ébloui, l'unique salle de l'édifice : une pièce sans fin où brillaient mille et mille flammes vacillantes. Des bougies, petites ou hautes, s'alignaient à perte de vue, constituant le seul ameublement du château.

« — Mais... l'Homme Juste, réclama Fulup-ar-zaout, inquiet et méfiant.

« — L'Homme Juste... c'est moi, dit Erwanig Plouillio, non sans solennité. Je règle les vies humaines. Chacun, ici, a son flambeau que j'allume et que j'éteins. D'aucuns m'appellent l'Ankou, mais familièrement tous me nomment Erwanig. J'ai ma statue dans l'église de Ploumilliau.

Fulup était glacé de confusion. Cependant, pour la première fois de sa vie, il avait une impression de justice et cela le réconfortait.

« — Ainsi donc, répéta notre homme, pour bien s'en convaincre, chacun ici a sa bougie? »

« — Oui, approuva l'Ankou. Voici celle de ta belle-mère. »

Fulup se frappa la cuisse en poussant un grognement de joie. Ce n'était plus, à vrai dire, une bougie qui brûlait là. Il ne restait qu'un tout petit bout de mèche carbonisée, haïnant dans une mare de suif fondu.

Erwanig Plouillio offrit à son visiteur de lui montrer la flamme qui le concernait, ce que le paysan accepta avec empressement. Il regretta vite sa curiosité car sa chandelle, à lui aussi, était bien courte : un peu plus haute cependant que celle de Maharit, sa belle-mère.

« — S'éteindra-t-elle bientôt, fit Fulup, subitement anguissé? »

« — Elle s'éteindra dimanche, quand sonnera, à Plounérin, le premier coup de midi.

(1) Aujourd'hui c'est mon tour — Demain le tien.

Fulup sentit son sang se glacer. Rien ne l'intéressait plus. Il ne voulait, maintenant, que fuir, se soustraire à la vérité. L'Homme Juste reconduisit son visiteur fort civilement. Celui-ci ne rentra chez lui que tard dans la nuit. Une surprise lugubre l'attendait à son arrivée. Sa belle-mère, Marc'harid Guillou, reposait sur les tréteaux, endormie pour l'éternité. Et Fulup qui, sa vie durant, l'avait détestée, Fulup qui avait si souvent souhaité sa disparition, Fulup s'effondra et pleura...

Le dimanche approchait rapidement. Fulup-ar-zaout, « taciturne », ne quittait pas sa maison. Sa femme, surprise de ce changement de caractère, attribuait le revirement à la fin brusquée de sa mère.

La matinée du dimanche fut atroce. Fulup ne quittait pas des yeux les aiguilles de la grande horloge au battant de cuivre. Depuis deux jours il n'avait pris aucune nourriture et n'éprouvait cependant pas le besoin de manger. Malgré l'évidence des faits, il voulait espérer que son heure n'était pas encore venue et que l'Ankou s'était trompé.

Le moment fatal arriva. Le cœur oppressé,

Fulup s'assit sur le banc, près de l'âtre, marmonna quelques prières et ferma les yeux.

Tout à coup, le déclin se produisit et l'horloge, rompant le silence qui emplissait la pièce, fit résonner l'airain.

Chose surprenante, Fulup entendit deux, puis trois... cinq... dix... douze coups, et il respirait encore. Il n'osait pas bouger, mais peu à peu s'enhardissant il se rendit compte, presque malgré lui, qu'il vivait encore.

Alors, il poussa un cri de délivrance. D'un bond il fut à la table dont il arracha le tiroir. Il s'empara de la miché de pain et y mordit à pleines dents. Il vivait ! Cela seul comptait pour lui. Maintenant, que lui importait l'Homme Juste !

Il ouvrit la porte pour respirer largement. Là-bas, le clocher de Plounérin, dressé sur le Méné Laouennan, dominait le paysage. Jamais ce spectacle, qu'il avait à chaque instant sous les yeux, ne lui avait paru aussi beau.

Quand, soudain, l'air résonna du son d'une cloche. Fulup-ar-zaout s'affaissa brusquement, pendant que, de l'église, montaient les douze coups de midi.

André ROUAULT.

(Illustrations de l'auteur.)



Fulup en resta stupéfait et dévisagea son interlocuteur...

EN BRETAGNE

CHEZ LES PÊCHEURS D'ÎODE

« 20.000. — en comptant les femmes et les petits enfants. — 20.000 Bretons de la plus rude Bretagne, fauconniers de la mer, fauconniers de varech, brûleurs de soude et « pêcheurs d'îode », vont-ils être condamnés à périr de faim ? »

C'est en ces termes que débute, dans *Le Jour*, un article de Claude Dervenn qui a pour titre : *Les moissonneurs de la mer* appellent au secours, article motivé par le récent décret qui livre le marché de l'îode au *dumping* étranger. Après avoir évoqué à larges traits la vie des goémoniers bretons, monnaie que ceux-ci n'ont jamais connue, il dit que ceux-ci n'ont jamais connu la misère, même quand M. Inizan, directeur, obtint un contingentement et que les mesures freinant la contrebande et la fraude éboulées qui menaient à la ruine les producteurs ». Claude Dervenn donne ces détails qui se passent de commentaires, tant ils sont significatifs, de la misère de nos « pêcheurs d'îode » :

« ... actuellement, les goémoniers gagnent 2.000 francs-papier, pour une année de travail. En y joignant le pro-

duit de la petite pêche, cela fait royalement une moyenne de 350 francs par mois pour nourrir une famille. Moins qu'un chômeur ! Encore faut-il pour cela que l'îode se maintienne au cours de 150 francs le kilo dans le commerce.

« Or, le 3 octobre, parallèlement à la dévaluation, le décret relatif aux barrières douanières a supprimé tout contingentement et réduit les droits de douane sur l'îode et ses dérivés. Sous ce nouveau régime, les produits chiliens et japonais seront vendus en France 90 francs le kilo. Pour « aligner » l'îode français au même cours, les goémoniers du Finistère devront se contenter du gain inhumain de 700 francs PAR AN ! »

« Déjà, en juillet dernier, le congrès maritime tenu aux Sables-d'Olonne a montré quel était chez les marins l'inquiétant résultat des années de crise et de misère sur le littoral du pays tout entier : les villages côtiers se dépeuplent, les pêcheurs désertent le métier, les inscrits maritimes diminuent... Parmi ce « peuple de la mer », nulle corporation n'est plus durement atteinte que les goémoniers.

« Si rien ne vient les sauver, eux et

ceux qu'ils font vivre, leur faudra-t-il donc disparaître ? »

« Et faudra-t-il, dans le temps où des nations voisines intensifient dans tous les domaines leur « self-production », que la France abandonne une récolte nationale ? »

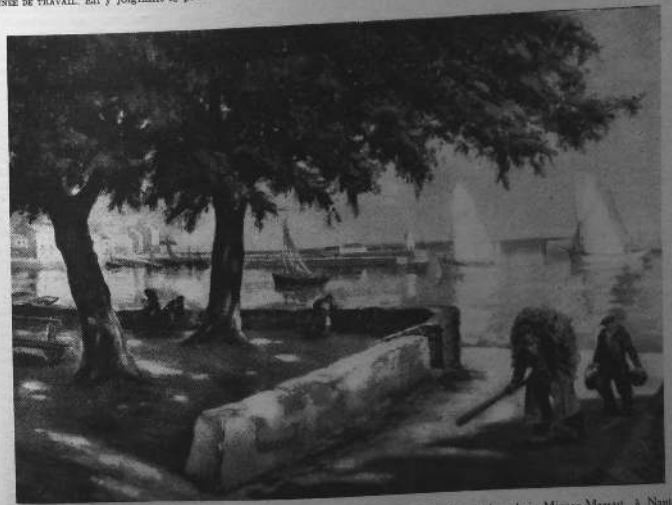
Claude DERVENN.

L'ŒUVRE DU « POURQUOI-PAS ? » ET LA GÉOLOGIE BRETONNE

Nous avons reçu la lettre suivante que nous insérons bien volontiers :

De 1921 à 1926, M. Louis Dangeard, alors préparateur au Laboratoire de géologie et minéralogie de Rennes, et aujourd'hui professeur de géologie à l'Université de Rennes, a participé aux croisières du *Porquoy-Pas* ? tant vers les mers polaires que sur nos côtes de la Manche et de l'Océan. De nombreux dragages effectués sous sa direction ont été suivis de publications d'un haut intérêt et riches d'enseignements pour ceux qui s'attachent à reconstituer la paléogéographie du massif armoricain.

Ses notes de voyage concernant les formations des sols anciens et actuels de la région arctique et la genèse de



M. Pierre Bestrand, dont l'art s'impose par les plus sérieuses qualités, vient de faire à la galerie Mignon-Massart, à Nantes, une remarquable exposition de ses dernières œuvres. Voici, de lui, le *Pon-Jourville*, à l'île d'Yeu, qui figura au Salon de 1936. (Cliché « Phare de la Loire ».)

parcours côtiers et apparentés aux nôtres, concernant surtout ce que l'on appelle la solifluxion, ont projeté une lumière nouvelle sur le mécanisme de la formation de nos terrasses quaternaires, si bien représentés sur le littoral de la Manche, en particulier dans la baie de Saint-Brieuc et dans la région de Paimpol. Et ces notes furent le point de départ d'une étude rationnelle du quaternaire breton, y compris sa préhistoire, entreprise notamment par MM. Dangéard, Milon, Bigot, Colin et Mazères.

Dans une étude parue en 1934 « sur les terrasses quaternaires de la France et des pays voisins », de l'abbé Breuil, notre grand préhistorien, s'exprimait ainsi à propos de la solifluxion : « Il est étrange que les géologues et préhistoriens du quaternaire n'aient pas aussi, depuis longtemps l'énorme rôle de ce phénomène dans les dépôts de terrasses... Je pense que leur étude, stagnante depuis longtemps, doit être complètement révisée à cette lumière ».

Or écrit M. Milon dans le bulletin de juin 1935 de la Société Géologique de Bretagne, les géologues bretons n'ont pas attendu cet appel et je dois signaler à cette occasion que l'application de la notion de solifluxion à ces études a été faite pour la première fois en France en 1928, par M. Dangéard et moi (C. R. Acad. Sciences, 9 juillet 1928). Depuis, les travaux se sont multipliés en Bretagne, puis en Normandie.

M. l'abbé Breuil parait ignorer complètement les travaux qui ont été faits en Bretagne; ces notions, enseignées aux étudiants et exposées en excursion, sont devenues classiques à Rennes, et dans son rayon d'action, et il importe de souligner aujourd'hui que l'éclosion de ce mouvement scientifique, précoce et non tardif, a eu pour point de départ la collaboration de M. Dangéard à l'œuvre du *Pourquoi Pas?*

Les Côtes-du-Nord sont par excellence le champ d'application de ce genre d'études auxquelles je me suis attaché. C'est pourquoi je me fais un devoir de me joindre à la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord et à la revue *Bretagne* pour adresser un hommage de reconnaissance émue à l'œuvre du Docteur Charcot et de ses collaborateurs morts et vivants.

H. MAZÈRES.
Saint-Brieuc, 14/10 1936.

LA BRETAGNE AU SALON D'AUTOMNE

Le salon d'automne, bien qu'ayant démenagé, reste... le salon d'automne autrement dit, on y rencontre une fois de plus ce mélange hétéroclite ou, à côté d'œuvres qui témoignent de caractère et de talent, se voient des productions décevantes ou les fautes de goût, la recherche du baroque, sont conjuguées avec une inexpérience qui dépasse souvent celle d'un enfant de dix ans... Il est vrai que ces « tableaux » sont dignes de noms à consonances téléocorvages, polonaises, russes, quand elles ne sont pas chinoises, japonaises ou hawaïennes. La Bretagne, reconnaissons-le, n'est pas

aussi mal traitée que d'autres pays et ce qu'elle a inspiré se tient et proteste contre maints éléments disparates.

Nous avons noté avec plaisir dans les diverses salles de peintures le nom de Henri Simon, Marcelle Wahl, E. Bouchaud, Myr Diere, Pierre Brandel, Constant Le Breton, Sabbagh, P. Bonnard, Mac Avoy, Delpech, P. Bayle, Seevagen, Mauguin, Roland Oudot, René Levré, Gonin de Lurieux, Chevalier-Huche, Le Fournier, E. de la Villeon, Thibessart, Jean Moreau, Emmanuel Poirier, Prieur, etc., etc.

Dans les salles de sculpture nous avons retrouvé Nicot, Sabouraud, Quilivic, qui a un envoi important...

DANS L'ÉPISCOPAT BRETON

Le nouvel évêque de Nantes, Mgr Villepelet, a fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, le samedi 24 octobre. Toute la population nantaise était venue au-devant du nouveau prélat et lui a fait une ovation enthousiaste.

Quelques jours plus tard, avait lieu à Saint-Brieuc le sacre de M. l'archiprêtre Marcadé, évêque élu de Laval. Ce fut une cérémonie grandiose que présida S. Em. le cardinal-archevêque de Reims, Mgr Suhard, entouré des plus hauts dignitaires ecclésiastiques dont MM. SS. Mignen, archevêque de Rennes; Duparc, évêque de Quimper; Serrand, évêque de Saint-Brieuc; Tréhou, évêque de Vannes, etc., etc.

Les nouveaux prélats sont actuellement les deux plus jeunes évêques de France : Mgr Villepelet est âgé de quarante-quatre ans et Mgr Marcadé est dans sa quarante-deuxième année.

Mgr Marcadé est originaire de Corse, dans les Côtes-du-Nord. Il descend par ses aïeux paternels de la famille Chastel de la Villeguérin, allié aux Chastel de Tremazan et aux Ohsatel de la Houvraye, dont les armes portent en cimier un château donjonné de trois pièces, supporté par deux lions affrontés, avec comme devise : pour les premiers : *Mer cur doué* (forme première sans aucun doute du nom de Mgr de Laval) qui se traduit ainsi : *S'il plaît à Dieu, et, pour les seconds : Da : vad : e : teni, qui veut dire : Tu tiendras à bien.*

Les aïeux de Mgr Marcadé semblent avoir ainsi prévu que l'un de leurs descendants lointains serait un jour prince de l'Église.

DANS LES ARTS APPLIQUÉS

Deux Comités se partagent la Bretagne pour les arts appliqués : l'un à Rennes pour centre avec une action qui s'étend sur les départements de l'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan, et c'est M. Lefort, architecte, qui en est le président; l'autre réside à Nantes et comprend trois circonscriptions : Nantes, Saint-Nazaire et la Vendée. Il est présidé par M. Béany Gauthier, conservateur du château de Nantes.

Une activité féconde se manifeste dans ces deux centres. M. Lefort vient en effet de mettre debout dans chacune des sections bretonnes un programme de conférences dont l'exécution méthodique donnera, grâce à de

dévouées collaborations, sans aucun doute, d'excellents résultats.

Le Comité de Nantes a, lui aussi, établi son programme pour 1937 et celui-ci s'annonce comme prometteur de belles réalisations.

Mais, en outre des conférences et de l'activité locale, chacun de ces Comités a joué déjà et continue d'ailleurs à jouer un rôle important dans l'édition de la *Maison de Bretagne* à l'Exposition de 1937 et surtout, dans l'organisation des diverses salles artistiques, en créant parmi les producteurs une émulation profitable au développement des arts régionaux.

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE RENNES

Notre collaborateur, M. Motheau, de qui nous publions, d'autre part, une intéressante étude sur l'artisanat dans le nord et le nord-ouest de la Bretagne, vient d'être, au titre d'architecte décorateur, nommé professeur à l'École des Beaux-Arts de Rennes. Il est spécialement chargé d'un cours sur l'architecture du meuble et les ensembles décoratifs, c'est-à-dire d'appréhender à créer des modèles.

M. Motheau est également chargé d'un cours sur l'histoire du mobilier, sur les styles et sur la formation du goût; ce dernier cours sera public et sera professé une fois par mois; il s'adressera particulièrement aux chefs d'entreprises, artisans, ouvriers ébénistes, menuisiers d'art, ensembles, peintres décorateurs, peintres en bâtiment, forgerons d'art, émailleurs, etc., etc.

Il tirera chacun grand profit des conseils pratiques qui leur seront donnés. M. Motheau, nous le rappelons, est l'animateur d'un groupe d'artistes à Dinan, dont les meubles et les bibelots ont été vivement appréciés aux derniers salons des artistes décorateurs et salons d'automne à Paris. Nous adressons à M. Motheau, dont nous avons pu apprécier les connaissances artistiques et techniques, nos plus vives félicitations et nous sommes convaincu que son enseignement rendra à la cause artisanale les plus précieux services.

A LA SCHOLA CANTORUM DE NANTES

La Schola Cantorum de Nantes qui, comme on le sait, chanta autrefois à l'Opéra les *Rococcos* et le *Peuple* d'Albert Roussel, met au point en ce moment le *Christophe Colomb* de Darius Milhaud. Cette œuvre, qui fut exécutée en Allemagne en 1930 avec magnificence, est inconnue en France. Darius Milhaud est venu à Nantes assister à une répétition de son « octavio ». Après un hommage rendu à Gaudel, qui est l'auteur du livret de *Christophe Colomb*, Darius Milhaud nous a donné quelques commentaires sur son ouvrage : « J'ai voulu, nous dit-il, que les grandes situations claudéliennes soient au cœur même de ma musique. Toute œuvre d'art a un sens religieux, occulte ou connu, celui de *Christophe Colomb* est très clair : je n'ai voulu que travailler *ad maiorem Dei gloriam*. *Christophe Colomb* relève de la même

technique que les *Chœphores*. Expliqueur et chœurs parlés, soutenus par un orchestre formé d'instruments à percussion ».

Christophe Colomb sera vraisemblablement créé à Paris au début de la saison prochaine.

PEINTRES DE LA MARINE

C'est avec plaisir que dans la nouvelle promotion des peintres de la marine nous relevons les noms de MM. Pierre Bertrand, R. Y. Creston, Jon E. Sevellec, Bernard Roy. Nous leur adressons nos vives félicitations.

UNION DES SOCIÉTÉS D'ART DRAMATIQUE DE L'OUEST

Le Conseil d'Administration de la Fédération Française des Sociétés Théâtrales d'Amateurs, dans son assemblée du 10 octobre dernier, a élu président, en remplacement de M. Jean de Ryke, décédé, M. Praval de Coatparquet.

Nul choix ne pouvait être mieux fait, car en plus de la sympathie unanime dont il jouit auprès de ses collègues, M. de Coatparquet est vraiment l'âme et le grand conseil des sociétés d'art dramatique de l'Ouest. Homme de théâtre avisé, artiste des plus distingués, très lettré, et, de surcroît, auteur dramatique lui-même, M. Praval de Coatparquet voit dans son élévation à la tête des amateurs français la juste consécration de toute une vie de dévouement à l'art dramatique.

Nous nous réjouissons en pensant que nul mieux que lui n'était désigné pour maintenir et développer le champ d'influence de la littérature dramatique et nous lui adressons nos plus vives félicitations.

LE MONUMENT DU POÈTE EUGÈNE LE MOUËL

— Les nombreux amis d'Eugène Le Mouël, parisiens, bretons ou normands, viennent, sous la présidence de M. André Faujon de Vaulx, de constituer un comité destiné à conserver son souvenir, en lui élevant à Villedeuil (Manche), sa ville natale, un monument.

Ce premier résultat acquis, le comité continuera à honorer sa mémoire en s'efforçant de répandre davantage son œuvre en la faisant connaître par des publications, des auditions ou des conférences.

Eugène Le Mouël mérite d'autant plus cet hommage que la dignité de son existence, le désintéressement de son caractère et son aversion pour l'intrigue, sont des exemples qui est nécessaire de montrer au grand jour.

Les adhésions au comité Eugène Le Mouël doivent être adressées à M. Éléonore Daubrée, à Dol-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).

— Louis Guilloux, auteur du *Sans Noix*, vient de publier aux Éditions Sociales Internationales un nouveau livre qui a pour titre *Historiens de Bretagne*.

— L'Académie des Beaux-Arts a désigné son prix de musique de chambre au compositeur Paul Ladmirault.



M. Edouard Lemé, poëtae per Charles Perron.

EDOUARD LEMÉ

L'un des premiers et l'un des plus assidus collaborateurs de *Bretagne*, M. Edouard Lemé vient de disparaître. Il était dans sa quatre-vingt-troisième année, mais sa forte santé qu'attestait l'égalité de son humeur, son amour de la vie et de la beauté, la clarté de son esprit toujours en éveil, permettaient de souhaiter qu'il continuât encore de longues années au milieu des sœurs de la destinée en a décliné autrement, l'heure de la séparation est venue plus tôt qu'on ne l'attendait, mais est bien de nous résigner.

Cependant nous avons le droit de ne pas nous incliner lui passivement et le devoir de dire ce que fut, pour venir de nous quitter.

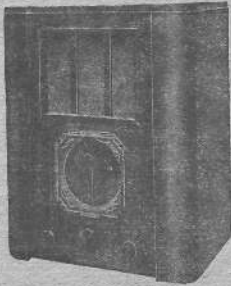
M. Edouard Lemé a fait sa carrière administrative dans les Ponts et Chaussées et très au sérieux comme ingénieur. Il était de son temps — occupé c'était son vœu d'après — occupé d'art et de littérature. Des jours d'activité fulgurante à M. Maurice Schweb, directeur du *Phare* de la Loire. Celui-ci n'hésita pas à lui confier la chronique des lettres et des

arts dans son journal. Durant de nombreuses années, il n'y eut pas, à Nantes et en Bretagne, une manifestation, une publication dont il ne se soit dit compte avec autant de talent que d'histoire. Ses jugements étaient toujours justes et bienveillants. La critique se manifestait chez lui plus par des conseils que par des remarques acerbes. Il ne blâmait pas parce qu'il était bon, il conseillait, parce qu'il était sévère.

Dès les premiers numéros de *Bretagne*, il s'occupa au nombre de nos collaborateurs. Et, durant quinze ans, il révéla à notre public les meilleurs et les plus sages talents de chez nous, ainsi bien, parmi les sculpteurs et les peintres que parmi les musiciens et les interprètes des diverses formes artistiques. Nous remercierons, notamment, la monographie et complète, à l'expression, qu'il nous a donnée sur le Musée des Salorges.

Nous remercierons de M. Edouard Lemé un souvenir profondément tenu et nous prions ses fils et sa famille d'agréer le nouveau l'expression de notre sympathie et de nos condoléances éternelles.

O.-L. S.



SUPER-LUMEN

L 65 toutes ondes
anti-fading - super 5 lampes à lecture directe
courant alternatif 110/240 volts

1475 fr.
complet - franco

écrire à **RADIODISCOMANNE**
93, Rue de Rennes - PARIS (6^e)

Conditions spéciales (comptant - crédit) aux lecteurs de « BRETAGNE »

LE BRILLANT BUHLER L'AMI DE LA MÉNAGÈRE



*étend son
champ d'action*

Jusqu'ici le Brillant Buhler, sans rival pour faire resplendir l'argenterie, était exclusivement livré en poudre. Pour ce même usage vous le trouverez maintenant aussi en crème liquide. Mais la "Crème Buhler" est en outre et surtout, recommandée pour nettoyer à la perfection les vitres et les glaces.

BRILLANT BUHLER

**FAIT TOUT
BRILLER**

EN CRÈME
EN POUVRE



LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS
Téléph. 2.30 et 2.68

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route
REPRESENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS

15^e Année - N° 143

DÉCEMBRE 1931

BRETAGNE

NUMÉRO SPÉCIAL

MIEUX VAUT JAMAIS

COMÉDIE EN 3 ACTES



G.-L. AUBER
Dessinateur

BRETAGNE

Revue illustrée des Intérêts Intellectuels et Moraux de la Bretagne
PARAISANT TOUTS LES MOIS

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT (TI-BREIZ) Boulevard Sévigné - SAINT-BRIEUC

XV^e Année (Nouvelle Série). — Sommaire du N° 143 (Décembre 1936)

PROJETS D'AVENIR, O.-L. AUBERT. — MIEUX VAUT JAMAIS OU LE HASARD ET LA VERTU, moralité rimée en trois actes, Olivier GUYON. — ECHOS, BREIZ. — LES LIVRES ET LES REVUES, Marie-Paule SALONNE. — EN BRETAGNE. — LA PAGE DU TOURISME.

PRIX DE CE NUMÉRO : 4 Francs

ABONNEMENTS : France et Colonies : 40 fr. ; Etranger : 60 fr.

DEUX FOIS MOINS DE TRAVAIL GRÂCE À CURÉMAIL



... ET QUELLE COMMODITÉ !

Il faut si peu de Curémil sur un chiffon humide et si peu de peine pour obtenir de l'émail et de l'aluminium un éclat éblouissant ! Parfaitement soluble, il n'engorge pas les tuyaux.

Exempt de tout acide, il n'attaque ni les objets ni vos mains qu'il rend au contraire douces et blanches.

CURÉMAIL
PRODUIT BUHLER

C'est si simple !

C'est si simple de bien se porter : avoir un sang pur, donc un intestin bien dégagé. Aidez votre organisme en buvant le soir une tasse de Thé Chambard composé de plantes et de fleurs sélectionnées. Chacune de ces plantes a sa fonction. Cette merveilleuse tisane de santé agit donc à la fois sur tous vos organes digestifs : foie, estomac, intestin et reins.

Le Thé Chambard, dépuratif et laxatif, agréable au goût, ne coûte que 4fr.25 chez votre Pharmacien.

BRASSERIE GRAFF Frères

RENNES

15^e Année. - N° 143

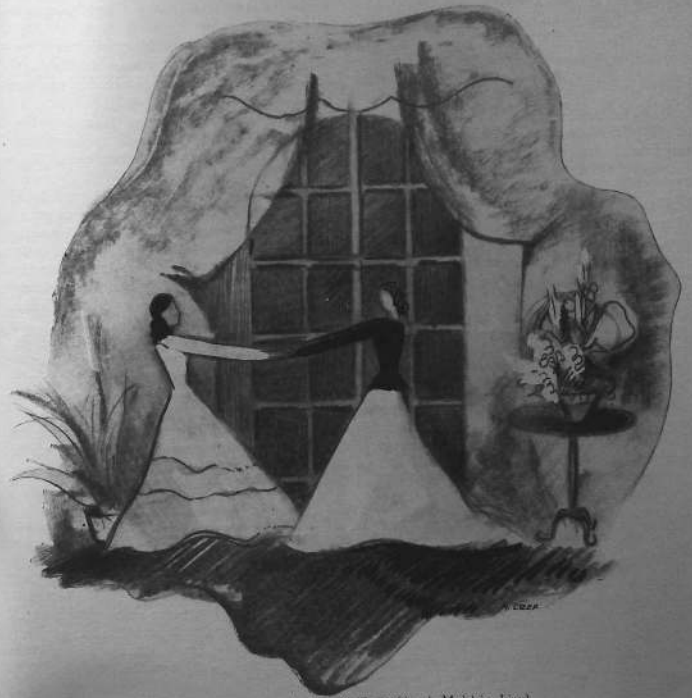
DÉCEMBRE 1936

BRETAGNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DES INTÉRÊTS BRETONS
INTELLECTUELS - ÉCONOMIQUES - TOURISTIQUES

Directeur-Fondateur : O.-L. AUBERT

RÉDACTION : 4, Boulevard Sévigné, SAINT-BRIEUC. — ADMINISTRATION : 38, Rue du Pré-Botté, RENNES
Compte Chèques Postaux : Rennes 233-20



« Mieux vaut jamais » : Acte I, Scène V (Composition de Madeleine Lize).

PROJETS D'AVENIR

TOUT ce qui évolue vit, tout ce qui piétine meurt. C'est une vérité constatée depuis toujours. C'est presque un truisme.

On rendra cette justice à notre revue, qu'elle s'ingénie à rester au niveau des événements qui se succèdent dans le domaine qu'elle considère comme sien. Elle ne peut, bien entendu, tout enregistrer. Force lui est de sélectionner, de ne retenir que le principal des faits et des suggestions qui, par leur caractère, leur importance, leur esprit régionaliste méritent de demeurer au-dessus des contingences courantes.

La valeur documentaire, encyclopédique même, représentée par les douze numéros annuels de *Bretagne*, mieux que par des affirmations, atteste dans la table des matières qui, à la fin du présent fascicule, groupe les renseignements les plus divers, les classe méthodiquement, en vue de faciliter leur travail aux chercheurs de demain.

On y constate que nous avons publié en 1936 plus de quatre cents notices ou articles qui exaltent les qualités et les vertus de notre province, qui résumant sa vie morale, intellectuelle, littéraire, artistique, économique. Nous avons encore, à l'occasion d'anniversaires ou de faits marquants, par des études ou des récits, évoqué les souvenirs traditionnels, historiques ou légendaires qui se rapportent aux Bretons, que ceux-ci soient des humbles ou qu'ils aient, au contraire, tenu un rôle marqué dans la pensée ou dans l'activité tant de la Bretagne que de la France.

C'est le moyen délibérément choisi par nous sur le plan régional, pour revigorer les activités et solliciter par l'exemple des énergies nouvelles à côté des énergies anciennes.

Nous avons noté, en tête de ces lignes, que la vie ardente est fonction de l'évolution. Or, nous voulons vivre en dépit des obstacles, en dépit des difficultés que les circonstances présentes n'arrêtent pas d'élever devant les plus fermes volontés. Mais cette vie, pour se perpétuer, doit s'adapter à ce qui l'entoure, rechercher inlassablement l'atmosphère propice à son développement. Nous savons encore, par expérience, combien chacun est présentement obligé de compter avec les contingences matérielles. Nous entendons donc, par un redoublement de notre effort et le sacrifice

conscient de nos intérêts personnels à l'intérêt général, essayer de dédommager nos amis fidèles de l'appoint qu'ils apportent à notre action, depuis plus de quinze ans.

Au cours de l'année qui va se terminer, la formule des numéros spéciaux consacrés en majeure partie à un sujet unique : *Anatole Le Braz, Saint Yves, le « Pourquoi Pax ? » et le Docteur Charcot*, a chaque fois reçu le meilleur accueil de nos abonnés et lecteurs. Elle concentre l'attention sur des faits précis, en permet l'étude, l'analyse approfondie et, finalement, constitue un tout d'une pertinente valeur documentaire.

Nous entendons donc désormais ainsi donner, plusieurs fois chaque année, des fascicules exceptionnels en alternance avec les numéros réguliers de la revue.

Ce mois-ci, nous avons le plaisir de publier *in-extenso* le texte d'une comédie, en trois actes et en vers, de notre confrère Olivier Guyon : *Mieux vaut jamais !*

Par le cadre très 1830 où elle se déroule, par le charme délicat qui se dégage de scènes fort habilement menées et au cours desquelles un passé, qui fut, sinon cruel, tout au moins mélancolique, se révèle et s'éclaire à la lumière d'un présent rayonnant; par maints épisodes tour à tour tendres ou cocasses, exprimés simplement, sans pompeuse rhétorique, en des vers, parfois peut-être un peu trop libérés des contraintes prosodiques, où la fantaisie, la gravité, l'esprit aussi, se fondent en harmonies agréablement adaptées au sujet même; en un mot par tout l'ensemble de ses qualités réelles, l'œuvre d'Olivier Guyon qui, à Paris, verra les feux de la rampe au lendemain de sa publication chez nous, fait songer aux comédies et proverbes d'Alfred de Musset qui, très certainement, lui ont servi de modèle.

Et si nos lecteurs nous approuvent, passant à notre tour du plaisant au sévère, notre numéro de février consacra la gloire de *la Coiffe Bretonne, chef-d'œuvre de lingerie*, fruit des patientes recherches de M^{lle} Noëlle Couil laud, dont la science, sur ce complexe objet, fait autorité. Cette étude sera illustrée par l'auteur elle-même de dessins documentaires d'une incontestable et fidèle qualité.

En avril, la publication de pages bretonnes inédites de Charles Géniaux rappellera ce que

fut ce très pur écrivain, auquel on n'a pas toujours rendu l'hommage qu'il méritait.

Nous réserverons ensuite un exemplaire, du double au moins de nos numéros ordinaires, à la participation de la Bretagne à l'Exposition de 1937. Ce sera tout à la fois un guide et un souvenir précieux de la grande manifestation des arts et techniques modernes, où, grâce aux efforts du Comité, à la collaboration des artistes, des artisans, des industriels, la Bretagne va tenir une place prépondérante parmi les provinces françaises qui forment le centre régional...

Voilà ce que sont nos « projets d'avenir ». On peut être certain qu'ils seront réalisés. Durant les quinze années qui viennent de s'écouler, nous avons toujours tenu nos promesses. Nous espérons pouvoir les tenir encore, surtout si l'on veut, dans les milieux bretons, nous continuer une confiance que nous pensons ne pas cesser de mériter.

Récemment, M. André Billy exposait la situation difficile que connaissent en ces temps troublés les revues de Province et même de Paris. Leur vie a été de tous temps précaire et souvent éphémère. Le nombre est grand, rien qu'en Bretagne, de celles qui ont vécu une année ou deux, quand ce n'a pas été seulement

quelques mois, ou même... l'espace d'un matin.

Parmi ces efforts combien étaient cependant dignes d'un meilleur sort, qu'ils n'ont pas connu, faute de trouver la clientèle indispensable, qui existe certainement, mais qu'il faut aller solliciter, si on veut qu'elle vienne à vous...

Eh bien, disons le sans faux amour-propre, *Bretagne* a besoin d'être à son tour soutenue. Elle n'a jamais, jusqu'ici — et c'est sa fierté — reçu d'autres ressources que celles qui lui venaient de ses abonnés et lecteurs. Et c'est en eux qu'elle met, une fois de plus, son attente confiante. Alors que les prix s'élèvent partout, elle maintient les siens, mais demande, en revanche, à ses amis, à ses fidèles, d'exercer autour d'eux une active propagande pour que l'augmentation des abonnés soit la compensation naturelle de l'augmentation des charges qui lui vont incomber...

Nous sommes convaincu que cet appel sera entendu et que, grâce aux appoints nouveaux qui vont lui venir, *Bretagne* continuera, sans trop de peine, à entretenir chez les uns et les autres la flamme exquise pure et vivace de l'amour du pays, le lien intime qui unit les âmes au sol d'où elles sont issues.

O.-L. AUBERT.



La chapelle et le calvaire de Saint-Venec (Dessin de Charles Corcaff.)

OLIVIER GUYON

MIEUX VAUT JAMAIS

OU

LE HASARD ET LA VERTU

MORALITÉ RIMÉE EN TROIS ACTES A L'USAGE DES JEUNES ET DES VIEUX
représentée pour la première fois à Paris
au théâtre du « Journal », le 14 décembre 1936.

L'EPOQUE. — 1830... et le Printemps!

LES PERSONNAGES. — VALENTINE DE GISORS. — Trente-six ans. Emouvant midi. Galbe inattaqué. Dans le regard et dans la voix une mélancolie qui se sait troublante. Une frénésie longtemps maîtrisée qui perce sous le voile de la dignité rituelle.
EVE. — Sa fille. Dix-sept ans. Charmante et blonde.
CHARLOTTE. — L'amie d'Eve, seize ans, charmante et brune.
GUY DE BRÉVANNE. — Quarante et un ans : beau de silhouette et de visage. Les tempes neigeuses n'enlèvent rien à sa persistante jeunesse et lui ajoutent un attendrissant je ne sais quoi. L'aisance du mondain et du voyageur, avec une sensibilité lamartinienne.
CHRISTIAN DE BRÉVANNE. — Vingt ans : classique jeune premier.
L'ABBÉ PATERNE. — Soixante ans : gros et rubicond.
LE DOCTEUR HILARION. — Soixante-cinq ans : maigre et jaune.
LE VALET.

DISTRIBUTION POUR LA CREATION

M^{mes} Marcelle DEBEVERE.
Françoise ENGEL.
Andrée JOLINON.

MM. André CHANU.
Gérard OURY.
Gustave DE TERNAÏ.
Roger LANDRIÉ.
Sacha TARRIDE.

LA SCENE. — Les trois actes se déroulent dans le même décor : la bibliothèque du château de Gisors, vieille gentilhommière d'une province française indéterminée mais pittoresque.
La bibliothèque du château de Gisors, vieille gentilhommière d'une province française indéterminée mais pittoresque.

Deux portes : l'une à gauche, donne sur une antichambre qui précède le grand salon; l'autre, à droite, conduit au jardin.

Au fond et au milieu, une large porte-fenêtre s'ouvre (bien qu'elle soit fermée au début de la pièce) sur un balcon shakespearien inondé de clair de lune... naturellement. A gauche de cette porte vitrée, un vieux bahut de chêne, hauteur d'homme. Tout près, un escabeau. Devant le bahut, une table avec un fauteuil. A l'angle opposé, la cheminée.

Les murs sont couverts d'étagères portant des livres richement reliés.
Des sièges (directoires) sont près de la cheminée et au premier plan à gauche. Un fauteuil confortable occupe le milieu de la scène. Au premier plan à droite, une exquise méridienne attend les duos pathétiques.

De riches tapis sont chargés d'amortir le bruit prosaïque des pas.

L'AMBIANCE. — La bibliothèque qui sert de théâtre à nos héros étant voisine du grand salon où une fête mondaine se déroule, on profitera de cette circonstance providentielle pour faire exécuter dans les coulisses, pendant tout le cours de l'action ou presque, une musique de scène autant que possible adaptée au dialogue.

Cette musique sera censée constituée par les échos de l'orchestre du bal, alternant avec quelques numéros de concert (soli d'instrumentistes, quatuors, romances, chœurs, etc...).

Un compositeur averti puisant largement dans le répertoire sentimental de l'époque, pourra tirer de cet accompagnement nuancé avec tact, un effet très heureux, et intensifier l'émotion si désirable du public.

A titre documentaire, je signale à ce collaborateur éventuel la mélodie « Plaisir d'amour » de Martini qui pourrait servir de leit-motiv ou, tout au moins, être évoquée dans l'ouverture et à la fin du troisième acte.

Les illustrations de « Mieux vaut jamais » sont de M^{me} Madeleine Lizer.



CHRISTIAN
« Une maison spacieuse avec un parc... » (Scène V.)

MIEUX VAUT JAMAIS

OU

LE HASARD ET LA VERTU

ACTE PREMIER

Les Fiancés

SCÈNE I

LE CHŒUR, UN VALET

Au lever du rideau (il est dix heures du soir), la scène éclairée par une lampe posée sur la table, est vide.

Par la porte de gauche, entr'ouverte, arrivent les échos d'un chœur de jeunes gens et de jeunes filles, accompagné de harpe et de clavessin.

LE CHŒUR

En ce beau jour béni des dieux
Où Vesper fait fleurir ses roses,
Et chasse les frimas moroses
Pour plaire aux tendres amoureux,
La promesse dont la feuille
Était l'unique confident
Par Eve et son Prince Charmant
A tous échos est publiée !

Refrain

Leurs vœux secrets sont exaucés :
Le ciel envoie
Honneur et joie
Honneur et joie aux fiancés !

Il a d'Adonis la beauté,
Elle a la grâce d'Aphrodite,
Mais toute âme noble est séduite
Bien plus encor par leur bonté :
A la misère il se consacre ;
Elle larch le flot des pleurs
Et toujours cessent les malheurs
Ou se pose son pied de nacre.

Au refrain

Le hasard d'Eve et de Christian
Avait séparé les jeunesse,
Mais, pour réunir leurs tendresses,
L'exil franchit l'océan.
Ah ! quel destin vraiment unique !
C'est un époux exceptionnel
Que l'on va bénir à l'infini !
Il nous vient de la Jamaïque !

Au refrain

(Aux dernières mesures du deuxième couplet, un superbe valet, portant une lettre sur un plateau, entre par la porte de droite et se dirige vers la porte de gauche, d'un pas officiel, dans une attitude impeccable.)

Entendant les chanteurs qui attaquent le troisième couplet, il stoppe subitement devant le salon et pince les lèvres avec une moue qui semble dire : « Quand vous aurez fini !... »
Cependant le chœur se termine salué par des braves nourris.)

UNE VOIX DANS LE SALON

Superbe !

UNE AUTRE VOIX

Merveilleux !

UNE TROISIÈME

Prestigieux !

LE VALET (toujours aussi digne) :

Idiots !
Parce que deux humains ont prononcé trois mots
(Un verbe et deux pronoms) sur un ton de tendresse,
Sans voir qu'ils sont dictés par la voix de l'espèce,
On mange à s'en rendre malade, on boit idem
Tous nos meilleurs Pommaris et nos
[Châteaux-Yquem !
Nous nous en souviendrons de l'an mil-huit-cent-

trente,
O cave de Gisors, toi jadis débordante !
Cette idylle te fut un épuisant cadeau !
Nous ne sommes encor qu'à la quassimodo,
Et, depuis mardi-gras, j'ai noté — pauvre vieille —
Que l'on avait sacrifié cinq cents bouteilles !
Encor, si tous ces invités appréciaient
Nos crus impériaux, oui s'ils s'extasiaient
Comme il convient sur ce jus de treilles divines !...
Mais ils avalent ça comme une médecine !...
Des perles devant des pourceaux !... Exactement !

(Jetant un coup d'œil par la porte entrebâillée) :
...Lombien sont-ils ce soir ? — Sûrement près de cent !
Quelle hécatombe de vins fins, de victuailles !...
Et tout cela pour célébrer les fiançailles
De l'héritière de Gisors et de Christian
De Brévanne ! Mais qu'a-t-il donc d'ensorcelant
Ce produit tropical ?... Il subjugué la fille
A peine débarqué du courrier des Antilles ;
Moins de trois mois après, il obtient des parents
Sa main !... et le voici, ce soir, finalement
Promis !... Ah de mon temps, on n'allait pas si vite !
Et j'attendis trois ans ma chère Marguerite !

LES VOIX DU SALON

Vivent les fiancés !
(Acclamations enthousiastes des invités.)

LE VALET

Quel fracas ! Quelles voix !...
Ces bipèdes pensants ont des moeurs de poulets !
Ils vont encor faire grogner Monsieur le Comte...
Avec raison, ma foi ! N'est-ce pas une honte
Quand un pauvre invalide est cloué sur son lit,
Depuis cinq ans, sans espérance et sans répit
Par la paralysie et par le rhumatisme,
De ne savoir s'ébattre avec modérantisme !
Vraiment cette jeunesse est sans ménagements !

(On entend des hurrahs frénétiques.)
Ecoutez-moi ces cris !

(et des rires de femmes.)
...et ces glapissements !

De la rue on doit entendre leur tintamarre,
Car, ici, bien que l'antichambre nous sépare
Du bal, il semble qu'on y est.

UNE VOIX DANS LE SALON

Vive l'auteur !

LE VALET

(regardant par l'entrebâillement de la porte) :
Mais ils vont l'étouffer ! Pauvre fou de Docteur !
(Les clameurs s'apaisent.)
C'est la fin ?... Pas trop tôt !... Il faut que je le porte
Mon billet : je languis d'attendre à cette porte,
Et l'on m'a dit, d'ailleurs, que c'était très pressé.

(Il examine l'enveloppe par transparence, puis en respire le parfum.)

Je connais le parfum ! Oui, le sens ce que c'est :
Savoureux composé de Chypre et Bergamote,
C'est l'annonciateur de la jeune Charlotte ;
Sans doute elle a faussé compagnie au couvent,
Et, pour le bal, elle arrive... tardivement...
Mais « Mieux vaut tard... » A notre chère demoiselle
Allons vite porter cette bonne nouvelle !
(Après un coup d'œil dans l'antichambre.)
Le calme est rétabli ? Parfait !
(Il passe dans l'antichambre.)

SCÈNE II

EVE, CHRISTIAN

(La scène est restée vide quelques instants.)

EVE *(entrant en coup de vent.)*

Ah ! quel bonheur !

CHRISTIAN *(la suivant.)*

Chère Eve, qu'y a-t-il ?

EVE *(rayonnante.)*

O Christian, c'est ma sœur !

CHRISTIAN *(bâillant.)*

Vous avez une sœur !...

EVE

Bien sûr ! cette Charlotte.
En est une ! Elle me chérit et me dorlotte
Tout autant que si nous avions le même sang !

(Christian lève les bras, semblant dire) : « Vous m'en direz tant ! »

Nous étions deux inséparables au couvent.
Elle est seule à présent et je m'espérai guère
Qu'elle eût pu fléchissant une règle sévère,
Obtenir un congé pour le bal, mais c'est fait !
Ah, rien ne lui résiste !... Et vous satisfait
Du bonheur qui s'ajoute à mon bonheur ?

CHRISTIAN

Méchante !

Pouvez-vous en douter ? Votre plaisir m'enchanté !
Rien de ce qui t'émeut ne peut m'être étranger !

EVE

Je suis bien ! C'est expressé...

SCÈNE III

LES MEMES, BRÉVANNE, puis LA COMTESSE

BRÉVANNE *(entrant porte de droite : à Christian.)*

...pour le faire enragé !

(Il jette un coup d'œil à la pendule.)
Il se fait tard ! Oh ! Oh ! déjà près de dix heures !
J'ai reconduit notre notaire à sa demeure !
Il préfère aux flonflons du bal un lit moelleux...
Le docteur et l'abbé sont plus audacieux !
...Eh bien, chers fiancés, ce... est épithalame ?...

EVE

Fut vraiment réusé !

CHRISTIAN

Mon père, on vous réclame

Là-bas avec instance.

EVE

(Apercevant sa mère qui entre par la porte de droite.)

EI VOUS AUSSI, MAMAN !

LA COMTESSE

Il nous faut en effet retourner un moment
Dans la salle du bal, bien que cette jeunesse,
Croyez-moi, n'ait besoin de nulle patronesse
Ni de mentor pour s'amuser !

(A Brévanne.)

Ah ! mon mari
Compte sur vous ! Sachez qu'il m'a fait le pari
De vous battre en trois points.

EVE *(songeuse.)*

Sex cartes, pauvre père,

Sa seule distraction !

BRÉVANNE

Là-haut il s'exaspère
Sans doute ! Je m'en vais distraire son ennui.

LA COMTESSE

Il lui semble plus lourd, plus cruel aujourd'hui,
Devinant les joyeux ébats de cette fête...
Mais avant votre charitable tête à tête
Avec notre malade, il nous faut contenter
Cette requête...

(Coup de tête vers le salon.)

EVE

Et surtout bien féliciter
Chanteurs, chanteuses...

CHRISTIAN

Et l'auteur de la cantate

Le docteur Hilarion...

BRÉVANNE

Notre cher Hippocrate
Taquine donc la muse et non plus seulement
Ses bons clients comme autrefois ! C'était vraiment
Un fameux médecin sous ses airs de bohème :
Il m'a sauvé la vie, et, dans ce château même,
Sans lui... !

(Hochement de tête. Un temps.)

Je l'ai trouvé considérablement
Changé, vieilli, par exemple !

LA COMTESSE

Tempérament
Fantasque, mi-bouffon et moitié harnable :
Il se croit menacé toujours de mort subite,
Et c'est pour s'étourdir que, poète fécond,
Il écrit.

CHRISTIAN

Ce n'est pas le roi de l'Hélicon,
Mais ses vers ont des intentions fort touchantes.

BRÉVANNE

Je m'en vais le sacrer prince des dilettantes !

Madame, je vous suis...

(Brévanne et la comtesse passent dans le salon.)

(A la comtesse.)

SCÈNE IV

EVE, CHRISTIAN

CHRISTIAN *(d'un ton confidentiel ironique.)*

S'ils veulent louanger
Le docteur, ils devront dans la salle à manger
Le surprendre : Il discute avec l'abbé Paterne
Sur les goûts respectifs du Grave et du Sauterne !

EVE

Que vous êtes méchant ! Pourquoi les pauvres vieux
Se refuseraient-ils ces plaisirs fallacieux.
Le vin, c'est le Léthé de leur célibat triste :
Laissez-leur cet indispensable illusionniste !

CHRISTIAN

Dieu me garde de disputer au dieu Bacchus
Ce cher abbé Paterne et notre Diafoirus !
Je constatais un fait seulement !...

EVE *(faisant signe d'écouter.)*

Mais on trappe !

C'est elle sûrement...

(On entend les aboiements d'un roquet.)

Voilà Médor qui jappe !
Quand elle vient chez nous il la suit pas à pas,
D'ailleurs... oui, c'est sa voix, je ne me trompe pas !
Et mon cœur me dit bien...

(Elle se dirige vers la porte de droite.)

SCÈNE V

LES MEMES, CHARLOTTE

(Charlotte bondit par la porte de droite.)

EVE

Charlotte !

CHARLOTTE *(embrassant tendrement son amie.)*

Ma chère !

Alors voilà, sans crier gare on se marie !

(Montrant Christian à Eve.)

C'est lui, n'est-il pas vrai ?

CHRISTIAN

Lui, avec un grand L

Pour vous servir.

EVE

Vraiment c'est fort peu rituel
Cette présentation... mais c'est moins insipide
(Présentant Charlotte à Christian.)

Charlotte de Brissac : une langue rapide
Et dure aux empêcheurs de s'amuser en rond,
Terreur des hommes et des docteurs, mais, au fond,
Un cœur parfait... sous une gorge irréprochable !

CHARLOTTE

As-tu fini ?... Tu errais mieux, Eve adorable
(Coup d'œil à Christian.)
N'est-ce pas ? — De me dire vaille ennuement l'amour
Si vite de ton cœur a pu faire le tour.

Ce fut gentil de me laisser dans l'ignorance
D'une si grave affaire ! Ah quelle impatience
J'avais de te revoir !

EVE
Ne l'ai-je pas écrit ?

CHARLOTTE
Ah ! je crois bien : tiens, le voilà ton manuscrit :
Dix lignes ! Quel toupet !
(Elle lui montre une lettre.)

EVE
Mais avec la censure
De Mère Saint-Félix, quelle utile ouverture
Pouvais-je bien oser ? Quelle évocation...

CHARLOTTE
Juste ! C'est pardonné, mais à condition
Que, sur l'heure, et complètement, on satisfasse
Ma curiosité native !

CHRISTIAN
Sans préface
Abordons le roman !

CHARLOTTE
Par le chapitre un,
Aucun détail ne pouvant être inopportun !
Penser qu'au premier jour de l'an, cette chère Eve
Ne vous connaissait pas !

CHRISTIAN
Eh, bientôt, je l'enlève !
(Un temps.)
Or donc, Guy de Brévanne, en l'an mil huit cent-neuf,
A vingt ans (c'est mon père, hélas aujourd'hui veuf),
Élegant attaché d'ambassade française,
A Madrid, épousait demoiselle Thérèse
Anna de Montillos, de Jérés, près Cadix.
Un an plus tard, au mois de mai mil huit cent-dix,
Ma mère succombait en me mettant au monde,
Aigri par ce chagrin et voulant fuir le monde,
Mon père demanda son rappel à Paris ;
Il ne l'obtint qu'au bout de deux ans, mais repris
Par le besoin des aventures, dès qu'en France
Il eut remis les pieds, avec persévérance
Il agit à la Cour pour se faire envoyer
Aux Antilles, il lui fallut atermoyer
Enfin il fut nommé consul à Jamaïque.
Mais, avant son départ, dans ce castel antique
Il vécut. Invité par ses hôtes charmants
(Hiver mil huit cent-treize), il partit au printemps :
Malade gravement pendant plusieurs semaines,
Il brusqua son départ pour les îles lointaines.
Mon père fut consul cinq ans, et puis planteur ;
Il réussit. Bientôt, se trouvant détenteur
D'un pécule coquet, comme son fils unique
Atteignait ses vingt ans, il revint d'Amérique
En France. — Nous étions à la fin de janvier
A Paris. — Or, dès le vingt-deux de février,
Notre ami de Gisors apprenant que mon père
Est de retour, l'invite ; il répond : « J'obtempère
A ce geste amical ; j'arrive avec mon fils. »

On arrive en effet au château le vingt-six :
Effusions, émois... car le vieux camarade
De jeunesse, est cloué sur son lit de malade
Depuis cinq ans, sans grand espoir de guérison,
Hélas!... (mais vous savez!) En mars, une maison
Spacieuse avec un parc...

EVE (à Charlotte.)
Le château des Dorides

CHRISTIAN
...Est à vendre, tout près de Gisors, on décide
Très opportunément de l'acquérir. Avril
Nous voit les occupants de ce logis. Mais il
(Il, c'est moi) n'avait pas vécu tant de semaines
Sans découvrir la fleur exquise des domaines
De Gisors. Il l'adore aussitôt qu'il la voit ;
Il n'est pas repoussé, il espère, il prévoit
Le oui délicieux, il s'enhardit, il ose
Exprimer son amour à cette fleur éclosée
Sous les feux printaniers d'un réciproque amour.
Convaincre les parents est l'affaire d'un jour !
On fixe l'hyménée au début de l'automne,
Puis en août, puis en juin ! Enfin, comme on talonne
Ferme, noire famille, on obtient un délai
Réduit au minimum : aux premiers jours de mai !
Voilà complètement, ô jeune curieuse,
Le mystère expliqué !

CHARLOTTE
(Avec un enthousiasme juvénile et un pen pompter.)

Comme je suis heureuse
De vous voir les héros superbes d'un roman
Triste dans son début mais dont le dénouement
Si joyeux vous unit pour vous faire comprendre
Les charmes infinis d'une effusion tendre,
Et l'harmonie, et l'union immatérielles
De deux rêves chantants dans deux âmes pareilles !

CHRISTIAN
Oh ! Oh ! Le ton lyrique après la voix badine !

CHARLOTTE
Au contact de l'amour, ma gouaille s'élimine :
Eve connaît mon cœur : il est sentimental.
Eh, s'il a quelques fois les rires du cristal,
Il vibre plus souvent comme un violon grave...
(Un temps.)
Mais j'abuse de vous vraiment ! Je suis esclave
De notre affection, il lui faut à présent,
Laisser place à l'amour !

(Gestes de protestations d'Eve et de Christian.)
Si, si, parfaitement...

(Elle se dirige vers la porte du salon.)
Je vais danser !

(Se retournant, à Christian.)
Je vous retiens pour la gavotte

Finale !... A bientôt, homme heureux !
(Elle sort.)

LES VOIX DES DANSEURS DANS LE SALON
(usant par la porte entr'ouverte)
Vive Charlotte !



CHRISTIAN
« Mon père fut consul cinq ans, et puis planteur. » (Scène V.)

SCÈNE VI
EVE, CHRISTIAN

CHRISTIAN
Quel esprit pétillant et quel cœur !... un gamin
Tendre !

EVE
Je savais qu'elle vous plairait ! Demain,
Délivré des fâcheux, vous pourrez plus à l'aise
L'apprécier.

CHRISTIAN
Et lui compléter l'exégèse

De notre amour. Ah ! c'est un esprit curieux,
Au sens double du mot !

EVE
Christian malicieux,
Toutes les filles d'Eve ont la même fringale.
De détails inédits, l'impatience égale
En face du mystère et des cœurs inconnus !
Mes desirs, croyez-vous qu'ils soient plus contents
De savoir le fin mot de telle histoire étrange ?

CHRISTIAN
Je dois dire pourtant — et pour votre louange —
Que jamais, devant moi....

EVE
Peut-être n'ai-je osé
Me montrer à vos yeux sous un jour opposé
A votre jugement trop bienveillant.....

CHRISTIAN
Chère âme,
Tu pouvais sans aucune crainte pour ma flamme
Justifier ton nom, et même je le veux :
C'est profaner, vois-tu, nos sublimes aveux
Que de juxtaposer à ces élans sincères
Je ne sais quels pensers secrets et quel mystère.
Voyons dis-moi bien tout : je suis un directeur
De conscience, pas un amant... dominateur!

EVE
Pardonnez-moi car je craignais de vous déplaire.

CHRISTIAN
Alors tu me croyais capable de colère
Envers toi!

EVE
Oui, c'est vrai, je le sens, j'eus grand tort.
Et pourtant il me faut encore faire un effort
Pour vous dire...

CHRISTIAN
Dis-moi! Je me sens fille d'Eve
A mon tour... bien que fils d'Adam! vite, soulevez
Ce voile insupportable.

EVE
Eh bien, la question
Que je me pose a trait à cette affection
Cet amour malheureux qu'éprouva votre père...
Autrefois... il y a seize ans... oui ce mystère
M'intrigue — c'est très mal! — voyez-vous, malgré
(moi...)

CHRISTIAN
Mais à quoi bon vous tourmenter de cet émoi?
Je vous l'ai déjà dit, par une confiance
De valet (dont je sens l'odieuse impertinence,
Aujourd'hui) j'ai connu ce malheur paternel.
Mais sans détail aucun, sans un mot personnel...
C'est mieux ainsi d'ailleurs!

EVE
Hélas, cette inconnue
C'est elle que mon âme folle et saugrenue
Voudrait connaître!

CHRISTIAN
Alors vous avez un soupçon!
Autrement pas de trouble!

EVE
Ah de quelle façon
Vous déchiffrez mon cœur!

CHRISTIAN
D'après vous cette
femme...

EVE
J'ai peur de vous causer...

CHRISTIAN
L'idée est donc infâme?
Chère Eve, excusez-moi de vous questionner,
Mais vous taire, à présent...!

EVE
Il vous faut deviner...
Quelqu'un auquel je dois beaucoup...
(Après un temps, peureusement.)
Même la vie!

CHRISTIAN
Oh! comment pouvez-vous!... Mais c'est de la folie!

EVE
Oui sans doute... Pourtant, réfléchissez un peu :
En mil huit cent quatorze, avant de dire adieu
À la France, avant son départ pour les Antilles,
Votre père chez nous fit ce séjour...

CHRISTIAN
Vétilles!
Vos histoires! Raisonnement peu circonspect!
Sans vraisemblance! Et vous oubliez le respect!
Votre mère, voyons, si digne, si pieuse!
Oh! je ne comprends pas!...

EVE
Vous trouvez scandaleuse
Mon imagination : pourquoi vous ai-je dit!
Vous me mépriserez maintenant!

CHRISTIAN
Mon petit
Comment pouvez-vous prononcer un tel blasphème!
Avant tout, malgré tout, je vous aime! je l'aime!
Vite effacez
(Il l'enlève.)
Et que jamais plus de tels mots
Ne viennent entre nous appeler les sanglots!

EVE
Pardonnez-moi.

CHRISTIAN
Mais pardon de quoi, ma chérie?
Votre histoire, entre nous, permettez qu'on en rie!
Je la démolirai d'un mot : votre maman,
Loin d'avoir, autrefois, vécu ce beau roman
Que vous imaginez (je n'osais vous le dire)
Jusqu'ici, car j'avais la crainte de détruire
Quelque chose de notre si complet bonheur,
Mais il faut maintenant redresser cette erreur!
Eh bien, votre maman, en ses belles années,
Pour papa fut rien moins qu'une passionnée!
Mon père m'a conté depuis lors, bien des fois,
Qu'elle lui prodiguait des discours... discourtois.
Quand, par lui, son mari, grand amateur de chasse,
Se laissait entraîner et délaissait la grâce
De la jeune épouse au logis demeurant.
J'ai même craint, je l'avoue, au premier moment,
Que ce souvenir peu plaisant ne compromette
Nos projets; mais vraiment c'en aurait été trop bête
Et par trop cruel que, pour cet ancien conflit,
Notre jeune bonheur se trouvât interdit!
Votre mère, d'ailleurs, de rancune incapable,
Envers papa, toujours, se montre très aimable

Depuis qu'il a repris contact, et c'est pourquoi
Vous pouviez supposer ce roman, mais pas moi,
Sachant ce que je sais.

EVE
Oui, vraiment, j'étais folle
De soupçonner maman pour une babiole!
Vous ne m'en voulez pas de cette impiété?

CHRISTIAN
Je te pardonnerai tout, chère Eve, excepté
D'oublier nos serments.
(On entend des clameurs dans le salon.)
Mais quel bruit!... c'est la porte
Sans doute?...

EVE
Oui, le soir plus précis nous apporte
L'écho du bal.

CHRISTIAN
Je la referme et je reviens...
(Il passe dans l'antichambre.)
Une seconde!...

EVE (rêveuse)
Et cependant je me souviens
De ce que dit maman, ce soir gris de novembre,
Quand seules nous brodions, près du feu dans sa
chambre :
« Brévante fut l'ami charmeur de ce foyer;
Tout un hiver heureux, il sul nous égarer
Des pensers imprévus de son âme subtile;
Il était beau, brillant, doux... un peu versatile.
Mais pourquoi donc, lui si gentilhomme, mon Dieu,
Ce départ si subit et sans même un adieu! »
(Un temps.)
Et puis je l'ai bien vue essayer une larme...

SCÈNE VII

LES MEMES, L'ABBÉ, LE DOCTEUR

(Le docteur et l'abbé entrent en coup de vent
par la porte de gauche, suivis de Christian.)

LE DOCTEUR (retenant l'abbé par le bras)
Ma parole, on dirait que l'ombre d'un gendarme
Vous poursuit! Quelle ardeur!

L'ABBÉ (s'épongeant)
Quel âge sans pitié!

LE DOCTEUR (à Christian)
Beau page vous laissez votre jeune moitié
Seule ici!

CHRISTIAN
Pas du tout, je refermais la porte
Pour être plus...

LE DOCTEUR
Compris!... Le diable vous emporte,
L'abbé, pour nous avoir dérivés en ces lieux
Réservés aux tête-à-tête des amoureux!...
Il est vrai qu'on ne sait où nous mettre!...

(Saluant Eve.)
Madame,
...Démousselle (excusez !), devant vous, je proclame

Que vous avez le plus beau couple de danseurs
De la fête.

L'ABBÉ
Quel incorrigible imposteur!
(Il s'assied dans le fauteuil au milieu de la scène.)

LE DOCTEUR
Jugez-en : accouchés par une farandole.
Qui déroulait son indecente banderolle
Jusqu'au retrait sacré de la salle à manger
Où nous dégustions... de la fleur d'orange,
Dans une intimité tranquille et satisfaite
Nous dûmes, entraînés jusqu'au cœur de la fête
Ou Terpsichore folle agitait ses grelots;
En dépit de mon caractère et des sanglots
De ce vénérable et saint ecclésiastique,
Mimer devant ces fous, un pas chorégraphique!
Ce fut un manuel de notre invention,
Moitié glissade et moitié généralisation :
Mon Dieu! pardonnez-lui! Vollez-vous Hippocrate!
Il fallait bien que nous dansions!

EVE
Et vous dansâtes...
Et je suis sûre que vous y avez pris goût!

L'ABBÉ
Je n'aurais pas de mots pour dire le dégoût
Que j'ai de ces ébats qu'à grand tort on tolère.

LE DOCTEUR
Mais que diable allez-vous faire en cette galère!

L'ABBÉ (d'une voix lasse)
Vous savez aussi bien que moi, cher Hilarion,
Que je ne suis resté qu'à cette condition
De pouvoir, loin du bruit de la fête profane...
(Il s'endort.)

LE DOCTEUR
Deguster d'un bon cru la liqueur diaphane,
Pourpre ou blonde, en l'honneur des jeunes fiancés
Dont, dimanche dernier, vous avez annoncé
L'hymen pour le béatir dans...

CHRISTIAN
Trente-deux journées,
Ou sept cent cinquante-six heures (décomptées
Celles du présent jour qu'on fond du sablier
Le bienveillant Chronos a pu résoudre)
Ou bien deux millions sept cent vingt et un mille
Six cents secondes!

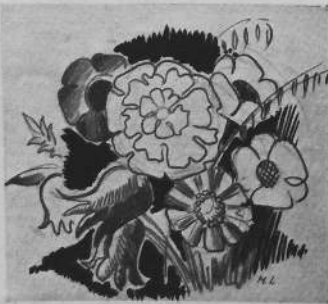
LE DOCTEUR
Admirez à jeune fille;
L'étrange et mathématique précision
D'un désir supputant votre possession!
(S'adressant à l'abbé toujours assoupi pendant que Christian et Eve s'écartent vers le balcon.)

Mais il nous faut l'abbé, laisser cette jeunesse :
Très sagement, pour que l'inxpérience cresse
Peu à peu s'enhardisse aux fougueux ardeurs
Et pour que, le grand jour venu, toute impudens
Paraisse naturelle à la jeune épouse.
L'usage décide qu'elle serait laissée

Libre de... préparer les flèches du carquois.
 (Plus haut.)
 L'abbé, ne troubons pas ce tête-à-tête!
 L'ABBÉ (se réveillant)
 Quoi?
 CHRISTIAN
 (Quittant le balcon avec Eve et se dirigeant vers la porte du salon.)
 Mais non, restez!
 (D'un ton ennuyé.)
 Il nous faut maintenant rejoindre
 Au salon nos chers invités!
 EVE (raisonnable)
 C'est bien la moindre
 Preuve d'affection que nous puissions donner
 A ces amis, de savoir, ce soir, alterner
 La douceur d'être deux...

CHRISTIAN
 Et l'ennui d'être foule!
 LE DOCTEUR
 Le cher abbé priera pendant que se déroule
 La bacchanale, pour sauver votre vertu.
 (Bas dans l'oreille de l'abbé.)
 Je m'en vais faire un tour à l'office
 EVE (à Christian)
 Viens-tu?
 (Eve et Christian partent par la porte de gauche, le docteur par celle de droite. L'abbé reste en scène, affalé dans son fauteuil.)

RIDEAU



ACTE DEUXIEME
Le Paradis perdu

SCÈNE I

L'ABBÉ, LE DOCTEUR

L'abbé est seul en scène, toujours somnolent.
 Le docteur rentre aussitôt par la porte de gauche, suivi d'un domestique qui apporte sur un plateau une bouteille et deux verres.
 Le docteur les fait déposer sur la table où sont déjà placées une carafe et une fiole d'eau-de-vie. Le valet se retire aussitôt.

LE DOCTEUR
 (A l'abbé, de très près et fort pour le réveiller.)
 A quoi rêvent les vieux curés?

L'ABBÉ (se réveillant)
 Ah, quelle audace!
 Vous m'apparenterez aux pitres de Boccace
 Aux yeux de ces enfants!

LE DOCTEUR
 Ils ont bien d'autres chats
 A fouetter!... Le récit de vos lourds entrechats
 A fui depuis longtemps de leur âme fiévreuse!
 Vous ne savez donc pas ce qu'est une amoureuse,
 Un amant?...

L'ABBÉ
 Et je ne tiens pas à le savoir!
 LE DOCTEUR
 C'est bien! Allons, cessez de tant vous émuover
 Pour le récit plaisant que je fis sans malice,
 D'un incident dont je subis le préjudice.
 Autant que vous! Et puis, calmez votre courroux.
 (Il lui montre le flacon déposé sur la table.)
 Dans le flot apaisant et pur de ce vin doux :
 Admirez aux lueurs de la flamme bougeante,
 Des rellets pourpres la gamme édifante.
 Ce doit être divin, du *Lacryma Christi*
 Et de l'an mil huit cent quatorze!...

L'ABBÉ
 Sacristi!
 (Il se lève du fauteuil et vient s'asseoir à la table.)

LE DOCTEUR
 (Saisissant prudemment la bouteille pour ne pas fagiter et le contemplant avec amon.)
 Les amoureux, dit-on, sont assoiffés de rêve ;
 Sans doute cette soif d'infini leur enlève
 L'autre... Chacun son goût!
 (Il remplit les deux verres, en prend un, offre l'autre à l'abbé, s'assied et trinque.)
 Buvoons ! A leur santé !

L'ABBÉ
 A leur santé!
 (Ils boivent.)
 ...Lorsque nous fûmes emportés
 Par le flot infernal de cette farandole,
 Vous me disiez?...

LE DOCTEUR (après avoir vidé son verre)
 Que vous disais-je?... Ma parole,
 Je n'ai jamais si bien goûté, cher commensal,
 La volupté des pleurs qu'en ce vin lacrymal...
 Je vous disais... J'y suis! — Loinaine défaillance,
 Vieux remords encombrant ma vieille conscience
 Comme un calcul obture un viscère enduret!... —
 J'aime le vin, l'abbé, mais j'aime, Dieu merci,
 Encore plus la vérité, comme Socrate;
 Et, s'il me plaît parfois de dilater ma rate,
 Je désire avant tout dilater mon vieux cœur
 En le gonflant de netteté...

L'ABBÉ
 Cette vigueur
 Dans l'affirmation d'une vertu tardive
 Me fait bien augurer du reste.

LE DOCTEUR
 Tout arrive!
 L'abbé se fait danseur! le diable ermite...

L'ABBÉ
 Alors,
 Vous disiez?...

LE DOCTEUR
 Je disais qu'au château de Gisors,
 (Réfléchissant.)
 Il y a...

Où : seize ans. — O passé regrettable! —
 Vous n'étiez pas encore notre curé, la table
 Du comte m'accordait ses menus succulents,
 Chaque dimanche soir : vins toujours excellents!
 Mais quel ennui mortel tombait des vieilles poutres
 Du plafond! Le comte était peu loquace : en outre
 Ses goûts de hobereau, de rustre, de chasseur
 Ne pouvaient contenter ni l'esprit, ni le cœur
 Si délicats de sa jeune et vibrante épouse.
 Il n'était pas d'ailleurs, d'une humeur très jalouse :
 Je pus le constater quand, à la fin de l'an
 Mil huit cent treize, entre le comte somnolent
 Et la comtesse, un visiteur vint prendre place.
 Il avait tout pour lui : l'élégance, la grâce,
 La beauté même; et quel étincelant esprit!
 Il était naturel qu'une femme s'éprit
 D'un enchanteur qu'elle attendait comme sœur Anne
 Attendait le salut de sa tour! Donc Brévanne,
 (Je crois pouvoir, sans risque d'erreur l'affirmer)
 Au bout de quelques jours, sut plaire... et sut charmer
 Son hôte...

L'ABBÉ (d'un ton de reproche grave)
 Docteur, c'est mal ce que vous dites!

LE DOCTEUR
 Mais je n'invente rien, voyons, je ressuscite
 Le passé. J'en fais même un récit indulgent,
 Croyez-moi!

L'ABBÉ
 Non, vous noircissez ces braves gens
 Sans preuves, c'est très mal!

LE DOCTEUR
 Moi, je noircis?... j'éclaire!
 Il faut bien pour narrer le rôle auxiliaire
 Que je joue dans ce roman.



LE DOCTEUR
 « A quoi rêvent les vieux curés ?... » (Scène I, début)

L'ABBÉ (hochement de tête)
 Bon, continuez!
 LE DOCTEUR
 Atchoum! Atchoum! Là! Vous me faites éternuer,
 En me portant au nez votre moutarde!... Encore
 Un doigt de ce scier divin que je déplore
 De ne pas hospitaliser dans mon caveau,
 Et je débrouillerai sans faillir l'écheveau
 De ce passé lointain, siège de mon scrupule,
 A leur santé!
 (Il trinque avec l'abbé.)

L'ABBÉ
 Buvoons un coup : cela stimule
 Les fonctions stomachales

LE DOCTEUR
 Pleurs du roi des juifs,
 Vous n'aviez pas prévu ce pouvoir digestif!...
 Mais finissons, car je suis en somme, à confesse
 Et je vous dois montrer franchise et hardiesse
 Dans l'aveu de ma faute... si faute il y a...

L'ABBÉ
 Alors au fait! Cessez votre charabia!

LE DOCTEUR
 Le fait, le voici donc : au début de novembre,
 Il se trouva que l'on manqua de quelques chaudrons
 Au château, pour giter les très nombreux amis
 Que des chasses à courre y avaient réunis.
 J'offris au comte ma demeure campagnarde
 Quatre chambres d'amis, avec quatre mansardes
 Pour les piqueurs. Or Brévanne étant vieux garçon...
 Ou plutôt veuf (mais seul puisque son rejeton

Qui n'avait que quatre ans était chez une tante
 A Paris... or Brévanne émigra sous ma tente
 Cédant sa chambre à quelque ménage encombrant.
 Il ne fut pas charmé, je crois, du changement.
 Mais il ne pouvait esquiver la politesse.
 Il lui fallut un peu délaier la comtesse,
 De crainte des ragots des nombreux invités;
 Il lui fallut troquer les chères voluptés
 Du tête-à-tête pour les folles galopades
 Et les sauvages hâillais, les embuscades.
 Aux carrefours dans la triste froideur des soirs...
 Il fut vite soustrait, d'ailleurs, à ce devoir;
 Un matin il me fit appeler dans sa chambre;
 La fièvre le faisait trembler de tous ses membres.
 Dès l'abord, de son cas je vis la gravité :
 Mal pulmonaire éclos avec brutalité
 Et, qui souvent terrasse en quelques jours son homme.
 Je ne fus ni de soins ni d'ardeur économe
 Pour sauver mon malade, et, fort heureusement,
 Je le sauvai. La comtesse à chaque moment
 Faisait prendre de ses nouvelles; elle vint même
 Plusieurs fois au chevet de Brévanne; l'extrême
 Danger qui menaçait son zèle troubadour
 Lui faisait oublier toute prudence. Un jour,
 (Le mal durait déjà depuis quatre semaines)
 Je pus lui déclarer la guérison certaine :
 Ah, si vous aviez vu son regard s'éclaircir,
 La pâleur de sa joue à ces mots s'empourprer,
 Vous n'auriez pas douté de son ardeur intime!
 ...Brévanne de ce jour, par l'effet d'un régime
 Ad hoc, vite reprit des forces. Mais pourtant
 Il resta plus d'un mois encore convalescent
 Chez moi. La comtesse comprit que ses visites
 Devaient cesser, à moins de révéler bien vite
 A tous les invités de Gisors alléchés
 Par ce triste incident, ses sentiments cachés.
 Je n'aurais pu commettre en toute conscience,
 Malgré mon cœur compatissant, cette imprudence,
 De tolérer chez moi des rendez-vous suspects :
 L'honneur et l'intérêt me rendaient circonspect.
 Car je ne voulais pas me mettre à dos le comte...
 Et...

L'ABBÉ

Jusqu'ici je ne relève à votre compte
 Nulle faute importante, et vous avez montré
 Dans ces jours délicats, tout le tact désiré.

LE DOCTEUR

Mais attendez la fin! Tout ça c'est la préface!
 Pour que votre absolution soit efficace,
 Il faut que vous sachiez l'objet de mon remords.

L'ABBÉ

Abrégez, ou vraiment, je crois nous serons morts
 Avant que vous ayez vidé votre escarcelle!

LE DOCTEUR

Il y a de la vie au fond de la bouteille :
 Rien à craindre avec ce viatique rubicon!

L'ABBÉ

Mais ne faudrait-il pas quérir d'autres flacons?
 Au train où vous allez...

LE DOCTEUR

Non, vidons cette fiole

Et vous saurez bientôt mon ultime parole!

(Ils boivent.)

Je disais donc... — j'y suis — que, par précaution,
 La comtesse accepta la séparation.
 Mais, pour tromper l'ennui des heures solitaires
 De Brévanne, souvent, par mon intermédiaire,
 Elle lui dépêchait des livres empruntés
 A sa bibliothèque. Avec avidité,
 Le baron les lisait et, le lendemain même,
 Je les rendais à la comtesse. Combien j'aime
 Les vieux bouquins? — Passionnément, vous le savez!
 Vous devinez tous les sentiments éprouvés
 Par moi, qui transportais, pieux commissionnaire,
 Romans, contes d'amour, ou poèmes lunaires,
 Minuscules recueils ou pesants in-quartos
 D'un cœur à l'autre cœur, murmurant *in petto* :
 « Que ne me laissent-ils un de ces purs chefs-d'œuvre!
 Pour me dédommager d'une ingrate main-d'œuvre! »
 ...Et je les caressais de la main et des yeux
 Ces volumes couverts de cuirs prestigieux
 Dont les dos flamboyaient d'élégantes dorures
 Et dont la tranche rouge ou montrant ses jaspures
 Flore étrange de quelque chimérique eden,
 Attirait mon regard comme le doux pollen
 Attire un papillon gourmand sur les tulipes...
 Longtemps, je fus intransigeant sur les principes :
 Aimant les livres d'un amour presque insensé,
 J'aurais fort mal traité qui m'eût subtilisé
 Dans ma bibliothèque un méchant opuscule.
 Et, pour le bien d'autrui, j'avais même scrupule.
 Mais le diable m'offrit une tentation
 Trop forte, voyez-vous pour mon abjection!
 C'était la veille du départ si dramatique!
 Du baron s'embarquant bientôt pour Jamaique...
 Pourquoi disparut-il ainsi subitement?...
 Mystère!... Il n'était pas encore sorti : pourtant
 Le lendemain matin, malgré mes remontrances,
 Il partait, à la première heure, en diligence,
 Pour Paris. — Il prévint ses hôtes par un mot,
 S'excusant, et disant qu'il reviendrait bientôt...
 Mais il n'est revenu qu'au bout de seize années!
 ...Donc la veille de cette émouvante journée,
 Un soir pareil à celui-ci, je m'en souviens,
 Un soir où palpait l'âme des musiciens
 Je reçus, envoyé toujours par la comtesse,
 Un paquet d'une surprenante petitesse.
 De mon étonnement au geste violateur
 Il n'y avait qu'un pas; je le franchis sans peur
 Car je savais que le baron, sur ce chapitre,
 N'était pas strict et me confierait bien les titres
 De ses écrivains préférés. Mais à stupéur
 Lorsque je vis les noms du livre et de l'auteur
 Et surtout quand je lus l'ancien millésime
 D'une édition de *Phèdre* ultra rarissime!
 J'avais, pendant près de quinze ans, collectionné
 Avec l'acharnement d'un chercheur obstiné
 Les tirages originaux de nos classiques
 Hélas il y avait une lacune unique
 Dans la liste de mes *Racine* et justement
 C'était *Phèdre* que le hasard en ce moment,
 Me mettait sous la main. De ce livre admirable
 J'avais l'édition presque en tous points semblable :
 Impression, papier, reliure; un seul défaut
 La distinguait de l'autre... et ce n'était qu'un mot
 (*Troisième* et non première édition) : la date
 Du tirage était également disparue,



LE DOCTEUR

« Voyons, c'est bien cela : premier rayon de droits... » (Acte II, Scène I)

Mais, hormis ces deux points que seuls des amateurs
Pouvaient songer à contrôler, jamais deux sœurs
Ne se ressemblèrent autant que ces deux livres :
Celui de la comtesse et le mien. J'étais ivre,
Ivre de joie et de désir : je le tenais
Ce *Phèdre* jusqu'alors rétif, je devenais,
Par un troc si facilement réalisable,
Possesseur d'une collection admirable.
A la tentation pouvais-je résister?...
D'autant plus que je n'avais rien à redouter :
La comtesse inexperte en bibliomanie,
Ne pourrait jamais découvrir mon infamie;
Cet échange en tous points pour elle indifférent
C'était pour moi, le ciel, un bonheur enivrant...

L'ABBÉ

Pourquoi ne pas l'avoir offert avec franchise?

LE DOCTEUR

De peur que de mon geste on ne se formalise :
La comtesse était d'un abord assez distant,
Et je craignais un résultat désappointant;
Je ne pouvais offrir de payer cet échange;
Le demander gratis pouvait sembler étrange...

L'ABBÉ

Tout valait mieux pour vous que d'agir en voleur!

LE DOCTEUR

Le mot est gros!...

L'ABBÉ

Vous admettez que la valeur
Des deux éditions était très différente.

LE DOCTEUR

Je n'en disconviens pas...

L'ABBÉ

Donc elle est évidente
Votre violation de ce commandement :
« Le bien d'autrui tu ne prendras. »

LE DOCTEUR

Mais cependant...

L'ABBÉ

Non, pas de cependant : la règle est absolue,
Qu'il s'agisse d'argent ou de valeur incluse
Dans un quelconque objet, il y a toujours dol
Quand on fait tort à son prochain : j'appelle vol,
En langue de chrétien, votre échange euphémique.

LE DOCTEUR

Je ne veux sur ce point ouvrir de polémique;
Je reconnais mes torts : si je me suis ouvert
A vous de ce dédit d'ignorance couvert,
C'est, d'ailleurs, qu'une lancinante inquiétude
Troublait ma conscience; et dans ma solitude,
Menacé d'un brusque trépas, je méditais
De réparer ma faute, et je m'en remettais
A votre compétence ultrathéologique
Pour m'indiquer la pénitence canonique.

L'ABBÉ

La pénitence est vaine où persiste un péché :
Si d'un vrai repentir vous vous sentez touché
Il faut avant tout restituer ce volume.

LE DOCTEUR

Verdict inévitable et qu'avec amertume
J'escomptais, en osant cette confession!
Mais, d'avance, j'avais prévu soumission
Et j'ai là ce qu'il faut pour que je l'exécute.
(Il tire de sa poche l'édition originale de *Phèdre*.)

L'ABBÉ

Amen! Car avec Dieu je n'admets qu'on discute!

LE DOCTEUR

Adieu livre, cher diabolin
Qui servais si bien ma manie!
J'éprouve une atroce agonie
A rompre l'amour clandestin
Qui scellait ma faute impunie
A ton insouciant destin.

L'ABBÉ

Préférez le bonheur divin
Aux passions de cette vie!

LE DOCTEUR

Je ne verrai plus la blancheur
De ton vélin, ni les tubriques
Dominant l'elzévir antique,
Ni ta garde aux riches couleurs!
Adieu caresses extatiques
Sur le cuir aux douces rondeurs!

L'ABBÉ

Pensez à l'éternel malheur
De la cohorte satanique!

LE DOCTEUR

Hélas, en me sacrifiant
Par ce geste si difficile,
Feraï-je qu'un autre jubile
Ou même soit moins mécontent?
Non, ma douleur est infertile :
Je suis en vain obéissant!

L'ABBÉ

Accomplir son devoir est grand
Surtout quand il semble inutile!
(Le docteur s'approche de la bibliothèque dis-
posée près du bahut, et, tenant en main le
Phèdre autrefois dérobé à la comtesse, il
développe l'escabeau qui se trouve être
moins haut que le meuble.)

LE DOCTEUR

Allons, prenons courage, et, sans plus barguigner,
Replaçant sur l'étagère de châtaigner
Le produit adoré d'un échange illicite,
Reprenons notre bien!

(Après avoir constaté que l'échelle est trop
petite pour lui permettre d'atteindre l'éta-
gère supérieure.)

...l'échelle est trop petite!

L'ABBÉ

Montez sur ce bahut!

(Le docteur suit ce conseil.)

Allez-y, je le tiens!

(Il maintient le meuble. A part :)

Facilitons ce noble geste de chrétien!



LE DOCTEUR

(Repérant la collection des œuvres de Racine.)
Voyons c'est bien cela : premier rayon de droite
En partant du plafond...

(Après avoir soigneusement essayé de retirer son
livre coincé dans la rangée.)
La place est bien étroite!

L'ABBÉ

« Ad augusta per angusta! »

LE DOCTEUR

(Toujours debout sur le bahut avec son livre
à la main.)

Mais mon péché...

SCÈNE II

LES MEMES, EVE ET CHRISTIAN

EVE (apercevant le docteur.)

« Un jour Maître Docteur, sur un bahut perché... »

CHRISTIAN (retirant subrepticement l'échelle.)

Yh ! c'est bien votre tour de monter à l'échelle !

L'abbé prend sa revanche...

(Il prend la lampe et l'éleve pour éclairer le docteur.)

Approchons la chandelle

Pour contempler plus près ce spectacle étonnant !

(franque.)

Docteur, nous pouvons bien vous nommer maintenant!

Eminent médecin...

L'ABBÉ
Guérisseur de l'Olympe !

CHRISTIAN
Diafoirus ailé, qui vers la gloire grimpe !
Où n'atteindra-t-il pas !

LE DOCTEUR (*trépylnant sur son bahut.*)
Stupide !

L'ABBÉ
In excelsis !

LE DOCTEUR (*suppliant.*)
Rendez-moi donc l'échelle !

CHRISTIAN (*après avoir regardé la pendule.*)
Onze heures trente-six :
Nous attendrons minuit sonnant pour vous permettre...
En attendant, vous nous confierez bien, cher maître,
Quel auteur vous aviez atteint de l'escabeau.

L'ABBÉ

Il atteint bien six pieds

LE DOCTEUR
Grottesque jeu de mots
Fiente de l'esprit !

CHRISTIAN
Je devine le titre :
« Médecin malgré lui »...
(*Le docteur glisse sur le bahut, manque de
choir et se raccroche à la porte de la
bibliothèque.*)

Prenez garde à la vitre !...

LE DOCTEUR
(*Montrant l'exemplaire de Phèdre qu'il tient
en main, d'un ton gêné, cherchant ses mots:*)

Je n'ai pas à cacher ce livre : je citais
Quelques vers de Racine à l'abbé ; je doutais
De ma mémoire... alors pour bannir toute chance
D'erreur, j'ai pris le texte, et, sans votre insolence,
J'allais le lire incontinent...

L'ABBÉ

Cum : libro !

EVE (*écoutant.*)

Quelqu'un vient.

LE DOCTEUR

Malédiction !

L'ABBÉ (*aux jeunes gens.*)

Motus !

SCÈNE III

LES MEMES, LA COMTESSE

(*La comtesse entre par la porte du salon et,
apercevant le docteur perché sur le bahut,
entouré de l'abbé et des jeunes gens l'atr
penaud :*)

LA COMTESSE

Pourquoi semblez-vous tous gênés par ma venue ?

Et vous, docteur, seriez-vous devenu statue.
Tel l'épouse de Loth...

LE DOCTEUR

Dame ils m'ont enchaîné
Ainsi que Prométhée au Caucase...

LA COMTESSE

Acharnés !
Et l'abbé de ce jeu s'était fait le complice !

L'ABBÉ

Il m'a bien tout à l'heure, imposé le supplice
De mimer Terpsichore, au milieu de ce bal !

LA COMTESSE

Mais quand donc serez-vous, mon Dieu...

LE DOCTEUR

Sacerdotal !

L'ABBÉ

Doctoral !

LA COMTESSE

La jeunesse en vos coeurs se rallume
Parce que deux pigeons roucouillent sous leur plumet...
Enfin, cela vaut mieux que taquiner les dés !
Mais assez plaisanté : maintenant descendez
Cher docteur !

(*Sur un signe de la comtesse Christian rap-
proche l'escabeau du bahut et le docteur des-
cend de son piédestal, tenant toujours le
livre dérobé.*)

« Voulez-vous emporter cet ouvrage ?

LE DOCTEUR (*ne sachant ce qu'il dit*)

Oui... non... je consultais seulement un passage... !

LA COMTESSE (*à Christian*)

Alors, mon cher Christian, replacez à son rang
Ce volume. C'est...

CHRISTIAN

(*Après avoir pris le livre au docteur et consulté
le titre.*)

« Phèdre »

LA COMTESSE

Oh, le drame émouvant !

(*A part.*)

Mais de quel souvenir affreux il me terrasse
Ce titre ! Et pourquoi donc...

CHRISTIAN

(*Qui a vainement essayé d'introduire le volume
dans la collection des œuvres de Racine.*)

Il n'y a pas de place !

Impossible de l'insérer !

(*Après avoir examiné la collection de plus
près.*)

Pas étonnant,

Parbleu Racine est au complet !

LA COMTESSE (*troublée*)

Mais, mon enfant,

C'est impossible, je suis sûre qu'aucun double
N'existe de ce livre.

L'ABBÉ (*bas au docteur*)

Avez-vous vu son trouble ?

LE DOCTEUR

Je suis fichu, l'abbé, mais je n'y comprends rien !

CHRISTIAN

(*Après avoir retiré de la collection le Phèdre
du docteur.*)

Eh bien chère maman, je vous le disais bien !
Vous pouvez constater, prenez cet exemplaire...

(*Il lui tend l'édition originale.*)

Et cet autre

(*Il lui remet l'édition du docteur.*)

Qui lui ressemble comme un frère !

LA COMTESSE (*de plus en plus troublée*)

Que veut dire, docteur?... l'un d'eux est donc à vous ?

LE DOCTEUR (*hâtaillant*)

Ah, c'est vrai, pardonnez !...

LA COMTESSE

N'êtes-vous pas absous
D'avance de vouloir m'enrichir d'un Racine ?
Mais quelle vision ce soir vous hallucine ?
Vous, si conservateur de vos livres, vraiment,
Vous avez dû perdre la tête !

LE DOCTEUR (*complètement désespéré*)

Apparemment !

(*La comtesse compare les deux volumes, les
inspecte avec une attention méticuleuse, puis
tout à coup, pousse un cri étouffé et va s'as-
seoir dans le fauteuil au milieu de la scène.*)

EVE

Mais qu'avez-vous ma mère ?

LE DOCTEUR (*à part*)

Incident détestable !

(*Se penchant sur la comtesse qui se raidit
contre l'émotion.*)

Un éblouissement... L'air est irrespirable...

(*à Christian.*)

Ouvrez la porte du balcon !

(*Christian ouvre la porte.*)

LA COMTESSE (*se raidissant*)

M'a fait perdre les sens un moment...

EVE

Vous m'avez faite !

Quelle peur

LA COMTESSE

Ce n'est rien !

LE DOCTEUR

Avalez ce cordial.

Courte faiblesse :

LA COMTESSE (*après avoir bu*)

Merci... Mais qu'on me laisse !

J'ai besoin d'être seule un peu.

EVE

Après un tel malaise !

Seule! voyons !

LA COMTESSE

Au docteur Hilarion
J'ai besoin de parler pendant quelques secondes :
Une consultation...

(*à Eve et Christian.*)

Rejoignez notre monde ;

Il ne faut pas laisser vos danseurs plus longtemps
Seuls... on doit s'étonner !...

L'ABBÉ

Madame, profitant

De ce départ, je vais rejoindre ma demeure,
Et je dirai demain la messe de six heures
À votre intention ! puisse cet incident
Ne pas avoir de suite !

(*Il salue la comtesse.*)

LA COMTESSE (*à l'abbé*)

Au revoir.

(*à Eve.*)

Chère enfant

Reconnaissez monsieur le curé.

CHRISTIAN

Je vais vous suivre

(*à la comtesse.*)

Bientôt nous reviendrons,
(*L'abbé, Eve et Christian sortent par la porte
de droite.*)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE DOCTEUR

LA COMTESSE (*angoissée*)

Docteur, quel est ce livre ?

Me direz-vous pourquoi...

LE DOCTEUR

Madame ayez pitié !

Je fus coupable mais...

LA COMTESSE

Au nom de l'amitié

Qui dans cette maison vous fut toujours offerte...

LE DOCTEUR

En voulant réparer j'aurai causé ma perte !
Je vous jure, madame, qu'en ce même moment
Où vous m'avez surpris, j'allais réellement
Replacer ce volume...

LA COMTESSE

Imbroglia tragique !

Pourquoi l'avez-vous pris, si l'autre est identique ?
Et quand l'avez-vous pris, oui, quand ? Répondez-
vous ?

(*Le docteur considère le livre que lui montre
la comtesse d'un œil hagard.*)

LA COMTESSE

Pourquoi cette hébété et ces regards de fous ?
Vous le connaissez bien, c'est le tome quatorze...

LE DOCTEUR (*après une longue hésitation*)

Il y a longtemps...

LA COMTESSE

Quand?

LE DOCTEUR (confus)

En mil huit cent quatorze!...

Vous me l'aviez remis pour monsieur le baron...

Je l'ai gardé, c'était une prime édition...

Moi, j'avais la troisième, et c'est elle que...

LA COMTESSE

Brute!

LE DOCTEUR

Je mérite mon sort, mais pardonnez ma chute!
J'ai voulu réparer, mais trop tard, je comprends!...

LA COMTESSE (emportée par la colère.)

Non, vous ne comprendrez jamais à quels tourments
Vous m'avez condamnée! Oh, quelle ignominie!
Quel enfer j'ai vécu pour que votre manie
Soit satisfait! pour un livre, pour quelques mots
Imprimés!

LE DOCTEUR

Mais de grâce, quels sont donc ces maux

Que je vous ai causés, si la valeur du livre

Vous est indifférente...

LA COMTESSE

Assez! Qu'on me délivre

De vos discussions d'insensé, laissez-moi!
Pensez-vous que je puisse éprouver tant d'émoi
Pour un livre? — Mais non, c'est celui de ma vie.
Où, grâce à vous, tout mon espoir se crucifie!
Oui, seize ans de mon cœur par ce geste endeuillé.
Seize ans de solitude atroce!... Allons, fuyez...

LE DOCTEUR

J'obéis, pardonnez ce crime involontaire
Et dont, en vain, je cherche à percer le mystère!
*(Le docteur, humblement courbé, s'esquive par
la porte de droite.)**Sitôt qu'il est sorti, la comtesse, [frémissant,
extrait du dos d'un des volumes une mince
feuille de papier qu'elle déplie, puis, s'écroulant
dans la méridienne, elle sanglote.]*

RIDEAU

ACTE TROISIEME

La Vertu sauvée

SCÈNE I

LA COMTESSE SEULE

(La comtesse est toujours assise sur la méridienne. Elle tient dans ses mains la feuille de papier qu'elle a extraite du volume. Quelques minutes de silence, puis elle lit d'une voix brisée par l'émotion :)

LA COMTESSE

Il est trop dur de renoncer à ton amour
Après avoir souffert la peur de ce supplice!
Je t'ai repris à la camarde pour toujours :
Je me méprise, mais je cède avec délice!Comme un battant de cloche en sa prison d'airain,
Ma vie est accrochée à ta vie exigeante,
Et plus je veux briser le lien qui m'étreint,
Plus mon âme s'agite et plus mon amour chante!Devant moi ta pensée est un immense mur :
Mon candide passé derrière lui s'abrite;
Je ne sais plus quel est le dessin d'un cœur pur;
Le souvenir de Dieu dans mon âme s'effrite!Ma vie est le jardin où fleurit ton désir;
Tout objet que je frôle évoque ta caresse;
Toute heure a ton parfum; mon exquise faiblesse
À le goût des baisers dont on se sent mourir.Quand minuit sonnera dans la nuit bienveillante,
Comme un appel d'amour, entre dans la maison :
Je l'attends sans remords, fiévreuse, impatiente
De gagner ton bonheur en perdant ma raison!*(Elle laisse tomber la lettre sur la méridienne.)*Et dire qu'à vingt ans, par une nuit pareille,
J'aurais pu (joie impétueuse, torrentielle)
M'élever dans l'abîme exquis de son amour
Et vivre mon destin de femme! Tant de jours,Tant de mois, tant d'années odieuses et lourdes,
À mon besoin d'aimer éternellement sourdes,
Sur mes rêves auraient calqué leurs horizons
Et fleuri de bonheur leurs arides saisons!...*(On entend monter de la salle de bal la mélodie de Rousseau : Que le jour me dure passé loin de toi, pendant que sonnent les douze coups de minuit.)*Oh, la même chanson, à la même heure tendre!
Déjà je me laissais tremblante de l'attendre;
Je sentais la musique et l'espoir me griser...
Et mon désir était si sûr de son baiser!
Hélas!...

SCÈNE II

LA COMTESSE, BREVANNE

BREVANNE (entrant par la droite)

J'apprends, madame, à l'instant, qu'un

LA COMTESSE (sursautant comme au sortir d'un rêve.)

Ah, vous!...

(Sautant sa pensée.)

Pourquoi si tard!...

*(A part.)*Il faut que je me taise :
À quoi bon raviver la plaie!...

BREVANNE

Oui, j'ai tardé,

Mais du démon du jeu, cet homme est possédé,
Je n'ai pu secouer plus tôt mon esclavage!...
Parlons de vous : à la veille du mariage,
Vous n'allez pas tomber malade?

LA COMTESSE

N'ayez peur!

Non, ce fut moins que rien : une simple sapeur!...

BREVANNE

Mais pourquoi restez-vous à lire? Deux ouvrages
Pour vous seule!*(Prenant un des livres.)*

Tiens, Phédre!

(Prenant l'autre avec émotion.)

Et Phédre encore!

La rage

(Il se contient et affecte un ton plaignant.)

Du collectionneur!...

LA COMTESSE (d'une voix mourante)

De grâce, épargnez-nous!

BREVANNE

Valentine ces mots!... Ce ton!... Me direz-vous
Ce qu'ils expriment de caché, d'inexprimable!...

LA COMTESSE

Le passé fut affreux, féroce, inexplorable,
Mais il est le passé, pardonnons-lui!

BREVANNE

Non, non!

À vous depuis longtemps j'accordai mon pardon :

Par un devoir brutal vous fîtes fasciner
Mais tout cet autrefois où ma douleur est née
Comment n'en souvenir sans colère!

LA COMTESSE

Merci

D'avoir absous mon cœur, le croyant enchaîné.

BREVANNE

« Le croyant enchaîné! » Se peut-il...?

LA COMTESSE

Je suis folle!

BREVANNE

J'ai pourtant bien saisi votre brusque parole!
Ne devrais-je mon mal à votre austérité
Mais à quelque contrainte?

LA COMTESSE

À la fatalité!

BREVANNE

Parlez je vous supplie, au nom de nos journées
Lointaines!

LA COMTESSE

Pour maudire un peu plus ces années
Volées de bonheur?... À quoi bon!...

BREVANNE

J'ai voulu

Ne jamais évoquer le malheur révolu,
Depuis que mon enfant, dans cette maison même
Témoin de mes tourments, a redit mes « Je t'aime! »
Mais si mon désespoir, par un miracle, erra,
Si quelque affreux malentendu nous sépara,
Je veux savoir quel fut cet agent détestable
Du destin

LA COMTESSE

Pour moi donc, croyez-vous souhaitable
D'évoquer ce passé troublant?

BREVANNE

Troublant, pour vous?

LA COMTESSE

Hélas!... Puisque vous le voulez je me résous
*(Un temps, Brevanne s'assied près de la comtesse.)*Il vous souvient de notre tendre stratagème
Quotidiennement, et deux fois par jour même
Souvent, nous échangeions d'amoureux billets,
Sur de minces pelures écrits et faibles,
Dans le dos ambulante des volumes...

BREVANNE

J'y ajoute

Que le docteur en les portant, n'y eussait goutte!

LA COMTESSE

Chaque jour vos billets se faisaient plus pressants :
Je luttai contre vos désirs alongueants;
Tous les matins je me réchiffais mes serpillons,
Mais je les reniais dans les doux crépuscules,
Et regardant passer derrière un meuble noir
Votre ombre, j'oubliais la forme du devoir!

BRÉVANNE

Pourquoi me cachez-vous ces exquises faiblesses?

LA COMTESSE

Ma passion novice était sans hardiesse!

BRÉVANNE

Et moi je vous croyais insensible, acceptant
Cette aventure comme un divertissement
Contre l'enaut! Je me disais : elle est coquette;
A la séduire c'est en vain que je m'entête...

LA COMTESSE

Mais pourtant ma douleur quand vous fûtes si mal,
Et ma joie à vous voir renaitre?

BRÉVANNE

Emoi normal
Chez une femme ignorant tout de la souffrance,
Me disais-je! — C'est pourquoi, la convalescence
Étant venue et me sentant prêt à partir,
En géant je vous demandai de consentir
A me donner tout votre amour indispensable
A ma vie. « Et si vous êtes inexorable
Disais-je en finissant mon ultime billet,
Épargnez-moi de sermons et vains feuillets,
Ne me répondez rien ; je saurai ma sentence :
Je vous délivrerai de ma lourde présence,
Demain! » Or, quand, tremblant ainsi qu'un
(condamné)

Qui reçoit la ciguë, au docteur étonné
J'arrachai le volume et d'un regard avide,
Scrutai notre cachette, hélas, elle était vide!

LA COMTESSE

Et moi je recevais, le lendemain, très tard,
Le livre vide aussi, j'apprenais ce départ!...
Je ne compris jamais quelle étrange folie
Vous faisiez mépriser l'aveu de votre amie...
Hélas, cet autre livre irrémisiblement,
Dérobaît à vos yeux mon vain consentement...

BRÉVANNE

Que dites-vous?...

LA COMTESSE

Lisez! la missive est fanée...
Celle qui l'écrivit aussi! La destinée
Veut qu'au bout de seize ans, et presque jour pour
jour...

BRÉVANNE (lisant)

« Il est trop dur de renoncer à ton amour!... »
(Il lit avidement la lettre de la comtesse. Quand
il a terminé, il passe la main sur ses yeux,
comme pour effacer une vision douloureuse,
et, d'un ton mélancolique :)
Tout mon malheur s'exalte en ma tardive joie!

LA COMTESSE

Le paradis perdu devant nous se déploie
Pour nous faire souffrir encor!

BRÉVANNE

Mais cette erreur...
Dites-moi donc pourquoi, comment... qui?

LA COMTESSE

Le docteur

BRÉVANNE

Oh, le bandit! Quelle abominable traîtrise?...

LA COMTESSE

Je vous expliquerai, je crains d'être surprise
Par les enfants... que leur dirions-nous si, soudain,
Ils survenaient?... Allons un peu dans le jardin!

BRÉVANNE

Comme autrefois! Souvenez-vous : la clématite
Encadrait nos baisers de printemps...

LA COMTESSE

(Se défendant contre l'émotion des souvenirs.)
Venez vite!
(Ils sortent par la porte de droite.)

SCÈNE III

CHRISTIAN, EVE

(La scène reste vide quelques instants, puis les
jeunes gens entrent par la porte de gauche,
venant du salon.)

EVE

(Jetant un regard circulaire dans la bibliothèque.)
Personne? Mais où donc est maman?... C'est étrange!

CHRISTIAN

N'ayez peur : le docteur me chantait la louange
De sa santé superbe, il n'y a qu'un instant.
Ce malaise une simple vapeur!

EVE

Mais pourtant...

CHRISTIAN

Allons vite chassez ces papillons maussades :
Auprès de votre père exigeant et malade
Votre maman, sans doute, a voulu remplacer
Le mien.

EVE

C'est vrai que je me laisse influencer
Par trop d'impressions.
(Christian l'entraîne vers le balcon.)
Oh, le beau clair de lune!
(Se retournant et montrant la lampe.)
Trouvez-vous pas cette lumière inopportune?...

CHRISTIAN

Oui, pour nous pénétrer du poème ambiant
Pour goûter le baiser grave et pacifiant
De la nuit à nos cœurs devenus plus mystiques
Il sied que notre amour bercé par les musiques,
Parfumé de nature, enivré par l'espoir,
Dans l'ombre impolluée et noble, à l'accoutour
Du balcon suspendu sur l'inconnu s'attarde!
Avant que dans la vie ardente il se hasarde,
Offrons-lui ce mystère où le doute est plus flou,
L'âme plus éthérée... et le désir plus fou...
(Il éteint la lampe et embrasse Eve dans le cou.
Puis les deux fiancés vont s'accouder au bal-
con baigné de clair de lune.)



EVE

« Dans l'impression de la splendeur nocturne
Mon cœur de volupté débordé comme une urne... »
(Scène III).

EVE
Dans l'imprécision de la splendeur nocturne
Mon cœur de volupté débordé, comme une urne.

CHRISTIAN
Sous le ciel vaste où rien de terrestre ne luit!
L'âme immense de Dieu nous baigne avec la nuit!

EVE
Oui, l'amour d'un cœur pur en prière s'élève!

CHRISTIAN

grâce au ciel qui te mit sur ma route, chère Eve
Et qui, dans le tableau de mon parfait bonheur,
Évita tout regret, omît toute laideur!

SCÈNE IV

LA COMTESSE, BRÉVANNE

*Brévanne et la comtesse entrent doucement
par la porte de droite, enlacés.*

LA COMTESSE
La lampe éteinte!

BRÉVANNE
Dans nos cœurs on illumine,
Qu'il importe!

LA COMTESSE
Et cette nuit aux clartés opalines
Enhardit mon amour : ici j'aurai moins peur
De te redire l'infini de mon bonheur!...
...Alors c'est donc bien vrai que tu me fus fidèle?
Toi, jadis si... fringant, devenir un modèle
De vertu, quel miracle!

BRÉVANNE
Une grande douleur
C'est l'ouragan brutal qui bouleverse un cœur :
Et, comme un pin découronné par la tempête
Ne repousse jamais avec le même faite,
Lorsque nous échappons à l'effroyable vent
Du malheur, nous nous relevons le plus souvent
Marqués d'un sceau nouveau pour toute notre vie :
Vers des buts imprévus notre destin dévie.
Et le lin qui se mêle aux cheveux bruns ou blonds
Est le signe charnel d'un changement profond.
L'amour qui souffre est la chrysalide où s'opère
Une métamorphose étrange : en ce repaire
Le ver luisant qu'est le bonheur s'enferme un soir,
Il en sort sous l'aspect d'un grand papillon noir;
Plus aucun diamant à son corps ne scintille;
Il est sombre comme la mort, mais la chenille,
Avec les ailes de la nuit, vole aux sommets
Où le plaisir rampant ne parviendra jamais!
...Car nous ne grandissons qu'avec notre souffrance!

LA COMTESSE
Mais par elle, nous méritons la délivrance!

BRÉVANNE
Oui, nous avons payé notre dette au malheur,
Amants sans voluptés, parents sans déshonneur !
Oh, je ne prétends pas à la vertu parfaite
Du moins, jamais mon fils n'a connu mes défaites.

Craignant qu'il put un jour soupçonner le passé,
En lui parlant de nos entretiens, j'ai brossé
Un tableau déplaisant de ce doux tête-à-tête :
Oui, pour moi, tu fus, à ses yeux, un trouble-fête!
Pardon d'avoir osé salir nos souvenirs!

LA COMTESSE
Tu fus sage en les déformant, de prévenir
Un blâme douloureux pour nos cœurs susceptibles :
Le bonheur avoué pour nous est impossible ;
J'accepte sans regret ce mensonge ancien
Puisque nul autre amour n'a remplacé le mien!

BRÉVANNE
Oh, ma fidélité n'avait pas grand mérite
Car je ne voulais plus souffrir, et l'on évite
Sans peine les écueils de la tentation
Quand on subit toujours l'ancienne obsession!
Mais à ces souvenirs de notre idylle austère
Éperdument j'aurais mon âme solitaire :
Comme l'amant d'un paradis artificiel
Fume dans le secret son opium mortel,
Je savourais loin des importunes présences,
La douloureuse et divine réminiscence!

LA COMTESSE
Et jamais tu n'auras songé que je pouvais
M'enivrer du même poison! Pourquoi jamais
Ne m'as-tu donc écrit!...

BRÉVANNE
Pour ne pas te déplaire!
Acceptant de souffrir, j'acceptais de me taire,
Je subissais ton apparente volonté
D'oubli, de rectitude et de tranquillité;
Et ce pieux souci de te garder heureuse
Possédait tellement mon âme scrupuleuse
Que, même l'ayant retrouvée, après seize ans,
J'ai toujours comprimé mes espoirs luecinants,
Et j'ai mêlé sous une implacable ferule
Mes desirs plus ardents que jamais!

LA COMTESSE
Ce scrupule
Était aussi le mien! Te croyant retenu
Par les liens intransigeants d'une vertu
Que tout chez toi manifestait, en ma présence,
Je m'en serais voulu d'une timide avance :
Il n'a fallu, hasard miséricordieux!
Pour arracher enfin le bandeau de nos yeux
Que fût brisé le malentendu détestable
Qui nous ravit seize ans de bonheur ineffable!
Mais, ô mon cher amour, mieux vaut tard que jamais.
Je pardonne au destin cruel car désormais
Je serai toute à toi!...

(On entend le rire étouffé d'Eve sur le balcon.)

EVE *(instaurant)*
Non, remets mon écharpe!

LA COMTESSE
Avez-vous entendu?

BRÉVANNE
C'est un frisson de harpe :
Se trouvant à l'étroit dans l'étoffant cocoon
Du bal, il se faufile et prend l'air au balcon!

...D'ailleurs, dans ce coin d'ombre où meurt le rayon
De la lune, on ne peut nous voir...
blème

CHRISTIAN
Encor!...

EVE
Je l'aime
(Croyant avoir entendu la voix de Brévanne.)

LA COMTESSE
Moins fort!

BRÉVANNE
Que dites-vous?

CHRISTIAN
...Et mon âme s'émeut
De tout ce qui palpite en toi : mon désir veut
L'objet de ton désir, et mon cœur s'harmonise
A ton cœur pour haïr tout ce qu'il stigmatise
Et pour chérir tout ce qu'il aime!

LA COMTESSE
Eve et Christian!

EVE
Je sais! Il m'est bien doux que ma chère maman
Te soit comme une mère.

LA COMTESSE
Ignorant qu'on l'écouterait
Cet amour filial à mon amour s'ajoute :
Quelle exquise délicatesse!

BRÉVANNE
Ils sont charmants!
Et ne trouvez-vous pas que c'est fort amusant
Ces deux duos qui, dans la nuit complice alternaient...
Et ces éloges spontanés qu'ils vous décernent!

LA COMTESSE *(grave et émue)*
Oui, c'est troublant comme l'écho paradoxal
D'un angélus vibrant dans l'ivresse d'un bal!

BRÉVANNE
Alors, c'est convenu?... demain...

LA COMTESSE
N'avez-vous crainte
De froisser notre amour dans une brusque étreinte?

BRÉVANNE
Ne perdons pas un jour!

LA COMTESSE
Vous semble-t-il trop tard?

BRÉVANNE
Méchant! tu sais bien rien qu'à voir mon regard,
Que je t'aime encor plus qu'autrefois, ô ma joie !
Comme un fleuve endigué s'évade et se déploie
Vers la plaine facile, après avoir détreuit
Le barrage importun par les hommes construit.
Mon amour renversant le mur des destinées,
Vers l'objet de ses convoitises comprimées,
Après seize ans d'un deuil fidèle et sans espoir,
Jaillit comme un torrent!

LA COMTESSE
Oh, tu sais m'émouvoir!
Oui, nous avons bien droit aux divines revanches :
De tous nos jours d'être faisons de clairs dimanches,
Oublions le passé cruel! Il est encor
Des roses à cueillir aux portants du décor.

BRÉVANNE
Jouons le dernier acte avec une âme ardente :
Il est le plus prenant, le seul où l'amour chante
D'une voix surhumaine en combattant la mort!

LA COMTESSE
Le crépuscule pourpre où la terre s'endort
Est bien plus émouvant que l'aurore pudique;
Le bonheur qu'on va perdre est le plus magnifique,
Et du dernier bouquet de la plante qui meurt
Monte un parfum irrésistible de douceur !

BRÉVANNE
Diapason divin de deux cœurs où s'exalte
Le suprême bonheur de la suprême halte!
Enfin je te découvre égal à mon désir.
Amour.

LA COMTESSE
Pauvre affaire de joie, et de plaisir,
Ma faiblesse répond à ton impatience!
Je t'aime!

(Elle lui donne un baiser.)
EVE
Oh, la caresse exquise du silence!
...Mais à quoi pensez-vous?

LA COMTESSE
Ils se parlent
BRÉVANNE
J'entends !

Les propos de ces jeunes cœurs sont exaltants
Comme l'écho d'un chant d'amour dans la vallée.

CHRISTIAN
Je pense qu'une chance à la nôtre égale
Ne peut pas se trouver : premièrement, l'amour
Qui nous unit est lumineux comme le jour,
Ardent, sublime, et sûr, grâce à la ressemblance
Des idées et des goûts. Secundo (contingence
Sans doute mais heurteuse) une éducation
Semblable nous permet — et sans présomption —
D'éviter heurts et froissements toujours fastes
Entre époux. Enfin tertio, faveur céleste,
Des parents...

EVE
Comme on n'en fait plus!

CHRISTIAN
Certainement!
Auxquels Dieu dispensa ses dons en les créant :
Dons physiques d'esprit et de cœur...

EVE
Oui, c'est rare.
Une perfection sans faiblesse, sans tare
Comme la leur!



BREVANNE
Ah quel destin fatal nous conduisit ici !...

LA COMTESSE

Oh, pourquoi donc, hasard fatal,
Ces éloges immérités, ce piédestal
Sur lequel ma faiblesse honteusement trébuche!

BREVANNE

Vous n'allez pas vous émuover de cette embûche
Du sort! Qu'importe quelques mots exagérés...

LA COMTESSE

Il serait beau pourtant d'être ainsi vénérés
Sans regrets, sans remords, et que rien ne démenté
Cette admiration de leur âme charmante!

BREVANNE (voulant brusquer.)

Retournons au jardin : notre amour a raison!

LA COMTESSE

Non, le leur nous adresse une juste leçon :
Je boirai ce calice amer jusqu'à la lie!

BREVANNE

Vous tuez notre espoir suprême, c'est folie!

LA COMTESSE

Taisez-vous : écoutez!

CHRISTIAN

Quelle noble vertu
Il me montra toujours! Eve me comprends-tu?
Jamais d'infraction à sa conduite austère!
Et pourtant le devoir bien souvent s'oblige
Chez l'époux resté veuf jeune encor!

EVE

Et maman

Ne crois-tu pas qu'elle eût vécu plus d'un roman
Si sa religion eût été plus fragile.
Seule auprès d'un mari malade et difficile,
Elle aurait pu contre le sort se révolter.
Bien des consolateurs auront dû la tenter;
Mais elle a conservé toujours son âme fière;
Elle n'ambitionnait que le titre de mère!

LA COMTESSE

O cruelle louange, éloge torturant,
Piété sans objet, enthousiasme navrant!
Comme un poignard caché sous des fleurs, tu me
blesse!
Ma pauvre enfant, par tes imprudentes caresses.
Tu ne sens pas dans le parfum que tu répands
Sur moi, le poison qui me tue, et tu me prends
En m'imposant — hélas — cette persévérance
Que me prêta ton cœur, ma dernière espérance!

BREVANNE

Ah, quel destin fatal nous conduisit ici!
Je l'avais retrouvée, ô ma reine, et voici
Que, prêt à savourer mon exquise vengeance
Contre un passé maudit...

LA COMTESSE

Qui sait! leur indulgence
Est peut-être l'appel sauvant les promeneurs
Prêts à rouler dans le gouffre couvert de fleurs,
Alors que terminant leur maussade journée,
Ils ont pris pour finir la route détournée...

EVE

Je m'en veux aujourd'hui d'avoir eu ce soupçon
D'un amour clandestin même lointain. Pardon!
Pardon de t'avoir fait ce soir-là de la peine,
Pardon mère d'avoir un peu douté...

LA COMTESSE

Soudaine
Vision de son mépris possible! O remords
Si sa voix ne m'eût arrêtée à temps au bord
De l'abîme...
(L'orchestre du bal attaque un air de gavotte.)

CHRISTIAN

Entends-tu la dernière gavotte?

EVE

Toi qui l'avais promise à la brune Charlotte!

CHRISTIAN

Ma foi, tant pis!

EVE

Tant mieux!

CHRISTIAN

Jalouse!

EVE

Moi, vraiment!

Comment peux-tu penser?...

CHRISTIAN

Je pense seulement

Qu'il est quand même temps de rejoindre les danses.

EVE

Allons, puisqu'il le faut...

(Ils sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE V

BREVANNE, LA COMTESSE

BREVANNE

Alors, pas d'espérance!
Ce bonheur aujourd'hui conçu, meurt aujourd'hui!
(Amer.)
Bientôt, comme autrefois, loin de vous j'aurai fui!

LA COMTESSE

Fuir! Non, vous resterez! vous resterez pour elle
Et pour lui! Car offrir une raison nouvelle
A ce doute ancien ce serait odieux.

BREVANNE

Mais pourrai-je jamais ne pas vous fuir, ô dieux,
Et supporter votre abandon!

LA COMTESSE

Je vous pardonne
Car vous souffrez! Mais non, je ne vous abandonne :
Je garde à votre amour le plus beau le meilleur
De moi-même.

BREVANNE

Quoi donc?

LA COMTESSE

Ma fierté, mon bonheur!
Et bientôt, oui bientôt, quand à ce front sévère
La vieillesse aura mis les rides qu'on vénère,
Vous me remercirez de vous avoir gardé
Contre l'écoulement d'un désir altéré :
Vous bénirez le ciel, nos enfants et moi-même
Qui vous dis, la dernière fois, « Qui, je vous aime,
Mais je vous veux drapé dans un noble pouvoir
Beau comme un sacrifice, et grand comme un devoir :
L'amour qui se méprise est un don qui nous torture,
Croyez-moi! »

BREVANNE

Mais pourtant vous disiez, tout à l'heure:
« Je t'appartiens, je suis toute à toi désormais...
Mieux vaut tard... »

LA COMTESSE

J'avais tort — hélas! — Mieux vaut jamais!

(Elle pleure silencieusement pendant que, très
lentement, le rideau tombe.)

Ca ne vient pas de Paris

Nous redirons dans ce dernier numéro de l'année ce que nous avons dit dans le premier : C'est un devoir pour les habitants d'une ville de faire valoir leurs concitoyens commerçants.

Le renouvellement de cet appel nous semble particulièrement opportun à la veille des fêtes de Noël et du Nouvel An, au moment où le mouvement commercial connaît, chaque année, une activité plus grande, ce dont, présentement, il a vraiment très besoin.

La publicité intensive et toujours adroite des grandes firmes de la capitale, est arrivée à créer une mystique de l'achat qui envole de plus en plus la clientèle. Celle-ci ne cherche plus à se renseigner sur place. Elle pose en principe qu'elle ne trouvera pas ce qu'elle veut... ou croit vouloir, car il lui arrive souvent de n'être pas très fixée. Elle cède aussitôt à la facilité. Les comparaisons de prix et de qualité qu'elle peut faire ne portent que sur les catalogues qu'elle reçoit. Une image à laquelle on accorde toute confiance, remplace l'objet lui-même, que l'on pourrait voir et toucher.

Nous l'avons cependant constaté maintes fois, on trouve chez les commerçants de nos villes et de nos campagnes des produits manufacturés qui, à qualité égale, sont souvent moins chers que ceux qu'on acquiert à la capitale.

Mais, voilà : ça ne vient pas de Paris ! et l'on risque, en outre, horesco referens ! de voir le même tissu ou le même chapeau sur le dos ou sur la tête de « n'importe qui ».

C'est un aspect du snobisme contre lequel on se doit de lutter, autant pour des raisons morales que pour des raisons pratiques. Et les arguments ne manquent pas, qu'il serait trop long de développer.

Nous ne retiendrons que celui-ci : en achetant chez le commerçant local, on accomplit un acte de solidarité envers l'ensemble de ses concitoyens, car le commerçant fait vivre artisans, ouvriers et employés, et ceux-ci sont toujours, à un titre quelconque, un peu ou beaucoup de votre famille.

HOEL.

L'œuvre magnifique du "Saint-Yves"

Le R. P. Yvon, aumônier des Terre-Neuvas, dont notre collaborateur Auguste Dupouy a déjà exposé, dans *Bretagne*, l'apostolat fécond, a déclaré à un de nos confrères de l'*Ouest-Eclair* :

« Au cours de la dernière campagne, nous avons distribué 16.000 lettres, expédié 700 radios aux familles et remis aux marins 2.434 colis.

« L'Œuvre des Mairaines, pour les mousses, a donné des résultats inespérés. Plusieurs mairaines sont venues voir leurs filleuls à Saint-Malo. Ceux-ci et leurs camarades eurent bien des joies au cours de

la campagne. Mais je ne sais pas si les « vieux » n'étaient pas encore plus contents qu'eux lorsqu'on débailait les colis ou lisait les lettres. Certains de ces enfants ont reçu jusqu'à 700 et 1.200 francs pour leur livret de caisse d'épargne, sans préjudice des lainages et friandises. Nous verrons, l'année prochaine, à en envoyer quelques-uns dans des familles où on les fêtera quelques jours. « Ah ! si nous avions eu ça de notre temps », disaient les vétérans, sans jalousie pourtant. J'ai pu donner un billet de 100 francs à chacun des orphelins de cette campagne, trop nombreux, hélas ! Nous continuerons et tâcherons de faire de mieux en mieux.

« J'ai bien reçu cette année six tonnes de revues, livres et journaux, mais je voudrais bien des jeux de cartes, damiers, et aussi des lainages et du linge, dont nous avons tant besoin à bord du *Saint-Yves* lorsque nous recueillons les hommes en dérive.

« Et si nous pouvions avoir un moteur plus puissant. Nous avons 78 chevaux, il nous en faudrait 140. »

Ici, on parle breton

Elle est bien amusante l'aventure qui vient de survenir à l'un de nos excellents confrères parisiens, chargé des échos dans un grand quotidien du soir.

Passant devant les glaces d'un commerçant du quartier Montmartre, il lut ces mots :
TRAQU MAD A MAHAT MAD.

Tout de suite, il se demanda à quel dialecte ils pouvaient appartenir. Sans aller au fond des choses, comme au-dessous de la phrase, mystérieuse pour lui, se trouvait cette autre inscription, en français d'ailleurs :

ICI, ON PARLE BRETON.

notre confrère, sans grand-peine, avec une pointe de malice, félicita hautement l'avisé commerçant qui prenait soin de traduire, à l'usage des non-initiés, une affirmation dont ils n'auraient pu, sans ce secours, découvrir le sens.

L'écho était à peine paru dans le journal, que son auteur s'apercevait qu'il ne fait pas bon parler de ce qu'on ne connaît pas expressément.

Coups de téléphone, pneumatiques, lettres, cartes postales, arrivèrent à son adresse, pour lui révéler que l'inscription relevée par lui signifiait tout simplement :

BON ET BON MARCHÉ.

On assure, mais nous n'avons pas vérifié le fait, que notre confrère, avec d'ailleurs beaucoup de bonne humeur, recherche, parmi les journalistes d'origine bretonne de la capitale — et ils sont nombreux — celui qui le mettra à l'abri d'une nouvelle mésaventure, en lui donnant quelques leçons de gaélique.

BREZ.

LES LIVRES ET LES REVUES

Livres de fin d'année

Décembre ! Déjà décembre... Déjà le numéro de Noël de *Bretagne* ! Ce numéro de fin d'année ne nous invite-t-il pas à une sorte d'inventaire intellectuel ? Que fut, littérairement, chez nous, dans notre région armoricaine, l'année 1936 qui s'est éteinte ?... Nulle révélation sensationnelle ne semble l'avoir marquée. Parmi les livres reçus, aucun jeune talent n'a percé d'une poussée nouvelle vraiment neuve, vraiment originale, la mousse des célébrités consacrées... L'année 1936 formerait-elle comme les mortes-eaux de notre activité poétique, ou romanesque bretonne ? Je ne veux point dire qu'elle n'a pas vu paraître de beaux livres. Mais ces beaux livres étaient signés de noms déjà confirmés dans la gloire. Nous déjeunions de la gloire. Nous faisons pas découvrir Thérèse Herpin ; *Cristalline Boissier* nous laissait déjà pressentir *Yoloch le Maléfique*. Et chez nos auteurs bretons les plus notoires avez-vous remarqué quelque renouvellement de forme, ou de pensée ?

Il semble, au contraire, que leurs tendances personnelles se soient stabilisées... La faute en est à notre époque de « spécialités », qui cul-tive, jusque dans le domaine de l'Art, les spécialités... Tandis que Roger Vercol, par exemple, se fixe, désormais, dans la guerre des Balkans, Marie Le Franc se cristallise dans les solitudes canadiennes...

— *La Randonnée passionnée* (chez Ferenczi, 12 francs) est encore un roman de l'homme aux prises avec la Nature vierge, et qui se passe encore au pays canadien-français, au pays d'Hélior, fils des Bois, et de *La Rivoire solitaire*. Mais loin de nous l'idée de nous en plaindre ! La meilleure preuve du charme qui s'en dégage, c'est que cette « randonnée » ne nous fatigue pas, malgré qu'elle ne nous fasse pas sortir des mêmes contrées... Ce n'est pourtant pas l'attrait de cet ennuyeux pays qui nous tient... pays trop grand, trop froid, trop nuif, trop monotone, trop vide de présence humaine ! Non : c'est le magnétisme de l'auteur qui nous domine. Marie Le Franc est poète. Sa pensée, son âme, tout son être, vivent dans ses phrases. Elle sait

écrire. Alors, elle peut écrire n'importe quoi ; nous la lirons...

Les véritables personnages de son « roman », si roman il y a, ce ne sont ni Philippe Jarl, ni Christine, ni Donat, ni Dorée, ni aucun autre de leurs compagnons de route : ce sont les arbres... les arbres, auxquels elle prête une vie et une sensibilité plus que végétale, plus qu'animale, presque humaine... Ce sont aussi les grands lacs jalousement cachés, qui agonisent en secret entre les bras resserrés des collines... Oui, l'héroïne de ce roman, c'est la Forêt !

On a dit, avec raison, que Chateaubriand lui-même n'avait pas parlé avec plus de magnificence de ces solitudes canadiennes. Il en a parlé avec moins d'amour. Ce grand isolé n'était qu'un faux amant des retraites désertes : il avait trop besoin que le cœur ou l'admiration des hommes fit écho à sa platitude d'éternel essulé ! Il n'aimait le silence de la Forêt que pour y faire mieux résonner les harmonies de sa présence... Marie Le Franc l'aime pour s'y perdre... et pour nous y consoler !

— *Mélanie la Solitaire* (illustrée par Louise Galand, aux Nouvelles Éditions Latines, Paris, 10 francs) est aussi le livre d'une Bretonne déjà très connue, Guillemette Marrier. Prix des Lettres Françaises (1936). Mais la solitude dont il est question ici, n'est plus la même ! Ce n'est plus celle des bois, c'est celle d'une âme égarée parmi d'autres âmes... Gar certains âmes sont plus sauva-ges que les forêts... Mélanie la Loutve, la Muette, la Meconnue, la Méprise, c'est la petite fille que sa maman n'aimait pas et qui fut aimée, en compensation, de Notre-Dame-de-la-Salette... Mélanie Cal-dame-de-la-Salette, c'est la Bernadette Souhrouval de la Savoie. Mais cette enfant pré-déstinée fut un de ces enfants-martyrs dont les faits-divers quotidiens nous disent la vie cruellement monstrueuse... Qu'il y ait des martyrs dans le monde, est-ce une chose à révéler aux enfants ?

C'est à eux, pourtant, que Guillemette Marrier dédié ce petit bijou de livre et cette merveilleuse histoire de livre et celle merveilleuse his-toire... Jeune grand'mère qui con-toie... Jeune grand'mère et les nuit en sur un bébé le langage et les rêves des petits, ce n'est pas la pre-mière fois que l'auteur de *Lokomo*

écrit tout spécieusement pour eux. Au seul des étreintes, on fera bien de se souvenir de *Mon Ami Jean-Pierre*, ce roman servançais si vi-vant et si savoureux. Quant à *Mélanie la Solitaire*, c'est une œuvre qui s'adresse également aux méditations des grandes personnes. Elles, plus que les enfants encore, sauront tra-ducer le sens de cette existence, en apparence déshéritée, et, en réa-lité, surnaturelle...

A vrai dire, ces pages mystiques font naître mes réflexions précédentes sur la cristallisation des au-teurs dans un genre donné. Car la robuste romancière de *Lokomo* sait changer de ton, sans changer de style. Et c'est ce qui fait la vie in-tense de sa souriante et profonde personnalité...

— Nos vieux Manoirs à légendes (chez Le Goaziou, Quimper) est aussi un livre d'étreintes pour tous les âges, car c'est un livre de docu-mentation bretonne que toute bi-bliothèque doit posséder. Il s'op-pose aux *Châteaux en Bretagne* de Florian Le Roy comme deux gé-nérations s'opposent l'une à l'autre, avec leurs vertus propres à cha-cune. L'illustration du bras livre de Louis Le Goaziou est plus sage qu'autre, tout comme son style est moins jeune et moins nerveux. Mais la solide partie historique de l'ou-vrage ne le cède en conscience à aucun autre. Et comme tous ces ma-noirs appartiennent exclusivement à la Bretagne bretonnante, ils ne font pas double emploi avec les « châteaux » de Haute-Bretagne, peints par le romancier gallo.

La vie et l'œuvre de Louis Le Goaziou sont trop estimés des lec-teurs de *Bretagne*, pour qu'il soit nécessaire d'appeler davantage leur attention sur ces pages, d'autant plus chères, qu'elles sont posthu-mes...

Marie-Paule SALONNE.

Au moment de mettre son presse-nous, recevons une intéressante étude de M. Yann Fontec : « Nous devons obtenir l'enseignement du breton ». Question sur laquelle nous reviendrons.

ABONNEZ-VOUS A LA REVUE
« BRETAGNE »
40 FRANCS PAR AN

EN BRETAGNE

HOMMAGE DE LA FRANCE ET A SES COMPAGNONS

La cérémonie qui s'est déroulée le 23 novembre dernier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne à la mémoire du docteur Charcot et de ses compagnons a été profondément émouvante. En présence du Président de la République plusieurs orateurs ont retracé la vie magnifique et toute de dévouement à la science du grand et héroïque savant, pour lequel, avec fierté, a dit M. Louis Germain, directeur du Muséum d'histoire naturelle, la France revendique ces nobles paroles d'Augustin Thierry : « Il est au monde une chose qui vaut mieux que la fortune, mieux que les honneurs, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science ».

M. Paul Rivet, professeur au Muséum, M. Maurain, de l'Institut, parlant au nom de M. J. L. Faure, M. A. Oldenburg, ministre du Danemark, au nom du peuple danois, M. Pierre Drach qui a participé à plusieurs croisades du Pourquoi-Pas?, ont exalté la gloire et la haute, si noble et si pure du grand travailleur qui laisse une œuvre impérissable.

M. Jean Zay, ministre de l'Education nationale, a prononcé un discours dont voici le passage principal :

« Charcot est sorti de l'actualité dramatique ou scientifique pour entrer dans l'histoire. Il y a pénétré avec la vision lumineuse de sa fin en même temps qu'avec la gloire de ses travaux. Son visage se fige déjà pour l'éternité dans l'image que nous recueillera la poésie.

« Notre pays lui doit d'occuper dans le domaine des investigations arctiques et antarctiques une place respectable. La carte des terres nouvelles, au long de 4.900 kilomètres, l'enrichissement des connaissances physiques, météorologiques, biologiques, ont été les bagages de retour de l'esquif aventureux que devait détruire en quelques instants l'aérogéomètre.

« Dans l'admirable unité de son existence, le marin courageux qu'il fut pendant la guerre, au commandement d'un croiseur auxiliaire, valut le grand s'avant, et le chercheur inéprouvé, comme l'homme de science valut l'homme tout court, si bon et si sensible, ouvert aux plus émouvants scrupules, aux délicatesses les plus charnantes, attentif à respecter la vie sous toutes ses formes, dur pour lui-même, indulgent pour les autres, pratiquant comme la forme supérieure de la justice cette bienveillance sans laquelle il n'est point de grands esprits.

« En lui et à travers lui, le Gouvernement veut honorer ce soir tant de savants illustres ou modestes dont beaucoup sont ici, qui, par l'ampleur de leur caractère, l'obstination de leurs efforts, désintéressés, font la vraie grandeur de la patrie, le fleuron de

plus éclatant de sa couronne et lui donnent aux yeux de l'univers son visage le plus respecté.

« Aucun récit littéraire, aucune page de bravoure ne vult dans sa simple grandeur le rapport officiel dressé sur les circonstances du naufrage du Pourquoi-Pas? par les services du ministère de la Marine et que celui-ci me communiquait récemment.

« Les hommes l'aimaient et l'admiraient. Il s'intéressait à chacun. Pendant que le Pourquoi-Pas? s'enfonçait, il n'a pu se retenir de s'écrier, pensant à eux : « Mes pauvres enfants! » Jusqu'au dernier moment, malgré son âge et une santé épuisante, il est resté debout sur la passerelle.

« Cette vision rapportée par un document administratif illustre au sens exact du mot une vie et un exemple ».

— Sur la proposition de M. Cassier-Duparc, ministre de la Marine, le maître timonier Gonidec, seul survivant du naufrage du Pourquoi-Pas? est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

SOLIDARITE ARTISTIQUE

Un comité s'est formé voici deux ou trois ans en vue d'ériger dans sa ville natale, Saint-Brieuc, un monument à la mémoire du sculpteur Paul Le Goff, tombé au champ d'honneur ainsi que deux de ses frères.

Paul Le Goff était promis au plus bel avenir. Les quelques œuvres qu'il a laissées, notamment *La Ferme se dégageant de la matière*, bloc de marbre magnifique qui s'élève sur les Grandes Promenades, le Jardin public de Saint-Brieuc, témoignent d'un talent puissant, en plein épanouissement et d'une maîtrise qui certainement n'aurait fait que grandir et s'affirmer.

Comme tant d'autres, il s'en est allé plein d'enthousiasme et de foi, avec ses rêves de créations éternelles. Il a disparu, comme tant d'autres encore, qui avalent au front la brillante étoile du génie.

Ses maîtres et ses amis avaient rêvé de magnifier sa mémoire, dans un monument que le jeune sculpteur Le Bosc a été chargé de réaliser. L'œuvre est prête. Elle a figuré à l'un des précédents Salons, mais l'argent manque, pour que la maquette devienne une chose définitive. Ce n'est pas la faute du comité mais celle des circonstances.

Le président, M. Philippe, est mort et il a fallu lui trouver un remplaçant pour remettre l'entreprise en action. C'est fait. Grâce à la municipalité de Saint-Brieuc, grâce au dévouement de quelques-uns, un appel a été lancé et les lots sont d'une valeur presque incalculable.

En effet, répondant à ce sentiment de solidarité qui caractérise la grande famille artistique : sculpteurs et peintres bretons en renom ont offert de leurs œuvres et l'ensemble, actuellement exposé à Saint-Brieuc, donne l'impression d'un véritable musée où

figurent statues, tableaux, peintures, gravures, céramiques, objets d'art, tout cela signé Jean Boucher, F. Renaud, Armel Beaulieu, Nicot, Le Bosc, Elie Le Goff pour la sculpture; Pierre Bertrand, Lemordant, Ch. Corcuff, Hamon pour la peinture...

C'est un très beau geste de solidarité qui est bon de signaler. Le prix des billets de tombola est fixé à 2 fr. Nous sommes à la disposition de nos lecteurs pour leur en faire parvenir.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PHOTOGRAPHIE, A RENNES

La Société Photographique de Rennes a organisé du 3 au 18 octobre une très importante exposition dont nous tenons à rendre compte parce qu'elle témoigne de la vitalité de cette société et surtout parce qu'elle a rencontré auprès des nombreux visiteurs et de la presse locale un succès des plus flatteurs.

Les 500 épreuves exposées reflétaient tous les aspects de l'art photographique depuis les austères natures mortes jusqu'aux scènes pittoresques prises sur le vif. On y voyait pépie-mépie les innombrables paysages bretons si variés d'aspects, les plages mondaines et les coins charmants qu'un touriste pressé ignorera toujours; les églises et calvaires aux lignes dentelées de pierre; le calme ruisseau qui serpente, la mer qui déferle, les gentilles Bretonnes dans leurs riches atours et les rudes pêcheurs de Douarnenez. On y voyait des impressions de plus lointains voyages voisinant avec quelques clichés locaux bien connus des Rennais.

Et cependant cette exposition laissait mieux qu'une impression documentaire. Il convient de souligner le goût des exposants qui ont su présenter ces divers sujets avec soin et même avec art. Les éclairages sont étudiés, les ciels ne sont pas nus, l'usage d'écrans appropriés permet un rendu exact des valeurs, les angles de prise de vues parfois originaux donnent toujours une composition équilibrée de bel effort artistique.

Les bromures et chloro-bromures recueillent une écrasante majorité de suffrages. La beauté des papiers et la perfection des émulsions actuelles et faciles à traiter sont la cause certaine d'une telle vogue. L'usage de trames diverses ajoute parfois une note de fantaisie et d'originalité. Tout n'est pas parfait cependant; il arrive de rencontrer une technique hésitante aux limites latéonnelles, par contre certains agrandissements sont d'une finesse et d'un modelé qui feraient honneur à bien des professionnels.

Il nous paraît vain de citer des noms et d'établir une hiérarchie de talents; tous les membres de la société rennaise ont contribué avec un zèle égal au succès de cette exposition, tous méritent d'être remerciés.

Si nous continuons notre visite, nous admirons le coin des indépendants et les envois d'importantes sociétés étrangères de Paris, Bayonne, Besançon, Bordeaux, Elbeuf, Montceau-les-Mines, Poitiers, Reims et notre visite qui était un plaisir naturellement satisfait son après-propre en critiquant ce que fait le voisin, on finit par lui accorder des qualités, on observe de près ses œuvres, on y découvre une idée dont on se promet plus tard de tirer parti, c'est ainsi que nous avons vu de curieux essais de « symbolisme » qu'à première vue nous traiterions de bizarreries saugrenues; à la réflexion nous sommes tout surpris d'y voir une pensée, le baroque devient subtil et c'est alors qu'apparaît tout le mérite et la satisfaction que comporte la réussite dans un genre aussi ingrat. Plus loin, nous n'avons pas manqué d'admirer d'impeccables bromures, de riches charbons, un splendide reportochrome, des effets originaux de solarisation et ces épreuves dont la pâleur préméditée rend si parfaitement les reflets du cristal, sont autant de techniques délicates que nous aimerions pratiquer un jour; c'est pourquoi nous tenons à remercier bien cordialement ces sociétés amies; non seulement leurs envois ont contribué au succès de l'exposition, mais ils seront pour nos camarades une source précieuse d'enseignements et d'émulation.

Enfin les 17 et 18 octobre eurent lieu deux séances de cinéma d'amateur et ce fut là une excellent propagande. Les films présentés souffrent naturellement de la comparaison que l'on est tenté de faire avec les œuvres des professionnels. Ecclésiastes du film invincible et de moyens relativement restreints les amateurs ne peuvent pas lutter à armes égales; les résultats obtenus sont tout à leur honneur. Ils prouvent que le cinéma d'amateur peut être autre chose d'un souvenir de famille; on peut avec de l'imagination réaliser de petits sketches qui ne manquent pas d'esprit et des reportages documentaires d'un réel intérêt artistique. Nous sommes persuadés que nos camarades ont beaucoup appris à voir les films primés qui nous furent si aimablement prêtés.

Et cette quinzième d'exposition se termina par un banquet. Pouvait-il en être autrement dans une société où l'idéal artistique s'harmonise d'une excellente camaraderie?



A l'Exposition internationale de photographie (Photo Bouges).

melle qui leur a été donnée que cette aide ne leur ferait pas défaut.

Bien que la construction du pavillon de la Bretagne ne puisse commencer que le mois prochain, le comité prépare tout pour être prêt à l'heure. C'est ainsi qu'à la suite des divers concours qui se sont tenus à Paris dans le courant de novembre :

MM. Jean Boucheud, Cadre, Jacquier, Paul Lechassap, Th. Lemonnier, Lédéric, Eschappasse, Louis Gartin, Léopold Pascal, André Lantour, Michel Boucheud ont été choisis pour décorer la salle de la technique.

MM. Le Lunet et Mamet, sculpteurs, sont chargés de réaliser la colonne décorative qui marquera l'entrée du pavillon sur le quai d'Orléans.

M. Hervé Guyon et Mme Madeleine Lizer ont été désignés par le jury pour réaliser la décoration de la salle de la pensée.

Pour ce dernier concours, vingt-quatre projets ont été soumis au jury qui comprenait MM. Haucourt, Maurice Desvallières, Devanès, Duchartre, députés de la classe 27 et du comité d'admission, et MM. Hemar, Stany-Gauthier et Chabai, désignés du comité de Bretagne. C'est par quatre voix sur sept que le projet de M. Guyon et de sa jeune femme, née Madeleine Lizer, a été choisi au premier tour. Des critiques ont été adressées à MM. Meheut, en

collaboration avec Mme Y. Jean Harfar (2.000 francs), Eschappasse (1.000 francs), Michel Nourry et André Breton, chacun 500 francs.

Par ailleurs la salle d'art religieux sera décorée par une équipe de cinq peintres sous la direction de M. Toublan.

Il n'est aucunement hasardeux d'assurer que tel qu'il a été conçu, et tel qu'il est prévu son aménagement, la présentation de ses diverses parties, le pavillon de la Bretagne sera certainement l'un des plus originaux du centenaire régional.

UN PEU DE TOUT. — C'est le samedi 28 novembre que la Fédération des Sociétés bretonnes de Paris et de l'île de France a élu la duchesse de Bretagne pour 1937. C'est Mlle Paulette Brault, muse des Bretons de Versailles qui a été choisie. Elle est originaire de Flancoët et encore au bas du lycée où elle prépare sa philosophie. Nous lui adressons toutes nos félicitations.

M. Maurice Levallant poursuit inlassablement ses belles études sur Chateaubriand. L'amitié de M. Edouard Champion lui a permis de publier quelques chapitres inédits qu'il ajoute au texte imprimé des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

LA PAGE DU TOURISME

LES ROUTES DE BRETAGNE

La question des routes de Bretagne dont nous avons maintes fois déjà entretenu nos lecteurs paraît à présent définitivement réglée, dans le sens d'ailleurs que nous avons toujours indiqué et qui est conforme aux vœux exprimés par le VI^e Groupement économique, les Chambres de commerce du Nord de la Bretagne et la F. S. I. B.

Lors de la réunion de l'Office des Transports et des P. T. T., qui s'est tenue à Evreux le 16 novembre dernier, le représentant du ministre des Travaux publics a donné à ce sujet toutes les précisions possibles et celles-ci se trouvent confirmées dans la lettre qui suit, adressée à M. Bahon-Rault, par M. Bedouce, ministre des Travaux publics :

« Vous avez bien voulu me transmettre, en le signalant à mon attention, une copie de la délibération prise le 10 octobre par la Chambre de commerce de Rennes, au sujet de l'aménagement des routes qui relient Paris à Rennes, ainsi que du réseau routier breton.

« En ce qui concerne les itinéraires de Paris à Rennes par Vitré (route nationale n° 12) et de Paris à Rennes par Fougères (routes nationales n° 12, 145 et 171), j'ai l'honneur de vous faire connaître que leur importance n'a pas échappé à mon administration qui s'efforce de les améliorer dans la mesure du possible.

« Quant à l'ensemble du réseau routier breton, il est loin d'être négligé.

« C'est ainsi que ces crédits, dont le montant dépasse 41 millions, ont été ouverts en 1936, tant sur les chapitres ordinaires du budget que sur la dotation accordée pour l'exécution du plan de grands travaux contre le chômage de 1934 (plan Marquet), aux ingénieurs en chef des Fronts et Chaussées d'Ille-et-Vilaine des Côtes-du-Nord, du Morbihan et du Finistère en vue de l'entretien et de l'amélioration des routes nationales.

« D'autre part en application de la loi du 18 août 1936 relative à l'exécution d'un plan de travaux destinés à combattre et à prévenir le chômage, ces ingénieurs ont été autorisés à engager, d'ici la fin de l'année, pour la même catégorie de travaux, 2.500.000 francs de dépenses, et des crédits s'élevant à 5.700.000 leur ont été effectivement ouverts.

« Enfin des études sont en cours en vue de la suppression des passages à niveau suivants : cours Chazelles à Lorient (route nationale n° 24) ; Eclant-Respendon (route nationale n° 165) ; Quimper (à la limite de Redon (route nationale n° 165)).

« En ce qui concerne spécialement la route nationale n° 12, des projets sont à l'étude pour la rectification de tournants à l'entrée et à la sortie de Bedée (Ille-et-Vilaine) et la construction d'une déviation à Broons (Côtes-du-Nord).

« Vous pouvez être assuré que, lors de la répartition des crédits de 1937, tant sur le budget ordinaire que sur les fonds des grands travaux, l'intérêt que présente le réseau routier breton ne sera pas perdu de vue. »

DINARD OU PLANCOËT

En réponse à la lettre de M. Paul Le Jametel, que nous avons publiée dans notre précédent numéro, sous le titre *Dinard station hydro-minérale*, le Directeur de la Société des Eaux Minérales naturelles de Sassy nous adresse un rapport technique d'où nous extrayons les conclusions que voici :

« La radio-activité de l'eau de Sassy, qui la classe dans les toutes premières des eaux minérales naturelles froides de France, oblige à ne l'utiliser que localement, suivant l'autorisation de l'Etat du 2 août 1928, ce qui veut dire que tout établissement hydrominéral envisagé, ne saurait être créé ailleurs qu'à la source même, ou autour d'elle.

« Donc, impossibilité absolue de la canaliser vers un emplacement plus ou moins éloigné de son gisement.

« Ce principe établi, comment envisager la création à Plancoët, d'une station hydrominérale susceptible de profiter, non seulement à ce chef-lieu de canton qui, pour ne pas être plus important, dépasse cependant, et de beaucoup, celle qu'avait Vitré à son origine, mais aussi à Dinard, à toutes les plages de la Côte d'Emeraude, et même aux centres touristiques des Côtes-du-Nord, tels que Dinan et Saint-Brieuc? »

« Jadis les cures hydrominérales n'étaient suivies qu'aux stations établies, et il peut être encore, obligatoire, pour certains malades, de suivre leur cure au lieu même de la station.

« Mais, avec l'automobile, qui permet des déplacements confortables et rapides, il existe toute une catégorie, nombreuse, de clients, qui pourrait séjourner sur tels plages, ou dans tel centre touristique de son choix, de la Côte d'Emeraude.

« 1^o Or, chaque matin, lui parviendrait, pour sa cure de boisson à jeun, de l'eau de la Source Sassy, mise en bouteilles moins d'une heure avant d'être consommée;

« 2^o D'où, chaque jour, à l'heure qui lui plairait, soit par ses moyens personnels de transport, soit en utilisant des navettes d'auto-cars, faciles à organiser, le client viendrait à l'immanable forum de Plancoët, compléter sa cure de boisson, en respirant les émanations du radium et des gaz rares de la « Source Sassy ».

« Ainsi serait résolue pour les plages et les centres touristiques de la Côte d'Emeraude, la question d'une saison prolongée qui, de six semaines actuellement, pourrait être fixée de fin mai à fin septembre.

« Ces suggestions s'éloignent évidemment de celles de M. Paul Le Jametel préconisant la station hydrominérale à Dinard, mais n'est-elle pas d'un intérêt encore suffisant pour retenir l'attention des organismes collectifs ou initiatives publiques ou même privées de la Côte d'Emeraude? »

« C'est ce que l'avenir nous dira. »

RAIL ET AVION

Les grands réseaux de chemins de fer nous adressent le communiqué suivant :

« Les billets air-fer vous permettent d'utiliser conjointement ces deux modes de transport, les plus rapides qui soient, car l'un et l'autre permettent les moyennes les plus élevées.

« Vous avez le choix entre trois types de billets :

« Billets conjoints : billets « chemin de fer » et « avion » délivrés en une seule fois si vous devez utiliser successivement les deux modes de transport.

« Billets combinés aller et retour « fer » et « avion » qui vous permettent d'utiliser soit à l'aller, soit au retour un de ces moyens de transport.

« Vous bénéficiez ainsi d'une réduction de 10 % en avion, de 20 à 25 % selon la classe en chemin de fer.

« Billets combinés circulaires « fer » et « avion ». Vous prenez l'avion pour certaines fractions de parcours et le chemin de fer pour les autres, tout en bénéficiant également de la réduction de prix ci-dessus.

« Autre avantage :

« Vous avez décidé un déplacement en avion. En cours de route changement de programme : le train s'y prête plus indiqué pour la suite de votre voyage. A l'aérodrome ou à la gare, sans formalité, vous changez votre coupon de retour avion contre le billet de chemin de fer nécessaire, et inversement dans le cas d'un voyage par fer que vous voudrez interrompre au profit de l'avion.

« Pour voyager plus commodément, pour « glisser » confortablement sur l'air et sur le rail, utilisez les billets combinés air-fer.

« Renseignements dans les gares.

DISTINCTION. — Tous les amis du tourisme apprendront avec plaisir que lors de son voyage à Saint-Brieuc le dimanche 6 décembre, M. Cassier-Duparc, ministre de la Marine, a remis les insignes d'officier d'Académie à M. Auguste Rateau, président, et à M. Bourdais, trésorier du Syndicat d'Initiatives de Saint-Brieuc. Nos vives félicitations à tous deux.

LAOHAÏ THÉ dépuratif CHAMBARD DOUX et AGRÉABLE AU GOÛT TISANE de SANTÉ

425 seul toutes Pharm.

IMPRIMERIE BRETONNE — RENNES
Le Gérant : L. AUBERT.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES PARUS EN 1936

A		Bretons (les) en Allemagne (Guy Le Floch) ...	334
A (l') renait... ou l'A rennais (M.-P. Salonne) ...	42	Breuzier ar Brezonnec ar Brezonnec er Skollou (bibliogr.) ...	47
A la mémoire de Joseph Loth (J. Le Bihan) ...	247	Brouette et vinaigrette ...	169
A propos du Binlou (Stéphane Faye) ...	154	C	
A propos de la Vie de Jésus ...	154	Canonisation de saint Yves (Dion Marice) ...	144
A quelques détails près ...	330	Calvaires bretons, poème (M. Th. Le Moing) ...	9
Abbé Dyscole (l') par L. Bois (bibliogr.) ...	275	Centenaire (le) de l'Assile de Lébon ...	319
Académie bretonne (l') (Hoël) ...	7	Chambre (une) à 500 francs la nuit ...	234
Achetez chez nous (Hoël) ...	256	Chambres (les) départementales touristiques ...	192
Activité (l') de la F. S. I. B. ...	59	Chanson (au temps de la) de Bretagne (Guy Ropartz) ...	70
Adjudant Ploche (l'), conte (Louis Guilloux) ...	146	Chanson (la) des chênes A. Le Braz ...	84
Adoration à saint Yves (l') (Charles Le Goffic) ...	151	Chantenay et l'Assemblée des Fouaces (P. Guen-haël) ...	284
Advocatus et non laïco (Aug. Dupouy) ...	233	Chants populaires en l'honneur de saint Yves (G. du Mothay) ...	150
Affiches illustrées (Hoël) ...	155	Chapelle (une) qu'il faut sauver ...	328
Airs du Barzaz-Breiz (les) (H. Corbe) ...	269	Cheux Collin (un grand organisateur breton) (Salun Collin) ...	173
Allant (en) au Pays de Galles (H. Hamonic) ...	73	Chat (le) du bord ...	264
Allant (en) au Pays de Galles (Ch. Chasné) ...	163	Château (le) de Gilles de Rais à Machecoul (J. Pohier) ...	219
Alexandre Dumas et la Bretagne (Ch. Chasné) ...	77	Château de la Hunaudaye, par Garnier (bibl.) ...	341
Ames d'occident... âmes d'occident (M. Allo) ...	77	Château en Bretagne (Aug. Dupouy) ...	322
Amours (les) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'outre-tombe, par Maurice Le Vaillant (Jean des Cognets) ...	315
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Chéret (Julien) en Bretagne (N. D. J.) ...	217
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Cheveux rouges (les) (abbé G. Thomas) ...	148
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Cheux les artisans de Bretagne (H.-Y. Creston) ...	213
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Chronique de la langue bretonne (X. de Landais) ...	211
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Circuit de l'Ouest (le) ...	288
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Clémence Royer ...	8
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comité (un) des arts appliqués ...	60
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comment Charles Géniaux connaît Charles Le Goffic ...	8
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comment saint Yves entra au ciel (O.-L. Aubert) ...	148
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comment un prêtre breton maria Danton (C. L.) ...	169
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comment secourut l'esprit (Hoël) ...	263
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Comment saint Yves restaura la cathédrale de Tréguier (abbé France) ...	138
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Communiste et Breton toujours ...	201
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Conférences et conférences (Hoël) ...	39
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Conférences (les) de l'Ouest ...	16
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Conférences (les) de l'Ouest-sur-Seulff ...	222
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Congrès (le) des Bleu-Brug ...	254
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Congrès (le) du Tourisme breton ...	317
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Culture du Poussier en Bretagne ...	329
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	D	
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Dans les Congrès ...	235
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Dans l'épiscopat breton ...	330
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Dans un vieux faubourg de Nantes (Lucien Deshayes) ...	294
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Dautry (M.) et la Bretagne ...	63
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Débarquement (le) de Jean IV à Dinard ...	126
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Découvertes de trésors ...	264
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283	Député (un) qui sait nager ...	310
Amour (le) de Chateaubriand (Maur. Levaillant) ...	283		

Dernières (les) années de Camborne.....	200
Derrière les cendres d'A. Le Braz à Tréguier (R. Villard).....	79
Désinvolvement (le) d'un héros breton.....	310
Dessins (les) de Charles Corcuff.....	29
Dictionnaires et tirades des anciens de la voile (N. D.).....	118
Dinard station hydro-minérale (P. Le Jamtel).....	340
Diplômes de chauffeurs-guides.....	159
Dix ans déjà ! (O.-L. Aubert).....	66
Documents (les) utiles (O.-L. Aubert).....	28
Droits (les) de la Bretagne (Onfroy Kermostquin).....	137
Duguay-Trouin roi des Corsaires (H. P.).....	335
Dynamisme (le) breton (Charles Chassé).....	60
E	
Ecole (à l') des Beaux-Arts à Rennes.....	350
Electeurs (aux) (Hoël).....	103
Eloge R. Bazin et de G. Lenôtre (G. Duhamel).....	212
Emprise (l') bretonne (O.-L. Aubert).....	124
Encore le baptême des navires.....	309
Encore le serpent de mer.....	328
Envers (l') du rêve colonial, par Lina Leroux (bibliogr.).....	275
Ere (l') bretonne, par F. Leguyader (bibliogr.).....	239
Erwanic Plouillo, conte (André Rouault).....	346
Esprit (l') de trois ans et demi.....	104
Etoile (l') rouge, par Florian Parmentier (bibl.).....	275
F	
Face à face, par H. Derieux (bibliogr.).....	15
Facilement aux Français de connaître la France (J. Le Bihan).....	128
Fédération (à la) de la vallée de la Loire.....	63
Féli, par Mathilde Alanic (bibliogr.).....	343
Femmes (les) et le Tourisme (L. Ferry de Pigny).....	265
Fête (la) de la Drague.....	233
Fête militaire (une)..... fête d'Histoire (N. D.).....	251
Franciscains (les), par A. Masseron (bibliogr.).....	15
Fulgence Bienvenüe, père du Métro (N. D.).....	251
G	
Gardes (les) côtes en Bretagne.....	329
Gerbe pour Henri de Béguin (Yves-Gérard Le Dantec).....	172
Gille (la), conte (Mathilde Delaporte).....	279
Gloire (à la) de Rennes (Anatole Le Braz).....	81
Grande-Bretagne et France.....	225
Grandes (les) minutes historiques aux Etats-Unis (Jean Sannier).....	92
Grand-père (le) Guyader et l'abbé Villiers de Flé Adam (Ch. Chassé).....	67
Grands travaux (les) et la Bretagne.....	223
Guchriant (à la mémoire de Mgr de).....	36
Guide (le) littéraire de la Bretagne (O.-L. Aubert).....	226
H	
Ha breman tud ma bro (A. Rivoallan).....	73
Harpe (la) de saint François, par Camille Melloy (bibliogr.).....	15

Hippolyte Lucas, Turquet et La Mennais (G. Collas).....	181
Histoire d'Irlande, par E. Joynt (bibliogr.).....	15
Huitième (le) centenaire de Langonnet (G. de Goyau).....	246
I	
Inauguration (l') de l'Ecole Navale (J. Sannier).....	185
Indépendance (l') d'Anatole Le Braz (C. Le Mercier d'Erm).....	76
Indépendance (l') des organisations touristiques (O.-L. Aubert).....	127
In Memoriam, poème (F. Gelard).....	89
Interpellation (l') sur le Tourisme.....	256
Islande et Norvège, autographe (Anatole Le Braz).....	85
J	
Jeu (le) de la Quasimodo (Breiz).....	172
Jeunesse (la) bretonne de Leconte de Lisle (G. Collas).....	299
Joies (les) de la marche (O.-L. Aubert).....	162
K	
Keraty (Jean Sannier).....	24
Kerfaoués, chef-d'œuvre de la Renaissance (A. Rouault).....	187
Kersaint-en-Hillion, par Sulian Collin (bibliogr.).....	239
L	
Laënnec inventeur du vers libre (P. Lemay).....	328
Laënnec et Kipling (Charles Chassé).....	40
Lanrivén (G.-Ch. Toussaint).....	52
Latiniste (un) breton.....	40
Le Braz et la langue bretonne (P. Mocaër).....	70
Le Braz professeur à Quimper (A. Dupouy).....	69
Légende (la) de l'île Galot.....	327
Lémé (Edouard) (O.-L. A.).....	351
Lettre ouverte à quelques-uns (O.-L. Aubert).....	216
Lettre posthume au grand ami A. Le Braz (M.-P. Salomon).....	80
Lionel Radigue (mort de) (S. Collin).....	156
Loguivy-de-la-Mer.....	263
Lord Kitchener et l'armée de Bretagne (Breiz).....	155
Louis Gillet et la Bretagne.....	200
Louis Guilloux auteur du « Sang Noir » (F. Aubert).....	21
Louis de Léon (G. Collas).....	249
M	
Maires (les) britanniques en Bretagne.....	192
Maison (la) de Cadet-Rousselle.....	264
Manoir (le) de Saint-Yves (Le Chevalier de Fréminville).....	133
Marque (la) de la Pierre (Yvonne Le Gac).....	145
Martinique (la), ses contes et ses chansons (N. D.).....	14
Massabielle ou la folie de Lourdes, par Louis Lefebvre (bibliogr.).....	183
Maurice, brillant reçoit le prix Née.....	16
Méditations métaphysiques, par Louis Béranger (bibliogr.).....	239
Méfais (les) de l'Etoile de Mer.....	170

Mes mémoires, par Jeanne Bouvier (bibliogr.).....	275
Mesureurs et porteurs de sel.....	234
Mieux vaut jamais, comédie en trois actes en vers de G. Guyon.....	356
Miroir des Goules (A. Le Marchand).....	52
Missionnaire des Terre-Neuvas (Aug. Dupouy).....	34
Mois (les) en r (Edouard Beaufils).....	73
Monument (le) du poète Eugène Le Moùél.....	350
Monsieur (le) qui ressemble à Victor Hugo (G. Collas).....	74
Mon début dans la médecine, par G. Ganche (bibliogr.).....	183
Morbihan, par Claude Dervenn (bibliogr.).....	341
Mort de Paul Bourget.....	16
Mort de Eugène d'Herbois.....	286
Mort (la) du Recteur (Anatole Le Braz).....	149
Mot (le) de Camborne.....	34
N	
Nantes et les Antilles (Emile Gabory).....	11
Nature (la) bretonne (Paul Bourget).....	20
Notre Dame du Marié (Jean Sannier).....	119
Nouvel (le) hôtel consulaire de Rennes.....	95
Nouvelle (une) initiative des chemins de fer de l'Etat.....	31
O	
Œuvre (l') des Congrès celtiques (J. Sannier).....	287
Œuvre (l') du « Pourquoi Pas ? » et la géologie bretonne (R. Mazère).....	349
Omission (une) regrettable.....	234
On m'accuse de guérir, par C. Eynard (bibliogr.).....	184
Opinions sur saint Yves.....	151
Où il est montré que les fées sont cousines des Morganes (Ch. Le Goffic).....	193
P	
Pardon (le) des Terre-neuvas.....	31
Pardons (les) de Sainte-Barbe du Faouët (Alme Bargain).....	235
Parents (les) de saint Yves (Mgr Fallières).....	145
Pavillon (le) de la Bretagne (E. Bourgeois).....	326
Pêcheurs (chez les) d'Isle (Claude Dervenn).....	348
Pèlerin de Plafini (Maurice Bigot).....	77
Peintre (le) de Raveton (L. Vaugarnil).....	331
Pigeonnier (le) bien gardé (abbé Savitlan).....	147
Poète (un) ignoré (Ombline de la Villefont).....	319
Poète (un) breton à Paris (A. de Courson).....	60
Pour Anatole Le Braz.....	125
Pour chasser les loups-garous.....	310
Pour illustrer Le Braz (Mathurin Meheut).....	70
Pour les pêcheurs.....	159
Pourquoi Pas ? (le) et le Docteur Charcot (XXX).....	291
Prise (la) de l'île Thomé (E. de Bellaing).....	41
Problème compliqué.....	40
Projets d'avenir (O.-L. Aubert).....	384
Prolongement (le) de Peffort (O.-L. Aubert).....	321
Promenade marocaine, par G. Capellès (bibl.).....	183
Psychogéométrie (la), par P. et C. Bouts (bibliogr.).....	113
Q	
Quelques miracles de saint Yves (Dom Lobineau).....	136
Quelle part... au soleil, par Victor (bibliogr.).....	239

R

Raca, par Paul Amice (bibliogr.).....	113
Rapt, poème (Vefa de Bellaing).....	109
Religieuse (une).....	234
Rendons à César.....	311
Rennes, il y a cent ans, par N. Join (bibliogr.).....	341
Renée Hamon (Colette).....	157
Réponse aux peintres de Concarneau, par O.-L. Aubert.....	286
Résultat (le) compte seul (Hoël).....	154
Réveil breton (O.-L. Aubert).....	33
Revue Corymbe (la) et Marie Le Franc.....	240
Robert Surcouf armateur de la pêche à la baleine.....	185
Rôle (le) social de l'écrivain (Hoël).....	327
Routes (les) de Bretagne (A. Rutten).....	352
Route (la) verte.....	159

S

Saint Nicodème.....	201
Saint Yves étudiant à Paris (A. Le Marchand).....	133
Saint Yves guérit son historien (Jacques de l'Éuvre).....	138
Saint Yves à Rennes (Sigismond Heparitz).....	134
Saint Yves et la très ancienne Coutume (A. R. du Cleuziou).....	133
Saint Ivy patron du Tourisme breton (N. D.).....	171
Scandale (un) (J. Gomme).....	191
Science (la) du droit chez saint Yves (Mgr Frappel).....	151
Sculpteur (le) Elie Le Goff (N. D.).....	45
Sculpteurs (nos) au Salon (Aug. Dupouy).....	177
Secrétariat (au) des Chemins de fer de l'Etat.....	191
Sens (le) de l'accueil (O.-L. Aubert).....	220
Service des réclamations.....	64
Silènes (les) celtiques.....	18
Skolou-Hav-Skolou du Lézer (bibliogr.).....	47
Société des amis de Le Gannec.....	61
Soir (un) à Greiz (Claude Dervenn).....	3
Soirées (unes) bretonnes (François Menes).....	76
Solution d'un problème compliqué.....	104
Son (le) paye l'odeur (Mirocc de Kerdanet).....	146
Soutenons les Syndicats d'initiative.....	223
Souvenirs d'un autre âge (E. Henriot).....	283
Souvenir d'un père à l'autonne, poème (J. Sandellou).....	8
Souvenirs sur Anatole Le Braz.....	67
Souvenirs de voyage (Hoël).....	309
Spartiates bretons.....	309
Stévenot le forçat-colonel, par H. Pommeret (bibliogr.).....	341
Suppliche (une) de René.....	39
Sur la tombe de Telen Anur (C. Le Mercier d'Erm).....	202
Symbolisme (le) en Bretagne (N. D.).....	296
Synthèse (la revue).....	276

T

Taxe mal venue.....	31
Telen Anur (M.-P. Salomon).....	283
Terrain, poème de E. de Vulpian (bibliogr.).....	15
Thérèse (N ^{me}) Hergin, près Minerva.....	114

Thiphaine la Sorcière (L. Ferry de Pigny)....	115	Village (mon), poèmes (G. de Vulpian).....	49
Thamette, bigodéno, par Anne Scelle (bibliogr.)	183	Vin (il a plu du).....	31
Tourisme (le) et la Bretagne lorrienne (E. Gilles)	119	Vœux et souhaits (O.-L. Aubert).....	2
Tourisme (le) doit s'organiser régionalement.	63	Voilà la jolie vigne au vin.....	7
Tradition (la) populaire et saint Yves.....	145	Voyages.....	31
Trésor des douze, par Gilles Gantrel (bibliogr.)	183	Vous qui partez pour Saint-Pol, chanson (J. Kergrist).....	329
Tricotaises (les) de Porzopode: conte (G. Barhérim).....	17		
Tré Breiz ou Tour de Bretagne par deux enfants, par M. Le Berre (bibliogr.).....	239	U	
Trois (les) Manés d'or, conte (Guillemette Marier)	241	Union (l') régionaliste bretonne.....	253
Trois poèmes (Jeanne Perdriel-Vaissière).....	245	Union des Sociétés d'art dramatique de l'Ouest.....	351
V		V	
Vannes (Claude Dervenn).....	259	Xavier Haas dioramiste de la Bretagne (L. Dumont Wilden).....	277
Vers une société du Folklore (O.-L. Aubert).....	238		
Vie (la) merveilleuse de M. saint Yves.....	131	Y	
Vieilles hôtelleries.....	112	Yves de Kermantin (A. Lemoine de la Borderie).....	131
Vierge (la) au nid de merle.....	310		
Vieux dicton malouin.....	311		



Château de Suscinio illustration de Pierre Le Trévidic, extrait du livre de Florian Le Roy : « Châteaux de Bretagne ». — Editions Henri Defon aine, Rouen.

Répertoire des Hôtels et Restaurants de Bretagne

NOMS ET ADRESSES	N.	Chambres	Prix nuit	Prix des repas	NOMS ET ADRESSES	N.	Chambres	Prix nuit	Prix des repas
BRETAGNE					PERDROS-QUERC (Crestanes, Tréguier, Plouha)				
Hotel Hotel Deposition et Terminus	27-41	50 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel-les-Bains (Tréguier)	1	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue Lancholais	30-48	40 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Plage	20	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-38	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	17	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	16	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	15	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	14	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	13	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	12	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	11	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	10	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	9	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	8	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	7	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	6	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	5	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	4	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	3	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	2	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	1	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	
Hotel Hotel... à rue de la Gare	30-30	35 ch. dep. 14	4, 15, 25		Hotel Hotel... à rue de la Gare	0	50 ch. 30/40	20/30, 15, 15	

LA FONCIÈRE

Assurances Transports, Accidents et Vol

Assureur Officiel de la majorité des Automobile-Clubs Régionaux de France
et notamment de l'A.-C. ARMORICAIN,
de l'A.-C. des COTES-DU-NORD,
et de l'A.-C. du FINISTÈRE.

énoncent des conditions particulièrement avantageuses aux Membres de ces Clubs pour leurs Assurances
contre les Accidents et le Vol

Pour Renseignements, s'adresser aux Secrétaires des dits Clubs ou aux Agents de
La Foncière, Transports et Accidents, à

Brest.....	M. SAYIN.	Nantes.....	M. A. DES BEAUXVANS.
Chateaulin.....	M. MICHEL.	Quimper.....	M. JOUIN.
Dinard.....	M. BARRY.	Rennes.....	M. PRIOT.
Dourmor.....	M. QUILLIEN.	Saint-Brieuc.....	M. DALMAN.
Lorient.....	M. FERRON.	Vannes.....	M. BAISSE.
Morlaix.....	M. MICHEL.	Vieux-Marché	M. LE BIDAINE.

L'IMPRIMERIE COMMERCIALE DE L'OUEST-ECLAIR

RENNES -- 38 rue du Pré-Botté, 38 -- RENNES

Se charge de tous travaux en **TYPOGRAPHIE** et **LITHOGRAPHIE**
et spécialement de **REVUES, JOURNAUX,**
CATALOGUES, BROCHURES, REGISTRES, etc...

EXÉCUTION DE TOUS CLICHÉS

LE BRILLANT BUHLER L'AMI DE LA MÉNAGÈRE



*est un produit
de bonne
compagnie*

Une trace de Brillant Buhler, en crème ou en poudre, sur un chiffon humide, frottez un peu : l'argenterie, les objets nickelés ou chromés jettent mille feux ! Aucune odeur ; et nul danger pour vos mains, car le Brillant Buhler ne contient ni acide ni ammoniac. La "Crème Buhler" fait surtout merveille pour les vitres et les glaces.

BRILLANT BUHLER

FAIT TOUT BRILLER EN CRÈME EN POUDRE



LA DÉFENSE AUTOMOBILE ET SPORTIVE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE MUTUELLE A COTISATIONS LIMITÉES



Siège Social et Direction Générale :
34, Place de la République - LE MANS

Téléph. 3.30 et 3.68

Directeur - Fondateur : G. DURAND

Assurance accidents complémentaire indispensable à tous les Usagers de la Route

REPRÉSENTANT DANS TOUS LES DÉPARTEMENTS